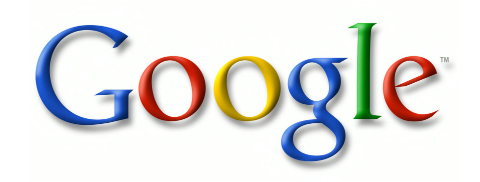


21

J.-F. BOISSONADE

# CRITIQUE LITTÉRAIRE

II

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

J.-F. BOISSONADE

# CRITIQUE LITTÉRAIRE

## SOUS LE PREMIER EMPIRE

PUBLIÉE

PAR F. COLINCAMP,

Professeur à la Faculté des lettres de Douai

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR M. BOISSONADE

PAR M. NAUDET

de l'Institut.

TOME SECOND

**Critique étrangère. — Critique française. — Morceaux inédits. Correspondance, Éphémérides.**

> Cachez votre science, et que votre style soit composé d'expressions choisies dans le langage de tous. (ARISTOTE, *Rhét.*, III, 2.)



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1863

# IV

# CRITIQUE ÉTRANGÈRE

## LI

# PIÈCES CHOISIES DE SHAKSPEARE,

### D'APRÈS L'ÉDITION DE JOHNSON ET DE STEEVENS [1].

Cette collection, d'un format commode et correctement imprimée, contient *la Tempête, le Marchand de Venise,* les deux parties *de Henri IV, Coriolan, Roméo et Juliette, le Roi Lear, Macbeth, Hamlet* et *Othello.* Ce sont, de toutes les pièces de Shakspeare, celles dont le style offre le plus de correction et de pureté, dont l'intérêt est le plus vif et où il y a le plus de beautés dramatiques. Pour le texte, on a suivi l'excellente édition due aux travaux réunis de Johnson et de M. Steevens. Les notes placées à la fin de chaque volume expliquent les principales difficultés : elles sont extraites de Malone, Farmer, Tyrwhitt, Pope, Warburton, en un mot, des meilleurs commentateurs.

Je n'irai point, à l'occasion de cette annonce, m'engager dans les débats qui se sont élevés entre les deux nations sur le mérite de leur théâtre. On ne peut jamais traiter ces questions avec une entière impartialité : j'aime mieux les éviter ; j'aime mieux garder le rôle neutre de spectateur et me tenir prudemment renfermé

[1] *Journal de l'Empire* du 13 avril 1810.

dans l'éclectisme littéraire [1]. D'ailleurs, à quoi servirait-il que je donnasse mon opinion? Elle ne pourrait décider la querelle, elle ne serait même pas comptée. C'est aux critiques dont le nom a de l'autorité, et l'avis de l'influence, qu'il convient d'entrer dans ces disputes de haute littérature : quand mon goût ne m'en éloignerait pas, mon obscurité doit me les interdire.

Laissant donc de côté toute discussion sur le mérite de Shakspeare, et la périlleuse comparaison de son théâtre à ceux de nos tragiques, je consacrerai l'espace que l'on m'accorde au récit d'un événement littéraire qui a fait grand bruit par toute l'Angleterre et qui en France est, pour ainsi dire, ignoré de tout le monde.

M. Steevens avait donné, dans son édition, quelques *fac simile* de la signature de Shakspeare. Il vint dans l'esprit d'un jeune homme de dix-neuf ans, nommé William Henry Ireland, que s'il pouvait imiter cette signature, il y aurait moyen de gagner beaucoup d'argent et de s'amuser aux dépens des enthousiastes du poëte et de quelques crédules antiquaires. A l'aide d'un livre publié sous le règne d'Élisabeth, il s'essaya à contrefaire l'écriture de cette époque, et d'ailleurs, comme lui-même l'a depuis avoué, il avait toujours été fort habile dans ce genre d'imitation.

Il se mit donc, avec autant d'application que de mystère, à composer des manuscrits de Shakspeare, et

[1] Pour cet extrait, comme pour ceux qui suivent, nous n'avons pas besoin de dire que nous renvoyons aux *Etudes de littérature étrangère* de M. Villemain ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir une idée plus complète de Shakspeare, de Milton et de Pope. C'est surtout en lisant ces esquisses de M. Boissonade qu'il nous semble qu'en fait de littérature étrangère, sa tâche a été d'attirer sur les classiques étrangers un intérêt et une curiosité que d'autres devaient satisfaire : il préparait cet *éclectisme littéraire* dont il parle lui-même, et que d'illustres continuateurs allaient développer avec tant d'éclat.

(*Note de l'Éditeur.*)

quand tout fut prêt, il alla trouver son père, homme de lettres qui n'était pas sans quelque réputation[1], et lui apprit qu'on venait de faire une importante découverte dans la maison d'un riche particulier. Il lui dit que parmi beaucoup de papiers de famille on avait trouvé différents actes passés par Shakspeare, entre autres, un contrat de donation en faveur d'un William Henry Ireland qui, dans un grand danger, avait sauvé la vie au poëte, enfin, beaucoup de livres pleins de notes manuscrites, avec trois pièces entières et un fragment d'une quatrième. Il ajoutait que le propriétaire lui avait fait présent de tous ces papiers pour reconnaître quelques services qu'il lui avait rendus, et aussi parce qu'il portait le même nom et les mêmes armes que cet Ireland, ami de Shakspeare. A l'appui de ce conte, il montra les actes, les livres et les pièces qu'il avait écrites et composées à loisir.

Le père, homme assez simple, n'eut pas un instant d'incertitude, et fut la première dupe de cette grossière imposture. Dans son enthousiasme, il pressa son fils de faire imprimer ces rares manuscrits ; lui-même voulut en être l'éditeur, et il exposa les originaux à la curiosité publique dans sa propre maison. Des hommes très-instruits et des littérateurs du premier ordre, entre autres, le docteur Parr[2] et le docteur Warton[3], y furent trompés.

[1] Samuel Ireland a donné quelques ouvrages remarquables surtout par la beauté de l'impression et le luxe des gravures : 1° *Voyage pittoresque* en Hollande, dans le Brabant et dans une partie de la France, 2 vol. in-8°, 1790 ; — 2° *Vues pittoresques* de la Tamise, 2 vol. in-8°, 1792 ; — 3° *Vues pittoresques* de la Medway, in-8°, 1793 ; — 4° *Illustrations graphiques* de Hogarth, 1791. Un autre écrivain nommé John Ireland a publié aussi des *Illustrations* de Hogarth. Ω

[2-3] Le docteur Parr, l'un des plus savants hellénistes et des premiers écrivains de l'Angleterre, est né à Harrow-on-the-Hill, le 26 janvier 1746. Il commença par être sous-maître dans l'école de Harrow, et le célèbre M. Sherman fut un de ses disciples.

Il était naturel de demander quel était le particulier qui avait trouvé ces papiers. Ireland avait prévu la question et préparé une réponse, une réponse détestable : il disait que le premier possesseur n'avait consenti à l'impression des manuscrits que sous l'expresse condition que son nom ne paraîtrait pas. Beaucoup de personnes furent assez crédules pour se contenter de cette mauvaise raison ; mais elle ne satisfit pas tout le monde. A la tête des incrédules étaient MM. Malone et Steevens, tous deux éditeurs de Shakspeare. Dès le commencement, ils avaient déclaré que cette découverte de manuscrits était une insigne charlatanerie, et le premier, dans une lettre très-piquante adressée au lord Charle-

Depuis il a dirigé diverses écoles, et en 1800, il était recteur de Wadenhoe, dans le Northamptonshire. La vie du docteur Parr a été fort agitée ; j'aurai peut-être par la suite occasion de la raconter avec détails : je me bornerai aujourd'hui à indiquer ses ouvrages.

On a de lui : 1° Deux *Sermons*, 1779, in-4° ;—2° Un discours sur le *Jeûne*, publié sous le nom de Phileleutheros Norfolciensis, 1781, in-4° ;—3° Un discours sur l'*Education*, 1785, in-4° ;—4° La *Préface latine* du 3e livre de Bellendenus *De statu*, 1787 ; elle a été réimprimée à part en 1788. Cette préface passe pour le chef-d'œuvre de la latinité moderne ; — 5° *Traités* par Warburton et par un Warburtonien ;—6° *Lettre* adressée d'Irenopolis aux habitants d'Eleutheropolis, 1791, in-8° ;—7° *Suite de la brochure* répandue dans le Warwickshire ; —8° *Examen critique* de l'Horace *Variorum* du docteur Combe, dans cinq numéros du *British Review* de 1793. — Le docteur Combe répondit aigrement, et le docteur Parr publia : 9° *Réplique au Pamphlet* du docteur Combe.

Le docteur Parr a dans son portefeuille plusieurs ouvrages manuscrits sur des sujets de théologie, de métaphysique et de critique verbale. Dans sa jeunesse, il avait eu le projet de donner une édition de Sophocle, et il s'en est occupé pendant plusieurs années. Les matériaux de ses notes remplissent quatre volumes in-8°, et trois in-4°. Il se proposait de traiter du Drame des Grecs, en général, et des différences de style et de mètre qui distinguent les trois Tragiques. Ce beau travail ne paraîtra probablement jamais, car le docteur Parr n'a pas l'intention de le donner, et ses exécuteurs testamentaires sont formellement chargés de brûler tous ses papiers, sans aucune exception.

On a dit du docteur Parr que, si nous venions à perdre tout ce

mont, avait renversé de fond en comble les fragiles combinaisons de l'imposteur. Cette lettre avait ébranlé le public et fait perdre à Ireland un grand nombre de partisans. Il employa pour les ramener un moyen qui ne servit qu'à le mieux confondre : il annonça que *Vortigern*, tragédie nouvelle de Shakspeare, était à la répétition et serait jouée incessamment au théâtre de Drury-Lane. Le 2 avril 1796, jour de la représentation, Ireland fit circuler dans la salle un billet à la main par lequel il demandait que l'on voulût bien écouter la pièce avec cette impartialité qui a toujours distingué un auditoire anglais. L'on écouta longtemps avec beaucoup d'attention et d'indulgence, mais enfin les preuves de la supposition se montrèrent si manifestes, que l'on siffla de toutes parts Ireland et son faux Shakspeare.

qui nous reste des livres anciens, sa prodigieuse mémoire suffirait pour nous en rendre la plus grande et la plus belle partie : on a comparé son style anglais à celui de Johnson pour la force, à celui de Burke pour la richesse. Il est triste qu'un homme d'un tel mérite ait écrit si peu, et sur des matières d'un intérêt si borné.

Le docteur Jos. Warton, gardien du collége de Winchester, a débuté en 1749 par une Ode sur le Pindare de West. Il donna ensuite quelques autres morceaux de poésie, parmi lesquels on distingua l'*Enthousiaste*, *ou l'Amant de la Nature*. Un an ou deux après, il publia le Virgile connu sous le titre de *Virgile de Pitt et de Warton*. Pitt n'avait traduit que l'*Enéide*, Warton traduisit les *Eglogues* et les *Géorgiques*, et y ajouta des notes et des dissertations. Cette édition a reparu sous différents formats, et a obtenu une estime durable.

Vers le même temps, il mit au jour le premier volume de son *Essai sur le génie et les écrits de Pope;* le second n'a été imprimé qu'en 1782. Cet ouvrage passe pour le chef-d'œuvre de Warton. En 1797, parut son édition de Pope, en neuf volumes in-8°: c'est, comme il le dit, « le fruit de seize ans de travail ; » mais l'attente du public n'a pas été remplie. Il y a des négligences impardonnables dans une entreprise de cette nature et dans un éditeur de ce mérite ; le commentaire n'est guère qu'un extrait des *Notes* de Warburton et de l'*Essai* donné par Warton lui-même. Cependant il est juste de remarquer que, malgré ces imperfections, cette édition est la meilleure que l'on ait encore donnée des Œuvres de Pope. Q

Les yeux du public furent alors ouverts. Des pamphlets sans nombre sortirent de toutes les presses; les deux Ireland, hués et bafoués, ne trouvèrent pas une seule voix qui s'élevât pour les défendre, et il ne leur resta, pour se rétablir un peu dans l'opinion publique, d'autre parti que de tout avouer. Le fils écrivit une petite brochure où, prenant sur lui tout le délit, il déclarait que son père n'avait été instruit de rien, et c'était la vérité, car depuis, il fut reconnu que Ireland n'avait eu pour confident qu'un nommé Talbot, acteur de Dublin. De son côté, le père fit paraître deux volumes. Dans le premier, il s'excuse d'avoir pris part à l'imposture de son fils, et prouve qu'il avait été trompé, comme la plus grande portion du public, dans le second, il examine les titres de M. Malone à la réputation de savant et de critique. Ce dernier morceau est peut-être ce que Ireland a écrit de mieux.

Ainsi finit cette étrange aventure. L'histoire littéraire en conservera le souvenir, et Ireland sera placé à côté de ce Lauder qui, pour flétrir la mémoire de Milton qu'il haïssait et dont la gloire l'importunait, traduisit en vers latins les plus beaux passages du *Paradis perdu*, puis, les mettant sous les noms bizarres de Masenius, de Staphorstius, de Taubmannus, de Quintianus, prétendit impudemment que Milton les avait copiés, sans les nommer, comme si ce génie éminemment poétique, si riche, si fécond en idées et en images, avait eu besoin d'emprunter les vers d'un Staphorstius et pouvait avoir eu quelque chose de commun avec ce ramas d'obscurs versificateurs ! Bientôt cette audacieuse calomnie fut découverte, et Lauder, écrasé par l'érudition du docteur Douglas, fut forcé de se rétracter publiquement et de faire amende honorable à la mémoire du grand poëte qu'il avait outragé.

# LII

## LE PARADIS PERDU

### DE MILTON

### TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. MOSNERON [1].

La traduction de M. Mosneron est fort estimée : elle passe pour la plus exacte de toutes, et dans le peu de pages que j'ai eu le loisir de parcourir, il m'a paru que cette grande exactitude ne nuisait ni à la liberté ni à l'élégance du style. S'il s'agissait d'une traduction nouvelle, l'on aurait droit de me demander un examen plus sérieux [2]; mais la quatrième édition d'un ouvrage très-

[1] *Journal de l'Empire* du 11 août 1812.

[2] M. Boissonade avait, dans le *Journal de l'Empire* du 27 septembre 1809, rendu compte d'une triste publication intitulée : l'*Esprit de Milton, ou Traduction en vers français du* PARADIS PERDU, *dégagée des longueurs et des superfluités qui déparent ce poëme.* Le critique se montre justement sévère pour l'insultant abréviateur. Nous détachons de cet article le passage suivant, qui s'ajoute utilement ici aux louanges données à Milton.

(*Note de l'Editeur.*)

« Et d'abord, n'est-ce pas une entreprise téméraire que d'abréger Milton et de mutiler les conceptions d'un si grand génie? L'abréviateur a beau multiplier les raisonnements pour justifier son système, il ne me persuade point. Je vois aussi bien que lui

connu n'a besoin que d'être annoncée, et j'ai cru que je pouvais me dispenser du travail inutile d'une plus longue analyse. J'ai remarqué, et cela est utile à dire, que M. Mosneron a corrigé quelques fautes qui déparaient ses premières éditions. Au troisième livre on lit ces vers:

Round he surveys. . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . From eastern point
Of Libra to the fleecy Star that bears
Andromeda far off Atlantic seas
Beyond th' horizon. . . . .

Le poëte parle de Satan qui contemple le ciel, de l'orient jusqu'à l'occident. « Satan, dit le traducteur, « promène librement ses regards depuis le point de « l'orient où est la Balance, jusqu'au point opposé où « est le Bélier qui emporte Andromède au delà de l'ho- « rizon, loin des bords de la mer Atlantique. » C'est bien le sens; mais autrefois M. Mosneron s'était trompé. Il avait traduit le présent *bears* par le prétérit, de sorte que l'on croyait qu'Andromède avait autrefois été emportée sur l'Océan par un bélier, fait qu'aucune mythologie ne raconte. Racine a fait cette faute: elle est aussi dans la belle traduction de M. Delille :

Il découvre, il parcourt les mondes étoilés,
Depuis les deux bassins ou l'équitable Astrée
Et des jours et des nuits balance la durée,

quelques taches dans le *Paradis Perdu*, quelques traits d'une hardiesse bizarre et dont le goût peut s'offenser. Mais dans ces endroits même que la critique blâme, la beauté des vers, la noble et mâle vigueur de l'expression tiennent le lecteur enchanté, et tel est l'art magique du poëte, qu'il sait voiler ses défauts, ou les montrer si parés, si embellis, que le censeur sévère hésite et n'ose condamner.

« Encore si l'abréviateur avait pu traduire avec talent ce qu'il a daigné conserver! Mais non: il a fait plus que mutiler Milton, « il l'a tué. » Cette expression, que Diderot trouva pour le mauvais Virgile de l'abbé Desfontaines, ne fut peut-être jamais mieux applicable. J'essayerai de le prouver.................. »

Ω

Jusqu'au Bélier fameux par sa riche toison
*Qui, sous son noble poids franchissant l'horizon*,
*Transporta* sur les mers Andromède éperdue.

L'expression de Milton est d'un poëte savant. Les constellations du Bélier et d'Andromède se couchent quand la Balance se lève, et c'est cette coïncidence qu'il a exprimée magnifiquement, en disant que « *l'Astre à la brillante toison* transporte Andromède plus loin que l'horizon par delà les mers Atlantiques. » Averti par une de ces petites lettres, presque toujours instructives, que feu M. de Lalande donnait si libéralement aux journaux[1], M. Mosneron s'est bien vite corrigé. Peut-être le grand traducteur dont j'ai rapporté les vers a-t-il aussi profité du même avis : je l'ai cité d'après sa première édition.

On voit, par cet exemple, que M. Mosneron a pu dire dans sa préface : « Je suis loin de fermer l'oreille à la « voix du conseil, comme on me l'a très-injustement « reproché. Un conseil éclairé et bien intentionné est un « bonheur trop rare et trop précieux pour que je n'en « sois pas, au contraire, infiniment reconnaissant à son « auteur, et que je ne fasse de mon mieux pour le mettre « à profit. » Cette reconnaissance est louable et rare.

Dans sa *Vie de Milton*, M. Mosneron juge la conduite politique du poëte avec beaucoup d'impartialité. Il le regarde comme un *fanatique* de bonne foi, et ne croit pas qu'il ait jamais vendu sa plume à Cromwell. Les Anglais, qui ont aujourd'hui plus d'enthousiasme que jamais pour le talent de Milton, le jugent presque tous avec la même indulgence. Le docteur Johnson, homme très-passionné, a parlé de Milton avec une extrême rigueur. Cette sévérité n'a servi qu'à augmenter la popularité du poëte calomnié et à multiplier le nombre de

[1] Voy. le *Journal des Débats* du 6 mars 1805.

ses amis et de ses apologistes. L'année dernière, M. Hayley a publié une édition de Milton où il a répondu à toutes les accusations, à tous les reproches. Dans l'excellent extrait qui en a été donné par le *Monthly Repertory* (n° 60), je trouve cité un curieux fragment du *Panégyrique de Cromwell*, par Milton.

J'en traduirai quelques phrases.

Ce morceau, plein de hardiesse, n'est assurément pas l'ouvrage d'un écrivain gagé. Plein de l'espoir d'un grand perfectionnement politique, Milton regardait Cromwell comme le réparateur désigné par la Providence, et, dans sa crédule exaltation, il adorait presque celui dont l'Angleterre attendait son bonheur.

« Respectez, dit-il au Protecteur, cette espérance unique « que notre pays a mise en vous. Respectez les souffrances « de tant de braves gens qui, sous votre conduite, ont « si courageusement combattu pour la liberté. Respec- « tez la considération que nous avons acquise chez les « nations étrangères. Réfléchissez aux grandes choses « qu'elles se promettent à elles-mêmes de notre liberté « ainsi conquise, de notre république si glorieusement « fondée........ En un mot, respectez-vous vous-même. « Il est impossible pour vous d'être libre si nous ne « le sommes pas. Vous avez pris sur vous un fardeau « d'un poids inexprimable. Vos vertus, toutes les puis- « sances de votre cœur et de votre âme seront mises « incessamment à la plus sévère épreuve. L'on verra « si vous avez réellement cette piété, cette foi, cette « justice, cette modération, en récompense desquelles « nous croyons que l'influence de Dieu vous a élevé à « cette suprême dignité. Diriger par vos conseils trois « nations, trois nations très-puissantes, arracher le « peuple à ses institutions corrompues, le ramener à une « meilleure discipline et à des mœurs plus sages, étendre « jusqu'aux pays les plus éloignés votre constante solli-

« citude, veiller, prévoir, ne trembler devant aucune « fatigue, mépriser tous les attraits du plaisir, éviter « l'ostentation de l'opulence et du pouvoir : ce sont là des « devoirs difficiles, en comparaison desquels la guerre « elle-même n'est qu'un jeu. Pour les remplir, il faut « un homme aidé de l'assistance céleste, je dirai pres- « que un homme conseillé et instruit par un commerce « immédiat avec la Divinité. Je suis persuadé que ces « pensées, et beaucoup d'autres de la même nature, « vous occupent sans cesse, et que surtout vous songez « aux moyens d'accomplir des choses d'une haute con- « séquence et d'assurer notre liberté, même de l'aug- « menter. »

Est-ce là le langage d'un flatteur, d'un panégyriste acheté? Milton était exalté, il était fanatiquement amoureux d'une liberté chimérique; mais il avait un cœur noble et des intentions droites[1]. On sait d'ailleurs qu'il n'eut jamais de part à l'intimité du Protecteur, ni de

[1] Nous ne savons si le rôle d'éditeur nous aveugle; mais en 1812, parler de l'indépendance de Milton, comme le fait M. Boissonade dans le *Journal de l'Empire*, n'était-ce pas déjà être en avance du goût régnant, et se montrer en quelque sorte le précurseur de ces appréciations impartiales que devait obtenir chez nous, pendant la Restauration, le grand poëte de l'Angleterre républicaine.

M. Villemain, dans de belles pages sur Milton, a jugé incidemment l'écrivain politique avec ce sens libéral qui est l'âme de sa critique.

Ensuite est venu Chateaubriand. Depuis, en 1848, M. Geffroy, dans une remarquable Thèse sur les *Pamphlets* politiques et religieux de Milton, et, en ces dernières années, M. Taine, dans d'éloquentes et profondes *Etudes* qui ne sont sans doute que les chapitres non encore réunis d'une Histoire de la littérature anglaise, ont rendu complète et entière justice au grand poëte qui a été aussi un grand citoyen à l'époque où, même en Angleterre, il y avait du courage à l'être.

Il est bien entendu que nous ne rappelons, parmi les travaux faits à la gloire de Milton, que ceux publiés en France; sans cela nous aurions cité en première ligne le bel *Essai* de M. Macaulay sur le grand poëte épique de l'Angleterre.

(*Note de l'Editeur.*)

crédit auprès de lui et que, bien loin de chercher la faveur et la fortune, il se renferma toujours, autant qu'il lui fut possible, dans l'intérieur de sa famille.

Ici se présente une autre circonstance que les ennemis de Milton font beaucoup valoir : Milton répudia Mary Powell, sa première femme qui l'avait quitté après un mois de mariage.

Que conclure de là contre lui? Sa femme tenait au parti des royalistes dont il était l'ennemi déclaré. Cette différence de sentiments troubla leur union. Nos Révolutions ne nous ont que trop appris combien les divisions politiques et religieuses peuvent aliéner l'un de l'autre les cœurs les mieux faits pour s'aimer. Mais Milton n'était point inflexible, et quand sa femme, par des motifs de jalousie ou de crainte, voulut se rapprocher de lui, il pardonna, quoique gravement offensé. Peu de temps après, tous les Powell vinrent, dans la défaite du parti royaliste, chercher un asile chez lui. Oubliant les sujets de plainte qu'ils lui avaient donnés, il les reçut de la manière la plus généreuse et les protégea efficacement.

Outre cette apologie dont j'ai emprunté quelques passages à M. Hayley, son édition contient la traduction en vers anglais des poésies latines et italiennes de Milton. En France, on ne sait pas assez que Milton était un très-grand poëte latin, qu'il possédait à fond le mécanisme de la versification, et savait écrire des vers élégants et faciles dans les mètres les plus difficiles. Ses sonnets italiens sont également très-beaux, et la diction a une pureté que l'on pourrait aujourd'hui souhaiter à beaucoup de poëtes nationaux. J'en transcrirai un des plus jolis :

Giovane piano e semplicetto amante
Poi che fuggirmi stesso in dubbio sono,
Madonna, a voi del mio cuor l'umil dono
Faro divoto. Io certo a prove tante

L'ebbi fedele, intrepido, costante,
Di pensieri leggiadro, accorto e buono.
Quando rugge il gran mondo, e scocca il tuono,
S'arma di se e d'intero diamante[1],

Tanto del forse e d'invidia securo,
Di timori e speranze, al popol use,
Quanto d'ingegno e d'alto valor vago,

E di cetra sonora e delle Muse.
Sol troverete in tal parte men duro
Ove Amor mise l'insanabil ago.

C'est-à-dire : « Jeune homme simple, amant ingénu, « ne sachant comment échapper à moi-même, Madame, « je vous fais avec dévouement l'humble don de mon « cœur. Je sais, par de nombreuses épreuves, qu'il est « fidèle, intrépide, constant, accort, bon, nourri de « pensées gracieuses. Quand retentit au loin le monde « ébranlé et quand la foudre gronde, il s'arme de lui- « même, il s'arme d'un impénétrable acier[2]; non moins

[1-2] Si l'on se rappelle le sens que les classiques donnent au mot *adamas*, et combien Milton se plaît à les imiter, on ne s'étonnera pas que j'aie traduit *diamante* par *acier* plutôt que par *diamant*.

[A l'occasion d'un Dictionnaire latin-français *abrégé de Boudot*, par M. Aubray, M. Boissonade, dans le *Journal de l'Empire* du 20 février 1811, relève le mot Adamas, et par de curieuses citations, en donne le véritable sens :]

« Adamas : *diamant*. — C'est ainsi que l'on traduit ordinairement le mot *adamas*; mais dans les écrits des anciens il n'a pas toujours cette signification. L'*adamas* des Grecs et des Latins doit s'entendre fort souvent d'une espèce de fer d'une extrême dureté. Hésychius et plusieurs grammairiens grecs dont je ne puis rapporter ici les paroles en témoignent positivement. (Voyez l'abbé Sevin dans les savantes Notes de M. Clavier sur *Apollodore*, p. 10; le *Mercure*, t. XV, p. 265, et les passages nombreux copiés ou indiqués dans la dernière édition de *Philostrate*, p. 45 [M. Boissonade désigne ainsi discrètement son *Philostrate*].)

« Quand Horace nous représente Mars,

Tunica tectum adamantina,

croit-on qu'il ait voulu lui donner une cuirasse de *diamant*?

« assuré contre le sort, l'envie, la crainte et l'espérance,
« habitude du vulgaire, qu'amoureux du génie, et de la
« haute valeur, et des Muses, et de la lyre sonore. Vous
« le trouverez un peu plus faible en cette partie seule-

C'est de fer, et du *fer le plus dur*, qu'est armé le dieu de la guerre; et dans ces vers du même poëte,

> Si figit adamantinos
> Summis verticibus dira Necessitas
> Clavos,

la Nécessité ne porte point dans ses mains redoutables des clous de *diamant*, mais des clous de *fer*.

« *Adamas* ne peut être que le *fer*, dans ce vers de la belle Héroïde de Cornélie à Paulus :

> Cum semel infernas intrarunt funera leges,
> Non exorato stant adamante viæ.

« Ces colonnes dont parle Virgile dans la *Description des Enfers* (Æn. VI, v. 552),

> Solidoque adamante columnæ,

n'étaient certainement pas de *diamant massif*, mais de *fer*.

« Il est vrai que Servius explique *adamas* par *pierre très-dure*; mais il vaut mieux suivre les grammairiens grecs, et l'autorité d'Homère qui donne au Tartare un seuil d'airain et des portes *de fer*.

« Eunape dit que Chrysanthe avait le corps infatigable et ἀδαμαντίνον, c'est-à-dire *de fer* : nous avons en français la même métaphore.

« Un passage du neuvième livre des *Métamorphoses* d'Apulée peut éclaircir cette difficulté : *Certus....... quod pecuniæ cunctæ sint difficultates perviæ*, *auroque soleant adamantinæ etiam perfringi fores*. Apulée fait ici manifestement allusion à l'aventure de Danaé, que son père enferma dans une tour *d'airain*; il est donc bien sûr que *fores adamantinæ* ne peut pas signifier des *portes de diamant*.

« Et les chaînes dont Manilius (I, 898) a chargé la Discorde,

> Adamanteis Discordia vincta catenis,

peuvent-elles être des chaînes de *diamant?*

« Et celle du Satan de Milton, précipité par l'Éternel dans un abîme sans fond :

> There to dwell
> In adamantin chains and penal fire.

Dans ce passage, Milton imite les anciens, et M. Rice, son com-

« ment, où les flèches de l'Amour ont fait une blessure « incurable. »

Ce sonnet est galant; les autres ne le sont pas moins. Milton ne fut pas toujours austère et grave. Dans sa jeunesse, il était extrêmement beau; il plaisait et n'était pas insensible. Le marquis de Villa qui avait beaucoup d'at-

mentateur, ne l'a pas compris; mais le vrai sens n'a pas échappé à son illustre traducteur :

Enseveli dans un gouffre sans fond,
Séjour des feux vengeurs, épouvantable abîme,
Où les peines sans fin se mesurent au crime
Et tiennent accablé sous cent chaînes *d'airain*
L'insensé qui brava le pouvoir souverain.

« Gray, l'un des plus beaux génies de l'Angleterre, se souvenait de Milton, quand il écrivit ces vers de l'*Hymne à l'Adversité* :

Daughter of Jove, relentless Pow'r,
Bound in thy adamantine chain,
The proud are taught to taste of pain.

« Fille de Jupiter, Puissance impitoyable, liés de tes chaînes de « *fer*, les orgueilleux apprennent à connaître la douleur. » Dira-t-on que les chaînes de l'Adversité sont des chaînes de diamant? Je suis étonné que M. L[emierre], à qui nous devons une belle traduction des poésies de Gray, n'ait pas vu qu'*adamantine* était l'*adamantinus* des anciens classiques.

Quand le Virgile des Italiens écrit (VII, 88) que le casque d'Argant

Adamantine avea le tempre,

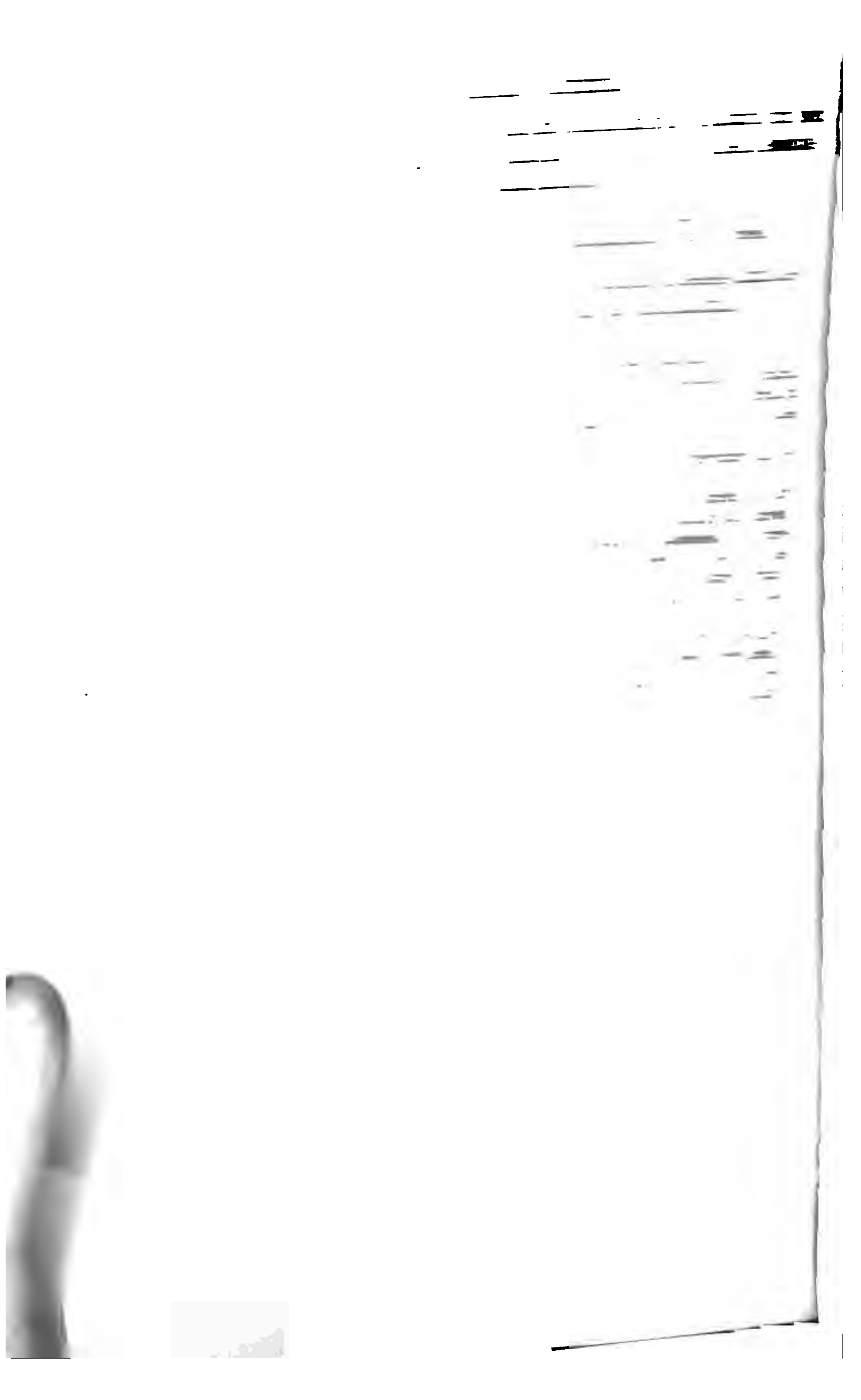
il veut dire que ce casque avait la trempe du fer le plus dur, et non pas *la trempe du diamant.*

« Le Tasse, dans ce passage, a pu imiter Hésiode qui donne à Hercule un casque ἀδαμάντος, ce que M. Heinrich explique par un casque d'*airain.*

« Presque toutes les traductions françaises se trompent sur le sens des passages classiques où se trouvent le mot *adamas* et ses dérivés :

« Prométhée, dit Louis Racine (t. VI, p. 361, de la belle édition « donnée en 1803), est attaché, dans Eschyle, avec des clous de « *diamant.* »

« Nous tâchions, dit M. de Ballu dans son *Lucien*, de persuader « à cet homme de *diamant* qu'il y a des démons. » Il eût fallu tra-



# LIII

## ŒUVRES CHOISIES DE POPE [1].

### I

De tous les poëtes anglais, Pope est celui qui, par sa correction, se rapproche le plus du ton de notre bonne littérature [2]; il est aussi, de tous, celui qui, parmi nous, a toujours eu le plus de succès et de célébrité. Ses ouvrages sont, en France, dans les mains de tous ceux qui savent l'anglais, et les traductions ont fait connaître ses chefs-d'œuvre à ceux qui ne peuvent le lire dans sa propre langue.

L'*Essai sur la Critique* a été traduit par l'abbé du Resnel : ses vers ne manquent ni d'élégance, ni de correction, mais ils sont en général trop faibles : on y voudrait surtout plus de précision et d'exactitude. Il est digne de remarque que l'*Essai sur la Critique,* qui annonce dans Pope une connaissance singulière des hommes et des choses et une grande maturité de jugement, ait été composé dans la première jeunesse, dans un âge où l'on ne sait ordinairement ni réfléchir, ni observer.

[1] *Journal de l'Empire* du 8 février 1807 et du 20 janvier 1808.

[2] Malgré cette contrefaçon du goût français, il y a souvent chez Pope des saillies d'*humour* ou, si l'on veut, d'excentricité britannique qui ont été mises parfaitement en relief dans l'*Étude* de M. Taine sur Pope. (*Note de l'Éditeur.*)

Pope, à seize ans, avait composé ses quatre *Églogues*, chef-d'œuvre accompli de versification et de langage; avant vingt ans, il donna l'*Essai sur la Critique*. Ce phénomène littéraire excita l'admiration publique. Addison, dont le caractère littéraire n'a pas toujours été très-noble, fut obligé de se joindre à ce concert d'éloges; mais il mit à ses louanges certaines restrictions où l'on crut voir un peu de jalousie et de partialité. Au reste, le célèbre Warburton l'a bien réfuté; Warton ne l'a pas non plus laissé sans réponse.

A ce sujet, je ne veux pas omettre une observation de Warton. Il assure que Pope composa d'abord en prose son *Essai sur la Critique*, pratique recommandée par Vida, et suivie par notre grand Racine.

L'abbé du Resnel a encore traduit, avec le même mérite et les mêmes défauts, l'*Essai sur l'Homme*, le plus parfait peut-être de tous les poëmes philosophiques. Depuis, M. de Fontanes, laissant à une longue distance le faible du Resnel, a su reproduire Pope dans des vers exacts et pleins d'une correcte et sévère élégance.

Tout le monde sait avec quel succès Colardeau traduisit l'*Épître d'Héloïse*. Si l'héroïde de Pope est la plus belle des héroïdes anglaises, il n'y en a point en français qui soit plus belle que celle de Colardeau: il eut, par cette traduction devenue classique, la gloire d'introduire un genre nouveau dans notre littérature. Récemment un homme d'esprit a paru croire que Pope avait, le premier des modernes, cultivé l'héroïde abandonnée depuis les poëtes latins; mais il se trompe. Avant Pope, quelques Anglais avaient marché avec quelque succès sur les traces d'Ovide, de Sabinus et de Properce. Drayton avait mis du talent dans ses *Épîtres héroïques*, et les héroïdes de lord Hervey avaient offert quelques beautés. Mais le génie de Pope effaça tous ces faibles essais. Il appliqua à un sujet éminemment pathétique son talent admi-

rable pour la poésie, les richesses de son brillant coloris et toute la tendresse de son âme. Pourtant, il faut l'avouer, cette héroïde est un peu longue ; mais ce défaut n'y peut être aperçu que par réflexion : il est absolument insensible à la lecture, tant la grande beauté des vers entraîne et séduit le lecteur, tant le mélange habile des passions diverses répand sur tout le poëme de charme et de variété !

Pope a été heureux en traducteurs : sa *Forêt de Windsor* a été traduite par M. Boisjolin, avec un talent très-remarquable. Je ne sais pas même si, comme traduction, l'ouvrage de M. Boisjolin n'est pas meilleur que celui de Colardeau, si la versification n'en est pas encore plus forte et mieux soutenue. Mais l'*Épître d'Héloïse* a nécessairement plus de célébrité, parce qu'elle est plus intéressante, parce qu'un poëme pathétique plaira toujours plus qu'un poëme descriptif[1].

Le docteur Warton a sévèrement critiqué la *Forêt de Windsor :* il prétend que Pope n'avait pas un grand talent pour la poésie descriptive ; qu'il y a dans son poëme peu de peintures véritablement locales. Il y trouve plutôt le tableau des beautés générales et vagues de la campagne que celui des beautés de Windsor : les descriptions des différentes chasses, malgré quelques vers admirables, lui semblent mal amenées ; il ne nie pas que la métamorphose de Lodona ne soit très-brillante, mais il y voit à peine une seule circonstance qui ne soit pas prise d'Ovide.

Le docteur Johnson blâme aussi cette métamorphose comme un expédient puéril : selon lui, il n'y a rien de si aisé que de dire comment une fleur fut autrefois une tendre vierge, et comment un tyran fut changé en un dur rocher. L'apparition du Thames ne lui plaît pas

[1] Voir dans les *Etudes de littérature* de M. Villemain, édit. Didier, p. 336, ce qu'il dit de cette Épître. (*Note de l'Editeur.*)

davantage : il se range de l'avis d'Addison, qui s'est moqué quelque part de ces fleuves *sortant de leurs lits de roseaux* pour faire d'inutiles discours. Ces critiques me semblent trop rigides. Pope a voulu animer par ces légères fictions son sujet vague et monotone. L'apparition du Rhin, dans l'épître de Boileau, a toujours paru une heureuse invention. On peut, sans risque, introduire un peu de merveilleux dans ces petits poëmes : la difficulté serait peut-être plus grande s'il s'agissait de l'épopée appliquée aux sujets récents.

Au reste, les censeurs n'en reconnaissent pas moins que les détails sont remplis de beautés : ils vantent comme un morceau achevé la peinture de l'homme savant et vertueux, habitant la retraite, et quand Pope parle si noblement, et d'une âme si touchée, des grands poëtes qui ont passé ou terminé leur vie près de Windsor, Warton admire dans ses vers l'enthousiasme du génie. M. Boisjolin a rendu ce beau passage d'une manière digne de Pope :

Guidé par leurs accents, j'entre dans ces retraites,
Sanctuaire honoré par la voix des poëtes.
C'est là que modulaient sur des rhythmes divers,
Denham, ses premiers chants, Cowley, ses derniers vers.
Les derniers ! O douleur ! La Tamise plaintive
Vit sa pompe de mort avancer sur sa rive :
Les cygnes, partageant son regret éternel,
Suivirent ce rival de leur chant fraternel ;
Et des Muses en deuil les lyres détendues,
Aux saules attristés restèrent suspendues.....

Ces différentes traductions sont réunies dans le Recueil que j'annonce. On y trouve encore l'*Épître au docteur Arbuthnot* parfaitement traduite par M. Delille, *la Boucle de Cheveux enlevée,* par Marmontel (très-faible essai d'un poëte resté toujours faible); *le Temple de la Renommée*, par madame du Boccage ; *l'Été,* par M. Luce ; *l'Automne,* par madame de Bourdic, et *la Prière universelle,* par Turgot et Le Franc de Pompignan. La traduction de Le Franc,

connue par les sarcasmes de Voltaire, n'est pas bonne : elle est même mauvaise ; celle de Turgot est infiniment supérieure pour le style et pour l'exactitude.

A ces traductions en vers, l'éditeur a joint la traduction en prose des *Épîtres morales* et des *Satires*, de l'*Ode pour le jour de sainte Cécile*, de l'*Élégie à la mémoire d'une dame infortunée*, et de quelques autres petites pièces.

L'*Élégie* mériterait une traduction en vers. C'est un morceau composé de cœur, plein de tendresse et de sentiment : il y a quelques vers qui sont peut-être ce que Pope a écrit de plus pathétique. Ce qui rend cette *Élégie* si bonne, c'est que l'occasion en fut réelle. Le docteur Johnson, moraliste toujours très-sévère, blâme hautement le poëte d'avoir témoigné un tel respect pour la mémoire d'une femme qui, dans l'excès d'une folie amoureuse, s'était ôté la vie. Ces sentiments du moraliste sont fort louables, sans doute ; mais les vers de Pope n'en sont pas moins excellents.

Je souhaiterais aussi un traducteur poëte à l'*Ode pour le jour de sainte Cécile*[1]. Dryden a composé pour la même solennité une Ode qui passe pour le chef-d'œuvre de la poésie lyrique anglaise. La variété et l'harmonie des mètres, la beauté de l'expression, la grandeur des images, en font une composition sublime. Voltaire la préférait cent fois à tout Pindare : opinion assurément bien

[1] *Erratum*, du 27 janvier 1808.—En rendant compte des *Œuvres choisies de Pope*, j'ai témoigné le regret qu'aucun de nos poëtes n'eût essayé de rendre en français l'*Ode à sainte Cécile* et l'*Elégie à la mémoire d'une dame infortunée* : j'ignorais que ces deux morceaux avaient été traduits en très-bons vers par M. Hennet dans sa *Poétique Anglaise*. M. Hennet m'a fait apercevoir de cet oubli involontaire, d'une manière aussi aimable qu'obligeante, en m'envoyant son livre. Je vois, par ce que j'en ai déjà lu, que M. Hennet est peut-être l'homme de France qui connaît le mieux les poëtes anglais, et je ne crois pas me tromper en assurant que cet excellent travail lui méritera parmi les nôtres une place honorable. Q

légère! car Voltaire, qui n'entendait pas même le grec le plus aisé, ne pouvait pas comprendre un poëte dont le langage obscur embarrasse souvent les plus habiles.

L'Ode de Pope est très-inférieure à celle de Dryden; mais les critiques anglais, dont j'adopte ici le jugement, conviennent aussi qu'elle est très-supérieure à toutes les autres compositions de ce genre : elle est plus près du premier rang que du troisième, *propior tamen primo quam tertio*, selon l'expression de Quintilien. La première strophe, qui décrit le pouvoir des divers instruments, est presque elle-même un concert, tant est grande l'imitation produite par le choix heureux des mesures et des mots. Ce genre de beauté est nécessairement perdu dans une traduction en prose.

Il est assez remarquable que les deux Odes finissent par une mauvaise antithèse : celle de Dryden est ainsi terminée :

Let old Timotheus yield the prize,
  Or both divide the crown:
He rais'd a mortal to the skies,
  She drew an angel down.

Pope a pris de ces vers et l'idée et même le mouvement.

Of Orpheus now no more let poets tell,
To bright Cecilia greater pow'r is given:
  His numbers rais'd a shade from hull,
    Her's lift the soul to heav'n.

Pope qui a beaucoup imité, mais presque toujours avec jugement et avec goût, a imité ici un défaut. Une telle opposition, qui dégénère presque en un puéril jeu de mots, est étrangère à la nature de la poésie lyrique et au-dessous de sa dignité.

## II

La *Boucle de cheveux enlevée* me paraît, après le *Lutrin*, le meilleur des poëmes héroï-comiques.

Lord Petre avait, dans une partie de plaisir, coupé une boucle de cheveux à mistress Fermor. Cette plaisanterie, dans un pays où l'on est fort sévère, avait brouillé très-sérieusement les deux maisons. Pope, pour les réconcilier, écrivit, sur l'invitation d'un ami commun, son poëme de la *Boucle enlevée*. Lorsqu'il parut, Addison qui était bon connaisseur et très-peu partisan de Pope, en fut si content qu'il ne put s'empêcher de le louer : *merum sal*, disait-il ; « c'est du sel tout pur. » En effet, ce petit poëme est plein d'esprit, plein de détails charmants, la satire y est fine et plaisante, la mythologie des Sylphes, qui produit le merveilleux, est une idée heureuse, enfin le dénoûment est bien amené : la boucle de mistress Fermor, comme jadis celle de Bérénice, est placée dans le ciel et forme une constellation nouvelle [1].

A l'exemple de Boileau qui, dans le *Lutrin*, imite souvent Homère et Virgile, Pope orne ses vers de différents passages empruntés aux classiques. Ces parodies de morceaux graves des grands poëtes, introduites à propos et avec jugement dans la poésie héroï-comique, y répandent un agrément infini. Ce mélange d'images comiques et de paroles sérieuses, de ridicule dans les idées et de pompe dans le discours, amuse et charme le lecteur.

Pour lire ce poëme avec plaisir et le bien juger, il ne faut, je crois, le lire qu'en anglais. Ses beautés sont légères et telles que ces fleurs qui, transplantées, se fanent et dépérissent. Surtout il ne faut point le lire dans la traduction en prose : je conseillerais plutôt celle de Marmontel, quoique les vers en soient faibles et tout à fait indignes de son talent, à plus forte raison du talent de Pope.

Dans le *Messie*, Pope, imitant Isaïe et Virgile, prédit la

[1] M. Villemain se montre, sur ce petit poëme, un peu plus sévère que M. Boissonade.

(*Note de l'Editeur.*)

venue de Jésus-Christ. S'il a surpassé le poëte latin, il ne faut pas s'en étonner : Pope, imitant les beautés inspirées d'Isaïe, devait s'élever sans peine au-dessus de Virgile qui n'imitait que les exclamations des vers sibyllins [1].

Pope n'avait que seize ans quand il composa ses quatre *Églogues*. De l'aveu des meilleurs critiques, elles sont versifiées avec une telle perfection qu'elles surpassent tout ce qui avait paru jusqu'alors et n'ont pas elles-mêmes été surpassées.

Pope, dans ses pastorales surtout, a imité beaucoup les anciens : il leur emprunte avec choix leurs images et leurs idées, et les rend avec art. Warton, qui le traite toujours avec une extrême sévérité, lui reproche, à ce sujet, d'avoir manqué d'invention ; mais c'est exiger de Pope plus qu'il n'avait promis. N'est-ce pas d'ailleurs un bien grand mérite que d'avoir su, à seize ans, copier les poëmes des anciens avec tant de goût, et d'avoir, dans un âge si tendre, possédé sa langue et l'art de versifier à un degré si remarquable ? Cette harmonie musicale des vers de Pope dut paraître toute nouvelle à des oreilles accoutumées à la dureté de Waller et à la négligence diffuse et inégale de Dryden.

Au reste, Pope savait encore mieux que ses critiques combien l'idylle des anciens était désormais usée à force d'imitations et de copies, et il avait songé à s'ouvrir une nouvelle source d'images, en composant des Églogues américaines. De nos jours deux grands écrivains ont eu la même pensée, et l'on sait de quelles couleurs riches et neuves sont peintes leurs pastorales indiennes et quels charmes inconnus ils ont donnés à la prose française [2].

[1] Voyez *Oracula Sibyllina*, de M. C. Alexandre, t. II, p. 278, *Excursus* IV, pour tout ce qui est relatif à cette sixième églogue de Virgile tant citée, et aux inspirations plus ou moins sibyllines qu'il y faut chercher. (*Note de l'Editeur.*)

[2] Il s'agit évidemment ici de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand. (*Note de l'Editeur.*)

Cette perfection admirable dans le style de Pope était le fruit du travail le plus constant auquel il se livra d'abord pour faire sa réputation, ensuite pour la conserver.

On a observé qu'il n'y a pas une seule combinaison élégante de mots, une seule formule heureuse, qu'il n'ait eu l'art de placer dans son *Iliade*. Il lisait tous les auteurs anglais, les bons comme les mauvais, et notait dans chacun les passages ou expressions remarquables, pour s'en servir dans l'occasion. Il lisait aussi nos grands écrivains. Sir Croft rapporte que Pope ne faisait jamais ses beaux vers anglais avant d'avoir commencé sa journée par la lecture de la belle prose de Fénelon, et que régulièrement, deux fois par an, il relisait tout le *Télémaque*. C'est ainsi que le meilleur peut-être des historiens anglais, Hume, lisait assidûment les histoires de Fléchier, et il est convenu qu'il devait surtout à cette lecture le mérite qu'on remarque dans son style.

Les *Lettres* de Pope font aimer son caractère. On y voit combien ce grand poëte, que de longues et injustes agressions forcèrent enfin à une vive défense, était sensible, sage, religieux et, quand l'occasion le voulait, courageux et ferme dans le malheur de ses amis. Swift a écrit qu'il ne connaissait pas en Angleterre de plus honnête homme que Pope, indépendamment de son génie. Bolingbroke disait qu'il n'avait pas dans toute sa vie connu d'homme qui eût un cœur plus tendre pour ses amis particuliers, et plus d'amour pour le genre humain. Ces éloges, autrefois contredits par la haine et l'injustice, ne le sont plus aujourd'hui, et s'il n'était pas temps de finir cet article, je pourrais citer plusieurs passages de ces *Lettres* qui prouveraient que Pope était à la fois un homme très-aimable et un homme de bien.

# LIV

## LES SAISONS DE THOMSON

### TRADUCTION PAR FREMIN-BEAUMONT [1].

« Pourquoi citez-vous Thomson, disait Voltaire à Saint-
« Lambert : c'est le Titien qui loue un peintre flamand. » Assurément, voilà une étrange phrase : il faut croire ou que Voltaire n'avait jamais lu Thomson, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il voulait seulement faire à Saint-Lambert un compliment flatteur. En effet, quoique Voltaire dût peut-être, par la tournure de son esprit, être plus offensé des défauts de Thomson que touché de ses beautés hardies, cependant je ne puis m'imaginer qu'il ne reconnût pas intérieurement combien le poëte anglais est supérieur à Saint-Lambert, pour la force et l'étendue de l'imagination, la hauteur des idées, la faculté d'observer et celle de peindre avec exactitude et vigueur.

J'ai trouvé, dans un critique anglais qui n'a point encore été traduit, quelques idées fort justes sur le talent de Thomson. Thomson, dit-il, reçut du ciel une imagination puissante et féconde : il a enrichi la poésie d'une

[1] *Journal de l'Empire* du 15 mai 1808.

foule d'images originales et neuves qu'il a peintes sur la nature même, observée par ses propres yeux. Aussi ses descriptions ont-elles une netteté, une franchise que l'on ne rencontre jamais dans ces versificateurs qui ne savent que répéter ce que l'on a dit mille fois, et n'ont jamais regardé ce qu'ils veulent décrire. Thomson avait coutume de faire à la campagne de fréquentes excursions; là, il étudiait la nature jusque dans ses plus petits détails, bien différent de tant de poëtes qui, sans sortir jamais des tristes rues de la capitale, peignent les champs et les rivières « avec l'émail éternel des fleurs et l'éternel murmure des eaux. »

Ah! c'est que pour les peindre, il faut aimer les champs.
Mais souvent insensible à leurs charmes touchants,
Des rimeurs citadins la Muse peu champêtre,
Les peint sans les aimer, les peint sans les connaître.....
Voyez-les prodiguer, toujours riches de mots,
L'émeraude des prés et le cristal des flots.....

Thomson n'a point cette monotonie vulgaire, ni ces détails vieillis. Il se distingue par la nouveauté pittoresque des idées, par la représentation fidèle d'une foule de circonstances qui n'avaient peut-être jamais été remarquées avant lui, qui du moins n'avaient jamais été décrites, et donnent à ses tableaux une vérité frappante.

Un autre mérite de Thomson, c'est de ne jamais oublier l'homme. S'il est grand poëte et peintre excellent, il n'est pas moins moraliste sage et penseur profond. Son génie rêveur et tourné à la méditation est conduit fréquemment par le spectacle de la nature, à la contemplation des choses de la vie, des passions et des misères humaines. Voyez, à la fin du *Printemps*, le morceau magnifique sur les tourments de l'amour et sur les félicités de l'union conjugale; dans *l'Été*, les vers sur les Bardes inspirés par les solitudes, et conversant avec les Génies et les Anges, l'allocution pathétique à l'ombre d'une

amie, le bain de Musidora, et le bel éloge de la philosophie par lequel le chant est si noblement terminé ; dans l'*Automne,* l'épisode gracieux et touchant de Palémon et Lavinia, et le panégyrique si moral à la fois et si poétique des plaisirs philosophiques de la vie rurale. Il y a dans les premiers vers de ce dernier morceau une expression très-hardie dont j'avais cru trouver une imitation dans Delille [1]; mais je me trompais. Voici les vers anglais :

Oh knew he but his happiness, of men
The happiest he ! who far from public rage,
Deep in the vale, with a choice few retir'd,
*Drinks* the pure pleasures, of the rural life.

Cette singulière métaphore, BOIT *les plaisirs purs de la vie champêtre*, que le nouveau traducteur n'a pas osé adopter, a été employée par M. Delille :

Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux sommeil,
Et des bons vieux auteurs amusant mon réveil,
Tantôt ornant sans art mes rustiques demeures,
Tantôt laissant couler mes indolentes heures,
*Boire* l'heureux oubli des soins tumultueux.

Mais ce n'est point ici Thomson qu'il imite, c'est Louis Racine, à la fin du second chant de *la Grâce :*

Que mon exil est long ! O tranquille cité !
Sainte Jérusalem ! O chère éternité !
Quand irai-je *au torrent* de ta volupté pure,
*Boire l'heureux oubli* des peines que j'endure !

L'*Hiver,* qui passe généralement pour le plus beau des quatre chants, offre un moindre nombre de ces traits heureux de morale et de philosophie qui donnent de l'intérêt aux tableaux champêtres, et les rendent plus instructifs et plus attachants. Conduit par la nature de son sujet à la description des neiges, Thomson introduit

[1] *L'Homme des champs*, IV.

le récit épisodique de la triste fin d'un laboureur qui, retournant le soir à sa chaumière, s'égare dans une campagne immense dont la neige a caché les routes: après avoir erré longtemps, il s'arrête désespéré et meurt glacé par le froid. De cette narration, le poëte, par un mouvement très-pathétique, entre dans de graves réflexions sur l'insensibilité des voluptueux de la ville qui, pendant ces nuits affreuses, se livrent à des plaisirs, turbulents et frivoles, quelquefois criminels, tandis que délaissés, d'autres hommes périssent de misère et de froid. C'est ainsi que Thomson anime toujours ses tableaux par la présence de l'homme et mêle à ses récits d'importantes leçons.

Il est juste maintenant qu'après avoir loué dans Thomson des qualités éminentes, je reconnaisse avec quelques censeurs qu'il a aussi des défauts très-marqués, qu'il a pu abuser par moments de sa prodigieuse facilité, qu'il est en certains endroits redondant et diffus, qu'en d'autres, il peut paraître plus gigantesque que grand. Voilà des défauts sans doute, des défauts considérables et je ne les veux point atténuer. Mais dans l'original ils sont rachetés par des beautés d'un ordre très-élevé et dans la nouvelle traduction que j'ai sous les yeux, ils sont beaucoup moins sensibles.

En effet, écrivant dans notre langue timide et réservée, M. de Beaumont, homme d'ailleurs plein de goût et d'esprit, a su, sans jamais cesser d'être vraiment fidèle, pallier les trop vives hardiesses de son modèle, tempérer quelques traits, adoucir certaines métaphores et réprimer, en un petit nombre d'endroits, mais sans nuire aux idées, la trop grande surabondance des expressions.

Pour faire connaître tout le mérite de cette traduction, je transcrirai un morceau d'une certaine étendue. Je

choisis cette narration dont je parlais tout à l'heure, la mort d'un laboureur égaré dans les neiges :

« Tandis qu'ainsi les neiges s'entassent et s'élèvent, « tandis que le hideux, l'impitoyable hiver roule tout « entier dans les airs obscurcis, le laboureur, égaré dans « ses champs bouleversés, s'arrête et ne les connaît « plus. Ce sont d'autres montagnes dont les fronts nou- « veaux affligent ses regards; c'est une autre plaine où « nul sentier n'est tracé, hérissée de frimas et d'un as- « pect affreux; ses yeux inquiets cherchent en vain la « forêt, la rivière : toute la scène est changée; il se « croit transporté dans une solitude sauvage; il erre de « coteaux en coteaux, de vallons en vallons. Le désir de « revoir son asile soutient ses forces, rappelle son cou- « rage; impatient, il s'élance à travers les monceaux les « plus épais, et s'épuise en efforts inutiles.

« Quel sombre désespoir s'empare de son âme! « Comme son cœur se brise, lorsqu'en approchant de « l'éminence obscure qu'il prenait pour son humble « toit, il reconnaît son erreur et se retrouve au milieu « d'une plaine de neige, loin de l'heureuse habitation « des hommes et de la trace de leurs pas!

« Cependant la nuit l'environne des ténèbres les plus « épaisses; toutes les tempêtes déchaînées mugissent « sur sa tête, et la nuit et les tempêtes rendent ces hor- « ribles lieux plus horribles encore. Alors s'offrent en « foule à son esprit les images les plus effrayantes : les « gouffres ouverts, épouvantables abîmes où la gelée ne « peut pénétrer; des marais perfides; d'affreux préci- « pices que l'hiver a comblés.... Ces funestes alarmes « arrêtent sa course incertaine. Tremblant, accablé de « fatigue, il tombe au pied d'une colline, ouvrage in- « forme de la saison. Là, toutes les horreurs de la mort « assiégent sa pensée : à ces horreurs se mêlent les « tendres et cruels souvenirs que la nature ajoute en-

« core aux angoisses de l'homme mourant : sa femme, « ses enfants, ses amis. En vain, par les soins d'une « épouse attentive, un feu brillant, des vêtements « chauds l'attendent dans sa chaumière : en vain, les « regards inquiets de sa jeune famille le cherchent dans « l'obscurité de l'orage et de la nuit; en vain, les pleurs « de l'innocence demandent au ciel le retour de leur « bon père. Épouse, enfants, amis, maison chérie, « hélas! il ne vous verra plus! Le froid, le froid cruel « saisit tous ses nerfs, éteint en lui tout sentiment, se « glisse jusqu'aux sources de la vie, et bientôt cette vic« time de l'hiver n'est plus qu'un cadavre roide, étendu « sur la neige et desséché par le souffle du Nord. »

Tout ce morceau est bien écrit, et, comparé avec l'original, on le trouvera aussi exact que la différence des deux langues pouvait le permettre. Il y a des traducteurs qui se croient fidèles quand ils sont esclaves de leur auteur : leur style, sans cesse enchaîné aux formes de l'idiome étranger, devient obscur, pénible, contourné. Ils nuisent au poëte qu'ils copient et perdent tout le fruit de leurs efforts. M. de Beaumont a su allier partout l'élégance et l'exactitude ; non pas cette exactitude timide d'un écolier qui fait une version, mais celle d'un homme de goût qui possède bien les deux langues et qui, traduisant un poëte en prose, veut se faire lire.

# LV

## L'ÉCOLE DE LA MÉDISANCE

### COMÉDIE DE SHERIDAN[1].

*The School for Scandal* est le chef-d'œuvre de M. Sheridan. Les critiques s'accordent à trouver l'intrigue bien conduite, les situations attachantes et fortes, le dialogue plein de vivacité, d'esprit et d'élégance. Le *Tartufe de Mœurs* de feu M. Chéron est une imitation affaiblie de l'*École du Scandale.* Il a fallu que M. Chéron fît beaucoup de sacrifices aux bienséances de notre théâtre, qu'il supprimât une foule de détails très-comiques, et altérât des situations qui auraient pu déplaire à des spectateurs français. Cependant il a peut-être poussé quelquefois la réserve trop loin. Par exemple, il me semble qu'il pouvait rendre plus piquante la scène du paravent. Dans la pièce anglaise, lady Teazle est découverte par son mari, ce qui produit le fait le plus comique. M. Chéron n'a pas osé faire usage de cette situation. Sa Madame Gercour se cache derrière le paravent ; mais M. Gercour ne l'y découvre pas. Puisque M. Chéron n'avait pas craint de montrer une femme mariée en visite furtive chez un

[1] *Journal de l'Empire* du 14 janvier 1809.

jeune homme, il ne devait pas craindre de l'y faire trouver par son mari. Cette étrange reconnaissance eût produit une scène neuve et singulièrement comique[1].

J'avais eu d'abord l'intention de faire dans cet article une comparaison suivie des deux pièces ; mais j'y dois renoncer : elles sont trop peu connues ; ce parallèle serait sans intérêt, et presque inintelligible pour la plupart de nos lecteurs[2]. J'aime mieux les entretenir de M. Sheridan lui-même : sa réputation comme littérateur, et surtout comme membre de l'opposition, est venue jusqu'en France, et une notice sur cet homme célèbre, bien qu'incomplète et trop courte, doit, ce me semble, mériter un peu d'attention.

M. Sheridan naquit en 1752, à Quilea, près de Dublin. Le goût des lettres était héréditaire dans sa famille. Son aïeul fut l'intime ami du docteur Swift, le compagnon de ses loisirs et son imitateur. Son père, après avoir été longtemps à la tête du théâtre de Dublin, vint à Londres en 1758 ; il s'y fit une grande réputation comme acteur et comme lecteur ; il passait pour le plus habile déclamateur de son temps, et l'on sait qu'il eut la gloire de réformer l'accentuation anglaise. Madame Sheridan, la mère, fut célèbre par les agréments de son esprit ; elle a laissé des comédies, des romans, et d'autres morceaux de littérature dont on ne parle pas sans estime.

M. Brinsley Sheridan fut élevé à l'école de Harrow. Parmi les sous-précepteurs de cette maison était le doc-

[1] Il semble que madame Émile de Girardin, dans *Lady Tartufe*, se soit inspirée de cette situation.

(*Note de l'Editeur.*)

[2] Aujourd'hui M. Boissonade ne parlerait plus ainsi : les meilleurs morceaux de la critique dramatique hebdomadaire de MM. J. Janin, P. de Saint-Victor et Th. Gauthier sont ceux où ils comparent les œuvres étrangères à celles de nos contemporains. (*Note de l'Editeur.*)

teur Parr, aujourd'hui l'un des plus savants hommes de l'Angleterre [1]. Il se forma entre l'élève et le maître une amitié que rien depuis n'a troublée. Cette liaison fut utile aux progrès littéraires de M. Sheridan. A dix-huit ans, il traduisit du grec les *Lettres d'Aristænète;* il fit aussi, vers la même époque, imprimer quelques Essais anonymes qu'il serait aujourd'hui fort difficile d'indiquer avec exactitude.

Dans un voyage à Bath, M. Sheridan fit connaissance avec miss Linley, fille du directeur du théâtre de Drury-Lane et cantatrice renommée. Son assiduité auprès d'elle déplut au capitaine Mattews : ils se battirent, et leur courage, leur acharnement, leur férocité, ont rendu ce duel mémorable. En 1773, M. Sheridan épousa miss Linley, et quoiqu'il n'eût alors d'autre ressource que son talent, il ne voulut point que sa femme chantât désormais en public. Devenu veuf après vingt années de mariage, M. Sheridan a épousé en 1794 miss Ogle, fille du doyen de Winchester.

M. Sheridan avait été destiné par ses parents à la profession d'avocat; mais il préféra la littérature. Au mois de janvier 1775, il donna à Covent-Garden sa comédie des *Rivaux.* Cette pièce, excessivement longue et très-mal jouée, ne réussit pas à la première représentation; elle eut plus de succès quand l'auteur l'eut retouchée. Il fit représenter cette même année, au bénéfice de l'acteur Clinch, une farce intitulée : *le Jour de Saint-Patrice.* Il avait voulu récompenser Clinch qui s'était chargé, dans les *Rivaux,* du rôle de l'Irlandais que Lee, autre acteur de ce temps, avait absolument défiguré.

L'opéra-comique de la *Duègne* fut donné en 1776. Il eut un succès dont il n'y avait pas d'exemple. L'opéra des *Gueux,* soutenu par tous les beaux esprits et la moitié

[1] Voir la *Note* de M. Boissonade sur les travaux du docteur Parr, p. 5. (*Note de l'Éditeur.*)

des seigneurs d'Angleterre, avait eu soixante-trois représentations en une saison; la *Duègne* en eut soixante-quinze. Ce prodigieux succès fut effacé par celui de l'*École de la Médisance :* cette pièce parut en 1777. L'année suivante, M. Sheridan fit jouer à Drury-Lane un petit divertissement intitulé *le Camp;* il n'a jamais été imprimé. *La Critique ou la Répétition d'une Tragédie* est de 1779. On croit que le caractère du chevalier Fretfut Plagiary est une satire dirigée contre M. Richard Cumberland. Cet auteur comique, que les Anglais appellent leur Aristophane, avait eu le malheur d'offenser M. Sheridan.

On attribue encore à M. Sheridan *une Course à Scarborough,* comédie imitée de Vanburgh, une *Élégie sur la mort de Garrick*, le *Prologue* de la *Sémiramis* du capitaine Ayscough, et d'autres pièces fugitives dispersées dans tous les recueils.

Garrick quitta le théâtre en 1776, et M. Sheridan, en société avec M. Linley, son beau-père, et le docteur Ford, acheta d'abord une moitié de la propriété du théâtre de Drury-Lane et bientôt l'autre. Placé à la tête de cette grande entreprise, il fit souvent regretter l'administration active et vigilante de Garrick.

Encouragé par Fox, son ami, et rassasié de succès dramatiques, M. Sheridan tourna ses vues vers la politique et il réussit, en 1780, à se faire nommer membre du Parlement.

Comme orateur, M. Sheridan dut peu à la nature. Quand il entra au Parlement, sa voix était faible, sans variété, sans harmonie, sans étendue; il n'avait de remarquable qu'une prononciation toujours très-claire et d'une parfaite exactitude : il en était redevable aux excellentes leçons de son père. M. Sheridan lutta avec persévérance contre les défauts de son organe; il s'exerça d'abord à parler en public sur des questions légères et

dans les occasions peu marquantes, et par des efforts longtemps répétés, il parvint à donner à sa voix toutes les qualités qui lui manquaient. On s'aperçut bien de ce changement quand il fut, en 1782, nommé sous-secrétaire d'État dans le département de Fox, et encore plus quand, l'année suivante, il fut créé secrétaire de la Trésorerie, sous le duc de Portland. Dans la session de 1785, il prononça un discours célèbre sur la quatrième des Vingt Propositions Irlandaises. Les politiques se souviennent encore de sa motion de 1786 sur les finances. Mais le triomphe de M. Sheridan, comme orateur, c'est lorsqu'en 1787, il parla dans la Chambre des Communes contre Hastings : son discours dura cinq heures et demie, et personne ne parut las de l'écouter. L'attention était enchaînée par le beau débit de l'orateur, par son langage énergique, noble et d'une élégance toujours soutenue.

La politique paraissait l'avoir pour toujours enlevé à la littérature. Il avait promis un opéra-comique et une comédie qu'il n'avait point donnés et qu'on avait enfin cessé d'attendre, lorsqu'en 1799 il fit représenter *Pizarre*, tragédie imitée de l'allemand de M. Kotzebuë. Cette pièce a obtenu le plus brillant succès, mais les meilleurs critiques en ont blâmé le genre, et il est à remarquer qu'autrefois M. Sheridan s'était lui-même élevé contre ces mélodrames à grand spectacle. Il faut croire qu'en acquérant la propriété de Drury-Lane, M. Sheridan a changé de principes littéraires. En Angleterre, *Pizarre* est joué sur le premier théâtre de la capitale; à Paris, il serait relégué aux *Boulevards*[1].

[1] Sheridan est mort dans la misère, en 1816, Th. Moore a publié, en 1826, deux volumes de *Mémoires* curieux sur la vie de Sheridan. (*Note de l'Editeur.*)

# LVI

## OSSIAN

### BARDE DU III[e] SIÈCLE,

### POÉSIES GALLIQUES PAR M. BAOUR-LORMIAN [1].

I

Vers le milieu du siècle dernier, les Écossais, réveillés de la longue léthargie qui avait suivi l'Union, étaient entrés avec cette ardeur qui distingue leur caractère, dans toutes les routes de l'industrie, du commerce et de la littérature. Bientôt leurs écrivains purent rivaliser de talent et de renommée avec ceux de l'Angleterre. Dans l'histoire et dans la philosophie, Hume et Robertson dé-

[1] *Journal de l'Empire* du 3 septembre 1810.—En donnant aujourd'hui ces morceaux qui parurent en 1810 sur l'*Ossian* de Macpherson, nous n'oublions pas que cette question a été supérieurement et définitivement traitée dans la 31[e] leçon du *Cours de littérature française* de M. Villemain. Mais il nous a semblé que le point de vue de l'helléniste n'était pas le même que celui de l'éloquent critique: M. Villemain a surtout insisté sur l'originalité poétique de cette inspiration qui essayait de remonter le cours des âges, M. Boissonade sur les maladresses qui à chaque pas dénoncent le faussaire. Chacun des deux critiques a été dans le sens de son talent: M. Villemain recherchant la verve et l'éclat de l'imagination, et M. Boissonade les emprunts faits à l'antiquité. (*Note de l'Éditeur.*)

ployèrent un talent supérieur; le *Douglas* de Home, bien que trop vanté peut-être, promit un grand tragique; Thomson se plaça au premier rang des poëtes descriptifs.

Mais l'Ecosse n'avait pas encore une épopée qu'elle pût opposer au *Paradis perdu.* Macpherson eut l'ambition d'être le poëte épique qui manquait à la gloire de son pays. En 1758, il fit paraître à Edinburgh le *Highlander,* en six chants. Ses espérances furent trompées, le poëme mourut en naissant. Macpherson ne fut pas découragé, il n'abandonna point son projet favori d'une épopée écossaise; mais renonçant pour son propre compte à la gloire et surtout au danger d'être poëte, il commença dès lors à combiner son système de traductions Ossianiques.

Deux ans après la chute du *Highlander,* il fit circuler la traduction de quelques fragments du poëme de *Fingal,* et il avertissait prudemment que le reste pourrait être retrouvé, moyennant quelques encouragements. L'attention fut vivement excitée. Des hommes qui avaient du goût et de l'influence sur le goût public, et qui passaient pour de bons littérateurs et d'habiles critiques, affirmèrent l'authenticité des fragments; on les écouta, on les crut sans examen. Le succès des meilleurs ouvrages est ordinairement contesté par la jalousie et la malignité contemporaine, mais une antiquité de quinze siècles commandait l'admiration et forçait le respect.

Le ton excessivement mélancolique de ces fragments était une autre séduction, car il régnait alors dans toutes les têtes une sorte de fermentation sentimentale. Les *Nuits* d'Young, l'inimitable élégie de Gray, les pastorales de Shenstone, les romans de Sterne, avaient mis la mélancolie à la mode dans la littérature, et Macpherson, soit par calcul et par artifice, soit par la pente naturelle de son imagination portée d'elle-même aux pensées vagues et tristes, avait donné à son faux Ossian cette

couleur sentimentale et sombre que l'on cherchait alors, que l'on préférait à toute autre, dans les ouvrages de littérature et de poésie. Le succès fut général : ce fut de l'enthousiasme et de la frénésie. Les nobles écossais, tout glorieux d'avoir une épopée nationale, offrirent à l'heureux traducteur les encouragements qu'il désirait : une souscription fut ouverte, immédiatement remplie, et Macpherson partit pour les Montagnes et les Iles, chargé de recueillir les poëmes d'Ossian.

On a parlé de Macpherson comme d'un grand seigneur fort riche, écrivant les pages de son Ossian dans les belles forêts de ses parcs : c'est au moins un anachronisme. Quand Macpherson publia le *Highlander* et les fragments, il était obscur et pauvre. Après avoir exercé l'emploi de maître d'école à Badenoch, puis celui d'instituteur dans une maison particulière, il était, quand il partit pour les Montagnes avec l'argent des souscripteurs, étudiant en théologie et correcteur des presses du libraire Balfour.

Au bout de deux ans, Macpherson reparut avec le *Fingal* tout entier, le premier chant de *Témora,* et plusieurs petits poëmes. Quelques romances irlandaises, et le *Highlander,* étaient la base et le fond de toutes ces compositions, où il n'y avait rien d'original et de neuf que l'impudence inouïe du prétendu traducteur, sa prose mesurée, et quelques erreurs monstrueuses qui auraient dû, mais ne purent alors dessiller tous les yeux. Bientôt, à la demande de son grand protecteur, le lord Bute, Macpherson donna les huit livres de *Témora* et quelques autres poëmes ; mais il n'eut pas besoin, pour cette nouvelle publication, d'un second voyage aux Montagnes. Il trouvait apparemment ses lecteurs si faciles à tromper qu'il dédaignait d'y mettre désormais tant de finesse et de précautions.

Les poëmes ne furent pas accueillis avec moins d'en-

thousiasme que les fragments. Les feuilles publiques élevèrent aux nues le barde écossais; Blair et le lord Kaimes le placèrent à côté d'Homère, de Virgile et de Milton; Henry et Whittaker le citèrent comme autorité historique.

Cet excès de crédulité surpasse toute croyance. Les preuves de la supposition étaient manifestes; les erreurs de chronologie, d'histoire, de géographie, étaient nombreuses et palpables; Macpherson ne montrait point de manuscrits. Kaimes en connaissait un du XV[e] siècle; mais il le disait et ne le faisait point voir. Il est vrai que le traducteur avait donné l'original erse ou gaëlique, du songe de Malvina; mais ce n'était réellement qu'une traduction de l'original anglais, pleine d'incorrections et de fautes qui, au jugement du savant M. Laing, prouvaient à la fois et la nouveauté de ce langage donné pour antique, et le peu d'érudition de l'auteur. D'ailleurs, ce fragment est en langue erse, Macpherson le fit lire imprimé, ou le montra écrit de sa propre main; jamais, quoiqu'il l'eût promis, il ne produisit d'ancienne copie. La tradition était vainement invoquée, car les Montagnards n'ont jamais su un mot des poëmes de Macpherson, et il n'a pu nommer personne qui lui eût fourni ou indiqué le moindre fragment. Quand le docteur Johnson, grand ennemi de Macpherson et de ses charlataneries, visita les Montagnes et les Hébrides, il n'entendit rien raconter ou chanter qui pût défendre le faux traducteur.

Combien d'arguments fournissaient encore contre Macpherson les imitations formelles dont sont remplies toutes les pages de son Ossian! Mais on ne voulait rien voir; personne ne remarquait qu'il y avait entre le *Fingal* d'Ossian et le *Highlander* de Macpherson une ressemblance extraordinaire : c'était la même bouffissure dans le style, les mêmes images, les mêmes incidents; par-

tout les météores verdâtres, la bruyère et les collines, les ouragans et les fantômes ; seulement les noms, les lieux, les époques étaient changés. Il est vrai que le *Highlander* est inférieur à *Fingal ;* mais cette différence prouve seulement que Macpherson n'avait pas à vingt et un ans autant de talent qu'à vingt-cinq. Quand il publia le *Highlander*, il n'avait pas encore écouté les leçons du docteur Blair, il avait peu de lecture, peu d'habitude d'écrire, et, gêné par son idiome national, il ne connaissait pas encore toutes les finesses et toutes les ressources de la langue anglaise.

Macpherson ne se contentait pas d'imiter son *Highlander*, il savait aussi puiser à de meilleures sources et il y puisait sans réserve. La Bible, avec laquelle ses études théologiques l'avaient familiarisé, lui a fourni une foule d'images, d'expressions et de formules.

*Comala* et les épisodes de *Carrick-Thura* ne sont guère qu'une ambitieuse imitation du *Cantique des Cantiques ;* les nuages et le style de ce Livre sont adaptés aux paysages de l'Ecosse et à la vie pastorale des Montagnards. Fingal dit à sa Comala : « J'ai entendu une voix semblable à la brise de mes collines. Est-ce la chasseresse de Galmal, la fille de Sarno, aux blanches mains ? Regarde du haut de tes rochers, ô mon amour ! Que j'entende la voix de Comala ! Viens à la grotte de mon repos. L'orage est passé et le soleil brille sur nos vallons. Viens à la grotte de mon repos, chasseresse du retentissant Arden ! »

Ces douces paroles sont prises du *Cantique des Cantiques :* « O ma colombe, dit Salomon, toi qui habites la grotte du rocher, montre-moi ton visage, que j'entende ta voix ! L'hiver est passé ; la pluie a cessé. Lève-toi, mon amour, ma belle, et viens ! »

Et ailleurs : « Morna, la plus belle entre les femmes, tu es blanche comme la neige sur la bruyère ; ta chevelure

« ressemble au brouillard de Cromla, quand il se roule « sur la colline ; ton sein est pareil à deux roches polies « qui se montrent au-dessus de Branno; tes bras sont « comme deux blanches colonnes dans les salles du « puissant Fingal. » — Il y avait dans Salomon : « Où est « allé ton bien-aimé, ô toi, la plus belle entre les fem- « mes? Ton sein est pareil aux deux petits jumeaux d'une « chevrette ; ton col est comme une tour d'ivoire; ta « tête comme le Carmel, et tes cheveux comme la « pourpre du roi. Tes jambes sont semblables à des co- « lonnes de marbre posées sur des socles d'or pur. »

Ces imitations sont évidentes, et il serait facile d'en multiplier les exemples.

Homère n'est pas imité avec plus de discrétion. Les anciens tragiques, et Pindare, et Virgile, ont aussi fourni des images et des idées au barde écossais. Il n'a pas même craint d'imiter les modernes et les poëtes de sa nation.

Il doit beaucoup au Tasse, à Milton, et il a pris quelques beaux traits dans les œuvres d'Young, de Thomson, d'Akenside, de Blair, de Gray, ses contemporains. Quand Comala s'écrie : « Que la confusion te pour- « suive à travers tes plaines! que la ruine t'enveloppe, « roi de la terre! » il est visible qu'elle imite le *Barde* de Gray : « Que la ruine fonde sur ta tête, roi sans pitié! « Que la confusion se mêle parmi tes bannières[1] ! »

On lit dans les *Cinq Bardes :* « Le vent est levé, la pluie « descend, l'Esprit de la montagne crie, les fenêtres « craquent, la rivière enflée gronde, le voyageur tente « le gué : entends ce cri! il meurt! » Ces détails sont empruntés du *Tombeau* de Blair : « Le vent est levé; « écoute comme il mugit. Je n'ai point encore entendu « de bruit si effrayant : les portes crient, les fenêtres

[1] J'ai suivi la belle traduction de Gray, par M. Lemierre. Ω

« craquent, la rivière se précipite toute sanglante, et « l'on entend les terribles clameurs de l'Esprit des « eaux. »

« N'est-il pas étonnant que des imitations si manifestes et si souvent répétées n'aient pas d'abord détrompé tous les lecteurs instruits? Conçoit-on que l'Angleterre et l'Europe aient, pendant plus de trente ans, regardé comme possible, comme vraie, l'incroyable existence d'un sauvage calédonien, qui, au IIIe siècle, dans les ténèbres les plus épaisses de l'ignorance et de la barbarie, compose deux grandes épopées et une foule de petits poëmes, où abondent avec les sentiments les plus délicats et les plus raffinés, les idées de la morale la plus élevée? Et quelle supposition que celle d'un barde écossais, qui a, par hasard, les mêmes idées, par hasard, les mêmes images et les mêmes expressions qu'Isaïe, Salomon, Homère, Pindare, Sophocle et Milton! Il semble que de pareilles impossibilités devaient révolter les esprits les plus crédules; et cependant les premières dupes furent des hommes pleins de finesse, de lettres et de goût!

## II

Il n'est pas aisé d'avoir de l'estime pour le caractère moral de Macpherson: Macpherson est un charlatan qui a trompé ses contemporains, et s'est enrichi aux dépens de leur crédulité; mais il faut au moins estimer son talent. Il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il avait une imagination véritablement poétique; que ses ouvrages offrent de belles descriptions, de beaux récits, quelques traits vraiment imposants, parmi beaucoup d'enflure, et des morceaux très-pathétiques qui élèvent l'âme et l'attendrissent. Ce qui prouve qu'il y a dans les poésies d'Ossian un mérite réel, c'est leur succès dans toutes les langues.

A présent que l'imposture est découverte, que ce prestige d'antiquité qui nous dispose si facilement à l'admiration n'existe plus; à présent que la critique, comme pour se venger d'avoir elle-même été trompée, a déployé contre l'auteur et contre le livre ses plus sévères rigueurs et mis dans le plus grand jour les fautes historiques, les plagiats, les défauts de style et de composition; à présent même, si le succès est diminué, pourtant il dure encore. Ossian n'est plus une divinité classique, il n'a plus de culte, plus d'admirateurs enthousiastes; mais Macpherson trouve encore des partisans. Les lecteurs éclairés rendent toujours justice aux beautés supérieures répandues dans ses ouvrages, et les âmes mélancoliques et sensibles y vont chercher encore ces émotions tendres où elles se plaisent et qu'il sait quelquefois merveilleusement produire.

Rien ne montrera mieux combien les partisans d'Ossian, même les plus vifs, sont devenus sages et raisonnables, que de comparer un moment les deux traducteurs français, Letourneur et M. Baour-Lormian. Letourneur est fanatique, son admiration est exclusive et passe toutes les bornes, M. Baour-Lormian témoigne, il est vrai, pour le barde écossais la plus grande vénération, il a même l'air de croire à l'authenticité de ses poésies; mais son admiration prudente et retenue le laisse toujours fidèle aux règles du bon goût et de la raison; son auteur ne lui semble pas parfait, il lui trouve des défauts. Je conviens qu'il cherche à les excuser, mais enfin il les reconnaît; jamais Letourneur n'aurait eu cette condescendance. Letourneur avait traduit tout Ossian avec beaucoup de religion et de scrupule; M. Baour-Lormian ne traduit pas tout, il imite, et il n'imite pas tout, il choisit.

Quand Lamotte osa mutiler l'*Iliade*, toute la littérature justement indignée se souleva contre lui : le texte

de l'Homère écossais n'est pas si respectable ; M. Baour-Lormian a pu l'abréger impunément. Il a osé lui ôter ses éternelles répétitions, adoucir ses traits trop souvent gigantesques et forcés, sans que personne ait réclamé, ni crié au sacrilége. Bien loin qu'on lui ait fait un crime de son audace, toutes les personnes de goût lui en ont su gré : au lieu de reproches, il a reçu des éloges, et le succès a justifié son heureuse licence.

M. Baour-Lormian, comme abréviateur, a fait preuve de goût et de sagesse ; comme imitateur et comme poëte, il a montré le plus grand talent. Trois éditions qui se sont rapidement succédé attestent le mérite de sa traduction : elle a été lue par tous ceux qui aiment encore les beaux vers, et généralement on la regarde comme une de ses meilleures productions.

Deux morceaux prouveront combien cette estime est méritée. Je souhaiterais que les bornes de cet article me permissent d'en citer un plus grand nombre ; je ne serais pas embarrassé pour les trouver.

L'*Hymne au soleil,* que je citerai d'abord, termine dans l'original le poëme de *Carthon;* M. Baour-Lormian l'en a détaché, et il a eu bien raison. C'est une espèce de lieu commun poétique qui ne se lie en aucune manière aux événements du poëme :

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor
Et traça dans l'azur ta route accoutumée?.........

Toute cette tirade est admirable de poésie[1]. Mais à qui persuadera-t-on que cette physique toute simple qu'elle

[1] Aujourd'hui on est plus sévère à cette poésie brillante encore, mais un peu refroidie. Notre tant regretté ami M. Rigault s'est moqué fort agréablement des prétentions ossianiques qui ont précédé le byronisme, et dont M. Baour-Lormian a été le précurseur, pris au sérieux par les uns, et raillé assez vivement par les autres. (*Note de l'Editeur.*)

est, que cette morale, que ces idées qui tiennent à tant d'observations et de rapports, puissent convenir à un Écossais du III[e] siècle, c'est-à-dire à un véritable sauvage, sans lettres et sans civilisation ?

« Comment, dit un grand critique [1], comment le sauvage Ossian, sur « un rocher de la Calédonie, lors qu'autour de lui « tout est grossier, barbare et sanguinaire, peut-il « être parvenu à des connaissances morales que Socrate « eut à peine dans le siècle le plus éclairé de la Grèce? « Voyez si les poésies scandinaves ont la même couleur « que celle du barde écossais. La valeur féroce était la « seule vertu des peuples du Nord à l'époque où l'on « suppose que vivait le fils de Fingal. Les véritables « chants du barde ressemblaient à ceux des Hurons et « des Iroquois : *Je ne crains point la mort; je suis brave.* « *Que ne puis-je boire dans le crâne de mes ennemis et leur* « *dévorer le cœur!* Le séjour qu'Odin promet aux héros « après leur mort est un palais où leur plus douce occu- « pation sera de combattre et de renaître pour s'égorger « de nouveau. La morale seule d'Ossian révèle la religion « de M. Macpherson. »

A ces preuves générales de supposition, j'ajouterai

[1] Il s'agit très-vraisemblablement ici de M. de Fontanes. Il n'y a guère que M. Sainte-Beuve qui pourrait aujourd'hui désigner au juste l'article d'où sont extraites les lignes qu'on vient de lire. En 1810, M. de Fontanes était grand maître de l'Université. Le nommer plus clairement, c'eût été avoir l'air de le flatter. Mais M. de Fontanes était un des écrivains qui avaient été le plus sensible à certains mérites des poëmes ossianiques. Au tome I[er] de l'édition, en tête de laquelle l'auteur des *Causeries du Lundi* a mis une si excellente préface, on lit, p. 389, un chant du Barde adressé à Letourneur, et composé en 1783. C'est Ossian qui parle. Dans plusieurs des morceaux en prose du second volume, l'ami de Chateaubriand exprime des idées fort semblables à celles dont M. Boissonade fortifie sa thèse. Le scepticisme sur une question pareille était naturel chez un homme qui possédait à fond et la littérature ancienne et les poëtes anglais qu'il avait imités avec tant de bonheur.

(*Note de l'Éditeur.*)

quelques preuves particulières que fournissent les imitations.

Dans l'original, l'hymne commence par ces mots: « O toi qui roules sur nos têtes, rond comme le bouclier « de mes pères! » Milton avait dit : « Deux larges soleils « opposaient leurs boucliers enflammés. » La même expression était déjà dans le *Douglas* de Home : « La lune « se lève ronde comme mon bouclier. »

Ce qu'Ossian ajoute : « Tu es toujours le même, te réjouissant dans la force de ta course, » est pris littéralement de Job : « Il se réjouit dans sa force. »

Et ce beau mouvement:

Hélas! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière....

est emprunté de l'apostrophe au Soleil, qui ouvre le troisième chant du *Paradis perdu*. Voici les vers du grand traducteur, M. Delille :

Mais hélas! à mes yeux ta lumière est ravie.
En vain leur globe éteint et roulant dans la nuit
Cherche aux voûtes des cieux ta clarté qui me fuit:
Tu ne visites plus ma débile prunelle...........

Et cette idée de la mort possible du soleil :

Mais peut-être, ô soleil, tu n'as qu'une saison ;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin;
Tu seras insensible à la voix du matin
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

est due à Young, qui a dit dans une de ses *Nuits:* « Mort, « grande souveraine de l'Univers! le soleil lui-même ne « brille que par ta permission, et un jour tu l'arracheras de sa sphère !........... »

L'autre morceau qui me reste à rapporter n'est pas moins brillant :

Ainsi qu'une jeune beauté
Silencieuse et solitaire,

Des flancs du nuage argenté
La lune sort avec mystère.
Fille aimable du Ciel, à pas lents et sans bruit,
Tu glisses dans les airs où brille ta couronne,
Et ton passage s'environne
Du cortége pompeux des soleils de la nuit.
Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante
Efface à nos yeux attristés
Ton sourire charmant et tes molles clartés?
Vas-tu, comme Ossian, plaintive, gémissante,
Dans l'asile de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante?
Fille aimable du Ciel, connais-tu le malheur?
Maintenant, revêtu de toute sa lumière,
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts;
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carrière,
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.

Le critique que j'ai déjà cité compare ces vers pleins de grâce et de mélancolie au fameux *Clair de lune,* le plus beau morceau du poëme des *Fastes* et peut-être le chef-d'œuvre de Lemierre. Cet éloge est grand, et il doit paraître à M. Baour-Lormian d'autant plus flatteur que le critique qui le lui donne est lui-même un de nos premiers poëtes et que son jugement a dans ces matières une plus grande autorité.

J'admire aussi cette belle tirade; mais en la rapprochant de l'original, je crois y découvrir une légère tache. Le traducteur demande à la lune ce qu'elle fait quand *l'aube* vient éclairer le ciel. Cette circonstance de *l'aube* n'est pas dans Ossian. Voici ses paroles : « Où te re« tires-tu, abandonnant ta course, quand l'éclat de ta « face s'évanouit? As-tu ta salle comme Ossian? Habites« tu dans l'ombre de la douleur? Tes sœurs sont-elles « tombées du ciel? » En note, Macpherson avertit qu'il s'agit du déclin de la lune. En effet, il est peu naturel que le poëte s'inquiète de ce que devient la lune quand le soleil paraît. Il peut supposer qu'elle est encore sur l'horizon, mais que ses rayons sont éclipsés par une lumière plus éclatante. Pourquoi regretterait-il cette lueur

faible et pâle? Pourquoi ses yeux seraient-ils attristés, quand le soleil réjouit la terre et l'illumine de tous ses feux? Il demande à la lune ce qu'elle devient dans l'*interlune*, dans ces nuits si longues et si tristes qu'elle n'éclaire pas. Cette inquiétude est bien plus naturelle. C'est alors, et non pas dans le jour, que l'absence de la lune est vivement sentie : elle est regrettée par l'amant dont elle nourrit la rêverie, par le voyageur égaré dont elle guide les pas et raffermit le courage :

> Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
> Le sage réfléchir, le savant observer;
> Il tarde au voyageur dans une nuit obscure
> Que ton pâle flambeau se lève et le rassure.

Ce sont quatre beaux vers de ce *Clair de lune* de Lemierre.

Il ne sera pas inutile de remarquer que ces idées de l'absence de la lune, de sa salle, de sa douleur, sont encore prises de Milton et d'Young. Le premier s'exprime ainsi dans *Samson* : « Pour moi, le soleil est noir « et silencieux comme la lune, quand elle abandonne la « nuit et se cache dans sa *grotte interlunaire.* » Et Young s'écrie, dans une de ses *Nuits :* « O Cynthie! pourquoi « es-tu si pâle? Pleures-tu le malheur de quelque astre « voisin? »

Avant de finir, je dois à mes lecteurs un aveu, c'est qu'une belle dissertation de M. Malcolm Laing m'a fourni toute mon érudition anglaise.

# LVII

## LES FABLES DE LA FONTAINE

### TRADUITES EN ANGLAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS

#### PAR ROBERT THOMSON [1].

Champfort ne croyait sûrement pas qu'il fût jamais possible de traduire les *Fables* de La Fontaine, puisque, selon lui, un étranger ne pouvait pas même parvenir à les entendre parfaitement. Voici comme il s'est exprimé dans l'*Éloge* du fabuliste : « Nous n'osons penser que « tous les esprits puissent sentir ces grâces de style qui « s'évanouissent dans une traduction. Et si on lit La « Fontaine dans la langue originale, n'est-il pas vraisem- « blable, qu'en supposant aux étrangers la plus grande « connaissance de cette langue, les grâces de son style « doivent toujours être mieux senties chez un peuple « où l'esprit de société, vrai caractère de la nation, rap- « proche les rangs sans les confondre; où le supérieur « veut se rendre agréable sans trop descendre, et l'infé- « rieur plaire sans s'avilir; où l'habitude de traiter avec « tant d'espèces différentes d'amour-propre, et de ne « point les heurter, dans la crainte d'en être blessés « nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette

[1] *Journal de l'Empire* du 13 février 1807.—Voir dans la CRITIQUE FRANÇAISE, au n° LXXVII, deux charmants articles sur *La Fontaine et tous les fabulistes.* (*Note de l'Editeur.*)

« sagacité prompte qui saisit les nuances les plus fines « des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le « plus convenable, et lui fait apprécier, dans les ou« vrages d'agrément, les finesses de langue et les bien« séances du style? S'il est ainsi, comment les étrangers « pourraient-ils songer à les traduire?... »

Ces idées ne me semblent point justes.

Sans doute, il est dans le style de La Fontaine une foule de petits détails et de traits délicats qui échapperont d'abord à l'étranger même le plus instruit, mais qui ne lui échapperont pas toujours, s'il veut étudier soigneusement le langage de cet auteur, le rapprocher de Rabelais, de Marot et de quelques autres écrivains de ce genre qu'il affectionne et qu'il imite; s'il peut se rendre familier, par l'habitude de lire et de parler beaucoup, le sens des locutions vulgaires; enfin, s'il sait au besoin prendre le conseil des hommes éclairés.

Les Français eux-mêmes peuvent-ils tous parfaitement saisir ces délicatesses? Il leur faut aussi du goût et de l'étude[1].

Quant à ces subtiles conséquences que Champfort prétend tirer de notre plus grande sociabilité, je ne vois pas trop quel sens y attacher. S'ensuit-il donc qu'un Français qui, toute sa vie, par caractère ou par nécessité, aura fui le monde et cherché la retraite, ne pourra bien

[1] C'est afin d'initier les lecteurs à toutes ces délicatesses qu'il paraît presque chaque année sur La Fontaine un nouveau commentaire, lequel n'empêche pas le suivant d'être aussi bien venu que celui qui l'a précédé. L'abbé Guillon, Ch. Nodier, Mme Tastu, tant d'autres et nous-même, s'il nous est permis de nous nommer en pareille compagnie, prouvent assez que La Fontaine est difficile à entendre pour tout le monde, même en France, et qu'il le devient davantage, à mesure que nous nous éloignons du XVIIe siècle. Ce ne sont pas seulement les bons passages des commentaires qui donnent raison à M. Boissonade, ce sont aussi les erreurs mêmes dont nul de nous n'est exempt.

(*Note de l'Éditeur.*)

comprendre le poëte qui si souvent charme sa solitude? Et d'où vient cette si grande importance de nos habitudes sociales pour l'intelligence d'un poëte qui lui-même vivait presque hors des mœurs publiques, cultivant peu la société et n'y apportant guère qu'un esprit inattentif et distrait? A quoi bon exiger pour l'entendre la connaissance d'un genre de vie que lui-même ne connaissait pas quand il écrivit?

Je ne crois donc pas impossible à un étranger de parvenir à l'intelligence entière de La Fontaine et de nos plus difficiles écrivains : l'embarras pour lui sera plus grand à les traduire. Il y aura de nombreux passages qu'il devra désespérer de bien rendre jamais : les mots lui manqueront souvent pour exprimer les idées précisément comme l'original les a conçues, comme lui-même il les conçoit. Ses paroles imparfaites, obscures, embarrassées, feront plus d'une fois douter qu'il ait bien compris les choses qu'il aura le mieux entendues. Et ensuite, comment copiera-t-il ces beautés qui tiennent au mécanisme de la langue, à ses formes matérielles, à son extérieur, si je puis parler ainsi?

Ces difficultés sont infinies; mais elles n'existent pas moins pour le traducteur de tout poëte que pour celui de La Fontaine. Quel homme, entendant parfaitement Homère, Horace, Virgile ou Milton, pourrait les rendre jamais aussi bien qu'il les entend? Pope et M. Delille sont fort souvent d'infidèles interprètes; mais leurs ouvrages, malgré quelques défauts, prouvent bien plutôt la possibilité de traduire les poëtes les plus difficiles, qu'ils n'attestent le contraire.

Ainsi, il ne faut, je crois, rien préjuger d'avance contre la traduction de M. Thomson : le succès n'était pas aisé; il n'était pas non plus impossible. Sa langue même a pu l'aider beaucoup : elle aime cette manière de plaisanter ironique et naïve qui distingue notre fabu-

liste. Les fables de Gay devenues classiques, presque toutes charmantes, prouvent par leur mérite et leur grande fortune que ce genre n'est étranger ni au langage des Anglais ni à leur tournure d'esprit.

Il y a deux conditions nécessaires de toute bonne traduction : la fidélité de l'interprétation et l'élégance du style. En comparant M. Thomson avec La Fontaine, j'ai toujours été satisfait de son exactitude et de sa fidélité, si ce n'est dans quelques endroits que j'indiquerai plus bas. Je ne puis aussi bien juger de sa manière d'écrire, ni prononcer s'il a rendu en termes toujours élégants et de bon usage, en vers toujours corrects et légitimes, les idées qu'il a si bien comprises. Quoique je connaisse un peu la langue anglaise, je ne me trouve cependant pas assez habile pour décider une pareille question

M. Thomson s'écarte peu de La Fontaine : il lutte contre sa précision, sa naïveté, sa variété de tons avec un rare bonheur. Ces effets singuliers que notre poëte aime à produire par la bizarre brièveté du vers et le retour inattendu de la rime, ne sont point négligés par le traducteur, et il les rend autant que sa langue peut le lui permettre ; mais quelquefois elle s'y refuse.

La belle fable de *l'Homme et la Couleuvre* est terminée par cette moralité :

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.

M. Thomson, qui était ici abandonné par les rimes anglaises, a été forcé d'ajouter. Il traduit :

Reason offends them : for their empty heads
Think all things theirs, both men and quadrupeds,
And serpents too, that make them tremble.

« Et les serpents aussi, *dont ils ont peur*. » Mais cette addi-

tion n'est pas déplacée : elle dit ce que La Fontaine laisse penser; elle exprime son intention.

Si je rends avec sincérité justice au mérite de cet ouvrage, j'indiquerai avec une même franchise les défauts que j'y remarque.

Au commencement de cette fable de la *Couleuvre*, il y a un vice de construction qui détruit tout à fait le sens de La Fontaine; c'est dans la traduction de ce passage :

A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac....................

On which, the animal perverse
(I mean the snake and not the man,
For here 'tis easy to mistake),
On which, upon the snake *he* ran
Who yielded to be sack'd away.

Le pronom *he*, se rapportant à l'homme, lorsqu'en même temps l'*animal pervers* est le nominatif de la phrase, forme un véritable contre-sens. Le français était sans obscurité, et je ne conçois pas comment M. Thomson a pu s'y tromper.

Je crois que M. Thomson, ayant la prétention d'être fidèle et même littéral, ne devait pas adapter à nos circonstances présentes ces vers devenus proverbes :

Le sage dit, selon les gens :
Vive le roi! vive la Ligue!

They shout the party still than braves the weather :
The King! Convention! Emperor for ever!

Ce n'est point là traduire : c'est parodier.

Il devait aussi s'interdire la licence extrême de mutiler l'original, comme il l'a fait trop souvent. Par exemple, pourquoi avoir retranché du X[e] livre le Prologue, négligé, mais rempli de détails charmants; n'avoir con-

servé que dix vers de celui du VIIe livre; avoir, dans le XIIe, supprimé toutes les dédicaces? Pourquoi avoir omis quelques fables intéressantes, les *Lapins, Daphnis et Alcimadure*, et d'autres encore? Si le genre de ces morceaux déplaisait à M. Thomson, pourquoi a-t-il traduit *Tircis et Amaranthe* et beaucoup de prologues? Il devait au moins expliquer les motifs de ces retranchements. M. Thomson ne s'est pas moins écarté des devoirs d'un traducteur, lorsqu'il a ajouté à la fable du *Chat et les deux Moineaux* la moralité que le modeste La Fontaine feignait de ne pouvoir trouver[1].

Cette traduction est accompagnée d'un petit nombre de notes où je n'ai vu de remarquable que le ton arrogant et grossier dont quelques-unes sont écrites.

L'âne avait mangé un peu d'herbe dans un pré de moines. « Avec quel art, s'écrie M. Thomson, La Fon-
« taine diminue ou plutôt annule la faute, en disant
« que ce pré appartenait à ces inutiles animaux! »

Le rat ermite devint gros et gras; car, dit le poëte :

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Et là-dessus M. Thomson écrit ces paroles honnêtes : « Oui, selon l'argot de cette vermine! » Un pareil style ne fait injure qu'à celui qui l'emploie.

Mais d'ailleurs, à qui M. Thomson en veut-il? Il n'y a pas de moines dans le pays où il est né, ni dans celui où

[1] Livre XII, fable II. Voyez notre édition, que nous citons ici comme un nouvel hommage à M. Boissonade; car c'est d'après ses principes, exposés dans les deux articles qu'on trouvera sous le no LXXVII, et qui sont aussi ceux que M. Cousin a si éloquemment exprimés dans son beau rapport sur les *Pensées de Pascal*, que nous avons conçu notre travail et que nous voudrions l'avoir exécuté. Cependant nous ne croyons pas que ce soit par modestie que La Fontaine a feint de ne pouvoir trouver la moralité du *Chat et les deux Moineaux* : c'était plutôt finesse ou habileté que modestie. (*Note de l'Editeur.*)

il écrit. Au reste, ces inutiles moines, malgré quelques abus faciles à réformer, ont fait plus de bien aux lettres, et aux sciences, à l'humanité, que M. Thomson et tous les déclamateurs de sa sorte n'en pourront jamais faire. Et depuis quand est-il permis d'insulter un corps infiniment nombreux, pour les vices de quelques-uns? Que dirait M. Thomson, si quelqu'un qui aurait dans l'esprit autant d'aménité que lui s'en allait durement attaquer tous les Anglais, parce que plusieurs sont durs, superbes et inhospitaliers?

Il se plaît à ces emportements. Ainsi, dans un autre endroit, il appelle les prêtres : *la livrée ecclésiastique.*

Je ne recherche point les sentiments religieux de M. Thomson : ce n'est point chose qui me concerne; mais de quelque façon que l'on sente, on n'est jamais dispensé de respecter publiquement la décence et les formes.

# LVIII

## LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

### TRADUITES EN ANGLAIS [1].

Il serait difficile de mettre entre les mains des Français qui étudient l'anglais un livre plus agréable que cette traduction des Lettres de madame de Sévigné. L'éditeur nous avertit qu'elle est l'ouvrage d'un auteur estimé, qu'elle est fidèle et d'une élégance qui parfois approche du modèle.

Comme, en général, il est bon de se défier un peu de ces jugements favorables que les éditeurs portent dans leur propre cause, je n'ai pas voulu m'en rapporter tout à fait à l'avertissement et j'ai lu une fort grande partie des deux volumes. Cette lecture a pleinement justifié l'opinion de l'éditeur; j'ai trouvé, comme lui, que la traduction était écrite d'une manière simple, élégante et facile. Toutefois je ne donne mon avis que comme celui d'un Français qui ne sait l'anglais que par les livres, qui ne le parle pas, ne l'a jamais écrit et ne peut juger qu'imparfaitement de l'élégance de la phrase, du choix et de la propriété des expressions. Quant à l'exactitude du traducteur, je puis en parler avec plus d'assurance. J'ai comparé dans beaucoup de passages la version avec l'original, et le sens m'a paru bien saisi et rendu avec fidélité. Ce mérite est d'autant plus remarquable, que le

[1] *Journal de l'Empire* du 15 mai 1809.

style de madame de Sévigné, enchanteur pour nous et charmant, doit être pour un étranger presque aussi difficile à comprendre qu'à traduire, à cause des ellipses, des proverbes et des gallicismes que l'on rencontre à toutes les pages.

Il est pourtant un endroit où le traducteur n'a pas été aussi exact qu'il pouvait l'être.

Madame de Sévigné s'exprime ainsi : « On monta à « six heures en calèche, le Roi, madame de Montespan, « MONSIEUR, madame de Thianges et la bonne d'Heudi- « court sur le strapontin, c'est-à-dire comme en paradis « ou dans *la gloire de Niquée*[1]. »

Le traducteur, qui apparemment ne savait pas ce que c'est que *la gloire de Niquée,* finit sa phrase sur le mot *paradis*. Je conçois très-bien qu'il ait pu être embarrassé, mais il devait traduire littéralement : *In paradise or in Niquée's glory*. Au moins aurait-il eu le mérite de l'exactitude.

Madame de Sévigné emploie encore ailleurs cette expression; elle dit dans la lettre 407e[2] : « Madame d'Heu- « dicourt est entièrement dans *la gloire de Niquée*, elle y « oublie qu'elle est prête d'accoucher. »

Saint-Évremond écrit à Ninon de Lenclos (t. V, p. 230.—Cf. et t. V, p. 228) : « Vous êtes encore la même « pour moi, et quand la nature, qui n'a jamais par- « donné à personne, aurait épuisé son pouvoir à pro- « duire quelque altération aux traits de votre visage, « mon imagination sera toujours pour vous cette *gloire « de Niquée,* où vous savez qu'on ne changeait point. »

[1] Lettre 522e (29 juillet 1676), t. IV, p. 397, édit. de Monmerqué.—Voir la note de l'Éditeur sur cette expression qui revient encore dans la 525e lettre (7 août 1676).

(*Note de l'Editeur.*)

[2] Dans l'édition de M. Monmerqué, c'est la lettre 588e (30 août 1677), t. V, p. 165. (*Note de l'Editeur.*)

J'ajouterai deux exemples de Voltaire. Il commence ainsi une lettre à d'Arnaud (t. XV, p. 246, éd. de Kehl) :

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre *gloire de Niquée*,
Près du bel esprit triomphant
Par qui Minerve heureusement,
Ainsi que Mars, est invoquée ;

et il écrit au maréchal de Richelieu (t. LXXVIII, p. 224) : « Si on n'avait que soixante et dix ans, ce qui est une « bagatelle, on viendrait en poste avec ses marionnettes, « et on aurait la satisfaction de vous voir dans votre « *gloire de Niquée.* »

Maintenant, voici le mot de l'énigme :

Niquée est une des héroïnes du vieux roman d'*Amadis de Gaule*. Anastarax, son frère, en devint éperdument amoureux. Pour arrêter les progrès de cette passion incestueuse, Zirphée, tante de Niquée et fée très-habile[1], eut recours aux secrets de la magie. Elle changea soudainement la plus grande chambre du palais en un salon magnifique : les murs et la voûte étaient de cristal ; les colonnes, les arcs-boutants, du jaspe le plus beau, et plusieurs statues de femmes tenant des harpes et des violons, « sonnoient leurs instrumens avec telle har- « monie qu'Orpheus et Amphion eussent été tenuz pour « rudes et grossiers s'ils s'en eussent voulu mesler pour « les esgaler ou ataindre... Zirphée commanda dresser « un théâtre à quinze marches, le tout couvert d'un « grand drap d'or, et mit au plus hault une chaize tant « enrichie de perles et orfavrerie, que sa pareille ne fut « onques veuë... Lors appela Zirphée sa nièce, laquelle « elle fit vestir d'un accoustrement tant canetillé et « brodé que Sparte ny Lacédémone ne se pourroit « vanter en avoir jamais paré dame ne damoyselle d'un

[1] Voy. *Amadis* de la traduction de Herberay, liv. VIII, ch. XXIV.

« si excellant. Puis luy posa sur le chef qu'elle avait nu, « et les cheveux espars plus blonds qu'un bassin, un « diadème d'imperatrix... fesant asseoir Niquée en la « chaize de parement... dont Niquée esbahie et quasi « ravie de grand plaisir reçut telle *gloire*, qu'elle estimoit « être mieux logée et plus aise que les propres dieux au « meilleur endroit des Champs-Élysées. » Alors Zirphée appela Anastarax : « Mais il n'eut plustôt franchi le seil de « l'huys, qu'avisant *Niquée en sa gloire*, mit toutes choses « en arrière pour l'approcher, et de fait parvint au degré « treizième... et là fut ravi de joie tant indicible, que « sans avoir en l'esprit autre chose que la beauté et « excellence de sa sœur, demeura à deux genoux devant « elle, ententif à la contempler. » Pendant qu'Anastarax était en extase, la fée acheva l'opération magique : elle enchanta Niquée sur le trône et le prince sur la treizième marche. Il devait y rester jusqu'à ce qu'une femme d'une grande beauté lui inspirât un nouvel amour, et Niquée ne pouvait être délivrée que par le meilleur et le plus loyal chevalier qui fût depuis l'Orient jusqu'au Septentrion. Ce chevalier fut le damoisel de l'ardente épée, plus célèbre sous le nom d'*Amadis de Grèce*.

J'ajouterai qu'en 1699, La Mothe fit représenter son opéra d'*Amadis de Grèce*, dont le sujet est la délivrance de Niquée. Mais aujourd'hui l'opéra de La Mothe est complétement oublié, l'antique et volumineux *Amadis* a été abandonné pour les abrégés modernes, et *la gloire de Niquée* est devenue pour la plupart des lecteurs de Voltaire et de madame de Sévigné une énigme inintelligible ; c'est afin de leur être un peu utile que je suis entré dans tous ces détails [1].

[1] Voy. le *Publiciste* du 30 mars 1806. — Depuis l'article de M. Boissonade, aucune édition de madame de Sévigné n'a été donnée sans un renvoi plus ou moins développé au roman d'*Amadis*. (*Note de l'Éditeur.*)

# LIX

## LETTRES DE LADY CATESBY

A LADY HENRIETTE CAMPLEY

TRADUITES DU FRANÇAIS DE MADAME RICCOBONI [1].

La Harpe a dit que les *Lettres de Catesby* et le *Marquis de Cressy* étaient les chefs-d'œuvre de madame Riccoboni; pour moi, je serais volontiers de l'avis de Diderot qui aimait mieux *Cressy* que *Catesby* et préférait encore au *Marquis de Cressy* les *Lettres de Fanny Butler*.

Il écrivait à madame Riccoboni : « Il y a de la légè-
« reté et même de la gaieté dans les premières lettres......
« L'histoire des amours de milady Catesby et de milord
« d'Ossery a des charmes; ce sont deux physionomies
« d'amants fort tendres, mais elles n'ont rien qui puisse
« être comparé, pour la chaleur et la singularité, aux
« *Lettres de Fanny*, ni pour la conduite, les caractères
« et l'intérêt, au *Marquis de Cressy*..... »

Un roman que Diderot eût peut-être mis au-dessus de *Catesby*, de *Butler* et de *Cressy*, c'est *Ernestine* [2]; La Harpe

[1] *Journal de l'Empire* du 21 juin 1811.

[2] L'histoire du *Marquis de Cressy* et les *Lettres de Catesby* sont de 1758 et 1759; *Ernestine* est de 1762. Il n'y a pas la moindre trace de marivaudage dans cette œuvre d'un écrivain qui allait l'année suivante continuer le roman inachevé de *Marianne* et prouver qu'on pouvait encore faire du Marivaux.

(*Note de l'Editeur.*)

l'appelle le diamant de madame Riccoboni : mais quand Diderot écrivait ce passage, *Ernestine* n'avait pas encore paru.

Ces *Lettres de Fanny Butler,* dont parle Diderot, n'ont presque point d'événements, et je ne m'étonnerais pas beaucoup si quelques lecteurs y prenaient de l'ennui. Mais, quand on cherche dans un roman autre chose que des aventures romanesques, quand on est sensible au charme du naturel dans les pensées et dans la diction, quand on aime les peintures naïves des sentiments et la fidèle observation des mouvements du cœur, alors on se plaît aux *Lettres de Fanny Buttler* : on les lit, on les relit avec plaisir. Elles sont si naturelles et d'un ton de vérité si frappant, que j'avais toujours pensé que madame Riccoboni n'avait pas fait dans ce roman de grands frais d'imagination et qu'elle y avait inséré de véritables lettres écrites, soit par elle, soit par quelque autre femme.

J'en parlais un jour à un de nos littérateurs les plus distingués, et il me dit que ma conjecture était juste, que les *Lettres de Fanny Butler* furent réellement écrites par madame Riccoboni dans une liaison avec le comte de Maillebois. Elle en était éperdument éprise, et il la quitta pour faire, sans nécessité et sans bonheur, un mariage brillant. La dernière lettre est très-belle, très-forte, pleine de reproches éloquents et bien capables de ramener, si jamais les reproches avaient ramené personne !

En voici le début; il est fort singulier : « Je vous « dois une réponse, milord, et je veux vous la faire ; « mais comme j'ai renoncé à vous, à votre amour, à « votre amitié, à la plus légère marque de votre sou- « venir, c'est *dans les papiers publics* que je vous l'adresse. « Vous me reconnaîtrez. Un style qui vous fut si fami- « lier, qui flatta tant de fois votre vanité, n'est point « encore étranger pour vous; mais vos yeux ne rever-

« ront jamais ces caractères que vous nommiez sacrés, « que vous baisiez avec tant d'ardeur, qui vous étaient « si chers et que vous m'avez fait remettre avec tant « d'exactitude. »

Le littérateur qui voulait bien m'instruire me rappela ce passage, et me dit qu'effectivement cette dernière lettre avait paru dans un des *Mercure* du temps. Il est vraisemblable que Diderot connaissait toutes ces particularités, car, dans la lettre que j'ai déjà citée, il donne à madame Riccoboni le nom de *Fanny* : « Il est sûr, lui « dit-il, qu'il n'y a point d'éloge dont je fusse aussi vain « que de celui que vous me refusez... Vous ne savez « point pourquoi, et vous ne le saurez point... O *Fanny!* « Mais hâtons-nous de parler d'autre chose : encore un « mot et vous sauriez tout. »

Ces détails m'écartent trop longtemps de la traduction anglaise que je dois annoncer. L'auteur ne s'est pas nommé, et je ne ferai point de recherches pour le découvrir, je ne le lirai même pas. Lire *Catesby* en anglais, quand j'ai lu l'original, ce serait, pour moi, fort ennuyeux, et, pour mes lecteurs, fort inutile, car ils doivent connaître cette traduction qui n'est pas du tout nouvelle.

Tout ce que j'ai pu faire, ç'a été d'en parcourir quelques passages et de les comparer avec le texte. Autant que j'en puis juger, d'après cet examen très-superficiel, le style a de la facilité, de la grâce, de la correction, car je mets tout à fait sur le compte de l'imprimeur deux ou trois graves solécismes. Mais il faut tout dire : j'ai aperçu quelques autres fautes qui appartiennent au traducteur et qu'il n'y a pas moyen de lui ôter.

Madame Riccoboni, après avoir fait un portrait piquant d'une certaine lady Howard, ajoute : « Eh bien! voilà « pourtant à peu près la femme forte, la femme qui rira « au dernier jour. » *Let us,* dit le traducteur, *however,*

*see* A LITTLE NEARER *this* HAPPY *woman, this woman who will laugh* TILL HER *last hour :* ce qui signifie : « Voyons *d'un* « *peu plus près* cette *heureuse* femme, cette femme qui « rira *jusqu'à sa dernière heure.* » Dans cette phrase, il y a trois contre-sens. D'abord, il ne s'agit pas d'observer lady Howard *de plus près;* ensuite, l'épithète de *forte* était nécessaire, il fallait la conserver, la traduire littéralement : madame Riccoboni fait manifestement allusion au verset 10ᵉ du xxxiᵉ chapitre des *Proverbes : Mulierem fortem quis inveniet?* Enfin, cette femme forte ne rira pas *jusqu'à sa dernière heure;* mais elle rira *au dernier jour*, SHE SHALL LAUGH ON THE LAST DAY : ce sont les propres paroles de l'auteur sacré au verset 25ᵉ du même chapitre : *Fortitudo et decor fundamentum ejus, et ridebit in die novissimo.*

Dans un autre endroit (c'est la fin de la sixième lettre), le traducteur s'est encore trompé sur le sens. Il y a dans le français : « Que je suis faible encore! Fallait-il me « parler de lui? Vous avez réveillé... Je puis éviter cet « homme, renoncer à lui, le haïr, le détester; mais « l'oublier... oh! je ne le saurais. » Ce qui est rendu en anglais par ces mots : *How weak am I still! ought I to speak of him? I can fly him*, etc. Le traducteur a cru apparement que « Fallait-il me parler de lui » signifiait : « Fallait-il que je parlasse de lui. » Le contresens est un peu fort. Ensuite, il a passé « Vous avez « réveillé » qu'il n'entendait probablement pas. Je crois encore qu'il devait rendre très-littéralement les deux mots *cet homme;* il n'a pas senti tout ce qu'ils ont de force et d'emphase. J'aurais mis : *I can fly this man,* etc.

Je n'ai, comme je l'ai dit, parcouru que quelques pages, et peut-être ai-je justement rencontré les seules fautes qui soient dans tout le volume : je suis assez malheureux pour cela.

# LX

## DE QUELQUES ROMANS ANGLAIS[1]

M. Th. Barrois annonce qu'il publiera dans le cours de cette année une collection de romans anglais en vingt volumes, dont les deux premiers paraissent aujourd'hui : le *Ministre de Wakefield,* par Olivier Goldsmith, et *Louisa ou la Chaumière dans les Landes*, par madame Helme. L'*Homme sensible,* de Mackensie, paraîtra sous peu de jours. On nous promet ensuite le *Moine,* par M. Lewis; les *Enfants de l'Abbaye*, par madame Roche ; *Simple Histoire*, production délicieuse de madame Inchbald; les *Mystères d'Udolphe*, par madame Anne Radcliffe, et *Évelina*, le chef-d'œuvre peut-être de la célèbre miss Burney, aujourd'hui madame Darblay.

Cette collection, que le choix des ouvrages doit rendre précieuse aux amateurs de la langue anglaise et des romans modernes, peut intéresser aussi les amateurs de beaux livres. M. Barrois a voulu rivaliser avec l'industrie anglaise. . . . . . . . . . . . . . .

### I

#### LE MINISTRE DE WAKEFIELD, PAR O. GOLDSMITH; LOUISA OU LA CHAUMIÈRE DANS LES LANDES, PAR Mme HELME.

J'ai d'abord été un peu surpris, je dois le dire, de voir *Louisa* au nombre des romans choisis pour cette collec-

[1] *Journal de l'Empire* du 28 avril 1807.

tion. Je ne concevais pas très-clairement pourquoi l'éditeur avait jugé ce livre digne de cette distinction. Il m'avait semblé, quand je le parcourus pour la première fois, que le talent littéraire y était à peu près nul, que les moyens en étaient invraisemblables, et bien qu'il y eût certains endroits où je n'avais pu me défendre d'un très-vif attendrissement, je n'en croyais pas moins *Louisa* un roman fort médiocre. Cette nouvelle édition me l'ayant fait de nouveau parcourir, je n'ai pu, à cette seconde lecture, le trouver meilleur qu'à la première. Mais comme je me défie de mon goût en de telles matières, j'ai consulté, et j'ai appris (disgrâce assez ordinaire aux critiques) que le public ne jugeait pas *Louisa* aussi sévèrement que moi, que les jeunes personnes surtout le lisent avec un plaisir singulier, enfin que c'est un livre excellent pour les libraires.

Avant de parler du *Ministre de Wakefield*, roman d'un tout autre mérite, je donnerai le peu de détails que j'ai pu rassembler sur madame Helme, auteur de *Louisa*. Ces petites recherches ont pour certains lecteurs un fort grand intérêt; c'est pour eux que je les ai faites et que je les place ici.

Madame Helme, dont le nom est presque inconnu en France, jouit en Angleterre d'une assez grande réputation. Cette dame, qui vit peut-être encore, a publié plusieurs romans, dont la morale est pure et les intentions utiles. *Clara et Emmeline*, *Louisa*, sont les plus répandus; nous en avons des traductions. *Duncan et Peggy*, le *Fermier de la forêt d'Inglewood*, *Albert*, *James Manners*, la *Caverne de Sainte-Marguerite*, *Saint-Clair des Iles*, sont, je crois, encore à traduire. Madame Helme ne s'est pas bornée à écrire des romans : elle a consacré sa plume à d'autres travaux d'un genre plus grave et d'une utilité plus directe. On lui doit un *Abrégé des Vies de Plutarque*; elle a traduit de l'allemand, de Campe, *Colomb*, *Pizarre*

et *Cortez*, trois ouvrages composés pour l'instruction de la jeunesse, et parfaitement propres à bien remplir ce but. Il est fâcheux seulement que Campe ait eu l'idée d'y établir un dialogue ridicule entre un père et une douzaine d'enfants qu'il fait niais et ennuyeux, croyant les faire ingénus et naturels. Peut-être madame Helme aura-t-elle eu le bon esprit de faire ce que n'a pas fait le traducteur français, d'abréger ce trop long bavardage? Je trouve encore de cette dame deux ouvrages qui se recommandent par leurs titres : *Promenades instructives* dans Londres et les villages voisins, destinées à amuser et perfectionner l'esprit de la jeunesse; *Instructions maternelles, ou Conversations de famille* sur des sujets moraux et amusants.

Voilà tout ce que je sais des productions de madame Helme. Il est probable qu'il y en a encore plusieurs que j'ignore; mais la guerre a interdit entre nous et les Anglais cet échange de journaux, de notices et de catalogues qui nous tenait réciproquement au fait de notre histoire littéraire.

Le *Ministre de Wakefield* a été traduit dans toutes les langues, et tout le monde a lu ce livre charmant. Ce que j'en dirai ne saurait avoir le mérite d'être neuf, mais pourra du moins, en rappelant les souvenirs d'une lecture agréable, engager à la recommencer.

M. Primerose, le héros de ce roman, possède les plus belles qualités qui puissent orner la vie commune. Il est sincère, humain et généreux. Dans ses jours d'aisance et de prospérité, on le voit simple et bienfaisant; dans la misère, il est patient, il est grand, il est sublime; enfin partout, il offre le modèle des vertus qu'il recommande. Rien n'est plus attendrissant et plus noble que sa résignation après l'incendie de sa pauvre maison et pendant son emprisonnement. L'intérêt qu'alors on éprouve

ne ressemble pas à l'intérêt toujours stérile (quand il n'est pas dangereux) que produisent les situations romanesques. Le cœur se sent élevé et porté aux sentiments honnêtes, à la vue d'un courage si grand dans de si grands malheurs. Cette patience qu'aucune adversité ne lasse, ce calme qu'aucune peine n'altère, prenant leur source dans les espérances religieuses d'une vie future, offrent, à travers le charme d'une lecture séduisante, les plus importantes leçons de la plus pure morale. Goldsmith a pris pour épigraphe : *Sperate, miseri; cavete, felices* : « Espérez, malheureux ; heureux, prenez garde. » Il aurait pu ajouter ces lignes fameuses de Sénèque : *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deus ; ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus* : « Voici un spectacle digne que Dieu le con-« temple, au milieu même de ses soins les plus graves ; « voici deux athlètes dignes de Dieu : l'homme fort aux « prises avec la fortune. »

Les autres personnages sont, dans des genres différents, crayonnés avec une égale perfection. Le portrait de la bonne madame Primerose, un peu légère et un peu ridicule, est fait avec un naturel exquis. L'honnête M. Burchell, Olivier, Sophie, Jenkinson, et Georges dans les aventures duquel Goldsmith a placé une partie des siennes, ont tous des caractères ingénieusement variés, bien soutenus, habilement opposés.

Ce roman, dont les situations sont si intéressantes, et les détails si agréables, a un mérite encore plus grand, puisque seul il peut faire valoir et soutenir les autres, celui d'être écrit du style le plus pur et le plus élégant. Il est devenu livre classique, et autrefois l'on aurait dit très-justement, quand ce n'était pas encore une expression trop ridicule, qu'il était également propre à *former le cœur et l'esprit*.

Les ouvrages de Goldsmith prouvent qu'il avait le

goût sévère et correct. On le voit partout, dans sa prose comme dans ses poésies, ennemi de l'obscurité, de l'enflure, et de cette manière gigantesque et pénible, trop commune parmi les auteurs anglais. Son opinion sur la poésie du temps n'a peut-être pas été suffisamment remarquée : « La poésie anglaise, dit-il sous le nom de « M. Burchell, comme celle du Bas-Empire romain, n'est « plus à présent qu'une combinaison d'images magni- « fiques, sans nœud ni alliance ; qu'une suite d'épithètes « qui embellissent le son du vers sans aider la pensée. »

Ce qu'il dit ailleurs du théâtre anglais ne me semble pas moins digne d'attention : c'est dans la conversation du ministre avec un comédien. « Comme j'étais fort peu « instruit de l'état actuel du théâtre, je lui demandai « quels étaient les écrivains dramatiques à la mode, « quels étaient les Dryden et les Otway du jour? — Je « doute, monsieur, s'écria le comédien, que beaucoup « de nos modernes auteurs se trouvassent fort honorés « d'être mis en parallèle avec ceux dont vous parlez. La « manière de Dryden et de Rowe est absolument passée. « Notre goût est reculé de tout un siècle. Fletcher, Ben « Johnson et Shakspeare sont les seuls écrivains que l'on « goûte aujourd'hui. — Comment ! il est possible que « notre âge puisse se plaire à ce langage vieilli, à cette « gaieté surannée, à ces caractères surchargés ? — Mon- « sieur, le public s'inquiète peu de langage, de bonne « plaisanterie ou de caractères. Rien de cela ne l'inté- « resse. Il ne vient que pour être amusé, et se trouve « très-heureux quand il peut avoir une pantomime sous « la sanction du nom de Johnson ou du nom de Shak- « speare [1]. — Ainsi nos modernes dramatiques imitent, à

[1] Nous ne savons si aujourd'hui le théâtre anglais a de meilleures habitudes qu'alors, mais il est fâcheux que ce qui était vrai de nos voisins il y a bientôt un siècle s'applique si bien aujourd'hui à la scène française. (*Note de l'Éditeur.*)

« ce que je pense, Shakspeare plutôt que la nature ?— « A ne vous point mentir, je ne sais pas du tout s'ils « imitent quelque chose, et le public ne leur en demande « pas tant. Ce n'est plus la composition d'une pièce qui « force les applaudissements, mais le nombre des atti- « tudes et des contorsions qu'on peut y placer. Aussi, « les œuvres de Congrève et de Farquhar sont beaucoup « trop spirituelles pour le goût de l'âge présent et notre « langage moderne beaucoup trop naturel. »

Ces détails, qui prouvent le goût de Goldsmith, montrent aussi quelle variété il a su mettre dans ce roman.

Goldsmith a placé fort adroitement dans le *Ministre de Wakefield* la *Ballade de l'Ermite*, qui commença sa réputation comme poëte. D'habiles critiques la regardent comme un des plus beaux morceaux de poésie lyrique qu'il y ait en anglais. Les sentiments et les images y sont partout naturels, les expressions toujours justes, et jamais Goldsmith ne tombe dans les défauts qu'il reprochait aux versificateurs de son temps : bonheur que n'ont pas tous les critiques, témoin Sénèque, Pétrone, et d'autres qui n'ont pas écrit avec beaucoup de goût contre le mauvais goût de leur siècle [1].

Je ne crois pas qu'on ait encore observé que deux des plus jolies strophes de cette ballade sont imitées de la *Jérusalem délivrée :*

No flocks that range the valley free
  To slaughter I condemn;
Taught by that power that pities me,
  I learn to pity them.

But from the mountain's grassy side
  A guiltless feast I bring :
A scrip with herbs and fruits supply'd,
  And water from the spring.

Then, pilgrim, turn, thy cares forego.
  All earth-born cares are wrong :

[1] Nous donnons, dans les *Morceaux inédits*, la traduction en prose de la *Ballade*, par M. Boissonade. (*Note de l'Éditeur.*)

Man wants but little here below,
Nor wants that little long.

« Je ne condamne point à la mort les troupeaux qui « parcourent en liberté le vallon. Instruit par ce pou- « voir qui a pitié de moi, j'apprends à avoir pitié d'eux. « Ce fertile coteau me fournit un repas innocent; j'y « remplis mon panier d'herbes et de fruits, et j'y puise « l'eau de la source. Viens donc, pèlerin, viens; oublie « tes inquiétudes : les inquiétudes terrestres sont « vaines. L'homme ici-bas n'a besoin que de peu, et « n'en a pas besoin longtemps. »

Le fond de ces idées est dans la *Jérusalem* (VII, 10 et 11); mais le poëte anglais me semble avoir embelli son modèle :

Spengo la sete mia nell' acqua chiara,
Che non tem'io che di venen s' asperga :
E questa greggia e l'orticel dispensa
Cibi non compri alla mia parca mensa.

Che poco è il desiderio, e poco è il nostro
Bisogno, onde la vita si conservi.

Cette ballade, et deux autres morceaux de poésie assez courts, le *Voyageur* et le *Village abandonné*, ont placé Goldsmith au rang des bons poëtes anglais. Le docteur Johnson disait du premier, que c'était le poëme le mieux écrit qui eût paru depuis Pope; et le second a fourni à M. Delille l'idée et plusieurs détails de deux beaux tableaux de ses *Géorgiques françaises*, ceux du *Curé* et du *Maître d'École*. Dans Goldsmith, le portrait du curé est terminé par une admirable comparaison, dont il est à regretter que M. Delille n'ait pas voulu faire usage :

As some tall cliff that lifts its awful form,
Swells from the vale and midway leaves the storm,
Though round its breast the rolling clouds are spread,
Eternal sunshine settles on its head. (*Deserted Village.*)

« Il donne à ses villageois son cœur, son amour, ses « inquiétudes; mais il se repose dans le ciel de toutes « ses pensées sérieuses. Semblable à une haute mon-

« tagne qui, élevant du sein de la vallée sa forme majes-
« tueuse, laisse les orages à *mi-côte :* les nuages roulent
« répandus à l'entour de ses flancs ; mais une éternelle
« clarté réside sur sa tête. » Le même image était déjà dans Chaulieu :

Tel qu'un rocher dont la tête
Égale le mont Athos
Voit à ses pieds la tempête
Troubler le calme des flots,
La mer autour bruit et gronde :
Malgré ces émotions,
Sur son front élevé règne une paix profonde
Que tant d'agitations,
Et que les fureurs de l'onde
Respectent à l'égal du nid des alcyons.

Il est fâcheux que les trois derniers vers gâtent par leur langueur une tirade qui sans eux serait fort belle.

AU RÉDACTEUR.

Paris, 7 mai 1807.

Dans l'article du 28 avril, sur le *Ministre de Wakefield*, j'ai exprimé le regret que M. Delille n'eût pas employé, dans le portrait du curé des *Géorgiques françaises*, la belle comparaison de Goldsmith :

As some tall cliff that lifts its awful form.

M. W... m'a rappelé (et je l'en remercie) que M. Delille l'a placée dans le huitième chant de l'*Imagination :*

Il écoute le vice, et reste toujours pur :
Tel un auguste mont entouré de nuages,
Voit bien loin sous sa cime expirer les orages,
Tandis que son front calme habite dans les cieux.

De même, à la citation que j'ai faite de Chaulieu, il faut ajouter un passage de Chapelain, dont je dois l'indication à M. A. « Cette même image, m'écrit ce docte
« correspondant, se trouve dans une ode du chantre

« de la *Pucelle* au cardinal de Richelieu. » Voici la strophe; elle n'est pas sans mérite, et ce rapprochement paraîtra curieux :

> De quelque insupportable injure
> Que ton renom soit attaqué,
> Il ne saurait être offusqué :
> La lumière en est toujours pure.
> Dans un paisible mouvement,
> Tu t'élèves au firmament,
> Et laisses contre toi murmurer sur la terre.
> Ainsi le haut Olympe à son pied sablonneux
> Laisse fumer la foudre et gronder le tonnerre,
> Et garde son sommet tranquille et lumineux. »

A mon tour, je compléterai ce parallèle, par un passage de Bossuet, dont la noble prose atteint souvent les hauteurs de la poésie. Dans son Oraison funèbre du prince de Condé, Bossuet le montre calme et tranquille aux moments les plus chauds de la bataille, et capable de traiter, au milieu des dangers, les plus sérieuses affaires, et il ajoute : « Tant son esprit s'élevait alors! tant son âme « paraissait éclairée comme d'en haut dans ces ter- « ribles rencontres! Semblable à ces hautes montagnes « dont la cime, au-dessus des nues et des tempêtes, « trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun « rayon de la lumière qui l'environne. »

## II

### L'HOMME SENSIBLE, PAR M. MACKENSIE [1].

L'*Homme sensible* est le premier ouvrage de M. Mackensie : quand il parut (il y a maintenant trente ans et davantage), le genre sentimental était singulièrement à la mode, et, malgré les critiques un peu sévères de quelques journalistes, *The Man of feeling* eut un succès de vo-

[1] *Journal de l'Empire* du 12 juin 1807.

gue. La mode a changé depuis, et bien que composé pour elle, ce livre lui a survécu, parce qu'au milieu des défauts considérables de l'ensemble et de la composition, on trouve un talent réel dans le style, de l'intérêt dans plusieurs pages, et quelques peintures vraies et naturelles du cœur et de ses affections.

L'*Homme sensible* est écrit dans la manière que les Anglais ont nommée *shandéenne*, d'après le *Tristam Shandy* de Sterne. Il n'y a ni plan ni combinaison. On commence non pas au chapitre premier, ce qui serait trop vulgaire, mais au chapitre onzième, par une conversation sur un sujet inconnu entre des gens qu'on ne connaît pas. C'est une espèce de roman *à tiroir*, où les événements se suivent à peine, sont mal enchaînés, arrivent même quelquefois sans transition ni motif. Fidèle en tout aux principes de l'école de Sterne, M. Mackensie a multiplié les détails minutieux, les lacunes, les traits : petits moyens qui passaient alors pour très-spirituels, et qui pouvaient bien rendre un livre plus facile à faire, mais ne le rendaient pas meilleur.

On sent bien qu'un ouvrage composé d'après une pareille méthode ne peut pas être bon ; mais un ouvrage mal fait, si l'auteur a du talent, peut offrir de bonnes pages.

Je me garderai bien de donner l'extrait des événements; je ne dirai rien du héros sentimental ni de l'héroïne mélancolique. Les romans ne doivent être analysés qu'avec précaution, et plus le fond en est léger, plus il faut craindre d'en trop parler, de peur de diminuer l'intérêt et la curiosité. La plupart des lecteurs s'arrêtant peu au style, aux pensées, à la composition, ne cherchent que les faits, et tout charme est détruit pour eux si on leur laisse voir d'avance l'intrigue et le dénoûment. Il me paraît d'ailleurs plus intéressant de faire connaître ici M. Mackensie que son roman. Il y a

peut-être moins de plaisir, et assurément moins d'utilité à lire les aventures controuvées d'un héros imaginaire, qu'à rechercher dans un livre de ce genre les sentiments qui appartiennent à l'écrivain, et à y suivre, pour ainsi dire, les traces de son caractère, surtout quand cet écrivain possède, comme M. Mackensie, un esprit très-distingué et une grande réputation.

Il introduit quelque part un misanthrope, dont les discours rudes et sauvages ont une sorte de chaleur qui peut faire croire qu'ils ont été écrits de cœur.

Les mots *honneur* et *politesse* ayant été prononcés devant lui : « Honneur et politesse ! s'écria-t-il, c'est la « monnaie de la société. Elle a cours parmi les insensés « qui la composent. Vous avez substitué l'Honneur à la « Vertu, l'ombre au corps. Vous avez banni l'Amitié « pour son image que vous nommez Politesse, et cette « politesse n'est qu'un jargon cérémonieux plus ridi- « cule à des oreilles raisonnables que la voix des ma- « rionnettes. »

Plus loin, il attaque rudement les ministres et leur fait des reproches moins exagérés et moins déclamatoires qu'ils ne le paraissent. La *Vie* de M. Fox, récemment publiée, prouve qu'en Angleterre les hommes d'État les plus distingués ne rougissent pas de se jeter quelquefois dans la dissipation la plus scandaleuse, et même l'on croirait presque, d'après certains détails, que cette diatribe de M. Mackensie a été dirigée contre ce célèbre ministre. — « Si les esclaves du luxe pouvaient « au moins se contenir dans leur cercle de folies et de « frivolités, nous les pourrions mépriser sans trop « d'émotion. Mais on mêle les vaines poursuites du « plaisir aux plus hauts intérêts de l'État, et il faut que « les affaires publiques attendent, jusqu'à ce que « l'homme chargé de les conduire ait terminé ses paris « à Newmarket, ou visité à la campagne la maîtresse

« favorite dont il a reçu un rendez-vous. Il nous man-
« que un homme d'une incontestable supériorité pour
« diriger nos conseils, avec cette vigueur que deman-
« dent ceux d'un grand peuple..... Nous avons cent
« ministres qui se pressent vers le cabinet royal sans
« avoir jamais appris cet art nécessaire en toutes af-
« faires, l'art de penser. Ils prennent leur verve pétu-
« lante pour de l'habileté, et parce que dans une assem-
« blée populaire ils sauront sur une mauvaise mesure
« faire des sarcasmes piquants, ils croient pouvoir ba-
« lancer les intérêts des royaumes et chercher savam-
« ment des sources cachées de prospérité nationale. »

M. Mackensie, qui paraît fort en opposition avec la politique de son gouvernement, s'élève, dans un autre chapitre, contre les conquêtes de la Compagnie des Indes :
« Je prends, fait-il dire à l'Homme sensible, je prends
« un juste intérêt à la prospérité de mon pays. Chaque
« citoyen a sa part de la puissance et de la gloire ac-
« quises par la nation. Pourtant il m'est impossible de
« me dépouiller de l'*homme*, au point de me réjouir de
« nos conquêtes dans l'Inde. Vous me parlez des terri-
« toires immenses soumis aux Anglais; mais je ne puis
« penser à leurs possessions sans demander de quel
« droit ils possèdent; ils sont venus comme marchands.
« Quels titres ont les sujets de ce royaume pour se faire
« rois dans l'Inde, pour donner des lois à un pays dont
« les habitants les reçurent aux conditions d'un com-
« merce amical?

« L'amour de la gloire ne les conduit pas dans l'Inde;
« ce n'est tout au plus qu'un motif secondaire : le pre-
« mier, c'est la cupidité. Quand verra-t-on un gouver-
« neur revenir dans l'orgueil d'une honorable pauvreté?
« Vous parlez de leurs victoires : elles sont déshonorées
« par la cause dans laquelle ils combattent. Vous en
« comptez les fruits : je ne vois que le sang des vaincus.

« De ces conquérants, en pourriez-vous nommer un seul « qui ait donné aux Indiens la paix et le bonheur, qui « ait employé son pouvoir à rendre la liberté et la « sûreté civile à ces pays d'oppression et d'esclavage, « qui ait fait chérir le nom anglais par ces beaux traits « de générosité auxquels les cœurs les plus féroces et « les plus corrompus peuvent rarement résister? »

Il dit de la timidité : « Il y a deux sortes de timidité : « l'une est la gaucherie maladroite d'un sot; quelques « pas de plus dans le monde en feront un fat imperti- « nent : l'autre est une réserve intérieure produite par « des sentiments d'une exquise délicatesse; la connais- « sance du monde la plus étendue ne la peut jamais « détruire. »

C'est dans ce roman que se trouve la charmante pastorale de *Lavinia*, copiée dans presque tous les recueils de poésie.

J'essayerai d'en traduire quelques vers, sans toutefois prétendre conserver le naturel et la grâce qui ornent l'original : ce serait trop difficile. Il est d'ailleurs un certain genre d'idées maintenant un peu usées et rebattues, qui ont besoin d'être soutenues par le prestige de la versification.

« Lavinia ne peut jamais être à moi. J'ai perdu l'es- « pérance qui me décevait : mais pourquoi l'en aimerais- « je moins? Je ne l'ai point nommée la déesse d'amour; « je ne lui parlais pas de ses divins attraits : que ces « figures servent à d'autres à prouver leurs vulgaires « passions, elles ne conviennent point à la mienne... « Quand je parlais, je l'ai vue se pencher vers moi d'un « air à la fois si rêveur et si doux! Pourtant je ne disais « que ce que les bergers savent dire, ce qu'un galant « de la ville eût rougi de répéter... Mais pourquoi son- « ger à ses charmes, ses charmes qui m'ont séduit? « Hélas, j'en chéris le souvenir, et ne le veux pas quit-

« ter, tout pénible qu'il est! Vous, âmes d'une espèce « plus délicate, qui ne vous nourrissez pas seulement « de plaisir, qui connaissez ces pures émotions incon- « nues aux frivoles enfants du monde, vous savez, quoi- « que je ne puisse l'exprimer, pourquoi je me complais « follement à mes ennuis. Je soupire, et mes amis con- « damnent ma mélancolie; je ne puis dire pourquoi, « mais il me semble que je haïrais d'être joyeux comme « eux... Donnez-moi les terreurs de la nuit, ses ombres « et son silence! J'irai vers ces flots doucement soulevés, « où la lune exprime sa tremblante image; j'irai vers « ces tombeaux où le pâle amant trouve enfin le repos. « Tombeau, quand dormirai-je, quand dormiront mes « douleurs dans ton sein paisible? Le hasard peut-être « conduira Lavinia près de ma sépulture. Oh! je mour- « rais tout à l'heure, si je savais qu'elle pût y pleu- « rer! » etc.

Il y a dans les vers anglais du naturel, de la passion, de la poésie; mais il leur faudrait un meilleur traducteur que moi.

M. Mackensie a donné deux autres romans dont je n'ai lu que les titres : l'*Homme du monde* et *Julie de Roubigné*. Il a composé un petit poëme intitulé : *la Recherche du bonheur*, et deux tragédies : le *Prince de Tunis* et le *Naufrage*. On lui doit une édition des *Poésies* du docteur Blacklock. Il y a joint un Essai estimé sur l'éducation des aveugles. On connaît encore de lui un morceau de littérature sur le théâtre allemand; mais ce qui lui a fait le plus de réputation, ce qui lui a mérité de ses compatriotes le surnom glorieux d'Addison du Nord, ce sont les morceaux qu'il a donnés au *Miroir* et au *Lounger*, journaux dans le genre du *Spectateur*, qu'une société de gens de lettres publiait à Édimbourg, il y a une vingtaine d'années. L'opinion des littérateurs anglais est que ces deux feuilles, qui eurent dans l'origine

un très-grand succès et qu'on a depuis réimprimées plusieurs fois, ne durent leur fortune qu'aux excellents numéros composés par M. Mackensie. J'ai cherché ces articles, mais n'ai pu les reconnaître, ignorant quelles sont, parmi les lettres dont chaque numéro est signé, celles qui désignent M. Mackensie. Toutefois cette recherche n'a pas été pour moi sans utilité. Elle m'a fait lire une foule de morceaux pleins d'esprit et de raison, et qui n'ont pu être écrits que par des hommes infiniment éclairés. J'ai en même temps rencontré plusieurs contes très-agréables qu'on nous a depuis peu donnés comme des nouveautés.

## III

### LE MOINE, PAR M. G. LEWIS [1].

On se souvient encore du succès prodigieux qu'obtint, il y a quelques années, la traduction de ce livre. On lisait alors beaucoup de romans, et surtout de romans anglais. Ils étaient presque tous détestables; mais, il faut bien l'avouer, grâce à la mode, ils n'ennuyaient jamais.

Le *Moine* n'avait pas besoin pour réussir des circonstances favorables dans lesquelles il parut. Le sujet était nouveau, conçu avec force, exécuté d'une façon brillante et hardie. De telles qualités suffisaient pour en assurer en tout temps le succès. Il faut ajouter que la traduction, chose rare, était excellente; la prose très-élégante de M. Lewis, et ses vers qui sont fort bons, n'avaient rien perdu en passant sous la plume de M. Benoist.

En Angleterre, le succès avait été encore plus grand, car il avait été contrarié. L'austérité d'un évêque parut scandalisée de la liberté de quelques peintures; le livre fut à peu près prohibé dans les cabinets de lecture; il y eut même plusieurs journalistes qui s'armèrent en vrais.

[1] *Journal de l'Empire* du 27 septembre 1807.

Don Quichottes pour la morale qui n'était pas attaquée. Ils écrivirent que la décence publique était intéressée à la prohibition du *Moine*, que sa publication faisait grand tort à un homme comme M. Lewis et placé dès son entrée dans le monde parmi les membres du parlement. Cet excès de rigorisme augmenta la fortune du roman, et beaucoup voulurent le lire qui, sans cet acharnement des critiques, n'y auraient jamais songé. La vérité est que ces censeurs trop sévères se trompaient dans leur zèle, si toutefois leur zèle était sincère; mais on peut croire qu'ils voulaient encore plus attaquer M. Lewis que son livre, et tout ce tumulte n'était peut-être qu'une cabale parlementaire.

A Dieu ne plaise que je voulusse jamais me faire le prôneur d'un livre qui serait vraiment obscène et dangereux ! Mais le *Moine* n'est ni l'un ni l'autre. Le but en est incontestablement très-moral. Quelques détails, je l'avoue, ne sont pas sans doute d'un pinceau très-chaste; mais un roman n'est ni un sermon ni un livre de piété. Une comédie, un roman peuvent avoir une fin très-utile et peindre cependant avec une certaine liberté quelques scènes galantes.

M. Lewis a voulu montrer dans quels funestes excès l'orgueil peut précipiter une âme d'ailleurs belle et bien née. Ambrosio était orné de toutes les vertus et de tous les talents; on admirait sa haute éloquence, autant que l'on respectait sa sagesse et la sainteté de sa vie : aucune tache n'avait jamais terni sa réputation; l'envie même, si vigilante, si ingénieuse, n'avait su comment l'attaquer; mais sa vanité le perdit. Corrompu par le poison de la louange et plein d'une présomption superbe, il se croyait supérieur à toute tentation, exempt des fragilités humaines et libre d'erreurs et de vices. Cette grande estime qu'il avait pour ses vertus remplissait son cœur de sécheresse et d'insensibilité. Loin de compatir aux faiblesses des

autres, il les reprenait avec dureté et les punissait avec une affreuse rigueur. Le diable qui, sous la figure d'une jolie femme, joue ici un rôle important, est habile à profiter de ce premier avantage; bientôt il se rend tout à fait maître de ce cœur où l'orgueil l'a introduit, et il entraîne le Moine, faible et vain, de crime en crime, jusqu'à l'apostasie, l'inceste et le parricide.

Assurément cette conception est fort morale. Si, comme je le disais, quelques détails ne sont pas tout à fait décents, c'est un mal, sans doute; mais, après tout, ils ne sont pas plus libres que ceux qui remplissent vingt romans célèbres, et il n'y a pas de raison pour condamner en M. Lewis avec une si grande sévérité ce que l'on a pardonné à tant d'autres auteurs.

Ensuite, pour qui les romans peuvent-ils avoir un véritable danger? Certainement ce n'est que pour la jeunesse. Mais sont-ils donc composés pour elle? Je suis si loin d'adopter les principes relâchés de la demi-éducation moderne, que je ne crois pas même qu'il faille laisser lire aux jeunes gens les plus innocents et les plus purs de ces ouvrages; ils auraient au moins le danger de ne leur offrir qu'une lecture inutile et frivole qui les dégoûterait des bons livres, et leur en ferait haïr la salutaire sévérité. L'homme qui connaît le monde, dont l'esprit est éclairé, qui a l'habitude d'observer et de réfléchir, peut quelquefois profiter à lire un roman, ou au moins s'y amuser sans péril; les beautés de la diction, le développement des caractères, une peinture fidèle des mœurs peuvent le charmer, l'instruire quelquefois; mais le jeune âge, qui ne cherche dans les romans qu'un récit d'aventures émouvantes, court, à faire cette lecture, le danger certain de perdre un temps précieux, et trop souvent celui d'altérer son jugement ou ses mœurs[1].

[1] [Si M. Boissonade permettait qu'on n'affectât pas le rigorisme dans les romans et dans les compositions destinées aux

Je crois le *Moine* assez défendu sous le rapport moral; il serait plus difficile de justifier un défaut qui y règne d'un bout à l'autre, la duplicité d'action et d'intérêt. Il y a, outre les épisodes, deux récits bien distincts qui se tiennent à peine et sont même presque toujours si indépendants l'un de l'autre qu'ils sont alternativement continués dans des chapitres séparés. A vingt et un ans, M. Lewis, dont l'imagination jeune et riche abondait en idées, n'avait peut-être pas encore assez de talent pour

gens du monde et aux lecteurs qui savent déjà la vie et ses œuvres, en revanche il n'admettait pas que, sous prétexte d'édifier la jeunesse on lui mît sous les yeux des idées ou des faits qui ne pouvaient que la troubler. Voici ce que nous lisons dans le *Journal de l'Empire* du 9 mars 1810, à propos d'un livre élémentaire intitulé *Specimen virtutum*, et destiné, sans doute, aux établissements qui repoussaient le *Selectæ* comme trop profane ou trop républicain] :

« Si le style est *essentiel*, il est encore dans un livre classique quelque chose de plus important : c'est l'honnêteté des idées et la chasteté des expressions. On doit un grand respect aux enfants; il ne suffit pas de leur promettre, dans une préface, *une morale saine*, il faut prendre garde d'éveiller leur imagination par des termes libres et des détails indécents. Leur âge exige des précautions infinies, et je m'étonne que M. Naudot, qui a de l'expérience, n'ait pas senti cette vérité ou l'ait oubliée. Comme le reproche est grave, je dois donner des preuves.

« . . . . . . . . Dans un autre endroit, l'amant d'une Lacédémonienne lui fait demander si elle voudrait bien *ipsi sui facere copiam;* tout à côté, autre histoire d'une Lacédémonienne à qui l'on fait cette question polie : *Num ad virum accessisset?* Je vois encore que l'on fit entrer une jeune fille dans le lit de saint Bernard; mais *quamvis impudica ipsum irritaret suis illecebris, tamen se continuit.* M. Naudot trouve apparemment le trait un peu fort, car il ajoute en parenthèse : « S'il faut en croire l'auteur de sa vie. »

« Il est inconcevable que forcé d'écrire de pareils passages, de les corriger, de les relire, il n'ait pas aperçu combien ils étaient choquants et déplacés. Moi-même, j'ai hésité plus d'une fois avant de copier quelques-unes de ces étranges citations (encore ai-je choisi les moins hasardées), et si je m'y suis décidé, c'est qu'il fallait justifier ce que je venais d'avancer, et mettre les instituteurs à portée de juger si ce *Specimen virtutum*, ce *Modèle des Vertus* convient à leurs disciples. Ω

combiner régulièrement un plan étendu, ou bien, pressé d'écrire et de paraître, il ne s'en donna pas la peine.

Malgré l'irrégularité de ces narrations mal arrangées, l'intérêt y est si grand qu'on ne les peut quitter. Ce merveilleux du diable et de la sorcellerie, qui sous une plume inhabile serait si ridicule, ici est attachant et du plus grand effet; ces contes de revenants, de voleurs, de juif errant qui, faits par un écrivain médiocre, ne seraient que de maussades trivialités, reçoivent du style et de l'imagination de l'auteur un charme singulier. Enfin, ce qui est un rare effort de talent, M. Lewis a su intéresser, émouvoir, attendrir, par des récits qui n'ont pas même l'ombre de la vraisemblance.

M. Lewis a inséré dans son roman quelques pièces de vers qui font beaucoup d'honneur à son talent poétique. L'*Exilé* est une fort belle élégie; le *Roi de l'Eau* est une jolie ballade; les autres morceaux n'ont pas moins de mérite; mais je ne puis partager l'opinion d'un biographe anglais, qui regarde la romance du *Brave Alonzo et de la Belle Imogine*, comme la meilleure composition que l'on ait en ce genre. La ballade de Tickell, intitulée *Colin et Lucy*, et l'*Ermite* de Goldsmith, ont passé jusqu'ici pour des chefs-d'œuvre, et il ne me semble pas que l'*Alonzo* de M. Lewis ait, pour l'invention ou les détails, rien de comparable à ces deux belles romances, ni même à quelques-unes moins célèbres. Les vers qui sortent du squelette d'Alonzo, y rentrent, se jouent autour de ses yeux et de ses tempes, présentent une image qui dégoûte, qui repousse et déshonorerait le plus beau poëme.

> The worms they crept in, and the worms they crept out,
> And sported his temples about,
> While the spectre addressed Imogine.

Cette ballade a fourni à l'un des petits théâtres de Londres le sujet du *Brave Alonzo*, pantomime qui a attiré la foule. Ce n'est pas le seul ouvrage que les auteurs dra-

matiques anglais aient pris dans le *Moine*. On a donné à Covent-Garden un drame lugubre, intitulé *Raymond et Agnès*. A Paris, cette mine n'a pas été exploitée avec moins de succès, et l'on a vu longtemps le *Moine* figurer en lettres de six pouces sur les affiches du boulevard. L'année dernière, l'Opéra-Comique a joué quelquefois les *Deux Mots*, triste et faible drame emprunté d'un épisode de M. Lewis[1]. On a cru en trouver le fond dans un conte qu'une femme célèbre vient de réimprimer[2]; mais cette dame a oublié de dire qu'elle avait fait son petit conte d'après le roman. Ce n'est pas le seul oubli de ce genre qu'on pourrait lui reprocher.

Pour M. Lewis, il y met plus de candeur et déclare franchement les secours qu'il a reçus. Le Santon Barsisa, dans le *Guardian* (conte d'Addison), lui a fourni l'idée première de son roman et le modèle d'Ambrosio: il en convient sans déguisement. L'on sait par lui que l'histoire de la *Nonne Sanglante* est une vieille tradition conservée dans quelques parties de l'Allemagne et que l'on peut voir encore sur les confins de Thuringe le château de Lawenstein, où elle faisait de si redoutables apparitions. Une antique ballade danoise lui a fourni l'idée du *Roi de l'Eau*, et il doit *Balerma et Durante* à de vieilles stances espagnoles. Ces aveux plaisent dans un écrivain et font honneur à son caractère[3].

[1] Par une singulière coïncidence, on vient de reprendre (septembre 1862) cet opéra-comique des *Deux Mots ou une Nuit dans la forêt*, paroles de Marsollier, musique de Dalayrac. (*Note de l'Editeur.*)

[2] C'est sans doute madame de Genlis, coutumière du fait dans ses nombreuses productions. (*Note de l'Editeur.*)

[3] On sait combien M. Boissonade était fidèle à ce principe de *probité littéraire*; on en a rencontré plus d'une preuve, notamment à la fin du morceau sur Ossian, page 51, t. II. Nous en signalons une plus saillante encore dans la Préface (*de l'Atticisme dans l'érudition*), à propos d'un article du 23 juillet 1811, où M. Boissonade déclare s'être servi d'un opuscule oublié et introuvable de l'abbé Rive, pour une digression sur les *cartes à jouer*. (*Note de l'Editeur*).

## IV

### LES ORPHELINES DE WERDENBERG, PAR M. LEWIS [1].

Au frontispice anglais de son nouveau roman, les *Orphelines de Werdenberg*, M. Lewis rappelle qu'il a fait le *Brigand de Venise*, *Adelgitha et Rugantino*. Le *Moine* n'est pas indiqué. Aujourd'hui M. Lewis semble ne plus avouer le *Moine* dont il se vantait autrefois et qu'il ne manquait jamais de compter parmi ses titres littéraires. Peut-être a-t-il voulu, par ce désaveu tacite et cette espèce de rétractation, calmer un parti puissant, et fermer la bouche à ses ennemis; peut-être, devenu plus austère avec l'âge, a-t-il un peu honte des traits souvent trop libres dont il peignit à vingt ans les fautes d'Ambrosio [2].

Le titre anglais des *Orphelines* me donnera lieu de faire une seconde observation. J'y vois une ligne que le traducteur a passée, et qu'il n'était pas inutile de conserver. Elle nous apprend que l'invention de ce roman n'appartient pas à M. Lewis, qu'il *est pris de l'allemand.* Pourquoi priver M. Lewis du mérite de sa franchise? Cet auteur puise souvent aux sources allemandes. C'est d'après une vieille tradition répandue dans la Thuringe, qu'il a composé l'histoire de la *Nonne sanglante;* il a traduit le *Ministre* de Schiller; le *Brigand de Venise* est aussi une traduction.

[1] *Journal de l'Empire* du 16 février 1810.—Ce roman, traduit par M. Durdent, ne faisait pas partie de la collection Barrois, publiée en anglais seulement. Nous en plaçons ici le jugement pour ne plus revenir à M. Lewis. (*Note de l'Editeur.*)

[2] Et peut-être aussi parce qu'il était devenu membre du Parlement. Ajoutez à cela que son père était sous-secrétaire d'État au département de la guerre, et qu'en Angleterre une position politique impose au moins autant de réserve littéraire qu'en France. (*Note de l'Editeur.*)

Je remarque une autre infidélité dans la traduction du titre. Ce roman, que le traducteur appelle les *Orphelines de Werdenberg*, est intitulé dans l'original : les *Tyrans féodaux* ou les *Comtes de Carlsheim et de Sargans*. Cette inexactitude paraîtra légère et de celles que l'on pardonne à un traducteur de roman : pour moi, je la trouve presque grave; car elle a l'inconvénient de rendre très-sensible le grand défaut de l'ouvrage : celui de n'avoir que des épisodes. Avec le titre original, M. Lewis est à peu près excusable.

Son but était de peindre les tyrans féodaux qui désolaient la Suisse avant son affranchissement. Raconter de suite et selon l'ordre chronologique, des événements dont la série occupe plusieurs siècles, c'était, dans un roman, une marche bien froide et qui pouvait ennuyer. M. Lewis a jugé qu'il fallait rompre le fil des narrations et les jeter épisodiquement dans une histoire principale. Cette histoire principale est celle des *Orphelines;* mais elle est si courte, elle commence si près de la fin, que M. Lewis n'a pas voulu placer les *Orphelines* sur sa première page : c'eût été rendre trop palpable le défaut de ses combinaisons ; il a choisi un titre plus général et plus vague, qui peut prévenir la critique ou qui peut y répondre.

M. Durdent, le traducteur, avait peut-être de très-bonnes raisons pour faire ce petit changement; mais jusqu'à ce que je les aie devinées, je croirai qu'il a rendu à son auteur un assez mauvais service et qu'il a méconnu son intention.

Mais à quoi bon cette discussion? Quand il s'agit de roman, qu'importe le titre! Est-il intéressant? voilà l'essentiel; voilà ce que demandent presque tous les lecteurs. Intéressant : il l'est; mais il faut s'entendre. Si l'on parle de cet intérêt utile, littéraire et moral qui naît des beaux développements des passions naturelles

et des caractères humains, de la peinture vraie des choses vraisemblables, on les trouvera rarement dans les *Orphelines*. Le temps est passé où Fielding, Richardson, mistriss Inchbald, miss Burney, peignaient l'homme et le monde. [V. ci-après, nos VI et VII.] Les romans anglais se font aujourd'hui dans un autre genre.

Mais si l'on veut prendre pour de l'intérêt la curiosité et les vives émotions, je ne balance pas à dire que les *Orphelines* sont intéressantes, et, dans ma bouche, ce témoignage n'est pas équivoque, car à peine fus-je sorti des premières pages, d'ailleurs un peu froides et décourageantes, que je fus entraîné et ma curiosité, fortement excitée, me fit achever de suite et sans repos ces quatre gros volumes.

Je ne dirai pas un mot des événements : il faut en laisser aux lecteurs toute la nouveauté, et puis moi-même je ne m'en souviens plus guère. Les romans glissent sur ma mémoire ; mais ce que je puis assurer, c'est qu'il n'y a pas dans tout l'ouvrage une ligne qui puisse alarmer la pudeur. Cet avis n'est pas inutile, car le *Moine* avait rendu la plume de M. Lewis un peu suspecte . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai un doute sur une expression de M. Durdent qui, du reste, écrit avec correction et élégance. A la rigueur ce n'est qu'un doute. Voici l'expression, et pour qu'on la voie dans son cadre, voici la phrase : « La fortune agit « à peu près en *belle-mère* avec les grands de la terre. » Dit-on *belle-mère* en cette acception figurée? *Marâtre* n'est-il pas le terme consacré? J'ai entre les mains le manuscrit d'un nouveau *Dictionnaire français,* et j'y trouve au mot *marâtre* quelques exemples que je transcrirai :

> La nature, *marâtre* en ces affreux climats,
> Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.
>
> (CRÉBILLON, *Rhadamiste,* acte II, scène II.)

La nature envers moi, moins mère que *marâtre*,
M'a formé très-rétif et très-opiniâtre.

(Destouches, *Glorieux*, acte III, scène vii.)

« L'adversité est notre mère ; la prospérité n'est que notre *marâtre*. »

(Montesquieu, *Arsace*.)

« La nature enfin est-elle leur mère et notre *marâtre*, pour dérober plutôt à nos recherches qu'aux leurs? »

(Montesquieu, *Discours académique*.)

« La nature semble avoir produit tous les autres animaux pour l'homme; mais elle vend bien cher les grands dons qu'elle lui fait; peut-être même est-elle pour lui moins mère que *marâtre*. »

(M. Guéroult, *Extraits de Pline*, t. Ier, p. 73.)

J'entends l'objection; on me dira : « Vos exemples « prouvent bien que *marâtre* s'emploie, mais non que « *belle-mère* ne se puisse employer. » J'en conviens : aussi disais-je que j'avais un doute, seulement un doute ! De plus habiles décideront.

Depuis la publication du *Moine*[1], M. Lewis a donné beaucoup d'ouvrages qui ont eu du succès, mais dont la réputation ne s'est guère étendue plus loin que l'Angleterre. Les amateurs de l'histoire littéraire ne me sauront peut-être pas mauvais gré d'en indiquer ici quelques-uns.

Il a traduit le *Ministre*, tragédie de Schiller, et le *Héros Péruvien*, de M. de Kotzebuë, dont, si je ne me trompe, on nous a fait, à Paris, un mauvais mélodrame. Le *Spectre du Château*, *Adermorn le Proscrit*, sont encore deux drames de M. Lewis : le premier a été traduit en français et faisait une belle fortune au théâtre Molière. Je trouve encore de cet écrivain une comédie en cinq actes, intitulée l'*Habitant des Indes Orientales*, *Alphonse, roi de Castille*, tragédie, et deux volumes de Contes merveilleux, *Tales of wonder*.

[1] Ceci terminait l'article précédent du 27 septembre 1807, sur le *Moine* : nous avons dû l'en détacher, à cause du rapprochement des *Orphelines*. (*Note de l'Editeur*.)

On voit que M. Lewis est resté presque toujours fidèle, dans son âge mûr, au genre romanesque, merveilleux et frivole dont il avait amusé sa jeunesse. Peut-être avait-on le droit d'espérer un plus bel emploi des talents distingués que son début littéraire avait annoncés.

## V

### LES ENFANTS DE L'ABBAYE, PAR Mme RÉGINA ROCHE [1].

M. Barrois continue avec beaucoup de zèle et d'exactitude sa belle collection de romans anglais modernes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Madame Roche est connue des amateurs de romans par plusieurs productions très-agréables. Ils lui doivent déjà le *Ministre de Lansdown*, la *Fille du hameau*, *Clermont*, la *Visite nocturne*, le *Fils banni;* mais les *Enfants de l'abbaye* sont généralement regardés comme le chef-d'œuvre de sa plume.

Ce roman, dont un académicien célèbre [M. Morellet] nous a donné une bonne traduction, a eu tant de succès dans sa nouveauté, qu'il serait tout à fait superflu d'en faire ici l'analyse. Elle ennuierait beaucoup ceux qui le connaissent, et diminuerait trop la curiosité de ceux qui ne l'ont pas encore lu. Je me bornerai à le recommander à toutes les personnes qui aiment les romans anglais, et qui cherchent une lecture à la fois intéressante et sans danger.

Parmi les Anglaises qui écrivent aujourd'hui des romans, madame Roche n'est peut-être pas celle à qui je donnerais la préférence. Madame Burney-Darblay (qui a écrit *Évelina* et *Cécilia*), madame Inchbald (auteur de *Simple histoire*), me paraissent très-supérieures et pour

[1] *Journal de l'Empire* du 16 mars 1808.

le talent d'observer et pour celui d'écrire. Mais avec des combinaisons moins heureuses, des vues moins fortes, madame Roche a le don d'attacher à ses récits, d'y répandre un vif intérêt, et de faire suivre avec plaisir ses détails, un peu longs et quelquefois même trop peu vraisemblables [1].

Le style de madame Roche est, en général, autant que j'en puis juger, élégant et correct; mais il n'est pas toujours exempt d'affectation. Elle a lu beaucoup de poëtes, sa mémoire est ornée de leurs plus beaux passages; mais c'est abuser de sa lecture et ignorer les principes du style convenable à la narration, que de citer fréquemment, comme le fait madame Roche, des morceaux de Milton, de Thomson, d'Akenside, de Shakspeare. Ces lambeaux de poésie, jetés de force à travers le récit, ne font pas un effet agréable, et ont je ne sais quelle tournure de pédanterie qui ne sied point du tout à une femme.

Quelquefois madame Roche intercale dans sa prose des formules poétiques, des hémistiches connus, et cette marqueterie est d'un effet bien plus déplaisant encore que les citations entières. Cette bigarrure de mauvais goût ôte au style toute grâce, tout naturel, et souvent le rend obscur. Dans le chapitre premier, madame Roche décrit ainsi une chambre de village : « The hearth

[1] Au moment ou M. Boissonade va juger plusieurs romancières anglaises, nous remarquerons que la supériorité morale du roman anglais sur le roman français tient peut-être à ce que chez nos voisins il est souvent écrit par des femmes. C'est une des spécialités littéraires qui leur semblent dévolues dans un pays où il faut qu'elles se créent une position, lorsqu'elles ne sont pas aptes à hériter. Le roman est un honnête gagne-pain pour beaucoup de jeunes filles; il les aide à se marier avantageusement. Savoir écrire un roman, en Angleterre, ou même aux Etats-Unis, est plus lucratif que chez nous d'avoir assez de voix pour devenir une grande cantatrice et professer au Conservatoire. (*Note de l'Éditeur.*)

« was dressed with flowers and fennel gay, and the « chimney-piece adorned with a range of broken tea- « cups, wisely kept for show. » Il y a dans cette phrase deux ou trois vers de Goldsmith. Le poëte avait dit, dans le *Village abandonné* :

*The hearth,* except when winter chill' the day,
With aspen boughs *and flowers and fennel gay,*
While *broken tea-cups wisely kept for show*
*Rang'd o'er the chimney,* glisten'd in a row.

Plus loin, madame Roche représente la nourrice courant préparer le dîner. Elle mêle à ce détail si simple des mots poétiques : « And now the nurse on hospitable « thought intent, hurried from Amanda to prepare her « dinner. » Elle doit à Milton les mots *on hospitable « thought intent.* Voyez dans le *Paradis perdu*, l'endroit où Ève prépare le repas qu'elle veut offrir à Raphaël :

So saying, with dispatchful looks in haste
She turns, *on hospitable thoughts intent*
What choice to chuse for delicacy best, etc.

Les dames qui composent des romans font quelquefois une mauvaise application de la connaissance qu'elles ont des poëtes : l'exemple de madame Roche n'est pas le seul que je pourrais citer.

L'auteur célèbre d'un roman nouveau a cru pouvoir excuser l'atrocité d'un crime qu'elle a fort malheureusement imaginé, en disant que « ce récit n'était pas plus « révoltant que les vers où Racine représente *l'implacable Athalie, un poignard à la main*, égorgeant ses « petits-fils au berceau. » Mais je le demande à cette dame, avec tout le respect dû à son talent, quel rapport y a-t-il entre le moyen indécent de l'intrigue d'une femme de chambre, entre les détails ignobles d'un mouchoir de soie bleu à bordure rouge, d'un grand couteau à pied de biche, d'une table couverte d'un grand tapis,

d'une demoiselle cachée douze minutes sous ce grand tapis; quel rapport enfin entre un assassinat commis par le plus vil coquin, raconté en prose ordinaire, et les forfaits politiques d'une reine tragique, retracés par le premier des poëtes dans les plus beaux vers qu'il soit possible de lire? Comment cette dame n'a-t-elle pas vu que son assassin n'est qu'un misérable qui révolte, tandis que l'*implacable* Athalie sera toujours admirable et sublime dans les vers du poëte? Trouve-t-elle aussi quelque rapport entre la douleur hideuse du juge disséqué, et les nobles et poétiques souffrances de Laocoon et de ses fils? Ce qui fait la différence du crime de Montalban et du crime d'Athalie, c'est la différence de leurs conditions; c'est l'énorme distance qu'il y a entre la prose d'un roman, même quand il est écrit par madame de [Genlis] et les vers inspirés du plus grand des poëtes[1].

## VI

### SIMPLE HISTOIRE, PAR Mme INCHBALD [2].

Mistress Inchbald naquit en 1756 dans un village du comté de Suffolk. Son père, M. Simpson, qui possédait une des meilleures fermes des environs de Bury Saint-Edmunds, mourut, la laissant, très-jeune encore, aux soins d'une excellente mère. Miss Elizabeth Simpson était belle, elle lisait beaucoup de romans : elle ne tarda pas

[1] Le roman dont il s'agit est le *Siége de la Rochelle* ou le *Malheur et la Conscience*.—Les critiques étaient souvent obligés, il paraît, de rappeler à madame de Genlis que la modestie est aussi bien la parure des femmes quand elles écrivent que quand elles agissent. Il y a dans le tome Ier, p. 129, de M. de Feletz (à propos de *Mémoires* que cette dame avait publiés), à la suite d'une page de douce et gracieuse ironie ces lignes caractéristiques. Ses formules favorites sont : « *Je dois dire à ma louange,... — je dirai à ma louange, car je le mérite...* Et souvent, sans ses formules, elle dit beaucoup de choses *à sa louange.* » (*Note de l'Editeur.*)

[2] *Journal de l'Empire* du 29 juillet 1808.

à s'ennuyer de la vie monotone que l'on menait au village. Elle voulut connaître le monde, et surtout Londres que sa jeune imagination se peignait comme le seul endroit où l'on pût trouver le bonheur. Cette fantaisie déraisonnable alarma sa mère qui lui donna les plus sages avis, mais ne réussit pas à se faire écouter. Un soir, en plein hiver, miss Simpson s'échappa de la ferme et monta dans le carrosse de Londres : elle avait alors seize ans. Perdue dans cette immense capitale, sans amis, ni parents, ni protecteurs, elle eut le bonheur de garantir sa vertu des piéges auxquels, dans les grandes villes, une femme belle, jeune et pauvre est toujours exposée. Après plusieurs événements qu'il serait trop long de raconter ici, elle rencontra l'acteur Inchbald, qu'elle avait autrefois vu jouer dans sa province. Inchbald, homme de plaisir, homme à bonnes fortunes, songeait alors, soit raison, soit lassitude, à quitter cette vie trop agitée, et il avait l'intention de se marier. Miss Simpson, belle, simple et naïve, le rendit aisément amoureux. Malgré ses imprudences, elle n'avait pas cessé d'être estimable : il lui demanda sa main, et la jeune miss la donna sans trop consulter son cœur.

Cette femme si légère et si romanesque fut une épouse très-vertueuse. On cite d'elle un trait fort extraordinaire et qui prouve à la fois beaucoup de sagesse, et dans le caractère une élévation peu commune. Un seigneur très-aimable se déclara son amant et, par les soins les plus tendres, réussit à émouvoir son cœur. Madame Inchbald, ne se fiant pas à ses propres forces, résolut de mettre son mari entre elle et l'homme qu'elle aimait et de lui faire ainsi partager la surveillance qu'elle exerçait sur elle-même. Elle lui avoua sa faiblesse, le pria de l'aider de ses conseils, de l'arracher au danger, et elle put lui dire ce que, dans une situation pareille, la princesse de Clèves disait à son mari : « Songez que pour faire ce que je fais,

« il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un « mari que l'on n'en a jamais eu : conduisez-moi, ayez « pitié de moi et aimez-moi encore si vous pouvez. »

M. Inchbald fut touché, comme il le devait être, de cette marque de confiance, et persuadé que le seul moyen d'éteindre cette passion naissante était de fuir celui qui la causait, il fit en France, avec sa femme, un voyage d'un an. Madame Inchbald revint en Angleterre plus tranquille : l'absence l'avait guérie. Cependant elle eut toujours la prudence d'éviter l'homme dont l'amour avait fait sur elle une si vive impression, et quand, en 1779, la mort de M. Inchbald lui rendit sa liberté, elle ne voulut pas changer de conduite, croyant, par une délicatesse exquise, devoir rester fidèle, même à la mémoire de son mari.

Madame Inchbald, qui jusqu'alors avait joué sans succès la comédie en province, vint à Londres et s'engagea au théâtre de Covent-Garden. Elle y resta jusqu'en 1790, et fut remarquée bien plus pour sa beauté que pour son talent. Elle avait beaucoup d'embarras dans la voix, une prononciation très-vicieuse et n'était nullement comédienne.

Vers ce temps, madame Inchbald éprouva de vives contrariétés, de grands chagrins. Pour s'en distraire, elle voulut écrire; et comme elle connaissait bien le théâtre, elle écrivit des comédies. Je trouve qu'elle a donné successivement à Covent-Garden et à Hay-Market : le *Conte Mogol* (1784), *Je vous dirai ce que c'est* (1785), l'*Apparence est contre eux* (1785), *Ainsi vont les choses* (1787), l'*Enfant de la Nature* (1788), et dans les années suivantes : l'*Homme marié*, les *Voisins porte à porte*, *A chacun la faute*, le *Jour des Noces*, les *Femmes comme elles étaient et les Filles comme elles sont*. Elle a aussi traduit du français le *Vœu de la Veuve* (1786), et *Minuit*, traduction de *Guerre ouverte*, de Dumaniant (1787). Presque tous ces ouvrages réussirent,

et quoiqu'au jugement d'un critique anglais ils ne s'élevassent guère au-dessus de la médiocrité, ils prouvaient dans madame Inchbald la connaissance de la scène et le talent d'écrire.

Mais ce qui contribua surtout à sa réputation littéraire et l'étendit hors de l'Angleterre, ce sont les deux romans excellents qu'elle écrivit après avoir quitté le théâtre, et comme auteur et comme actrice : *Simple Histoire* (1791) et *Nature et Art* (1796). Ils ont été traduits en français, et ont eu, le premier particulièrement, un succès très-grand et très-mérité.

*Simple Histoire* a ce caractère aimable et doux qui doit distinguer le roman quand il est écrit par une femme. C'est une narration très-naturelle et très-morale d'événements peu compliqués et pris dans le cercle de la vie commune. Il n'y a point là de ces crimes bizarres et inutiles qu'invente laborieusement une imagination pauvre ou épuisée; point de ces situations violentes, forcées, impossibles, dont aujourd'hui, à Londres comme à Paris, remplissent leurs ouvrages quelques femmes incorrigibles à la critique. *Simple Histoire* est l'ouvrage facile de la plus heureuse imagination. Madame Inchbald n'a point cherché à intéresser en multipliant les changements de scène et les coups de théâtre : tout l'intérêt découle du développement habile des situations et de celui des caractères, et ces caractères attachent et plaisent d'autant mieux, qu'ils ne sont pas pris loin de nous et dans une nature idéale, mais dans celle que l'on a chaque jour sous les yeux.

En effet, n'y a-t-il pas dans la société beaucoup de coquettes comme miss Milner, qui joignent à un bon cœur, à de bonnes intentions, ces prétentions à l'amabilité, ce désir effréné de plaire, cette légèreté imprudente et étourdie, ces dispositions dominatrices, source de malheurs pour leurs époux, pour leurs amis, et aussi pour

elles-mêmes? N'y a-t-il pas de bonnes âmes telles que miss Woodley, toujours disposées à l'indulgence, excusant toujours, douces, sensibles et faibles?

Lord Elmhood est un sage rigide, d'un naturel très-prononcé, très-ferme, très-dur, trop dur quelquefois, surtout quand il refuse d'admettre le petit Rushbrook, et punit sur sa fille innocente les torts d'une épouse coupable. Mais cet excès de sévérité, dont on peut le blâmer, n'est pas sans vraisemblance. Il est des caractères humains trempés de cette manière. Les âmes très-fortes, en qui les passions fermentent vigoureuses et entières, sont susceptibles de ces ressentiments profonds.

Le vieux prêtre Sandfort est austère, sauvage, violent, lorsqu'il s'agit de réprimander les travers et d'arrêter le vice naissant; mais quand sont arrivés les malheurs qu'il n'a pu prévenir, on le trouve indulgent, bon et sensible. Personne ne sait mieux que lui aider et consoler, et cette sensibilité qu'on ne s'attendait pas à trouver sous une si rude enveloppe n'en est que plus touchante.

Pour Matilda et Rushbrook, ce sont deux amants bien tendres, bien aimables, bien vertueux, tels qu'il y en a dans plusieurs autres romans; mais si madame Inchbald ne leur a pas donné une physionomie très-neuve, elle a su les placer dans des situations peu ordinaires, et racheter ce qui peut manquer en cet endroit à l'originalité de l'invention, par le charme des détails et la grâce de la narration.

Les amateurs de romans se sont partagés sur le mérite des deux parties qui composent cet ouvrage: les uns préfèrent la seconde; la première plaît davantage aux autres. Pour moi, il m'a semblé que la seconde partie était peut-être plus attachante, plus remplie de cet intérêt pathétique qui donne de vives émotions et fait couler les larmes; mais elle est aussi plus romanesque, et le but

moral en est moins évident. La première, au contraire, est éminemment plus morale, et en même temps plus naturelle, plus simple, et répond mieux au titre du roman.

## VII

### LES MYSTÈRES D'UDOLPHE, PAR Mme RADCLIFFE; EVELINA, PAR MISS BURNEY.

M. Barrois, qui met une grande activité à remplir ses promesses, vient de publier les huit derniers volumes de sa collection.

Les *Mystères d'Udolphe* et *Evelina* sont des romans si connus, qu'il me semble peu nécessaire d'en donner l'analyse ; j'aime mieux placer encore ici quelques détails qui feront un peu connaître à nos lecteurs les deux dames à qui nous devons ces productions agréables.

Mistress Radcliffe a obtenu parmi les Anglaises qui cultivent les lettres une place distinguée. Il est vrai de dire que le genre merveilleux et terrible, auquel elle s'est trop attachée, exclut presque toujours l'intérêt de sentiment et les développements heureux des mœurs et des passions naturelles. Mais madame Radcliffe a racheté les défauts du genre par le mérite de l'exécution littéraire, comme ces peintres qui, sur un sujet faiblement conçu, prodiguent les richesses de leurs pinceaux. Elle a parfaitement compris que ce romanesque faux, enfant bizarre d'une mode passagère, devait tomber avec elle. Un succès uniquement acquis par ces vaines merveilles, dont l'invention même ne suppose pas toujours beaucoup d'imagination, lui paraissait trop peu glorieux et de trop courte durée. Des deux parties essentielles de tout bon roman, la peinture fidèle des mœurs et le style, elle a sacrifié la première au goût du moment, mais elle a tâché d'exceller dans l'autre.

Le style des *Mystères d'Udolphe* a de l'éclat et de la grandeur : les descriptions locales, un peu fréquentes peut-être, sont brillantes et fidèles. Mais le talent de l'auteur est surtout remarquable dans les nombreux morceaux de poésie mêlés à la narration. S'ils ne sont pas tous amenés avec un égal bonheur, il faut, dans les *Mystères d'Udolphe*, se prêter aux invraisemblances ; celles qui conduisent à de beaux vers sont fort dignes d'indulgence : elles ne sont pas toujours aussi agréables. Ces beautés de style feront vivre ce roman et pourront lui donner encore des lecteurs, même quand on sera las des tours mystérieuses, des fantômes nocturnes et des voix souterraines.

Madame Radcliffe débuta, je crois, dans la carrière littéraire par le *Château d'Athlin et de Dumblaine*, histoire écossaise (1789). On lui doit aussi le *Roman Sicilien* et le *Roman de la Forêt;* mais on en a peu parlé, au moins en France. L'*Italien ou le Confessional* a fait plus de bruit : nous en avons même deux traductions, l'une par madame Mary Gay, l'autre par un académicien célèbre qui, dans le temps de nos malheurs publics, trouva quelquefois une ressource dans ces travaux obscurs[1]. Le dernier ouvrage de madame Radcliffe dont j'ai connaissance est un *Voyage* fait dans l'année 1794, en Hollande et sur les frontières d'Allemagne. Il est traduit en français.

Miss Burney est fille du docteur Burney, connu par une *Histoire générale de la Musique*[2], et sœur d'un autre

[1] Il s'agit de Morellet, qui allongea ce titre, devenu, dans sa traduction, le *Confessionnal des pénitents noirs* (1795).
(*Note de l'Editeur.*)

[2] J'ajouterai ici, en faveur des amateurs de l'histoire littéraire, que le docteur Burney est auteur d'un *Voyage musical* dans différentes parties de l'Europe. Il a publié, en 1796, des *Mémoires* sur la vie et les écrits de Métastase. Son *Histoire de la musique* est un ouvrage plein d'érudition et d'intérêt. Ω

docteur Burney, l'un des premiers hellénistes de l'Angleterre [1].

*Evelina* parut en 1777; c'est le premier ouvrage de miss Burney, et elle était alors extrêmement jeune. On conçoit à peine comment une très-jeune personne a pu si bien étudier le monde, l'observer avec tant de finesse, avec un tact si juste, saisir si parfaitement les ridicules et les travers de la société, et les peindre avec un si rare talent. Je ne vois guère qu'un seul reproche à faire à miss Burney (et il lui a déjà été fait), c'est de trop charger certains caractères.

On raconte que miss Burney publia *Evelina* sans se nommer et sans en prévenir son père. Le docteur, qui connaissait tout le danger de la lecture des romans, n'en laissait presque point lire à sa fille. Un jour qu'il était chez un de ses amis, il entendit quelques personnes, dont il estimait le goût et la sagesse, louer *Evelina* dans les termes les plus expressifs, et il l'emprunta pour procurer à sa fille le plaisir de le lire. Miss Burney, un peu embarrassée, fut bien alors forcée d'avouer à son père qu'elle était l'auteur du livre à la mode. Cette anecdote a été fréquemment citée et avec des détails peu uniformes. Je la répète, mais ne la garantis pas.

*Evelina* fut suivie de *Cécilia* (1782), et plus tard parut *Camilla* (1796). Les deux premiers romans de miss Burney avaient eu tant de succès, que lorsqu'elle annonça *Camilla*, elle reçut pour trois mille guinées de souscriptions.

Outre ces trois romans, miss Burney a publié, en 1793, un pamphlet intitulé : « *Courtes réflexions* sur les prêtres

1 M. Charles Burney, docteur en droit, a commencé sa réputation par les excellents morceaux qu'il a donnés dans le *Monthly review*. Ses articles sur les *Monostrophiques* du docteur Huntinfort, et sur quelques éditions grecques de feu M. Wakefield, sont particulièrement remarquables. Ω

« français émigrés, soumises avec instance à l'attention « des dames de la Grande-Bretagne. » Le produit de cette brochure fut totalement appliqué aux besoins du clergé français.

Miss Burney a été attachée à la personne de la reine d'Angleterre; mais sa mauvaise santé ne lui a pas permis de conserver cet emploi. Elle a depuis épousé un Français, M. Darblay, et à la dernière paix, elle est venue en France avec lui. Si elle habite encore notre pays et qu'elle lise cette feuille, j'espère qu'elle ne s'offensera pas de la liberté que j'ai prise de me faire son historien. J'ai pensé que les lecteurs me sauraient gré de leur faire connaître l'auteur aimable dont la plume élégante les a tant de fois attendris et charmés. Voilà mon excuse. Les compatriotes de madame Darblay, grands amateurs de détails biographiques et, plus que je ne le suis, à portée de s'instruire des choses qui la concernent, auront déjà sans doute importuné plus d'une fois sa modestie par leurs notices scrupuleusement exactes. J'avoue que si je l'avais pu, j'aurais volontiers partagé leurs torts, et tout le monde ici me l'aurait pardonné, car les rares talents de madame Darblay ne sont pas moins admirés en France qu'en Angleterre.

## VIII

### LA FEMME, OU IDA L'ATHÉNIENNE, TRADUIT DE MISS OWENSON [1].

Je suis assez tenté de croire que l'élégant traducteur d'*Ida* n'aime pas beaucoup l'histoire littéraire. Non-seulement il n'a fait aucune recherche sur l'auteur qu'il traduisait, mais il a même supprimé un avant-propos, qu'à sa place j'aurais soigneusement conservé. Miss Owenson y donne sur elle et sur ses ouvrages quelques

[1] *Journal de l'Empire* du 12 avril 1812.

détails qui me semblent curieux et auxquels je ne trouve qu'un défaut, c'est d'être trop courts.

Je suis un peu de ces gens dont parle Addison (ou, si l'on veut, dont il se moque), qui ont besoin pour lire un livre avec plaisir d'en connaître l'auteur, « de savoir « s'il est brun ou blond, marié ou garçon. » Aussi ai-je étudié avec une grande attention cette préface négligée par le traducteur, et voici tout ce que j'ai pu apprendre sur l'auteur d'*Ida* et tout ce que j'ai pu deviner : Son nom est miss Sidney Owenson; elle est Irlandaise; elle a dans l'esprit de la paresse et de la légèreté; les habitudes de sa vie sont peu favorables à la culture des lettres; quoi qu'il en soit, elle a trouvé le moyen d'écrire beaucoup, d'écrire autant que si elle n'avait pas d'autre occupation [1].

« J'ai, dit-elle, composé déjà presque autant de volu- « mes que j'ai d'années. » En effet, outre *Ida*, je connais de miss Owenson la *Jeune Fille irlandaise* [2], la *Novice de Saint-Dominique*, le *Missionnaire* et les *Esquisses*. Je calcule le total des volumes sur quatre pour chaque roman, l'un dans l'autre : miss Owenson avait donc, à l'époque où *Ida* a paru, de seize à dix-huit ans, et si elle n'en était encore qu'à son quatrième roman, il faut s'en

[1] Miss Owenson devint plus tard lady Morgan, morte en 1859. On peut lire deux articles sur elle dans le sixième volume des *Mélanges de littérature* de M. de Feletz, à propos du *Missionnaire* et de la *Novice de Saint-Dominique;* il y en a un troisième dans le cinquième volume relatif à son Voyage en France. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Le titre est *The wild Irish girl*. Je n'ai pas traduit *wild*. Ce mot s'emploie fréquemment en parlant des jeunes gens irlandais, pour exprimer leur caractère vif, pétulant, étourdi, et non réprimé par la culture et l'éducation. On le trouve notamment dans Gray et dans Steel. Il est beaucoup plus aisé de l'expliquer que de le traduire. Je ne m'amuserai point à chercher un mot français qui ait précisément le même sens et contienne les mêmes idées : il y faudrait mettre trop de temps. M. Dennis Jasper Murphy a fait *The wild Irish boy*. Ce doit être le pendant du roman de miss Owenson. Ω

prendre à des distractions nombreuses qui l'empêchaient de mettre de la suite dans ses occupations littéraires. La *Jeune Irlandaise* a été écrite en six semaines, les *Esquisses* en huit jours, et *Ida* en trois mois.

Au reste *Ida*, dont la composition fut si rapide, avait été longtemps méditée, et l'on voit que miss Owenson s'était livrée à de fort grandes recherches. L'héroïne est athénienne et la scène est presque toujours à Athènes. Miss Owenson a eu besoin d'une lecture peu commune pour peindre avec exactitude des lieux qu'elle n'a pas visités. L'histoire d'Athènes, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, lui est très-familière ; elle connaît parfaitement son Pausanias ; elle a feuilleté les voyageurs et les antiquaires, et tel est l'art avec lequel elle a créé les caractères et les situations, qu'elle a pu, sans affectation et sans pédanterie, employer ses études et son érudition. Mais, si savante qu'elle soit, miss Owenson n'en a pas moins commis une grosse faute quand elle a mis sous le nom d'Alcée la chanson des Athéniens en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton : Alcée florissait vers l'olympiade 44e ; le meurtre d'Hipparque est de l'olympiade 64e, il y a par conséquent, entre Alcée et Harmodius, un intervalle de près d'un demi-siècle. Hésychius (je parle à miss Owenson comme je parlerais à madame (Dacièr), Hésychius attribue cette chanson à un poëte nommé Callistrate. Si miss Owenson n'a point lu Hésychius, au moins elle a dû lire l'*Observateur* de feu M. Cumberland : c'est un livre où il y avait pour elle beaucoup à profiter, et qui est trop célèbre et trop répandu pour avoir pu échapper à ses recherches. Dans son 49e numéro, M. Cumberland a traduit cette chanson et l'a donnée à Callistrate. Le nom d'Alcée est plus illustre, et ce fier ennemi des tyrans était très-digne de chanter Harmodius et Aristogiton. Il est fâcheux que l'anachronisme soit si fort.

Pour remplir toute l'étendue de son plan, il fallait à

miss Owenson d'autres études que des études d'érudition, une autre science que celle de l'antiquité. Ce n'est pas l'histoire des Grecs qu'il fallait apprendre, mais celle des mœurs, celle du monde. A dix-huit ans, miss Owenson a entrepris de peindre la femme. Il ne me semble pas qu'elle ait atteint le but. Dans quelques pages de Jean-Jacques, de La Bruyère, de La Rochefoucauld, il y a plus d'aperçus sur le caractère des femmes, plus d'idées, plus d'observations, plus de vérités, que dans les quatre volumes de miss Owenson. Elle s'est trompée : elle a voulu peindre la femme, et n'a peint qu'une certaine femme imaginaire, née de sa fantaisie et placée dans des situations presque toujours romanesques et exagérées. Un homme infiniment spirituel me disait que miss Owenson avait probablement songé à une opposition entre Ida et Corinne : Corinne lui aura paru trop grande, trop supérieure, d'un ordre trop élevé; elle aura voulu peindre une femme qui, avec de grands talents, une tournure d'esprit poétique, et même de l'exaltation dans les idées et dans les sentiments, conservât dans la vie habituelle la simplicité, l'ingénuité, la pudeur, la réserve, qui sont les vertus et l'ornement du sexe.

Cette supposition a beaucoup de vraisemblance.

Le premier volume est le seul où miss Owenson ait essayé de remplir son titre. On y voit l'intention très-marquée de développer le caractère d'une femme placée dans une situation naturelle et prolongée. Un jeune lord, épris des charmes d'Ida, mais trop fier et trop peu raisonnable pour en faire sa femme, veut en faire sa maîtresse. Cette séduction, dont la vertu d'Ida triomphe, est conduite avec un art infini. Il y a sur les idées des hommes dans la position où se trouve ce jeune lord, sur leurs sentiments, sur leurs combinaisons, sur leurs ruses, des aperçus d'une justesse singulière. Aussi, à mon sens, et presque tous les lecteurs que j'ai vus sont

de cet avis, le premier volume est le plus fort des quatre, le mieux conçu, et celui qui fait à miss Owenson, comme écrivain, le plus d'honneur.

Mais beaucoup de personnes qui cherchent moins dans un roman les développements heureux de caractères et les peintures de mœurs, que les événements et les coups de théâtre, seront peut-être peu touchées du mérite de ce premier volume : les suivants ne leur laisseront rien à désirer. Elles y trouveront tout ce qui peut intéresser : de la tendresse, de l'héroïsme, des malheurs aussi grands qu'imprévus.

Avec les rares talents qui la distinguent, miss Owenson pourrait avoir de l'amour-propre, mais elle est modeste et simple. Dans la préface d'*Ida*, elle remercie ses lecteurs de leur indulgence et de ses succès, avec un ton de candeur qui ne semble point affecté. Je l'engage, quand elle publiera quelque nouveau roman, à témoigner aussi de la reconnaissance à son traducteur français : elle lui en doit beaucoup. *Ida* pouvait échoir à quelque traducteur plus pressé de faire vite que de bien faire, ou qui, ne sachant ni l'anglais ni le français, eût déshonoré le livre. Miss Owenson a eu le bonheur de trouver pour interprète un homme de goût, qui non-seulement a traduit *Ida* dans un style très-correct et très-élégant, mais qui a retranché à propos le luxe superflu de quelques descriptions et réprimé l'exubérance de certaines réflexions. Si le nom de miss Owenson est connu en France, si son *Ida* excite la curiosité générale, c'est à cet habile traducteur qu'elle en est redevable, et j'apprends que le *Missionnaire*, production nouvelle de miss Owenson, doit bientôt paraître, traduit par la même plume[1].

[1] Ce traducteur d'*Ida* et du *Missionnaire* est Dubuc; mais c'est Mme la comtesse de Ruolz qui a traduit la *Novice de Saint Dominique*.—Voir, au surplus, la note du nº LXVII, *in fine*, sur *O. Hyssope*. (*Note de l'Editeur.*)

# LXI

## HISTOIRE D'ANGLETERRE

DANS UNE SUITE DE LETTRES D'UN LORD A SON FILS

PAR LORD LYTTLETON ET LE D[r] O. GOLDSMITH [1].

Je n'avais point encore vu d'édition de cette *Histoire* sous le nom de lord Lyttleton. Il est vrai qu'elle lui a été attribuée et qu'il ne l'a jamais désavouée; mais je ne savais pas que ce point de critique fût si formellement décidé. Je m'en rapporte à l'éditeur.

Les Anglais estiment beaucoup cet Abrégé; nous ne l'estimons pas moins. Il est classique en Angleterre, il l'est aussi parmi nous. Nous le mettons entre les mains des jeunes gens qui apprennent l'anglais. La clarté, l'élégante simplicité du style l'approprient parfaitement à leurs travaux, et ils ont le double avantage d'étudier la langue dans un livre à la fois très-bien écrit et très-instructif. Il convient aussi à d'autres lecteurs, et mérite une place dans d'autres bibliothèques que celle des écoliers. Le choix judicieux des événements, la marche rapide du récit, la sagesse des réflexions qu'altère rarement la partialité religieuse ou nationale, ont placé l'auteur de ce court abrégé à côté des premiers historiens de l'Angleterre.

Goldsmith (je le nomme seul par habitude) s'est arrêté

[1] *Journal de l'Empire* du 6 juin 1812.

en 1760, à la mort de Georges II. La fortune que son livre avait faite a excité l'ambition de plusieurs continuateurs. Ce mot d'*ambition* est probablement beaucoup trop noble, mais il est plus honnête que le mot propre et je le préfère. Il y a différentes suites qui vont plus ou moins loin. Dans l'édition que j'annonce, la narration a été poussée jusqu'au mois de mai 1811. L'histoire politique de l'Angleterre pendant ces dernières années, imprimée et publiée à Paris en 1812, mérite bien quelque attention : je l'ai parcourue et, d'après ce que j'en ai vu, je puis assurer que c'est un morceau très-sage. Il y a des lecteurs à qui « l'histoire plait, de quelque manière « qu'elle soit écrite » ; il y en a d'autres qui y font un peu plus de façons. Les premiers trouveront que cette continuation donne un grand prix à l'édition nouvelle ; les autres penseront que son principal mérite est d'être très-correctement et très-élégamment imprimée, et ils ne la condamneront pas pour quelques pages inutiles.

Outre cet abrégé, Goldsmith a composé une *Histoire d'Angleterre* sur un plan plus étendu et dans un autre cadre ; elle est peu connue en France. Nous connaissons davantage son *Histoire romaine* et son *Histoire grecque*. Ce sont des productions fort distinguées. « Considérez « Goldsmith, disait Johnson, comme poëte, comme au« teur comique, comme historien : dans chaque genre « vous le verrez au premier rang. » Johnson devait ajouter « comme romancier, » et ce n'était pas à lui d'oublier l'un des plus beaux titres de Goldsmith, car ce fut par sa protection que le *Ministre de Wakefield* trouva un libraire. Ce libraire en donna soixante louis, mais avec crainte. La réputation de Goldsmith était alors fort mal établie ; ses premiers essais avaient obtenu peu de faveur, et le manuscrit resta même assez longtemps inédit. Le libraire n'osait le publier, craignant de perdre, avec ses soixante louis, les frais de l'impression. Il fut un

peu rassuré par le succès du *Voyageur :* ce beau poëme répandit le nom de Goldsmith par toute l'Angleterre. Le *Ministre* mit le comble à sa réputation, et ce roman, mesquinement payé, fit la fortune de l'acquéreur.

Johnson disait, en parlant du *Voyageur,* que depuis Pope on n'avait rien fait de si beau. Il louait moins le *Village abandonné*, autre poëme de Goldsmith, quoiqu'il y remarquât les plus grandes beautés; mais il trouvait qu'il était trop l'écho du *Voyageur*. Cette observation de Johnson est parfaitement juste. Il est impossible, en lisant Goldsmith avec un peu d'attention (et il en mérite beaucoup), de n'être pas étonné du retour des mêmes expressions, des mêmes formes de style, quelquefois des mêmes idées. Dans le très-petit volume de ses *Œuvres poétiques*, l'effet de ces fréquentes répétitions est très-sensible et très-désagréable. En voici un exemple formel, entre vingt autres que je pourrais citer.

Dans le *Village abandonné*, Goldsmith décrit l'auberge alors détruite, où naguère l'enseigne de la poste attirait le regard du passant, où les politiques du hameau parlaient d'un air profond et faisaient circuler des nouvelles bien plus vieilles que leur bière [1]. « L'imagination, dit-« il, aime à se représenter la splendeur évanouie du « parloir joyeux, et les murailles blanchies, et le plan-« cher proprement sablé, et l'horloge peinte qui faisait « entendre derrière la porte son bruit monotone, et l'ar-« moire destinée à un double usage, lit pendant la nuit, « armoire pendant le jour, et les images, objets à la fois « d'ornement et d'utilité, les *douze bonnes règles* [2], le

[1] Les personnes qui consulteront le texte, que je ne puis transcrire, y remarqueront sûrement l'expression *nut-brown draughts ;* elle est empruntée de Milton, qui a dit dans l'*Allegro*, v. 100 : *the spicy nut-brown ale.* Ω

[2] Ce sont des maximes de morale, commé : de ne point jurer, de ne point parier, etc. Elles sont imprimées sur des pancartes que l'on suspend dans les salles d'auberge. Ω

« *royal jeu de l'oie*, et le foyer orné de branches de trem-« ble, de fleurs et de fenouil, quand l'hiver n'avait point « refroidi le jour, et les tasses écornées qui, prudemment « conservées pour le coup d'œil, brillaient en cercle, ran-« gées sur la cheminée : éclat vain et passager! etc. » Plusieurs de ces détails reparaissent dans une petite pièce de vers intitulée : *Description de la chambre à coucher d'un poëte :*

« Where the Red-Lion, etc.

« Dans cette maison où le *Lion-Rouge* en saillie sur la « rue invite le passant qui peut payer, où le tonneau de « Calvert et le champagne noir de Parsons régalent les « filles et les coupe-jarrets de Drury-Lane, est une cham-« bre solitaire où Scroggen échappe aux huissiers. La « Muse l'y trouva étendu sous une mauvaise couverture; « la fenêtre, à vitres de papier, prêtait un rayon qui « laissait entrevoir sa bizarre toilette, et le plancher « couvert d'un sable qui s'écrase sous les pieds, et la « muraille humide, revêtue de mesquines images. On « y voyait attaché le *royal jeu de l'oie* et les *douze règles* « que traça le royal martyr, et les Saisons, et le brave « prince Guillaume, dont le visage était tout noirci par « la fumée de la lampe. D'un œil qu'animait un vif dé-« sir, Scroggen contemplait la grille rouillée, que jamais « n'échauffa le charbon allumé. La frise de la cheminée « était couverte de raies, marques des pots de bière et « de lait qui n'avaient point été payés, et sur la tablette » paraissaient cinq tasses écornées. En guise de laurier, « un bonnet de nuit couvrait les sourcils du poëte : bon-« net pendant la nuit, et bas pendant le jour. » Ces derniers mots m'ont rappelé l'abbé de Molière, grand cartésien, dont Champfort [1] a raconté qu'il travaillait dans

[1] Champfort, *Caractères et Anecdotes*, t. IV, p. 245 de l'édition de Ginguené. (*Note de l'Éditeur.*)

son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête, par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche.

C'est dans le *Village abandonné* que se trouvent les portraits originaux d'un curé de campagne et d'un magister rustique dont M. Delille a embelli ses *Géorgiques françaises*.

Déjà, longtemps avant M. Delille, le chevalier de Rutlige avait traduit ces deux morceaux dans son *Retour du Philosophe*, faible et longue imitation du poëme de Goldsmith. Rutlige a fait imprimer une lettre où Goldsmith lui dit fort sérieusement : « Vous avez fait un beau « poëme sur un sujet qui ne m'avait inspiré qu'une « élégie..... En vous lisant, je ne m'aperçois point du « tout de cette pauvreté que j'ai souvent entendu re- « procher à la langue française. » Ou Goldsmith était plus poli que sincère, ce qui, selon l'expression de Champfort, est « un produit de la civilisation perfectionnée, » ou il n'entendait point notre langue. La versification de Rutlige est faible, négligée et pleine de défauts que ne peuvent racheter quelques vers heureusement tournés. Il est juste pourtant d'ajouter à sa louange que M. Delille s'est une fois ou deux rencontré avec lui :

Tout le monde l'admire et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.

Il y avait déjà dans Rutlige :

L'audience rustique. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . ne pouvait concevoir
Qu'en son chef un mortel logeât tant de savoir.

Ailleurs, Delille :

Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière?
C'est le vanneau plaintif errant sur la bruyère.

Rutlige avait dit :

Et le vanneau plaintif, de ses cris fatigants,
Étourdit les échos des bruyères stériles.

C'est faire à Rutlige beaucoup d'honneur que de lui prendre quelque chose.

# LXII

## THE MONTHLY REPERTORY

### RÉPERTOIRE MENSUEL DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE[1].

I

Ce recueil, qui dans tous les temps mériterait de réussir, a droit, aujourd'hui surtout, à l'attention et aux encouragements du public.

Privés, comme nous le sommes, de toute communication facile avec l'Angleterre, n'est-ce pas pour nous un très-grand avantage que de trouver dans le *Répertoire mensuel* une analyse étendue des ouvrages que publient les Anglais, et d'être instruits à fort peu de frais de toutes les nouvelles importantes de leur littérature? L'éditeur, dont on ne peut trop louer le zèle, a réussi à se procurer presque tous les journaux anglais, entre autres le *Monthly Review*, le *Critical Review*, et l'*Edinburgh Review* qui aujourd'hui paraît l'emporter sur les autres feuilles, et il en réimprime textuellement les meilleurs articles. Quand on les a lus, on a une connaissance suffisante de la matière du livre annoncé, du plan de l'auteur, de ses opinions, de son style.

[1] *Journal de l'Empire* des 2 avril et 14 décembre 1812, et du 10 janvier 1813.

Les journaux anglais ne ressemblent point aux nôtres, où l'on ne trouve presque jamais de véritables analyses. Dans ce que nous appelons assez improprement un *extrait*, nos critiques, en général, oubliant un peu l'ouvrage qui devrait les occuper, n'en donnent qu'un faible aperçu et quelquefois même n'en font connaître exactement que le titre. Les journalistes anglais travaillent sur un autre plan : ils suivent la méthode de Bayle, de Le Clerc, de Masson ; elle est moins difficile peut-être, moins brillante sûrement que celle qui est aujourd'hui en vogue parmi nous; mais elle est aussi plus utile pour le lecteur qu'elle instruit davantage [1].

Outre les extraits de livres, l'éditeur du *Monthly Repertory* donne d'excellents articles de biographie, des nouvelles relatives aux lettres et aux sciences, des morceaux de poésie, des anecdotes, quelquefois le texte des romans célèbres. Par exemple, il a réimprimé dans les numéros précédents et dans celui que j'annonce une production très-originale de miss Edgeworth, l'*Ennui ou*

[1] M. Boissonade oublie qu'il y a une méthode meilleure que celle dont il parle ici; il est vrai que c'est la sienne. Aussi je pense qu'il y a lieu de faire quelques réserves au principe qu'il semble avancer. Oui, la méthode anglaise est plus facile pour ceux qui se bornent à exposer les idées d'un livre; mais les journalistes qui, comme M. Boissonade, ont des idées à eux sur le sujet traité dans le livre dont ils rendent compte, et qui pensent qu'il est de leur devoir de les ajouter à celles qu'ils exposent, ceux, en un mot, qui font marcher de front l'exposition et la critique, comme cela est absolument nécessaire, ceux-là trouveront qu'il faut plus de science et de conscience pour faire certains comptes rendus que pour refaire un livre selon une idée préconçue, sans tenir compte de celle qu'il s'agit pourtant de faire connaître au public. J'estime donc qu'il était bien plus méritoire et plus utile de faire tel ou tel des extraits que nous rééditons, que de pérorer *ex professo* sur un sujet donné; car, avec la méthode anglaise tempérée par l'esprit français, il faut en savoir assez pour voir clair dans les idées des autres, ce qui est plus difficile que de développer sa propre pensée.

(*Note de l'Editeur.*)

*les Mémoires du comte de Glenthorn*, dont la traduction française a fourni dernièrement à l'un de nos meilleurs critiques le sujet d'un article plein d'esprit et d'agrément.

Le nº LVII qui vient de paraître contient les extraits de quatre ouvrages.

Je ne m'arrêterai point à un *Traité* de M. Alison *sur la nature et les principes du goût*, parce qu'il y aura une suite qu'il faut attendre, ni à l'*État du Tonkin*, par M. de La Bissachère, parce qu'il en paraît une traduction qu'une plume plus habile que la mienne analysera dans ce journal, ni aux *Expériences* de M. Brodie sur les poisons végétaux, parce qu'il faudrait entrer dans beaucoup de détails qu'il ne serait pas prudent, je crois, de publier dans une feuille aussi répandue que celle-ci. Ce genre d'observations doit rester dans les journaux et dans les recueils scientifiques, où même il serait à propos, ce me semble, de les écrire en latin[1].

A cette observation, j'en ajouterai une autre dont le fond est dans le journal anglais : c'est que l'immense destruction d'êtres vivants faite par l'abbé Fontana et les autres observateurs n'a conduit à aucun résultat très-important; c'est qu'aucune découverte d'un intérêt

[1] Voilà une observation qui fera sourire plus d'un lecteur, et qui pourtant est d'un grand sens. De même que la publicité des assises devient pour les coquins une école où ils apprennent au juste jusqu'où ils ont droit d'aller pour n'être punis que de telle ou telle peine, il est certain qu'il y a dans les journaux, ne fût-ce qu'à la quatrième page, mille choses qui devraient être écrites en latin ou plutôt être complétement absentes. Si ma réflexion semble un peu naïve aussi, j'espère qu'on la pardonnera en songeant que je l'écris en marge d'un numéro où la quatrième page appartient tout entière à l'article de littérature qu'on vient de lire, sauf quatre lignes consacrées au Cours de la Rente du jour, et une annonce d'un Recueil de prières, de psaumes et d'instructions tirées de l'Écriture-Sainte. Malgré moi, j'ai été frappé d'un changement qui dit tant de choses sur l'état actuel des mœurs et de l'esprit public. (*Note de l'Editeur.*)

bien réel n'a été obtenue par toutes ces sanglantes opérations, par ce cruel abus de notre force. M. Brodie a empoisonné avec un grand sang-froid beaucoup de chiens, de chats et de lapins; il a calculé fort scrupuleusement le nombre de minutes écoulées entre l'empoisonnement et la mort; il paraît savoir avec assez de justesse si certains poisons affectent le cerveau ou le cœur; mais je ne vois pas qu'il ait tenté la plus petite expérience pour trouver les antidotes des poisons qu'il employait.

Il résulte des cruautés de M. Brodie la preuve que le woorara, que l'upas-antiar et d'autres sucs végétaux, sont des poisons mortels; ce qu'on savait fort bien avant lui, ce me semble.

On a dit, peut-être avec un peu d'exagération, qu'après avoir indignement torturé et détruit quelques milliers d'innocents animaux, aussi sensibles que leur bourreau à la peine et au plaisir, l'abbé Fontana était parvenu à conclure que le poison de la vipère est mortel : c'est un peu l'histoire de M. Brodie.

Sans affecter un excès de sensibilité qui serait puéril, ne pourrait-on pas exprimer le vœu que ce droit que nous nous donnons de disposer de la vie des animaux ne fût pas si légèrement employé, que l'on se livrât moins à ces expériences plus curieuses que profitables, dont il résulte rarement pour la science un avantage positif, et où le cœur doit s'endurcir prodigieusement [1] ?

L'ouvrage dont j'ai lu l'extrait avec le plus d'attention

[1] Cette observation révèle chez M. Boissonade une bonté d'âme qui ne surprendra aucun de ses lecteurs : il eût sans doute aujourd'hui fait partie d'une *Société protectrice des animaux*, en Angleterre ou même en France. Mais il ne faut pas méconnaître que ces tristes expériences, stériles dans les mains de MM. Fontana et Brodie, sont devenues la source de bien des découvertes utiles à l'homme, surtout à la justice, dans les mains de MM. Orfila et Flourens. (*Note de l'Editeur.*)

et de plaisir est un *Essai* de madame Grant *sur les superstitions des montagnards écossais.* J'ai été surpris de n'y rien trouver sur la *seconde vue*, espèce de divination particulière aux montagnards et dont j'ai, l'année dernière, entretenu nos lecteurs[1].

Cette superstition absurde est peut-être aujourd'hui éteinte ; mais les montagnards n'en seront pas beaucoup plus avancés. Le nombre de leurs préjugés est encore très-grand : ils croient aussi fermement que jamais aux apparitions, aux songes, aux revenants, aux présages, aux fées.

Madame Grant rapporte qu'un respectable pasteur

[1] Voir le *Journal de l'Empire* des 7 août 1810 et 2 juin 1811.—[Ne pouvant donner ces articles en entier (il s'agissait d'un roman de milady Hamilton, la *Famille Popoli*), nous en extrayons un passage qui nous paraît assez curieux sur la *seconde vue*] :

« Le docteur Johnson ne se dissimule pas les objections que la raison et la philosophie peuvent élever contre la *seconde vue* des Écossais; mais il ne les croit pas sans réponse. Il objecte, à son tour, que la *seconde vue* n'est miraculeuse que parce qu'elle est rare ; que, considérée en elle-même, elle ne présente pas plus de difficulté que les rêves ou peut-être même que l'exercice régulier de la faculté pensante ; que, dans tous les siècles et chez tous les peuples, on a cru à ces communications sympathiques, à ces visions fantastiques ; que plusieurs exemples ont été cités, dont l'évidence eût frappé même un Bayle ou un Bacon ; que si quelques personnes ont raconté les impressions soudaines qu'elles avaient éprouvées et que l'événement avait justifiées, un bien plus grand nombre en avait éprouvé sans le dire. Johnson finit par avouer qu'il ne fut pas convaincu, mais qu'il en vint jusqu'à souhaiter de croire.

« Quelque chose de plus extraordinaire que la *seconde vue*, c'est cette demi-crédulité dans un homme tel que le docteur Johnson.

« J'ai reçu de sir Herbert Croft quelques renseignements sur cette singulière superstition des Écossais; je profiterai de la permission qu'il a bien voulu me donner de les communiquer au public.

« Une chose certaine, m'écrit M. le chevalier Croft, c'est que « les *voyants* ne font pas, comme les sorciers ordinaires, trafic de « la merveilleuse faculté qui les distingue : ils ne s'en vantent « point, ils ne s'en font point honneur ; au contraire, ils la regar-

était dans l'usage de sortir chaque soir pour méditer, et que jamais il ne manquait de diriger sa promenade mélancolique vers le cimetière, placé sous un ombrage épais, au bord d'une rivière. Dans une soirée fort sombre du mois d'octobre, comme il était appuyé sur le mur du cimetière, il vit tout à coup deux petites flammes s'élever d'une certaine place où il n'y avait ni pierre ni monument d'aucune espèce. Il observa leur marche; elles traversèrent la rivière, et s'arrêtèrent à un hameau qui était de l'autre côté ; un moment après, elles revinrent accompagnées d'une autre flamme plus grande; arrivées au cimetière, elles s'enfoncèrent toutes trois

« dent comme une malédiction, à cause des douleurs qu'elle leur « fait souffrir :

*Pectus anhelum*
*Et rabie fera corda tument.*

« Le *voyant* devient furieux si quelqu'un passe entre lui et l'objet « invisible sur lequel ses yeux sont fixés, et souvent il frappe « d'un couteau, ou de ce qu'il rencontre sous sa main, l'impru- « dent qui a troublé sa contemplation.

« Que Macpherson soit ou ne soit point Ossian, je trouve égale- « ment extraordinaire, dans l'une et l'autre supposition, qu'il n'ait « pas fait, dans tous ses poëmes, une seule allusion à la *seconde* « *vue*, ou, si elle y est, elle échappe à ma mémoire.

« Collin, dans une ode sur les superstitions des Hébrides, « publiée, depuis sa mort, par Warton, a fait quelques beaux « vers sur la *seconde vue*. Johnson en a beaucoup parlé : le désir « d'observer de près cette singularité fut une des principales « raisons qui lui firent entreprendre, en 1773, le voyage de l'É- « cosse septentrionale. »

« Cette fureur des *voyants* écossais, leurs souffrances dans le paroxysme, m'ont fait souvenir du prêtre Théophane qui nous est dépeint, dans le Télémaque (VIII, *alii* IX), hors de lui-même, les cheveux épars, la bouche écumante : « Son regard, dit Fénélon, « était farouche, et ses yeux étincelants, il semblait *voir d'autres* « *objets que ceux qui paraissaient devant lui.* » Il est manifeste que le prêtre Théophane, assis sur le trépied sacré, avait, comme tous les jongleurs de l'antiquité, le don de la seconde vue. Les progrès du christianisme ont fait taire les prophètes idolâtres; les progrès de la raison et des lumières détruiront dans les Hébrides la superstition des *voyants.* » 11

dans la terre et à l'endroit même d'où les deux petites étaient sorties. Le pasteur qui, bien que visionnaire, n'était pas peureux, entra dans le cimetière et, pour reconnaître la place où les trois lumières avaient disparu, il y jeta quelques cailloux. Le lendemain de très-bonne heure, il sortit, fit venir le bedeau et, lui montrant le terrain, lui demanda s'il savait qui était enterré là. « Je me souviens, dit le bedeau, d'avoir, il y a bien « des années, enterré dans cet endroit les deux jeunes « enfants d'un forgeron qui demeure de l'autre côté de « la rivière ; il doit être maintenant fort âgé. » Le pasteur rentra chez lui, et comme il se mettait à table pour déjeuner, on vint le prier d'aller en toute hâte visiter le forgeron, qui avait été soudainement saisi par un grand mal. Le pauvre forgeron mourut le lendemain. C'est le pasteur lui-même qui a raconté cette histoire à madame Grant. Dans un pays où les curés ont de si étranges visions, que l'on juge de ce que peuvent voir les paroissiens!

On ne rencontre dans les montagnes que des gens qui ont vu des ombres, et ce n'est pas, comme ailleurs, la nuit seulement qu'elles se montrent : elles apparaissent même en plein jour. Ces ombres sont des âmes heureuses ; leur beauté est céleste ; elles se révèlent un instant pour calmer, d'un doux sourire, les êtres désolés qui les regrettent.

Quelquefois cependant leur apparition est redoutable. Une dame a raconté à l'auteur un fait bien certain, car c'est à elle-même que l'aventure est arrivée. Orpheline dès son bas âge, elle n'avait qu'un frère qu'elle aimait tendrement ; il mourut au collége d'Aberdeen et elle en fut inconsolable. Le corps de son malheureux frère n'avait pu être enterré dans le tombeau de la famille : elle ne pouvait aller pleurer sur sa pierre. Cette circonstance, qui semblait rendre la séparation

plus grande, redoublait sa douleur et elle ne cessait d'appeler, en pleurant, le frère qu'elle avait perdu. Un jour, étant parfaitement éveillée, elle le vit : il était enveloppé de son linceul et semblait tout mouillé et tout tremblant de froid. « Pourquoi, dit-il, égoïste créature, « pourquoi suis-je troublé par l'extravagance impie de « tes chagrins? J'ai à faire un long voyage à travers des « chemins noirs et terribles, avant d'arriver à la de- « meure paisible où reposent les âmes. Tant que tu ne « te repentiras pas avec humilité de ta rébellion contre « les décrets de la Providence, chacune de tes larmes « retombera sur ce noir linceul, et ne se séchera pas. « Chaque nuit, tes pleurs augmenteront le froid qui me « glace et pèse sur moi. Repens-toi et remercie Dieu « qui m'a délivré de tous les maux de la vie. » Quant à madame Grant, elle n'a point vu de spectres; mais elle en parle si bien, que l'on peut supposer que ce n'est pas la foi qui lui manque.

Il y a dans cet *Essai* beaucoup d'autres détails bien plus intéressants sur les mœurs des montagnards, sur leurs habitudes, sur leur talent naturel pour la poésie : il faudra les lire dans le *Repertory;* je ne pourrais les extraire ici, sans crainte d'être trop long.

Cet article est suivi d'une longue notice sur feu M. Cumberland, célèbre écrivain dramatique, mort l'année dernière. Il était petit-fils de Richard Cumberland, évêque de Pétersborough, et auteur du *Traité des lois de la nature.* Le fameux Bentley était son aïeul maternel, et c'est à sa mère qu'est adressée une jolie idyle du docteur Byron que l'on trouve dans presque tous les recueils; elle commence par ces vers :

My time, o ye Muses! was happily spent
When Phœbe went whith me wherever I vent.

C'est-à-dire : « Que mes jours, ô Muses! étaient heu-

« reusement employés, quand Phébé partout accompa-
« gnait mes pas ! »

Cette notice, composée par un ami de M. Cumberland, est suivie d'un catalogue fort étendu de ses ouvrages. Je n'y ai pas trouvé *The last of the family* (le Dernier de la famille), comédie dont il est fait mention dans deux autres biographies anglaises que j'ai sous les yeux ; les *Public characters*, de 1798, et les *Literary memoirs*. Peut-être l'erreur n'est-elle qu'apparente et causée par quelque double titre. C'est une petite difficulté qu'éclaircira sans peine l'écrivain distingué[1] qui donne à la *Biographie universelle* les articles des littérateurs anglais.

## II

Parmi les articles excellents qu'offrent les numéros LXII et LXIV, deux surtout ont attiré mon attention ; ce sont les extraits des *Voyages* faits, dans ces dernières années, en Sicile et en Grèce, par MM Galt et Gell.

Les superstitions des Siciliens n'ont pas échappé à l'observation philosophique de M. Galt.

Les Siciliens redoutent l'influence du *mauvais œil ;* pour la neutraliser, ils se mettent au cou des chiffons et des morceaux de papier bénits que les prêtres leur vendent. Cette conduite des prêtres papistes est blâmée, sans amertume ni violence, par le sage Anglais. Il aurait dû être encore plus indulgent, car je suis presque sûr que les prêtres siciliens qui vendent ces amulettes n'y croient pas moins que ceux qui les achètent, et qu'ils sont beaucoup plus ignorants que fourbes et charlatans. Le mauvais œil agit instantanément ; il cause une maladie soudaine ; il remplit l'imagination de visions lugu-

[1] M. Suard, au moins jusqu'à cette époque.
(*Note de l'Éditeur.*)

bres; il ôte les moyens de continuer un projet commencé.

La même superstition existe en Écosse[1]. Elle existait chez les anciens, et s'est conservée dans la Grèce moderne.

..................................................

J'ai lu dans un livre grec très-répandu un passage fort étrange sur la *vascania* ou le mauvais œil, racontée par un des hommes les plus instruits de la Grèce, par un homme du caractère le plus honorable.

..................................................

Une autre superstition est de faire cracher trois fois le sorcier ou celui dont on redoute le mauvais œil; c'est encore un héritage de la Grèce ancienne. Le plus savant des Grecs modernes, le docteur Coray, en a fait la remarque dans son *Théophraste* (chap. VI, note 11). A Tripoliza, une femme pria M. de Pouqueville de cracher au visage de son enfant qu'il avait trouvé joli. « J'appris, dit-il, que cette singulière pratique avait pour « but d'éloigner le mauvais œil[2]. »

De Sicile, M. Galt passa à Cérigo et, de cette île, à Marathonesi, petit port du Magne, à l'extrémité de la Morée. Les Maïnotes sont pour lui un objet d'admiration et d'enthousiasme. Partageant une erreur fort commune, il voit, dans cette peuplade de brigands et de pirates, les nobles restes des antiques Lacédémoniens. La vérité est que les Maïnotes, comme l'a démontré M. de Villoison, sont d'origine esclavonne, et que leur entrée dans le Péloponèse ne date guère que de l'an 900. C'est dans les montagnes entre l'Eurotas et le golfe de Romanie qu'habitent les descendants des Spartiates; ils portent le nom de Tzaconiens. « J'ai retrouvé en partie chez eux, dit

[1] Voy. M^me Grant, *Essai sur les superstitions des Highlanders*, au *Monthly Repertory*, n° LVII (t. XV, p. 87).

[2] *Voyage en Morée*, t. I^er, p. 61 et 257.

» M. de Villoison, la langue des anciens Doriens, le dia-
« lecte de Pindare et de Théocrite[1] ».

Je ne puis suivre M. Galt plus loin ; mais avant de le quitter, je traduirai un passage de son chapitre sur Malte où il fait des Français un éloge très-mérité, mais qu'on ne s'attend guère à trouver sous la plume d'un Anglais : « On me disait que les Maltais parlent avec regret du « règne des Chevaliers, ou, selon leur expression, du « temps de la Religion. J'en fus affligé. Les Anglais ont « infiniment de peine à se faire aimer des étrangers. Notre « mépris habituel pour les autres nations est cause que « les Français, à l'aide de leur politesse ordinaire, ac- « quièrent souvent une influence supérieure à la nôtre, « dans les pays même qui sont aux gages de l'Angleterre. « Il n'y a pas de doute que les Français sont, individuelle- « ment, un peuple plus sociable, plus agréable que nous. « Au lieu de condescendre à imiter nos rivaux dans ces « petits soins qui leur gagnent les cœurs, nous n'en af- « fectons que plus de mépris pour cette politesse et ces « manières, par la seule raison que ce sont des manières « françaises ! »

III

N'ayant pas promis positivement de parler du *Voyage en Grèce* de M. Gell, je l'abandonne, séduit par le *Voyage en Laponie* de Linné, dont le numéro LXVII du *Monthly Repertory* nous donne un extrait.

Linné fut chargé, en 1732, par l'Académie d'Upsal, de visiter la Laponie. L'Académie lui accorda magnifiquement dix louis, et il partit. La relation de son Voyage, qui était restée manuscrite, vient d'être publiée par

[1] Académie des Belles-Lettres, t. XLVII, p. 283-284.—M. Malte-Brun, dans le *Journal de l'Empire*, 20 avril 1808.— Voyez aussi M. Coray, sur *Ælien*, p. 289. Q

M. Smith, président de la Société Linnéenne et propriétaire des papiers de l'illustre botaniste.

L'imagination de Linné était plus poétique et plus brillante qu'il n'appartient à un nomenclateur et à un observateur. Il a donné à son Voyage le titre de *Lachesis Laponica*, en mémoire peut-être des dangers sans nombre qu'il avait courus sur les montagnes et sur les rivières; peut-être par allusion à la rigueur d'un climat qui paraît plutôt soumis à l'influence des Parques qu'à celle des divinités célestes. Linné a sans doute expliqué la raison de ce titre, mais le journaliste anglais ne la donne pas, et j'ai tâché de la deviner.

Ce qui suit me donnerait peut-être assez raison.

Le 12 mai 1732, l'aventureux naturaliste partit d'Upsal, muni d'un microscope, d'une lunette et d'un bâton gradué; en cinq mois, il fit (toujours avec les dix louis de l'Académie d'Upsal) une route de six cent trente-trois milles suédois, ou trois mille sept cent quatre-vingt-dix-huit milles anglais [plus de quinze cents lieues de France].

Monté sur un mauvais cheval, il courait sans s'inquiéter « de la furie des éléments, ni des branches qui « pendaient, toutes chargées de gouttes de pluie, ni des « vieux pins renversés sur la route *par la colère de Ju-* « *non.* »

En traversant un glacier de la Laponie norvégienne, il fut emporté par l'impétuosité de l'ouragan, et roula jusqu'au bord d'un précipice. « Quelques pas de plus, « dit-il, et mon rôle dans la pièce était achevé. »

Une fois, il se perdit sur les montagnes, pendant un brouillard épais qui lui cachait le soleil et la lune, et il erra longtemps, au risque d'être précipité dans quelque abîme.

Dans une autre occasion, le brouillard le surprit sur une rivière qu'il traversait en radeau; sa frêle embarca-

tion se brisa et il ne put qu'à grand'peine atteindre le bord. Quand il visita les forêts de Luléa, elles étaient ravagées par un incendie que le feu du ciel avait allumé. « Je parcourus, dit-il, un espace de trois ou quatre milles « entièrement brûlé. Flore avait perdu sa verte et riante « parure; elle était vêtue de noir : spectacle bien plus « triste à mon cœur que le blanc manteau dont la cou- « vre l'hiver...........

« Un grand arbre tomba précisément entre mon guide « et moi...............»

Dans ce voyage, Linné n'eut pas seulement à lutter contre les éléments, il trouva dans les hommes de redoutables ennemis. Un des guides qui le menaient aux cavernes escarpées du mont Skirla, fit rouler sur lui deux énormes quartiers de rocher; il n'échappa que par le hasard le plus heureux. Un coup de fusil lui fut tiré par un homme inconnu et frappa une pierre tout près de lui. « Dieu soit béni, dit l'honnête Linné ; le coup ne « m'atteignit pas. Pour l'homme, il s'enfuit, et onc je « ne l'ai revu. »

Le journaliste anglais se montre antilinnéen très-décidé. Il relève avec amertume quelques passages que je ne veux point essayer de défendre. Il veut bien convenir que cette *Relation*, malgré les défauts et les bizarreries du style, n'est pas dénuée d'intérêt et qu'on peut y puiser quelque instruction; mais il se presse d'ajouter qu'elle est fortement empreinte de ce ton minutieusement technique qui forme un des traits les plus saillants du caractère scientifique de Linné, et qui n'en est pas moins un des plus vulgaires éléments de la philosophie. A peine si dans tout l'ouvrage il a pu remarquer les faibles germes de quelque idée générale. Ce sévère critique ne se trompe-t-il pas? Il me semble que l'esprit d'ordre et d'exactitude est une des premières qualités du philosophe. Ce sont les observations fidèles,

les expériences minutieuses, les distinctions exactes, qui ont porté dans les sciences le jour dont nous les voyons briller. Les systèmes n'ont le plus souvent produit que confusion et désordre. Au reste Linné, à qui l'on reproche, avec une sévérité si injuste, d'être minutieux et » ignoblement exact, » n'a-t-il pas créé un système complet d'histoire naturelle[1] ?

[1] [En France, Linné avait eu des partisans fougueux au XVIII[e] siècle. J. J. Rousseau était un de ses grands admirateurs. Nous empruntons à ce sujet, au *Journal de l'Empire* du 14 décembre 1811, un fragment des Lettres de Bjœrnstæhl (1770), traduites du suédois en italien, et de l'italien en français, par M. Boissonade; il est intitulé : *Quelques particularités sur J. J. Rousseau* ] :

« Je veux vous écrire une petite lettre sur un grand homme, sur M. J. J. Rousseau.

« Il arriva à Paris vers la fin de juin, comme je vous en ai dit un mot dans ma dernière lettre. J'ai fait avec lui une connaissance aussi étroite qu'il est possible de la faire avec un philosophe si bizarre. Il s'occupe de l'étude des plantes avec cette vivacité et cette ardeur qui caractérisent toutes ses actions. A la première visite que je lui fis, il me demanda si j'avais appris la botanique : je lui répondis que M. Linné m'en avait de temps à autre donné quelques leçons. Il se leva, et me dit d'une voix très-animée : « Vous connaissez donc mon maître et mon pré- « cepteur, le grand Linné ! Si vous lui écrivez, saluez-le de ma « part, et *mettez-moi à genoux devant lui* (ce sont ses propres « paroles) ; dites-lui que je ne connais pas sur la terre de plus « grand homme que lui, que je lui suis redevable de ma santé « et de ma vie même. » Et il ajouta plusieurs autres choses très-fortes et qui montraient sa haute estime pour le plus grand botaniste du monde.

« Ensuite M. Rousseau me fit voir la *Philosophie botanique* et me dit : « Dans ce livre, il y a plus de sagesse que dans les plus « grands in-folio ; on n'y trouve pas un mot qui ne soit absolu- « ment nécessaire : c'est tout le contraire de vos livres du Nord, « qui sont toujours trop chargés d'érudition. » Un si grand éloge dans la bouche de M. Rousseau était la chose à laquelle je m'attendais le moins ; car, en général, il parle peu et n'est pas prodigue de louanges, mais le nom de Linné l'avait fait sortir de son caractère.

« Il me demanda si je croyais qu'une lettre de lui fît plaisir à M. Linné, ajoutant qu'il voulait lui en écrire une et me la confier. Je l'assurai que M. Linné ne pourrait recevoir de Paris

Linné paraît croire qu'Adam et Ève étaient géants, et que la pauvreté et d'autres causes ont, de génération en génération, diminué la taille de l'espèce humaine; il s'étonne de trouver les régions élevées de l'atmosphère moins denses que les parties inférieures; il insinue que l'attraction polaire peut tordre les fibres des arbres.

J'avoue que de pareilles idées ne sont pas fort raisonnables. Il faut, au moins, considérer qu'à l'époque de ce

une lettre qui lui fût plus agréable, et je le priai de ne pas oublier l'engagement qu'il venait de prendre. Cette circonstance est fort remarquable, car M. Rousseau n'aime point à écrire de lettres, et même il ne lit pas celles qui lui sont adressées. Une fois, je lui demandais s'il en avait reçu une d'un de mes amis qui, j'en étais très-sûr, lui avait écrit, et je le lui nommai : il me répondit qu'il ne se souvenait point de son nom ; que d'ailleurs il n'avait point le temps de lire les milliers de lettres qui lui arrivaient, et encore moins d'y répondre ; qu'il lui faudrait pour cela entretenir cinq ou six secrétaires qui lui coûteraient beaucoup d'argent.

« Comme on m'avait dit que M. Rousseau se proposait de composer un livre de botanique, je lui demandai un jour si cela était vrai. Il m'assura que non, et ajouta qu'il y avait une grande différence entre être maître et être disciple ; que l'usage actuel était de commencer par enseigner les autres avant que d'apprendre pour soi-même, mais qu'il ne voulait pas s'y conformer. « Je suis, dit-il, élève de M. Linné, et je m'en fais honneur. » Je voulus savoir ce qu'il pensait de M. Adanson. Il me dit que M. Adanson, et Crantz en Allemagne, avaient appris de M. Linné tout ce qu'ils savaient, et qu'ensuite ils avaient eu l'ingratitude de dire du mal de leur maître. « Au reste, continua-t-il, il y a « en France beaucoup de botanistes linnéens, » et il m'en nomma quelques-uns de Lyon, de Montpellier et d'autres villes : j'en ajoutai un de Rouen, que je connaissais. » Ω

[On a remarqué plus haut l'expression de Rousseau : « METTEZ-MOI *à genoux devant lui.* » Il est curieux d'observer que cette expression fut aussi employée par Voltaire, au dire du même M. Bjœrnstæhl qui, dans ces deux cas, la rapporte en français : « Ensuite il (Voltaire) nous parla avec un vif plaisir de l'importante révolution qui venait d'arriver en Suède, et il s'écria avec une grande emphase et d'une voix éclatante : « Le roi Gustave « est adoré en Europe. Quand vous serez arrivé, METTEZ-MOI *aux « pieds de ce grand roi.* » (Voy. *Journal de l'Empire* du 14 janvier 1812 : *Quelques particularités sur Voltaire*, traduites par M. Boissonade.)] (*Note de l'Editeur.*)

voyage, Linné n'avait que vingt-cinq ans ; qu'il attachait sans doute peu d'importance à cette relation, puisqu'il ne l'a jamais publiée. S'il l'eût mise au jour lui-même, il eût sans doute retranché ces passages et quelques autres qui ont déplu à son rigide censeur. Pourtant je ne voudrais pas répondre qu'il eût supprimé une certaine histoire de grenouilles que le journaliste regarde comme le comble de l'absurdité.

Mais ici encore j'essayerai de justifier Linné, en renvoyant le critique aux *Mémoires d'une Société célèbre;* il y trouvera (t. III, p. 417, 430 et 440) qu'une femme de Courson, en Normandie, vomit des chenilles et un lézard vivants, et qu'un homme de Beauvais vomit des chenilles vivantes. Le *Journal des Débats* des 16 avril et 30 mai 1804 fait aussi mention d'une paysanne allemande qui vomit plusieurs vipères.

Je voudrais bien que le savant et spirituel auteur des *Erreurs populaires en médecine* [M. Richerand] eût traité la question de la génération et du séjour des animaux dans le corps humain : l'erreur, ou de ceux qui nient ou de ceux qui affirment, ne serait pas indigne d'exercer sa judicieuse critique.

# LXIII

## LA LITTÉRATURE HOLLANDAISE

### A PROPOS DE *ROSE ET DAMÈTE* DE M. LOOSJES [1].

Je dirai peu de mots du roman hollandais *Rose et Damète :* la pastorale est un genre qu'aujourd'hui l'on néglige beaucoup. Les romans que l'on nous a donnés depuis quelques années sont conduits par des moyens si violents, qu'une pastorale doit nécessairement nous paraître bien froide; les prodiges tragiques dont on nous rassasie ont si fort blasé notre goût, que l'intérêt doux et faible des aventures innocentes des bergers nous semble trop languissant et ne peut plus nous émouvoir. Je n'ose dire à des lecteurs dont la sensibilité est devenue très-exigeante que *Rose et Damète* les intéressera beaucoup; mais je leur recommanderai de lire ce petit livre, comme une production estimable d'une littérature qui nous est à peu près inconnue.

En France, on ne regarde guère les Hollandais que comme un peuple de commerçants : on honore leur caractère moral, mais on ne les croit pas très-appliqués aux belles connaissances, et leur langue, que personne n'apprend, passe pour un jargon fort rude que l'on ne peut ni parler ni écrire avec grâce. La vérité est que les

[1] *Journal de l'Empire* du 16 mars 1808.

Hollandais ont une langue très-riche, très-énergique, et une littérature très-étendue : l'une et l'autre, je l'avoue, ne sont guère connues hors de la Hollande ; mais on ne peut rien conclure de leur obscurité contre leur mérite.

L'Angleterre avait déjà Shakspeare, Cowley, Waller, Milton, Dryden, Pope, Addison, et personne en France ne les lisait ; leurs noms mêmes étaient ignorés. Voltaire le premier nous donna du goût pour la littérature de nos voisins. L'espagnol, que l'on a longtemps étudié, est aujourd'hui comme abandonné ; le portugais est inconnu ; la langue russe, que l'on dit si belle et qui a été écrite par quelques bons auteurs, n'est apprise par personne, et il n'y a pas beaucoup d'années que l'on cultive avec quelque soin la littérature allemande. On voit, par ces exemples, qu'il y a eu un peu de hasard dans le succès qu'ont eu en France les littératures étrangères : la mode même s'en est mêlée, et les Hollandais, dont la langue n'est point à la mode, ont, sans que nous nous en doutions, une foule d'excellents livres.

Je ne finirais pas, et d'ailleurs je sortirais de la question, si je voulais parler ici de ce grand nombre d'ouvrages supérieurs qui ont paru en Hollande sur toutes les parties des hautes sciences et des lettres classiques. Leeuwenhoek, Musschenbroek, Huygens, Boerhaave, Nieuwland, Grotius, Hemsterhuys, Valckenaer, Schultens et trente autres, portent des noms connus et respectés de toute l'Europe savante. Mais la célébrité de ces grands hommes a été à peu près inutile à la langue hollandaise qu'ils ont presque toujours négligée pour écrire en latin : comme écrivains, ils appartiennent plutôt à l'Europe qu'à la Hollande, ayant préféré à l'usage de leur langue particulière celui de la langue universelle.

Bornée à ses littérateurs nationaux, la Hollande ne paraîtra point stérile.

A la tête de ses poëtes, elle nomme Vondel : Vondel

est le Shakspeare hollandais. S'il a les défauts du tragique anglais, on dit qu'il en possède aussi les beautés vigoureuses : son *Palamède* avec des chœurs, son *Phaëton*, son *Gisbert d'Amstel*, passent à Amsterdam et à La Haye pour des pièces admirables. A quatre-vingt-quatre ans, Vondel traduisit en vers les *Métamorphoses* d'Ovide. Hoogvliet, van der Goes, Rotgans, ont publié de grands poëmes épiques et descriptifs. M. de Haren est auteur des *Aventures de Friso*, épopée en dix chants, d'un *Léonidas* et de plusieurs *Odes*. Voltaire a adressé de beaux vers à M. de Haren : M. Jansens nous a traduit ses poëmes; mais le chantre de *Friso* n'en est pas pour tout cela moins inconnu en France. Poot s'est distingué dans la poésie érotique et a mérité, par l'excellence de sa diction, de faire autorité dans les difficultés grammaticales. Focquembrog a excellé dans le genre burlesque. Les Hollandais citent encore avec de grands éloges Huydecoper, Nomsz, M. et madame de Winter, et beaucoup d'autres sur lesquels je ne peux m'arrêter.

Parmi les prosateurs, il faut distinguer d'abord Hooft, traducteur de Tacite, auteur d'une excellente *Histoire des Pays-Bas* et d'une *Vie de Henri IV*, pour laquelle Louis XIII lui envoya des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel. Dans le siècle dernier, M. Wagenaar a donné, en vingt volumes, l'*Histoire de la Patrie*. On lui accorde toutes les qualités qui font le grand historien : il est à la fois érudit, impartial, éloquent. Son livre est devenu le livre national.

M. Loosjes auquel, faute d'espace, je me hâte d'arriver, occupe une fort belle place parmi les littérateurs hollandais : ses ouvrages sont nombreux ; ses *Contes moraux* lui font beaucoup d'honneur, et la *Pastorale* dont j'ai annoncé la traduction ne pourra donner aux lecteurs français qu'une idée très-favorable de son talent.

Le traducteur témoigne la crainte modeste d'avoir nui

aux beautés de son auteur par la faiblesse de son imitation. Je ne suis point en état de juger si M. Loosjes a beaucoup perdu en passant dans notre langue; mais je trouve que le style de la traduction a presque toujours de la douceur, de l'élégance et de la correction, et j'ai d'autant plus de plaisir à en faire la remarque, que je soupçonne le traducteur d'être étranger et peut-être hollandais lui-même.

J'ai observé, en effet, trois ou quatre négligences qu'un Français, je crois, n'aurait pas commises. Par exemple, je lis : « Un agneau *se montrait entre le bras* de « la tendre Zélie, *sur lequel* il reposait doucement sa tête « *laineuse.* » *Entre* exige absolument un pluriel; *se montrait* n'est peut-être pas le mot propre, *laineuse* ne plaira guère, et *sur lequel* ne devrait pas être séparé de son antécédent par un nom féminin. On approuvera bien moins encore le mot *innocent* dans la phrase suivante « Le bon « berger revint chargé de cet *innocent.* » Cet *innocent,* pour *ce petit enfant*, est en français une assez mauvaise expression qui ne peut jamais avoir place que dans le style burlesque, tout au plus dans le style marotique et naïf; il me semble qu'elle devrait être exclue d'une pastorale dont la diction est partout noble et poétique.

# LXIV

## ATALA

(Α'ΤΑΛΑ' ἢ ΟΙ' Ε"ΡΩΤΕΣ, κτλ.)

TRADUIT DU FRANÇAIS EN GREC MODERNE VULGAIRE[1].

J'avais eu l'idée de commencer ce second article[2] par quelques détails sur les diverses opinions qui partagent aujourd'hui les littérateurs grecs, les uns proposant pour l'emploi et la réforme de la langue des moyens que les autres rejettent; mais il m'a semblé que ces questions étaient trop délicates à toucher pour un étranger : d'ailleurs je ne me trouve pas suffisamment instruit pour en bien parler. Il est donc à la fois plus prudent et plus convenable de laisser les critiques nationaux débattre ces difficultés entre eux. Il ne m'appartient pas de m'interposer dans de semblables discussions : je n'y ai point de voix.

Seulement je dirai que l'auteur de cette traduction a employé l'idiome vulgaire, soit qu'il tienne au parti des écrivains qui veulent se servir, sans la trop réformer, de la langue actuellement parlée; soit qu'il ait cru ce genre de style plus convenable dans un roman destiné

[1] *Journal de l'Empire* du 20 septembre 1808.

[2] Nous avons donné le premier article au tome Ier, n° XXXIII, sous le titre de *la Littérature des Grecs modernes*.

(*Note de l'Éditeur.*)

à toutes les classes de lecteurs, et particulièrement aux femmes qu'un langage plus littéraire et plus classique aurait peut-être embarrassées.

Cette traduction a de la grâce et de la facilité. Un jeune Grec plein d'esprit et de goût, qui en lisait devant moi quelques pages, était, à la vérité, offensé par moments de certains mots qu'il ne trouvait ni assez corrects ni assez purs; mais il admirait le naturel de la phrase, le ton du style toujours original et libre, et trouvait un grand charme à cette lecture. Ce que j'ai lu moi-même ne m'a pas moins charmé; cependant, comme presque toujours je comparais la copie au modèle, il m'a paru qu'en un petit nombre d'endroits, le traducteur avait trop faiblement rendu la pensée de l'auteur.

Par exemple, M. de Châteaubriand peignant le cours majestueux du Meschacebé, dit « qu'il répand ses eaux « débordées autour des colonnades des forêts et des py- « ramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des dé- « serts. » Voici le grec littéralement traduit : « Il assiége « les colonnes des forêts et les tombes pyramidales des « Indiens. Le fleuve Meschacebé est, en un mot, le Nil « des déserts de l'Amérique. » Cette verbeuse et flasque paraphrase ôte au dernier trait tout éclat, toute vigueur, et ce qui dans l'original est brillant et animé n'a plus dans la copie ni mouvement ni chaleur.

Je trouve un pareil défaut dans la description de la chute du Niagara. M. de Châteaubriand s'exprime ainsi: « La masse du fleuve, qui tombe au levant, descend « dans une ombre effrayante; on dirait une colonne « d'eau du déluge. » Ce qui est traduit en ces termes ou leurs équivalents : « Il tombe au levant dans des lieux « sombres, semblables aux hautes colonnes que forma « le déluge avec ses eaux, selon la sainte Écriture. » L'on voit assez combien cette inutile redondance énerve la pensée, il y a d'ailleurs un contre-sens. Assurément

ce ne sont point les lieux sombres qui sont semblables aux colonnes d'eau du déluge, mais la masse immense de la cataracte précipitée.

*Atala* est maintenant, je crois, traduit dans toutes les langues de l'Europe. Sans parler des nombreuses traductions en anglais, en allemand, en italien, il y en a en hollandais, en portugais, en polonais, en russe, en suédois, et même en hongrois. Les Grecs en ont deux à présent, celle dont je viens de parler, et une autre que M. de Châteaubriand a vue lui-même dans le Péloponèse, à Mistra, entre les mains d'un caloyer.

La destinée de ce roman, si brillante chez les étrangers, n'a pas été moins heureuse en France. Les beautés éloquentes répandues dans *Atala,* dans *René* et dans le *Génie du Christianisme*, ont trouvé parmi nous de nombreux admirateurs. Mais les critiques ont été nombreuses aussi, très-sévères et, il faut le dire, souvent injustes, trop souvent injurieuses. Tel est l'effet de nos perpétuelles divisions, que nous jugeons certaines productions littéraires bien plus avec nos passions qu'avec notre goût, et ces doux noms de religion et de philosophie, qui ne devraient inspirer que des sentiments humains et pacifiques, sont presque toujours le signal des querelles.

Je ne viens point ajouter ici un nouvel éloge d'*Atala* à tous ceux qu'en ont déjà fait des critiques plus habiles que moi, des littérateurs dont le goût est plus pur et plus exercé que le mien. Que dirais-je, après eux, qu'ils n'aient dit déjà? Pour paraître neuf, peut-être voudrais-je dire autrement, et je ne dirais pas si bien. Dernièrement encore, dans les *Tableaux de la Nature,* que M. Eyriès nous a si élégamment traduits, le célèbre M. de Humboldt parlant de quelques grands peintres des scènes physiques, de Herder, de Buffon, de M. Bernardin de Saint-Pierre, joignait à leurs noms celui de M. de Châteaubriand,

et vantait l'*inimitable vérité* de ses descriptions. Que signifieraient mes éloges après de tels suffrages ? Pourrais-je ramener ceux que M. de Fontanes et M. de Humboldt n'auront pas persuadés.

Mais M. de Châteaubriand, qui a été si bien loué, n'a peut-être pas été aussi bien défendu. Je veux essayer de répondre à un de ses critiques.

Il a paru clandestinement (à Bruxelles, je crois), sans nom d'auteur, ni de lieu, ni d'imprimeur, une petite brochure dirigée principalement contre M. de Châteaubriand. Je n'ai point fait de recherches sur l'histoire de cette publication : je laisse ce soin tout entier aux bibliographes. Ils tâcheront de découvrir en quelle année un écrivain, poussé par des vues peu louables, attaqua sans delicatesse, sans dignité, sans décence, avec esprit pourtant, un auteur dont le mérite et les sentiments sont tels, que même en le critiquant, ses plus grands adversaires lui doivent témoigner des égards. Dans ce petit pamphlet, on a réuni, avec plus de malignité que de bonne foi, un grand nombre de phrases prises de tous côtés dans les ouvrages de M. de Châteaubriand. Ce rapprochement forcé produit beaucoup de singularités, d'incohérences et d'obscurités. Il faut convenir que ce moyen de critique n'est pas loyal, et qu'il n'est point d'auteur qui, traité de la sorte, échappât au ridicule.

Parmi toutes les phrases qui ont déplu à ce rude critique, en voici une qui fut également condamnée autrefois par un célèbre académicien, et qu'à la première lecture j'avais aussi quelque peine à croire justifiable : « Le « courant du milieu entraîne vers la mer *les cadavres* des « pins et des chênes. » Cette métaphore est grande, énergique, imposante ; mais son audace singulière étonne le lecteur : elle est de celles que Longin nomme périlleuses.

Que les hommes d'un goût scrupuleux et timoré ne se

hâtent pas trop de condamner; ils verront que si l'éloquent auteur a été hardi, il ne l'a pas été sans prudence, et qu'il a pour lui d'assez bonnes autorités.

Sulpicius, dans cette lettre qu'il écrivit à Cicéron (IV, 5) pour le consoler de la mort de sa fille Tullia, emploie, entre autres arguments, le lieu commun si rebattu des vicissitudes humaines; mais il le traite d'une façon neuve. « Je revenais d'Asie, dit-il, et je faisais voile d'Égine vers « Mégare: je promenais ma vue sur tous les rivages « d'alentour; derrière moi était Égine, Mégare devant « moi, à ma droite le Pirée, et Corinthe à ma gauche. « Ces villes, qui furent autrefois très-florissantes, sont « maintenant renversées et détruites, et je faisais en « moi-même cette réflexion: Eh quoi! tandis qu'en un « même lieu gisent épars *les cadavres* de tant de cités, « chétifs mortels que nous sommes, nous nous récrions « avec impatience quand le temps ou le glaive emporte « quelqu'un de nous! » *Cum uno loco tot oppidûm cadavera projecta jacent......*

Je me souviens qu'à l'Université les professeurs croyaient n'avoir jamais assez loué cette magnifique pensée.

Saint Ambroise, dont le style n'est point à mépriser, a dit, à l'imitation de Sulpicius (Épître xxxve): « *Tot igitur « semirutarum urbium cadavera, terrarumque sub eodem « adspectu funera.* »

Le fils du grand Racine, écrivain toujours correct et peu hardi, n'a pas craint cependant de transporter cette métaphore dans notre langue. Il parle ainsi dans le premier chant de la *Religion :*

Peuples, rois, vous mourez, et vous, villes, aussi;
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels *cadavres* épars dans la Grèce déserte!
Et que vois-je partout? La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voici maintenant de quelle manière Rousseau commence sa treizième cantate :

Arbres dépouillés de verdure,
Malheureux *cadavres des bois*,
Que devient aujourd'hui cette riche parure,
Dont je fus charmé tant de fois?

Si l'on m'opposait que mes exemples français appartiennent à des poëtes, et que les figures des poëtes ne sont pas toujours à l'usage des prosateurs, je répondrais que M. de Châteaubriand est, en prose, plus poëte que beaucoup de versificateurs ne le sont en vers, et que si l'on rejette ce genre de style, il faudra condamner non-seulement M. de Châteaubriand, mais Fénelon, mais Buffon, mais M. Bernardin de Saint-Pierre. En vérité, ce serait faire de trop grands sacrifices à une vaine théorie [1].

[1] C'est un curieux spectacle de voir ici le classique M. Boissonade défendant les hardiesses de Châteaubriand avec d'autres hardiesses de l'antiquité. On conçoit que Châteaubriand n'ait pas redouté un critique, si bien armé pourtant, mais qui savait comprendre toute originalité de bon goût et défendre toute hardiesse antique. (*Note de l'Éditeur.*)

# LXV

## LE BARDE DE LA FORET NOIRE

(IL BARDO DELLA SELVA NERA)

POËME ÉPICO-LYRIQUE PAR M. MONTI [1].

M. Monti, voulant chanter les exploits de l'Empereur d'une manière qui fût digne et de leur grandeur et de son talent poétique, a dû choisir l'épopée.

Mais ce genre est devenu plus difficile à traiter que jamais. De l'aveu des meilleurs critiques, la fable, c'est-à-dire le merveilleux, est une partie essentielle de l'épopée ; il ne peut y avoir d'épopée où manque ce ressort. C'est ainsi que la *Pharsale*, privée de moyens surnaturels, a été justement retranchée du nombre des épopées véritables, et n'est plus regardée des maîtres de l'art que comme une histoire sentencieuse et ampoulée, écrite infidèlement en vers héroïques.

Mais quel merveilleux employer aujourd'hui? La mythologie païenne, manquant désormais du fondement de la religion qui la sanctifiait, n'a plus ni intérêt ni force. La mythologie des fées et des enchanteurs qui, au temps du Tasse et de l'Arioste, pouvait encore remplacer la première, ne peut être admise dans des événements récents. Et d'ailleurs, comment appliquer le merveilleux

[1] *Journal de l'Empire* du 12 janvier 1807.

à l'action d'un poëme dont le héros est tel que l'imagination du poëte le saurait à peine montrer aussi grand qu'il l'est par lui-même, où l'histoire est plus merveilleuse que la fable, où la présence des prodiges véritables exclut les prodiges inventés?

Toutes ces difficultés, M. Monti les a parfaitement senties, et, cherchant le moyen d'y échapper, il a cru le trouver dans la poésie barde qui, selon lui, réunit le double caractère de la poésie épique et de la poésie lyrique. *La poesia bardita,* dit-il dans son épître à l'Empereur, *riunendo e temperando l'uno coll' altro il doppio caractere del epica e della lirica, mi è sembrata, se non la sola, almeno la più acconcia ad ordire una qualche tela poetica dei portenti per voi operati.*

Cette opinion de M. Monti n'étant pas par elle-même d'une évidence parfaite, peut-être devait-il l'appuyer sur quelques raisons : il fallait montrer comment la poésie barde (si pourtant il y a une poésie barde) est essentiellement épique et lyrique; faire voir ensuite comment ce double caractère la rend propre à l'épopée moderne. Pour moi, je l'avoue, j'ai quelque peine à le comprendre; et je ne vois pas que les difficultés soient beaucoup diminuées, puisque, comme les autres, cette épopée barde a besoin de l'accessoire du merveilleux. Le talent de M. Monti a échoué contre cet écueil.

Ce poëte, qui sait si bien que le merveilleux du paganisme ne peut être admis dans le récit de faits arrivés sous nos yeux, a eu pourtant recours à des créations allégoriques qui, outre le défaut d'être païennes, et par conséquent déplacées, ont encore celui d'être extrêmement froides. Je veux parler de ce merveilleux qui personnifie les passions et les met en scène, merveilleux métaphysique et sec, employé déjà sans succès dans quelques épopées modernes.

Dans le troisième chant, où la prise d'Ulm est racontée,

la Peur et la Lâcheté sont les instruments de toute l'action. Ce sont elles qui, épouvantant le faible Mack, le poussent à se rendre et à livrer sans combat une armée entière. M. Monti fait en ces termes leur généalogie : « Lorsque l'éternelle Nuit, sombre compagne de « l'Érèbe, eut enfanté l'Angoisse, les Embûches, le « Deuil, le Mensonge, les louches Querelles, le Mépris « des lois, l'horrible Faim qui conseille le Crime, triste « et affreuse famille, elle fut encore mère de la Lâcheté « et de la Peur, monstres hideux que Jupiter a faits les « ministres de Mars. » Rien de plus froid ne se peut imaginer ; et que font aux circonstances de l'année dernière l'Érèbe, Mars et Jupiter? Dans un autre endroit, le Deuil de l'Europe, étrange divinité, frappe vainement à la porte de M. Pitt que la Cruauté tient fermée :

. . . . . . mentre alle porte
Che Crudeltà tien chiuse, inesaudito
Batte il Pianto d'Europa.......

(*Canto III*, p. 31 de l'édition de Florence, 1806.)

Vingt personnages de la même nature se pressent dans le cabinet du ministre anglais : « La Trahison, qui « tient dans sa main droite un poignard, et de l'autre « reçoit le prix des poudres infernales vainement allu- « mées sur les rives de la Seine ; la Calomnie, la Per- « fidie, le faux Intérêt, l'Orgueil des grands crimes, la « Joie impie des larmes d'autrui, la Rage des vaines « conjurations et des faux calculs, etc. » Toutes ces images me semblent sans effet. La pompe des vers et le luxe ambitieux des épithètes déguisent mal ce qu'elles ont de faible, de mesquin et même d'un peu ridicule. Je m'étonne vraiment que de si étranges idées aient pu ne pas déplaire à un homme d'aussi bon goût que M. Monti.

Voici en peu de mots quel est le sujet du poëme :

Du haut d'une montagne qui domine la vallée d'Ulm,

le barde Ullin aperçoit l'armée française et celle des Allemands prêtes à en venir aux mains; il les contemple quelque temps immobile et silencieux : puis son esprit « s'échauffant de prophétiques vapeurs, » il prend sa harpe des mains de sa fille Malvina, et prédit les malheurs qui menacent l'Autriche. Cependant le combat s'est engagé, et les Français vainqueurs poursuivent leur marche vers Ulm. Ullin et Malvina descendent pour porter du secours aux blessés. Arrivés sur le champ de bataille, le premier objet qui frappe leurs regards est un Français baigné dans son sang et respirant à peine; les soins qu'ils lui prodiguent le rappellent à la vie, et bientôt Térigi a repris assez de forces pour les suivre jusqu'à leur demeure. Là, le vieillard applique sur les blessures du jeune guerrier des plantes dont il connaît les vertus salutaires, et Malvina, dont le cœur passe un peu vite de la commisération à l'amour, se joint à son père dans ce pieux office.

Quoique le barde eût toujours caché sa vie dans une profonde retraite, loin des villes et du commerce des hommes, cependant la renommée de Bonaparte était venue jusqu'à lui, et depuis longtemps il avait le désir de connaître, avec détail, les exploits de ce héros. Quand il crut que Térigi pouvait, sans danger, satisfaire sa curiosité, il lui demanda ce récit. Charmé d'avoir une occasion de témoigner à ses hôtes sa reconnaissance, Térigi raconte épisodiquement les premières campagnes d'Italie, l'expédition d'Égypte et les événements du 18 brumaire.

Le sixième chant finit avec ce récit, et termine la première partie seule publiée aujourd'hui.

Ce qui distingue, en général, ce nouvel ouvrage de M. Monti, c'est la beauté des détails, un haut ton de poésie, un beau langage, de riches et nobles images, et ce goût classique d'antiquité qui est une si excellente

décoration des productions modernes. Un grand nombre de passages sont habilement empruntés aux anciens, et charment le lecteur, auquel il donnent l'occasion de faire d'agréables rapprochements.

En lisant ces beaux vers :

. . . . . . . . Alto tremava
Sotto l' ugna de'fervidi cavalli
La terra, e chiuse ne' romiti alberghi
Di Vertinga le madri e di Gunsburgo
Si stringean trepidando i figli al seno. (*C. I.*)

on se rappelle que Virgile avait dit de même :

*Et trepidæ natos pressere ad pectora matres.*

. . . . . . . . . Et de leurs bras tremblants
Les mères sur leur sein ont pressé leurs enfants.
(Delille.)

Je remarquerai que Goldsmith, décrivant les Suisses, a fait un heureux emploi de cette idée dans *the Traveller:*

And as a child, when scaring sounds molest,
Clings close and closer to the mother's breast,
So the loud torrent and the whirlwind's roar
But bind him to his native mountains more.

Ailleurs, le barde emprunte encore à Virgile l'expression de ce sentiment si touchant et si naturel :

Infelice a far mia degl' infelici
La sventura imparai. . . . . . (*C. II.*)

*Haud ignara mali miseris succurrere disco.*

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.
(Delille.)

Au cinquième chant, l'image de la France apparaît, en Égypte, à Bonaparte, comme celle de Rome apparut à César, aux bords du Rubicon :

Ecco stargli davanti eccelsa e ritta
L' augusta immago della patria afflitta;
Avea lacero il crin, smorto il bel viso,
E su la guancia lagrime e squallore. (*C. V.*)

Le fond de ces vers appartient évidemment à Lucain :

Ingens visa duci patriæ trepidentis imago,
Clara per obscuram vultu mœstissima noctem,
Turrigero canos effundens vertice crines
Cesarie lacera, nudisque adstare lacertis. (*Lib. I*, v. 186.)

La langue italienne aime les antithèses, et l'on sait que le Tasse et les meilleurs poëtes en ont mis souvent où il en fallait le moins. M. Monti ne s'est peut-être pas assez défendu de ce défaut. Il dit que le soldat français est armé *più di cor che di ferro*, « plus de *cœur* que de *fer;* » que le *cœur* de Malvina courut avant son *pied* au secours du malheureux Térigi :

. . . . . . . . E pria che il *piede*
Corse l'alma in ajuto all' infelice. (*C. II.*)

Cette opposition entre le cœur et le pied a, je ne sais trop pourquoi, plu singulièrement à M. Monti ; il la reproduit fréquemment :

. . . . . . . de' forti i figli
Hanno *al piè* la catena, e non *al core.* (*C. II.*)

. . . . Parte *il piè,* ma resta *il core.* (*C. II.*)

. . . . . . . . . . Ma non rispose.
L'infermo *piede* alla virtù *del core.* (*C. IV.*)

L'ali *al piè,* l'ali *al cor* primo esser vuole. (*C. V.*)

Voici encore quelques passages où je désirerais plus de justesse dans l'idée et de goût dans les images :

. . . . . Ed uscìa di ciascheduna
In un col sangue una segreta voce
Che al cor parlava di Malvina. . . (*C. II.*)

« Et de chacune de ses blessures sortait avec le sang une « secrète voix qui parlait au cœur de Malvina. »

La bramoza di nuove dilettanze
Alma nel petto mi stancava, e dentro,
Si qui dentro sentìi che d'un sol fiore
Ir contenta non può questa divina
Nostra farfalla. . . . . . . . . . (*C. II.*)

« Mon âme, avide de nouvelles jouissances, se fatiguait, « et je sentais intérieurement que ce divin papillon ne « peut se contenter d'une seule fleur. »

Et tutte del suo brando e del suo senno
L'opre vidi e conobbi, e nel volume
Tutte le porto della mente impresse. (*C. II.*)

« J'ai vu toutes les œuvres de son épée et de sa sagesse, « et je les porte écrites dans le livre de mon esprit. »

Cette voix qui sort avec le sang, ce papillon et sa fleur, ce livre de l'esprit, sont, à mon sens, des bizarreries tout à fait condamnables, si on les juge dans le goût de notre littérature et de notre langue. Les Italiens peut-être en pensent différemment, et ils me trouveront fort ridicule, sans doute, de blâmer ce qu'ils approuvent.

Non omnes eadem mirantur amantque,

et la chose ne vaut guère qu'on en dispute; pourtant les règles du goût, dans le style, ne sont pas tout à fait arbitraires : elles sont appuyées sur la justesse naturelle des idées et l'exact rapport des images avec les objets représentés, et il n'y a point de goût national qui vaille mieux que le goût naturel.

M. Monti a écrit ses quatre premiers chants en vers blancs, que les Italiens appellent *sciolti*, et il y a mêlé quelques morceaux lyriques ; le cinquième et le sixième sont en octaves rimés. Cette variété de mètres, dans un poëme épique, est une singularité dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple. Serait-ce par hasard un des privilèges de l'épopée *barde?* Cette question intéresse particulièrement la littérature italienne : c'est aux critiques italiens à prononcer[1].

[1] Il a été fait une *Réponse* à cet article, sans doute par l'auteur lui-même, Vincent Monti; *Gênes*, 1807. Nous n'avons pu nous la procurer encore. Si nous la découvrons, il en sera parlé aux *Additions et Corrections*. (*Note de l'Éditeur.*)

# LXVI

## LE DIABLE BOITEUX

(IL DIABLO COXUELO)

TRADUIT DE PEREZ DE GUEVARA[1].

Il faut bien se garder de croire que le *Diable boiteux* de Lesage soit une traduction de Guevara. Lesage a pris, il est vrai, dans l'auteur espagnol l'idée principale et le cadre de son roman ; mais presque tous les détails sont à lui ; le dénoûment lui appartient, et s'il n'est pas l'auteur des épisodes, au moins ce n'est pas à Guevara qu'il les a empruntés.

Guevara est plein d'allégories très-froides (comme le sont presque toujours les allégories), d'allusions et de particularités tellement locales qu'elles ne peuvent guère charmer que des Espagnols, parce qu'il n'y a guère que des Espagnols qui les puissent bien comprendre, et encore, je suis à peu près sûr qu'aujourd'hui Guevara ne peut pas toujours être entendu sans commentaires.

Son style n'est pas toujours non plus de fort bon goût. Par exemple, il ne craint pas d'écrire « que les rues de Séville sont presque toutes *filles du labyrinthe de Crète,* et que le Diable boiteux en était le Thésée, sans pourtant avoir besoin du fil d'Ariane. » Quand le Diable eut enlevé

[1] *Journal de l'Empire* du 23 octobre 1812.

les toits des maisons, son historien dit que *l'on découvrit la chair du pâté de Madrid.* Lesage, empruntant cette image bizarre, a senti qu'il fallait l'adoucir : il lui donne la forme d'une comparaison, et, n'étant pas encore, malgré cette précaution, assez sûr de la faire approuver, il nomme l'auteur espagnol et la lui attribue : « Alors l'écolier vit, comme en plein midi, l'intérieur des maisons; « de même, dit Luis Velez de Guevara, qu'on voit le de« dans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte. » Mais Lesage s'est bien gardé d'imiter le début du troisième chapitre, où Guevara dépeint le tumulte de la ville au point du jour : « Déjà, dans la marmite humaine de la cour, « hommes et femmes commençaient à bouillir, emportés « en tous sens... Déjà l'Océan rationnel de Madrid se cou« vrait de baleines à roues, qui, d'un autre nom, sont ap« pelées carrosses... et il s'élevait une telle poussière de « mensonges et de faussetés, que pour rien au monde on « n'eût pu découvrir un brin de vérité. Cependant don « Cleofas suivait son camarade, etc. » Je comprends parfaitement que Guevara a voulu plaisanter, et faire un galimatias burlesque. Quoique le burlesque soit essentiellement de mauvais goût, il y a pourtant des degrés du mauvais au détestable; et je m'imagine que ces métaphores de la *marmite humaine* et des *baleines à roues* auraient déplu même à Scarron.

Si Lesage a judicieusement rejeté tout ce qui ne convenait ni à nos idées ni à notre langue, peut-être aussi mérite-t-il le reproche d'avoir négligé quelques traits qu'il pouvait employer heureusement. Sa plume aurait, ce me semble, rendu fort plaisante l'aventure de ces deux voleurs, dont parle Guevara, dans son second chapitre.

Ils sont entrés, à l'aide d'un passe-partout, dans la maison d'un riche étranger. Les voilà devant un sac énorme, un sac de cinq pieds de haut, rempli de réaux

de huit. Il est trop grand pour qu'ils puissent l'emporter, et d'ailleurs ils craignent que le bruit ne les trahisse. Dans cet embarras, ils se décident à ouvrir le sac, et à remplir provisoirement leurs poches de réaux. Pour ce qui restera, ils feront un autre voyage; ils en feront deux : ils en feront jusqu'à ce que le sac soit entièrement vide. Ils commençaient à dénouer le sac, lorsque tout à coup le propriétaire, qui s'y était enfermé pour mieux garder ses écus, passe sa tête par l'ouverture, et leur crie d'une voix de tonnerre : « Messieurs les voleurs, à qui « en voulez-vous? » Les voleurs épouvantés tombent à la renverse, et ne peuvent qu'à grand'peine regagner la fenêtre par laquelle ils étaient entrés.

Dans le même chapitre, Guevara fait le conte, moins gai peut-être que bizarre, d'un mari et de sa femme qui avaient une si furieuse passion pour les carrosses, qu'ils ont dépensé, afin de s'en donner un, tout ce qu'ils auraient dû employer à leur entretien et à celui de leur maison. Ils habitent ce carrosse qui n'a pas encore de chevaux ; ils y dînent, ils y soupent, ils y couchent; depuis quatre ans, ils n'en sont pas sortis une seule fois, pas même *para las necesidades corporales ;* ils sont là comme entre quatre murs ; on les prendrait pour deux tortues sous leur écaille. Si quelquefois ils mettent la tête à la portière, ils la retirent bien vite de cette position qui leur semble contre nature, et pourrait leur faire gagner un catarrhe, au moins une fraîcheur. Ils se proposent de s'élargir, en faisant construire sur l'impériale une espèce de grenier, et peut-être le loueront-ils à deux de leurs voisins qui meurent d'envie d'avoir une voiture, et se contenteraient volontiers d'habiter dans les mansardes, en attendant mieux. Le licencié don Cleofas Leandro Perez Zambullo, que cette histoire égaye, dit qu'ils iront dans l'enfer, non pas en *corps* et en âme, mais *en coche* et en âme, *en coche y en alma.*

Don Cleofas visite, dans Guevara comme dans Lesage, l'hôpital des fous. Le Diable lui montre, dans une chambre toute pleine de papiers et de livres, un grammairien qui a perdu la raison en cherchant le gérondif d'un verbe grec. C'est le modèle du maître d'école de Lesage, lequel s'était trop longtemps obstiné à trouver le *paulo-post futurum*. Dans une autre loge est un historien, à qui la perte de trois décades de Tite Live a renversé la cervelle. Plus loin, don Cleofas voit un musicien qui imite le chant des oiseaux, et qui sort de chaque trait comme d'une attaque de nerfs. On l'a enfermé parmi les fous, parce qu'il chantait toujours, excepté lorsqu'on l'en priait, « impertinence ridicule qu'ont presque tous les « musiciens. » Cette réflexion fort déplacée est du Diable boiteux.

Ce volume, qui a été imprimé à Paris, ne serait sûrement ni plus beau, ni plus correct, s'il sortait véritablement des presses de M. Benito Cano, dont il porte le nom.

Je n'ai pas compris pourquoi l'imprimeur a employé si rarement (deux fois peut-être) le point d'interrogation renversé : *¿ Qui est Diablos suspira aqui ?* (page 5) *¿ Como quieres que yo haga lo que tu no puedes ?* (page 9). Il me semble qu'il fallait employer cette ponctuation partout, ou ne l'employer jamais.

J'expliquerai un peu plus au long cette orthographe espagnole qu'il ne serait peut-être pas inutile d'adopter en français.

Dans les phrases interrogatives ou admiratives, les Espagnols ne se bornent pas, comme nous, à placer un point d'interrogation ou d'admiration à la fin de la sentence : ils placent, au commencement, un point semblable et le renversent. Quelquefois le point ne se place pas devant le premier mot de la phrase, mais seulement à l'endroit où commence l'interrogation. Il résulte de cette méthode que le lecteur est averti de suite du sens

de la phrase entière, qu'il comprend d'abord l'intention de l'écrivain et ne se trompe pas, s'il lit haut, sur l'intonation qu'il doit prendre. Les personnes qui ont lu à haute voix savent combien on fait de contre-sens, faute de pouvoir *deviner*, en commençant une longue période, qu'elle doit avoir le ton de l'interrogation ou celui de l'exclamation. Dans les phrases courtes, l'embarras est moindre, parce que l'œil atteint facilement le point final qui dirige l'intonation; mais souvent il arrive qu'une phrase courte est coupée par la fin de la page. Les points d'exclamation et d'interrogation placés au commencement des phrases faciliteraient merveilleusement la lecture.

# LXVII

## LE GOUPILLON (*O HYSSOPE*)

POËME HÉROÏ-COMIQUE, EN HUIT CHANTS,

TRADUIT DU PORTUGAIS DE DINIZ,

PAR M. J. F. BOISSONADE[1].

### AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Les Portugais instruits regardent Diniz comme un excellent poëte; il est même, de l'avis de quelques-uns, le plus grand poëte du siècle dernier : tous s'accordent à

[1] On sait que M. Boissonade a traduit *O Hyssope* (*le Goupillon*), petit poëme portugais de Ant. Diniz.

Ce petit poëme étant peu connu en France, et la traduction annotée qu'en a donnée M. Boissonade étant introuvable, nous avons pensé qu'on ne verrait pas sans curiosité l'*Avertissement* du traducteur, l'*Argument* et le début du poëme.

On a dit que M. Boissonade avait procuré d'abord deux éditions en portugais du poëme de Diniz, *O Hyssope* (*Paris*, Bobée, 1817 et 1821, in-12). Sa traduction n'est que de 1828 (*Paris*, Verdet, in-18). Nous avions prié M. Boissonade fils de nous transmettre quelques renseignements sur cette traduction. Nous ne pouvons rien faire de mieux que de donner ici la lettre qu'il nous a adressée à ce sujet : elle contient quelques particularités qu'on ne lira pas sans intérêt. (*Note de l'Éditeur.*)

« Cher Monsieur et ami,

« Je vous adresse le résultat de mes recherches sur le *Goupillon*. Je viens de consulter l'exemplaire même de mon père à la *Bibliothèque impériale* qui, vous le savez, a généreusement acquis

dire que le *Goupillon* est un chef-d'œuvre dans le genre héroï-comique.

Il m'a semblé qu'une traduction de ce poëme pouvait offrir de l'intérêt, surtout en France, où la langue portugaise n'est point cultivée, et où le Camoëns seul a jusqu'ici fait quelque fortune.

Déjà, dans le *Mercure étranger* de 1813, feu M. Sané avait donné une notice sur l'auteur et sur l'ouvrage, et fait du premier chant une traduction abrégée. Mais ce morceau, enseveli dans un journal assez peu répandu, ne put exciter beaucoup la curiosité publique, et ne procura, parmi nous, au nom de Diniz et à ses vers aucune célébrité. J'espère que ma traduction servira un peu mieux sa réputation. Elle va le montrer, il est vrai, dépouillé du charme de la versification et de cette mélodie d'une des plus belles langues méridionales, par qui sont cachés, dans l'original, et, pour ainsi dire, voilés quelques graves défauts; mais pourtant, si je ne m'abuse, on y pourra retrouver encore l'invention, la verve, l'i-

tous ses ouvrages, dont je n'ai pu encore recomposer, pour moi, la collection entière.

« Ce que M. Dubeux avait eu de complaisance et d'aimable empressement pour M. Boissonade, en 1828, M. Richard, au même lieu et au même sujet, l'a eu hier pour son fils : il est impossible d'être plus cordialement serviable.

« Voici le résultat de mes recherches :

« Le *Goupillon*, déjà annoté par un auteur portugais, l'est aussi par M. Boissonade. La traduction est une petite édition presque *diamant*, avec de jolies *notulæ*, comme M. Boissonade les savait faire.

« Il y a, sur chaque chant, des rapprochements intéressants, au sujet des emprunts faits à Horace, à Virgile, aux modernes et surtout à Boileau.

« J'ai relevé, à votre intention, quelques-unes des remarques :

« Sur un passage du chant VIII[e], p. 200 :

*Coberto de vergonha, sterco e lama,*

M. Boissonade rapproche ce vers de Delille :

Cultiver les jardins, les vertus et les arts;

magination, qui sont les vraies marques auxquelles un poëte se fait toujours reconnaître.

Le Goupillon de l'église d'Elvas a été, comme le Pupitre de la Sainte-Chapelle de Paris, l'occasion d'une grave querelle, et le poëme de Diniz rappellera parfois au lecteur le *Lutrin* de Boileau. Il était difficile que la conformité des sujets n'amenât pas quelques détails pareils ; mais ces traits de ressemblance sont rares, et il y

il ajoute : « Quand Voltaire a peint Sacrogorgon,

Le chef ARMÉ *de fer et d'impudence*,

« il se rappelait peut-être une élégie de Charleval où il est « question :

De deux voleurs *armés de fer et d'insolence.* »

Puis il renvoie à « l'ÉDITEUR *de la traduction grecque des Méta-« morphoses* d'Ovide par Planude, p. 145 et 274, lequel donne « de nombreux exemples de ces phrases où *le sens propre est uni « au sens métaphorique.* » Vous savez qu'il ne se désigne jamais personnellement; il aime mieux une longue périphrase que se faire trop aisément reconnaître. Ainsi, dans une autre note (p. 199), il nous renvoie à son *Télémaque*, et il dit : « Voir l'ANNO-« TATEUR du *Télémaque de Lefèvre* (1824), t. I, p. 312. »

« Sur un autre passage du chant VIII^e^, à propos de l'*onomancia*, il rappelle l'anecdote que nous avons signalée, t. I^er^, p. 360, sur les superstitions d'Ammien Marcellin, et il cite à cet égard l'*Histoire de Théodose* par Fléchier : « L'onomancie consistait à *devi-« ner l'avenir par des combinaisons de lettres.*

« Il y a dans l'*Histoire de Théodose* par Fléchier (liv. I^er^, n^os^ 39-40) un exemple remarquable d'onomancie :

« Quelques philosophes païens, cherchant à deviner le nom « du successeur de Valens, rangèrent, d'après certains rites ma-« giques, les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et un anneau « enchanté, sautant sur les lettres, forma les syllabes THÉ-OD. Ils « n'en voulurent pas savoir davantage, ne doutant pas que le sort « ne leur promît THÉODORE [le *notarius*], l'objet de leurs vœux « secrets; le sort ne s'était pas trompé : ce fut THÉOD-OSE qui « régna. »

« Mais ces recherches m'ont amené à une fâcheuse découverte : il me paraît impossible que mon père ait, comme le dit M. Duprat, *Catalogue Boissonade* (n^os^ 6907-08), donné les deux édit. du *Goupillon* en portugais : *O Hyssope*, Paris, Bobée, 1817 et 1821.

aurait de l'injustice à refuser au poëte portugais le mérite de l'originalité.

Ces ridicules et graves débats entre *des hommes sacrés* ont été plus communs qu'on ne le pense, et plus d'un procès fort scandaleux a dû sa naissance à des questions de préséance, à des coups d'encensoir exigés et refusés, ou à d'autres semblables bagatelles. Les bibliothèques sont encombrées de paperasses qu'ont fait naître les longues

Et d'abord, quelle vraisemblance y a-t-il que M. Boissonade ait commencé par publier deux éditions en portugais, pour donner sa traduction dix ans après? C'est le contraire qui eût été le plus naturel. Ensuite, dans ces éditions, il y a, sur l'auteur, des notices en portugais, où il est appelé *notre* DINIZ (*nosso* DINIZ). — Une preuve plus forte encore, c'est que, dans ses notes de l'édition de 1828, M. Boissonade dit (p. 171) : « J'ai suivi les éditions de « Lisbonne, 1808, et de Paris, 1817, qui portent *acrosticos, segures;* « cette leçon m'a paru préférable à celle de l'édition de 1821 « (*sonetos acrosticos*). »

« A cette occasion, il rappelle les *poésies figurées*, et cite Panard, M. Capelle, l'*Histoire de la Poésie*, par Massieu, et le *Journal de l'Empire* du 18 novembre 1806 : c'est Ω qu'il désigne et son joli article reproduit sous notre n° LXVII.

« Deux autres preuves irrécusables de sa non-paternité (cela est français *en droit*), c'est ce qu'il dit, p. 176 : « Je demandais à « l'éditeur portugais pourquoi, dans le texte, *surpresa* est souligné « (chant III, v. 13); il me répondit qu'il y a là un gallicisme. » Et plus loin, p. 178 : « L'éditeur portugais se trompe, si je ne me « trompe moi-même.... »

« Mais, enfin, si vous alliez m'objecter que notre cher auteur ne se cite jamais qu'à la troisième personne et avec une périphrase, je vous désarmerais avec la page 191, où il dit de l'éditeur portugais : *Cet habile éditeur!...*

« Voilà vraiment une découverte malheureuse; et comme la Bibliothèque impériale a été trompée par nous *sur la qualité de la chose vendue* (de bien bonne foi, au moins), j'ai, avec l'autorisation de M. Richard, placé dans les deux volumes portugais une note rectificative qui instruira *les générations futures* de bibliographes, etc.

« Mais, comme le disait ce bon père, dans sa Lettre au Rédacteur du *Classical journal* (dans votre préface) : « Il y a dans les choses « de ce monde une sorte de *balancement* et de compensation... »

« Ainsi, aujourd'hui même, j'ai fait trois découvertes d'un intérêt *considérable* pour notre publication et nos *notulæ* (car nous

et vives disputes des doyens et chanoines de Sens, de Reims, d'Angers, de Rouen, d'Alet, contre leurs archevêques, évêques ou promoteurs, et les prétentions de certains moines contre les archevêques de Paris et de Tours. Il serait fastidieux d'entrer ici dans de plus longs détails, et je n'ai d'ailleurs point envie de tirer ces absurdes disputes de l'oubli qu'elles méritent. Je ne puis toutefois m'empêcher de rappeler, en quelques mots, la

aussi nous nous essayons dans cet art), et cela au moment même où l'on allait tirer les feuilles 4, 6 et 7, toutes trois compromises ou au moins intéressées, comme vous l'allez voir.

« La première est une faute qui eût bien valu une *coquille* : à la page 60, copiant trop scrupuleusement le *Journal de l'Empire*, nous faisions dire à madame de Sévigné que le Roi monta en calèche avec madame de Montespan, Monsieur et madame de Thianges (et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire *dans la gloire de Niquée*). J'avais déjà été étonné de voir le grand Roi voiturer ainsi *le mari* de madame de Thianges, et je pensais que ce pouvait bien être plutôt MONSIEUR, frère du roi. Un peu de paresse à faire cette vérification a failli nous exposer à bien des sarcasmes, et encore, comme l'imprimeur nous mettait *M. et Mme*, en abrégé, et *la bonne*, il n'y aurait pas eu à s'en tirer; aussi pour préserver nos *neveux* d'une pareille bévue, je mets : MONSIEUR [,] madame de Thianges [et] la bonne, etc.; mais c'est un *faux en écriture littéraire !*

« Voilà déjà une bonne fortune. En voici une autre : à la page 86, notre cher critique signale un *triste et faible drame* tiré du MOINE et joué à l'Opéra-Comique, en 1806, sous le nom des *Deux Mots;* or, vous ne pouvez pas savoir, à Douai, que notre Opéra-Comique vient de reprendre cette pièce, ce mois-ci même. De là une nouvelle *notule* pour tenir notre publication au courant des nouvelles du jour. Mais il n'était temps que tout juste !

« La troisième bonne fortune est encore meilleure.

Vous savez que depuis six semaines nous cherchions le traducteur d'*Ida l'Athénienne*, de la *Novice* et du *Missionnaire*, de miss Owenson ; nous étions arrivés à attribuer *Ida* à M. Dubuc, et la *Novice* à madame la comtesse de Ruolz, mais il nous restait des doutes sur le *Missionnaire*.

En allant à Clamart-sous-Bois, je voyage souvent avec M. de Ruolz (le célèbre chimiste à qui nous devons l'une des plus belles et des plus utiles découvertes de ce siècle) ; j'eus hier l'occasion de lui demander s'il était parent de madame la comtesse de Ruolz : elle est sa mère ! C'est une vénérable octogénaire, habitant

prétention étrange d'un M. de Cl.T., qui était, à la fin de l'avant-dernier siècle, évêque de Noyon. Ce prélat, le plus vain des hommes, et de qui l'on connaît cent traits d'un orgueil ridicule, exigea qu'un chanoine lui portât la queue aux processions et dans les autres cérémonies. Le chapitre, justement offensé, plaida au Parlement, et l'on cite encore le début de l'avocat Fourcroy, parlant pour les chanoines : « Messieurs, la queue de M. de Noyon

aussi Clamart et ayant conservé toute la vivacité d'esprit à laquelle nous devons ses charmants ouvrages. C'est bien elle qui a traduit la *Novice*. Quant au *Missionnaire*, il est bien (comme le dit notre cher critique) *traduit par la même plume* qui a traduit *Ida*.

« Au surplus, je vous donne copie de la lettre qu'elle a bien voulu m'écrire ce matin. C'est un précieux autographe que vous verrez à votre prochain voyage ; on dirait presque qu'il est d'une main de vingt ans :

« Je n'ai traduit, Monsieur, de miss Owenson (lady Morgan), « que la *Novice de Saint-Dominique*.

« J'ai, de plus, traduit de l'anglais : 1° Un *Hiver à Londres* et « le *Visionnaire*, par Surr ; — 2° la *Famille Glanville* ; — 3° le « *Voyage en France*, de J. Moore.

« J'ai aussi traduit de l'allemand *Henri ou l'Amitié*, d'Auguste « La Fontaine.

« Tout cela est de l'histoire ancienne.

« Depuis j'ai publié quelques nouvelles ; entre autres, dans « la *Quotidienne*, une série intitulée : *Caractères dans le mariage*.

« Voici les renseignements que je puis vous donner, et que « vous êtes trop bon d'avoir souhaités.

« Veuillez, Monsieur, pardonner leur peu de détail, et rece« voir, etc.

« H. comtesse de Ruolz. »

Voyez donc quel regret pour moi, si je n'avais pu vous donner, avant le tirage, des renseignements que j'étais si bien à portée de recueillir !

« Nos ADDENDA seront déjà bien chargés.

« Votre bien affectionné,

« G. Boissonade. »

*P. S.* Je crois que nous pourrions rééditer le *Goupillon*. Qu'en pensez-vous ?

Paris, 23 septembre 1862.

« est une comète dont la maligne influence va se ré-
« pandre sur toute l'Église gallicane, si la cour n'y ap-
« porte remède[1]. »

ARGUMENT DU POËME.

*Joseph-Carlos de Lara*, doyen de l'église d'*Elvas*, pour complaire à son évêque, le révérendissime dom *Lorenzo de Lancastre*, lui présentait le goupillon à la porte du chapitre, toutes les fois que le prélat venait officier à la cathédrale. Par la suite, cette amitié, pour des motifs qui ne sont pas un mystère, vint à se refroidir, et le doyen prit une autre manière d'agir. Le prélat fut extrêmement sensible à ce changement : il y vit un affront fait à sa personne et à sa dignité, et pour forcer le doyen à lui continuer les mêmes marques de déférence, il obtint, à l'aide de quelques chanoines ses partisans, que le chapitre prît une décision qui obligeait le doyen, sous peine d'amende, à ne rien retrancher des honneurs et prérogatives dont l'évêque était en possession.

Le doyen appela de cette dure décision à la métropole et il y fut condamné.

Telle est l'action du poëme.

Quelque temps après le doyen mourut, et il eut son neveu pour successeur.

Ignacio Joachim Alberto de Matos (c'était le nom du nouveau doyen) ne se montra pas complaisant pour les prétentions épiscopales. Rudement réprimandé et menacé par l'évêque, il eut recours à la Couronne dont le tribunal enjoignit au prélat de justifier ses procédés. Saisi d'une terreur panique, le prélat abandonna ses droits imaginaires, renonça aux poursuites annoncées, et on

[1] Voyez, au reste, l'apologie de François de Cl. T., dans le tome II des *Eloges de d'Alembert* et les *Opuscules* de Fréron, t. II, p. 92. Q

ne parla plus de la décision du chapitre. Il la fit même effacer des registres.

Cette issue inattendue est le sujet de la prédiction d'*Abracadabro*, au VIII^e chant.

Le poëme commence ainsi :

### CANTO PRIMEIRO.

Eu canto o BISPO, e a espantosa guerra,
Que o Hyssope excitou na Igreja d'ELVAS.
Musa, tu, que nas margens aprazíveis,
Que o *Sena* bórda de arvores viçosas,
Do famoso *Boileau* a fértil mente
Inflammaste benigna, tu me inflamma;
Tu me lembra o motivo; tu, as causas
Por que a tanto furor, a tanta ravia
Chegárão o Prelado, e o seu Cabido.

### CHANT PREMIER.

Je chante le PRÉLAT et la guerre épouvantable que le Goupillon excita dans l'église d'*Elvas*.

MUSE, toi qui, sur ces rives charmantes que la *Seine* couvre d'arbres verdoyants, enflammas le génie fécond de l'illustre Boileau, Muse, viens échauffer ma verve : redis-moi les causes qui poussèrent ce *prélat* et son *chapitre* à cet excès de fureur et de rage. ...............

## LVIII

# GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE EN TABLEAUX

### PAR M. J. F. AUDRAN

### PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE [1]

M. Audran semble avoir voulu remplir les intentions de Masclef, qui désirait, pour les étudiants, une courte grammaire où les principes fussent présentés dans une forme [illegible] les principales règles de la langue. En effet, cette grammaire [illegible], composée d'ailleurs tout entière d'après le système de Masclef, contient précisément [illegible] tableaux. Le premier traite de l'alphabet et de la prononciation. M. Audran y a joint un appendice qui offre la traduction d'un psaume avec une explication analytique, de sorte que l'on parle aux commençants de noms, de verbes, de particules, avant de leur avoir appris ce que sont en hébreu les particules, les verbes, les noms et les autres parties du discours, avant même qu'ils connaissent entièrement toutes les fonctions et toutes les propriétés des lettres, car le second et le troisième tableau sont consacrés à expliquer les différents emplois des éléments de l'alphabet. Cet

[1] *Journal de l'Empire* du 12 juin 1806. — Comme nous le disons dans notre Préface, en y exprimant notre gratitude à M. Ernest Renan, ce jeune et savant orientaliste a bien voulu revoir et appuyer de son autorité cet article et les cinq suivants sur les *langues sémitiques*. (*Note de l'Éditeur*.)

appendice pouvait terminer la Grammaire au lieu d'y servir d'introduction. Le quatrième et le cinquième tableau contiennent les règles des noms; le sixième, celles des pronoms; le septième et les suivants sont remplis par les verbes réguliers et irréguliers.

La méthode des grammaires en tableaux a été fréquemment employée dans ces dernières années, où l'on a cherché tous les moyens imaginables de diminuer les difficultés de l'étude; elle l'avait même été anciennement pour l'hébreu, et il est incontestable que, mettant le lecteur à portée d'apercevoir d'un même coup d'œil les différentes relations et combinaisons des mots, elle les lui rend plus faciles à saisir. Mais à force de précision, ces grammaires deviennent sèches et incomplètes. Une foule de remarques indispensables, de développements importants se trouvent exclus par la forme adoptée. Vous avez soulagé la mémoire de l'élève dans l'étude des premiers éléments; mais quand il arrive à la traduction des auteurs, il se trouve arrêté à chaque pas : votre courte et aride méthode le laisse sans secours et sans guide.

Ce reproche me semble particulièrement applicable à la grammaire de M. Audran. Je la trouve si peu développée que je ne crois pas que l'on puisse, sans maître, l'employer utilement, tant il y manque de notions véritablement nécessaires. Il est évident que M. Audran ne l'a composée que pour les personnes qui suivent son cours; mais peut-être devait-il aussi s'occuper un peu plus de ceux qui, ayant le désir d'étudier la langue sainte, ne peuvent, soit par l'éloignement des lieux, soit par d'autres raisons, suivre ses savantes leçons.

M. Audran, n'écrivant que pour ses auditeurs, a même négligé de dire dans sa trop courte préface, pourquoi il préférait le système de lecture imaginé par Masclef à celui des rabbins, c'est-à-dire une prononciation barbare inventée il y a un siècle par un chanoine

français, à une prononciation qui a pour elle l'autorité respectable des siècles et de la tradition, et qui, si elle n'est pas toujours la véritable, est au moins toujours la plus vraisemblable. Ce système de Masclef, qui est réellement insoutenable, qui manque totalement de base et d'autorité, que l'on ne peut défendre que par des sophismes, mais que sa facilité a fait adopter par beaucoup de personnes, est-il donc tout à coup devenu si peu contestable que l'on puisse aujourd'hui l'enseigner dans les écoles publiques, et se croire dispensé de le justifier, comme une de ces vérités généralement avouées, dont la démonstration est superflue?

Mais comme tout ceci pourrait bien n'être pas très-clair pour le plus grand nombre des lecteurs, j'entrerai dans quelques détails sur la prononciation de la langue hébraïque. Il n'y aura dans ce que je vais dire rien qui soit neuf ou savant. Comment écrirais-je avec science sur une langue dont je ne connais, et encore fort médiocrement, que l'histoire et les premiers éléments?

L'hébreu s'écrivait autrefois sans voyelles. Tant que la langue fut vivante et parlée, l'usage et l'habitude ôtaient presque toute difficulté à la lecture, et l'on savait, sans grande peine, quelles voyelles il fallait ajouter aux consonnes écrites. Mais, après la captivité, les Hébreux perdirent l'usage de leur langue[1]; la lecture de la Bible devint difficile : elle fut l'objet d'une étude réservée aux doctes et aux prêtres qui se transmettaient la prononciation du texte sacré. Vers le x[e] siècle de Jésus-Christ[2], des Juifs de Tibériade, craignant que la tradition de cette prononciation ne vînt à se perdre,

[1] On admet maintenant que l'usage de l'hébreu, surtout pour les juifs instruits, ne se perdit que beaucoup plus tard. (*Note de* M. RENAN.)

[2] On place maintenant l'invention du système massorétique vers le VII[e] siècle. (*Note de M.* RENAN.)

cherchèrent les moyens de la fixer. Ils imaginèrent certains *points* de conformations différentes, qui, placés dans le voisinage des consonnes, indiquent les sous-voyelles qu'il faut suppléer. Ce système des *points-voyelles* fut appelé *massore,* d'un mot hébreu qui signifie *tradition.*

De doctes hébraïsants modernes se sont élevés contre cette méthode qui, au reste, est généralement adoptée. Ils ont dit que la prononciation massorétique était incertaine, que les massorètes n'avaient eu aucun moyen de connaître l'antique son des voyelles, et qu'on pourrait après eux inventer un nouveau système de lecture plus commode que le leur et qui ne serait ni moins vraisemblable ni moins authentique. On peut répondre que, sans prétendre retrouver dans la prononciation massorétique la prononciation même de Moïse et de David, il est impossible de ne pas reconnaître qu'elle doit singulièrement se rapprocher de la vérité, puisqu'elle a été établie d'après une tradition non interrompue.

En effet, pendant tout l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre la captivité et la massore, la langue sainte n'a pas cessé d'être cultivée par les savants de la nation: des académies furent fondées où elle était publiquement enseignée, les manuscrits étaient fréquemment copiés, le texte de la Bible était lu et expliqué au peuple, on en fit plusieurs traductions grecques, saint Jérôme les traduisit en latin; différents ouvrages furent écrits par les rabbins, entre autres *la Mishna* et *le Talmud.* Ne résulte-t-il pas évidemment de ces faits bien avérés, que la prononciation de l'hébreu a dû se conserver avec assez peu d'altération, que cette altération a dû être infiniment moins sensible que celle qu'aurait éprouvée dans le même espace de temps une langue parlée, journellement modifiée par les caprices de l'usage et le mélange des peuples?

Ces raisons, et beaucoup d'autres que je pourrais sans

peine ajouter, sont solides et sans bonne réplique. Les adversaires de la massore le savent bien, et si la lecture des points-voyelles n'était pas si difficile, ils n'auraient jamais songé à les attaquer. Mais il faut des mois entiers, et quelquefois davantage, pour lire par la méthode rabbinique; aussi ont-ils cherché s'il n'y avait pas quelque moyen plus court et plus aisé de lire l'hébreu sans le secours ou plutôt sans l'embarras des points.

Le plus heureux de ces innovateurs fut Masclef : sa méthode très-simple a obtenu un grand succès. Il supprime totalement les points, et pour prononcer les consonnes, il ajoute la première voyelle de leur nom artificiel : ainsi *Beth* se prononce BÉ, *Daleth* DA, *Resh* RÉ, etc. De cette façon, un quart d'heure suffit pour apprendre à lire très-couramment. Mais la langue ainsi prononcée n'est plus qu'un jargon barbare et absurde. Masclef se défend en disant qu'il importe peu de prononcer avec plus ou moins de correction une langue morte et que la chose essentielle est de pouvoir facilement parvenir à la comprendre. Il compare les caractères hébraïques à nos chiffres arabes que chaque peuple prononce différemment et traduit dans le même sens. Ces raisonnements ne sont que spécieux. Pourquoi défigurer une langue dont la prononciation est suffisamment connue? La difficulté est-elle un motif qui doive arrêter un esprit laborieux? Mon opinion (s'il m'est permis d'en avoir une sur une matière où je m'avoue très-ignorant) est que la méthode de Masclef peut suffire peut-être à quelqu'un qui ne voudrait acquérir qu'une connaissance superficielle et légère de la Bible; mais qu'elle ne peut nullement convenir à l'homme qui voudrait se livrer à une étude savante et critique du texte sacré, en approfondir les difficultés, et former son érudition par la lecture des rabbins et des commentateurs chrétiens.

J'oserai dire encore que cette méthode, destituée de toute autorité, ne devrait peut-être pas être substituée dans l'enseignement public à l'antique lecture massorétique. L'abbé Ladvocat, professeur d'hébreu à la Sorbonne, a donné aussi une grammaire de la langue sainte; mais il y a suivi l'ancienne prononciation. L'instruction publique doit être sévère; elle doit rejeter ces demi-facilités des méthodes erronées et ne pas fuir devant les difficultés, mais s'y arrêter pour les expliquer et les aplanir [1].

[1] On reste frappé de la justesse de jugement dont M. Boissonade fait preuve dans cet article, consacré cependant à un objet étranger à ses travaux ordinaires. Avec une rare pénétration, il a vu l'absurdité de la méthode de Masclef, qui, à l'époque où cet article fut publié, jouissait d'une vogue imméritée, même chez ceux qui, par leurs études spéciales, auraient dû le mieux en voir l'inanité. (*Note de* M. Renan.)

## LXIX

## SUR LA LITTÉRATURE DES ARABES

### D'APRÈS M. SCHULTENS [1].

La littérature des Arabes a eu les mêmes vicissitudes que celle des autres nations. On la peut diviser en quatre âges [2].

Le premier âge a précédé Mahomet. En Arabie, comme auparavant chez les Grecs, la poésie fut d'abord cultivée. Le nombre des poëtes de cette première époque fut infini, et parmi cette multitude il s'en trouve beaucoup qui se sont fait un nom à jamais célèbre par la fécondité de leur génie, l'élégance et la sublimité de leurs compositions.

La face des choses subit un grand changement dans le second âge, qui s'étend depuis Mahomet jusqu'à l'an 137

[1] *Journal de l'Empire* du 5 février 1807.

[2] Cette analyse des vues de Schultens pourra paraître à quelques égards arriérée. Soixante ans de travaux sur la littérature arabe ont considérablement modifié la manière d'envisager les âges divers de cette littérature et d'apprécier le mérite des écrivains. Les vues de M. Boissonade sur ce qu'il appelle le troisième âge conservent toute leur justesse et, avec quelques atténuations que nous nous sommes permises, ses jugements sur les autres âges n'ont rien d'inexact. (*Note de* M. Renan.)

de l'hégire, ou depuis le VII<sup>e</sup> siècle de notre ère jusqu'au milieu du VIII<sup>e</sup>. La nouvelle religion, propagée par la force dans l'Arabie et les pays voisins, s'opposa au développement des études libérales : les lettres ne pouvaient fleurir parmi ces violences, et il n'y avait de progrès sensibles que ceux de la superstition. Bientôt elle devint générale : ce fut elle qui inspira le génie des poëtes et des prosateurs; elle se soumit tous les arts et toute la littérature.

Quelques esprits pourtant ont honoré ce siècle barbare. Parmi eux, on distingue surtout Ali, le gendre de Mahomet. M. Reiske, dans sa *Dissertation* sur les princes mahométans, dit de ce calife qu'il fut aussi lettré qu'Auguste, aussi bon et aussi clément que Trajan, aussi philosophe et aussi pieux que Marc Aurèle, aussi brave que Pompée; il ajoute qu'il fut plus éloquent que tous ces grands hommes ensemble. Mais ceux qui connaissent mieux que moi l'histoire arabe de ce temps trouveront peut-être ces éloges exagérés.

Le troisième âge abonde en grands hommes dans tous les genres de doctrine : c'est véritablement l'âge d'or de la science chez les Arabes. Il va à peu près de l'an 137 jusqu'à l'an 800 de l'hégire, c'est-à-dire de l'an 754 de notre ère jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, comprenant ainsi près de sept cents années. Al-Manzor, second calife de la race des Abbassides, peut être regardé comme l'auteur de cette heureuse révolution. Il avait compris que l'application aux ouvrages de l'esprit aurait pour ses peuples le salutaire effet d'adoucir leurs mœurs trop barbares et de pacifier les troubles intérieurs : il mit tous ses efforts à ramener les esprits vers les lettres, et à exciter chez les autres autant d'amour pour elles qu'il en avait lui-même. Tous les hommes distingués dans quelque partie des connaissances étaient appelés auprès de lui et comblés de bienfaits. Fort habile lui-même dans les mathé-

matiques et l'astronomie, il encouragea surtout ceux qui se livraient à l'étude de ces deux sciences.

Mais cette difficile entreprise de diriger vers les lettres et la civilisation un peuple profondément barbare ne pouvait être menée à bonne fin par un seul homme. Il fallait qu'il fût aidé; il fallait surtout que ses travaux fussent après lui continués avec un même zèle. Haroun-Al-Raschid et Al-Mamoun qui, peu d'années après, montèrent au trône des califes, achevèrent glorieusement ce que Al-Manzor avait si bien commencé.

En effet, quoique Al-Raschid paraisse avoir dirigé ses vues plutôt vers la réformation des mœurs que vers la culture des esprits, cependant on peut dire qu'il contribua singulièrement aux progrès des lettres et des sciences, en accueillant les littérateurs et les savants d'une façon distinguée, et les comblant de libéralités, car il arriva que plusieurs hommes se trouvèrent excités par l'espoir de ces récompenses à se livrer aux études qui les procuraient.

Mais l'influence d'Al-Mamoun sur le génie de son siècle fut encore plus considérable. Non-seulement il se rendit lui-même habile dans la philosophie et les mathématiques, mais on le vit prodiguer les louanges et les honneurs à tous les hommes d'un talent véritable : il assistait à leurs assemblées, prenait part à leurs discussions et les encourageait par son exemple à de nouveaux et de plus grands travaux. Il fit soigneusement rechercher les livres des Grecs, acheta à grands frais les meilleurs et les plus utiles, et confia le soin de les traduire à des hommes habiles qu'il récompensait avec magnificence. Dès lors les connaissances nationales, accrues de ces richesses étrangères, s'avancèrent rapidement à la perfection.

Al-Mamoun se montra encore véritablement grand homme par le courage avec lequel il sut, au milieu d'un peuple très-superstitieux, résister aux clameurs absurdes

d'une foule de mécontents qui, pour arrêter ses beaux desseins, disaient que toute étude des lettres et des sciences était contraire à la cause de Mahomet et subversive de sa religion. Dans leur fanatisme, ils allaient jusqu'à menacer le calife novateur de l'éternelle vengeance de Dieu. Mais la constance et la sagesse d'Al-Mamoun triomphèrent de ces difficultés, et pour récompense de ses efforts, les lettres négligées déjà et méprisées dans l'Occident vinrent se réfugier en Asie.

De son temps, les Arabes purent lire dans leur langue les œuvres d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, d'Aristote et de ses meilleurs commentateurs, de Porphyre, d'Euclide, d'Archimède, de Ptolémée et de bien d'autres. Des écoles et de grandes bibliothèques furent établies à Bagdad, à Bassora, et dans d'autres villes.

Il serait trop long de passer ici en revue les écrivains du troisième âge, qui se sont fait un nom dans chaque genre et dont nous avons conservé les ouvrages. Il suffira de dire, en peu de paroles, que les connaissances sévères, la théologie, la philosophie, la médecine, firent les plus grands progrès, qu'il y eut un grand nombre d'excellents historiens, beaucoup de géographes très-instruits et d'innombrables grammairiens. Les poëtes furent aussi fort nombreux, mais il semble pourtant que ceux du premier âge les avaient de beaucoup surpassés.

M. Michaelis dit, dans la préface de sa *Grammaire arabe*, que l'âge d'or de la poésie finit à Mahomet et que les modernes ont perdu le goût du naturel, du sublime et du beau. Mais il y aurait une injustice extrême à comprendre dans cette sévère censure tous les poëtes du troisième âge, à ne pas convenir que Togray, par exemple, Buzirida, Ibn-Ferdi, et surtout Abulola, méritent souvent, par la beauté de leurs images, l'élévation et l'élégance de leur diction, d'être mis à côté des plus grands poëtes qui fleurirent avant Mahomet.

Avec le quatrième âge qui commence au VIIIe siècle de l'hégire, au XVe de l'ère chrétienne, l'on voit reparaître toute la barbarie du second. Ce changement arriva lorsque Timour, ce conquérant qui eut peu de pareils en bonheur comme en talents militaires, parcourut l'Asie avec ses innombrables armées et la soumit presque tout entière. D'abord ces guerres fréquentes et longues, rendant l'art militaire exclusivement nécessaire, faisaient abandonner, comme inutile, l'étude des lettres et des sciences; ensuite, personne ne s'étant rencontré qui sût les relever, cette gloire de la littérature arabe, qui pendant plusieurs siècles avait brillé d'un si vif éclat, finit par s'éteindre misérablement.

# LXX

## GRAMMAIRE ARABE

### PAR A. I. SILVESTRE DE SACY[1].

---

La loi qui a créé, près la Bibliothèque impériale, une École spéciale des langues orientales vivantes, a invité les professeurs à composer en français des livres élémentaires propres à faciliter l'étude des langues qu'ils enseignent. C'est pour satisfaire à cette obligation que M. de Sacy a publié, il y a quatre ans, sous le titre de *Chrestomathie*, un choix des plus beaux morceaux des écrivains arabes, en vers et en prose, et qu'il donne aujourd'hui la Grammaire que je suis chargé d'annoncer.

La grammaire arabe peut être traitée de deux manières. On peut suivre le système des grammairiens nationaux, système vague, incohérent, embarrassé et qui, par sa confusion et son obscurité, augmente beaucoup les difficultés d'une étude déjà fort difficile par elle-même; ou bien, l'on peut essayer de ramener les éléments de l'arabe à la théorie générale du langage, et se rapprocher des méthodes plus simples que l'on emploie dans l'enseignement des autres langues savantes. Entre

[1] *Journal de l'Empire* du 17 juillet 1810.

ces deux procédés il n'y a pas à balancer pour un bon esprit ; cependant le premier fut longtemps le seul en usage, et avant Erpenius, le second n'avait été adopté par personne.

La grammaire d'Erpenius parut pour la première fois en 1613, l'année même où il fut nommé à la chaire d'arabe, fondée nouvellement dans l'Université de Leyde. Sa méthode et ses excellentes leçons rendirent l'étude plus aisée, et en répandirent le goût. De toutes parts on venait entendre Erpenius ; il communiquait à ses auditeurs l'amour de la science ; il excitait leur zèle, et quoiqu'il ait été enlevé de trop bonne heure aux lettres orientales, quoiqu'il n'ait occupé que dix ans la chaire de Leyde, l'impulsion qu'il avait donnée aux études était si forte, qu'elle dura longtemps après sa mort, et l'on peut dire sans exagération qu'on lui doit les immenses travaux des orientalistes du XVII^e siècle. Sans lui, sans sa méthode plus simple et plus claire, sans ses doctes leçons, les études auraient été, comme avant, ou négligées ou mal dirigées.

Depuis Erpenius, plusieurs hommes distingués ont écrit sur les principes de l'arabe ; mais il en est peu qui aient réellement étendu ou perfectionné son travail.

L'intention de M. de Sacy a été d'aller plus loin qu'Erpenius dont l'ouvrage est fort incomplet, plus loin que tous ceux qui, depuis Erpenius, sont entrés dans cette carrière. Il a voulu donner aux élèves et même aux savants un ouvrage plus complet et plus didactique que ceux que l'on connaît. Pour y parvenir, non-seulement il a mis à profit les livres de tous les orientalistes, il y a joint encore la lecture des grammairiens et des scholiastes arabes les plus célèbres. Après avoir recueilli les matériaux de sa grammaire, M. de Sacy les a disposés dans un ordre systématique et régulier, coordonnant, autant qu'il était possible, les principes de l'arabe avec

ceux de la métaphysique générale du langage, et suivant la marche claire et méthodique que les grammairiens philosophes ont introduite dans l'étude des langues.

Cette dernière opération, qui eût été fort difficile pour tout autre que pour M. de Sacy, semble pour lui n'avoir été qu'un jeu : « Je suis bien convaincu, dit le savant « académicien, que toutes les langues n'ayant qu'un « même but, les divers procédés par lesquels elles par- « viennent à l'atteindre, quelque éloignés qu'ils parais- « sent les uns des autres, peuvent néanmoins être rap- « prochés bien plus qu'on ne le pense communément. « L'étude des langues n'appartient pas uniquement à la « mémoire : le jugement peut et doit y intervenir pour « beaucoup, et plus on parvient à appliquer le raison- « nement et l'intelligence à cette étude, plus on l'abrége « et on la rend facile et accessible aux bons esprits. La « langue arabe surtout semble se prêter plus aisément « que beaucoup d'autres à cette opération dont les in- « struments sont l'analyse et la synthèse, et j'ai quel- « quefois été surpris en voyant combien les formes de « cette langue sont dans un juste rapport avec ce qu'exi- « gent la clarté et la précision du discours. »

Voilà ce qu'a fait M. de Sacy. Malheureusement je ne suis pas même un faible écolier dans la haute littérature où il règne, et je ne puis apprécier le mérite de son livre ; mais sur son nom seul, je l'annonce hardiment à nos lecteurs comme un livre excellent. En effet, le moyen qu'une grammaire arabe ne soit pas très-bonne, quand elle est composée par un homme que les plus célèbres arabisants reconnaissent pour leur maître, qui joint à la connaissance approfondie de tous les idiomes de l'Asie un jugement sûr, un esprit juste, plein d'ordre et de netteté ? J'ajoute que M. de Sacy a depuis longtemps prouvé, par sa *Grammaire générale*, qu'il avait médité la théorie intérieure des langues et savait présenter les notions de

cette métaphysique, souvent épineuse et obscure, avec autant de clarté que de précision.

La *Grammaire arabe* de M. de Sacy est divisée en quatre livres. Le premier contient tout ce qui est relatif aux éléments de la parole et de l'écriture; le second traite des parties du discours et des formes variées que chacune d'elles peut admettre, selon la différence des genres, des nombres, des temps, des modes, des voix ou des cas; le troisième et le quatrième sont consacrés à la syntaxe : dans le troisième, elle est présentée selon la méthode des modernes; dans le quatrième, selon la méthode des Arabes. Le but de M. de Sacy, en faisant connaître aussi ce dernier procédé, a été d'offrir à ses lecteurs un moyen de parvenir à l'intelligence des grammairiens et des scholiastes orientaux. C'est aussi dans cette vue qu'il a, dans le cours de son livre, rapporté et traduit les innombrables termes techniques dont les Arabes ont rempli leurs traités et leurs explications.

Huit planches sont jointes à cet ouvrage. La première et la troisième contiennent l'alphabet coufique et un passage du *Coran* écrit avec ce caractère. Les lettres coufiques sont ainsi nommées de la ville de Coufa, où il paraît que l'on commença d'en faire usage[1]. M. de Sacy remarque dans ce caractère une si grande ressemblance avec l'*estranghélo* des Syriens, qu'il ne doute pas que les Arabes n'aient emprunté à la Syrie leurs lettres coufiques. Ce caractère a précédé le *neskhi* dont les Arabes se servent aujourd'hui communément et qu'emploient nos imprimeries.

Les planches IIe et IVe donnent des modèles du caractère particulier en usage parmi les Arabes d'Afrique. Ce caractère occidental, que l'on appelle quelquefois maugrebitain[2], diffère du caractère oriental à peu près

[1] Villoison, *Anecdota*, II, p. 150.
[2] Villoison, *ibid.*

comme dans notre écriture la bâtarde diffère de la coulée, et celle-ci de la ronde.

Dans les planches suivantes, on trouve des exemples de la manière dont les Juifs et les Syriens adaptent les caractères de leur propre langue à l'écriture des mots arabes.

La huitième planche contient un tableau comparatif des chiffres arabes avec les chiffres coptes, indiens, gobar et diwani. Le chiffre gobar a beaucoup de rapport avec l'indien, et le diwani est composé de monogrammes ou abréviations des mots arabes qui servent à la numération. M. de Sacy a cru devoir faire connaître ces différents signes, parce qu'on les rencontre dans les manuscrits.

Notre chiffre arabe n'est point arabe. Les Arabes emploient un chiffre dont nos signes arithmétiques paraissent dérivés, et ils l'appellent indien. « Dans l'usage de « ce chiffre particulier, ils suivent, dit M. de Sacy, une « progression directement contraire à celle de leur écri« ture, et procèdent de gauche à droite : cette singula« rité suffit pour prouver qu'il n'est pas originairement « arabe. » Cela paraît hors de doute; mais est-il bien sûr que ce chiffre soit indien? Cette question n'a pas été traitée par le savant académicien. Huet[1] pensait que nos chiffres étaient grecs; qu'ils avaient passé des Grecs aux Arabes, des Arabes aux Indiens, et, pour le prouver, il faisait subir aux lettres grecques de violentes altérations. Un savant Italien, dont Villoison adopte l'opinion[2], croit que notre chiffre prétendu arabe est le chiffre cursif dont se servaient les Romains, de même que les lettres que nous appelons lombardes étaient leur caractère cursif. Les preuves qu'apporte cet Italien ont beaucoup

[1] *Huetiana*, p. 113.
[2] *Anecdota*, II, p. 153.

de vraisemblance; il est à remarquer que dans l'arithmétique de Boëce, qui écrivait trois cents ans avant que les Maures envahissent l'Espagne, on voit des signes de numération fort semblables aux nôtres. Ce point d'antiquité eût pu fournir à M. de Sacy la matière d'une note intéressante : aidé de sa grande érudition, il en aurait sans peine éclairci les difficultés.

Un auteur arabe[1] a dit qu'il ne connaissait point d'homme au-dessous de l'érudit qui n'emploie pas utilement son érudition : quel éloge donnerait-il à M. de Sacy, qui fait de la sienne un si utile emploi [2]?

[1] *Sentent.* 34, apud Erpenium.

[2] L'ouvrage de M. de Sacy est resté, en effet, le dernier mot de la grammaire arabe. Il a été réédité en 1831, et augmenté d'un *Traité de la Métrique des Arabes.* Il ne resterait plus qu'à en faire un Abrégé pour l'usage des personnes qui abordent l'étude de l'arabe, et qu'une grammaire en deux volumes pourrait facilement effrayer. (*Note de* M. Renan.)

# LXXI

## RECHERCHES CRITIQUES ET HISTORIQUES

### SUR LA LANGUE ET L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE

PAR ÉTIENNE QUATREMÈRE [1].

J'ai accepté, sans doute un peu légèrement, le soin de rendre compte au public des *Recherches* de M. Quatremère *sur la langue de l'Égypte*. Pour bien comprendre dans toutes ses parties un ouvrage d'une si haute érudition, pour être en état d'en bien juger, il faudrait posséder parfaitement et l'arabe et le copte. Il faudrait encore être informé de tout ce que déjà les savants ont écrit sur la langue égyptienne, et bien connaître l'état présent de cette partie des lettres orientales. Autrement, par quel moyen savoir d'où M. Quatremère est parti et jusqu'à quel point il est parvenu? Ces connaissances, je l'avoue, me manquent absolument; car je ne peux regarder comme une instruction suffisante un petit nombre de notions incertaines, vague résultat de la lecture rapide de quelques dissertations.

Quand on écrit habituellement dans une feuille périodique, on se trouve souvent conduit à des matières sur

[1] *Journal de l'Empire* du 20 juin 1808.

lesquelles on n'est pas assez préparé : il faut écrire pourtant. Mais alors on doit à ses lecteurs la confession de son insuffisance; on doit leur déclarer que l'on écrit plutôt pour remplir une obligation, plutôt pour s'instruire soi-même, que dans l'espérance d'instruire le public ou de critiquer utilement l'ouvrage proposé. Cet aveu, je le fais ici, et je ne crois pas qu'il doive me nuire, car, en vérité, je ne suis pas obligé de savoir le copte; je ne crois pas non plus, et cela m'importe davantage, qu'il puisse nuire à M. Quatremère. En effet, il peut faire valoir des suffrages si importants, que le mien, quel qu'il soit, devient tout à fait inutile. Le rapport flatteur de M. Silvestre de Sacy, l'approbation des orientalistes français, sont des témoignages tellement honorables, tellement décisifs, que M. Quatremère ne perd rien à n'avoir pas trouvé en moi un rapporteur plus éclairé : sa cause est déjà gagnée devant ses véritables juges.

Le but de M. Quatremère est de montrer que la langue des antiques Égyptiens n'est pas perdue et qu'elle subsiste, perpétuée, au moins dans ses débris, par les livres coptes arrivés jusqu'à nous. Elle est même à présent encore en usage parmi les chrétiens du pays dans la célébration des offices, quoique d'ailleurs l'arabe soit devenu le langage vulgaire. M. Quatremère prévoit bien l'objection que l'on voudra lui faire : on lui répétera, d'après Vossius et le paradoxal P. Hardouin, que le copte, mélange informe de mots grecs et arabes, ne saurait avoir rien de commun avec le véritable égyptien. Jablonski, Renaudot et l'illustre Barthélemy ont déjà solidement réfuté cette opinion; cependant elle a encore quelques partisans que M. Quatremère va sans doute lui faire perdre [1].

[1] Comme le pensait bien M. Boissonade, une telle opinion est maintenant tout à fait abandonnée.

(*Note de* M. Renan.)

Il commence par prouver que la langue et les caractères égyptiens subsistèrent sous les Ptolémées. Le grec était parlé à la cour et dans Alexandrie; mais les provinces avaient gardé leur idiome national. Conquises par les Romains, elles le conservèrent toujours. M. Quatremère en suit l'existence jusque sous Sévère, Gordien et Dioclétien. A cette époque, les monuments deviennent encore plus nombreux. L'histoire ecclésiastique atteste que pendant les premiers siècles du christianisme, l'égyptien n'avait pas cessé d'être une langue très-distincte, écrite par une foule d'auteurs d'homélies et de traducteurs des saintes Écritures. Les prêtres et le peuple la parlaient généralement. Elle était si différente du grec, que l'évêque Macaire, qui ne savait que l'égyptien, eut besoin d'un interprète au concile de Chalcédoine. Cette foule de mots grecs que l'on rencontre aujourd'hui dans les livres coptes et le grand nombre de caractères grecs admis dans leur alphabet [1], ne prouvent pas, comme on l'a prétendu, que le copte soit seulement un grec corrompu.

Le gouvernement des Ptolémées et la religion chrétienne durent introduire beaucoup de termes étrangers. Il fallut bien emprunter au grec la nomenclature administrative et théologique; l'ancienne langue n'avait point de mots pour exprimer tant de nouvelles idées. Il est, au reste, bien à remarquer que ces mots, empruntés par nécessité, n'ont altéré ni la nature, ni le caractère original de la langue qui, par le fond, ne ressemble ni au grec, ni à aucun autre idiome. Quant à l'époque du mélange des deux alphabets, le défaut de monuments ne permet pas de la fixer; pourtant on peut assurer que

[1] Ce n'est pas assez dire. L'alphabet copte n'est que l'alphabet grec, avec l'addition de quelques signes d'origine égyptienne.

(*Note de* M. Renan.)

l'ancienne écriture existait encore sous Gordien III, vers le milieu du IIIe siècle.

On connaît mieux le temps où prit naissance le nom de *Coptes*, donné aux chrétiens d'Égypte, et que M. Quatremère, après Renaudot et M. Valperga, prend pour une corruption du grec Αἴγυπτος. C'est au VIe siècle que l'on commence à le trouver employé pour désigner les *jacobites* égyptiens qui, rejetant le concile de Chalcédoine, s'étaient séparés des Grecs orthodoxes. Vers la même époque, Amrou, à la tête des musulmans, pénétra dans l'Égypte et la soumit. L'arabe devint alors la langue dominante, et peu à peu se perdit l'usage de l'idiome national. Il est impossible de décider quand le copte cessa tout à fait d'être compris et parlé. Les monuments se taisent; on voit seulement qu'il ne devait plus exister dès le Xe siècle. Cependant, longtemps après, quelques Égyptiens l'étudièrent comme langue savante et, de nos jours encore, il est employé dans les offices de l'Église. Les prêtres, au reste, ne l'entendent pas mieux que le peuple; seulement ils savent le lire.

Il résulte de ces recherches et des savantes preuves dont M. Quatremère a eu soin de les entourer, que la langue des anciens Égyptiens subsiste encore dans les livres coptes. Il est très-fâcheux que tous ces livres, ou manuscrits ou imprimés, ne soient que des versions de la Bible et des ouvrages ecclésiastiques. Cependant le zèle des orientalistes sait mettre à profit ces monuments en apparence insignifiants. Ils y trouvent d'utiles renseignements sur l'histoire ecclésiastique, sur la situation politique de l'Égypte, l'indication d'une foule de villes et de bourgades dont l'existence et les véritables noms seraient ignorés. Les livres même dont le fond est vraiment nul ont au moins l'avantage d'offrir des mots qui servent à compléter les lexiques : ils fournissent les moyens d'éclairer les difficultés de la grammaire et

de retrouver les différents dialectes de la langue.

Après avoir traité de la langue égyptienne sous les Ptolémées, les Romains et les Arabes, M. Quatremère rend compte des travaux dont en Europe elle est devenue l'objet, depuis que Peiresc eut procuré aux savants les moyens de l'étudier. Cet homme illustre, qui fut dans son siècle le bienfaiteur des lettres, avait fait venir à grands frais de l'Orient un nombre considérable de manuscrits coptes. Saumaise, auquel il en avait confié une partie, se jeta dans cette nouvelle étude avec son ardeur accoutumée, et sans guide, sans secours, il y fit de rapides progrès. Vers le même temps, le jésuite Kircher publia une grammaire copte et traduisit en latin un lexique copte-arabe que le célèbre voyageur Pietro della Valle avait rapporté d'Orient. Ces premiers moyens d'instruction répandus en Europe y excitèrent le zèle des orientalistes. Les uns éclaircirent la langue par de savantes dissertations, les autres déchiffrèrent et publièrent les manuscrits; quelques-uns composèrent des grammaires, d'autres des lexiques. L'abbé Renaudot, Wilkins, Lacroze, Tuki, l'abbé Barthélemy, M. Woide, le P. Georgi, M. Akerblad, M. de Sacy, doivent être mis au premier rang parmi les orientalistes qui ont possédé à fond la langue égyptienne. Je ne peux suivre ici, je ne peux même indiquer tous les détails dans lesquels M. Quatremère est entré. Qu'il me suffise de dire qu'il a, je crois, épuisé la matière. Cette histoire de la littérature copte est complétée par une notice très-exacte de tous les manuscrits égyptiens qui sont en Europe, et spécialement de ceux qui composent la riche collection de la Bibliothèque impériale[1].

[1] La Bibliothèque impériale était alors bien plus riche qu'aujourd'hui, en manuscrits coptes. Les collections romaines, reprises en 1815, s'y trouvaient. (*Note de M.* RENAN.)

En donnant ce rapide aperçu du travail de M. Quatremère, je n'ai pu toujours suivre exactement la même marche que lui, et il m'a fallu négliger quelques remarques grammaticales qui se trouvent mêlées aux recherches précédentes. Je les indiquerai en peu de mots, car elles sont trop importantes pour que je puisse les passer sous silence. M. Quatremère prouve contre Saumaise, Mingarelli et plusieurs autres orientalistes, que les lettres X et K ne sont jamais employées comme article; en second lieu, que le mot *choi* placé devant les verbes ne signifie point *beaucoup*, comme l'a cru M. Woide, mais sert à indiquer qu'une chose devrait se faire, mériterait d'être faite. Cette opinion n'est point avancée légèrement. M. Quatremère l'appuie par de nombreuses citations puisées dans les manuscrits de Paris. Une autre observation se rapporte à la lettre *scei*. M. Quatremère ne pense pas qu'après les formatives des verbes elle soit explétive. Il lui donne une signification de possibilité. Plusieurs exemples, pris également dans les manuscrits, semblent mettre cette idée hors de doute.

L'ouvrage est terminé par une dissertation sur le dialecte bashmourique. Le copte se divise vulgairement en trois dialectes : le saïdique ou thébaïque que l'on ne possède qu'imparfaitement, le bahirique ou memphitique que l'on connaît très-bien, et le bashmourique que l'on ne connaît pas du tout. M. Quatremère, après de longues recherches, n'en a pu découvrir qu'un seul mot. Ce n'est pas que M. Munter et le P. Georgi ne se soient crus beaucoup plus heureux ; mais ils se trompaient : au moins, c'est l'avis de M. Quatremère qui prétend que le morceau qu'ils ont publié comme un fragment bashmourique est écrit dans un dialecte nouveau. Ce dialecte, selon lui, a dû être parlé dans la grande et la petite Oasis, et il propose de le nommer oasitique. A cette

occasion, il cite un très-long fragment oasitique qu'il a trouvé parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale. Ce morceau excitera sans doute une vive curiosité parmi les orientalistes; il sera une importante augmentation à leurs richesses; il leur ouvre une nouvelle étude et, en multipliant les moyens de comparaison, il pourra étendre la grammaire et fortifier plusieurs principes déjà connus. Les savants devront encore à M. Quatremère la connaissance d'un autre dialecte, ou plutôt d'un patois saïdique corrompu, dont M. de Sacy lui a communiqué un fragment. Si les conjectures de M. Quatremère sont vraies, ce patois a dû être parlé dans le Fayoum.

Cette dissertation, que ces deux fragments suffiraient pour rendre très-intéressante, est encore remplie de recherches aussi curieuses que profondes sur la province qu'on a appelée Bashmour, sur les Bimaïtes, sur le Hauf, sur les Oasis. M. Quatremère, à l'appui de ses opinions, cite de longs morceaux inédits de plusieurs écrivains arabes : de sorte que, même en supposant qu'elles ne soient pas toutes adoptées par les personnes qui peuvent juger de ces matières, il n'en faudra pas moins reconnaître que M. Quatremère a bien mérité de la science par la publication de cette foule de passages nouveaux qui éclaircissent l'histoire et la géographie de l'Égypte.

Je dois dire maintenant que l'auteur de ce livre si savant, que M. Quatremère, qui possède si bien l'arabe, le copte, et à qui tous les dialectes de l'Orient paraissent connus, est un homme extrêmement jeune. J'ajouterai que ce grand travail n'est que le prélude de travaux plus considérables. M. Quatremère, d'ici à quelques mois, espère donner un ouvrage très-important, où seront rapportés et discutés tous les documents que fournissent sur la géographie de l'Égypte les écrivains coptes et arabes. Après cette publication, il s'occupera

de terminer son lexique copte, déjà très-avancé, mais qu'il ne croira complet et digne des savants auxquels il le destine que quand il aura lu et dépouillé jusqu'au dernier tous les manuscrits coptes de la Bibliothèque impériale[1]. Les connaissances étendues, la critique judicieuse et saine que M. Quatremère a montrées dans son premier ouvrage peuvent d'avance garantir le mérite de ceux qu'il prépare.

[1] Les travaux lexicographiques de M. Quatremère sont restés inédits. Ils sont maintenant à la bibliothèque de Munich.
(*Note de* M. RENAN.)

# LXXII

## MÉMOIRES

### GEOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES SUR L'ÉGYPTE ET LES CONTRÉES VOISINES

EXTRAITS DES MANUSCRITS COPTES ET ARABES

PAR M. ET. QUATREMÈRE[1].

Quand, il y a trois ans, M. Quatremère publia ses doctes *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte*, il annonça les *Mémoires* qu'il nous donne aujourd'hui; ils devaient paraître beaucoup plus tôt : différentes circonstances en ont retardé l'impression.

Le premier volume contient, par ordre alphabétique, la notice de tous les lieux dont il est question dans les écrivains coptes que M. Quatremère a pu consulter, et il en a consulté beaucoup. A chaque article, le savant auteur, quand les anciens ont parlé de la ville qui l'occupe, rappelle et examine leurs passages; il traduit les renseignements précieux que lui offrent les géographes arabes; les témoignages des voyageurs modernes ne sont pas oubliés; mais M. Quatremère ne les emploie qu'avec sobriété : ce sont des sources ouvertes et connues, et il

[1] *Journal de l'Empire* du 23 août 1811.

a cru devoir, pour l'instruction de ses lecteurs, s'attacher de préférence à des autorités inédites et que tout le monde ne peut consulter.

Souvent M. Quatremère est conduit à fixer des positions géographiques, à établir la synonymie des noms différents que porte le même lieu, à discuter des étymologies, et il lui arrive plus d'une fois de s'écarter des savants les plus renommés. Comme il s'appuie toujours sur les plus fortes preuves, il dit son opinion avec assurance et liberté, sans pourtant s'éloigner de la modestie qui convient à son rare mérite et à sa jeunesse. En effet (je l'ai déjà dit autrefois, et je me plais à le répéter), M. Quatremère entend toutes les langues de l'Orient; son érudition est infinie et sa lecture sans bornes, et cependant il est encore très-jeune : assurément, à voir ce qu'il a écrit et ce qu'il prépare, on ne s'en douterait pas.

Le second volume est composé de différentes dissertations relatives à l'Égypte ou aux provinces voisines. Dans un *Mémoire sur la Nubie*, pays presque entièrement inconnu, M. Quatremère a réuni les notions aussi neuves que curieuses contenues dans les auteurs arabes. Il s'occupe ensuite des Blemmyes, peuple nomade qui paraît avoir habité au delà des frontières méridionales de l'Égypte et dont il est fréquemment parlé dans les livres grecs et latins. M. Quatremère, après avoir essayé de concilier les récits un peu contradictoires des anciens, retrouve les Blemmyes dans les Bedjah des écrivains arabes et les Balnemmôoui d'un hagiographe copte.

Les autres *Mémoires* traitent du désert d'Aïdab, de la fameuse mine d'émeraudes dont la place est aujourd'hui perdue, des tribus arabes établies en Égypte, de l'état du christianisme sous les princes mamlouks, des relations des Mamlouks avec l'Abyssinie et avec l'Inde. Une histoire très-importante du calife fatimite Mostanser-Billah termine le volume.

Cette simple nomenclature suffira pour indiquer aux orientalistes, aux géographes et, en général, aux érudits et aux lecteurs amis des livres solidement instructifs, tout le prix des recherches de M. Quatremère.

Si les courts extraits qui rempliront le reste de mon article ne répondent pas tout à fait à ce que je viens de dire sur l'importance de cet ouvrage, c'est que j'ai cru à propos de ne choisir pour cette feuille que de petits détails. Je pourrais, sans doute, analyser les observations de M. Quatremère sur la position des Bucolies; sur Demenhour, où il reconnaît, contre l'opinion d'un savant illustre, l'ancienne *Hermopolis parva;* sur le dialecte oasitique, dont il soutient l'existence, contestée par M. de Sacy et M. Tychsen ; je pourrais, en un mot, le suivre dans vingt discussions aussi doctes que laborieuses; mais tout le monde pourrait bien ne pas m'approuver, et j'ai dû soumettre mon propre goût à celui que je suppose au plus grand nombre de mes lecteurs.

L'art de charmer les serpents, pratiqué autrefois par les Psylles, dont les anciens ont tant parlé, ne s'est pas perdu en Egypte ni dans le reste de l'Orient. Il résulte de plusieurs passages arabes et coptes, dont M. Quatremère donne la traduction, que l'on trouvait en Égypte, au temps où ils furent écrits, des hommes et des femmes qui pouvaient manier impunément les cérastes et les reptiles les plus dangereux. Les voyageurs modernes ont été fréquemment témoins de ce prodige. Bruce est persuadé que les Nubiens doivent cette merveilleuse invulnérabilité à certaines décoctions dans lesquelles ils se baignent; on lui en donna même la recette, mais il n'osa jamais en faire usage. M. Quatremère regrette que le prudent voyageur n'ait pas au moins tenté l'expérience sur quelque animal, et, à cette occasion, il rapporte un passage du géographe Al-Edrisi, où il est question d'un bois, appelé *bois de serpent*, qui préserve de

toute morsure ceux qui en tiennent un morceau ou le suspendent à leur cou. Le seul détail qu'Al-Edrisi donne sur ce bois, c'est qu'il est tortu comme celui de la pyrèthre et de couleur noire.

J'ajouterai ce que je trouve dans une lettre de Chevreau[1]. Il dit, d'après Dalechamp, que les Espagnols ont une plante dont le suc, pris en potion, guérit ceux qui ont été mordus des serpents : ils l'appellent *vipérine* ou *scorzonera*, du mot *escuerzo*, qui signifie *vipère*. Il avait lu dans Jean de Laet que les sauvages du nouveau monde, pour se guérir de la morsure des serpents, mangent la racine de la scorsonère et en appliquent les feuilles sur la plaie. Dapper lui avait appris qu'il y a, en Abyssinie, une herbe nommée *assazoe* qui a la vertu d'assoupir les reptiles, et le P. du Tertre, missionnaire aux Antilles, que les serpents ne mordent jamais ceux qui portent sur eux quelques morceaux du *bois de couleuvres*. De ces faits et de plusieurs autres que je néglige, Chevreau conclut que les Psylles connaissaient l'*assazoe*, ou quelque autre plante de la même vertu, et s'en servaient pour opérer les prodiges rapportés par les anciens.

Il s'opère dans un canton de la Nubie un miracle encore plus grand : « Au temps des semailles, dit un historien arabe traduit par M. Quatremère, chaque habitant apporte ce qu'il a de grain et trace une enceinte proportionnée à la quantité qu'il veut semer : puis, en ayant jeté un peu aux quatre coins de l'enceinte, il pose le reste au milieu avec une portion de bière et se retire. Le lendemain matin, il trouve la bière bue et le terrain ensemencé. De même, au temps de la moisson, il coupe quelques épis et les dépose dans l'endroit

[1] *Œuvres mêlées*, p. 125, et *Chevræana*, t. II, p. 373. — L'abbé Souchay, qui a écrit sur les Psylles dans le t. VII de l'Académie des Inscriptions, paraît avoir profité de l'ouvrage de Chevreau et ne l'a pas nommé.

« qu'il lui plait, en y joignant de la bière, et à son re« tour il trouve tout le grain coupé et mis en gerbe. On « emploie la même méthode pour faire battre et vanner « le grain. Mais si quelqu'un, en purgeant son champ « des mauvaises herbes, arrache par mégarde quelques « épis, le matin il trouve tout le blé arraché. » L'écrivain arabe attribue ce prodige à des génies. Pour M. Quatremère, il ne trouve pas le fait incroyable [1]: « Il s'agit seu« lement, dit-il, de supposer que les prétendus génies ne « sont autres que des singes. » Je suis très-disposé à recevoir l'opinion de M. Quatremère, car j'ai appris dernièrement, dans la *Chine en miniature*, de M. Breton, que, pour recueillir le thé sur les montagnes escarpées, les Chinois dressent des singes à gravir les hauteurs et à effeuiller les arbrisseaux. Les feuilles détachées de la tige roulent en bas, d'elles-mêmes ou poussées par le vent. Après la récolte, les singes descendent et, pour récompense, on leur donne quelque friandise de leur goût.

La vérité, dans les histoires orientales, a toujours quelque apparence de merveilleux et de mensonge. Makrizi, écrivain très-considéré, raconte, dans un fragment traduit par M. Quatremère, les ravages prodigieux que les mites et les teignes font quelquefois en Égypte. A Matariah, des murs de jardins furent vus tout sillonnés de longues et profondes crevasses formées par ces petits animaux, et dans un faubourg du Caire, les solives et les murailles se trouvèrent tellement rongées, que les habitants furent contraints d'abandonner leurs maisons et de les démolir.

Malgré la réputation d'exactitude et de véracité dont jouit Makrizi, beaucoup de lecteurs ne verront peut-être

1 Les arabisants sont portés à être trop indulgents pour des contes ridicules qui souvent ne reposent sur aucune vraisemblance. (*Note de* M. Renan.)

dans ce récit qu'une exagération orientale; je puis cependant confirmer son affirmation par le témoignage de M. de Villoison. « Un des plus grands fléaux du Le-« vant, dit ce savant voyageur[1], ce sont les vers qui « rongent les livres et y font infiniment plus de ravages « que dans nos contrées. Toutes les bibliothèques des « jésuites à Salonique, Scio, Santorin, Naxie, et même « à Constantinople, tombent en poussière : les manu-« crits, même le parchemin, subissent le même sort, « quoique plus tard. Aussi trouve-t-on dans l'Europe « chrétienne, en Angleterre et à Paris, des manuscrits « grecs beaucoup plus anciens que ne le sont ceux du « mont Athos, de Patmos et de toutes les autres biblio-« thèques du Levant que j'ai examinées. Des livres que « j'avais apportés avec moi étaient tout rongés des vers « en deux ans. »

A l'occasion de la particule *Pa* qui entre dans beaucoup de noms égyptiens, comme Pa-phnutius, Pa-chemunis, Pa-premis, Pa-thermutius et autres, M. Quatremère transcrit ce passage, très-curieux et trop peu connu, d'une dissertation du P. Montfaucon : « Pour ce « qui est de *Pa-thermutius*, composé de *Pa* et de Thermu-« tius, il a été mal divisé par l'ancien interprète latin « qui a traduit ainsi *pater nomine Mutius;* cependant, « ce nom estropié, *Mutius*, a été mis dans la légende, « et feu M. l'abbé de la Trappe, qui donnait à ses moines « le nom des anciens anachorètes, en appela un Dom « Muce, dont il a écrit la vie. » Muce n'est pas le seul saint né de la plume des copistes et des interprètes, et les onze mille vierges pourraient me fournir le sujet d'une remarque, s'il n'était pas temps de terminer cet article.

[1] *Fragment* sur la Grèce; *Journal de l'Empire* du 31 mars 1808.

# LXXIII

## RELATION DE L'ÉGYPTE

### PAR ABD-ALLATIF

ENRICHIE DE NOTES

PAR M. SILVESTRE DE SACY[1].

I

Abd-Allatif, sur lequel la *Biographie universelle* a donné des détails fort exacts, naquit à Bagdad, l'an de l'hégire 557 qui commence en décembre 1161 de Jésus-Christ. Il était grammairien, chimiste et médecin. Pour perfectionner ses études, visiter les savants et donner des leçons, il entreprit de longs voyages et habita successivement les principales villes de l'Asie et de l'Égypte. Il écrivit sur ce dernier pays un grand ouvrage, dont ensuite il composa un *Abrégé*, où il se fit une loi de ne mettre que ce qu'il avait vu par lui-même. C'est de cet *Abrégé* que M. Silvestre de Sacy nous a donné la traduction que j'annonce.

Abd-Allatif n'est point de ces écrivains orientaux chez qui dominent l'ignorance et la crédulité, qui croient aux talismans, parlent de génies et de fées et qui, confon-

[1] *Journal de l'Empire* des 8 septembre et 13 octobre 1811.

dant les époques, mêlant le vrai avec le faux, ne présentent à l'histoire que des documents épars, toujours incertains et suspects. Sa relation est écrite avec simplicité, avec sagesse et mesure; elle porte partout l'empreinte d'un esprit attentif, exact et réfléchi; on y reconnaît l'écrivain de bonne foi qui raconte ce qu'il a vu et ne veut point tromper, et l'observateur éclairé qui n'a pas dû se tromper facilement. En nous faisant connaître un ouvrage de cette importance, M. de Sacy a rendu un service signalé à l'histoire, à la géographie, aux sciences naturelles et aux lettres savantes. Il ne pouvait pas faire une plus utile application de ses vastes connaissances dans les langues orientales.

La *Relation* d'Abd-Allatif est divisée en deux livres. Le premier traite de l'Egypte en général; puis en particulier, des plantes, des animaux, des monuments antiques, des édifices, des barques, des aliments. Dans le second, Abd-Allatif parle du Nil, des phénomènes que présentent la crue et le débordement de ce fleuve. Il raconte ensuite les événements des années 597 et 598 de l'hégire, ou 1200 et 1201 de Jésus-Christ.

A sa traduction, M. de Sacy a joint des notes pleines d'érudition. Elles sont de différent genre.

Les unes roulent sur la critique verbale du texte et en expliquent les difficultés. Ces difficultés étaient fort grandes, et à cause de l'immense variété des matières traitées par Abd-Allatif, et parce que l'arabe d'Égypte dont il s'est servi offre beaucoup de mots qui manquent dans les dictionnaires, ou ne s'y trouvent pas avec l'acception que leur donnent les Égyptiens. Pococke le fils et M. White, traducteurs latins d'Abd-Allatif, et le traducteur allemand, M. Wahl, se sont plus d'une fois trompés sur le sens de ces passages obscurs.

Les autres notes forment un Commentaire historique et scientifique, où M. de Sacy a déployé toutes les res-

sources d'une lecture infinie, et cité une foule de passages d'auteurs arabes encore inédits. Obligés souvent de s'occuper de choses étrangères à l'objet habituel de ses études, il a soumis à MM. Cuvier, Desfontaines et Geoffroy Saint-Hilaire toutes les remarques relatives à l'anatomie, à la botanique et à l'histoire naturelle des animaux. Il y a telle de ces notes qui est une véritable dissertation, celle, par exemple, sur le lébakh, grand arbre particulier à l'Égypte, et qui n'existe plus. Du temps d'Abd-Allatif, on en voyait encore quelques pieds : un siècle après, vers 1300 de Jésus-Christ, l'espèce avait disparu. C'est ainsi que l'Égypte a perdu le baumier, dont on dit que le dernier pied périt en 1615. Quelques botanistes ont cru retrouver le lébakh dans l'avocatier de l'Amérique, d'autres dans le sébestier de l'Orient; mais les caractères ne s'accordent pas, et ces conjectures n'ont pas même de vraisemblance. Ainsi l'Égypte malheureuse, ravagée pendant plusieurs siècles par des guerres étrangères et intestines, en proie aux excursions des barbares, a, dans ces longues révolutions, perdu non-seulement ses monuments, ouvrages d'un art merveilleux, mais ses arbres même, production de la nature qui semblerait impérissable.

Abd-Allatif, qui, dans son voyage, vit en Egypte des plantes qui n'existent plus, put aussi y contempler des édifices dont aujourd'hui on retrouve à peine les ruines, ou des ruines qui ne sont plus reconnaissables.

Peu de temps avant son arrivée, *une quantité considérable* de petites pyramides avaient été renversées à Djizèh, par ordre d'un émir de Saladin. Abd-Allatif vit les restes de ces pyramides détruites. Il vit aussi la belle tête du Sphinx, qu'un fanatique musulman n'avait point encore mutilée, et il en parle en homme de goût. « Cette figure, « dit-il, est très-belle, et sa bouche porte l'empreinte

« des grâces et de la beauté. On dirait qu'elle sourit gra-
« cieusement.... Il est bien étonnant que, dans une
« figure aussi colossale, le sculpteur ait su conserver la
« juste proportion de toutes les parties, tandis que la
« nature ne présentait aucun modèle d'un semblable
« colosse, ni rien qui pût lui être comparé. »

Six siècles après Abd-Allatif, M. Denon[1] a revu le Sphinx, admirable encore, malgré les dégradations modernes. « L'expression de cette tête, dit cet ingénieux
« voyageur, est douce, gracieuse et tranquille : le carac-
« tère en est africain; mais la bouche, dont les lèvres sont
« épaisses, a une mollesse dans le mouvement et une
« finesse d'exécution vraiment admirables : c'est de la
« chair et de la vie. Lorsqu'on a fait un pareil monument,
« l'art était sans doute à un haut degré de perfection....
« On n'a jamais été surpris que de la dimension de ce
« monument, tandis que la perfection de l'exécution est
« plus étonnante encore. »

Abd-Allatif vit debout les deux Aiguilles de Cléopâtre, et autour de la Colonne de Pompée, que les Arabes appellent la Colonne des Piliers, les restes considérables d'une foule d'autres colonnes dont elle avait été entourée. Ce monument qui, isolé et dégradé, fait encore aujourd'hui l'étonnement des voyageurs, avait autrefois été placé au milieu d'une vaste cour, et servait de centre à un immense labyrinthe de colonnades. M. de Sacy, qui a recueilli et discuté, avec autant d'érudition que de critique, les autorités des anciens et des Orientaux, croit que cette belle colonne appartenait au Serapéum. Il est vrai qu'elle porte une inscription grecque qui la consacre à Dioclétien; mais M. Zoëga, M. de Sacy, M. de

[1] L'auteur du *Voyage dans la Haute et Basse Égypte* pendant les campagnes de Bonaparte. Paris, 1802. C'est une sorte d'introduction au grand ouvrage sur l'*Expédition d'Égypte*.
(*Note de* M. Renan.)

Châteaubriand ont bien vu que Dioclétien, à qui elle fut dédiée par l'adulation d'un préfet d'Egypte, n'en était pas le fondateur, et que la construction pouvait être de plusieurs siècles antérieure à la dédicace.

On pense bien que les fameuses pyramides occupent une grande place dans la *Relation* d'Abd-Allatif. Toute cette partie de son récit présente beaucoup d'intérêt. « Elles ont, dit-il ,résisté aux efforts des siècles, ou plutôt « il semble que ce soit le temps qui ait résisté aux efforts « de ces édifices éternels. » — « Toutes choses, dit Ma- « krizi, cité par M. de Sacy, toutes choses redoutent le « temps; mais le temps redoute les pyramides. » Les mêmes objets peuvent inspirer les mêmes idées, et tout le monde se rappelle ce beau vers du poëte :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

L'une des deux grandes pyramides est ouverte. Abd-Allatif entra dans le conduit intérieur. « Je pénétrai, « dit-il, jusqu'aux deux tiers environ ; mais ayant perdu « connaissance par un effet de la frayeur que m'inspirait « cette montée, je redescendis à demi mort. » Cet aveu fort naïf prouve la sincérité de notre voyageur, sa candeur, sa véracité, et ne peut qu'augmenter la confiance des lecteurs.

Abd-Allatif fut témoin de l'entreprise folle du sultan Mélic-Alaziz qui , d'après le conseil de ses courtisans, voulut faire démolir les pyramides. La démolition commença par la plus petite des trois. On lira, je crois, avec quelque plaisir, le récit abrégé de l'auteur arabe :

« Le sultan envoya donc des sapeurs, des mineurs et « des carriers, sous la conduite de quelques-uns des « premiers émirs de sa cour. Ils établirent leur camp « près de la pyramide, et y ramassèrent de tous côtés un « grand nombre de travailleurs, qu'ils entretinrent à « grands frais. Ils y demeurèrent ainsi huit mois entiers,

« enlevant chaque jour, après s'être donné bien du mal « et avoir épuisé toutes leurs forces, une ou deux « pierres. Les uns les poussaient d'en haut avec des « coins et des leviers, tandis que d'autres travail- « leurs les tiraient d'en bas avec des cordes et des « câbles. Quand une de ces pierres venait enfin à tom- « ber, elle faisait un bruit épouvantable qui reten- « tissait à un très-grand éloignement, ébranlait la « terre et faisait trembler les montagnes. Dans sa « chute, elle s'enfonçait dans le sable.

« Il fallait employer de grands efforts pour l'en reti- « rer; après quoi on y pratiquait des entailles, pour y « faire entrer des coins : on faisait ainsi éclater ces « pierres en plusieurs morceaux[1]; puis on chargeait « chaque quartier sur un chariot, et on le traînait au « pied de la montagne. Après avoir épuisé leurs moyens « pécuniaires, fatigués, découragés, ils furent contraints « de renoncer honteusement à leur entreprise, et ne « retirèrent de tant d'efforts et de dépenses d'autre « fruit que de gâter la pyramide et de mettre dans une « entière évidence leur impuissance et leur faiblesse. « Quand on considère les pierres provenues de la démo- « lition, on se persuade que la pyramide a été détruite « jusqu'aux fondements; mais si, au contraire, on porte « les regards sur la pyramide, on s'imagine qu'elle n'a « éprouvé aucune dégradation essentielle, et que d'un « côté seulement une partie du revêtement s'est déta- « chée. »

[1] Voilà l'histoire des innombrables destructions de monuments antiques exécutées par les musulmans en Égypte, en Syrie, en Asie Mineure. En Syrie, les choses se pratiquent encore de la sorte. Le gigantesque château d'Athlith disparaît ainsi pierre à pierre. Mais comme les pierres de ces vieux monuments défient les efforts des modernes destructeurs, ceux-ci sont réduits à les débiter sur place. Tout monument antique qui n'est pas protégé par le désert prend, dans ce pays, l'aspect d'une carrière en exploitation. (*Note de* M. Renan.)

II

Dans son chapitre sur le Nil, Abd-Allatif décrit les phénomènes que présentent les eaux du fleuve pendant la crue, et rapporte quelques signes qui peuvent faire conjecturer la hauteur de l'inondation; mais ces pronostics, appuyés sur des observations puériles, ne méritaient guère qu'il en fît mention. Il propose lui-même d'autres conjectures, et, quoiqu'elles soient fondées sur des raisons plus philosophiques, elles ne paraissent pas beaucoup plus sûres.

Ce qu'il y a de positif, c'est que la crue nécessaire est de seize à dix-huit coudées. Quand l'inondation dépasse cette mesure, elle est excessive: les campagnes sont trop longtemps submergées, et le temps des semailles finit avant l'entière retraite du fleuve; si, au contraire, les eaux n'atteignent pas au moins le minimum de seize coudées, leur élévation est insuffisante, et beaucoup de terres, n'étant pas arrosées, restent sans culture.

L'an 596 de l'hégire, qui commence vers la fin d'octobre 1199 de Jésus-Christ, le Nil ne monta pas tout à fait jusqu'à treize coudées. « Dans cet état de choses, dit « Abd-Allatif, l'année 597 s'annonça comme un monstre « dont la fureur devait anéantir toutes les ressources « de la vie et tous les moyens de subsistance. » Les villageois abandonnèrent de toutes parts leurs campagnes stériles, et s'entassèrent dans les grandes villes. De jour en jour, les vivres devenaient plus rares : ils s'élevèrent bientôt à un prix excessif. Les pauvres furent réduits à dévorer les animaux vivants et morts, et à se faire des aliments même des plus horribles choses. Plusieurs, pressés d'une insatiable rage, mangèrent de la chair humaine. Les magistrats faisaient brûler les coupables; mais la faim était plus terrible que le supplice.

Une foule de pauvres enfants qui erraient dans les rues, n'ayant plus ni parents ni asile, furent enlevés et dévorés par ces furieux. On brûla en peu de jours, au Vieux-Caire, plus de trente femmes, dont chacune avait mangé plusieurs enfants. Ces malheureuses doivent faire autant pitié qu'horreur; car presque toutes avaient perdu la raison. « Je vis, dit Abd-Allatif, amener une femme « chez le prévôt; elle avait un enfant rôti suspendu à « son cou. On lui donna plus de deux cents coups de « fouet pour tirer d'elle l'aveu de son crime, sans pou-« voir obtenir aucune réponse. On eût dit même qu'elle « avait perdu toutes les facultés qui caractérisent la « nature humaine. Alors on la tira violemment pour « l'emmener, et elle expira sur la place. »

Quand on brûlait un criminel, le lendemain on ne trouvait plus son cadavre; il avait été dévoré dans la nuit, et ces affamés se réjouissaient, dans leur gaieté féroce, de trouver ainsi la chair toute rôtie. Ce qu'il y eut de plus monstrueux, c'est que les gens riches, qui pouvaient à force d'or se procurer quelques aliments, mangèrent, par gourmandise et par goût, de la chair humaine.

De telles ressources ne diminuaient pas la famine et la rendaient seulement plus affreuse. Bientôt la peste vint augmenter des maux qui semblaient à leur comble. La mortalité fut énorme; il périssait au Caire jusqu'à cinq cents personnes par jour : au Vieux-Caire, on ne pouvait pas compter les morts. Les cadavres n'étaient pas enterrés; on se bornait à les transporter hors de la ville, et quand les vivants ne suffirent plus à ce travail, les corps restèrent abandonnés dans les rues et dans les maisons. Les voyageurs marchaient plusieurs jours sans trouver aucun être vivant, ni sur la terre, ni dans l'air. La route d'Égypte en Syrie, qu'une foule innombrable d'habitants avait prise pour émigrer, « était, dit Abd-

« Allatif dans son style oriental, comme un vaste champ « ensemencé de cadavres humains, ou plutôt comme « une campagne où la faucille du moissonneur a passé; « elle était devenue comme une salle de festin pour les « oiseaux et les bêtes féroces qui se gorgeaient de la « chair des morts, et les chiens, que ces gens avaient « pris avec eux pour les accompagner dans leur ban- « nissement volontaire, étaient les premiers à dévorer « leurs cadavres. »

La crue de l'année qui suivit fut encore insuffisante; le Nil ne s'éleva qu'à quinze coudées seize doigts, et le jour même où il parvint à cette hauteur, il baissa subitement et commença à se retirer. Cependant la famine, quoique aussi grande, fut moins sensible, parce que la population était excessivement diminuée. Au Caire, de grandes rues, des quartiers entiers n'avaient plus un seul habitant; et néanmoins le Caire, dit l'historien, était très-peuplé en comparaison de quelques autres villes, car cette affreuse désolation s'étendit sur toute la face de l'Égypte, depuis Syène jusqu'à Damiette.

Ces malheurs ne sont pas rares dans un pays où la culture dépend d'une inondation incertaine, et dont le gouvernement, quand il y en a un, n'a ni prévoyance ni ressources. Les famines d'Égypte ont fourni à Makrizi la matière d'une histoire; et dernièrement je lisais, dans les savants *Mémoires* de M. Étienne Quatremère, qu'il y eut sous le calife Mostanser-Billah une disette si grande, « que les hommes se mangeaient les uns les autres. » Mostanser lui-même fut obligé de vendre tous ses meubles, tous ses vêtements, tout ce qu'il possédait; il ne lui resta plus que la natte sur laquelle il s'asseyait, et il serait mort de faim sans le secours d'une femme riche et pieuse qui, une fois par jour, lui envoyait, comme aux autres pauvres qu'elle nourrissait, une petite portion d'aliments.

En 598, le Nil parvint à seize coudées moins un doigt. Ce n'était pas tout à fait les seize coudées, qui sont le minimum de la crue ; mais si presque toutes les terres purent être arrosées, l'on dut craindre de manquer de grains pour les semailles et de bras pour la culture.

La relation d'Abd-Allatif ne va pas plus loin. M. de Sacy a joint, sous le titre d'*Appendix*, plusieurs morceaux fort importants.

Le premier est la vie d'Abd-Allatif, composée par Ibn-Abi-Osaïbia sur des *Mémoires* écrits par Abd-Allatif lui-même. C'est une lecture pleine d'intérêt. Il y a dans cette vie d'Abd-Allatif des détails on ne peut plus curieux sur la littérature de cette époque, sur les études, sur les mœurs, sur l'éducation.

A ce premier morceau succèdent deux chapitres d'Ebn-Khaldoun sur la recherche des trésors enfouis et les monuments antiques, la vie d'un médecin arabe d'Espagne nommé Ebn-Djoldjol, un extrait de la chronique syriaque de Grégoire Abou'lfaradj sur les voyages faits en Égypte par Denys de Telmahar, d'autres extraits dont j'omettrai les titres, enfin, un fragment d'une histoire des poëtes persans, où l'on voit l'émir Ben-Taher renouveler l'aventure d'Omar[1]. Un homme vint lui offrir un livre. — Quel est ce livre, dit Taher.—Ce sont les *Amours de Wamik et d'Adhra*, roman fort agréable, composé par des sages. — Nous autres, reprit l'émir, nous lisons le *Coran ;* il ne nous faut pas d'autres livres que le *Coran* et les *Recueils des traditions du prophète.* Et aussitôt il fit jeter le volume dans l'eau et ordonna que dans toute l'étendue du Khorassan, dont il était gouverneur, on effaçât les livres composés par les Persans ou par les Mages.

[1] Ou du moins celle que l'on prête à Omar; car l'anecdote relative à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie repose sur les autorités les moins suffisantes. (*Note de* M. Renan.)

Les orientalistes n'apprendront pas sans plaisir que M. de Sacy a fait imprimer le texte de ces différents extraits.

Le volume est terminé par un état des provinces et villages de l'Égypte, dressé en 1376 de Jésus-Christ, sous le règne du sultan Melic-Alaschraf. Ce cadastre, exécuté avec un soin infini et dont la traduction et le commentaire ont dû coûter à M. de Sacy de longues recherches, jettera beaucoup de jour sur la géographie et l'histoire de l'Égypte.

J'avais pensé à faire un troisième article, spécialement consacré au Commentaire de M. de Sacy. J'aurais tâché d'y donner, par des citations choisies, une idée de cette érudition prodigieuse et vraiment encyclopédique à qui rien n'échappe, qui embrasse ce que les lettres les plus savantes ont de plus difficile, les différentes espèces de critique, les antiquités, la géographie de tous les âges, et toutes les histoires, même l'histoire naturelle. Mais la foule des autres livres dont il faut rendre compte, m'empêche de suivre ce projet, et je suis forcé de me borner à ces deux articles, dont personne ne comprend mieux que moi toute l'insuffisance.

# V

# CRITIQUE FRANÇAISE

# LXXIV

## DE IMITATIONE CHRISTI

### CUM OPTIMIS APOGRAPHIS COLLATA

PER PETRUM LAMBINET.

### L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, PAR LE R. P. GONNELIEU [1].

Lorsque ces deux volumes me furent adressés, je formai le projet d'examiner quel était le véritable auteur de l'*Imitation*, et de peser les raisons des Bénédictins qui l'attribuent à Gersen ou Gessen, celles des Génovéfains qui la donnent, avec plus de vraisemblance, à Thomas

[1] *Journal de l'Empire* du 12 mai 1811.— Ouvrir notre CRITIQUE FRANÇAISE par un article sur l'*Imitation*, c'est dire que nous croyons *français* « le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes. » Mais ici, pas plus que notre réservé critique, nous ne prendrons parti dans cette grande controverse qui a duré déjà plus de trois siècles sur le nom du véritable auteur de l'*Imitation*.

Depuis l'article de M. Boissonade, la question ne s'est pas beaucoup éclaircie, ni surtout simplifiée, même après la découverte de trois nouveaux manuscrits en 1830, 1841 et 1852. Les arguments sont principalement négatifs, et dirigés, tantôt contre le chanoine régulier de Kempen, *Thomas a Kempis*, tantôt contre le chancelier *Gerson*, et surtout contre l'abbé piémontais de Verceil, *Jean Gersen* ou *Gessen*, ou *Jean de Cabanac*, dont l'existence même a été contestée.

Dans un curieux article du *Journal des Débats*, du 16 janvier 1855, reproduit avec quelques développements dans ses *Études*

a Kempis, enfin celle de l'opinion qui l'attribue au vénérable chancelier Gerson.

Je me proposais aussi de faire quelques recherches sur le titre, et de vérifier si les mots *de Imitatione Christi*, qui appartiennent spécialement au premier chapitre du livre Ier, n'étaient pas devenus, par une erreur de copiste, le titre général de tout l'ouvrage : cette opinion

*d'histoire religieuse*, M. Renan donne de séduisantes raisons de croire que l'*Imitation* est du XIIIe siècle et originaire d'Italie; mais ce savant et hardi critique n'est pas aussi formel pour l'attribuer à l'abbé Gersen qui est défendu avec plus de chaleur, mais moins d'autorité, par deux écrivains piémontais : M. de Grégory, dans son *Histoire du livre de l'Imitation* (Paris, 1842, 2 vol. in-8°), et M. Paravia (Turin, 1853).

Thomas a Kempis a pour lui Mgr. Malou, évêque de Bruges, dont l'ouvrage récent (*Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation*, Paris et Tournai, 1858) résume toute la discussion et jouit d'une assez grande estime, malgré quelques graves inexactitudes.

L'illustre Gerson, qui longtemps posséda le titre incontesté d'auteur de l'*Imitation*, a été soutenu plus tard par Bossuet, et même par un édit de Louis XIV, en 1654; puis par Ellies Dupin (*Gersonii Opera*, Anvers, 1706); de nos jours, par M. Gence qui a consacré sa vie tout entière, on peut le dire, à restituer à Gerson l'*Imitation de Jésus-Christ ;* par MM. Onésyme Leroy, Thomassy, Faugère et, plus récemment, par M. Vert, auteur d'un remarquable travail intitulé : *Étude historique et critique sur l'Imitation et sur Gerson* (Paris et Toulouse, 1856).

En faveur de Gerson, nous ne pouvons omettre de citer M. l'abbé Delaunay, curé de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris. Cet honorable ecclésiastique, qui a écrit la belle Préface de l'édition de Curmer (Paris, 1857), a résumé la discussion en quelques pages éloquentes, et apporté de nouveaux arguments en faveur de Gerson. M. l'abbé Delaunay possède la plus riche, la plus complète et la plus rare collection des éditions de l'*Imitation;* il serait bien à désirer qu'il en publiât le Catalogue, avec sa traduction nouvelle qui est toute prête. L'édition de Curmer a donné la traduction de Marillac, que M. l'abbé Delaunay appelle si élégamment l'AMYOT *de l'Imitation*.

Une opinion nouvelle s'est aussi produite : le livre mystique serait une œuvre collective et impersonnelle. M. Michelet (*Histoire de France*, t. V, p. 3-4) l'appelle « le monument le plus glorieux du monachisme du moyen âge..., l'épopée intérieure de « la vie monastique. » Cette opinion a été reprise par MM. Louis

de l'illustre Huet n'est pas sans quelque probabilité[1]

Pendant que je rassemblais les matériaux de cette petite dissertation, on m'apprit qu'un homme très-savant avait écrit sur ce point d'histoire littéraire, et que son travail ne tarderait pas à voir le jour. J'abandonnai tout de suite un sujet que je n'aurais pu qu'effleurer, et que M. Gence, ayant le loisir et les connaissances qui me manquent, traitera avec une juste étendue.

N'ayant plus à m'occuper de l'auteur, je m'occupai du livre. Je l'ai relu, et cette lecture m'a été plus profitable que les vaines et froides recherches où je voulais me jeter. Je ne puis dire combien j'ai été touché de cette onction si douce, de cette morale si pure, du ton grave des préceptes, et de cette tristesse religieuse répandue sur toutes les pages. Je comprends, à cette heure, combien M. de Châteaubriand a eu raison d'appeler ce petit livre : « un phénomène dans le XIII^e^ siècle »[2] et de s'écrier : « Qui a révélé à un moine renfermé dans sa cellule ces

Moland et Ch. d'Héricault, dans leur préface de l'*Internelle consolacion.* M. Victor Leclerc l'avait déjà consacrée par la haute autorité de son nom.

Selon le savant doyen, « le premier livre est fort antérieur aux « trois autres..., et la hardiesse du troisième livre est également « éloignée de la simplicité douce et calme du premier et de la « théologie savante du quatrième... » (Voy. *Préface* de l'édition in-folio de l'Imprimerie impériale, Paris, 1855.)

Consolons-nous de cette incertitude : le mystère dont est entourée l'origine du saint livre n'est peut-être pas étranger au charme unique qui le rend si utile et si cher aux âmes pieuses éprouvées par le malheur. Au moins, elles peuvent encore aujourd'hui se dire, avec saint François de Sales : « L'AUTEUR C'EST LE SAINT-ESPRIT ; » idée profonde que M. de Sacy a si bien développée dans la préface de l'édition qu'il a donnée de l'*Imitation*, dans sa *Bibliothèque spirituelle*. (*Note de l'Éditeur.*)

[1] Voy. *Huetiana*, p. 48 et 241.

[2] *Génie du Christianisme.*—Cette date prouverait que M. de Châteaubriand attribue l'*Imitation* à l'abbé Gersen, car Thomas a Kempis et le chancelier Gerson, nés tous deux au XIV^e^ siècle, sont morts dans la première moitié du XV^e^.

(*Note de l'Éditeur.*)

« mystères du cœur et de l'éloquence? » Il y a dans l'*Imitation* une telle éloquence, non de paroles, mais de sentiments, que je défie tout homme dont le cœur n'est point dur de la lire sans émotion, sans chérir davantage la religion, s'il a le bonheur d'y croire, sans la regretter, si, vaincu par la puissance des objections ou par les passions (sans lesquelles les objections ne nous paraîtraient pas si fortes), il a eu le malheur de s'en éloigner[1].

Beaucoup de personnes s'imaginent que l'*Imitation* est un livre de pure mysticité et que les cœurs dévots et presque quiétistes peuvent seuls y trouver du charme. Elles ne savent pas que dans cet ouvrage qu'elles regardent en pitié, qu'elles dédaignent d'ouvrir, il se rencontre, à chaque page, des sentiments d'une philosophie très-forte, et que « *ce moine superstitieux et bigot*[2] » parle souvent du ton d'Épictète et de Sénèque.

Voici quelques-uns des passages qui m'ont le plus frappé :

« Je voudrois avoir plus souvent gardé le silence et « n'avoir point habité parmi les hommes.

« Il nous est utile d'éprouver quelquefois des peines

[1] Ce morceau fait mieux connaître M. Boissonade que toutes ses autres études. Ici, c'est l'homme et non le critique qui parle. Ses habitudes littéraires ne ferment ni son cœur ni son âme aux beautés intérieures du saint livre.

Beaucoup de lecteurs, habitués peut-être à considérer M. Boissonade comme un disciple de Voltaire, trouveront certainement le voltairien bien adouci, dans cet hommage public à la religion chrétienne, comme dans sa généreuse indignation contre le traducteur anglais de La Fontaine (v. p. 57) et, plus loin article LVII), dans ses regrets pour les anciens cloîtres, asile salutaire des femmes tombées, ou laborieuse retraite des Bénédictins dont il envia toujours la féconde solitude.

(*Note de l'Éditeur.*)

[2] Ce doit être un mauvais refrain du XVIII^e siècle, soit de quelque impie oublié sans doute aujourd'hui, soit d'une des feuilles alors en guerre contre les *Débats*. (*Note de l'Editeur.*)

« et des traverses : elles rappellent l'homme à son cœur « et lui apprennent qu'il est ici dans un lieu d'exil.

« Il est bon que nous souffrions quelques contrariétés et que l'on juge mal de nous, même quand notre « conduite et nos intentions sont droites : ces choses « nous aident à devenir humbles et nous défendent de « la vaine gloire.

« La plus haute science et la plus utile, c'est la science « et le mépris de soi-même.

« Comment peut-on aimer cette vie, pleine d'amertumes si grandes et de si grandes misères ?

« Aime à être inconnu et compté pour rien.

« Pense plus à la mort qu'à la longueur de la vie.

« Toutes les fois que j'ai fréquenté les hommes, j'en « suis revenu plus petit.

« Pourquoi te troubles-tu de ce que les choses ne vont « pas à ton gré ? Quel est celui à qui tout réussit ? Ce « n'est ni moi, ni toi, ni personne sur la terre. »

Ce livre, plein de sentiments nobles et élevés, est écrit dans un latin fort simple, quelquefois même incorrect et barbare ; mais on doit le lire, comme l'auteur a conseillé de lire l'Écriture : « Il faut, dit-il, chercher dans les saintes « Écritures la vérité et non l'éloquence, l'utilité et non « la finesse du langage. L'Écriture doit être lue dans le « même esprit qu'elle a été composée. »

Sébastien Chateillon, calviniste du XVIe siècle, et habile philologue, a essayé de mettre l'*Imitation* en meilleur latin ; mais sa traduction n'a pas eu une grande fortune, et le style négligé du bon et simple religieux l'a emporté sur l'élégance du littérateur. Au reste, la traduction de Chateillon est bonne à quelque chose : elle prouve que cet excellent livre n'est pas moins estimé par les protestants que par les catholiques[1].

[1] Voy. R. Simon, *Bibliothèque critique*, t. III, chap. 25.

L'édition stéréotype qui m'a fourni l'occasion de ces remarques est faite avec le plus grand soin. M. Lambinet, dont l'érudition bibliographique est justement estimée, a mis à ce travail une exactitude qui lui fait beaucoup d'honneur. Il a pris pour base les quatre éditions originales que Sommalius, Rosweyd, Chifflet et Bollandus[1] ont données d'après le manuscrit autographe qui appartenait aux jésuites d'Anvers[2]; il les a suivies partout avec un scrupule religieux, se gardant bien d'imiter l'indiscrète témérité de Valart et de Beauzée qui, sous prétexte de corriger le texte, l'ont altéré dans une foule d'endroits. Les presses de Barbou ont procuré un certain succès aux éditions infidèles de Valart et de Beauzée; celle de M. Lambinet n'a pas besoin pour réussir du talent de l'imprimeur; cependant le nom de M. Mame ne gâte rien : un bon livre bien imprimé en paraît meilleur, on y revient plus volontiers, il semble qu'on le lise avec plus de plaisir.

La traduction du P. Gonnelieu, dont l'annonce se place ici tout naturellement, est un livre fort recommandable. Elle passe pour le chef-d'œuvre de l'auteur, et l'estime qu'elle a obtenue depuis longtemps ne diminue pas. Les

[1] M. Lambinet appelle Bollandus le *princeps agiographorum*. Il eût fallu écrire *hagiographorum*. Je sais bien que nous écrivons quelquefois *agiographe*, sans *h;* mais cela n'est pas assez correct. D'ailleurs, l'orthographe française ne fait rien à la question; l'orthographe latine exige absolument l'aspiration. Ω

[2] Il s'agit du fameux manuscrit qui est aujourd'hui à Bruxelles (bibliothèque de Bourgogne, n° 5855); il est écrit tout entier de la main de Thomas a Kempis lui-même. Selon ses partisans, ce serait, sinon l'original, au moins une transcription de l'original par l'auteur même; mais ses adversaires ne manquent pas de raisons très-plausibles de croire que Thomas a Kempis, pour l'*Imitation* ainsi que pour la *Bible*, a joué le rôle modeste de copiste, comme alors beaucoup de religieux.

(*Note de l'Éditeur*.)

prières et les *pratiques* qui l'accompagnent conviendront aux âmes pieuses. Cette réimpression est fort élégante; les libraires à qui nous la devons y ont apporté beaucoup de soin, et leurs quatre gravures sont réellement fort *jolies*. J'en fais la remarque, parce qu'en général les annonces de frontispices sont peu dignes de foi; mais j'aurais pu ne pas la faire : quel libraire oserait imprimer un mensonge sur le titre de l'*Imitation de Jésus-Christ*[1]?

[1] Ceci nous remet en mémoire les dernières lignes du petit AVERTISSEMENT que M. Boissonade mit en tête de son édition du *Nouveau Testament* (Lefèvre, 1824) :

« Valete, lectores, et, si quid ab homine multis distento « occupationibus fuerit admissum, humanitus peccanti humane « parcite : Evangeliorum lectores non severitas, sed lenitas « decet et indulgentia. » (*Note de l'Editeur.*)

# LXXV

## GLOSSAIRE DE LA LANGUE ROMANE

RÉDIGÉ D'APRÈS LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, CONTENANT L'ÉTYMOLOGIE ET LA SIGNIFICATION DES MOTS USITÉS DANS LES XI$^e$, XII$^e$, XIII$^e$, XIV$^e$, XV$^e$ ET XVI$^e$ SIÈCLES,

PAR J. B. ROQUEFORT [1].

### I

La langue de Rome, introduite d'abord sur les frontières des Gaules, à la suite des relations de commerce et de politique qui rapprochaient les habitants des deux pays, se répandit dans les villes intérieures, lorsque les Romains, ayant dans leurs conquêtes successives envahi toutes ces contrées, les réduisirent en provinces et les soumirent à leurs lois et à leurs formes administratives. Alors se formèrent de tous côtés des écoles latines; ce fut en latin qu'écrivirent les orateurs et les poëtes, et quelques-uns même surent employer la langue nouvelle avec tant de talent et d'élégance, que leurs ouvrages furent lus et admirés jusque dans la métropole. Le latin ne fut pas seulement la langue littéraire : les femmes le parlaient, il s'étendit dans toutes les classes, et bientôt remplaça dans tous les usages l'idiome national. Au v$^e$

[1] *Journal de l'Empire* du 11 août 1808.

siècle, lorsqu'à leur tour les Barbares du Nord envahirent les Gaules, ils adoptèrent le latin qu'ils y trouvèrent parlé. Mais il arriva qu'insensiblement la langue du peuple conquérant altéra celle des vaincus; la corruption, toujours croissante, gagna bientôt les grands et les hommes instruits; les mots tudesques s'allièrent aux mots latins, les altérèrent, les déformèrent, et de ce mélange bizarre, irrégulier, naquit la langue romane, mère de la langue française.

Plusieurs savants ont fait des antiquités de notre langue l'objet de leurs recherches. Borel, en 1655, a donné le *Trésor des Antiquités françaises*, livre utile, mais rempli de lacunes. Le *Dictionnaire du vieux Langage*, par Lacombe, 1766, est compilé de divers recueils; les citations en sont inexactes, beaucoup de mots ne sont que de mauvaises leçons copiées sans jugement dans des originaux altérés et que l'auteur ne pouvait corriger, faute de critique et d'une suffisante instruction. Il y a plus d'exactitude et de solide érudition dans le *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque* d'un bénédictin de Saint-Vannes (dom Jean-François); mais le plan est borné, ce qui nécessairement borne aussi l'usage du livre et en diminue l'utilité.

Pour surpasser les travaux de ses prédécesseurs, et donner à un Dictionnaire de notre vieux langage à peu près toute la perfection dont il est susceptible, M. Roquefort s'est intrépidement jeté dans l'immense lecture de tous nos vieux auteurs imprimés, et de cette foule de manuscrits condamnés probablement à rester toujours ensevelis dans les bibliothèques. En faisant ces vastes recherches, M. Roquefort a pris note non-seulement des mots, mais des passages entiers, et ces passages la plupart inédits, cités pour exemples presque à chaque article, sont à la fois la preuve et l'important résultat des plus laborieuses études.

L'étymologie a souvent occupé M. Roquefort; mais il a rejeté avec jugement toutes les origines hasardées ou douteuses, et surtout ces racines celtiques et bas-bretonnes auxquelles des hommes, d'ailleurs très-recommandables et très-instruits, donnent en vérité trop d'importance. Il lui a semblé (voici ses termes): « que la raison « et l'histoire se refusent également à croire que ce soit « du jargon de Quimper-Corentin que toutes les langues « tirent leur origine. »

M. Roquefort est remonté dans ses recherches jusqu'au XI[e] siècle, parce que c'est celui où les monuments littéraires commencent à être un peu nombreux et de quelque valeur. Il s'est arrêté au XVII[e] : c'est l'époque où la langue se fixe, prend une forme plus stable, où dès-lors ses mots n'appartiennent plus à un glossaire, mais aux lexiques vulgaires.

On voit assez, sans que je m'arrête longuement à la faire sentir, toute l'utilité d'un pareil ouvrage. Il explique à ceux qui lisent nos vieux romans si naïfs, nos troubadours, nos chroniqueurs, leur diction surannée et barbare; il facilite aux érudits l'intelligence des vieux diplômes et des chartes antiques, aux jurisconsultes la lecture des vieux titres et des vieux contrats. « Combien, « dit le respectable Jean-François, combien de procès « n'ont-ils pas été perdus faute d'avoir entendu le jargon « barbare d'un vieux titre? Combien d'usurpations n'ont-« elles pas été commises, faute d'avoir connu la va-« leur des mots, par lesquels on désignait les limites de « la possession? »

Comme tous les vrais savants, M. Roquefort est modeste: il ne s'est point flatté d'avoir fait un Dictionnaire complet, de n'avoir rien négligé, de ne s'être jamais trompé. Cette perfection, impossible peut-être dans un ouvrage de cette nature, l'est surtout dans une première édition. M. Roquefort demande aux gens de lettres des

avis, des remarques, et promet d'en profiter pour une seconde publication.

D'après cette invitation du savant lexicographe, je me hasarde à lui soumettre le petit nombre d'observations que j'ai pu faire en parcourant rapidement son livre.

J'aurais désiré trouver le mot *vrai* avec le sens rare de *juste*. Villon l'a employé de la sorte, lorsqu'il parle du corsaire Diomedès, qui changea de mœurs en changeant de fortune :

Onc puis ne mesprit
Vers personne, mais fut *vray* homme;

c'est-à-dire fut *juste*. Les Grecs et les Latins eurent cet usage des mots ἀληθής et *verus*. Hesychius explique ἀληθής (vraie) par δικαῖα (juste), dans un vers d'Homère (*Il.*, XII, 433), et réciproquement δικαῖος (juste) fut pris pour ἀληθής (vrai). Dans Sophocle (*Trachin.*, 352), une nouvelle *non juste* est une nouvelle *fausse*. Horace (Ep. I, 7) a dit :

Metiri se quemque suo modulo ac pede, VERUM EST,

ici *verum est* signifie *il est juste*. Tout cela a été parfaitement développé par Ruhnkenius sur Rutilius Lupus (p. 84) et par Villoison sur Apollonius (p. 118).

Villon me fournit une autre observation. M. Roquefort attribue au verbe *céler* le sens actif de *cacher*, qu'il a encore aujourd'hui; mais il néglige d'indiquer la construction latine que Villon lui a donnée.

Je plaings le temps de ma jeunesse,
Auquel j'ay plus qu'autre gallé
Jusqu'à l'entrée de vieillesse;
Car son partement *m'a célé.*

*M'a célé* est un pur latinisme : c'est *me latuit*.

*Engrillonné* est encore dans Villon et manque dans le nouveau glossaire, ainsi que *petiot*, diminutif conservé dans la conversation négligée, et *extrace* pour origine :

Povre je suis de ma jeunesse,
De povre et de petite *extrace*.

Dans la ballade des *Regrets*, Villon s'est servi d'*entr'œil* que M. Roquefort n'a pas reçu. C'est le μεσόφρυον des Grecs.

Je vois bien *mignot* et *mignottement*, mais je cherche inutilement *mignotter*, qui est dans Ronsard :

Dedans un pré je veis une naïade
Qui comme fleur marchait dessus les fleurs,
Et *mignottoit* un bouquet de couleurs,
Échevelée, en simple vertugade.

*Enjoncher* est aussi plusieurs fois employé par Ronsard, et n'a pas été cité par M. Roquefort, non plus qu'*entre-coupement*, mot très-expressif :

Puis du livre ennuyé, je regardais les fleurs,
Feuilles, tiges, rameaux, espèces et couleurs,
Et l'*entre-coupement* de leurs formes diverses.

Le Glossaire explique *musequin* par « jeune homme « qui s'aime, mignon, poupart. » *Musequin* ne pourrait tout au plus avoir ce sens que métaphoriquement : c'est le diminutif de *museau*, comme le prouve évidemment ce passage de du Bellay, dans l'épitaphe d'un petit chien :

Ses dentelettes d'ivoyre,
Et la barbelette noire
De son *musequin* friand.

Dans les deux exemples cités par M. Roquefort :

Mon Gorgias, mon friand musequin.......

Comment vous va, mon musequin.......

*musequin* doit être un terme de caresse.

Je trouve, dans le Glossaire, *eslongier* pour *éloigner*. Je propose au savant auteur d'ajouter la forme *eslongner* que l'on voit dans Saint-Gelais :

O bienheureux qui a passé son aage
Dedans le clos de son propre héritage.
Et n'a de veue *eslongné* sa maison !

A cette occasion je quitterai tous ces vieux auteurs, pour justifier notre grand Corneille, attaqué un peu légèrement par son commentateur. On lit dans *Pompée* III, 1) :

Les vaisseaux, en bon ordre, ont *éloigné* la ville.

Voltaire crie au solécisme : il fallait, dit-il, *se sont éloignés de la ville*. Un commentateur devrait connaître à fond la langue de son auteur, savoir ce que pouvait lui permettre l'usage de son temps, et ne pas le condamner pour l'avoir suivi. L'exemple de Saint-Gelais prouve qu'autrefois le verbe *éloigner* avait une construction active : en voici deux autres pris dans Scarron, contemporain de Corneille :

Nous regagnâmes nos galères;
Puis poussés par des vents prospères,
*Éloignâmes*, bien ébahis,
Cet abominable pays.
(ÉNÉIDE TRAVESTIE, III.)
Allons donc, mes amis, courage,
*Éloignons* ce fâcheux rivage.
(ÉNÉIDE, IV.)

Je remarque une construction toute semblable dans les *Héraclides* d'Euripide, v. 16 :

Ἄλλην ἀπ' ἄλλης ἐξορίζοντες πόλιν,

ce que Toup, dans son beau commentaire sur Longin (page 322), s'est trop pressé de corriger, substituant à l'actif le participe passif ἐξορισθέντες [1].

L'adverbe *paisiulement* pour *paisiblement*, *tranquillement*, doit, si je ne me trompe, être écrit *paisivlement ;*

[1] M. Boissonade aurait peut-être pu remarquer aussi que le même tour se retrouve tout à fait dans ce vers de Virgile :

Protinus aërias Phæacum *abscondimus* arces.
(Æ., III, 291.)

*Abscondere* offre un rapport d'identité parfaite avec *éloigner* un rivage.

c'est le *v* pour le *b*. La permutation de ces deux lettres est perpétuelle dans le patois du Midi. « *Boilà qui est vien méchant*, » dit le baron de Fœneste (II, 6). Cette prononciation vient originairement des Grecs, qui donnent au *b* le son du *v*. Les manuscrits grecs sont pleins de fautes d'orthographe produites par cette ressemblance de son. C'est ainsi qu'on trouve écrit Αὔδηρος pour Ἄϐδηρος, ἄϐρα pour ἄυρα. Par une altération semblable, le δούλευσις des anciens a produit le δούλεψις des modernes. Les manuscrits latins offrent des exemples des mêmes changements: *Ebro* ou *Hebro*, pour *Euro*, dans Horace, *superva* pour *superba*, dans Virgile. (Voyez à ce sujet une note du nouvel éditeur de *Philostrate*, page 481[1].)

Ma dernière remarque portera sur une incorrection échappée à M. Roquefort. Au mot *ahaner*, il donne pour explication « travailler avec fatigue, comme le fendeur « de bois qui soupire et *échappe* le son de sa voix : AHAN. » Mais *échapper* n'est point un verbe actif.

[1] On a déjà remarqué chez M. Boissonade cette manière modeste de se citer lui-même (p. 15); il ne parle jamais que de *la dernière édition* de Philostrate. Nous avons encore trouvé une expression semblable dans un article du *Journal de l'Empire* (14 novembre 1810) que nous ne reproduisons pas en entier; enfin nous en citons d'autres exemples sous l'article LXVII, *O Hyssope*, p. 150, et sous l'article LXXVIII, *Télémaque*, p. 241.

(*Note de l'Éditeur*.)

# LXXVI

## FABLIAUX ET CONTES

### DES XIe, XIIe, XIIIe, XIVe ET XVe SIÈCLES,

### PUBLIÉS PAR BARBAZAN,

AUGMENTÉS ET REVUS SUR LES MANUSCRITS,

PAR M. MÉON[1].

---

I

Aprés avoir consacré un grand nombre d'années à l'étude de notre ancien langage, Barbazan publia, vers le milieu du dernier siècle, l'*Ordène de Chevalerie*, le *Castoiement* et trois petits volumes de fabliaux qu'il avait copiés dans de vieux manuscrits. Ces ouvrages étaient devenus excessivement rares, et depuis longtemps les gens de lettres en désiraient une nouvelle édition. En se chargeant de la donner, M. Méon n'a pas voulu borner son travail à la simple surveillance d'une réimpression.

[1] *Journal de l'Empire* des 1er février et 5 juillet 1809.— Depuis 1809, ces questions relatives aux antiquités de notre littérature ont fait bien du chemin, grâce aux importants travaux des Fauriel, des Victor Leclerc, des Littré, des Paulin Pâris et des Guérard, sans parler de tant d'autres! Mais ne fût-ce qu'à titre de document, et pour montrer où en était l'histoire littéraire de la vieille France il y a cinquante ans, nous n'avons pas cru devoir omettre cet article. (*Note de l'Editeur.*)

Familiarisé lui-même par de longues études avec la langue de nos antiques trouvères, il a voulu revoir sur les manuscrits tous les morceaux publiés par Barbazan, et le résultat de cette comparaison a dû surpasser son attente. Les différentes copies qu'il a collationnées lui ont donné beaucoup de nouvelles leçons qu'il a substituées aux premières, quand celles-ci lui paraissaient moins bonnes; il y a trouvé, ce qui est encore plus important, une foule de passages nouveaux qu'il a partout exactement rétablis. Ces additions sont quelquefois très considérables. Le *Lai d'Aristote*, fabliau célèbre, a, dans la nouvelle édition, cent vers de plus que dans celle de Barbazan. Le conte du *Valet aux douze Femmes* est augmenté de quarante-six vers, celui de la *vieille Truande*, de plus de cinquante. J'ai compté trente-six vers nouveaux dans le fabliau de *Saint-Pierre*, plus de cent dans celui du *Cordelier*, plus de cent vingt dans l'*Histoire*, un peu trop gaie, *d'un Chevalier qui faisait parler les muets.* Le *Castoiement* est, parmi les poëmes augmentés, celui qui a reçu les plus longs suppléments. Barbazan, qui craignait sans doute d'ennuyer son lecteur, en avait supprimé une grande partie ; mais M. Méon n'a pu s'imaginer que nos vieux poëtes fussent ennuyeux. D'ailleurs, il sait fort bien que les érudits, auxquels ce livre est surtout destiné, ne s'ennuient pas facilement, et il a rétabli le *Castoiement* dans toute l'intégrité du texte. Une autre cause des nombreuses lacunes de la première édition, c'était l'obscénité de certains détails. M. Méon a eu moins de scrupules que Barbazan : il a tout imprimé. Assurément, il ne faut pas louer trop haut cette exactitude, mais il ne faut pas non plus la trop sévèrement condamner. Ces vieux poëtes sont, par leur siècle et surtout par leur langage informe et barbare, à une telle distance de nous, que ce ne sont point des Français : ce sont des *anciens* ; on doit les considérer comme tels et, à ce titre,

leur pardonner ce que l'on excuse si aisément dans Catulle et Martial. Il convient aussi de ne pas blâmer l'homme de lettres qui les publie, puisque jamais l'on n'a blâmé Brunck pour avoir commenté les vers de Straton, ni tant d'autres savants éditeurs d'Apulée, de Pétrone ou des *Priapées*. Je crois que mes principes sont, à cet égard, ceux de tous les hommes vraiment instruits et raisonnables. Mais si je me suis trompé, le public ne le sera pas : il est bien averti. Je l'ai dit et je le répète, les *Fabliaux* sont quelquefois libres, très-libres même. Maintenant ceux qui voudront les acheter savent à quoi s'en tenir et n'auront point de reproche à me faire.

M. Méon ne s'est pas contenté de compléter les morceaux publiés par Barbazan : on trouvera dans cette édition une cinquantaine de poëmes et de contes dont le texte n'avait point encore été imprimé; entre autres, *la Bible de Provins*, poëme de deux mille six cents vers; les *Aventures de sainte Léocade*, qui ne sont guère moins longues, et l'*Histoire d'Aucassin et Nicolette*[1]. Ce dernier fabliau, que Sainte-Palaye a rajeuni, que Legrand a imité, a cela de remarquable qu'il est écrit en prose mêlée de vers. Les vers se chantaient ou plutôt se psalmodiaient sur une phrase de plain-chant dont M. Méon a fait graver la musique[2].

Le fabliau d'*Aucassin* n'est pas le seul de cette collec-

[1] C'est dans la collection de l'*Histoire littéraire de la France*, publiée par l'Académie des Inscriptions, et notamment dans les quatre ou cinq derniers volumes, qu'il faut lire ce qu'il est bon de savoir sur ces différents poëmes et la date de chacun d'eux. (*Note de l'Editeur.*)

[2] La savante *Histoire de l'harmonie au moyen âge*, publiée en 1842 par M. E. de Coussemaker, juge au tribunal de Lille et correspondant de l'Institut, a répandu un jour désormais complet sur l'obscure question relative à la musique, ou plutôt à l'accompagnement musical, des vieilles chansons de nos trouvères. (*Note de l'Editeur.*)

tion que Legrand ait inséré dans la sienne : il les a traduits presque tous. Le style de Legrand a de l'élégance et ses notes sont intéressantes ; mais il s'est accordé trop de libertés. J'ai vu que plus d'une fois il a réduit les plus longs poëmes à quelques pages, même à quelques lignes, et lorsqu'il s'écarte le moins de son original, il imite encore plus qu'il ne traduit. Legrand peut avoir eu raison : il voulait faire un livre agréable, d'une lecture amusante, et n'y mêler qu'une instruction légère, dégagée de tout appareil trop scientifique. Barbazan et M. Méon ont travaillé plus sévèrement ; leur but a été de faire connaître, dans les sources, les premiers monuments de notre littérature et de montrer le berceau de la langue française ; ils ont écrit pour les lecteurs érudits, pour les amateurs savants de notre vieux langage et de nos vieux trouvères.

Mais ces lecteurs érudits, qui devront beaucoup à M. Méon, auront peut-être aussi quelques plaintes à faire. Peut-être trouveront-ils mauvais que dans les notes, les variantes et les glossaires, il n'ait pas distingué ce qui est à lui de ce qui appartient à Barbazan, qu'il ait interpolé dans les anciennes préfaces des mots dont Barbazan n'a pu se servir, comme lorsqu'il le fait parler en 1760 de la *Bibliothèque Impériale* et de l'utile *Glossaire* que M. Roquefort a publié l'année dernière. Ils regretteront peut-être que les corrections faites au texte des poëmes n'aient pas été toujours exactement indiquées ; que M. Méon, qui possède une grande instruction, n'ait pas relevé de temps en temps, par des notes correctives, les étranges paradoxes de Barbazan ; qu'il lui ait laissé dire, sans restriction, que notre langue tout entière vient du latin ; qu'il n'ait pas attaqué ses étymologies trop souvent fausses et forcées.

Les erreurs de Barbazan sont quelquefois si graves, qu'elles semblent à peine croyables. S'imaginerait-on,

par exemple, qu'il se refuse à faire venir *mélancholie* du grec μελαγχολία? Il le dérive violemment du latin *mœrorem colere,* sous prétexte qu'on a dit autrefois *mérencolieux.* Aveuglé par la manie de vouloir tout ramener à son système d'origines latines, il n'a pas voulu voir que *mérencolieux* (si ce mot a jamais existé), n'est qu'une faute d orthographe ou de prononciation, causée par la permutation fréquente des lettres *l* et *r.* Cette transposition n'était pas ignorée de Barbazan : il la reconnaît dans d'autres mots; mais il avait besoin de *mérencolie,* et ce barbarisme lui a paru un mot excellent et dans toute sa pureté primitive. Plus loin, il tire *canaille* de *canum alligatio*, qu'il traduit par *alliance de chiens;* comme s'il y avait à ce terme d'autre racine que *canis : aille* n'étant qu'une terminaison. Dans un autre endroit, il se plaint qu'on ait retranché de la langue *mansuétude*, *aménité, suavité,* mots qui n'ont pas cessé d'y être en usage. Ailleurs, il regrette *aherdre*, et trouve qu'il vaut bien son synonyme *attacher.* Ce regret est d'un homme qui pousse trop loin l'amour des vieilles expressions, et dont l'oreille est bien dure. *Aherdre* est tout à fait désagréable et baroque, et je ne crois pas qu'on ait beaucoup perdu à ne s'en pas servir. Il est vrai que les poëtes y trouveraient une rime en *erdre,* et de cette désinence, il n'y en a guère; mais je suis sûr que leurs oreilles harmonieuses répudient ce son barbare ; il n'y a que Scarron qui doive être fâché de ne pouvoir rimer en *erdre.*

> Ils se trouvèrent près de l'onde
> De l'Achéron qui toujours gronde,
> Et qui, par un canal bourbeux
> A considérer très-hideux,
> Dans le Cocyte va se perdre :
> (Rime qui sait rimer en *erdre !*
> Je le laisse à plus fin que moi.)
> (Énéide travestie, VI.)

Plus loin, Barbazan fait venir *rat* du *rasum,* participe

de *radere*, *ronger* : cela n'est pas trop vraisemblable, mais qui ne rirait de lui voir dire et répéter que le rat est un *insecte?*

Ce peu de remarques montre suffisamment qu'il ne faut pas lire Barbazan sans précaution. Ses dissertations sont pleines de choses hasardées et singulières, que son docte éditeur aurait dû réfuter. Au reste, s'il ne les a pas condamnées, il ne faut pas de son silence conclure qu'il les approuve.

M. Méon a orné chaque volume d'une très-belle gravure. La première est la copie d'une antique miniature : elle représente un roi qui du plat de son épée frappe un chevalier sur le col. C'est la cérémonie de la *collée*, plus vulgairement appelée l'*accolée* ou l'*accolade*. Barbazan, qui s'est souvent trompé, avait cru que la collée était un soufflet : pour un homme aussi versé dans l'étude de nos antiquités, l'erreur est un peu forte ; car c'est un fait assez généralement connu qu'à leur réception les nouveaux chevaliers étaient frappés sur le col. Et sans citer ici les ouvrages savants où cet usage est expliqué, tout le monde a pu lire dans l'*Histoire Universelle* de Voltaire (chap. 96), que « le parrain qui installait le cheva-
« lier lui donnait trois coups de plat d'épée sur le col,
« au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges. »

La seconde gravure a été faite également d'après une ancienne peinture. M. Méon a négligé de le dire ; mais je le tiens d'une personne très instruite. Dans la troisième, on voit le grave Aristote qui se traîne sur les mains et les genoux, et porte sur son dos la jeune maîtresse d'Alexandre. C'est une imitation d'un bas-relief en ivoire, publié par Montfaucon[1]. M. Méon devait en prévenir le lecteur. Bien des personnes peut-être n'auront vu dans ces gravures qu'un ornement dispendieux. Un avertissement de

[1] Legrand, t. I, p. 413.

quelques lignes suffisait pour leur donner une apparence de monument et un intérêt historique.

## II

Dans un premier article, j'ai fait connaître les augmentations importantes qui recommandent aux amateurs de notre vieux langage cette nouvelle édition des *Fabliaux;* j'ai relevé quelques-unes des fautes de Barbazan qui a manifestement abusé de son système d'étymologies latines; enfin, j'ai eu soin d'avertir le lecteur de l'excessive licence de nos premiers poëtes, afin qu'il n'achetât pas légèrement un recueil souvent obscène.

Dans ce deuxième article, j'achèverai de faire connaître par quelques extraits la collection de M. Méon.

*Le Castoiement des Dames* est un traité d'éducation à l'usage du beau sexe. Le poëte donne aux femmes d'excellents conseils sur la manière de saluer, de s'habiller, de répondre aux déclarations d'amour. Il leur recommande bien de ne pas s'enivrer :

En dame ne sai vilonie
Nule plus grant que gloutrenie.
Courtoisie, biauté, savoir,
Ne puet dame yvre en soi avoir.
Fi de la dame qui s'enivre!
Elle n'est pas digne de vivre...

A table, il leur défend de s'essuyer les yeux et le nez à la nappe :

Gardez que vos iex n'essuez,
A cele foiz que vous bevez,
A la nape, ne votre nez,
Qar blasmée moult en serez.

Il veut qu'elles coupent soigneusement leurs ongles :

Vos mains moult netement gardez,
Sovent les ongles recopez;
Ne doivent pas la chair passer :
C'ordure n'i puist amasser.

Si elles ont de la voix, il leur permet de chanter: seules, pour se désennuyer; en société, quand on les prie :

Se vous avez bon estrument
De chanter, chantez hautement.
Biaus chanter en leu et en tans
Est une chose moult plezans.
Mes sachiez que par trop chanter
Puet-l'en bien biau chant aviler.
Por ce le dient mainte gent :
« Biaus chanters anuie souvent. »

De toutes choses est mesure
S'est sages qui s'en amesure.
Se vous estes en compaignie
De gent de pris, et l'en vous prie
De chanter, nel' devez lessier.
Por vous meimes solacier;
Quand vous estes privéement,
Le chanter pas ne vous deffent.

Le poëte les suit à l'église : il leur prescrit d'être modestes et recueillies, de ne pas rire et de ne pas causer avec leurs voisins :

Moustiers est meson d'oraison,
N'i doit parler se de Dieu non.

Il ne veut point qu'elles aient toujours la tête tournée, regardant étourdiment de tous côtés, car, ajoute-t-il, l'on dit que le cœur n'est pas stable quand les yeux sont légers :

Ne lessiez pas vos iex aller
Folement çà ne là muser :
Quique les iex a trop musables,
L'on dit cuers n'est mie estables.

Il porte l'attention jusqu'à leur indiquer à quels endroits de la messe elles doivent se lever ou se mettre à genoux: les femmes grosses ou malades ont la permission de rester assises :

Et se vous estes trop pesanz
Par maladie ou par enfanz,
Votre sautier lire poez
En séant, se vous le savez.

Ces derniers mots sont ajoutés fort à propos, car il y avait alors bien peu de femmes qui sussent lire un peu couramment.— Je ne comprends pas comment l'éditeur a pu se tromper sur le sens du mot *enfanz,* qu'il explique par *infirmité.*

Henri d'Andely, qui écrivait sous Philippe-Auguste, a fait un poëme intitulé : *La Bataille des vins.* Les détails en sont assez curieux ; on y voit que, dès cette époque, la France faisait un grand commerce de vins, et que les vignobles des environs de Paris avaient une réputation qu'ils n'ont plus. Le poëte cite les vins de Marly, de Deuil, de Montmorency et celui d'Argenteuil,

Qui fu clers comme larme d'ueil.

En général, ces vieux poëtes sont fort ignorants ; aussi n'ai-je pas lu sans beaucoup de surprise, dans le fabliau de *Florance et Blancheflor,* une imitation formelle de ce beau passage de Catulle (LXII, 39) :

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,

Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber;
Multi illum pueri, multæ optavere puellæ.
Idem cum tenui carptus defloruit ungui,
Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ.
Sic virgo dum intacta manet, dum cara suis est :
Quum castum amisit polluto corpore florem,
Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.

Le poëte trouvère a fort abrégé ces détails charmants ; mais au moins faut-il lui savoir gré d'en avoir senti le mérite. Voici son imitation :

Tant com li arbres est foilluz,
Tant es amez et chier tenuz,
Et quand la feuille en est cheue
Molt a de sa beauté perdue :
Ausi est de la meschine
Qui de sa beauté se décline,
. . . . . . . . . . . . . . . .

Les vers de Catulle ont fourni à Racine une strophe admirable dans les chœurs d'*Athalie;* je la rapporterai, pour reposer nos lecteurs, que tant de rimes barbares doivent avoir fatigués :

> Tel en un secret vallon,
> Sur le bord d'une onde pure,
> Croît à l'abri de l'Aquilon,
> Un jeune lis, l'amour de la nature :
> Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
> Il est orné dès sa naissance,
> Et du méchant l'abord contagieux,
> N'altère point son innocence.

La versification des *Fabliaux* est excessivement négligée. L'art d'écrire en vers était alors dans l'enfance; il y avait peu de règles; surtout il n'y avait point de règles sévères. Les hiatus n'étaient pas défendus; quand les mots se trouvaient trop longs pour la mesure, on pouvait les raccourcir; on les allongeait quand ils étaient trop courts, et pour les faire rimer plus aisément, on ne se faisait point un scrupule d'en altérer la désinence et la prononciation[1]. Cette méthode parut trop facile à quelques trouvères; il leur fallait de plus grandes difficultés à vaincre : mais, au lieu de chercher avec goût d'heureuses innovations qui pussent donner au vers français plus de mélodie et de pureté, ils se fatiguaient en tours de force laborieux, imaginant des mètres pénibles, des retours et des refrains difficiles, ou des singularités de rimes. Parmi les poëtes dont M. Méon a recueilli les œuvres, il en est un qui a fait sur la seule rime *ort*

[1] On juge avec plus d'indulgence aujourd'hui les lois et les règles de la vieille prosodie des trouvères; mais, dans tout le XVIII[e] siècle, on ne trouverait nulle part un jugement si bienveillant au fond que celui de M. Boissonade sur nos vieux aèdes; il leur préfère d'autres poëtes, mais au moins il sait en goûter la naïveté.
(*Note de l'Editeur.*)

soixante-deux grands vers, dont quarante-huit finissent par le mot *tort*. En voici le début :

Il avint ja en Flandres qu'ot un chevalier tort,
Qui aimoit une dame : de ce n'ot-il pas tort.

Remarquons en passant, pour égayer un peu ce long ennui, que Fontenelle a mis à peu près la même idée dans ce badinage qu'il fit pour le portrait d'une madame Du Tort :

C'est ici madame du Tort.
Qui la voit et ne l'aime a tort;
Mais qui l'entend et ne l'adore
A beaucoup plus de tort encore.
C'est pourquoi l'auteur de ceci
N'est pas dans son tort, Dieu merci !

Je finirai par une remarque critique sur une correction de Barbazan. On lit dans le fabliau du *Mari confesseur* (t. III, p. 230) :

Du conseil de moi futs meziers.

Ce vers est altéré. Barbazan propose de lire :

De vostre conseil futs mestiers.

Mais la suite de la narration fait voir que la femme qui parle n'a pas besoin du conseil de son mari, mais du conseil d'un confesseur. Il était plus simple et plus facile de corriger ainsi :

De conseil à moi fust mestiers,

c'est-à-dire : « J'aurois besoin de conseil. » On employait alors le mot *mestier* à la manière des Italiens, qui disent encore, *fa mestiere*, pour *il faut*, *il est nécessaire*.

# LXXVII

## LA FONTAINE ET TOUS LES FABULISTES

### OU LA FONTAINE COMPARÉ AVEC SES MODÈLES ET SES IMITATEURS,

### PAR M. N. S. GUILLON [1].

I

S'il est un écrivain moderne qui ait besoin de commentaires, assurément c'est La Fontaine. L'emploi fréquent qu'il fait de termes surannés ou populaires, ses nombreuses imitations de Rabelais, de Marot et de quelques vieux auteurs, la négligence, et pour dire la vérité, l'incorrection de son style, répandent souvent beaucoup d'obscurité sur ses ouvrages.

Comment les enfants, lecteurs assidus de ses *Fables*, pourraient-ils, je ne dis pas en sentir les beautés, mais en comprendre même parfaitement tous les mots? Il y en a

[1] *Journal de l'Empire* des 20 et 30 août 1807.—M. Walckenaër a cité plus d'une fois ces deux charmants articles de M. Boissonade, dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine;* c'était justice. Il y a dans ces deux morceaux les éléments, le *specimen*, en quelque sorte, d'une édition de La Fontaine. M. Boissonade, par sa publication de *Syntipas*, devait plus tard, en 1828, bien mériter non-seulement de M. Walckenaër, mais encore de tout historien de la *fable* en tant que genre littéraire.

(*Note de l'Éditeur.*)

bien certainement une foule qu'ils ne peuvent entendre et pour lesquels ils ont absolument besoin d'explication. Beaucoup de lecteurs plus âgés et plus instruits doivent aussi se trouver quelquefois embarrassés [1].

C'est pour diminuer ces difficultés, que M. Guillon a composé le *Commentaire* dont je vais essayer de rendre compte.

On avait déjà sur les *Fables* de La Fontaine quelques petites notes par M. Coste ; elles ont été réimprimées fort souvent, et étaient en quelque sorte devenues classiques ; mais elles n'en valent pas mieux. Elles sont puériles et tout à fait insuffisantes.

M. Guillon a travaillé d'une manière plus savante et plus étendue : il a expliqué, dans de nombreuses remarques (au moins tel est son plan), les mots vieux et difficiles ; il a cité les passages des classiques et ceux de nos anciens écrivains imités par le fabuliste ; il a relevé avec une utile sévérité les fautes de langage, et indiqué les beautés de style et de pensée. Au commencement de chaque fable, il a nommé les auteurs qui, avant La Fontaine, ont traité les mêmes sujets, ceux même qui ont pu y faire accidentellement une courte allusion, et à la fin les poëtes qui les ont traités après lui. Cette partie du travail de M. Guillon prouve une lecture peu commune, mais peut-être est-il allé trop loin en annonçant : *La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs*, et en disant dans son avant-propos, que « ce travail tout entier « en résultats, mettant le fabuliste au centre des imita-

[1] Voyez la note de la page 53, *suprà*. — Nous n'avons pas cru devoir rapprocher de ces deux articles celui qui forme le n° LVII. La Fontaine *traduit en anglais* devait rester nécessairement dans la CRITIQUE ÉTRANGÈRE. De même, nous avons dû placer sous le numéro LXXIX, consacré plus loin au THÉATRE DU SECOND ORDRE, le *Théâtre de La Fontaine*.

(*Note de l'Editeur.*)

« tions qu'il a faites et des imitations qu'il a fournies, le « montre toujours admirable, toujours unique, soit qu'il « emprunte sa lumière, soit qu'il la communique aux « écrivains venus après lui. » De simples noms d'auteurs, des numéros de tomes et de pages qu'aucune espèce de réflexion n'accompagne, ne peuvent rien montrer de ce que M. Guillon croit faire voir; ils pourront bien fournir à quelque lecteur curieux les moyens de comparaison, mais ils n'en sont point une.

J'ai lu ce Commentaire à peu près d'un bout à l'autre, et avec attention. J'y ai trouvé beaucoup de remarques utiles, beaucoup d'explications satisfaisantes, de passages difficiles, de l'érudition littéraire, et une connaissance assez étendue de nos vieux écrivains. Mais, après avoir rendu cette justice à M. Guillon, je dois dire avec la même vérité que son ouvrage n'est point assez travaillé, que j'ai aperçu quelques fautes graves, que plusieurs observations ne m'ont pas paru exactes, enfin, qu'il a oublié beaucoup de choses qui n'étaient ni sans utilité, ni sans intérêt.

Comme il n'y a rien de si facile à corriger qu'un livre de recherches, et que ce Commentaire, malgré ses défauts, est encore assez utile pour mériter d'être réimprimé, je donnerai quelque étendue à ma critique, afin que M. Guillon puisse, au besoin, profiter de mes observations, s'il y trouve quelque exactitude et quelque vérité.

Il s'en faut de beaucoup que M. Guillon ait nommé tous les auteurs anciens où La Fontaine a pu trouver ses sujets.

Sur les fables du *Corbeau et du Renard*, du *Singe et du Dauphin*, de l'*Ane vêtu de la peau du Lion*, de la *Souris métamorphosée*, il pouvait citer les *Chiliades* de Tzetzes. Le *Lion et le Moucheron*, le *Geai paré des plumes du Paon*, sont dans Achilles Tatius, et M. Guillon semble l'ignorer.

Cette dernière fable est aussi dans les lettres de Théophylacte Simocatta[1]; elle est encore dans Libanius, ainsi que celle des *Loups et des Brebis*, du *Lièvre et de la Tortue*. Le commentateur devait citer les *Narrations* de Conon, pour la *Vengeance du Cheval;* Statilius Flaccus, sur le *Trésor et les deux Hommes ;* Nicolas de Damas, sur l'*Éducation;* Hérodote, sur les *Poissons et le Berger ;* les *Proverbes* de Plutarque sur la *Chatte métamorphosée*, et le Scholiaste des *Nuées* d'Aristophane sur les *Voleurs et l'Ane.* Le second volume des *Notices des manuscrits* lui eût aussi fourni plusieurs indications.

M. Guillon n'a point nommé d'auteur qui ait donné à La Fontaine le sujet de sa fable du *Thésauriseur et du Singe*. Il n'en est cependant pas l'inventeur : il l'avait probablement prise dans le *Page disgracié* de Tristan l'Hermite. Il n'a pas inventé davantage celle du *Singe et du Chat,* sur laquelle le commentateur n'a point trouvé d'auteur à citer. Je ne puis indiquer avec certitude la source où le fabuliste a puisé; mais voici un passage qui prouve que ce sujet est plus ancien que lui. Je l'ai trouvé dans l'*Histoire des Larrons*, livre assez rare, et dont j'ai une édition de 1666, c'est-à-dire, plus vieille de douze ans que la seconde partie des fables: « Ils se ser-
« vaient de lui comme le singe se servait de la patte de
« la levrette, pour tirer les châtaignes hors des cendres. »
Je ne me donnerai pas la peine de remonter à l'origine de cette fable : je n'écris point un *Commentaire* sur La Fontaine; mais si je m'étais chargé de ce soin, j'avoue que j'aurais eu la curiosité de faire des recherches exactes et complètes. Au reste, ces lacunes seront faciles à remplir dans une seconde impression.

[1] Voir, à la page 269 du *Théophylacte Simocatta* de M. Boissonade (Paris, 1835), une agréable note sur ce sujet.

(*Note de l'Éditeur.*)

Je m'attendais aussi à trouver Varron cité à côté de ces beaux vers de La Fontaine :

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs;

Il est certain que le fabuliste a voulu imiter ce passage latin :

Ventique frigido, se ab axe eruperant
Phrenetici Septentrionum filii.

La ressemblance n'est-elle pas sensible ?

M. Guillon a quelquefois aussi oublié les modernes. La fable de *la Mort et le Mourant* a fourni à miss Thrale, depuis madame Piozzi, l'apologue des *Trois avertissements* (The three warnings), versifié avec une correction si élégante, et si supérieure au talent de madame Thrale qu'on a cru y trouver la manière du docteur Johnson, son hôte et son ami; ce morceau est beaucoup trop connu pour que M. Guillon, qui n'en parle pas, ne puisse être un peu soupçonné de négligence.

Faute de s'être souvenu d'un passage de Voltaire, M. Guillon a fait une critique peu raisonnable d'un des plus beaux endroits de La Fontaine. Tout le monde se rappelle ces vers charmants qui terminent la fable des *Deux Pigeons :*

J'ai quelquefois aimé ; je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis engagé par mes premiers serments.

M. Guillon, en vérité bien sévère, blâme le mot *éclairés* comme trop hyperbolique : « Bon, dit-il, pour les Eglé « de Ronsard et de Voiture. » Voltaire, qui se connais-

sait en vers, aussi bien pour le moins que M. Guillon, et qui avait le goût exquis, n'a pas fait difficulté d'emprunter à La Fontaine ce mot même si durement condamné :

Que fait Agnès, dis? D'où viens-tu? Quels lieux
Sont embellis, *éclairés par ses yeux?*

Pour qu'il ne prenne pas fantaisie à M. Guillon de critiquer une autre fois l'expression *honorés par les pas*, et d'y voir aussi quelque ridicule hyperbole, je la défendrai par d'autres vers de Voltaire à madame de la Vrillière :

Heureux cent fois, heureux l'aimable asile
Qui vers minuit possède vos appas !
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces jardins *honorés par vos pas !*

Il ne sera pas non plus inutile de remarquer que La Fontaine a fait usage de la même idée dans ce discours du *Fleuve Scamandre :*

Mon cristal est très-pur ; mon cœur l'est davantage :
Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage :
Trop heureux *si vos pas le daignent honorer !*

Ce conte du *Fleuve Scamandre*, pour en avertir en passant, est pris de la dixième des *Lettres* attribuées à l'orateur Eschine [1].

Voltaire, à l'article FABLE, du *Dictionnaire philosophique,* a fait sur La Fontaine plusieurs observations que M Guil-

[1] Dans son édition de BERTIN (voy. n° LXXXII) sur ces vers du *Voyage de Bourgogne :*

Si vos dédales verts, si vos sentiers fleuris
Sont encor quelquefois *honorés par les traces*
Et d'Antoinette et de Louis,

M. Boissonade dit (p. 193) que Lemierre s'est aussi souvenu de La Fontaine à la fin du second chant de la *Peinture :*

*Honorés par leurs pas,* ces magnifiques lieux
Gardent la trace encor du passage des dieux.
(*Note de l'Éditeur.*)

lon devait indiquer et réfuter, s'il est vrai que Voltaire s'y soit montré trop sévère. Quelques personnes le pensent; elles ont peut-être tort. Les critiques de Voltaire sont vives et tranchantes, mais ne semblent pas manquer de vérité.

Puisqu'il est question de Voltaire, j'ajouterai encore (mais ceci est moins intéressant) que M. Guillon, grand annotateur de passages parallèles, pouvait, sur la fable du *Corbeau*, rappeler cette imitation badine :

> Jeanne, étonnée, *ouvrant un large bec*,
> Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.

Ces vers de l'*Amateur des Jardins* :

> Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
> Il l'était de Pomone encore;

pouvaient assez naturellement amener cette citation de la *Guerre de Genève* :

> *Un serviteur de Flore et de Pomone,*
> Par une digue arrêtant de ses mains
> Le flot bruyant qui fond sur ses jardins.

Ces rapprochements diminuent l'aridité des notes grammaticales, répandent de l'agrément sur un *Commentaire*, et peuvent faire parfois trouver du plaisir à en lire quelques pages[1].

## II

On a imprimé dans les *Œuvres* de Voltaire un petit Traité de la connaissance des beautés et des défauts dans l'éloquence et dans la poésie française. Dans cet ouvrage,

[1] M. Boissonade donne ici loyalement ce que nous appellerons *son secret*, ce qui fait le charme de ses *notulæ;* mais il ne pouvait communiquer aussi aisément cette érudition immense sans laquelle le *secret* doit rester stérile.

(*Note de l'Editeur.*)

qui n'est pas de Voltaire, mais qui a dû être composé sous ses yeux et sous sa direction, ces vers de la fable des *Deux Amis* ont été critiqués beaucoup trop légèrement :

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur :
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

On prétend que le mot *pudeur* est impropre et qu'il fallait mettre *honte*. M. Guillon, en commentateur zélé, devait défendre son auteur; il devait dire que l'observation de Voltaire ou de l'anonyme était inexacte; que *honte* eût été beaucoup trop fort; que *pudeur* a quelque chose de plus délicat, de plus gracieux, de plus affaibli; que *pudeur* est là une sorte de *honte honnête*[1] et de timidité. Il devait citer son La Fontaine qui, dans une autre fable, dit à M. de La Rochefoucauld :

Vous dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans *pudeur*
La louange la plus permise,
La plus juste, la mieux acquise.

Il eût pu s'appuyer encore de La Bruyère. Cet admirable écrivain a ce passage dans son chapitre de la *Cour :* « Il « me semble que celui qui sollicite pour les autres a la « confiance d'un homme qui demande justice, et qu'en « parlant et en agissant pour soi-même, on a l'embarras « et la *pudeur* de celui qui demande grâce. » Il n'eût pas mal fait non plus d'ajouter cet endroit de Pélisson, blâmant, dans son *Histoire de l'Académie française*, le statut relatif aux candidats : « Plusieurs autres, au contraire, « que l'Académie devrait souhaiter pour ses membres, se « tiendront à l'écart, ou par quelque *pudeur* naturelle,

[1] *Honte honnête* est précisément le sens que Vaugelas attribue au mot *pudeur*. (*Note de l'Editeur.*)

« ou par cette fierté honnête qui accompagne d'ordinaire « la vertu et le mérite. »

M. Guillon, qui néglige de défendre son auteur accusé, l'accuse lui-même quelquefois injustement. Par exemple, il trouve un solécisme dans ces vers de l'*Astrologue :*

Qu'est-ce que le Hasard, parmi l'antiquité,
Et, parmi nous, la Providence?

Il prétend que *parmi* veut toujours un pluriel; il fallait au moins ajouter, ou un nom collectif, ainsi que le dit Voltaire quand il condamne ce vers de *Polyeucte* :

*Parmi ce grand amour* que j'avais pour Sévère.

Mais en admettant même ce principe, l'on peut répondre à M. Guillon que le mot *antiquité* est dans cet endroit pris pour *les anciens* et qu'il peut, par conséquent, être regardé comme un nom collectif. Il faut voir ensuite s'il n'est pas juste d'accorder au langage poétique un peu de licence. Racine a bien dit dans *Britannicus :*

Mais *parmi ce plaisir*, quel chagrin me dévore!

Chaulieu a fait la même faute, ou pris la même liberté dans ces vers faciles :

*Parmi l'émail* des prairies
Je promène les erreurs
De mes douces rêveries.

Et Bossuet, qu'il faut souvent nommer à côté des poëtes, ne s'est pas autrement exprimé dans son sermon pour la *Profession* de madame de La Vallière : « Vous trouverez « un esprit de raillerie inconsidérée qui naît *parmi l'en-* « *jouement* des conversations. » Je pourrais avoir d'autres autorités si celles-là ne suffisaient pas [1].

[1] Les modernes ont employé aussi *parmi* avec le singulier :

*Parmi* le myrte et l'aloès.
(V. Hugo, ode Ire, *le Poëte dans les Révolutions*.)
(*Note de l'Editeur.*)

M. Guillon avait encore moins de raison de condamner le mot *loyer* dans ce passage :

> Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure,
> Et sans considérer quel sera *le loyer*
> D'une action de ce mérite....

Il remarque qu'on dit *le loyer* d'une maison et *le prix* ou *le salaire* d'une action; cela peut être vrai en général, mais la langue poétique a ses priviléges. L'Académie admet l'acception de *loyer* pour récompense, salaire; et Voltaire l'a placé de la sorte dans son Épître à Boileau :

> Qui voulaient pour *loyer* de tes rimes sincères,
> Couronné de lauriers, t'envoyer aux galères.

C'est avec un peu de précipitation que M. Guillon a écrit la note où il appuie le mot *balandran* de la fable de *Borée*, par cette phrase de Boileau : « Le sieur de Pro« vins avait changé son *balandran* en manteau court. » Boileau n'eût jamais, je crois, employé un terme aussi vieux. M. Guillon n'a pas vu que ce n'est pas Boileau lui-même qui parle, et il a fait une citation de Regnier, croyant en faire une de Boileau, ce qui est fort différent.

Sur ce vers de la fable du *Loup et du Renard* ;

> L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups.

M. Guillon fait cette singulière remarque : « Outre l'ost « devant le château (Marot). *Ost*, du latin *ostium*, entrée. » Je ne vérifierai point le passage de Marot; mais il est sûr qu'*ost* ne vient pas ici d'*ostium*, il vient plutôt d'*hostis*. C'est un très-vieux mot, toléré encore aujourd'hui dans le style marotique, et qui signifie *armée*, et rien de plus :

> Apollon irrité contre le fier Atride,
> Joncha son camp de morts; on vit presque détruit
> L'*ost* des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Ce sont d'autres vers de La Fontaine, où M. Guillon ex-

plique *ost* par camp, ce qui n'est pas encore assez exact.

M. Guillon pouvait s'épargner sa note sur ce vers :

L'*accoutumance* ainsi nous rend tout familier.

Il dit avec beaucoup d'emphase que « si ce mot n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Il regrette qu'on l'ait dédaigné au point de l'exclure de la langue. Mais il n'est nullement exclu, on le trouve dans le *Dictionnaire de l'Académie*, et il ne s'agit que de savoir l'employer avec goût. L'auteur des *Maximes* a dit : « La jeunesse change ses goûts par « l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par « *accoutumance.* » C'est également sans motif que M. Guillon déplore la perte du mot *priser* dans le sens moral d'*estimer*. Il est toujours très-français.

Il me semble et, sans trop de présomption, je puis même affirmer que M. Guillon n'a pas entendu ce passage devenu proverbe :

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

Il cite à ce sujet cette dureté de Pascal : « Diseur de bons « mots, mauvais caractère. » Mais *méchant,* dans le poëte, n'attaque que l'esprit des plaisants et non pas leur moralité. C'est en ce même sens que parle Alceste :

Le *méchant* goût du siècle en cela me fait peur.

La maxime outrée de l'inflexible janséniste, adoptée depuis par La Bruyère, n'avait ici nulle application.

M. Guillon n'a pas mieux compris cet endroit, un peu plus difficile, de la fable du *Singe et du Léopard :*

Car il parle, on l'entend....

Il ne voit pas à quoi bon affirmer que le singe parle et qu'on l'entend, puisqu'il fait lui-même cette harangue; et là-dessus il assure, voulant élever le talent de La Fon-

taine, que le poëte s'est trompé volontairement « pour « faire ressortir le *niaisement* fanfaron des charlatans. » Cela n'est ni exact ni bien exprimé. Ce n'est point le singe qui *parle*. Ce que M. Guillon a pris pour sa harangue, n'est autre chose que son affiche :

Ils affichaient chacun à part.

L'embarras a été causé par les mots : « L'un d'eux disait, « le singe de sa part disait » ; mais il faut entendre, *disait dans son affiche*.

La Fontaine appelle quelque part le soleil l'*œil de la nature*, métaphore assez commune en poésie. M. Guillon veut que La Fontaine l'ait empruntée au P. Saint-Louis, qui l'avait lui-même empruntée au poëte *latin* Pisidès. D'abord, Pisidès est un poëte grec, si tant est que Pisidès soit un *poëte ;* ensuite le moyen de croire que le P. Saint-Louis soit allé puiser à cette source inconnue une image si vulgaire, et que La Fontaine l'ait prise justement au détestable auteur du poëme de la *Madeleine*, quand déjà l'élégant Ovide avait fait dire au soleil ces vers nobles et classiques :

Omnia qui video, per quem videt omnia tellus,
Mundi oculus. . . . . . . . . . . . . . . . .

Je pourrais sans peine multiplier ces observations ; mais en voilà bien assez, je crois, pour faire voir que M. Guillon a besoin de retravailler soigneusement son Commentaire. Je ne veux cependant pas finir sans l'engager à supprimer sa note grossièrement indécente sur Ganymède ; à rétablir l'orthographe de La Fontaine : à ne pas écrire, par exemple, *français* pour *françois*, parce que c'est une faute contre l'exactitude, et que d'ailleurs elle détruit la rime ; à ne pas altérer le texte par les prétendues corrections de Champfort et d'un certain Montenault ; à ne point parler de petites gens qui *se lâchent* sur

le compte des grands; enfin, à corriger sévèrement le style de quelques-unes de ses remarques. Et pour que ceci ne lui semble pas trop vague, je lui indiquerai particulièrement celle qu'il a faite sur ce vers :

> Le cheval refusa, fit une pétarade.

Voici le commentaire : « *Pétarade*, un de ces gestes dédai-« gneux ou de ces actions insolentes que l'on sent et « que l'on ne dit pas. » Cette définition de la pétarade, qui est un *geste*, de la pétarade que l'on *sent*, de la pétarade que l'on ne *dit* pas, n'est-elle pas ce que l'on peut lire de plus risible [1] ?

[1] Ce *Commentaire* de l'abbé Guillon a été réimprimé, en 1829, avec une vive et ingénieuse préface de M. J. Janin. Mais il est à regretter que le nouvel éditeur, n'ait pas connu les critiques qui lui avaient été adressées par M. Boissonade.

(*Note de l'Editeur.*)

# LXXVIII

## LE TÉLÉMAQUE DE FÉNELON

### COLLATIONNÉ SUR LES MANUSCRITS,

AUGMENTÉ DES VARIANTES,

PAR M. J. F. ADRY [1].

On traite Fénelon comme un auteur ancien: on collationne ses manuscrits et ses éditions, on en recueille les variantes. Peu d'écrivains sont aussi dignes d'un pareil

[1] *Journal de l'Empire* du 10 août 1811.—En 1824, M. Boissonade publia dans la Collection des *Classiques français* de Lefèvre une édition de *Télémaque* qui ne laisse rien à désirer, à aucun point de vue. Aussi a-t-elle servi de base à toutes celles qui sont venues depuis, notamment à celle que nous-même avons donnée en 1848. Les ingénieux rapprochements de notre éminent prédécesseur sont devenus, on le pense bien, les plus beaux ornements de notre modeste travail, uniquement destiné aux élèves de nos lycées.
L'édition de M. Boissonade a été réimprimée en 1853, avec exactitude, par Lecou et Lefèvre.
M. Boissonade expose ainsi l'objet principal de cette édition, à savoir, le rapprochement des anciens avec Fénelon :

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

« Le texte du *Télémaque*, après avoir éprouvé de fréquentes vicissitudes, est maintenant à peu près fixé par l'excellent travail de M. Caron.
« Dans une *Notice* étendue *sur les manuscrits et les éditions de Télémaque*, cet habile éditeur a clairement exposé tout ce que

honneur, et il n'en est guère dont la lecture puisse aussi bien dédommager de ses peines l'éditeur laborieux qui se livre à ces longues et fatigantes recherches.

M. le docteur Bosquillon est le premier qui ait publié une édition critique de *Télémaque*, d'après la confrontation des manuscrits et des imprimés. Malheureusement elle n'a pas toute la perfection qu'un homme aussi instruit et aussi exact pouvait lui donner. Il a lui-même reconnu les défauts de son travail avec une sincérité modeste et honorable. Mais si son texte, qui reproduit en général avec trop de fidélité quelques négligences de M. Didot, ne doit pas avoir beaucoup d'autorité, il n'en est pas moins vrai que ses notes et son recueil de variantes assureront toujours beaucoup de prix à son édi-

l'on avait fait avant lui, et ce qu'il a fait lui-même pour parvenir, à l'aide des trois manuscrits originaux, à donner enfin un texte conforme à la main et aux intentions de Fénelon.

« Plein de confiance dans son exactitude, nous avons pris son édition pour base de la nôtre, et nous l'avons, en général, fidèlement reproduite, si ce n'est en un fort petit nombre d'endroits, où nous nous sommes permis de faire dans la variété des leçons un choix différent du sien.

« C'est aussi sur son autorité, ou, pour mieux dire, sur celle de Fénelon lui-même, que nous avons abandonné l'ancienne division de l'ouvrage en *vingt-quatre* livres. Ses manuscrits prouvent indubitablement que l'auteur l'avait partagé en *dix-huit* livres. Le marquis de Fénelon qui, le premier, introduisit, dans son édition de 1717, la division en vingt-quatre livres, dit, il est vrai, que son oncle avait ainsi partagé le *Télémaque* à l'imitation de l'*Iliade;* mais cette assertion manque de preuves solides, et quoique la parole d'un homme aussi justement considéré soit assurément fort respectable, toutefois la main même de l'auteur doit avoir, dans cette question de critique littéraire, une autorité bien supérieure.

« Les notes que nous avons ajoutées sont presque toutes géographiques ou littéraires.

« Dans les premières nous avons brièvement indiqué les noms modernes des lieux dont parle Fénelon. Cette synonymie est quelquefois embarrassante : nous avons, dans le doute, suivi les auteurs les plus estimés, sans entrer dans des discussions qui auraient pu devenir longues, et auraient eu le défaut de n'être pas convenablement placées.

tion, et seront un témoignage durable de sa diligence, de son goût et de la justesse de sa critique.

M. Adry vient d'entrer dans la carrière ouverte et frayée par M. Bosquillon. Le texte de 1717, donné par le marquis de Fénelon sur un excellent manuscrit, a été la base de son travail. La Bibliothèque Impériale possède un autre manuscrit très-ancien, dont les copies plus ou moins exactes ont servi aux éditeurs qui ont précédé le marquis de Fénelon. Ce manuscrit a été soigneusement collationné par M. Adry; il a comparé avec la même exactitude toutes les éditions données depuis 1717, notamment celles de 1719, 1731, 1734 et 1745, dont les éditeurs paraissent avoir eu les manuscrits. En effet, on connait jusqu'à sept copies différentes, faites ou corri-

« A la suite de cet avertissement on trouvera l'*Eloge de Fénelon*, par La Harpe. Personne assurément ne reprochera au libraire d'avoir réimprimé ce morceau plein d'aperçus heureux, d'une rare correction de style et qui, dans le genre de l'*Eloge académique*, est presque devenu classique. Mais, s'il est beaucoup de lecteurs qui sentent parfaitement ce qu'il peut y avoir de mérite et d'intérêt dans des considérations générales et des vues élevées sur le caractère, la conduite et le talent d'un écrivain, le nombre n'est pas moins considérable de ceux à qui cette éloquence d'académie semble un peu vide; qui se plaignent de ne s'y pas instruire assez; qui veulent connaître un auteur, pour ainsi dire, en détail; qui recherchent les faits positifs, les récits circonstanciés, les anecdotes, les particularités; qui aiment les noms propres, et aussi le mot propre, dont ne s'accommode pas toujours la plume dédaigneuse de l'orateur académique; auxquels, enfin, des dates exactes plaisent plus que des figures et des phrases bien arrangées. Pour les satisfaire, M. Lefèvre a joint au texte de La Harpe des *Notes biographiques* : il les a puisées aux meilleures sources, et, pour que l'on n'en doutât pas, il a toujours eu l'attention de citer ses autorités. » Ω

M. Boissonade ne s'était pas nommé. On est habitué maintenant à cette modestie. Ainsi, dans cette édition, nous avons encore trouvé, à la page 10, un renvoi anonyme à l'ÉDITEUR *des Métamorphoses* traduites par Planude et, à la page 11, un nouveau renvoi à l'ÉDITEUR de *Philostrate*.

Comme la division du *Télémaque* en dix-huit livres n'est pas

gées par Fénelon. M. Adry s'est convaincu par cet immense travail que dans quelques éditions on s'était permis de corriger le texte de Fénelon; que dans d'autres on était mal à propos revenu à l'ancien manuscrit, enfin, que nous n'avions pas encore un texte exact du *Télema-*

aussi connue que celle en vingt-quatre livres, nous croyons que beaucoup de nos lecteurs verront avec plaisir la concordance des deux divisions, pour la noter, au besoin, sur leur *Télémaque*.

CONCORDANCE DES DEUX DIVISIONS DE TÉLÉMAQUE.

| *Division en XVIII livres.* | *Division en XXIV livres.* |
|---|---|
| Livres I, II, III, IV | Livres I, II, III, IV. |
| Livre V, jusqu'à : *Aussitôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré* | Livre V. |
| — la fin | Livre VI. |
| Livre VI | Livre VII. |
| Livre VII | Livre VIII. |
| Livre VIII | Livre IX. |
| Livre IX, jusqu'à : *Cependant Télémaque impatient* | Livre X. |
| — la fin | Livre XI. |
| Livre X, jusqu'à : *Déjà la réputation du gouvernement d'Idoménée* | Livre XII. |
| — la fin, et | |
| Livre XI, jusqu'à : *Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée* | Livre XIII. |
| — la fin | Livre XIV. |
| Livre XII | Livre XV. |
| Livre XIII, jusqu'à : *Jupiter, au milieu de toutes les divinités célestes* | Livre XVI. |
| — la fin | Livre XVII. |
| Livre XIV, jusqu'à : *Lorsque Télémaque sortit de ces lieux* | Livre XVIII. |
| — la fin | Livre XIX. |
| Livre XV, jusqu'à : *A peine Adraste fut mort que tous les Dauniens* | Livre XX. |
| — la fin, et | |
| Livre XVI | Livre XXI. |
| Livre XVII, jusqu'à : *Idoménée qui craignait le départ de Télémaque* | Livre XXII. |
| — la fin | Livre XXIII. |
| Livre XVIII | Livre XXIV. |

(*Note de l'Éditeur.*)

*que*, car dans l'édition même de 1717, il y a des leçons évidemment défectueuses. Cela vient de ce que Fénelon, corrigeant une moitié de phrase, ne remarquait pas que cette correction amenait un changement nécessaire dans l'autre moitié ou dans la suivante. La comparaison des éditions antérieures à 1717, ou de celles qui ont été faites depuis sur des manuscrits, conduit à la correction de ces négligences [1].

J'ai comparé les premières pages du Ier livre dans l'édition de M. Adry et dans celle de M. Didot; voici le résultat de ce rapprochement :

M. Didot : « Elle aperçut des cordages *flottant* sur la « côte. » — M. Adry : « *flottants*. » Cette orthographe est celle de tous les éditeurs, M. Didot excepté, et ceux qui l'ont copié ; M. Adry a dû la conserver. Fénelon décline toujours le participe suivi d'un régime composé [2]. L'inexactitude de M. Didot avait déjà été remarquée dans la note du savant M. Bosquillon.

M. Didot : « Elle aperçut... puis elle *découvre* de loin « deux hommes. » — M. Adry : « *découvrit*. » Le parfait, qui se lie mieux avec *aperçut* que le présent *découvre*, se trouve dans les éditions de 1717, 1719, etc. M. Didot a pris *découvre* dans les éditions antérieures à 1717. M. Bosquillon l'a suivi dans son texte, mais en note il préfère *découvrit*.

[1] Toute cette discussion à la fois bibliographique et philologique est curieuse, à la date de 1811. Mais en ce qui concerne le *Télémaque*, il faut reconnaître qu'elle a été fort dépassée depuis par les complètes recherches de l'abbé Caron sur le même sujet, ainsi que le proclame lui-même M. Boissonade en tête de son édition. (*Note de l'Editeur.*)

[2] Rien n'est plus fréquent, au XVIIe siècle, que cet accord du participe présent avec son sujet. Il suffit d'ouvrir Molière et La Fontaine, Bossuet et Pascal pour en être frappé. — Voyez à ce sujet M. Génin, *Lexique de la langue de Molière*, p. 283. — M. Boissonade a adopté *flottants* dans son édition. (*Note de l'Editeur.*)

M. Didot : « Son nom fut célèbre dans toute la Grèce « et dans *toute* l'Asie. » M. Adry : « et dans l'Asie. » La leçon de M. Didot a plus de rondeur et d'harmonie : elle a l'autorité de toutes les éditions, excepté celle de 1734 que M. Adry a préférée. Il a pensé sans doute que cette phrase, à la fois plus exacte et plus modeste que l'autre, convenait mieux à Télémaque. En effet, le nom d'Ulysse, qui pouvait être célèbre dans toute la Grèce, pouvait ne pas l'être dans *toute* l'Asie, et il y a dans cette manière de s'exprimer une exagération qui n'est peut-être pas bienséante dans la bouche de Télémaque. La critique de M. Adry paraîtra un peu minutieuse; mais elle ne manque assurément ni de jugement ni de goût[1].

M. Didot : « Il est temps de vous délasser de *tous* vos « travaux. » —M. Adry : « de vos travaux. » C'est encore sur la seule autorité de l'édition de 1734 que *tous* est supprimé par M. Adry. Cette autorité est-elle bien suffisante? Au reste, le mot est peu nécessaire, et M. Bosquillon voulait aussi qu'on l'effaçât[2].

M. Didot : « On *arrive* à la porte de la grotte de Ca- « lypso, où Télémaque fut surpris de voir... » M. Adry : « On *arriva* à la porte... » Le parfait vaut ici mieux que le présent. M. Didot n'a trouvé *arrive* que dans la seule édition de 1715. Le concours des *a* n'est pas une raison pour changer le parfait.

M. Didot : « On n'y voyait ni or, ni argent... Cette « grotte était taillée dans le roc en voûtes pleines de « rocailles. » — M. Adry : « *Il est vrai* qu'on n'y voyait « ni or, ni argent... *Mais* cette grotte était taillée dans « le roc en *voûte pleine* de rocailles. » Le texte de M. Adry est celui de 1717, 1719, 1731, 1734, c'est-à-dire celui des

1-2 M. Boissonade, dans son édition, a répété les mots *toute* et *tous*, donnant ainsi gain de cause, en dernier lieu, à la leçon de l'édition Didot.—Il a de même adopté *découvre*, avec M. Didot.
(*Note de l'Editeur.*)

meilleures éditions. M. Bosquillon avait déjà conseillé de recevoir ces leçons de préférence à celles de M. Didot[1].

M. Didot : « Une jeune vigne qui étendait ses branches « souples *également de tous côtés.* » — M. Adry : « qui « *étendait également* ses branches souples de tous côtés. » Cet arrangement est celui des éditions que je viens de citer et d'une autre qui n'a pas de date ; M. Adry a dû le préférer.

M. Didot : « Reposez-vous;... nous *nous* reverrons. » — M. Adry : «... nous *vous* reverrons. » La première leçon n'est que dans M. Didot et dans les éditions antérieures à 1717. M. Bosquillon l'avait justement condamnée. *Nous nous reverrons* a quelque chose de trop familier[2].

M. Didot : « *Sont-ce donc là*, ô Télémaque ! les pensées « qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? » — M. Adry : « Est-ce donc là... » Il paraît que cette construction : *est-ce donc là* LES *pensées* a choqué M. Didot, et il l'a corrigée. L'autre leçon est conforme à l'usage de Fénelon, à celui de La Fontaine ; M. Bosquillon pensait, avec juste raison, qu'il faut la conserver, quoiqu'elle n'existe plus dans notre langue moderne ; M. Adry a fort bien fait de la rétablir dans son texte.

Cet examen, que quelques lecteurs auront peut-être trouvé un peu long, était nécessaire pour montrer en quoi consiste le travail du savant éditeur, avec quelle exactitude et quel jugement il l'a exécuté.

Au livre XVII^e[3], Fénelon dit que le médecin Noso-

[1] Sur ces deux dernières leçons, M. Boissonade, dans son édition, est resté d'accord avec M. Adry. (*Note de l'Editeur.*)

[2] C'est peut-être pour cela que cette leçon est la meilleure. Aussi M. Boissonade l'a-t-il reçue plus tard dans son texte. Il a adopté aussi *également de tous côtés.* (*Note de l'Editeur.*)

[3] Ce livre XVII^e est devenu le XIII^e dans le *Télémaque* de M. Boissonade divisé en *dix-huit livres.* Voir plus haut la concordance des deux divisions.

(*Note de l'Editeur.*)

phuge[1] avait eu, par le moyen de *Mérione*, un livre mystérieux. L'éditeur de 1731, M. Didot et M. Adry écrivent *Mérion ;* mais l'ancien manuscrit, toutes les éditions avant 1717, celles de 1717, 1719 et 1734, ont *Mérione*, et il me semble que M. Adry aurait dû garder cette leçon. Le Μηριόνης d'Homère[2] ou le *Meriones* d'Horace[3] doit s'appeler en français *Mérionès* ou *Mérione*, et l'orthographe

[1] [A propos de TRAUMAPHILE et NOSOPHUGE, il y a (tome II, p. 180) une jolie note du savant helléniste sur la mauvaise composition de certains mots greco-français d'un usage de plus en plus fréquent] :

« Ces deux noms de médecins ne semblent pas régulièrement composés. Ils signifient : le premier, *qui aime les blessures ;* le second, selon l'interprétation probable d'un ancien éditeur, *qui chasse les maladies*. Il eût fallu écrire *Philotraume* et *Phygonose ;* car le mot *phile*, quand il a le sens actif, se met de préférence au commencement du composé, et il en est de même du mot *phygo*, comme dans Φυγόπονος, φυγοπόλεμος et autres pareils. Il faut encore remarquer que, d'après l'analogie, *phygonose*, φυγόνοσος, signifiera plutôt QUI FUIT LA MALADIE.

« Ces exemples de la mauvaise composition du mot *phile* sont très-communs dans nos auteurs. *Bibliophile*, qui est devenu français par la loi de l'usage, est un barbarisme : il faudrait dire *philobible*. On écrit quelquefois aujourd'hui *Sinophile*, qui ne vaut pas mieux que *Chinophile*, employé autrefois par Desfontaines. *Feu M...*, qui avait pris le nom d'*Eleuthérophile*, aurait dû, savant comme il était, prendre celui de *Philéleuthère*. *Aléthophile* est un autre barbarisme qui a été aussi employé : il faut dire *Philalèthe*. Quelqu'un s'est appelé *Dramophile :* c'est *Philodrame* qu'il fallait dire. Le grand philosophe *Citophile*, dans les *Consolés* de Voltaire, porte un nom doublement fautif, et par la mauvaise place donnée à *phile*, et par le mélange hybride du mot latin *cito*. » Ω

[Nous n'avons pu retrouver quel était cet *Eleuthérophile ;* mais le nom de *Philéleuthère* a été pris par deux savants du siècle dernier : George Zimmermann (*Phileleutherus Helvetius*) et Richard Bentley (*Phileleutherus Lipsiensis*.)] (*Note de l'Editeur*.)

[2] Ἀμφί τε Μηριόνην, Ἀφαρῆα τε Δηίπυρόν τε.
(*Iliade*, IX, 84.)

[3] Aut pulvere Troïco
Nigrum Merionen. (*Odes*, I. 6.)

de Fénelon était régulière et fidèle. Je n'ignore pas que quelques lexicographes et quelques traducteurs écrivent *Mérion*[1], mais c'est une faute. M. Bosquillon, qui est un de nos plus habiles hellénistes, n'a pas mis son signe ordinaire d'approbation à la variante *Mérione;* j'en suis étonné : il aura sans doute été entraîné par l'usage qui semble avoir presque consacré l'autre manière d'écrire, toute fautive qu'elle est.

La correction et la pureté du texte forment le principal mérite de l'édition de M. Adry; mais ce n'est pas le seul.

En tête du premier volume, M. Adry a placé une nouvelle *Vie de Fénelon*, écrite avec une rare impartialité. Je n'en puis mieux juger qu'en transcrivant un passage relatif aux tristes débats que le Quiétisme fit naître entre les deux plus grands hommes qu'eut alors l'église de France : « Nous n'entrerons point dans de plus grands « détails ; il est même très-difficile de donner l'histoire « du quiétisme avec exactitude et d'une manière impar- « tiale. Il est certain que le récit qu'en fait Bossuet est « différent de celui de Fénelon, et leurs partisans et « amis respectifs sont encore plus opposés et moins « d'accord sur les faits. Pour nous, également pénétrés « de respect pour la mémoire de ces deux grands hom- « mes, nous ne ferons point le panégyrique de l'un aux « dépens de l'autre. En accordant à quelques écrivains « que Bossuet a mis une très-grande vivacité dans l'at- « taque, nous sommes forcés de convenir que Fénelon « lui-même répondit quelquefois avec une égale viva- « cité. C'est ce qui arrive dans la plupart des disputes, « par une suite de la faiblesse de l'esprit de l'homme, « et ce défaut se montre encore davantage lorsqu'il s'agit « de vérités importantes ou, du moins, que l'on regarde « comme telles, surtout lorsqu'elles intéressent la reli-

[1] Addison, *Spectator*, n° LXVII ; Larcher, *Hérodote*, t. II, 425.

« gion... Nous avons peine à croire qu'on puisse nous « blâmer d'avoir imité, en quelque manière, la sage con- « duite du cardinal Fleury qui, en 1734, supprima tout « à la fois et la *Religion du Quiétisme*, par l'abbé Phélip- « peaux, où Fénelon était indignement traité, et l'*Abrégé* « *de la Vie de Fénelon*, publié par ordre du marquis de « Fénelon, où Bossuet est accusé de mauvaise foi, de « jalousie et d'emportement. »

À cette Vie de Fénelon succède un *Catalogue* critique et raisonné des différentes éditions et traductions du Télémaque, ainsi que des satires, apologies et autres ouvrages dont le livre de Fénelon a été l'occasion. Ce Catalogue est le fruit de fort grandes recherches; peut-être le savant éditeur les a-t-il poussées trop loin : était-il, en effet, bien nécessaire de prendre note des ballets et des opéras dont les *Aventures de Télémaque* ont fourni le sujet?

J'ai remarqué que M. Adry n'avait point parlé des traductions hongroise et illyrienne : je ne veux ni en donner la date, ni en nommer les auteurs; mais elles existent : M. Govdellâs en fait mention, page 17 de la Préface de sa traduction en grec moderne[1].

C'est ici une occasion toute naturelle d'annoncer que sir Herbert Croft prépare depuis longtemps une édition du *Télémaque*, et doit y joindre une traduction anglaise qu'il a travaillée avec un soin digne d'un si parfait original. S'il m'était permis d'avoir un avis sur un ouvrage écrit en anglais, et possible de juger sur quelques passages que sir Herbert a eu la bonté de me faire lire, je dirais que cette nouvelle traduction effacera complètement, pour le langage et la fidélité, celle du docteur Hawkesworth[2].

[1] Voy. Villoison, *Magasin encyclopédique*, an VIII, t. V, p. 493.

[2] *Sir Herbert Croft*, grand admirateur de la littérature classique, donna un *Horace expliqué par la ponctuation*. (Voir un article de

Après nous avoir donné cette excellente édition d'un des plus beaux ouvrages qu'il y ait dans la langue française, et peut-être dans toute la littérature moderne, M. Adry continue de bien mériter de Fénelon. Il prépare une édition des *Dialogues des Morts*, qui sera plus complète que celles qui ont paru jusqu'ici. Au nom de tous les amis de Fénelon, c'est-à-dire de tous ceux qui aiment les bonnes lettres, j'engage M. Adry à nous faire bientôt jouir de ce nouveau fruit de ses travaux. Le succès qu'obtiendra sans doute son *Télémaque* lui sera un encouragement, si toutefois aux hommes de son mérite et de son caractère il faut d'autre encouragement et d'autre récompense que l'honorable plaisir d'employer utilement leurs connaissances et leurs loisirs.

M. Boissonade dans le *Journal de l'Empire* du 17 août 1811 et un commentaire du *Petit-Carême de Massillon* plus curieux qu'utile.) Philologue amateur, il encouragea les instincts philologiques de Ch. Nodier : c'est aujourd'hui son plus beau titre littéraire et celui qui lui a valu un fort aimable souvenir de M. Sainte-Beuve, dans son grand article sur Ch. Nodier.

(*Note de l'Editeur.*)

# LXXIX

## THÉATRE DU SECOND ORDRE[1]

Après avoir stéréotypé nos grands classiques, MM. Didot ont eu l'excellente idée de publier une suite des écrivains du second ordre, et déjà paraissent, imprimées avec beaucoup de soin et de netteté, les *OEuvres choisies* de Quinault, de La Fontaine, de Dancourt, de Destouches, de Dufresny, de La Motte, de Piron, et de quelques autres auteurs.

[1] Cette Étude sur le *Théâtre du second ordre* forme un ensemble dont nous n'avons rien retranché : c'est un morceau isolé d'histoire littéraire qui est instructif. Mais c'est dans le chapitre VI du quatrième volume de l'*Histoire de la littérature française*, de M. D. Nisard, que le lecteur trouvera l'idée générale qu'il y a lieu d'en déduire. Cette longue décadence de la comédie française après Molière a suggéré au profond critique des aperçus d'une nouveauté saisissante et quelques-unes des pages les plus fines et les plus distinguées de ce livre si classiquement français.

Pour mieux conserver à cette *Etude* son caractère familier, nous suivrons, à partir de Dancourt (nº III), l'ordre des articles dans le *Journal de l'Empire*, bien qu'il ne soit pas tout à fait l'ordre chronologique des auteurs. Nous n'y avons dérogé qu'en faveur de Quinault et de La Fontaine qui, par leur époque et leur importance, ne pouvaient venir après les *poetæ minores* du XVIIIe siècle. (*Note de l'Editeur.*)

## I

### THÉATRE ET ŒUVRES CHOISIES DE QUINAULT [1].

Nous devons ce recueil à M. Fayolle. Son utile *Dictionnaire des musiciens* lui donnait une espèce de droit à l'édition d'un poëte dont les vers éminemment lyriques tont exercé tant d'habiles compositeurs. En effet, sans parler du vieux Lulli, Gluck, Bach, Paësiello, Piccini, Gossec, Philidor, ont travaillé sur les opéras de Quinault. Mais de toute cette musique, une partie est oubliée, on néglige l'autre, et l'étoile même de Gluck commence à pâlir tandis que Quinault, plus heureux que n'ont coutume de l'être les auteurs d'opéras, survit à tous ses compositeurs. Ses beaux vers dureront autant que la langue française : on en sent même mieux le charme à la lecture; car, disons-le au risque de déplaire, ils sont maintenant trop souvent étouffés sous l'infernal charivari d'une légion d'instruments, ou gâtés par les cris obligés des chanteurs époumonés [2].

Quinault est semblable à Métastase, devenu pour les Italiens un poëte classique, et dont la poésie harmonieuse n'a pas besoin, pour plaire, du charme de la

[1] *Journal de l'Empire* du 5 janvier 1812, et *Magasin encycl.*, 1812 (t. IV, p. 226).

[2] M. Boissonade revient sur ce sujet, avec une ironie facile à saisir, à la fin de l'article sur *Barthe*, p. 317; mais qu'aurait-il dit de l'orchestration moderne?

Au reste, il a pu voir souvent la vive et éloquente indignation de M. Berlioz dans le *Journal des Débats* contre ce mauvais goût et ce contre-sens perpétuel des compositeurs légers qui accompagnent des romances et des cavatines avec la grosse caisse et les trombones. Les masses chorales et les puissances de l'orchestre moderne doivent être réservées aux grandes scènes religieuses ou populaires, comme en présentent les *Huguenots* et la *Juive*, ou aux pages monumentales, comme la *Symphonie funèbre et triomphale* ou le *Requiem* du grand compositeur que nous citons.

(*Note de l'Editeur.*)

musique[1]. Pourtant la parité n'est pas entière. Les censeurs de Quinault pourront toujours citer contre lui les vers prosaïques et même ridicules de la plupart de ses divertissements, et les mauvaises bouffonneries qui déshonorent ses premiers opéras ; Métastase n'a point de pareils défauts, il est toujours également noble et correct.

*Proserpine, Alceste, Thésée, Atys, Persée, Amadis, Roland* et *Armide,* voilà les opéras que M. Fayolle a fait réimprimer : l'on ne peut qu'applaudir à ce choix. Ce sont les chefs-d'œuvre du poëte et ceux du théâtre lyrique ; mais je regrette *Isis*. Comment l'éditeur a-t-il pu négliger une pièce où sont tant de vers charmants qu'il connaît, qu'il doit savoir par cœur ?

Ce fut dans ces vallons, où par mille détours
Inachus prend plaisir à prolonger son cours,
Ce fut sur son charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la Nymphe jura de ne changer jamais ;
Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont enfin emporté les serments qu'elle a faits.
(*Isis*, acte Ier, scène II.)

Toute la scène d'Hiérax et de Io est d'une poésie ravissante. Pour différer une union qui a cessé de lui plaire, Io parle des présages sinistres qu'elle a vus et dont elle est troublée ; Hiérax lui répond :

Notre hymen ne déplaît qu'à votre cœur volage ;
Répondez-moi de vous, je vous réponds des dieux.
Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se ferait vers sa source une route nouvelle,
Plus tôt qu'on ne verrait votre cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine ;
C'est le même penchant qui toujours les entraîne :
Leur cours ne change point, et vous avez changé.

[1] M. Boissonade, malgré les sarcasmes de Boileau, pensait donc qu'on pouvait alors

*Aller* voir l'Opéra seulement pour les vers (ép. IXe) ;

au reste, les trop mordantes satires de Boileau contre Quinault, la IIe et la IIIe surtout, sont antérieures à ses bons opéras.
(*Note de l'Editeur.*)

Il dit ensuite avec une sensibilité ingénieuse :

Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine ;
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur ;
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur.
Comme eux, à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !

Il n'y avait alors que Racine et Quinault qui possédassent à ce point l'éloquence du sentiment, et sussent donner au vers français cette harmonie douce et tendre. Quinault eut avec Racine une autre ressemblance. Ils terminèrent tous deux leur carrière théâtrale par leur meilleur ouvrage, et n'ont point été surpassés. *Athalie* est toujours la plus belle des tragédies, comme *Armide* le plus beau des opéras, et, ce qui complète le parallèle, ramenés tous deux à des pensées chrétiennes, ils se repentirent d'avoir travaillé pour la scène.

A ce choix des opéras de Quinault, M. Fayolle a joint la *Mère coquette*, comédie que le style et les détails font lire avec plaisir; Regnard, selon l'observation de La Harpe, y a pris quelques-uns des traits dont il a peint le marquis du *Joueur*. Elle a deux titres, la *Mère coquette ou les Amants brouillés*, et le second est le plus convenable, car c'est une pièce d'intrigue et non de caractère.

Je répète là une remarque de M. Fayolle; mais je ne suis plus tout à fait de son avis quand il loue le dénoûment qu'il trouve naturel ; ne fallait-il pas ajouter qu'il est incomplet? La coquette veut se marier; mais elle a un mari qu'elle croit mort, ou plutôt qu'elle voudrait croire mort et qui ne l'est pas. Ce mari joue dans l'intrigue un rôle très-considérable et d'où pourraient naître des situations plaisantes, mais il ne paraît point, et l'on arrive à la dernière scène sans l'avoir vu. La reconnaissance des deux époux a lieu derrière le

théâtre, et à peine en fait-on le récit. La situation était peut-être difficile à traiter; mais au moins fallait-il essayer. Le spectateur s'attend, dès le commencement de la pièce, à être témoin d'une entrevue qui ne peut manquer d'être très-comique, et il s'en promet un grand plaisir; au lieu d'une action animée et plaisante, le poëte lui donne une narration de quatre ou cinq vers. Je crois que c'est un défaut.

Le théâtre n'a pas toujours occupé Quinault. « Il a « fait encore, dit Perrault dans ses *Hommes illustres,* « beaucoup d'autres poésies d'un autre genre, qui ont « été fort estimées et qui marquent l'abondance et la « délicatesse de son esprit. De ce nombre est la *Descrip-* « *tion de la maison de Sceaux* de M. de Colbert, petit « poëme des plus ingénieux et des plus agréables qui se « soient faits de ce temps-ci. »

Mais tous ces ouvrages étaient restés manuscrits : à la mort de Quinault, ils passèrent entre les mains de l'un de ses gendres, et son testament portait la clause expresse que rien ne serait imprimé[1]. Cette disposition a été jusqu'à cette heure scrupuleusement respectée; mais M. de Colbert avait possédé une copie de cette *Description de Sceaux,* et ce précieux volume se trouve aujourd'hui dans le cabinet de madame de Bure. M. Fayolle fut instruit de cette particularité par M. Van Praët, « homme aussi savant qu'aimable, » comme il l'appelle fort bien : présenté par lui, il obtint la permission de prendre une copie de ce rare manuscrit et de la faire imprimer. Les gens de lettres ne peuvent trop remercier madame de Bure d'une complaisance si aimable.

Ce poëme de *Sceaux* est en deux chants. On y trouvera

[1] *Vie de Quinault,* en tête de ses *Œuvres,* édition de 1739, p. 69.

beaucoup de poésie, beaucoup d'images, de la mollesse, de la grâce, une heureuse facilité, quelquefois aussi de la faiblesse. Le second chant contient une belle description d'un tableau de l'*Aurore*, peint par Le Brun : j'en transcrirai un assez long passage ; on en comprendra mieux la valeur du poëme et tout le prix du service que M. Fayolle a rendu à la littérature :

Du dieu de la clarté l'aimable avant-courrière
De la porte du jour fait ouvrir la barrière,
Et de l'affreuse nuit perçant le voile obscur,
    Avec de longs traits de lumière,
    Trace sur le céleste azur
De l'astre qui la suit la brillante carrière.
Deux coursiers bondissants tirent son char pompeux
Et d'un souffle enflammé chassent l'air ténébreux
    Qu'ils rencontrent sur leur passage.
    Un épais et sombre nuage
    S'ouvre, s'abaisse devant eux,
Et devient sous leurs pas un chemin lumineux.
Déjà ces deux chevaux, dans leur ardeur bouillante,
Sentent que le grand jour ne saurait plus tarder.
Déjà près de descendre, ils semblent regarder
Le détour le moins long et la moins rude pente.
Ces deux Amours jaloux qui veulent les guider
Paraissent résolus à ne se rien céder :
    L'un tire, l'autre se mutine,
    Tous deux font voir même fierté ;
Dans le milieu des airs le char semble arrêté
    Par l'effort dont chacun s'obstine
    A l'emporter de son côté.
Mais quoique ces Amours soient d'une force égale,
Et s'animent tous deux par un égal transport,
L'Amour qui veut aller du côté de Céphale
Fait pencher la déesse et devient le plus fort.
Dans l'ardeur d'achever l'entreprise qu'il tente,
    Il a laissé tomber ses traits :
Leur chute en divers lieux interrompra la paix
    Des cœurs qu'un doux sommeil enchante,
Et fera ressentir aux malheureux amants
Avec le jour naissant mille nouveaux tourments.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
    Près de ce char le Bruit commence
    A voler avec violence ;
Des ailes qu'il déploie il agite les airs ;

Il vient éveiller l'Univers;
Il a déjà contraint le timide Silence
A fuir dans le fond des déserts.
Il tient la trompette bruyante :
Il va bientôt sonner le signal du départ,
Pour presser le guerrier endormi sous la tente
De se ranger sous l'étendard.
Il n'a pas oublié la cloche étourdissante;
Il porte le marteau qui doit dans les cités,
Par mille coups précipités
Sur l'enclume retentissante,
Réveiller en sursaut les molles voluptés.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Ce tableau, dit M. Fayolle, n'existe plus que dans « les vers du poëte. Il appartiendrait à Gérard de le « refaire d'après Quinault, comme celui-ci l'a fait d'a- « près Le Brun. »

*P. S.*—J'ai parlé en homme aussi convaincu que M. Fayolle lui-même de la réalité de sa découverte; mais je viens d'en faire une qui me donne des doutes, et je recommencerais mon article, si j'en avais le temps. L'auteur de la *Vie de Quinault* que j'ai citée plus haut dit, il est vrai, que la *Description de Sceaux* était au nombre des manuscrits remis au gendre de Quinault; il est encore vrai que l'abbé d'Olivet, qui a donné, dans l'*Histoire de l'Académie francaise*, la liste des ouvrages imprimés de Quinault, n'y a pas compris ce poëme. Mais voici un passage qui m'embarrasse : « On a *imprimé* de « lui (de Quinault) quelques épigrammes qui font voir « qu'il badinait très-agréablement, et un petit nombre « d'autres poésies, entre autres la *Description de la mai-* « *son de Sceaux* de M. de Colbert, petit poëme écrit avec « beaucoup d'esprit et de délicatesse. » C'est l'abbé Goujet qui s'exprime ainsi dans la *Bibliothèque française* (t. XVIII, p. 252); il est exact, il est instruit : cependant il se trompe quelquefois, et je suis fort tenté de croire qu'il est ici dans l'erreur. Pour s'en bien assurer, il faudrait parcourir les *Recueils* de poésies et les *Mercures*

publiés depuis 1673, époque à laquelle Sceaux fut commencé, jusqu'à la mort de Quinault, arrivée en 1688. Je ne suis pas à portée de faire cette recherche[1].

## II

### THÉATRE DE LA FONTAINE[2].

« Il serait à souhaiter (disait M. Geoffroy, il y a près « d'un an) qu'on donnât un Théâtre de La Fontaine qui « contiendrait l'*Eunuque*, le *Florentin*, la *Coupe enchantée*, « *Ragotin* et le *Veau perdu et retrouvé*. » Cette idée vient

[1] [Ces recherches ont été faites par M. Fayolle. En voici le résultat annoncé dans le *Journal de l'Empire* du 9 juin 1812. L'article sur *Saurin* commence ainsi] :

« En annonçant le recueil des *Œuvres choisies de Quinault*, après avoir fait sentir tout le prix que donne à cette édition le poëme de *Sceaux*, si heureusement retrouvé par M. Fayolle, j'ai ajouté qu'un passage de l'abbé Goujet me donnait des doutes. En effet, il résultait nettement de ce passage que la *Description de Sceaux* n'était pas inédite.

« Pour s'assurer de la vérité, il fallait des recherches que j'ai indiquées, ne pouvant m'en occuper faute de loisir. M. Fayolle les a faites : il y était intéressé.

« J'apprends, par une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, que l'abbé Goujet s'est effectivement trompé. Sa phrase sur la *Description de Sceaux* est empruntée à Titon du Tillet; il l'a altéré en le copiant : il lui fait dire ce qu'il ne disait point.

« Je n'ai pas manqué de consulter le *Parnasse* du Tillet, à l'article *Quinault*, et je me suis convaincu de la maladresse de l'abbé Goujet. Ainsi, plus de doute : la *Description de Sceaux* était réellement inédite, et c'est à M. Fayolle que nous devons la publication de ce poëme très-agréable qui ajoutera quelque chose à nos richesses littéraires, et ne nuira point à la réputation de l'auteur, double avantage qui résulte rarement des ouvrages posthumes, en général peu utiles aux lettres et à la gloire des écrivains. » Ω

[2] *Journal de l'Empire* du 8 mai 1812, et *Magasin encyclopédique*, 1812 (t. IV, p. 457). — L'article est le même dans les deux jour-

d'être exécutée par MM. Didot [et Fayolle]. Leur édition du *Théâtre de La Fontaine* contient les pièces indiquées par M. Geoffroy, à l'exception pourtant du *Veau perdu et retrouvé*, petite comédie en un acte et en prose, qui n'a jamais été imprimée.

Les éditeurs nous donnent de plus deux actes d'une tragédie d'*Achille*. Ce fragment, déjà connu, ne fait pas grand honneur au talent de La Fontaine ; mais il en fait à son jugement. On voit que le poëte, sentant son impuissance, abandonna sagement un genre pour lequel la nature ne l'avait pas formé, et qu'il ne s'obstina point à faire parler à sa muse légère, badine et négligée, un langage dont elle ne pouvait atteindre la dignité et qui lui ôtait toutes ses grâces. Il n'y a peut-être dans ces deux actes qu'un seul vers que l'on puisse retenir. Achille avoue qu'il aime, « qu'il est touché, qu'il se rend et connaît les faiblesses d'un cœur. » Patrocle lui répond :

> Loin les cœurs qui se sont de l'amour garantis,
> S'il en est.

Cette réflexion naïve : *s'il en est*, appartient bien à La Fontaine, et c'est bien là son style, mais ce n'est pas le style de la tragédie.

Si la *Coupe enchantée* n'est pas de La Fontaine, au moins on peut la lui attribuer, sans faire injure à sa mémoire. Elle a été imprimée déjà sous son nom ; mais

naux, si ce n'est que, d'après le *Journal de l'Empire*, l'édition aurait été procurée par MM. Didot, tandis que le *Magasin*, un peu plus tard, l'attribue à M. Fayolle, déjà l'éditeur du *Théâtre de Quinault*. On ne s'étonnera pas, au reste, que M. Didot, traducteur des *Eglogues* de Virgile et auteur de plusieurs ouvrages en vers, ne se soit pas borné au rôle de libraire-éditeur, et qu'il ait apporté à M. Fayolle son concours éclairé pour la partie critique et littéraire. Nous réunissons donc ici les noms de MM. Didot et Fayolle. (*Note de l'Editeur.*)

je l'ai vue aussi sous celui de Dancourt : il y a même des autorités pour la donner à Champmêlé [1].

Quand à *Ragotin*, les opinions sont unanimes. Personne malheureusement ne conteste à La Fontaine la propriété de *Ragotin*. Il a mis en mauvais vers la prose originale de Scarron, et l'a complétement gâtée. Ce n'est pas en ce genre la seule tentative qui n'ait pas réussi : je me rappelle qu'un M. Le Tellier d'Orvilliers a rimé incognito le *Roman comique* [2].

Scarron commence ainsi, d'un ton burlesquement sérieux : « Le soleil avait achevé plus de la moitié de sa « course, et son char, ayant attrapé le penchant du « monde, roulait plus vite qu'il ne voulait. Si ses che- « vaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, « ils eussent achevé ce qui restait du jour en moins d'un « demi-quart d'heure; mais au lieu de tirer de toute leur « force, ils ne s'amusaient qu'à faire des courbettes, « respirant un air marin qui les faisait hennir, et les « avertissait que la mer était proche, où l'on dit que leur « maître se couche toutes les nuits. » La Fontaine met à peu près les mêmes paroles dans la bouche d'un La Baguenaudière, qui n'est pas celui du roman : « Cet « homme d'une taille si haute au-dessus des plus « grandes, qu'encore qu'il fût assis, Ragotin croyait « qu'il fût debout. » Ce La Baguenaudière est M. de La Rapinière, sous un autre nom, et l'on ne voit pas trop ce qu'il y a d'heureux dans ce changement.

Voici comment s'exprime ce personnage :

Déjà Phœbus, voisin de ses moites retraites,
Ne semble plus mener ses chevaux qu'à courbettes :

[1] Dans l'édition de La Fontaine, de M. Walckenaër, la question est tranchée par l'éditeur, qui nomme à la fois La Fontaine et Champmêlé. Ainsi la *collaboration* date de loin! Ce n'est pas notre siècle qui l'a inventée. (*Note de l'Editeur.*)

[2] *Mercure*, décembre 1730 et mois suivants.

Ce dieu porte-lumière, aux yeux vifs, au blond crin,
Ainsi que que du tabac, respire un air marin,
Et sentant que Téthys apprête sa litière...

Outre le peu de mérite qu'il y a dans de pareils vers, il faut avouer que cet hémistiche : « Ainsi que du tabac, » est d'une trivialité choquante et du plus mauvais goût.

Dans Scarron, le récit de la scène du pot de chambre est on ne peut plus comique; il l'est beaucoup moins dans La Fontaine, dont le style est d'ailleurs par trop négligé. On en jugera par quelques lignes, je ne veux pas dire par quelques vers :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Le maudit La Rancune, homme sans conscience,
N'avait pas jusqu'au bout lassé ma patience :
Pour reprendre le pot, lui-même ayant *porté*
Tout son corps hors du lit, de force il m'a planté
Un coude dans le creux de l'estomac, *terrible*.
M'éveillant en sursaut à cette masse horrible :
Morbleu! me suis-je alors écrié : Je suis mort.
—Je vous demande excuse, a-t-il dit, et j'ai tort;
Mais de peur d'interrompre, en ma douleur extrême,
Votre sommeil encor, j'ai pris le pot moi-même.
—Malepeste! ai-je dit; m'étouffer, m'accabler,
M'*enfondrer* l'estomac, n'est-ce pas le troubler?
Mais lui, sans m'écouter. . . . . . . . . . . .

(*Ragotin*, acte II, scène II.)

Cette aventure du pot arrive, dans le roman, à un certain marchand du bas Maine, qui avait eu la complaisance d'offrir à La Rancune la moitié de son lit. Dans la pièce de La Fontaine, c'est le « désastreux Ragotin » qui est si cruellement mystifié. La Fontaine a voulu accumuler sur son principal personnage toutes les disgrâces et tous les ridicules : il a cru rendre le rôle plus plaisant; mais il est trop chargé, et au lieu d'amuser et d'exciter le rire, il fatigue et ennuie.

A mon sens, *Ragotin* est une comédie détestable. M. Geoffroy écrivait : « L'on peut juger qu'un homme

« tel que La Fontaine aura su tirer parti du roman de « Scarron, qu'on nomme *comique* à si juste titre. » Je puis me tromper, mais je pense que, quand M. Geoffroy aura lu le *Ragotin* de La Fontaine, il s'étonnera de voir ce grand poëte si fort au-dessous, non-seulement de lui-même, mais de Scarron. Peut-être aussi trouvera-t-il que les scènes si plaisantes du *Roman comique* ne peuvent guère être transportées sur le théâtre. Au moins, La Fontaine pouvait-il, même dans un sujet mal choisi, avoir un meilleur style.

Pour ma part, j'en sais bon gré à MM. Didot et Fayolle: *Ragotin* est une mauvaise farce, mais elle est de La Fontaine, et ils ont bien fait de la réimprimer. Je suis de ceux qui aiment à ne rien perdre, pour qui tout ce qu'ont écrit les hommes célèbres est précieux et digne d'être conservé. Leurs chefs-d'œuvre instruisent et plaisent; on peut aussi s'instruire par leurs fautes.

Puisque nos éditeurs ont une telle exactitude, je leur donnerai, pour l'édition qu'ils préparent des *OEuvres diverses* de La Fontaine, un avis que je donnai autrefois à un autre éditeur qui n'en a pas tenu compte. Peut-être a-t-il eu raison : ils en jugeront. Je lui conseillais d'imprimer, à la suite des *Filles de Minée*, une traduction faite par La Fontaine de la belle épitaphe d'*Atimète et d'Homonoë* :

Si pensare animas sinerent crudelia fata, etc. [1].

[1] Cette épitaphe se trouve dans plusieurs collections, entre autres, dans l'*Anthologie* de Burmann, t. II, p. 90, et dans les *Petits Poëtes* de Wernsdorf, t. III, p. 213. Elle a été réimprimée dans le tome II des *Poetæ minores*, de la collection Lemaire, p. 269 et suiv.

On est tout surpris de ne pas trouver cet intéressant fragment, ou l'avertissement très-curieux qui le précède, dans l'édition complète de La Fontaine, en six volumes, procurée par Walckenaër, en 1821. H. de Balzac, qui n'était pas encore le grand peintre de la *Comédie humaine*, imprima, en 1826, une édition complète de La Fontaine, de compte à demi avec Sautelet, et

Cette traduction, ensevelie dans un recueil devenu rare[1], mérite d'être tirée de l'oubli. Elle est trop longue pour que je la puisse transcrire ; mais en voici quelques vers qui, je l'espère, ne paraîtront pas indignes de La Fontaine ni de l'original :

Tu qui secura procedis mente, parumper
  Siste gradum, quæso, verbaque pauca lege.
Illa ego quæ claris fueram prælata puellis,
  Hoc Homonæa brevi condita sum tumulo,
Cui formam Paphie, Charites tribuere decorem,
  Quam Pallas cunctis artibus erudiit.
Nondum bis denos ætas mea viderat annos ;
  Injecere manus invida Fata mihi ;
Nec pro me queror hoc : morte est mihi tristior ipsa
  Mœror Atimeti conjugis ille mei.

Et toi, passant tranquille, apprends quels sont nos maux,
Daigne ici t'arrêter un moment à les lire.
Celle qui préférée aux partis les plus hauts,
Sur le cœur d'Atimète acquit un doux empire,
Qui tenait de Vénus la beauté de ses traits,
De Pallas son savoir, des Grâces ses attraits,
Gît sous ce peu d'espace, en la tombe enserrée.
Vingt soleils n'avaient pas ma carrière éclairée,
Le sort jeta sur moi ses envieuses mains ;
C'est Atimète seul qui fait que je m'en plains :
Ma mort m'afflige moins que sa douleur amère.

Il faudrait encore extraire du même recueil un avertissement où La Fontaine parle de Platon avec justesse, et dans un langage très-élégant et très-châtié.

Une autre pièce de vers que je recommande à l'attention de MM. Didot et Fayolle, c'est l'épître dédicatoire du *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* imprimé en

n'eut garde de mettre les traductions en vers auxquelles son savant prédécesseur n'avait pas donné place, mais dont il parle au livre IV de son *Histoire de La Fontaine*, p. 371, édition de 1824.
(*Note de l'Éditeur.*)

[1] *Œuvres* des sieurs de Maucroix et de La Fontaine. Ω

1671 [1]. Les éditeurs avaient prié La Fontaine d'en composer la dédicace; il y consentit et l'adressa au prince de Conti. Le poëte ne se serait pas nommé, qu'on le reconnaîtrait sans peine, et aux choses qu'il dit et à la manière dont il les dit :

Ésope se soutient par ses inventions :
J'orne de traits légers ses riches fictions.
Ma muse cède en tout aux muses favorites
Que l'Olympe doua de différents mérites,
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur :
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance.
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état,
Te le pourraient offrir en termes pleins d'éclat.
Mais craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret, loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice;
La mienne leur a plu, simple et sans artifice.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ces solitaires, dont parle La Fontaine, sont sans doute MM. de Port-Royal. Toujours fidèles à leur système d'humilité chrétienne, et fuyant l'éclat et la célébrité, ils demandèrent le privilége de leur recueil, sous le nom supposé de Lucile Hélie de Brèves, que M. Barbier explique par Louis-Henri de Loménie de Brienne; mais il n'a pas dit sur quelle autorité. Les vers de La Fontaine désignent évidemment une société de solitaires, et ne peuvent convenir à M. de Brienne. Je m'appuie d'ailleurs sur l'opinion de Marais, auteur d'une bonne *Histoire de La Fontaine*, dont, l'année passée, un littérateur, aussi modeste que savant [M. Chardon de la Rochette], nous a donné la première édition. De plus, on n'ignore pas

1 Il y en a des exemplaires sous la date de 1679. Ce n'est qu'un changement de titre. Cette pièce se trouve au tome VI, page 35, de l'édition Walckenaër. Le morceau sur Platon se lit au même tome, p. 194, édition de 1821. (*Note de l'Editeur.*)

que La Fontaine fut très-lié avec les jansénistes, et même, en 1664, il fit, contre Escobar et sa morale relâchée, une *Ballade* dont le refrain était :

Escobar fait un chemin de velours [1].

Cette *Ballade* est encore un morceau dont nos éditeurs feront très-bien d'enrichir leur recueil. Elle était devenue si rare, que l'éditeur de Marais, ayant voulu la joindre à

[1] [Nous empruntons au *Journal de l'Empire* du 9 juin 1812 (article sur Saurin) une rectification de M. Boissonade lui-même à cette conjecture] :

« Au sujet du poëme de *Sceaux*, par Quinault, j'avais eu la prudence de ne pas m'aventurer sur la foi de l'abbé Goujet; j'aurais dû avoir une pareille circonspection dans mon article sur le *Théâtre de La Fontaine*, et ne pas suivre aveuglément l'autorité de Marais.

« D'après Marais, auteur d'une *Vie de La Fontaine* (publiée en 1811, par M. Chardon de La Rochette), j'attribuais à MM. de Port-Royal ce *Recueil de poésies chrétiennes*. M. Barbier avait dit que ce recueil, publié sous le nom de Lucile Hélie de Brèves, était de Louis-Henri de Loménie de Brienne; mais M. Barbier n'avait point cité ses auteurs, et Marais m'entraînait. C'était un homme profondément versé dans l'histoire littéraire et qui, d'ailleurs, avait fait une étude particulière de celle de La Fontaine. Les vers mêmes du poëte semblaient confirmer son témoignage :

Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état
Te le pourraient offrir en termes pleins d'éclat;
Mais craignant de sortir de cette paix profonde,
Qu'ils goûtent en secret, loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.

« Il me paraissait démontré que ce recueil était l'ouvrage d'une société d'éditeurs, et quand M. Barbier m'eut fait l'honneur de m'écrire qu'il avait suivi le *Dictionnaire* de Moreri, je ne fus presque point ébranlé : en effet, l'article du Moréri était de ce même abbé Goujet qui, s'étant trompé sur Quinault, pouvait bien aussi se tromper sur La Fontaine.

« Je songeais aux moyens d'éclaircir cette difficulté, quand le savant M. Adry me communiqua, avec cette complaisance qui le distingue, des remarques très-précieuses, et qui décident absolument la question. J'en ferai une courte analyse, ne pouvant les insérer ici tout entières.

« Marais était mal informé : le recueil n'est point de MM. de

quelques pièces inédites dont il a orné ses notes, ne put réussir à se la procurer. M. Barbier a été plus heureux : il l'a déterrée dans une vieille collection et l'a fait imprimer par le *Journal de Paris* du 21 avril 1811. Elle a reparu depuis dans le *Nouvel Almanach des Muses* de cette année[1812], où tout le monde a pu la lire, et où MM. Didot et Fayolle la trouveront sans peine.

Port-Royal, mais de M. Loménie de Brienne, qui vécut dans la congrégation de l'Oratoire depuis 1663 jusqu'en 1670. Ce fut dans cette retraite qu'il forma la collection de *Poésies chrétiennes* dont La Fontaine fit la dédicace. Si La Fontaine a employé le pluriel en parlant du seul M. de Brienne, c'est une licence dont les exemples ne sont pas rares, surtout en poésie. M. Adry s'appuie sur les *Mémoires* manuscrits de M. de Brienne, et il en cite un passage que je transcrirai :

« Il ne laissa pas (dit M. de Brienne qui, dans ses *Mémoires*, « parle de lui-même à la tierce personne), il ne laissa pas de « s'occuper utilement dans sa retraite de Saint-Magloire, puis- « que, outre les *Institutions de Taulère*, etc., ce fut encore lui qui « eut soin de rassembler les pièces de vers qui sont dans le Re- « cueil que M. de La Fontaine, son ami particulier, se chargea, à « sa prière, de dédier à M. le prince de Conti ; c'est à la consi- « dération de celui-ci, et par l'ordre de sa vertueuse mère, qu'il « entreprit cet ingrat et fatigant travail intitulé par lui *Recueil de* « *poésies chrétiennes*. Le privilége lui fut accordé sous le nom « supposé de Lucile-Hélie de Brèves, parce qu'il se nomme « Louis-Henri de Brienne. »

« L'*Avertissement* du recueil est aussi de M. de Brienne ; mais la *Préface* est de M. Lancelot, alors précepteur du jeune prince de Conti, et non pas de M. Nicole, comme Marais le pensait.

« Il reste prouvé que Marais se trompait et que j'ai eu tort de le suivre. En m'avertissant de cette erreur, M. Adry m'a rendu un service dont je le remercie sincèrement. Je ne suis pas moins reconnaissant de ce qu'il a bien voulu me permettre de faire part à mes lecteurs de ces utiles renseignements. »

Ω

[Huit ou neuf ans plus tard, en 1825, M. Walckenaër, dans son *Histoire de La Fontaine*, devait adopter toutes ces rectifications, et lui aussi populariser ces détails piquants qui nous montrent l'auteur de *Joconde* et de la *Courtisane amoureuse*, prêtant, par complaisance pour un ami, son nom et son talent à un recueil de poésies pieuses. Au reste, dans une note, M. Walckenaër renvoie à l'article de M. Boissonade que nous donnons.]

(*Note de l'Editeur.*)

## III

### ŒUVRES CHOISIES DE DANCOURT [1].

Je parlerai moins de Dancourt que de l'édition nouvelle, car je n'irai pas me jeter dans une dissertation sur le mérite de cet écrivain, sur le genre de son talent, et sur la place qu'il faut lui donner parmi nos comiques : les lecteurs de ce journal connaissent l'opinion de M. Geoffroy et ne me demandent pas la mienne. L'ingénieux auteur de l'article *Spectacles* a traité cette matière plusieurs fois, et toujours avec ce goût, cette abondance d'idées et d'aperçus qui distinguent ce qu'il écrit : après lui, que saurais-je dire?

Cette édition stéréotype n'est pas complète; et c'est déjà un mérite. Dancourt n'est pas un auteur qu'il convienne de stéréotyper tout entier. Dans son théâtre, tout n'est pas de la même force ni du même intérêt. Il a composé une foule de petites pièces de circonstances qui, n'ayant plus d'à-propos, n'ont plus rien de piquant. Il fallait donc faire un triage, si je puis m'exprimer ainsi; et l'homme de lettres (M. Auger), chargé par MM. Didot de présider à cette édition a donné, dans le choix des comédies qu'il a conservées, une nouvelle preuve de son excellent goût.

On trouvera dans ce recueil les grands ouvrages de Dancourt que revoient et relisent toujours avec plaisir ceux que n'a pas corrompus la tristesse du siècle : les *Bourgeoises à la mode*, les *Trois Cousines*, la *Femme d'intrigues*, le *Chevalier à la mode*, et ces petites pièces, si vives, si gaies, si comiques : les *Vacances*, les *Vendanges de Suresnes*, le *Moulin de Javelle*, le *Curieux de Compiègne*,

[1] *Journal de l'Empire* du 4 août 1811.

la *Maison de campagne* et plusieurs autres dont il serait trop long de transcrire les titres.

Dans une notice fort bien faite, et qui n'est pas un médiocre ornement ajouté à cette nouvelle édition, M. Auger a rassemblé les particularités les plus remarquables de la vie de Dancourt, et apprécié son talent avec beaucoup de finesse et de vérité. On en jugera par le morceau que je vais copier; il est un peu long, mais ne le paraîtra pas :

« On a blâmé Dancourt de n'avoir peint que de mau-
« vaises mœurs; Regnard et Le Sage doivent partager
« avec lui ce juste reproche : ce n'est pas la morale
« seulement, c'est principalement le goût qui le leur
« adresse. A une époque d'extrême corruption, comme
« étaient la fin du règne de Louis XIV et toute la Ré-
« gence, le poëte comique ne devait point, sans doute,
« peindre des mœurs pures et des sentiments d'honneur
« dont la société ne lui offrait point le modèle; mais sans
« manquer à la vérité, il pouvait placer, dans le foyer
« de la plus contagieuse immoralité, quelque personnage
« qu'elle n'eût pas encore atteint : il le devait pour l'hon-
« neur de l'humanité, pour l'intérêt de son art et le
« triomphe même de son talent. L'effet des passions ar-
« dentes est de préserver des vices, qui sont ordinaire-
« ment froids et presque réfléchis : par conséquent, les
« amants sont des personnages dont le poëte pouvait
« naturellement faire contraster l'honnêteté, au moins
« accidentelle, avec cette dépravation épidémique dont
« tous les autres devaient être attaqués. On évite soi-
« gneusement sur la scène de donner des ridicules aux
« amants favorisés; par le même principe, il fallait s'abs-
« tenir plus soigneusement encore de leur donner des
« vices. C'est en ceci, comme en toutes les autres parties
« de l'art, qu'on voit éclater le grand sens de Molière.
« Ce profond génie avait reconnu qu'au sein même de

« l'action la plus fortement comique, il fallait quelque « chose pour le cœur, c'est-à-dire un intérêt doux et « pur. Cet intérêt, tous ses amants l'inspirent : Horace « de l'*École des femmes*, Valère de l'*École des maris*, « Cléonte du *Bourgeois gentilhomme*, Cléante du *Malade* « *imaginaire*, Valère du *Tartufe*, Clitandre des *Femmes* « *savantes*, tous, en un mot, nous mettent du parti de « leur amour : tous nous associent fortement à leur « espoir, à leurs désirs, à leurs craintes, à leur joie, « par la raison que leur cœur est honnête autant que « passionné. Dancourt, au contraire, a fait de tous ses « amoureux, ou de vils chevaliers d'industrie, ou de « jeunes seigneurs ruinés, plus vils encore peut-être, « vivant aux dépens des vieilles folles et des bour- « geoises entêtées de la qualité. Qu'en résulte-t-il? On « rit; mais on ne s'intéresse absolument à personne, et « l'on ne remporte de la représentation que l'impression « d'une gaieté passagère. »

Toutes ces idées me semblent aussi vraies que bien exprimées. Ce principe de l'honnêteté des amants est tellement méconnu par Dancourt, qu'il donne même à ses jeunes filles à marier une très-grande liberté de propos et de manières, ce qui est la chose du monde la plus fausse et la plus choquante. La Marianne des *Bourgeoises à la mode*, la Lucile du *Chevalier*, et toutes les autres jeunes amoureuses sont des demoiselles comme il n'y en eut jamais, et leur indécence, n'étant point naturelle, n'a par cela même rien qui fasse rire. En cette partie, Dancourt a dépassé le but : aller au-delà, ou n'y pas atteindre, c'est le manquer également.

M. Auger fait sur le même sujet une autre remarque que je veux aussi proposer à l'attention de mes lecteurs : « Oserons-nous dire qu'une fois Molière semble avoir « fait une fausse application de ce grand principe dra- « matique que nous venons de faire ressortir de ses ou-

« vrages? Clitandre de *Georges Dandin* est un homme « bien né, bien élevé, bien amoureux; mais c'est la « femme d'un autre qu'il désire, si toutefois il en est « encore à la désirer. Doit-on s'intéresser à cet amour « illégitime? Non, sans doute, et cependant comment « n'y pas prendre intérêt, en voyant combien Clitandre « est digne d'être aimé, par comparaison surtout avec « Georges Dandin, dont les manières sont si rustiques « et si brutales? On trouve trop de mérite à Clitandre « et trop d'excuses à Angélique. Peut-être Molière eût-il « dû faire dans cette seule pièce, comme Dancourt dans « toutes les siennes, de l'amant un chevalier d'industrie, « et de la maîtresse une franche coquette. La leçon qu'il « prétendait donner aux manants assez sots pour vou« loir des femmes demoiselles n'en eût été ni moins « forte ni moins complète, et des rigoristes n'eussent « pas été tentés de se méprendre sur le but vraiment « moral de l'ouvrage. »

Si je ne me trompe, Molière a moins de tort que M. Auger ne le croit. Clitandre est un homme sans moralité aucune : c'est un libertin effronté et de la plus rare impudence. Il répond à M. de Sotenville qui lui reproche sa conduite : « Je suis honnête homme : me croyez« vous capable d'une action aussi lâche que celle-là? « Moi, aimer une jeune et belle personne qui a l'hon« neur d'être la fille de M. le baron de Sotenville! Je « vous révère trop pour cela et suis trop votre serviteur. « Quiconque vous l'a dit est un sot, un coquin, un ma« raud. Je lui apprendrai bien à tenir de pareils dis« cours d'une personne comme moi! » Assurément ce ton grossier de persiflage n'est pas d'un honnête homme : c'est celui d'un franc libertin qui se moque de tout. On ne peut s'intéresser à l'amour d'un tel homme; car il n'a point d'amour. Sa fantaisie pour Angélique ne mérite pas ce nom. Il la traite avec une légèreté, une imperti-

nence excessives. Croirait-on qu'il n'a pas même pris la peine de lui écrire sa déclaration? Il a chargé Lubin, une espèce de paysan, d'aller lui dire qu'il est amoureux d'elle et qu'il souhaite l'honneur de lui parler. Certainement il n'y a rien pour le cœur dans une pareille tendresse. Quant à Angélique, elle est aussi franche coquette que M. Auger le demande; elle est même un peu plus que coquette. L'ambassade de Lubin ne l'effarouche point; la conduite impolie de Clitandre n'a pas même le pouvoir de blesser son amour-propre. Elle lui fait dire qu'elle lui est tout à fait obligée de son affection, et qu'il faudra chercher quelque invention pour s'entretenir. Dans sa première scène avec Clitandre, en présence de son père et de son mari, elle pousse l'effronterie à un excès inconcevable, et puis elle s'écrie avec une rare et plaisante hypocrisie : « Cela est bien horrible « d'être accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien « qui ne soit à faire. »

Tout le reste est de ce ton. Ainsi, dans le *Georges Dandin*, Molière n'a pas fait une fausse application de son principe, puisque son principe n'a pas été appliqué et qu'il ne devait pas l'être. Ce n'est que l'amour honnête que Molière a voulu rendre intéressant. Ayant à peindre une passion illégitime, en grand moraliste, il a pris d'autres couleurs. Clitandre et Angélique ont tous les vices qui accompagnent ou produisent l'adultère : ils sont corrompus, menteurs et bassement hypocrites [1].

Pour terminer cet article, j'emprunterai à l'habile éditeur son ingénieux parallèle de Dancourt et de M. Picard. Ces deux auteurs ont été bien des fois comparés;

[1] En lisant ces aperçus pleins de justesse sur une farce de Molière, on voit ce qu'aurait pu faire M. Boissonade, s'il avait eu assez de confiance en lui-même pour aborder la haute critique, celle qui étudie les maîtres et leurs œuvres.

(*Note de l'Editeur.*)

ils ne l'ont jamais été avec plus de justesse, et surtout plus de justice.

« On a souvent comparé à Dancourt le comique à qui « nous devons la *Petite Ville* et les *Marionnettes*. Tous « deux, en effet, doués d'un talent également facile et « fécond, se sont montrés éminemment vrais dans leurs « peintures; tous deux ont habituellement retracé les « mœurs de la classe moyenne : l'un, sans doute, parce « qu'il aimait à y prendre ses modèles; l'autre, parce « que la plupart de ses compositions datent d'une « époque où la classe supérieure n'existait plus, et qu'il « ne voulait, ne pouvait peindre que ce qu'il avait sous « les yeux. Tous deux, produisant avec une rapidité « commandée soit par la nature de leur talent, soit par « celle des circonstances, et voués, pour ainsi dire, à un « genre de comédie dont la vérité familière ne se serait « point accommodée des invraisemblances de convention « que l'art applique avec succès au genre plus relevé, « ont préféré la liberté naïve de la prose à la noble « contrainte des vers; tous deux, enfin, ont répandu à « pleines mains dans leurs ouvrages le sel et l'enjoue-« ment. Voilà les rapports qu'ils ont entre eux; mais, « parce que l'un est vivant, doit-on se faire un scrupule « de dire qu'il est bien supérieur à l'autre par la force « des combinaisons dramatiques et par la profondeur « des intentions morales? »

La malignité contemporaine, quelque injuste qu'elle soit d'ordinaire, ne pourra contester cette supériorité. Mais M. Picard devrait-il borner ses succès à surpasser un auteur d'un rang subalterne? Il est dans l'art comique de plus belles places qu'à côté ou au-dessus de Dancourt; il les faut chercher dans un autre ordre d'écrivains, et, quand on possède le talent de M. Picard, on a légitimement le droit d'y prétendre et l'espoir de les obtenir.

## IV

### ŒUVRES CHOISIES DE PIRON [1].

Un critique, qui ne s'est pas nommé, avait attaqué, dans un article peu réfléchi, cette collection stéréotype des *Œuvres choisies de Piron*. M. Auger l'a fort bien défendue, et, pour le faire, il avait ses raisons dont il est convenu : c'est qu'il en est l'éditeur [2]. Si l'on veut maintenant rapprocher cet aveu d'une lettre signée L. S. A., et imprimée le mois dernier dans ce journal, on verra que c'est à M. Auger que nous devons aussi l'excellente édition de Dancourt, dont j'ai parlé il y a quelque temps, celles de La Chaussée, de Dufresny, de Destouches, et plusieurs autres, que je me propose d'annoncer successivement.

Les lecteurs aiment à connaître le nom des écrivains qu'on leur recommande, et moi, comme lecteur et comme critique, je suis doublement charmé de connaître l'homme de lettres à qui nous devons tant de bonnes éditions, et d'avoir acquis, par sa déclaration, le droit de le nommer publiquement. Quand je suis forcé de critiquer un livre, ma tâche devient un peu moins pénible si l'auteur m'est inconnu, ou si je peux feindre de ne le pas connaître. Les reproches adressés à un écrivain que je nomme me semblent presque tenir de la personnalité, et, comme ils peuvent affliger davantage celui qui les reçoit, il m'est plus triste d'être obligé de les faire. Mais lorsque je dois des éloges à un auteur plein d'esprit, de talent et de goût, il m'est agréable de le connaître, et de pouvoir le désigner par son nom à l'estime publique.

[1] *Journal de l'Empire* du 16 septembre 1811.
[2] Voy. *Mercure*, t. XLV, p. 42.

M. Auger n'a pris dans le théâtre de Piron que *Gustave Vasa*, la *Métromanie*, les *Courses de Tempé* et *Arlequin Deucalion*.

Il y a dans *Gustave* des situations fortes et un grand intérêt de curiosité; c'est, des tragédies de Piron, la seule qui ait obtenu et mérité quelque succès, la seule qu'il fallût conserver. Elle donne une idée de ce qu'un homme d'esprit peut faire à force de travail et de combinaisons, dans un genre pour lequel il n'a pas de talent naturel.

La *Métromanie* est le chef-d'œuvre de l'auteur, et peut-être celui de la haute comédie dans le siècle dernier. L'intrigue est forte et compliquée, sans cesser d'être claire : les caractères, toujours vrais, toujours comiques, sont parfaitement soutenus; les situations sont neuves, imprévues, naturelles; il n'y a pas un mot inutile, pas une scène oiseuse, pas une plaisanterie qui ne soit excellente, et l'on ne connaît pas au théâtre une comédie mieux écrite [1].

Comment se fait-il pourtant que cet ouvrage admirable réussisse moins à la représentation qu'à la lecture? La cause, dit M. Auger, dans une Notice très-bien faite qu'il a mise au-devant de cette édition, « la cause en est sans « doute dans le sujet même qui, roulant presque entiè- « rement sur des intérêts d'amour-propre poétique, et « amenant nécessairement beaucoup de détails litté- « raires, ne peut que toucher médiocrement le grand « nombre de spectateurs à qui les lettres sont indiffé- « rentes. De nos jours, plusieurs auteurs dramatiques

[1] C'est aussi l'avis de M. Nisard. Voyez, à ce sujet, *Histoire de la littérature française*, t. IV, chap. VI, § 3, et notamment le morceau qui commence par ces mots : « Piron semble avoir écrit la « *Métromanie* devant quelque image de Molière, les yeux fixés « sur les traits du contemplateur, l'interrogeant sur l'art de « créer un caractère. »

(*Note de l'Editeur.*)

« ont éprouvé, à leurs dépens, que tout ce qui les « amusait, eux et leurs pareils, ne devait pas pour cela « divertir le parterre et les loges. »

Ce critique, dont j'ai parlé plus haut, reproche à M. Auger d'avoir omis les *Fils ingrats*, pièce détestable de tous points, et qui serait à jamais restée dans l'oubli qu'elle mérite, si un succès brillant dans un sujet analogue n'avait récemment donné lieu à quelques rapprochements qui n'ont pu faire honneur à M. Étienne, que parce que l'auteur des *Fils ingrats* est aussi l'auteur de la *Métromanie*[1]. « La seule remarque un peu intéressante « à laquelle, dit M. Auger, cet ouvrage puisse donner « lieu, c'est qu'il est du genre sérieux et même larmoyant, « et qu'il est antérieur de cinq années à la première « comédie de La Chaussée, que Piron persécuta de ses « épigrammes pour avoir voulu attendrir ses specta- « teurs. Piron aurait-il pris pour autant d'affronts les « nombreux succès de La Chaussée dans une carrière « que lui-même avait ouverte moins heureusement ; ou « bien, en tout genre, les convertis auraient-ils un zèle « plus amer que ceux qui n'ont commis aucune faute? « Quoi qu'il en soit, il est à observer que les ennemis « les plus déclarés du tragique bourgeois ont composé « des drames. Piron a fait les *Fils ingrats ;* Collé a fait « *Dupuis et Desronais :* on peut leur adjoindre Voltaire, « qui a fait *Nanine* et l'*Enfant prodigue.* »

S'il faut en croire le critique, les *Fils ingrats* auraient dû être préférés à *Arlequin Deucalion*, petite pièce dont il parle avec beaucoup de mépris, et qu'il voudrait reléguer

1 On était alors au fort de l'émeute littéraire soulevée contre la comédie des *Deux Gendres*. On avait déterré non-seulement *Conaxa*, mais aussi cette malheureuse pièce de Piron. Le public de 1810 s'était complaisamment prêté à cette longue taquinerie contre M. Étienne, parce qu'il était le censeur impérial. « En fait de liberté, on prend ce que l'on peut. »

(*Note de l'Editeur.*)

parmi les plus mauvaises farces des Variétés. Cette préférence n'eût pas été raisonnable. L'éditeur a dû choisir, dans les différents genres où Piron a travaillé, les ouvrages qui se distinguent par le talent, ou qui ont eu le plus de succès et de célébrité. Or, n'est-il pas incontestable que, de toutes les pièces que Piron a faites pour le théâtre de la Foire, *Arlequin Deucalion* est la plus originale, la plus spirituelle et la plus piquante?

Quoique dans un genre trivial et subalterne, cette comédie peut fixer l'attention des observateurs les plus graves. L'*Arlequin* de Piron a, dans son cynisme satirique, dans son audacieuse philosophie [1], une ressemblance frappante avec *Figaro :* ce sont les mêmes principes d'égalité, de politique, et à peu près le même style. Il ne me semble pas, du reste, qu'on ait assez remarqué, dans l'histoire littéraire du dernier siècle, combien fut excessive la licence accordée aux auteurs de la Foire, à quel point ils en firent abus, et quelle influence corruptrice ils exercèrent sur le langage, l'esprit et la morale des classes inférieures.

Piron et Beaumarchais ont une autre ressemblance observée par l'ingénieux éditeur, celle de leurs préfaces. « C'est, dans les unes et dans les autres, un épanchement « intarissable d'amour-propre et d'égoïsme, une origina- « lité bizarre de pensées, de tournures et d'expressions. » Ces préfaces, si longues et si mal écrites, n'ont pas été conservées par M. Auger. Je regrette celle de la *Métromanie*. Le mauvais style de Piron n'empêche pas de la lire avec intérêt. On y trouve l'histoire naïve de sa vie, de ses goûts, de ses sentiments, de ses chagrins. Ces détails personnels, racontés par un écrivain distingué, plaisent toujours, de même que les portraits des hommes fameux ne manquent jamais d'exciter l'intérêt, bien que

[1] Voy. La Harpe, *Lycée*, t. XII, p. 291.

le travail en soit souvent incorrect et négligé : ce n'est pas le style qu'on y cherche, mais la vérité.

Le critique, qui paraît avoir pris son parti de n'être content de rien, n'applaudit point au choix des *Courses de Tempé*. Mais cette pastorale méritait une place dans ce recueil, à cause du grand succès qu'elle obtint autrefois, et parce qu'elle est « plus gracieusement écrite qu'à « Piron ne semblait appartenir. » Les littérateurs pleins de goût qui ont donné, à Londres, la *Bibliothèque portative* des meilleurs écrivains français, parlant des morceaux qui devraient composer un Abrégé de Piron, y comprennent les *Courses de Tempé*. Il est bien vrai que La Harpe en a cité une douzaine de vers, si baroques qu'on les croirait de Sedaine :

Elle fait du reproche un usage fré*quent;*
Mais d'une bouche qu'on aime,
Le reproche est-il cho*quant?*
De l'amitié véritable
C'est le signe convain*cant*;
C'est le langage élo*quent*
Du sentiment respectable.
Plus il est, par consé*quent*,
Continuel et pi*quant*,
Plus l'amant est redevable.

Mais tout n'est pas de ce ton ; il y a quelques jolis détails, et l'abbé Desfontaines, qui ne se piquait pas d'indulgence envers Piron, a remarqué dans ses *Observations* que cette pièce est « semée de vers heureux et écrite agréablement. »

Au théâtre de Piron succède un choix de ses épîtres, stances, odes, contes, épigrammes, chansons. « Piron, « dit M. Auger, s'est essayé dans presque tous les genres, « depuis l'épopée jusqu'à l'inscription. Son poëme de « *Fontenoy*, ses odes profanes et sacrées, ses cantates, « ses allégories, ses églogues, ses fables et ses madri- « gaux, n'ont conservé aucune réputation. Le noble et le

« gracieux semblaient lui être également interdits; il a « beaucoup mieux réussi dans tout ce qui se rapproche « du ton malin et familier de la comédie. On citera tou- « jours de lui quelques épitres agréables; des contes « narrés avec une précision piquante, et des épigrammes « d'une trempe supérieure. Il a laissé un trop grand « nombre de pièces médiocres dans ces genres même qui « convenaient le mieux à son talent; mais elles n'ôtent « rien de leur mérite à celles qui sont bonnes. On pour- « rait toutefois reprendre, dans les meilleures, des pen- « sées trop communes ou trop recherchées, des traits bur- « lesques ou baroques, des vers d'une facture pénible, « d'une richesse bizarre de rimes, et d'une dureté qui « résiste à la prononciation la plus libre. Piron man- « quait essentiellement de goût, de cette qualité qui, « jointe à l'étendue et à la brillante facilité de l'esprit, a « mis Voltaire hors de toute comparaison dans la poésie « légère! »

J'ai transcrit ces réflexions pleines de raison et de vérité, parce qu'elles peuvent donner aisément une idée de la mesure et du discernement que M. Auger a dû mettre dans le choix difficile de ces poésies fugitives qu'il a si bien jugées. Cependant le critique n'est pas satisfait. On a dû le reconnaître : c'est un homme qui a bien de l'esprit; mais peut-être avec cet esprit-là, a-t-il un peu de celui qu'on appelle *de contradiction*. Il trouve qu'il y a trop de méchancetés contre Voltaire; comme si, en fait d'épigrammes, c'était de justice qu'il s'agissait! Les vers contre Voltaire sont piquants, et M. Auger, qui d'ailleurs proteste de son profond respect pour le grand homme attaqué, a fort bien fait de les prendre. Le critique se plaint encore de quelques omissions; il regrette particulièrement cette épigramme contre Gresset, modèle, à ce qu'il dit, de finesse et de grâce, et dont Voltaire faisait ses délices :

« régulièrement chez lui tous les jours, et je puis dire « que les leçons qu'il me donnait en forme d'avis m'en « ont plus appris que tous les livres que j'ai lus, sans « excepter même ni la célèbre *Poétique* d'Aristote, ni les « savantes remarques de son traducteur. »

La Grange profita mal des avis de Racine. Il ne sut faire que des tragédies *d'intrigue*, si je puis parler ainsi, où les coups de théâtre sont nombreux et amenés avec un art singulier, mais où il n'y a pas d'intérêt, parce qu'aucun sentiment n'est développé, et dont le style est presque toujours dur et négligé.

Il vaut mieux que je laisse parler M. Auger. Dans la notice qu'il a mise à la tête de cette édition stéréotype, il a jugé le théâtre de La Grange avec cette pureté de goût et cette netteté de style qui caractérisent tout ce qui sort de sa plume :

« La Grange ne tint pas à beaucoup près ce que sem- « blaient promettre ses dispositions précoces et les leçons « d'un aussi grand maître que Racine. Plusieurs de ses « nombreuses tragédies réussirent, même avec éclat; « presque toutes sont aujourd'hui dans un profond oubli; « les littérateurs de profession daignent à peine lire, une « fois en leur vie, *Jugurtha*, *Oreste et Pylade*, *Méléagre*, « *Athénaïs*, *Alceste*, *Érigone*, *Cassius et Victorinus*. *Ino et* « *Mélicerte*, et surtout *Amasis*, sont les seuls ouvrages de « l'auteur dont on ait gardé un souvenir honorable. Le « dernier serait sans doute resté en possession de la « scène, si *Mérope*, jouée quarante-deux ans après, n'eût « offert le même sujet, traité d'une manière supérieure. « Plus tard, et un an seulement avant sa mort, La Grange « fut encore vaincu dans une lutte moins glorieuse : il vit « l'*Iphigénie* de Guymond de La Touche s'emparer du « théâtre et en bannir sa tragédie d'*Oreste*. En général, « les passions subites et le faux héroïsme des amours de « romans défigurent ses sujets, dont quelques-uns sont

« terribles et repoussent cette fade galanterie ; mais un « mérite que les plus sévères appréciateurs de son talent « ne peuvent lui contester, c'est l'entente parfaite de la « scène, c'est l'art de rendre une intrigue compliquée et « non point confuse, et d'en faire sortir avec facilité une « série de situations frappantes. Ce mérite, qui se fait « remarquer dans toutes ses compositions, éclate prin- « cipalement dans *Amasis:* c'est le modèle des combinai- « sons savantes....... »

M. Auger n'a choisi dans le théâtre de La Grange qu'*Amasis* et *Ino;* dans ses poésies, il n'a pris que les *Philippiques*, et c'est effectivement tout ce qui mérite d'être conservé. Les cantates, les odes, les épîtres, les petits vers, tout cela est d'une insipidité, d'une faiblesse dont rien n'approche. Sous le rapport de l'art, les *Philippiques* même ne sont pas un ouvrage bien fait ; mais cependant il y a quelquefois du talent; d'ailleurs, elles sont devenues un monument de quelque importance dans l'histoire littéraire et même dans l'histoire politique.

On appelle *Philippiques*, comme chacun le sait, les odes de La Grange contre Philippe, duc d'Orléans. C'est un affreux libelle où il reproche au Régent le désordre trop public de ses mœurs, et l'accuse hautement, sur de vaines et absurdes rumeurs, de l'empoisonnement des enfants de France. Il pousse même la fureur jusqu'à provoquer la sédition, en engageant les princes légitimés à s'armer contre l'autorité souveraine :

Vous, dont par un arrêt injuste,
Le grand cœur n'est point abattu,
Princes, qui d'une race auguste
Emportez toute la vertu,
(Tout le reste la déshonore),
La France contre eux vous implore :
Par ses cris laissez-vous gagner,
Et forcez sa reconnaissance
D'ajouter à votre naissance
Ce qui lui manque pour régner.

Tout le monde lisait les *Philippiques*, tout le monde en parlait; le Régent voulut les voir: « Saint-Simon, qui « lui en fit lecture, raconte, dit M. Auger, qu'à l'endroit « où il est représenté comme l'empoisonneur de la famille « royale, il frémit, pensa s'évanouir, et ne pouvant rete- « nir ses larmes, s'écria: Ah! c'en est trop! cette horreur « est plus forte que moi; j'y succombe. » Ce *bon Régent*, ce *prince aimable et clément*, comme l'appelle Voltaire, qui pouvait punir le poëte séditieux avec toute la rigueur des lois, se contenta de le faire enfermer étroitement aux îles Sainte-Marguerite, et un an après, touché de quelques mauvais vers où La Grange avait mis un peu de repentir, il lui accorda la liberté de la promenade. La Grange en profita pour corrompre ses gardes, et sortit de France.

Le texte des *Philippiques*, dont il n'y eut longtemps que des copies, doit offrir de nombreuses variantes, au milieu desquelles la véritable leçon n'est peut-être pas toujours facile à découvrir. M. Auger, qui est partout si exact, qui connaît et remplit si bien tous les devoirs d'un éditeur, ne nous a pas dit sur quelle édition la sienne était faite, ni d'où viennent les notes qui l'accompagnent. Je suis assez porté à croire qu'il a suivi l'impression de 1795 que je n'ai pu me procurer et qui passe pour la plus exacte; mais n'aurait-il pas dû en prévenir les lecteurs?

MM. les conservateurs de la Bibliothèque impériale ont eu la bonté de me communiquer une copie des *Philippiques*, faite en 1755. En la comparant avec le texte imprimé, j'ai trouvé peu de variantes notables; car je ne compte pas parmi les variantes les noms propres estropiés et les vers faux nés de la plume du copiste ignorant. Les remarques sont assez nombreuses; mais je n'en ai guère vu plus de trois ou quatre qui méritassent d'être ajoutées à celles de l'édition. J'en

citerai une qui m'a paru surtout digne d'attention.

Au commencement de l'ode IV[e], l'annotateur a mis à la marge : « Cette ode et la suivante ne paraissent pas « de la même plume que les précédentes. » Je trouve qu'il y a dans ce doute beaucoup de vraisemblance. Si La Grange a fait la IV[e] ode, ce fut après son évasion des îles Sainte-Marguerite. Les premiers vers le prouvent :

Quelles vastes métamorphoses,
Tandis que j'étais dans les fers,
Changeaient l'ordre de toutes choses
Jusqu'au fond même des enfers?
La Discorde y reprend ses chaines, etc. [1]

Mais est-il vraisemblable que La Grange, qui avait, dans une épître fort soumise, demandé *grâce* et confessé son *crime*, se soit encore rendu coupable et n'ait pas été touché de l'extrême indulgence du Régent qu'il avait outragé? Si l'on veut supposer qu'un libelliste est très-capable d'une telle bassesse, j'en conviendrai; mais, alors, je demanderai si, par prudence, ce libelliste ne

[1] La leçon du manuscrit est ici fort différente :

Quelle vaste métamorphose !
Tandis que j'étais dans les fers,
Malgré la fureur qu'elle oppose,
Même jusqu'au fond des enfers,
La Discorde reprend ses chaînes.

Le texte imprimé est plus conforme aux règles de la versification; mais ce n'est peut-être pas une raison suffisante pour le préférer, car La Grange n'observe pas toujours exactement la loi du repos, et il a pu l'enfreindre en cette strophe comme il l'a fait ailleurs. Dans les cas douteux, comme celui-ci, l'éditeur doit se décider d'après le manuscrit autographe, s'il existe, ou d'après la comparaison des copies.

Ω

Cette leçon a été adoptée dans l'édition de La Grange-Chancel, donnée en 1858, par M. de Lescure, édition assez peu nécessaire d'ailleurs : à quoi bon reproduire une œuvre de lâche calomnie et de honte? Ce n'est certes ni le talent de l'auteur ni l'à-propos qui justifient de pareilles réimpressions.

(*Note de l'Éditeur.*)

devait pas se taire, de peur que des provocations répétées n'irritassent enfin un prince trop débonnaire, dont la puissance aurait bien pu l'atteindre, même dans les pays étrangers où il avait trouvé un asile.

La V[e] ode commence par ces vers :

Enfin, la mort de Capanée
Sert d'exemple aux ambitieux...

Elle fut donc composée après la mort du régent. Je ne croirai pas facilement que La Grange, qui voulait rentrer en France et qui effectivement y rentra vers cette époque, se soit permis ce nouveau libelle qui, en le faisant considérer comme un homme d'un caractère implacable et dangereux, eût rendu son retour tout à fait impossible.

Mais voici un nouveau poids ajouté à ces présomptions, c'est que la première édition des *Philippiques,* donnée en Hollande, en 1723, ne contient que trois odes ; la IV[e] n'a paru que dans la seconde édition qui est sans date ; enfin la V[e] ode a été imprimée, à ce qu'il paraît, pour la première fois, dans l'édition de 1795 [1].

J'ajouterai encore, et cette raison me paraît assez forte, qu'il n'est pas du tout probable que La Grange eût inséré dans le recueil de ses *OEuvres,* qu'il soigna lui-même, les vers respectueux où il implore la clémence du Régent et avoue son *crime*, s'il eût pu se reprocher d'avoir deux fois encore commis ce même *crime*, depuis le pardon demandé.

Ces deux dernières odes auront été attribuées à La Grange à cause du sujet, et parce que le style a de la ressemblance avec le sien. Quand on a fait une mauvaise action, c'est assez pour qu'on soit accusé de dix autres

[1] Voy. M. Brunet, *Manuel du libraire*, t. I[er], p. 487; et M. Peignot, *Répertoire*, p. 76.

dont on n'est pas coupable, mais capable. C'est ainsi que Piron, auteur bien connu d'une ode licencieuse, se vit attribuer trente pièces du même genre. Il réclama, dans la préface de la *Métromanie*, contre le déshonneur fait à son nom, mais inutilement; et encore dans ses dernières années, tout le monde a pu voir, effrontément exposé sur les étalages des petits marchands, un recueil infâme, qui portait son nom. C'est encore pour cette cause que ce même La Grange a passé pour l'auteur des *J'ai vu*. Dans le manuscrit que j'ai cité, ils lui sont formellement attribués; mais ils ne sont pas plus de lui que de Voltaire, qui pourtant fut mis à la Bastille pour les avoir faits. La Harpe [1] a nommé le véritable auteur: c'est un certain Le Brun, mauvais poëte de cette époque.

## VI

### ŒUVRES CHOISIES DE CAMPISTRON [2].

Ainsi que La Grange-Chancel, Campistron fut, dans l'étude de la scène, dirigé par Racine. Les leçons de ce grand poëte purent aider les dispositions assez belles du jeune Campistron, mais ne lui donnèrent pas le génie tragique que la nature lui avait refusé. Pourtant, si j'en puis bien juger, Campistron profita mieux que La Grange sous cet habile maître. Ses combinaisons sont plus simples, plus vraisemblables : il connaît parfaitement le mécanisme de l'art, et n'en fait point abus; il écrit avec correction, avec douceur, avec harmonie, et Voltaire l'appelle « judicieux et tendre. » Mais, à côté de cet éloge, Voltaire a mis une juste critique, et comme elle contient une appréciation très-exacte du talent de Campistron, je la transcrirai, en avertissant toutefois que

[1] *Lycée*, t. VIII, p. 46; et Voltaire [éd Kehl], t. Ier, p. 26.
[2] *Journal de l'Empire* du 8 novembre 1811.

l'éditeur de ce volume en a déjà fait usage. Cet éditeur est M. Auger, dont j'ai déjà plus d'une fois annoncé les utiles travaux avec les éloges qu'il mérite si bien et qu'il m'est si agréable de lui donner.

Voici donc ce que dit Voltaire : « C'est la diction seule « qui abaisse Campistron au-dessous de Racine. J'ai tou- « jours soutenu que ses pièces étaient, pour le moins, « aussi régulièrement conduites que toutes celles de « l'illustre auteur de *Phèdre;* mais il n'y a que la poésie « du style qui fasse la perfection des ouvrages en vers. « Campistron l'a toujours trop négligée; il n'a imité le « coloris de Racine que d'un pinceau timide : il man- « que à cet auteur, d'ailleurs judicieux et tendre, ces « beautés de détail, ces expressions heureuses qui font « l'âme de la poésie et le mérite des Homère, des Virgile, « des Tasse, des Milton, des Pope, des Corneille, des « Racine, des Boileau. »

Cette faiblesse du style et, en général, celle de l'exécution, sont cause que les meilleures tragédies de Campistron, *Andronic*, par exemple, et *Tiridate*, n'ont pu se maintenir au théâtre. Mais quoique ces deux pièces méritent assez peu d'estime, il n'en faut pas moins savoir gré à M. Auger de nous les avoir reproduites. Elles pourront être lues avec intérêt non-seulement par les poëtes qui travaillent pour la scène, et par les littérateurs de profession, mais par tous ceux qui aiment les lettres et s'y connaissent. Campistron est un auteur qui doit entrer dans les bibliothèques un peu nombreuses, et qu'il faut lire au moins une fois. Il aura toujours une place assez honorable dans l'histoire de notre théâtre, et l'on ne peut disconvenir que, parmi ce grand nombre de poëtes qui remplissent l'interrègne de Racine à Voltaire, et sur lesquels le génie de Crébillon plane de si haut, il ne soit un de ceux qui ont obtenu et mérité le plus de succès.

M. Auger a joint à ces deux tragédies d'*Andronic* et de *Tiridate*, la comédie du *Jaloux désabusé*. Comme Racine, son maître, Campistron s'exerça sur la scène comique, et, comme lui, il y fut heureux. Le *Jaloux désabusé* appartient à la haute comédie ; c'est une pièce très-bien écrite, pleine de jolis détails et de scènes excellentes. « Elle est « longtemps restée au théâtre, et l'on peut, dit M. Auger, « s'étonner de ne pas l'y voir reparaître. »

En la lisant, j'ai cru y remarquer un grand défaut : c'est qu'à vrai dire, ce n'est pas une comédie de caractère. Le personnage jaloux n'est jaloux que par accident ; c'est un homme de plaisir, fort éloigné du ridicule de la jalousie ; elle n'est chez lui qu'une maladie passagère qu'on lui a donnée par des moyens qui auraient troublé la tête la plus froide. Quand on est parvenu à le rendre bien jaloux et à le faire condescendre à ce que l'on désirait, alors on le désabuse. C'est un événement possible, mis en scène avec talent, dialogué avec beaucoup d'esprit, mais ce n'est pas une intrigue de caractère.

Campistron dut aux lettres une existence brillante. Un mauvais opéra d'*Acis et Galatée*, composé pour le duc de Vendôme, lui valut la faveur de ce prince, qui le fit secrétaire de ses commandements, et bientôt après secrétaire général des galères. Campistron suivit son protecteur en Italie et en Espagne : « Il était, dit M. Auger, à ses côtés dans toutes les batailles. A celle de « Steinkerque, le duc l'apercevant près de lui, dans le « plus fort de la mêlée, lui dit : —Que faites-vous ici, « Campistron ? —Monseigneur, répondit-il, voulez-vous « vous en aller? La réponse dut plaire au héros. Le roi « d'Espagne, Philippe V, témoin du courage de Cam- « pistron, le fit chevalier de l'ordre de Saint-Jacques- « de-l'Épée sur le champ de bataille de Luzzara. »

Transplanté à la cour, Campistron y garda le caractère noble et désintéressé qu'il y avait apporté. Il était

entré pauvre dans les places, et ne s'y enrichit pas; il négligeait même d'en recevoir les appointements. Au reste, on peut remarquer, et c'est encore à sa louange, que cette négligence était peut-être un acte de justice qu'il exerçait secrètement sur lui-même : en effet, la manière dont il remplissait ses fonctions pouvait assez naturellement diminuer à ses yeux le droit qu'il avait d'en toucher les honoraires. Tout le monde sait qu'il brûlait les papiers d'affaires, au lieu de s'en occuper, et que le duc de Vendôme, qui le vit un jour mettre le feu à un tas énorme de lettres, dit en plaisantant : « Le « voilà occupé à faire ses réponses. »

Une circonstance assez remarquable dans la vie de Campistron, c'est que le fameux Albéroni lui fut redevable de sa fortune. Attaqué, près de Parme, par des voleurs qui lui prirent jusqu'à ses habits, Campistron gagna, comme il put, un village voisin. Le curé de ce village lui donna tous les secours dont il avait besoin, et, par reconnaissance, Campistron le recommanda au duc de Vendôme. Albéroni (c'était le nom de ce curé) plut au duc qui voulut l'emmener en Espagne, et le chargea de plusieurs négociations secrètes auprès de Philippe V. Introduit à la cour de ce monarque faible, l'adroit Italien se glissa dans sa confiance, et bientôt le protégé de Vendôme fut en Espagne plus roi que le roi lui-même.

Cette anecdote a paru certaine à d'Alembert[1]; pourtant je ne la voudrais pas garantir : elle n'est pas sans quelques difficultés et je vois d'ailleurs que M. Auger, qui n'a pu l'ignorer, n'en parle pas : son silence augmente mes doutes.

Ce qui n'est pas douteux, car on en a les preuves écrites de la main de Campistron, c'est son excessive

[1] *Eloges*, t. IV, p. 147.

vanité. J'ai extrait de ses préfaces quelques phrases qui m'ont paru curieuses : il serait difficile de voir un amour-propre plus nu et plus naïf.

Préface de *Virginie* (c'était son premier ouvrage; composé à dix-sept ans, il eut l'honneur de quatorze représentations) : « J'étais si jeune, lorsque je composai « cette tragédie, que je me suis toujours étonné com- « ment j'avais eu la témérité de la commencer et la « force et le bonheur de la finir. Son succès, quoique « médiocre, ne me donna pas lieu de me rebuter du « théâtre. » Ceci est assez modeste, mais patience.

Préface d'*Arminius* : « Son succès fut grand, quoi- « qu'elle fût représentée dans un temps peu favorable « aux spectacles. J'avoue que j'ai une furieuse préven- « tion pour cet ouvrage. Je ne dirai point tout ce que « j'en pense ; mais j'ose avancer hardiment qu'il y a « peu de pièces de théâtre où il y ait plus de sentiments « et plus de grandeur que dans celle-ci, principalement « dans le second acte, que je crois un des plus brillants « qu'on ait jamais vus sur la scène. »

Préface d'*Andronic* : « Le succès de cette tragédie fut « aussi heureux, à la cour et à la ville, qu'aucun qu'il y « ait jamais eu, et il se passa même, pendant les pre- « mières représentations, des choses si avantageuses « pour moi, qu'il ne me convient pas de les rapporter. » *Ces choses si avantageuses,* c'est que les comédiens doublèrent le prix des places aux vingt premières représentations, et les ayant ensuite remises au taux ordinaire, l'affluence fut si grande, que, pour diminuer la foule, ils furent obligés de les doubler encore.

Préface d'*Alcibiade* : « La réussite en fut encore, s'il « est possible, plus grande que celle d'*Andronic*, et la « quarantième représentation fut aussi suivie que la « première. » Mais Campistron ne dit pas que l'on venait à son *Alcibiade* pour y voir le fameux Baron, qui

était fort beau et jouait admirablement les héros amoureux. Il plaisait singulièrement aux femmes qui aimaient à l'entendre parler d'amour. Cela est si vrai, que l'*Alcibiade* n'a pas survécu à Baron qui le faisait valoir.

Préface de *Phocion*, pièce qui ne réussit pas. « La « versification est noble et châtiée. Il y a plusieurs « situations heureuses et théâtrales : cependant le suc- « cès fut très-médiocre... J'ai toujours imputé ce mau- « vais sort à la pitoyable manière dont le personnage le « plus important fut représenté. Chacun aime à se « flatter : je puis avoir tort; mais peut-être ai-je « raison. »

Préface d'*Adrien*, tragédie chrétienne qui fut mal accueillie. « J'attribue le sort de celle-ci à la même « cause que celui de *Phocion*...J'ignore le jugement qu'on « fera de cet ouvrage; mais je sais bien que, pour les « vers, l'ordre et les mouvements, il ne doit céder à « aucun de ceux qui sont sortis de ma plume, et que « d'excellents connaisseurs l'ont mis beaucoup au- « dessus. »

Préface de *Tiridate*. « De toutes mes tragédies, c'est « celle où il y a le plus d'art et de délicatesse dans les « sentiments. Le succès en fut prodigieux, et l'on n'en « a point vu sur notre théâtre, ni de plus brillant, ni « de plus constant. »

Aristote a dit dans ses *Morales*, et Cicéron après lui, que les poëtes sont vains, suffisants, estimant par-dessus tout eux et leurs ouvrages : en voilà, je pense, une preuve assez forte [1]. Pour l'amour-propre, non pas pour

[1] « Nemo unquam neque poeta neque orator fuit, qui quemquam « meliorem quam se arbitraretur. (*Ad Atticc.* XIV, 20). — In hoc « enim genere (poetarum) nescio quo pacto magis quam in aliis « suum cuique pulchrum est. Adhuc neminem cognovi poe- « tam... qui sibi non optimus videretur. » (*Tuscul.* V, 22.)

le talent, Campistron peut être mis à côté de Lemierre. Quand je le vois rejetter si plaisamment sur le mauvais jeu de l'acteur la chute de ses plus mauvaises pièces, je me rappelle ce subterfuge comique de la vanité de Lemierre qui disait, trouvant la salle vide à une de ses tragédies : « J'ai pourtant vu entrer ici tout Paris, je ne « sais où ils se fourrent. »

## VII

### ŒUVRES CHOISIES DE DUFRESNY[1].

Ces deux volumes stéréotypes, que nous devons à M. Auger, contiennent, outre une excellente notice par l'éditeur, sept comédies : la *Coquette de village*, la *Réconciliation normande*, le *Dédit*, le *Mariage fait et rompu*, la *Malade sans maladie*, l'*Esprit de contradiction*, le *Double veuvage*, des *Mélanges* en prose, sous le titre d'*Amusements sérieux et comiques*, des *Poésies diverses*, etc.

Ce sont là les chefs-d'œuvre de Dufresny, mais ce ne sont pas des *chefs-d'œuvre*. Il a mis de l'esprit, beaucoup d'esprit dans toutes ses comédies; on y trouve de jolis détails, des caractères originaux, de bonnes scènes; mais les moyens ne sont pas assez naturels : il y a dans ses intrigues, souvent de l'invraisemblance, quelquefois de l'obscurité, notamment dans celle de la *Réconciliation*, à laquelle j'appliquerais volontiers ce mot d'une autre de ses pièces[2] : « Intrigue normande est une intrigue « obscure. » Aussi Dufresny a-t-il fort peu réussi au théâtre où beaucoup d'auteurs, qui avaient moins de talent que lui, ont eu plus de succès.

Ses deux pièces les plus jolies, les plus naturelles, les

[1] *Journal de l'Empire* du 11 novembre 1811.
[2] *La Malade*, II, 3.

mieux conduites, sont (au moins, selon moi qui ne m'y connais guère) la *Coquette de village* et l'*Esprit de contradiction*, et des deux, c'est la dernière que je préférerais. Le personnage de la femme qui contredit est fort original; il y a de plus un paysan très-comique et qui n'a qu'un défaut, peut-être, c'est de mettre trop d'esprit dans son jargon de village. C'est un paysan de l'étoffe de ceux qu'on a vus depuis dans Marivaux, avec lequel, pour le dire en passant, Dufresny a plus d'un trait de ressemblance.

L'*Esprit de contradiction* est en prose, et c'est une des causes de ma prédilection. Le style m'en paraît meilleur que celui de la *Coquette* qui est versifiée, mais assez mal. Dufresny versifiait avec effort, à ce qu'il semble, ou, peut-être, avec trop de facilité; ses vers sont trop travaillés, ou ne le sont pas assez, je ne sais lequel; mais ce que je sais bien, c'est qu'ils sont en général secs, obscurs, mal faits. La *Coquette* surtout est gâtée, sous ce rapport, par le rôle d'un certain Lucas, à qui Dufresny fait parler un baragouin de paysan. Les vers de ce personnage excèdent presque toujours de beaucoup le mètre légitime, et ils y sont ramenés par des abréviations si forcées, par des syncopes si violentes, que je ne sais, en vérité, comment l'acteur peut réciter en mesure une si étrange versification.

Dufresny sentait bien le défaut de son style poétique, et il aimait mieux écrire en prose. Dans le prologue du *Négligent*, fort mauvaise pièce, justement rejetée par M. Auger, il met un poëte en conversation avec un M. Oronte, et ce M. Oronte dit au poëte :

« Je suis surpris que vous ayez fait une comédie en « prose, puisque vous avez tant de facilité à faire des « vers.

LE POËTE.

« Cette facilité ne fait rien à la chose,

« Je ne plains ni peine ni temps
« Pour réussir, quand je compose ;
« Et voici comme je m'y prends :

« D'abord, pour ne me point gêner l'esprit, j'ébauche « grossièrement mon sujet en vers alexandrins, et, « petit à petit, en léchant mon ouvrage, je corromps « avec soin la cadence des vers, et je parviens enfin à « réduire le tout en prose naturelle.

ORONTE.

« Vous croyez donc qu'une comédie est plus parfaite « en prose qu'en vers ?

LE POÈTE.

« Oui, sans doute, et il n'est point naturel qu'on parle « en vers dans une comédie, à moins que la scène ne « fût au Parnasse, et qu'on n'y fît parler Clio, ou « l'amoureuse Erato, avec Virgile, le Tasse, ou moi. »

Ces principes, mis en avant dans le prologue d'une comédie en prose, sont bien certainement ceux de Dufresny. Quoiqu'il ait peint ce poëte en caricature, il n'est cependant pas douteux qu'il ne lui ait donné ses propres idées : autrement, l'interlocuteur se laisserait-il si facilement convaincre? Il est vrai que Dufresny a écrit quelques ouvrages en vers; mais je remarque que, des quinze comédies qui composent son théâtre, il n'en a versifié que cinq, et que justement ce sont les cinq dernières. Sans doute, découragé par la chute de presque toutes ses pièces en prose, il voulut enfin essayer d'une autre méthode et vaincre sa répugnance pour la versification. Ce changement lui réussit : les cinq pièces versifiées eurent du succès.

Au reste, l'opinion de Dufresny, que la poésie ne convient pas au dialogue comique, est plus spécieuse que

juste. Sans alléguer les anciens, dont les usages littéraires nous gouvernent, on aurait pu lui répondre : qu'il y a dans les arts une nature artificielle ou un naturel idéal, qu'une imitation littérale de la nature ne peut convenir qu'à la caricature et aux parades; qu'avec cette fausse interprétation du mot nature, on réduirait aussi la tragédie à la prose, puisqu'il n'est pas plus naturel, rigoureusement parlant, de faire discourir en vers un un roi et son confident, qu'un bourgeois et son valet[1]. On aurait enfin pu citer à Dufresny l'exemple de Molière, ce peintre de mœurs toujours si vrai et si fidèle, qui a versifié presque tous ses chefs-d'œuvre.

Quand bien même ces raisons seraient aussi bonnes que je le crois, Dufresny y aurait bien su répondre : il était trop spirituel pour n'avoir pas réponse à tout; l'exemple de Molière l'eût peut-être encore moins touché que le reste, car il n'était pas *Molièriste* : c'est une de ses expressions.

Ce peu d'estime d'un comique fort distingué pour le premier des comiques est une singularité assez remarquable. M. Auger l'explique d'une manière aussi juste qu'ingénieuse. « L'originalité, dit-il, et la finesse sont « les traits distinctifs de l'esprit de Dufresny ; mais cet « esprit, il le prête indifféremment à tous ses person- « nages. C'est le tort des auteurs comiques en qui la « finesse domine, et leur ridicule est de ne pas trouver « assez d'esprit à ceux qui n'en ont pas mis trop dans « leurs ouvrages. Ce ridicule, Dufresny, dit-on, eut le « malheur de l'avoir à l'égard de Molière; Marivaux « l'avait aussi; mais de sa part, on en est beaucoup « moins surpris. »

[1] Voilà une réfutation du réalisme qui date de loin. Cela n'empêchera pas qu'on ne lise avec agrément et profit celle qu'en a donnée M. Gust. Merlet dans son excellent livre intitulé : *Le Réalisme dans la Littérature.* (*Note de l'Editeur.*)

Pour démêler avec cette sagacité les travers où mène l'abus de l'esprit, il faut soi-même avoir beaucoup d'esprit, avec beaucoup de goût.

En lisant ce Recueil, j'y ai trouvé plus d'une preuve de ce que dit M. Auger, que « lorsque dans un ouvrage « justement repoussé par le public, Dufresny croyait « apercevoir, ou le sujet, ou les matériaux d'un meilleur « ouvrage, il ne manquait pas de les employer de nou- « veau. » La *Malade sans maladie* eut peu de succès; mais on y trouve une intrigue processive placée depuis dans la *Réconciliation normande*. Le Faussainville et le Lavallée de la *Malade* sont les modèles du Procinville et du Falaise de la *Réconciliation*. Souvent les mêmes idées se trouvent dans les deux pièces. « Or, moi, dit Lavallée, qui suis « connaisseur en écriture, j'ai vérifié que ces signatures « de votre main ne sont pas tout à fait fausses, si vous « voulez, pas *aussi* tout à fait vraies : ce sont des signa- « tures vraisemblables. » Cette plaisanterie est mise en vers dans la *Réconciliation :*

> En vieux titres aussi sa plume est élégante;
> Pour la beauté du style, il change un mot, un nom,
> Signature qui soit tout à fait fausse, non :
> Non pas tout à fait vraie *aussi*, mais signature
> Vraisemblable...

Il y a plusieurs autres passages transportés ainsi littéralement d'une pièce dans l'autre.

J'aurais souhaité qu'au lieu de cette *Malade*, qui n'a pas grand mérite, ou avec elle, M. Auger eût fait réimprimer le *Chevalier joueur*. Cette comédie, qui parut en 1697, deux mois après le *Joueur*, de Regnard, fut, entre les deux poëtes, l'occasion d'un vif débat. On sait que Regnard, accusé de plagiat par Dufresny, l'en accusait à son tour : je crois que beaucoup de lecteurs auraient été charmés de retrouver la pièce de Dufresny, afin de pouvoir examiner par eux-mêmes ce grand procès litté-

raire, et chercher, par l'exacte comparaison des deux ouvrages, de quel côté sont les traces du vol. M. Auger, qui a bien étudié cette affaire, qui l'a discutée avec beaucoup d'exactitude et d'impartialité, est d'avis que Regnard est le coupable : et montre, par des arguments très-plausibles, que la conception originale appartient à Dufresny, et que Regnard lui-même semble avoir passé condamnation. « Il s'est borné, dit M. Auger, à traiter « Dufresny de plagiaire dans une préface, et il fallait « bien qu'il lui donnât ce nom, car il n'avait que ce « moyen de repousser une qualification qui devait « nécessairement tomber sur l'un des deux. Mais obser- « vons qu'il supprima lui-même cette préface dans « toutes les éditions de ses Œuvres qui furent faites de « son vivant. Verrons-nous dans cette suppression la « générosité d'un ennemi désarmé par le succès? N'est- « ce pas plutôt que Regnard, absous par les suffrages « du public, jugea prudent de ne pas perpétuer le sou- « venir d'un tort qui avait comme disparu dans l'éclat « de son triomphe, et qu'il n'avait plus besoin de rejeter « audacieusement sur un autre? »

Regnard n'est pas le seul auteur qui ait fait un chef-d'œuvre sur des idées prises à Dufresny : Montesquieu lui doit le cadre des *Lettres persanes*.

« Voulant peindre nos mœurs et nos usages, Dufresny, « dit M. Auger, suppose qu'un Siamois se trouve jeté au « milieu de nous, et il imagine les étranges impressions « que doit produire sur un tel personnage la vue de tant « de choses que la seule habitude nous fait paraître « naturelles et raisonnables. Ainsi ce Siamois, entrant « dans un lansquenet, voit dans le tapis vert un autel « consacré à des divinités malfaisantes; dans les cartes, « les images de ces divinités; dans les enjeux, les offran- « des; dans le banquier, le sacrificateur, et dans les « contorsions et les cris des joueurs, les grimaces et les

« vociférations pieuses que prescrivent certaines litur- « gies. Il est impossible de ne pas reconnaître là le « modèle des plaisantes méprises d'Usbeck et de Rica. »

Voltaire, dont le cœur jaloux fut toujours tourmenté de la gloire de Montesquieu, a plus d'une fois rappelé, avec une affectation malveillante, cette origine des *Lettres persanes*, imitées du *Siamois* de Dufresny, et même, s'il faut l'en croire, de l'*Espion turc*. Toutefois, il a eu la justice de reconnaître la supériorité de Montesquieu : elle est immense; néanmoins, ce n'est pas un petit honneur pour Dufresny que d'avoir donné quelques idées à un homme tel que Montesquieu, qui en avait, et de si ingénieuses.

## VIII

### ŒUVRES CHOISIES DE LA CHAUSSÉE[1]

La Chaussée débuta, en 1719, dans la carrière littéraire, par une critique des *Fables* de La Motte. Cette critique est dure, pleine de sarcasmes; la vérité n'y est jamais adoucie et même la vérité n'y est pas toujours. Ce ton est d'autant plus plus blâmable, que le mérite et le caractère de La Motte lui donnaient droit aux plus grands égards, et que le critique était l'ami du poëte. Mais, dit l'abbé Trublet dans ses *Mémoires* sur La Motte, « personne ne le ménageait, quoique tout le monde « l'aimât et même ses adversaires : c'est qu'on ne crai- « gnait point de réponse maligne. » La Chaussée poussa même l'oubli des convenances jusqu'à faire paraître sa brochure sous le nom de la marquise de Lambert, amie zélée de La Motte. Il l'intitula : *Lettre de madame la marquise de L****; et un passage de d'Alembert prouve clairement que c'est la marquise de Lambert qui est désignée.

[1] *Journal de l'Empire* du 2 décembre 1811.

« Il n'hésita pas, dit le secrétaire de l'Académie, à mettre « sa critique sous le nom d'une femme de beaucoup « d'esprit, très-liée dès lors avec l'auteur des fables « nouvelles, mais, en dépit de l'amitié, fidèle au bon « La Fontaine qu'elle savait par cœur. » Il est fort possible que madame de Lambert n'aimât pas les *Fables* de La Motte; mais elle avait sûrement trop de délicatesse pour n'être pas blessée de voir son nom à la tête d'une critique imprimée dont elle n'était pas l'auteur, et où on lui prêtait, contre un de ses amis, un langage caustique et dur qui ne pouvait pas être le sien.

Cette critique n'est pas la seule que La Chaussée ait écrite contre son ami. Quand La Motte eut attaqué la poésie et publié cet étrange paradoxe : que tous les genres jusqu'alors traités en vers, même l'ode et la tragédie, pouvaient l'être aussi heureusement en prose, La Chaussée fit, pour lui répondre, l'*Epître de Clio* à M. de B.[1], et il défendit la poésie en vers dignes d'une si belle cause; mais en même temps il traita La Motte avec une dureté qu'un ennemi ne se serait peut-être pas permise. Il est vrai que cette *Epître* ne parut pas du vivant de La

[1] C'est M. de Bercy, selon d'Alembert. Piron, qui détestait La Chaussée, dit dans une ode :

Imite une si belle audace,
O toi qui mets Thalie en pleurs,
Toi que, jalouse de ses sœurs,
D'un souris Melpomène agace;
Clio, nous dis-tu, te serra.

Et sur le dernier vers, il fait cette note : « Dans son épître à « Clio, il se fait apostropher ainsi par cette Muse :

« O toi, jadis élevé dans mon sein,
« Enfant nourri de mon lait le plus sain:

Piron se trompe grossièrement. Il n'avait pas même lu attentivement le titre de l'épître: il n'y a point *à Clio* mais *de Clio*, et ce n'est point à La Chaussée que parle la Muse, c'est à M. de Bercy. Quand on critique, il faut au moins tâcher de citer juste.

Motte; mais sa mort était encore toute récente, et d'ailleurs la mort, qui rompt les relations d'amitié, doit-elle en éteindre, dans le cœur de l'ami qui survit, le sentiment et le souvenir?

Cet ouvrage produisit une vive sensation, et fit le plus grand honneur au talent de la Chaussée. « Ne pourrai-je « point avoir, dit Voltaire, l'*Épître* de M. de La Chaussée? « C'est celui-là qui fait bien des vers! » Et il lui écrit : « Il y a huit jours que je fais chercher votre demeure, « pour présenter *Alzire* à l'homme de France qui fait « et qui cultive le mieux cet art si difficile de faire de « bons vers. » Les critiques les plus rigides s'accordèrent sur le rare mérite de versification qui brillait dans cette *Épître;* pourtant elle n'était pas tout à fait irréprochable et l'abbé Desfontaines mêla à ses éloges quelques justes critiques. La Chaussée eut le bon esprit d'en profiter; mais il ne corrigea pas (et son censeur n'avait pas blâmé) un vers que je trouve dur et incorrect :

*Entr'autre essai* de leurs premières veilles.

Le premier hémistiche est désagréable à l'oreille, et d'ailleurs, il fallait absolument le pluriel *entr'autres essais*.

Cette excellente *Épître* fait partie du recueil stéréotype des *OEuvres choisies* de La Chaussée. Elle y est mise sous la date de 1753, ce qui, dans une édition donnée par un littérateur aussi exact et aussi instruit que M. Auger, ne peut être qu'une faute d'impression. L'*Épître de Clio* parut un ou deux mois après la mort de La Motte[1]; circonstance dont ne se sont pas souvenus ceux qui louent son silence et sa modération : il mourut le 26 décembre 1731; l'*Épître* est donc du commence-

[1] Trublet, *Memoires*, p. 347.

ment de 1732, et ce qui le prouve encore, c'est que la lettre du *Nouvelliste*, où l'abbé Desfontaines en rend compte, est datée du 8 mars de cette même année.

La Chaussée était déjà connu par quelques contes bien versifiés, mais un peu libres, et par le *Rapatriage*, parade ordurière. On s'étonnera qu'un homme qui avait si vivement défendu les vrais principes et poussé la gaieté jusqu'à la licence, ait ensuite introduit sur le théâtre de Molière et de Regnard ce genre que l'on a, par dérision, nommé le *genre larmoyant*. « Qui ne serait « tenté, dit M. Auger, de croire que La Chaussée, à n'en « juger que par ses ouvrages dramatiques, avait l'esprit « naturellement et même exclusivement porté au genre « romanesque et pathétique? Il s'y est trouvé très-« propre sans doute : ses productions en sont une preuve « certaine; mais il n'est point du tout démontré qu'il « eût une vocation spéciale pour ce genre, et ceux qui « ignorent de quelle manière il fut engagé à le traiter, « ne l'apprendront pas sans quelque surprise. Il avait « plus de quarante ans lorsqu'il commença à travailler « pour le théâtre. Son coup d'essai fut la *Fausse anti-« pathie*, pièce où déjà il voulait exciter à la fois le rire « et les larmes; mais cette tentative pouvait ne point « tirer à conséquence : elle avait médiocrement réussi, « et l'auteur avait cru devoir s'en amuser dans une cri-« tique de sa pièce, où il introduisit Melpomène et » Thalie désavouant à l'envi *cet équivoque enfant*. Peu de « temps après, mademoiselle Quinault, l'actrice, femme « de beaucoup d'esprit, ayant vu je ne sais quelle pa-« rade de société [1], crut apercevoir dans cette farce le « fond d'une pièce très-attendrissante, et elle proposa à « Voltaire de s'en emparer. Sur le refus de Voltaire, elle

[1] Voltaire, dans l'article ART DRAMATIQUE de son *Dictionnaire philosophique*, nous a conservé le sujet de cette parade.

Ω

« donna le sujet à La Chaussée, qui en fit le *Préjugé à la mode*. L'ouvrage eut un succès prodigieux, et La Chaussée ne fit plus que des drames. Ainsi le drame larmoyant est, pour ainsi dire, né de la parade bouffonne. »

M. Auger montre ensuite que le drame fut connu dès anciens; que l'*Andria* et l'*Hecyra* sont des comédies attendrissantes; que Corneille avait eu l'idée de la *tragédie bourgeoise;* que Destouches, dans quelques scènes, n'avait pas craint d'exciter l'attendrissement, et, ayant ajouté que La Chaussée est le premier, parmi nous, qui ait fondé sur cet unique moyen l'intérêt de ses comédies, il continue en ces termes : « Nous croyons qu'on peut résumer en très-peu de mots tout ce qu'on a dit depuis plus d'un demi-siècle pour et contre ce genre. Il est inférieur, sans doute, à la tragédie et à la comédie, qui exigent l'une et l'autre un talent plus décidé; mais il est fondé sur la nature, puisque les hommes d'une condition commune peuvent éprouver des malheurs dignes de pitié; mais il atteint le principal but où tendent tous les ouvrages de l'art, puisqu'il est agréé du public, pour qui seul il est destiné. Il est à craindre, il est vrai, que la facilité d'émouvoir sans talent, facilité prouvée par beaucoup d'exemples, ne multiplie les succès de la médiocrité aux dépens du génie, et n'enlève aux deux premiers genres de jeunes écrivains qui pourraient les honorer par leurs travaux. L'inconvénient est réel, mais il est malheureusement impossible de l'éviter... Le mal serait bien moins grand si l'on ne pouvait réussir dans le drame qu'aux mêmes conditions que La Chaussée, c'est-à-dire par des pièces écrites en vers, dont le style joignît l'élégance à la pureté, dont l'action fût conduite régulièrement et avec art, et dont les incidents ne fussent ni trop compliqués, ni trop romanesques. »

Ces réflexions me semblent d'une justesse parfaite. Un genre qui a produit des ouvrages tels que l'*École des mères*, *Mélanide* et la *Gouvernante*, n'est point à dédaigner. Que les gens d'un goût délicat et sévère établissent une grande distance entre la comédie de Molière et celle de La Chaussée, ils ont raison : la comédie de caractère exige plus de tact, plus d'invention, et il est juste d'accorder le plus d'estime au genre qui a le plus de mérite et de difficulté. Mais vouloir proscrire la comédie attendrissante, c'est un zèle mal entendu, qui irait à diminuer les plaisirs du public, et nuirait peut-être aux intérêts mêmes de la littérature dont il faut toujours tâcher d'étendre les limites. « Lorsqu'une comédie, dit Vol-
« taire dans ses *Conseils à un journaliste*, outre le mérite
« qui lui est propre, a encore celui d'intéresser, il faut
« être de bien mauvaise humeur pour se fâcher qu'on
« donne au public un plaisir de plus. »

Le *Préjugé à la mode*, *Mélanide*, l'*École des mères*, la *Gouvernante*, sont les pièces choisies par M. Auger; ce sont les chefs-d'œuvre de La Chaussée et ceux du genre. Il y a joint *Amour pour amour*, féerie pastorale gracieuse, mais un peu froide, qui réussit beaucoup, grâce au jeu de mademoiselle Gaussin. La Chaussée sentit tout ce que sa pièce devait à l'actrice et la lui dédia : dans son épître dédicatoire, il l'appelle Zémire, nom du rôle qu'elle avait fait valoir si heureusement.

Nous avons vu, par l'exemple de La Motte, que La Chaussée ménageait peu ses amis. S'il aimait mal, en revanche il savait bien haïr et ses ressentiments étaient implacables. Les dures épigrammes de Piron l'avaient profondément blessé et il ne les lui pardonna jamais. Quand l'Académie donna une place à l'auteur de la *Métromanie*, La Chaussée rappela cette ode licencieuse qui déshonore la mémoire de Piron, et il fut cause que le roi refusa son approbation. La Chaussée eut tort,

parce qu'il se vengeait, et que ce n'était pas à l'auteur du *Rapatriage* à montrer une si grande rigidité sur l'article des mœurs. Mais doit-on, comme on l'a fait quelquefois, blâmer la juste sévérité du roi? Était-il bienséant que l'auteur d'un ouvrage infâme eût place dans le premier corps littéraire de France? Si l'avocat Gervaise se fût distingué par quelque belle production, il eût donc aussi pu demander et obtenir le fauteuil académique? On a dit que cette ode était un ouvrage de la première jeunesse de Piron, qu'il l'avait faite dans une orgie de table : mais on ne fait point dans une orgie un morceau de cette étendue et d'un tel travail. D'ailleurs, Piron a-t-il cherché à faire oublier cette première faute par une conduite respectable. Ses *OEuvres* avouées ne sont-elles pas remplies d'une foule de morceaux plus ou moins licencieux? Il est des torts que le talent ne peut excuser. Qu'un auteur écrive d'une manière dangereuse sur des questions de politique, de religion, de morale spéculative, on pourra toujours l'excuser sur l'intention, et dire qu'il s'est égaré de bonne foi; mais il n'y a point de justification possible pour celui qui souille sa plume par des productions ordurières, qui manque à la décence publique et fait aux lettres un si grand déshonneur.

## IX

### ŒUVRES CHOISIES DE BERNARD [1].

L'éditeur de ce recueil stéréotype n'a pas dit son nom, et je ne cherche point à le deviner. Que gagnerait le public à savoir précisément quel est l'auteur de cette phrase singulière qui termine la notice sur Bernard? « Les succès de société sont des lettres de change tirées

[1] *Journal de l'Empire* du 10 décembre 1811.

« sur la gloire, et que le public n'acquitte pas toujours. » Quel que soit le nom de l'auteur, fût-il illustré par les plus beaux succès, cette phrase n'en serait pas moins de très-mauvais goût. Il a fait sagement de rester inconnu. Respectons le secret dont il s'est enveloppé, et qu'il profite au moins de sa modestie.

Je lis dans cette notice : « Bernard aurait joui du « sort le plus heureux, si l'abus des plaisirs ne l'avait « fait tomber en enfance, près de cinq ans avant de « mourir. Son existence morale s'était anéantie, jusqu'à « son amour-propre. A une représentation de son opéra « de *Castor*, il demandait qui en était l'auteur. » L'éditeur aurait pu raconter qu'en cette circonstance même Bernard eut un retour très-aimable d'esprit et de mémoire. Mademoiselle Arnould, qui venait de jouer le rôle de Télaïre dans l'opéra de *Castor*, se donnait beaucoup de peine pour lui prouver qu'il en était l'auteur; enfin il dit, sortant comme d'un rêve : « Oui, vous avez « raison : *Castor* est mon ouvrage, et Télaïre est ma « gloire. » Ce trait fort connu ne devait pas être oublié.

Bernard était, depuis plusieurs années, dans cet état d'imbécillité, quand parut son poëme de l'*Art d'aimer*. Il l'avait récité, pendant trente ans, avec un succès prodigieux, dans les sociétés les plus brillantes, et l'on trouvait délicieux des vers froidement maniérés, mais qu'il avait le talent de faire valoir par un débit très-agréable. Soit modestie, soit plutôt qu'il eût peur de la critique, il n'avait jamais voulu les publier; on profita de sa maladie pour en prendre des copies qui se répandirent rapidement, et bientôt après ils parurent imprimés [1]. Dès qu'on put les lire, on cessa de les admirer, et l'on fut bien

[1] « L'*Art d'aimer*, dit l'éditeur, ne fut imprimé pour la première « fois qu'en 1775, c'est-à-dire un an avant la mort de l'auteur. » Mais les meilleures biographies placent la mort de Bernard au 1er novembre 1775. L'éditeur paraît donc s'être trompé. Q

étonné d'avoir écouté avec tant de plaisir un poëme qu'il était impossible de lire sans un mortel ennui. « Ce « pauvre Bernard, dit Voltaire, était bien sage de ne « pas publier son poëme : c'est un mélange de sable et « de brins de paille avec quelques diamants très-joli- « ment taillés. » — « J'ai lu, dit-il ailleurs, l'*Art* « *d'aimer* de Bernard : c'est un des plus ennuyeux « poëmes qu'on ait jamais faits ; cependant il y a dans « ce long poëme une trentaine de vers admirables et « dignes d'être éternels comme le sujet du poëme le « sera. »

Comme je relisais, bien malgré moi, le poëme de Bernard, il m'est revenu à l'esprit qu'il existait un autre *Art d'aimer*, publié en 1745, par un M. Gouje de Cessières, avocat du roi au présidial de Laon. J'ai voulu le lire, mais n'en ai pas eu la force ; à peine ai-je pu en parcourir quelques pages.

Si M. de Cessières a fait un ouvrage détestable et parfaitement digne du profond oubli dans lequel il est tombé, ce n'est pas au moins faute de travail et de dispositions. Il composa son *Art d'aimer* à vingt ans, et après vingt ans d'études, car il dit à l'Amour :

> J'ai senti, j'ai chéri tes feux *dès ma naissance.*

C'est s'y prendre de bonne heure.

Ce M. de Cessières a mis, à la fin de son premier chant, un épisode dont l'idée vaut mieux que l'exécution. Elvire, c'est le nom de l'héroïne, a donné un rendez-vous à Zamor dans une sombre forêt,

> Que la clarté du jour ne pénétra jamais,
> D'animaux rugissants retraite affreuse, immense,
> Où règne au loin la nuit, l'horreur et le silence.

Elvire arrive la première à ce rendez-vous si bien choisi.

> Elle va se placer sur un gazon naissant,

et s'y impatiente, un peu par amour, beaucoup par amour-propre :

« Zamor ne paraît point ! l'heure est pourtant venue.
« Voici le lieu. J'ai cru devoir être attendue.
« Il ne tardera point. J'entends du bruit : c'est lui.
« Paraissez, disait-elle. O malheur inouï !
« Destin toujours cruel ! » L'air mugit ; le bois s'ouvre ;
Un sanglier en sort ; Elvire le découvre.
Il vient... Dieu ! quel spectacle à qui cherche un amant !

Épouvantée (on le serait à moins), Elvire pousse des cris lamentables : elle appelle Zamor. Tout à coup,

L'air tonne, l'éclair part et brille dans *la nue.*
L'animal est frappé d'une main inconnue.

L'heureux chasseur se montre ; ce n'était point Zamor ; c'était son rival, et rival jusqu'alors sans espérance.

. . . . . . . . . . . . . . Elvire attendrie
Croit voir de son amant la présence chérie,

et Zamor absent eut tort. La conclusion, c'est qu'il faut être exact au rendez-vous. M. de Cessières dit, en note, que cette aventure est arrivée à un certain chevalier qu'il ne nomme pas et qui était alors fort connu dans le monde par ses prétendues bonnes fortunes.

Je dois observer, à la louange de M. de Cessières, qu'il paraît un peu moins obscène que Bernard ; mais aussi il va trop loin, quand il assure que, dans son poëme, « tout respire la vertu. » Il a peint l'amour, dit-il, « tel « qu'il a été éprouvé par Descartes et Newton. » Comme il a bien prévu que le nom de Newton, cité en pareille matière, pourrait causer quelque surprise, il a fait une note où, sur l'autorité des *Lettres juives,* il assure que Newton eut un fils d'une maîtresse. Cette étrange assertion, qui contredit tout ce que l'on sait de Newton, m'a donné la curiosité de vérifier la citation de M. de Cessières, et je me suis convaincu qu'il avait fait injure à la mémoire du philosophe anglais. Les *Lettres juives* parlent

d'un fils naturel de Leibnitz, et le nom de Newton, qui se lit quelques lignes plus bas, aura causé l'erreur.

Comme il faut de l'exactitude en tout, je remarquerai encore qu'à la page 61 de l'*Art d'aimer* de M. de Cessières, l'imprimeur a oublié un vers.

*Ne cherchez en jouant que le plaisir du jeu ;*
L'Amour de ces fureurs doit réprimer le feu.

Le premier vers est celui qui manque dans l'édition de 1745. Il est écrit à la marge de l'exemplaire dont je me sers, et probablement de la main même de l'auteur; car c'est un exemplaire de présent. Je fais cette petite observation pour une douzaine tout au plus de mes lecteurs qui peuvent avoir le livre et ne seront pas fâchés d'y remplir cette lacune; je prie les autres de me la pardonner.

L'éditeur de Bernard, que j'ai trop longtemps oublié, a joint à l'*Art d'aimer*, *Phrosine et Mélidore*, l'opéra de *Castor* et un grand nombre de *poésies fugitives*. Plusieurs de ces petites pièces ont paru pour la première fois il y a seulement quelques années, et ne sont pas encore très-connues. Bernard y est toujours le même, élégant et spirituel, mais en même temps trop symétrique et trop recherché.

L'éditeur a conservé une Épître à mademoiselle Sallé, danseuse de l'Opéra, laquelle se trouve aussi dans les Œuvres de Voltaire ; elle commence par ces vers :

Les Amours, pleurant votre absence,
Loin de nous s'étaient envolés.

Les éditeurs de Kehl disent, d'après les plus anciens amis de Voltaire, qu'il la fit pour Thiriot, alors amoureux de mademoiselle Sallé, et Voltaire, dans les notes de son dialogue de *Pégase et du Vieillard*, assure positivement qu'elle est de Thiriot. Sur quelle autorité

l'a-t-on attribuée à Bernard? Son éditeur eût dû, je crois, éclaircir ce point de critique littéraire.

Bernard paraît être vraiment l'auteur d'une autre épître à mademoiselle Sallé : je veux parler de celle qui, dans ce recueil, est adressée à Thémire et qui l'est, dans d'autres éditions, à mademoiselle S***, titre que le nouvel éditeur ne devait pas changer, au moins sans en avertir : en effet, comment deviner à présent quelle est cette Thémire?

Bernard, dans cette épître et dans l'autre, si toutefois elle est de lui, prodigue à mademoiselle Sallé les compliments et les tendresses; mais il ne fut pas toujours aussi galant. Mécontent de ses rigueurs, il fit contre elle une épigramme sanglante. « Je viens de voir, écrit « Voltaire à Thiriot, une épigramme parfaite : c'est celle « de notre petit Bernard sur la Sallé. Il a troqué son « encensoir contre des verges. On ne peut pas mieux « punir ce faste de vertu ridicule qu'elle étalait si mal à « propos. » Qu'est devenue cette épigramme? L'éditeur ne nous l'a point donnée; elle est peut être perdue. Au reste, Voltaire avait lui-même célébré cette vertu dont il se moque. Il avait fait pour le portrait de mademoiselle Sallé ces quatre vers, que Trublet nous a conservés dans ses curieux *Mémoires* sur Fontenelle :

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
De Diane c'est la prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.

Quoi qu'en aient dit Voltaire et Bernard, dans leur mauvaise humeur, il paraît que mademoiselle Sallé était réellement très-honnête. Elle avait débuté en 1722, à la Foire, dans *Arlequin Deucalion*, de Piron : de là elle était entrée à l'Opéra où elle se distingua par la noblesse de son jeu et la régularité de ses mœurs. Ses rares talents, et sa vertu plus rare encore à l'Opéra, lui firent

tant d'ennemies parmi ses camarades qu'elle fut obligée de quitter le théâtre et elle se retira en Angleterre. Le philosophe Fontenelle, « homme *discret et sage,* » lui donna une lettre de recommandation pour le président de Montesquieu qui était alors à Londres. En voici quelques lignes :

« ...... C'est pour vous recommander mademoiselle « Sallé, bannie de notre opéra par ostracisme. N'allez « pas lui dire ce mot-là : elle croirait que je l'accuse de « quelque chose d'effroyable, et se désespérerait; mais « il est vrai que c'est ostracisme tout pur. La danse « charmante et surtout les mœurs très-nettes de la « petite Aristide ont déplu à ses compagnes; ce qui est « dans l'ordre... On dit que vous êtes fort bien auprès « de la reine... Si la reine voulait faire apprendre à « danser aux princesses ses filles, par une personne pro- « pre à leur donner l'air convenable à leur naissance « et digne en même temps de cet honneur par sa con- « duite, elle serait trop heureuse que la fortune lui eût « envoyé mademoiselle Sallé. »

Ce témoignage sérieux, donné par un homme tel que Fontenelle, réfute assez les méchancetés de deux poëtes en colère. L'abbé Trublet, qui m'a mis sur la voie pour la plupart de ces détails, dit que plusieurs dames, aussi respectables par leurs vertus que par leur naissance, honoraient cette actrice de leurs bontés.

Je me suis tellement perdu dans les digressions, qu'il me reste à peine assez de place pour une observation que je ne veux pas omettre. Le recueil est terminé par cette inscription faite pour un boudoir :

Habitons ce petit espace,
Assez grand pour tous nos souhaits :
Le bonheur *tient ici sa place,*
Et ce dieu n'en change jamais.

Je n'entends pas trop le troisième vers. Est-ce bien là

la main de Bernard? Je lis dans d'autres éditions :

Le bonheur *tient si peu de place!*

Cette leçon me paraît plus claire. Mais des deux quelle est la véritable? Dans ces passages douteux, il faudrait une note; il faudrait que l'éditeur rapportât les variantes, les discutât avec un peu de critique, et montrât les raisons qu'il a eues de prendre une leçon de préférence à l'autre. On devrait, ce me semble, appliquer un peu plus souvent aux éditions des livres modernes la méthode que suivent les philologues, quand ils réimpriment les ouvrages de l'antiquité [1].

## X

### ŒUVRES CHOISIES DE BARTHE [2].

Sans les *Fausses infidélités,* Barthe serait maintenant peu connu, son nom irait se confondre avec ceux de tant de poëtes spirituels qui ont brillé dans le siècle dernier, mais dont chaque jour la réputation s'efface. Les *Fausses infidélités* le sauveront de l'oubli. Ce n'est qu'un acte; mais tout y est charmant, et La Harpe l'appelle un petit chef-d'œuvre. « Il y a, dit cet habile critique, de « l'art et de l'intérêt dans l'intrigue; la scène de la « double confidence est neuve et d'un effet charmant... « La pièce est dénouée aussi bien qu'elle est conduite... « Enfin, un style plein de goût et d'élégance, de jolis « vers, des vers de comédie, des vers de situation, un « dialogue à la fois vif et naturel, où l'esprit n'ôte rien « à la vérité, achèvent de donner à cet ouvrage toute la « perfection dont il est susceptible. »

[1] C'est cette méthode qu'a si bien suivie M. Boissonade dans ses éditions de Bertin et de Parny (Voir plus loin, articles LXXXII et LXXXIII. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] *Journal de l'Empire* du 8 janvier 1812.

Des quatre comédies de Barthe, les *Fausses infidélités*, la *Mère jalouse*, l'*Amateur*, et l'*Homme personnel*, M. Fayolle, à qui nous devons ce recueil stéréotype[1], n'a conservé que les deux premières, et peut-être est-ce trop d'une. Le jeu de M[lle] C*** [Contat], qui attirait la foule aux reprises de la *Mère jalouse*, aura fait illusion à M. Fayolle, et il aura cru trop légèrement que cette pièce pourrait offrir une lecture intéressante, parce qu'une actrice habile en avait su faire un spectacle agréable. .

L'*Homme personnel* a donné lieu à une anecdote que l'on a répétée souvent et qui, si elle était vraie, ferait peu d'honneur à Barthe. On dit que Colardeau étant au lit de mort, Barthe alla lui lire sa comédie, et ne lui fit pas grâce d'un hémistiche. « Mon ami, lui dit Colar- « deau, vous n'avez oublié qu'un trait, c'est un auteur « qui lit sa pièce à son ami mourant. »

« Sans doute, dit M. Fayolle, l'anecdote est plaisante « en elle-même; mais elle était déjà connue depuis cin- « quante ans, et l'on sait que des amis de Barthe, lors « de la représentation de sa comédie, l'avaient engagé « lui-même à tirer parti de ce trait d'égoïsme, ou pour « mieux dire de barbarie. » M. Fayolle n'use pas ici de tous ses avantages. Il pouvait encore remarquer que cette pièce fut jouée le 21 février 1773, et que la mort de Colardeau n'est arrivée qu'en 1776[2].

[1] M. Fayolle ne s'est point nommé; c'est sur l'autorité de la *Biographie universelle*, article BARTHE, que je lui attribue cette édition. . Ω

[2] *Erratum* du 15 janvier 1812.—En rendant compte des *Œuvres choisies* de Barthe, j'ai dit que l'*Homme personnel* avait été représenté pour la première fois le 21 février 1773, trois ans avant la mort de Colardeau, et j'ai tiré de là une conséquence qui me semblait très-juste et qui se trouve fausse, car cette date n'est pas exacte. J'avais été trompé par une faute d'impression de l'exemplaire dont je me servais. La première représentation de l'*Homme personnel* est du 21 février 1778. Je dois cette observation à M. de La Reynière. Ω

Au reste si le trait est faux, la supposition ne manquait pas d'une certaine vraisemblance, car l'auteur de l'*Homme personnel* était lui-même fort personnel; au moins il en avait la réputation. Champfort a rapporté un propos véritablement étrange, que tint un jour à Barthe quelqu'un qu'il n'a pas nommé. « Depuis dix ans que je « vous connais, j'ai toujours cru qu'il était impossible « d'être votre ami; mais je me suis trompé : il y en au- « rait un moyen, ce serait de faire abnégation de soi, et « d'adorer sans cesse votre égoïsme[1]. » Il faut cependant reconnaître que ce poëte avait des qualités qui ne s'allient guère avec l'égoïsme : il était extrêmement serviable, obligeant, généreux. M. de Leyre, qui a fait de Barthe[2] un portrait fort énergique et assurément peu flatté, lui reproche d'avoir été insociable par ses violences et ses bizarreries, et redoutable à ceux qui avaient le malheur de s'attacher à lui et ne savaient pas se défendre d'une sorte de charme attirant qu'avait d'abord son commerce; mais il convient qu'il était généreux, tourmentant même par son envie d'obliger. Thomas[3], qui l'avait beaucoup connu, mérite d'être écouté. « J'étais, « écrit-il à madame Necker, lié avec lui depuis trente « ans : il m'avait beaucoup aimé, et il y a si peu de gens « qui aiment! Il avait, avec des passions trop vives, de « bonnes qualités qui sont assez rares : de la franchise, « de la droiture, de la chaleur pour vous servir et le « courage de l'amitié. Il eût été pour moi au bout du « monde. La fougue de son caractère se tournait souvent « en sensibilité, et alors elle devenait touchante. Il

[1] Champfort, t. IV, p. 404, édit. Ginguené.—Dans le même volume, p. 830, une autre personne, ou la même peut-être, fait à Barthe, sur sa jalousie conjugale, des reproches dont le ton n'est pas moins extraordinaire.

[2] *Vie de Thomas*, p. 831.

[3] *Œuvres posthumes*, t. II, p. 210, 310.

« valait mieux que beaucoup de gens qui ont été plus « estimés que lui, parce qu'ils avaient plus d'art. »

Thomas dit ailleurs : « Les bruits de Paris lui imputaient de la personnalité, mais elle ne portait que sur « les petites choses ; sur les grandes, il savait s'oublier « lui-même, et son cœur était trop chaud pour avoir, à « l'égard des autres, le calme et le froid de l'indif- « férence. »

Il est donc probable qu'il y a eu quelque exagération dans ce que l'on a dit de l'égoïsme de Barthe ; mais il avait d'autres grands défauts et, toute sa vie, il fut la victime de son imagination malheureuse, turbulente, inquiète, et un objet de risée pour les sociétés où il vivait[1]. Cependant, à lire ses *Épîtres* et ses *Poésies fugitives*, dont M. Fayolle nous donne le Recueil choisi, on le prendrait pour un homme uniquement occupé de plaisirs, enjoué, frivole et du caractère le plus aimable.

Il y a dans ces *Épîtres* de Barthe beaucoup d'esprit et souvent beaucoup de talent ; mais le travail y est trop sensible, et la versification n'est pas toujours exempte de dureté. Il coupe fréquemment par des repos le vers de huit syllabes, et l'on sait que le charme de cette mesure est dans le nombre d'une période habilement prolongée, et dans une sorte de fluidité harmonieuse et facile. De petites phrases commencées ou arrêtées sur le milieu de la ligne, ou perpétuellement coupées, détruisent tout l'effet de ce mètre et le transforment en une prose dure et saccadée. Un exemple me fera mieux comprendre :

Toujours ces charmes de vingt ans,
Toujours ces yeux étincelants,
Ce teint !... Est-ce ainsi que l'on aime ?
En vain je cherche à me flatter
D'une faible métamorphose :
L'absence n'a pu vous coûter
Pas même un lis, pas une rose.

[1] Voy. *Mélanges* de madame Necker, t. II, p. 237.

Eh bien, madame, à tant d'attraits
Quand je veux être inaccessible,
Quand je le jure et le promets,
Ai-je donc tort? Un cœur sensible,
Oui, doit ne vous aimer jamais.
A vingt autres vous pouvez plaire ;
Vingt autres perdent la raison
A cette gaîté meurtrière :
Moi, grâce au ciel, je tiendrai bon.
Qu'ils parlent tous d'un caractère,
Charmant d'ailleurs, et de vertus
Et de talents : dangers de plus.
Moi, je les fuis pour m'y soustraire.
Bref, point d'amour, et sans regrets.

On trouve dans ces *Épîtres* plus d'un endroit écrit de ce style dur et tourmenté; mais quelquefois Barthe, mieux inspiré, a su rencontrer le véritable rhythme du mètre de huit syllabes. Voici quelques vers que je crois très-bien faits, car ils plaisaient beaucoup à M. Esménard. Il les a, dit-il, souvent répétés, assis au bord de la mer, non loin du château Borelly [1], au propriétaire duquel Barthe les adressa :

Ami, lorsque dans ta retraite,
Entre les arts et l'amitié,
Coulaient des jours que je regrette,
Heureux d'être alors oublié,
J'errais souvent sur ce rivage
Que blanchit l'écume des mers;
Je parcourais des bords déserts ;
J'écoutais le calme ou l'orage.
Là, disais-je, à travers les eaux,
Des Grecs, pour fonder ma patrie,
Vinrent du fond de l'Ionie
Fixer l'ancre de leurs vaisseaux ;
Ici, ce peuple redoutable,
Ces fiers Romains ont respiré ;
Ici Milon a soupiré;
César foulait ce même sable.
De ces grands noms, de ces héros
J'occupais mon âme attendrie,
Et cependant le bruit des flots
Interrompait ma rêverie.

[1] Voy. *Mercure*, t. XXXIII, p. 65.

Une des épîtres est adressée à une dame qui jouait le rôle de Constance dans la comédie de l'*Amateur*. Elle commence ainsi :

> Vour enchantez donc ma patrie !
> Et, grâce à votre heureux talent,
> De *** l'hôtel brillant
> Devient le temple de Thalie.

Je voudrais demander à M. Fayolle pourquoi il a mis ces trois étoiles. Aurait-il négligé de consulter toutes les éditions de son auteur. J'en ai sous les yeux une qui n'est pas rare, celle de Paris, 1779, et j'y lis, en toutes lettres :

> De *Seimandy* l'hôtel brillant.

Ce nom est d'ailleurs prouvé par l'épître sur l'*Enjouement*, adressée à mesdames *Seimandy*.

Quatre fragments d'un poëme de l'*Art d'aimer* fait à l'imitation de celui d'Ovide, une héroïde médiocre, deux morceaux traduits de l'*Énéide*, et une pièce très-spirituelle et très-plaisante, intitulée les *Statuts de l'Opéra*, complètent le recueil et terminent le volume. Quelques-uns de ces statuts ne peuvent pas convenir à l'Opéra actuel; celui-ci, par exemple :

> Ordre à Pilot de ne plus détonner ;
> A Muguel, de prendre un air leste ;
> A Durand, d'ennoblir son geste ;
> A Gelin, de ne pas tonner :
> Que Le Gros chante avec une âme,
> Beaumesnil avec une voix ;
> Que la féconde Arnould se montre quelquefois ;
> Que la Guimard toujours se pâme.

Il n'y a plus là, comme on le voit, d'application possible, et tous ces défauts ont disparu avec tous ces noms; mais le statut sur l'orchestre semble composé d'hier :

> L'orchestre plus nombreux. Sous une forte peine,
> Défendons que jamais on change cette loi.
> Six flûtes au coin de la reine.

Et six flûtes au coin du roi.
Basse ici, basse là, cors de chasse, trompettes,
Violons, tambours, clarinettes;
Beaucoup de bruit, beaucoup de mouvements;
Surtout pour la mesure un batteur frénétique :
Si nous n'avons pas de musique,
Ce n'est pas faute d'instruments.

## XI

### ŒUVRES CHOISIES DE LA MOTTE HOUDART [1].

En vérité MM. Didot devaient bien cet honneur à La Motte. Je m'étonnais depuis longtemps qu'un écrivain de ce mérite ne fût pas encore reçu dans leur collection stéréotype. Maintenant je m'étonne que, s'étant décidés à lui donner une place, ils ne l'aient pas faite plus grande. Deux petits volumes ne suffisent pas, et je crains que le goût de M. Gobet n'ait été beaucoup trop sévère.

M. Gobet est l'éditeur. C'est, dit-il, « en ne perdant « jamais de vue le prononcé des critiques, que j'ai en- « trepris de resserrer ainsi la collection trop volumi- « neuse des œuvres de La Motte. » J'avoue que les dix volumes de l'ancienne édition sont énormément complets; pourtant le *prononcé* des critiques, le *prononcé* de La Harpe ne menait point à de si graves suppressions. Je ne crois pas que le *poëte sans fard*, que Gacon luimême, ce mortel ennemi de La Motte, eût osé réduire à ce point les ouvrages d'un écrivain aussi élégant et d'un si bel esprit.

*Inès* et une scène des *Machabées*, la jolie comédie du *Magnifique*, trois opéras, *Issé*, le *Triomphe des Arts* et *Sémélé;* voilà le premier volume et tout le *Théâtre choisi* de La Motte.

Je ne disputerai guère sur les tragédies, ni sur les opé-

[1] *Journal de l'Empire* du 3 juin 1812.

ras; cependant, puisque M. Gobet se déterminait à donner des scènes détachées, n'aurait-il pas pu trouver quelques extraits à faire dans *Œdipe*, dans l'*Europe galante*, dans ce *Romulus* où Marivaux admirait l'élégance de Racine et le sublime de Corneille[1]? Au reste je m'en rapporte assez volontiers sur ce point au choix de l'éditeur : je ne regarderai point après lui. L'ennui de lire de mauvaises tragédies et de mauvais opéras est fort au-dessus de ma patience.

Pour les comédies de La Motte, je les connais un peu mieux, et je crois que M. Gobet eût pu joindre au *Magnifique* le *Talisman* et la *Matrone d'Ephèse*. Je regrette surtout cette dernière pièce: elle est fort agréable à lire, et je pense que la représentation n'en serait pas ennuyeuse.

Dans le second volume, on trouve quinze Odes, entières ou abrégées, treize Odes anacréontiques, dix Églogues, trente-sept Fables ou extraits de fables, quelques Poésies fugitives et deux Morceaux de prose : l'*Éloge funèbre de Louis XIV* et une partie de l'*Essai sur la Critique.*

C'est dans ce volume que la sévérité de l'abréviateur me paraît excessive et même injuste.

Il aurait pu faire dans les Odes anacréontiques un choix plus étendu. Elles sont presque toutes très-jolies. Parmi celles qu'il a rejetées, en voici une qui me paraît charmante :

Amour, c'est à toi que je livre
Le court espace de mes jours,
Et je ne voudrais toujours vivre
Que pour pouvoir aimer toujours.

Tu fais le charme de tout âge ;
Tout âge languit sans tes feux.
Tendre, jaloux, constant, volage,
Pourvu qu'on aime, on est heureux.

[1] *Spectateur français*, feuille 8[e].

Jeune autrefois, j'étais fidèle.
Ah ! qu'alors je trouvais de goût
Dans un seul souris de ma belle,
Dans un rien! ce rien m'était tout.

Plus mûr, nul objet ne m'arrête,
Mais tous allument mes ardeurs;
Amour, de conquête en conquête
Je voudrais dompter tous les cœurs.

L'âge avance toujours; que faire?
Vieux, je veux encore enflammer.
—Quoi ! dira-t-on, aimer sans plaire?
—Oui, n'est-ce donc rien que d'aimer?

*Ce rien m'était tout* est assez dur, c'est une tache; mais elle est légère et, ce me semble, elle est à peu près la seule.

De ces odes anacréontiques, il en est une fort célèbre, *Souhaits :*

Que ne suis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Clymène choisit!

Tout le monde la connaît, et l'on pense bien que M. Gobet ne l'a pas oubliée. Je n'en fais même la remarque que pour avoir occasion de corriger une petite erreur échappée à un traducteur récent d'Anacréon. Il dit, dans ses notes, que la chanson si fameuse et si jolie,

Que ne suis-je la fougère,

est de La Motte; mais sa mémoire l'a trompé. Il se sera rappelé vaguement que La Motte avait composé, à l'imitation d'Anacréon, des stances intitulées les *Souhaits*, et il aura confondu la chanson de la *Fougère*, dont le sujet est le même, avec les vers de La Motte. Cette chanson a été faite après et, probablement, d'après l'ode des *Souhaits :* je n'en connais point l'auteur; je sais seulement qu'elle a été attribuée au président Hénault[1].

Quant aux Fables, je n'ai pas d'observations à faire, et quoique ce nombre de trente-sept me semble un peu

[1] Voy. M. de La Chabeaussière : *Poésies galantes*, etc., p. 47.

exigu, je ne conteste point. Si je disputais, ce serait sur les dix Églogues; mais dans un autre sens; car ici, ici seulement, M. Gobet a peut-être été un peu trop libéral. Mais qu'il a bien pris sa revanche sur les poésies diverses! Il ne leur a consacré que cinq pages; sans trop de peine il aurait pu trouver matière pour quinze de plus, au moins. Je ne puis me figurer que son recueil eût été déparé, s'il y eût admis la *Chanson* pour madame du Maine,

> Sur Ludovise sans mesure
> Le ciel a versé ses faveurs;

et celle de *Eaux de Forges :*

> On dit qu'il arrive ici
> Grande compagnie,
> Qui vaut mieux que celle-ci,
> Et bien mieux choisie.
> Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
> Va-t'en voir s'ils viennent.
>
> Un abbé qui n'aime rien
> Que le séminaire,
> Qui donne aux pauvres son bien,
> Et dit son bréviaire.
> Va-t'en voir, etc.

Après une longue énumération pleine d'esprit et de gaieté, La Motte finit par ce couplet :

> Et pour la bénédiction,
> Il nous vient un moine,
> Fort dans la tentation
> Comme saint Antoine.
> Va-t'en voir, etc.

M. Gobet pouvait aussi, sans compromettre son goût, recevoir le conte de cette belle dame qui, venant à la messe des Feuillants,

> Après quatre heures de toilette,
> Fière de ces attraits brillants
> Dont l'art de plaire fait emplette,

fut vivement apostrophée par un novice plein de zèle, qui

lui reprocha le scandale de sa parure, le trouble qu'elle allait porter dans les cœurs, et lui demanda si, dans la maison de Dieu, c'était elle ou Dieu qu'elle voulait qu'on adorât; et la dame, peu touchée, de dire :

Que ce jeune moine est galant !

Parmi plusieurs autres petites pièces que l'éditeur eût pu recueillir, je transcrirai ce badinage sur la mort d'un chien :

Votre chien a passé sur les bords ténébreux.
Peut-être que pour lui ce n'est pas grand dommage,
Et quoiqu'aimé de vous, il vécut malheureux,
S'il sut que votre chat fut aimé davantage[1].

C'est peut-être aller trop loin; mais je me figure qu'il y avait aussi quelques vers à choisir dans l'*Iliade*, et que ce poëme, si justement ridiculisé, ne doit pas être tout à fait sans beautés. L'éditeur très-recommandable de l'*Esprit de La Motte* en avait extrait la description de la ceinture de Vénus. Ce morceau a une sorte de célébrité et M. Gobet aurait pu le copier. Un poëte illustre n'a pas fait difficulté d'en emprunter un hémistiche : c'est l'or d'Ennius.

[1] [Ces vers, que M. Boissonade veut bien trouver jolis, nous donnent l'occasion de rapprocher ceux qu'il fit pour un perroquet qui, grâce à lui, eut un sort moins triste] :

« Madame B., dit-il, avait oublié son perroquet à la fenêtre,
« en février 1815; je m'en aperçus à dix heures du soir et, sur-
« le-champ, je griffonnai ces petits vers que je lui fis remettre
« assez à temps :

« JACQUOT A SA MAITRESSE.

« Je meurs frappé par l'Aquilon nocturne !
« Maîtresse, que j'aimais et qui causez ma mort,
« Adieu ! Que ce quatrain, qui raconte mon sort,
« Soit par vous gravé sur mon urne :

« Jacquot repose en ce séjour étroit !
« Abandonné de sa dure maîtresse,
« Jacquot mourut de froid......
« Et surtout de tristesse. »

Il dit du pigeon :

> Il s'approche, il s'éloigne, il revient mille fois,
> Arrange son maintien, *passionne sa voix.*

On lit dans La Motte :

> Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche ;
> D'un sourire enchanteur elle anime la bouche,
> Passionne la voix, en adoucit les sons.

Les vers de La Motte ont si mauvaise réputation, que la sévérité de M. Gobet paraîtra peut-être beaucoup plus raisonnable que mon indulgence, et, s'il y a erreur dans l'une de ces deux façons de juger, c'est de mon côté qu'elle sera mise par le plus grand nombre des lecteurs. Mais tout le monde ne sera-t-il pas aussi surpris que moi de ne voir dans les *Œuvres choisies* de La Motte que deux morceaux de prose? Cet auteur s'est acquis par sa prose un renom qui dure encore : ses critiques les plus rigides s'accordent à dire qu'elle est correcte, simple, ingénieuse, naturelle, d'une clarté parfaite et du goût le plus pur. Ses Préfaces, ses Dissertations, même les plus paradoxales, ont été louées à cause de la forme[1], et de cette prose si vantée, rien que deux morceaux seulement! C'est trop peu, en vérité. Il fallait, je crois, donner à cette édition un ou deux volumes de plus. Les littérateurs eussent aimé à y retrouver le Discours de La Motte sur Homère, des extraits de ses Préfaces, son Discours de réception à l'Académie, un Discours sur l'*incertitude de l'avenir*, etc.

M. Gobet dira peut-être qu'il se serait reproché de reproduire des ouvrages où il y a tant d'idées fausses. Mais qu'importe? Les paradoxes de La Motte sont sans

[1] MM. Villemain, Nisard, Sainte-Beuve et feu Vinet de Lausanne, sont revenus, pour les condamner sans appel, sur ces paradoxes antipoétiques de La Motte. Ils ont rendu justice à l'élégance de sa diction; mais ils n'en ont pas été dupes, et ils en sont d'autant plus sévères pour le fond des idées. (*Note de l'Éditeur.*)

conséquence, ainsi que sans danger. Il écrivait bien, c'est son style qu'il fallait faire connaître; le style est ici l'essentiel et, fût-il encore plus séduisant, il n'y a rien à craindre : l'auteur ne fera point de prosélytes. En littérature, la forme est souvent beaucoup plus importante que le fond. Une foule d'ouvrages très-instructifs et très-raisonnables sont tombés dans l'oubli, parce qu'ils étaient mal écrits; tandis que l'éloquent Jean-Jacques, avec un esprit peu juste, des idées exagérées, des principes presque toujours inapplicables, a fait un des plus beaux livres du dernier siècle.

Un morceau de prose qu'il était important de recueillir, dont M. Gobet devait au moins parler dans sa notice, c'est le *Plan des preuves de la religion*. Cet écrit, très-fort de raisonnement, montre que La Motte était un chrétien persuadé. C'était un trait à indiquer dans le caractère de cet écrivain.

Mais, si toutes les pièces que je viens d'indiquer paraissent à M. Gobet ou trop paradoxales, ou trop graves, ou trop longues; s'il s'était imposé la loi de ne donner que deux volumes, que n'admettait-il au moins *Salned et Garaldi*, nouvelle orientale qui eût rempli une dizaine de pages tout au plus, n'eût point gêné son système de brièveté et eût, à coup sûr, été du goût de bien des lecteurs.

Une pièce bien plus courte encore, et qui n'eût pas manqué de plaire, c'est la lettre où La Motte décrit à la duchesse du Maine les personnes qui composaient le *mardi* de madame de Lambert. Il dit de Mairan : « Il « faut trancher le mot sur M. de Mairan : c'est une exac- « titude, une précision tyrannique et qui ne vous fait pas « grâce de la moindre inconséquence. Il ne se fera pas « scrupule de démontrer aux gens qu'ils ont tort, pourvu « qu'il le fasse bien poliment, comme s'il ignorait qu'en « matière d'amour-propre le fond emporte la forme. »

Il finit en ces termes le portrait de Fontenelle : « Badi-
« nage, galanterie, sentiment, philosophie, géométrie
« même; il a voulu briller en tout, et prouver par son
« exemple qu'il n'y a point de talents inalliables. Mais, à
« propos de géométrie, il faut tout vous dire, il vient de
« faire un livre si subtil et si rêvé, que s'il perd son ma-
« nuscrit de vue un mois seulement, il ne s'entend plus
« lui-même. Pauvre tête qui ne tient rien ! » Ce livre si rêvé, ce sont les *Éléments de la géométrie de l'infini*. Fontenelle, en le présentant au duc d'Orléans, fils du Régent, lui dit qu'il n'y avait en Europe que sept ou huit géomètres qui pussent entendre cet ouvrage, et que l'auteur n'était pas de ces huit-là.

## XII

### ŒUVRES CHOISIES DE SAURIN [1].

Avant de parler de Saurin, je reviendrai sur ce que j'ai dit de Quinault, il y a quelques mois, et de La Fontaine plus récemment [2]. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est bien temps d'arriver à Saurin. Ses *OEuvres choisies*, dont le Recueil est fait avec beaucoup de goût, ont eu M. Fayolle pour éditeur. Dans le petit volume qui les contient, on trouve *Spartacus*, *Blanche et Guiscard*, *Béverley*, les *Mœurs du temps* et quelques Poésies fugitives. C'est ce que Saurin a fait de mieux, et à peu près tout ce qu'il a fait. Il avait plus de quarante ans quand il commença d'écrire, et ses *OEuvres complètes* ne sont pas beaucoup plus volumineuses que ses *Œuvres choisies*.

J'ai entendu reprocher à M. Fayolle de n'avoir pas

[1] *Journal de l'Empire* du 9 juin 1812.

[2] Ici se trouvait la double rectification que nous avons reproduite, en note, sous les articles QUINAULT et LA FONTAINE. (Voir t. II, p. 259 et 264.)

(*Note de l'Éditeur.*)

conservé l'*Anglomane*. Ce reproche me l'a fait relire, et je suis de l'avis de M. Fayolle. Il y a dans cette petite pièce quelques tirades bien tournées, mais elle manque de vraisemblance et d'intérêt. Le caractère principal est une caricature forcée, un mélange de travers absurdes et de vertus qui semblent incompatibles. Je ne sais pas si l'on a remarqué que, dans le rôle du sage Lisimon, qui laissa

Le palais de Plutus pour le temple des Muses,

Saurin a voulu peindre Helvétius. Ces vers d'une élégie pleine de sensibilité, où Saurin déplore la perte d'Helvétius, confirment mon observation :

L'équitable postérité
T'applaudira d'avoir quitté
Le palais de Plutus pour le temple des sages.

Saurin était l'ami intime d'Helvétius qui avait été son bienfaiteur. On sait qu'Helvétius lui fit longtemps une pension de mille écus et, à l'époque de son mariage avec mademoiselle de Sandras, il le força d'en accepter le capital.

Une autre pièce que M. Fayolle a rejetée avec une sévérité fort juste, et contre laquelle personne, je crois, ne voudra réclamer, c'est le *Mariage de Julie*. Madame Saurin, dans sa lettre au premier éditeur des *Œuvres* de son mari, ne conçoit pas que les comédiens aient pu refuser cet ouvrage : elle le trouve plein de choses fines, plein de traits piquants, elle ne doute pas que le public ne le vît avec quelque plaisir. Madame Saurin se faisait illusion. Le refus des comédiens était fort raisonnable. Quelques traits d'esprit ne suffisent point pour le succès d'un ouvrage de théâtre, et le *Mariage de Julie*, dans l'état où il est imprimé, ne pouvait réussir.

Dans cette lettre, madame Saurin révèle une singulière faiblesse de son mari : son imagination était perpé-

tuellement obsédée par un effroi de la mort qu'aucun raisonnement ne pouvait vaincre. Cette terreur habituelle avait jeté sur son caractère une teinte sombre et mélancolique dont ses écrits portent plus d'une marque. Cependant il avait parfois de la gaieté, et ses comédies offrent plusieurs traits fort plaisants. Lié longtemps avec Collé, Piron et Crébillon le fils, il avait été affilié à la fameuse société du *Caveau*, et l'on peut croire, d'après quelques chansons assez gaies, insérées dans ses *Œuvres complètes*, qu'il n'y avait pas été déplacé et avait su, comme ses joyeux amis, célébrer, dans des vers badins, le vin et l'amour. Ces deux couplets d'un vaudeville qu'il fit dans sa vieillesse sont tournés d'une manière piquante, et Collé, auxquels ils sont adressés, ne les eût pas désavoués :

Devant l'italique fredon
A fui la bachique chanson
Et le gai vaudeville ;
Tout d'un temps a fui loyauté.
Plutus est le seul dieu fêté
A la cour, à la ville ;
Et, dans les meilleures maisons,
Gens bariolés de cordons,
Disent tout haut :
« C'est de l'or qu'il faut ;
« L'honneur est inutile. »

Mon cher Collé, mon vieil ami,
Toi qui si souvent as gémi
Du triste goût moderne ;
Qu'à l'anglaise des furieux
Se jettent, en bravant les cieux,
Aux gouffres de l'Averne :
Mais nous, des roses du printemps,
Couronnons l'hiver de nos ans,
Et si jamais
Nous mourons exprès,
Consentons qu'on nous berne.

Je regrette un peu que ce morceau n'ait pas été recueilli avec cinq ou six autres, qui, sans être excellents,

eussent fait connaître la manière de Saurin dans les différents genres qui ont exercé sa plume. Il me semble, par exemple, que ce conte épigrammatique n'eût pas déparé la collection de ses *OEuvres choisies* :

En grasseyant, la divine Chloé
Disait un jour : « Qu'importe un œil, un né?
« Est-ce le corps? c'est l'âme que l'on aime,
« L'étui n'est rien. » Voilà, dans l'instant même,
Que de l'armée arrive son amant.
Taffetas noir, étendu sur la face,
Y couvre un né qui fut jadis charmant,
Ou, bien plutôt, n'en couvre que la place.
Il voit Chloé, veut voler dans ses bras;
Chloé recule et sent mourir sa flamme:
« Mon Dieu! dit-elle, est-il possible, hélas!
« Qu'un né de moins change si fort une âme? [1] »

## XIII

### ŒUVRES CHOISIES DE DESTOUCHES [2].

Il y a fort longtemps que j'aurais dû annoncer ce Recueil des *Œuvres choisies* de Destouches; mais je ne savais comment trouver la matière de quelques pages dans un sujet qui me semblait épuisé. Je ne me figurais pas qu'il y eût pour moi quelque chose à dire sur Destouches, après les morceaux excellents que M. Auger a donnés dans le *Journal de l'Empire* [3] et la Notice qu'il a mise à la tête de l'édition que j'annonce. Comme je relisais, dans mon embarras, cette Notice très-élégante et très-bien faite, j'y remarquai un passage qui m'engagea dans quelques recherches ; en voici le résultat :

[1] Ce goût de M. Boissonade pour les petites pièces taillées sur le modèle de l'épigramme antique ne le prédestinait-il pas tout naturellement à devenir un jour l'éditeur de cette *Anthologie grecque* qui fut le travail et le délassement de toute sa vie littéraire? (*Note de l'Editeur.*)

[2] *Journal de l'Empire* du 1er novembre 1813.

[3] Les 3 et 6 novembre 1811.

M. Auger, après avoir dit que l'on avait perdu un commentaire de Destouches sur tous les dramatiques anciens et modernes, continue en ces termes : « On se « consolera moins facilement de cette perte que de celle « de *plusieurs milliers* d'épigrammes qu'il avait compo- « sées contre les incrédules : le *Mercure* du temps en « offre un choix qui monte, dit-on, à *quelques centaines*. Il « en a fait aussi contre les partisans du faux bel esprit. »

D'Alembert, dans l'Éloge de Destouches, parle aussi de ces épigrammes ; mais il dit que Destouches n'en publia que *quelques-unes*.

Dans le *Mercure* de juillet 1740, on trouve une lettre de Destouches. Il y rend compte des obstacles qui retardent l'impression d'une édition de son Théâtre, à laquelle il doit joindre un volume d'Épigrammes et d'Œuvres diverses. « A l'égard de mes épigrammes, voici, dit- « il, ce qui les a fait naître. Vous savez que je vis dans « une solitude agréable, où, dégagé de toute ambition, « je tâche de me suffire à moi-même. Mon jardin, mon « parc et mon cabinet partagent mon loisir. Je cultive des « fleurs, je perce des allées, je lis et j'écris. Je me suis « fait des promenades charmantes, dont je fais usage le « plus souvent et le plus longtemps qu'il m'est possible. « Vous jugez bien que je ne puis faire tant de chemin « sans rêver ; il me vient mille pensées différentes, sé- « rieuses, plaisantes, morales, caustiques : tout m'amuse, « tout m'occupe, et quand quelqu'une de ces idées me « rit et me paraît mériter de n'être pas oubliée, je la « mets aussitôt en vers et je la confie au papier dès « que je rentre dans mon cabinet. C'est ce qui m'a pro- « duit *plus de mille* épigrammes, parmi lesquelles j'en ai « choisi plus de huit cents que je divise en sept livres « et que j'ai résolu de donner au public, à la suite de « mes pièces dramatiques. »

Le mois suivant parut une seconde lettre de Destou-

ches. Cette lettre contient quelques autres épigrammes; j'en choisirai une qui me paraît bien tournée :

L'esprit, en France, est une marchandise
A grand marché. Pour s'en faire donner,
Chacun en donne, et pour peu qu'on médise,
Que, sans raison, l'on puisse raisonner,
Que d'un air fat on sache assaisonner
Cent jolis riens qui charment le beau monde,
Tout aussitôt l'esprit est votre lot.
Mais, par l'abus que l'on fait de ce mot,
J'ai découvert, moi qui creuse et qui sonde,
Qu'homme d'esprit veut presque dire un sot.

A commencer de cette année 1740, les *Mercures* présentent plusieurs morceaux de Destouches, des lettres en prose et en vers, des dissertations contre Bayle et Calvin, des discours théologiques sur les preuves de la religion chrétienne[1], des réflexions pleines de sens et de raison sur le goût et sur l'abus de l'esprit, quelques épigrammes, et, dans le nombre, on en trouve d'assez bonnes. Il y en a une contre le style marotique qui finit ainsi[2] :

Notre langue est fertile,
Pleine de tours fins, naïfs, délicats;
Elle dit tout, n'eut jamais tant d'appas
Que dans ce siècle, et ne paraît stérile
Qu'à des savants qui ne la savent pas.

Destouches, qui avait eu le projet de composer de ses *Œuvres diverses* le quatrième volume de l'édition de son *Théâtre*, y renonça par le conseil de Tanevot « et de ses

[1] C'est très-probablement à ces sermons de Destouches que Voltaire fait allusion, quand il dit dans ses *Conseils à M. Racine* : « Nous avons vu depuis quelque temps le *Mercure galant* rempli « d'étranges dissertations sur les prophètes, par des hommes un « peu incompétents, qui voulaient expliquer des prophéties que « Grotius, Huet, Calmet, Hardouin n'ont pu entendre. »

[2] *Mercure*, octobre 1743.

« autres illustres amis. » Effectivement, dit-il, tous ces petits ouvrages, dans la plupart desquels je combats les « athées, les déistes et les libertins, n'auraient pas figuré « décemment avec des comédies. » Je ne sais quelle raison en a depuis empêché la publication ; mais il me semble que l'éditeur futur des *Œuvres complètes* de Destouches fera très-bien de compulser les *Mercures*, et d'en extraire tous ces petits morceaux qui y sont épars et comme ensevelis.

Ces opuscules offrent quelques traits peu connus de la vie et du caractère de Destouches, quelques anecdotes littéraires.

Il dit de Toland : « Toland était un célèbre athée an- « glais que je connus et contre qui je disputai vivement « lorsque j'étais à Londres. Cet impudent me fit voir une « liste de tous ceux qu'il se vantait d'avoir pervertis par « ses arguments. »

Il dit de lui-même, à l'occasion d'une de ses odes : « Vous n'y trouverez point d'esprit, mais vous convien- « drez que le sentiment y domine, et c'est le sentiment « qui a toujours été mon guide et qui m'a tenu lieu de « génie dans tous les ouvrages sortis de ma plume.

Dans ses dernières années, il ne s'occupait guère que des moyens de combattre les incrédules : c'était « sa ma- « tière favorite », il y rapportait toute sa littérature. Non content d'attaquer l'impiété par des épigrammes et des raisonnements, il voulut l'exposer sur la scène, et il composa une comédie qu'il intitula l'*Esprit fort*.

Son héros était un jeune seigneur fort ignorant et fort impie, qui savait tout Bayle par cœur et ne jurait que par lui. « L'idée de ce petit-maître philosophe m'avait « été inspirée, dit Destouches, par je ne sais combien « d'originaux qui blessaient mes yeux tous les jours et « qui m'étourdissaient, en débitant par fragments l'ou- « vrage de Bayle sur les comètes et les arguments les

« plus libertins de son Dictionnaire. » L'incrédule était mis en opposition avec un homme judicieux, grave, instruit, mais sans pédanterie et grand ennemi de Bayle et de ses admirateurs. Persécuté par les railleries de l'esprit fort et de ses amis, il les engageait dans une discussion sérieuse, les réduisait au silence, et ramenait à son opinion les personnes de qui dépendaient son bonheur et sa fortune.

On ne sait rien aujourd'hui de l'intrigue de la pièce; mais il est évident, d'après ce seul exposé, qu'un ouvrage d'un pareil genre ne pouvait réussir sur le théâtre. Des discussions religieuses et philosophiques ne peuvent être écoutées à la scène. Destouches sentit bien lui-même le vice du sujet, et, abandonnant le projet de faire jouer sa comédie, il la réserva pour ses amis.

Malgré tout son christianisme, Destouches n'avait pu se corriger du défaut capital de presque tous les poëtes: il avait un amour-propre très-vif, et ses plus faibles productions lui paraissaient excellentes. Sa comédie de l'*Amour usé ou le Vindicatif* avait été outrageusement sifflée dès le premier acte; mais il la croyait très-injustement condamnée. « Tous les gens de bon goût » c'est-à-dire deux ou trois amis complaisants et peu sincères, « avaient été surpris et même indignés de cette dis-« grâce : » ils l'attribuaient unanimement « à une cabale « envieuse et jalouse. »

On lui avait écrit que ses épigrammes étaient insipides, que ses *homélies* étaient ennuyeuses. Le reproche ne manquait pas d'une sorte de vérité, mais il n'en croyait pas un mot et se persuadait que ses homélies étaient bonnes, parce qu'il était question de les réimprimer en Hollande, pays où, dans ce temps-là, l'on n'imprimait, comme chacun le sait, que des choses excellentes et sévèrement choisies.

Il ne prouve pas moins pertinemment que ses vers ne

sont pas secs, comme on le lui avait reproché en vers très-secs eux-mêmes et très-mauvais : « Qu'appelez-vous des « vers secs? Sont-ce des vers naïfs et si intelligibles qu'un « enfant les entendrait? des vers où l'on évite les tran- « spositions, l'obscurité, l'affectation, la dureté, le ton « précieux, l'ambiguïté, l'amphibologie, les fautes de « grammaire? des vers où l'on veut avoir plus de rai- « son que d'esprit? J'avoue que les miens sont de cette « espèce. » Et pour accabler son adversaire et lui fermer la bouche, il ajoute dix vers de sa façon, dix vers bien faibles; puis il s'écrie avec une satisfaction risible : « Voilà mon style; appelez-vous cela des vers secs ? »

Ces morceaux, je le répète, ne dépareraient point une édition *complète* des Œuvres de Destouches; mais ils ne pouvaient guère intéresser M. Auger, qui ne voulait donner qu'une édition abrégée. Son intention était seulement de faire un choix dans le Théâtre de Destouches et, n'ayant rien à prendre dans ses épigrammes, il a pu, sur un ouï-dire, les compter par centaines, par milliers, et s'épargner la peine de vérifier.—Les comédies admises par M. Auger sont le *Philosophe marié*, le *Glorieux*, le *Triple Mariage*, le *Dissipateur*, la *Fausse Agnès*, le *Tambour nocturne*. Ce choix est une nouvelle preuve du goût excellent de l'éditeur. On ne pourrait retrancher aucune des pièces qu'il a choisies, et, dans le nombre de celles qui ont été négligées, il n'y en a pas une que l'on puisse regretter.

# LXXX

## LE CHEF-D'ŒUVRE D'UN INCONNU

PAR LE Dr CHRYSOSTOME MATHANASE

(SAINT-HYACINTHE).

IXe édition par M. P. X. Leschevin [1].

Personne n'ignore que Saint-Hyacinthe, voulant se moquer de l'abus des Commentaires, composa de longues Notes, sérieusement burlesques, sur une chanson des rues qu'il décora du nom pompeux de *Chef-d'œuvre d'un inconnu.*

Cette plaisanterie, dont l'idée ne manquait pas d'une certaine originalité, eut, dans sa nouveauté, un succès prodigieux : les éditions se succédèrent rapidement; on en fit des imitations en plusieurs langues; aujourd'hui même, elle n'est pas tout à fait oubliée; on la recherche encore, et on peut en lire avec plaisir une trentaine de pages; mais il faudrait, je crois, beaucoup de patience et de courage pour aller plus loin. Saint-Hyacinthe avait abusé de sa facilité et de celle de son sujet : son livre prouve qu'il avait de l'esprit et de la littérature; mais il est au moins trois fois trop long. Deux volumes remplis d'une monotone ironie, et dont le style

[1] *Journal de l'Empire* du 29 novembre 1807.

même n'est pas toujours très-bon, sont bien ce que l'on peut imaginer de plus froid et de plus fatigant.

Saint-Hyacinthe, en écrivant, ne se proposa sûrement pas pour but d'être utile : seul motif qui puisse pourtant faire parfois excuser la satire. Il ne voulut qu'amuser ses lecteurs, et dire des personnalités à quelques critiques qu'il n'aimait pas. Les ridicules qu'il cherche à donner aux commentateurs sont si fort exagérés, qu'ils n'ont plus d'application possible. En effet, où étaient, de son temps, les commentateurs qui écrivissent dans la manière dont il se moque ! On n'en nommerait aucun, au moins parmi ceux qui sont connus et dont on lit les ouvrages.

Si quelques éditeurs des anciens ont multiplié les citations sur le texte de ces auteurs, dont la langue, n'étant plus parlée, n'a d'autorité que celle des livres, c'est faire preuve ou de peu de jugement, ou d'ignorance, ou de mauvaise foi, que de vouloir ridiculiser cette méthode utile et même nécessaire, en entassant des passages pour expliquer des vers français, qui ne peuvent aujourd'hui causer d'embarras à personne. Par exemple, quand Saint-Hyacinthe éclaircit longuement, et à force de citations, l'emploi de notre relatif *qui*, fait-il donc une chose si plaisante ? Il lui fallait nommer quelque commentateur qui eût prouvé avec cette étendue fastidieuse la valeur ou de *qui* ou de ὅς, dans les cas ordinaires et simples.

Tout cela n'est donc qu'une plaisanterie sans portée, qu'une pédantesque caricature où des méthodes utiles sont parodiées et puérilement travesties. Pour rendre ses diffuses remarques un peu piquantes, Saint-Hyacinthe y a mêlé des sarcasmes et des injures contre Burmann et Bentley. Ce n'est pas au moins que ces deux célèbres critiques fussent des commentateurs ridicules, ni que leurs ouvrages fussent écrits dans le goût des

notes du *Chef-d'œuvre ;* mais ils avaient eu le malheur de déplaire à Saint-Hyacinthe, ou plutôt à quelques-uns de ses amis, car je me suis assuré que Saint-Hyacinthe ne fit que servir sans réflexion, sans connaissance de cause et avec sa légèreté ordinaire, une querelle étrangère. Il fut aisé d'animer son esprit naturellement méchant et satirique; il oublia que ces hommes, qu'il attaquait si gratuitement, lui étaient de beaucoup supérieurs, à lui comme à ses amis, et qu'au lieu de mépris et d'outrages, ils méritaient, comme littérateurs, toute sorte de respects et d'éloges.

Burmann, en effet, a travaillé très-utilement sur les auteurs latins, sur les poëtes surtout; ses éditions, malgré plus d'un défaut, ont une grande valeur et ne pourront jamais la perdre; Bentley, que ses talents prodigieux placent bien loin de Burmann, et peut-être de tous les critiques ses contemporains, a porté son immense doctrine sur les deux littératures. Sa *Lettre* à Mill, ses *Dissertations* contre Bayle, sur le *Pseudo-Phalaris*, ses *Remarques* sur Ménandre, sur Horace, Phèdre, Térence, malgré l'excessive hardiesse de quelques opinions, sont des ouvrages supérieurs, et l'on ne cessera pas de les lire, tant que les lettres savantes et la critique corrective ne cesseront pas d'être en honneur.

Cependant il faut convenir que Burmann était trop arrogant et trop dur. Vivant plus avec les livres qu'avec les hommes, son ton était âpre et farouche; il soutenait sans mesure ses opinions, même ses préjugés, et attaquait ses adversaires avec une étrange rudesse. Bentley eut aussi dans l'humeur trop d'orgueil et de fierté. Il n'est donc pas étonnant que ces défauts de caractère leur aient suscité parmi leurs rivaux de vives inimitiés et même des haines violentes; mais devaient-ils trouver un ennemi dans Saint-Hyacinthe, qui ne pouvait connaître d'eux que la renommée de leurs grands talents, qui ne mar-

chait point dans leur carrière, n'entendait presque rien à leurs études et n'avait enfin nul droit de les insulter, puisque jamais ils ne l'avaient provoqué.

C'est avec une injustice plus criante encore que Saint-Hyacinthe attaqua Voltaire, dans la *Déification* du docteur Aristarchus Masso, satire assez insignifiante, jointe au *Chef-d'œuvre d'un inconnu*. On se souvient que Voltaire fut, dans sa jeunesse, indignement outragé par un grand seigneur dont je tairai le nom, par égard pour ceux qui peuvent le porter encore. Comme il se préparait à se venger en homme d'honneur, son ennemi, lâche et puissant, eut assez de crédit pour le faire mettre d'abord à la Bastille, ensuite pour le faire exiler. Retiré à Londres, Voltaire y connut l'auteur du *Chef-d'œuvre*. Bientôt ils se brouillèrent sur un sujet léger, et pour affliger l'amour-propre du poëte, Saint-Hyacinthe fit imprimer, dans la *Déification*, un récit méchamment arrangé de cette aventure désagréable, dont Voltaire aurait voulu pouvoir étouffer le souvenir : cette noirceur était vraiment infâme.

Il faut remarquer que l'exil de Voltaire est de 1725. A cette époque, il avait déjà publié (n'ayant pas encore trente ans) *OEdipe* et *Mariamne*, qui sont de fort belles tragédies, et la *Henriade*, le seul vrai poëme épique français. Ses grands talents, alors irréprochables, et son malheur si peu mérité, devaient le rendre l'objet de l'intérêt général : au moins n'était-ce pas à un homme de lettres, à un Français, à servir ses persécuteurs, et à chercher dans son infortune même le sujet d'une plaisanterie sanglante. Mais ces sentiments étaient peut-être trop élevés pour Saint-Hyacinthe. Plus spirituel qu'honnête et délicat, il ne songea pas un moment à tant de circonstances qui devaient l'engager à modérer son ressentiment.

Voltaire ne pardonna jamais cette cruelle offense, et,

pendant la vie de Saint-Hyacinthe, il fit constamment tout ce qu'il put pour lui ôter la petite gloire d'avoir composé le *Chef-d'œuvre*. Voltaire aurait dû sans doute garder le silence et ne pas se venger, même d'un odieux procédé, par une injustice.

Il y a de ce Saint-Hyacinthe un autre trait qui donne la mesure de son caractère. Il était né catholique et n'avait point abjuré; cependant il eut, à Londres, l'impudence de se faire passer pour protestant, afin de toucher la pension que le gouvernement anglais accordait alors aux réfugiés pauvres. Un homme d'une âme si peu délicate, décrété de prise de corps, en France, pour avoir séduit une jeune personne à laquelle il donnait des leçons, avait-il bien le droit d'être si caustique, si tranchant, et d'insulter Burmann, Bentley et l'auteur d'*OEdipe* et de la *Henriade* exilé et malheureux?

Une calomnie fort étrange a été répétée obscurément par quelques écrivains, et avec plus de hardiesse par quelques autres. On a dit que Saint-Hyacinthe était fils naturel de Bossuet et de mademoiselle de Mauléon; on a supposé cette réponse du jésuite Le Tellier à Bossuet : « Vous êtes plus Mauléoniste que Moliniste. » Et les amis nombreux de Fénelon ont accrédité ce mensonge. Déjà M. de Burigny, dans sa *Vie de Bossuet,* a démontré la fausseté de toutes ces anecdotes, et M. Leschevin, après lui, cite les propres termes de l'extrait de baptême de Saint-Hyacinthe, né à Orléans de *Jean-Jacques Cordonnier* et d'*Anne Mathé, sa femme.* M. Leschevin prouve ensuite que Voltaire a été injustement accusé d'être l'inventeur de cette fable : on la trouve dans les *Mémoires-Anecdotes du clergé,* publiés en 1712 par un certain Denis; Voltaire n'a fait que la répéter, et encore a-t-il formellement témoigné qu'elle ne méritait aucune croyance [1].

[1] Le cardinal de Beausset réfute très-bien, dans les *Pièces justificatives* du premier livre de la *Vie de Bossuet*, toutes ces insinua-

On voit, par cette citation seule du travail de M. Leschevin, que ses recherches sont utiles et ont de l'intérêt. Sa *Notice sur la vie et les écrits de Saint-Hyacinthe* est un excellent morceau d'histoire littéraire; ses *Remarques* sur le *Chef-d'œuvre* annoncent une érudition et des connaissances bibliographiques peu communes. Mais plus M. Leschevin se montre éditeur exact et bibliographe savant, plus je lui veux faire le petit reproche d'avoir supprimé la musique de la chanson, et de n'avoir rien dit de l'impression de Londres (Paris, 1758) dont la préface, semblable, à quelques lignes près, à celle de la sixième édition, est signée *Polis-Néa,* signature pseudonyme qu'il faut sans doute traduire par *Ville-Neuve.*

Quelques-uns accuseront peut-être M. Leschevin d'avoir montré trop de prévention en faveur de Saint-Hyacinthe et de son *Chef-d'œuvre :* pour moi, je trouve très-naturelle cette partialité d'éditeur; mais j'espère aussi que M. Leschevin me laissera le droit d'estimer peu l'ouvrage de Saint-Hyacinthe, et encore moins sa personne[1].

tions plus ou moins *molinistes.* Voyez aussi, dans l'abbé Le Dieu, *Journal,* t. II, p. 117-382, l'explication toute simple des rapports d'affaires à la suite desquels il y eut un contrat entre Bossuet et mademoiselle de Mauléon. (*Note de l'Editeur.*)

[1] Hippolyte Rigault, enlevé si prématurément aux lettres, et plus prématurément encore, hélas! à l'Université, se montre plus indulgent que M. Boissonade pour Saint-Hyacinthe, dans son *Histoire de la querelle des anciens et des modernes :* il lui assigne un rôle assez important dans la guerre du XVIIIe siècle contre l'antiquité. Mais il faut reconnaître que le sel des plaisanteries du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* est un peu affadi pour nous, et nous partageons volontiers l'opinion de notre critique.
(*Note de l'Editeur.*)

## LXXXI

# LETTRES INÉDITES DE VOLTAIRE

### A FRÉDERIC LE GRAND, ROI DE PRUSSE,

PUBLIÉES PAR M. BOISSONADE [1].

---

### AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Les lettres que j'ai l'honneur d'offrir au public ont été fidèlement imprimées sur les originaux transmis de Weimar à mon honorable ami M. Bast, secrétaire de la

[1] Paris. Delalain, 1802; in-8° et in-12.—On ne lit plus beaucoup cette édition de M. Boissonade, parce qu'elle est devenue rare et que d'autres travaux ont repris tout ce qu'elle renfermait de bon et d'utile. Cependant nous n'avons pas hésité à donner cet AVERTISSEMENT, car il montre que, dès 1802, M. Boissonade réclamait pour nos classiques ces textes sérieux et définitifs qu'on n'avait accordés jusque-là qu'aux livres grecs ou latins.

C'est quelque chose aussi dans la vie d'un homme de lettres de donner le premier une partie de la correspondance de Voltaire, et quelle partie! celle précisément qui éclaire le mieux les vicissitudes de sa liaison avec Frédéric le Grand. C'est dans ces lettres publiées par M. Boissonade qu'on voit leur amitié se nouer, s'entre-choquer, se dénouer, mais l'on prévoit qu'elle pourra bien renaître de ses ruines; c'est dans ces lettres que se dessine le nuage qui va amener l'orage que tout le monde sait et dans lequel Frédéric ne sera plus, ni un roi, ni même un homme bien élevé, mais un auteur blessé; il est vrai que Voltaire n'est plus un philosophe, quand il dit : «Qu'il a besoin pour « aller en Prusse d'une demi-aune de ruban noir, c'est-à-dire

légation de Hesse-Darmstadt à Paris[1], et c'est sur son invitation que je me suis chargé d'en donner cette édition.

Comment se fait-il que, tant de lettres de M. de Voltaire au roi de Prusse ayant été imprimées, celles-ci n'aient pas encore paru ?—Je l'ignore.—Qu'elles se soient trouvées à Weimar, d'où elles ont été envoyées à Paris ? — Je ne le sais pas davantage. Ce qui, dans leur publication, doit le plus intéresser le lecteur, c'est leur authenticité, et elle est indubitable. M. Suard, ex-membre de l'Académie française, si connu par son goût et sa vaste littérature, a bien voulu prendre la peine de les examiner; il y a reconnu la main de M. de Voltaire, avec lequel il a été longtemps en relation, et m'a permis de publier ici son témoignage. — Je les ai moi-même comparées avec d'autres lettres autographes de M. de Voltaire conservées à la Bibliothèque nationale, et je n'ai pu douter que les unes et les autres ne fussent de la même main. Cette identité d'écriture dans deux manuscrits, dont l'un est généralement reconnu pour authentique,

« d'être décoré de l'ordre prussien du Mérite, que sa charge de « gentilhomme ordinaire l'en rend digne, etc., etc. »

C'est encore dans ces lettres que l'on voit Voltaire, par une complaisance fâcheuse, incliner de plus en plus vers l'opinion du roi qui niait la liberté humaine et la spiritualité de l'âme.

Je sais bien que si M. Boissonade n'eût pas édité ces lettres, tôt ou tard elles auraient trouvé un éditeur. Mais l'eussent-elles trouvé aussi scrupuleux, aussi exact? Quoi qu'il en soit, dès 1802, c'est-à-dire à partir de cette publication de notre savant critique, la lumière fut faite sur le débat qui avait séparé quelque temps ces deux grands esprits pour ne laisser subsister désormais, dans leur commerce intellectuel, qu'une coquetterie pleine d'arrière-pensées, parce que, après tout, l'esprit de coterie philosophique défendait aux deux seuls rois du XVIII[e] siècle de vivre en guerre perpétuelle. (*Note de l'Éditeur.*)

[1] On sait que M. Bast fut l'ami personnel de M. Boissonade, et que cette amitié des deux jeunes hellénistes eut une influence décisive sur la carrière philologique que choisit M. Boissonade vers cette même époque. — Nous donnons parmi les *Notices biographiques* celle de F.-J. Bast. (*Note de l'Éditeur.*)

prouve nécessairement que l'autre l'est aussi. On retrouve d'ailleurs dans ces lettres le style bien connu de leur auteur, et cette preuve de leur authenticité ne sera pas la moins forte. Car si l'on m'opposait que l'on a pu contrefaire la main de M. de Voltaire, assurément on ne supposera pas qu'il ait été aussi facile d'imiter son style.

Si ces lettres étaient d'un écrivain moins célèbre, je pourrais suivre l'usage des éditeurs qui toujours, dans leurs préfaces, font un long éloge des ouvrages qu'ils publient, éloge trop souvent désavoué par le lecteur ; mais je les crois assez recommandées à l'attention du public par le nom de leur auteur et celui du grand roi auquel elles furent écrites. Je me bornerai à dire, en peu de mots, qu'elles offriront des détails nouveaux sur les relations de M. de Voltaire avec Frédéric, sur ses différentes querelles à la cour de Berlin, des observations littéraires, enfin, ce qui est plus intéressant peut-être, des traits de caractère.

Les lettres IIIe, Ve, XVIIIe, XIXe, XXIIIe de cette collection avaient déjà paru dans l'édition de Kehl, mais mutilées et inexactes. Je les ai fait réimprimer avec les additions considérables qu'offrait le manuscrit, et j'ai eu soin de rapporter, en note, les variantes que présentait le texte imprimé, collationné avec le texte original.....

Je n'ai pu faire usage de trois lettres originales qui avaient déjà paru, parce qu'elles n'offraient pas même une seule phrase nouvelle, comme la XLVe, dont j'ai rétabli en notes quelques passages d'après le texte authentique; pour les trois lettres dont je parle, je n'aurais eu à noter qu'un certain nombre de variantes que je vais donner ici, pour qu'elles ne soient pas tout à fait perdues, et qu'elles puissent être consultées par les éditeurs futurs des œuvres de M. de Voltaire[1]. Ces lettres sont les XCVIIe,

[1] Nous ne les donnons pas. Elles ont été reproduites depuis

CII[e] et CVII[e] de la *Correspondance avec le roi de Prusse*, dans l'édition de Kehl (tome LXXXVI).

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ces détails sont bien minutieux[1], mais il m'a semblé qu'ils ne devaient pas être négligés, et que les lecteurs de M. de Voltaire, et ses éditeurs, ne pourraient que me savoir gré d'avoir restitué les leçons originales d'un grand nombre de passages imprimés sur des copies peu fidèles. Cette exactitude, que l'on exige chez les éditeurs des classiques anciens, et qui fait souvent la plus grande partie de leur mérite, devait être employée dans l'édition d'un écrivain devenu classique pour la France et même pour l'Europe, et que la postérité admirera sans doute bien plus que nous ne l'admirons, car, maintenant, il semble que sa gloire soit encore trop près de nous : la haine et l'envie qui tourmentèrent ses jours n'ont pas encore eu le temps de s'éteindre[2].....

dans l'édition Beuchot et dans celle de M. Léon Thiessé, où les notes de M. Boissonade sont citées et reproduites.

(*Note de l'Editeur.*)

[1] Nous omettons ici certains détails relatifs à la restitution de la date des lettres publiées : ils n'ont plus d'intérêt pour les lecteurs depuis les travaux de M. Beuchot qui a d'ailleurs adopté, en général, les idées de M. Boissonade.

(*Note de l'Éditeur.*)

[2] Voir les deux articles suivants sur les excellentes éditions de Bertin et de Parny, données par M. Boissonade. Voir aussi notre préface (*de l'Atticisme dans l'érudition*) où nous donnons d'autres exemples qui prouvent combien M. Boissonade avait à cœur de voir enfin traiter nos classiques comme les anciens. Qu'on pense à la date de ce morceau (1802), et qu'on dise si notre auteur n'est pas l'inventeur et le promoteur de cette idée aujourd'hui si féconde en bons résultats et qui pourtant a l'air de dater d'hier. Bientôt M. Villemain, lui aussi, dès ses débuts, alors qu'il n'était que professeur de rhétorique et maître de conférences à l'Ecole normale naissante, allait, plus que personne, par sa brillante parole et par l'autorité de son ingénieuse raison, populariser ce respect des textes français qui rend à nos grands écrivains non-seulement leur vrai lustre, mais encore toute leur efficacité. (*Note de l'Editeur.*)

J'ai suivi dans cette édition l'orthographe appelée communément *orthographe de Voltaire* [1], quoiqu'elle ne fût pas celle du manuscrit. Mais j'ai cru devoir en cela me conformer à l'usage, et surtout aux désirs de l'imprimeur. M. de Voltaire ne commença, je crois, à employer son nouveau système d'orthographe, dans ses ouvrages imprimés, que vers l'année 1752 [2]. Aussi ai-je remarqué que le manuscrit qui, jusqu'au milieu de l'année 1751, est toujours écrit suivant l'ancien système, commence, depuis cette époque, à offrir le mélange des deux orthographes, de manière cependant que l'ancienne, à laquelle la main de M. de Voltaire était plus habituée, est toujours celle qui domine.

J'ai écrit partout, dans le texte de ces lettres, *Fédéric* et non Frédéric. Le manuscrit offre constamment cette orthographe que le roi avait adoptée, à l'imitation des Italiens qui écrivent *Federico* : peut-être parce qu'elle rendait son nom plus facile et plus doux à prononcer [3]...

On trouvera peut-être que j'ai fait trop peu de notes et laissé sans éclaircissements plusieurs passages qui en avaient besoin ; mais ces lettres ont été imprimées si rapidement, que le temps m'a manqué pour faire toutes les recherches qu'elles pouvaient exiger [4].

*P.S.* Pendant que cet avertissement était à l'impression,

[1] Au sujet de cette réforme orthographique dite de Voltaire, et qui pourrait bien remonter à Racine et même plus haut encore, il nous est doux de rappeler ici qu'il y a dans les *Variations du langage français* de feu M. Génin un substantiel chapitre III qui ne laisse rien à désirer sur cette délicate matière.

(*Note de l'Editeur.*)

[2] Voy. *Lettre à madame Denis*, 18 janvier 1752 (t. LXXI de Kehl).

[3] Voyez une note des éditeurs de Kehl (t. LXXXIV, p. 15.)

[4] Récemment, M. A. François a publié deux nouveaux volumes de *Lettres inédites* de Voltaire. L'Académie française a encouragé cette publication par l'organe de son illustre secrétaire perpétuel. Outre une lettre flatteuse de M. Villemain, cette édition est précédée d'une intéressante préface de M. Saint-Marc-Girardin qui fait ressortir tout l'intérêt de ces nouvelles lettres, laborieuse-

j'ai appris, par une voie aussi sûre que respectable, une nouvelle qui intéressera, je crois, mes lecteurs, et qui ne peut être déplacée dans la préface d'un livre où il est partout question de Frédéric le Grand : c'est que l'on pré-

ment recueillies par M. de Cayrol. M. Saint-Marc-Girardin a plus qu'un autre qualité pour parler de ce livre, car on sait qu'autrefois il s'est beaucoup occupé de la correspondance de Voltaire. —M. François s'excuse comme M. Boissonade d'avoir fait peu de notes, et il dit avec esprit : « La main tremble quand on écrit au bas d'une page de Voltaire. »

La note qui nous a le plus frappé dans le volume de M. Boissonade, et qui est reproduite, avec son nom, dans l'édition de M. Léon Thiessé, est celle que nous lisons au bas de la page 13, à la suite d'une lettre du 9 mars 1747 :

« J'ai trouvé, dit M. Boissonade (p. 13), attaché à cette lettre, le billet suivant écrit de la main de M. de Voltaire :

« A Versailles, le 10 août.

« Je vous renvoie vos livres italiens. Je ne lis plus que la reli-
« gion des anciens mages, mon cher ami. Je suis à Babylone
« entre Sémiramis et Ninias. Il n'y a pas moyen de vous envoyer
« ce que je peux avoir de l'histoire de Louis XIV. Sémiramis dit
« qu'elle demande la préférence, que ses jardins valent bien
« ceux de Versailles, et qu'elle croit égaler tous les rois mo-
« dernes, excepté ceux peut-être qui gagnent trois batailles en
« un an et qui donnent la paix dans la capitale de leur ennemi.
« Mon ami, une tragédie engloutit son homme; il n'y aura pas
« de raison avec moi tant que je serai sur les bords de l'Euphrate
« avec l'ombre de Ninus, des incestes et des parricides. Je mets
« sur la scène un grand-prêtre honnête homme; jugez si ma be-
« sogne est aisée! Adieu, bonsoir. Prenez patience à Bercy : c'est
« votre lot que la patience. »

« Le reste de la page a été coupé. Je crois, poursuit M. Boissonade, que ce billet était adressé à Thiriot qui était alors à Paris l'agent littéraire du roi de Prusse, et en même temps celui de sa correspondance...... Thiriot, en faisant passer à Berlin la lettre de son ami, y joignit aussi ce billet, parce que les éloges qu'il contenait des victoires du Roi, lui donnaient l'occasion de faire sa cour d'une manière à la fois délicate et adroite, et surtout parce que les derniers mots : *prenez patience à Bercy, c'est votre lot que la patience*, pouvaient servir à rappeler à Frédéric qu'il lui devait depuis douze ans le payement de sa pension. (Voyez, dans la *Correspondance générale*, les lettres 122e, 123e, 125e). » Ω

Il y a enfin à la page 30 un autre billet assez libertin de Vol-

pare en ce moment à Berlin une nouvelle édition de ses *Œuvres* augmentée, d'après ses manuscrits, d'un très-grand nombre d'observations militaires et politiques que l'on n'avait pas cru devoir faire imprimer pendant la vie du prince Henry.

taire à Thiriot; il était attaché à une lettre du 17 février 1749 : l'éditeur le transcrit. On ne le retrouve pas dans l'édition Thiessé. Est-ce scrupule? Mais on a donné cent lettres bien plus libres de ton et de style.

— Sur la garde de son exemplaire, M. Boissonade avait écrit la liste des personnes amies auxquelles il envoya cette édition. Les hellénistes y sont en majorité : ils purent trouver que cette édition était un *specimen* de la critique qui convient aux publications grecques et latines : seulement c'est nous qui attachons à cet envoi une pareille idée, elle était bien loin de M. Boissonade qui n'écoutait que son cœur, comme on le voit par le nom qui ouvre cette liste.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Donné à* | MA SŒUR. | *Donné à* MM. | Chardon de La Rochette. |
| — | MM. Bast. | — | Gail. |
| — | le prince Giustiniani. | — | Van Praët. |
| — | Giardini. | — | Capperonnier. |
| — | Schweighæuser. | — | Clavier. |
| — | le docteur Coraï (*sic*). | — | Boulenger. |
| — | Visconti. | — | De Boinville. |
| — | Millin. | — | De Villoison. |
| — | Winckler. | — | De Bourboulon. |
| — | Hase. | — | Crooke. |
| — | Hochet. | — | l'abbé de Bassinet *. |
| — | Suard. | — | Serieys **. |
| — | Salverte. | | |
| — | le docteur Burney. | | |

* L'abbé de Bassinet a rendu un compte très-flatteur de cette édition dans le *Magasin encyclopédique*, 1803, t. V, p. 139. Cet article est reproduit dans la *France littéraire* de Quérard, v° VOLTAIRE (t. X, p. 352).

** Le même Serieys a donné avec Eckert (Lefèvre, Paris, 1818) une édition des lettres de Voltaire, où se retrouve un grand nombre de celles publiées par M. Boissonade.

(*Note de l'Editeur.*)

# LXXXII

## ŒUVRES COMPLÈTES DE BERTIN

### AVEC NOTES ET VARIANTES,

PAR M. J. F. BOISSONADE [1]

### AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Quelques personnes nous reprocheront peut-être d'avoir donné à cette édition de Bertin plus de soin que l'on n'en accorde souvent à des écrivains d'un ordre plus élevé, mais nous avons pensé que les devoirs des

[1] Paris, Roux-Dufort, 1824, in-8°, *sans nom d'éditeur.*— M. Boissonade continue de mettre en pratique son principe sur la manière d'éditer les auteurs modernes. Après avoir traité Voltaire et Fénelon comme des *anciens*, il fait le même honneur à Bertin et à Parny.

Pour les auteurs français, comme pour les auteurs grecs, l'annotation de M. Boissonade avait quelque chose d'inattendu et parfois de capricieux qui n'était pas l'une de ses moindres grâces. Le commentateur ne voulait pas nous priver du plaisir de comprendre par nous-mêmes les passages obscurs : il savait qu'un livre est un ami sérieux qu'il faut se donner la peine d'écouter; mais au moment où l'on y songeait le moins, la verve des souvenirs s'emparait de lui, et alors les rapprochements se succédaient avec une richesse et une abondance pleines de coquetterie.

Je n'en donnerais pour preuve que cette note sur le *Voyage de Bourgogne* de Bertin, à la page 188 :

« L'Éditeur de 1823 a corrigé, ici et plus bas, la mauvaise leçon, *Thétis*, des autres éditions. Rien n'est plus commun que de confondre *Thétis* et *Téthys*, et je soupçonne que Bertin a fait

éditeurs ne changent pas selon le plus ou le moins d'importance des auteurs qu'ils publient et qu'ils ne doivent pas négliger une édition des *Élégies* de Tibulle ou de Bertin, plus qu'une édition de l'*Énéide* de Virgile ou de la *Henriade* de Voltaire.

là plus qu'une faute de plume. Il n'a pas été plus correct, p. 114. Le commentateur de l'*Ovide de Planude* [c'est M. Boissonade] a donné plusieurs exemples de cette inexactitude.

« Il eût pu citer La Fontaine qui n'aurait pas dû écrire, dans sa *Psyché* :

Quand le Soleil est las et qu'il a fait sa tâche,
Il descend chez *Thétis* et prend quelque relâche...
Il n'aime que *Thétis*....

« Ce passage de *Clymène*, du même auteur, n'est pas plus correct :

Quand le Soleil a fait le tour de l'univers,
Ce n'est pas d'avoir vu cent chefs-d'œuvre divers,
Ni d'en avoir produit, qu'à *Thétis* il se vante.

« *Téthys* conviendrait mieux que *Thétis* dans ces vers de Rousseau :

Sous un nouveau Xerxès, *Thétis* croit voir encor
Au travers de ses flots promener les forêts.

« Bernard aurait dû préférer *Téthys* à *Thétis*, dans son épître à l'Automne, quand il dit au Soleil :

Abrége ta course,
Amant de *Thétis* ;

« Gresset termine par la même faute sa traduction des *Eglogues* de Virgile :

Les Heures chez *Thétis* ont conduit le Soleil.

« Voltaire a pareillement confondu les deux déesses dans son *Apologie* de la fable :

Si le Soleil se couche, il dort avec *Thétis*.

« Il a dit ailleurs avec une semblable incorrection (*Pucelle*, IX) :

Tantôt, au fond du golfe Adriatique,
Où le vieux doge est l'époux de *Thétis*.

« On aimerait mieux aussi *Téthys* que *Thétis* dans ces vers de Parny :

La cascade à grand bruit précipite ses flots,
En roulant chez *Thétis* son onde courroucée.

Nous nous sommes donc fait une loi de confronter toutes les éditions, comme s'il se fût agi d'un grand classique, d'en recueillir et parfois d'en discuter les variantes, d'expliquer quelques endroits qui semblaient pouvoir embarrasser les lecteurs, et d'indiquer les pas-

« Dorat a dit dans son poëme du *Mois de mai :*

> Vous filles de *Thétis*, de vos grottes profondes
> Vous élevez vos fronts sur la cime des ondes.

« Il fallait écrire : « Vous *filles de Téthys* » et il s'agissait des Océanides, ou changer le vers en cette façon : « O vous, *sœurs de Thétis* » et il s'agissait des Néréides.

« Après ces exemples de poëtes célèbres n'est-ce pas être trop scrupuleux que d'aller reprendre une semblable faute dans les *Réflexions morales ?* Dans cette détestable rapsodie de l'abbé Desfontaines, à côté de la « rubiconde Aurore qui frise l'horizon » je vois que le blond Phébus :

> Dans le sein de *Thétis* mouillera ses cheveux.

« Pour ne pas faire trop d'abus de la mémoire et de l'exactitude, je néglige quelques autres vers de bons et de mauvais poëtes, ainsi que plus d'une phrase de prose où la Néréide *Thétis* occupe une place qui ne lui appartient pas.

« J'observerai seulement que les éditeurs ont tout à fait le droit de corriger de pareilles fautes, quand il serait constant qu'elles ont été commises par les auteurs eux-mêmes. Dans une ancienne édition du *Voyage de Mauritanie*, par Hamilton, je lis que le dieu du jour allait passer la nuit « dans l'humide palais de la déesse *Thétis*, » l'exacte édition de M. Renouard porte *Téthys*. »

Ω

— Les licences de la rime amenées par le changement de la prononciation ne trouvent pas M. Boissonade moins bien préparé que les fautes commises contre l'orthographe des mots venant du grec. Ainsi, à la page 295, dans la lettre de Bertin au chevalier Du Hautier, le poëte fait rimer avec *murmure :*

> Cent naïades filles de l'*Eure*.

Alors M. Boissonade explique ce fait, mais ne l'excuse pas pourtant :

« Si l'on prononce *Eure*, nous dit-il, avec le son de *sœur*, *malheur*, on détruit la rime. L'usage était autrefois de prononcer *Ure*. Il ne semble pas s'être conservé : il faut pourtant y revenir en

sages des poëtes latins que Bertin a traduits ou imités.

Nous déclarons avec reconnaissance que, dans cette dernière partie de notre travail, nous avons été aidé par les notes de l'édition qu'a publiée récemment un homme d'esprit et de goût à qui la littérature ancienne

lisant les vers, quand la rime l'exige. Voltaire a fait rimer *Eure* et *structure* au IX[e] chant de la *Henriade* :

> ... Les murs d'Anet bâtis aux bords de l'*Eure;*
> Lui-même en ordonna la superbe *structure*.

« Hamilton écrit à Boileau :

> Des bords de la rivière d'*Eure*,
> Lieux où, pour orner la *nature*,
> L'art fit jadis quelque fracas.

« La prononciation est représentée, au défaut de l'orthographe, par l'auteur de la *Chronique scandaleuse*, qui dit, p. 92, que le seigneur Sternay fut noyé en la rivière d'*Ure*. L'incorrection est encore plus grande dans une lettre de Henri IV écrite sur le sujet de la bataille d'Ivry : « De leur cavalerie il y en a de neuf « cents à mille de tués ; sans compter ce qui s'est noyé au passage « de la rivière de *Dure* qu'ils ont traversée à Ivry. »

« Le nom de *Mimeure* offre la même irrégularité : aussi Hamilton écrit-il toujours *Mimure*. »

Ω

Quelquefois M. Boissonade juge d'un mot les idées et, en les éclairant par quelque rapprochement, il montre que tel sentiment, qui a l'air neuf, n'est qu'un lieu commun : ainsi, à la page 19, à propos de ces vers de l'Élégie VI[e] :

> Vous pleurez, Eucharis ; vous attestez les dieux,
> Car les dieux à l'amante ont permis ce parjure.

Voici la notule de l'éditeur :

> « Scilicet æterno falsum jurare puellis
> « Di quoque concedunt. »
>
> (OVIDE, *Amor.*, III, 3, 2.)

« L'un des interlocuteurs du *Banquet* de Platon dit que les amants qui violent leurs serments sont les seuls parjures que les dieux ne punissent pas. Beaucoup de passages des anciens établissent cette doctrine rassurante. On en trouvera quelques indications à la page 287 du recueil des *Poëtes gnomiques grecs*, qui vient de paraître chez M. Lefèvre. » [Il s'agit de l'édition de M. Boissonade lui-même.] « Au reste, ces casuistes érotiques chan-

est familière et qui depuis s'est fait connaître par un travail plus important[1].

Dans la *Notice* sur la vie de Bertin, nous n'avons presque rien ajouté au très-petit nombre de faits déjà connus. Nous avions eu un moment l'espoir de nous montrer beaucoup mieux instruit que les biographes qui nous ont précédé; mais les renseignements que nous attendions de quelques contemporains de Bertin nous ont fait défaut.

## NOTICE SUR BERTIN.

L'île Bourbon a produit dans le siècle dernier deux poëtes du premier ordre dans un genre secondaire, Parny et Bertin.

On a dit du premier qu'il était notre Tibulle, l'autre a été nommé notre Properce; ces comparaisons sont plus agréables que justes.

Antoine Bertin vint au monde le 10 octobre 1752. Il a désigné poétiquement, dans l'élégie de la *Vendange,* le mois de sa naissance :

> . . . . . . Ce dieu vainqueur du Gange
> Du plus riche des mois nous verse les tributs.
> Je naquis dans ce mois. . . . . . . . . . .

Son père exerçait dans l'île Bourbon quelque fonction supérieure; peut-être même en avait-il le gouvernement. On peut le conjecturer d'après ces vers de l'élégie des *Adieux :*

> Et mon père, éprouvé par trente ans de sagesse,
> Au créole orgueilleux dictant de justes lois,

geaient de principes, quand ils souffraient eux-mêmes du parjure et ils menaçaient alors de la sévérité du ciel. *Voyez* l'Élégie X° du second livre. » Ω

L'espace nous manque pour multiplier ces extraits.

(*Note de l'Editeur.*)

[1] Il s'agit évidemment ici de l'édition de Bertin donnée un an auparavant par Goupil, auteur fort oublié. M. Boissonade cite souvent et critique quelquefois cette édition, en l'appelant *l'édition de* 1823. (*Note de l'Editeur.*)

Chargé de maintenir l'autorité des lois,
Semblait dans ces beaux lieux égaler leur richesse.

Et ce qui change presque cette conjecture en certitude, c'est qu'ailleurs il désigne par les mêmes expressions (p. 239) la charge de M. De Forges qui avait bien certainement le titre de gouverneur général des îles de France et de Bourbon :

Oui, c'est assez qu'aux bornes de l'Afrique
On vous ait vu donner de justes lois
Et soutenir la majesté des rois.

Dans un autre passage où Bertin décrit l'opulence de sa famille (III, 20), il se nomme le *jeune roi* de l'île :

Je croissais, jeune roi de ces rives fécondes...

Quelques faciles recherches dans les almanachs contemporains de la marine et des colonies pourraient décider la question : malheureusement nous ne sommes point à portée de les faire, et nous nous trouvons forcé d'en laisser le soin à ceux qui les croiront intéressantes[1].

A cette époque, il n'y avait point dans les colonies françaises d'éducation littéraire; les institutions et les maîtres y manquaient également, les enfants de tous les riches habitants y étaient envoyés en France.

Bertin arriva à Paris en 1761.

Après avoir commencé ses études dans le village de Picpus, chez Colin, célèbre maître de pension, il entra au collége du Plessis et obtint de brillants succès; il eut même, si Ginguené ne nous trompe pas[2], le prix d'honneur en 1768. Notre doute vient du récit même de Ginguené. Selon lui, Bertin était alors en troisième; mais

[1] Nous savons de source certaine que le père de Bertin ne fut pas Gouverneur, mais seulement Intendant de la colonie. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] *Décade philosophique* (t. V, p. 354).

le prix d'honneur appartient à la rhétorique : il y a donc eu erreur ou sur le nom du prix ou sur celui de la classe.

Nous avons, sur ces triomphes de collége, le témoignage de Bertin lui-même dans son *Épilogue* :

> Faible arbuste, à neuf ans, transplanté dans Paris
> Et de mon premier ciel favorisé peut-être,
> Je surpassai l'espoir de mes maîtres chéris.

« Il publia, dit encore Ginguené, en 1773, un petit « volume de poésies dont le succès ne fut pas heureux « et n'annonçait pas celui que ses *Élégies* eurent en « 1782[1]. » Depuis Ginguené, tous les biographes parlent du recueil de 1773, mais il est douteux que tous aient pu le voir. Pour nous, quelques soins que nous nous soyons donnés, et qu'ait bien voulu prendre pour nous aider un bibliographe aussi érudit que complaisant, et qui assurément est l'homme du monde le mieux placé pour ce genre de recherches, nous n'avons pu découvrir ce petit volume de 1773, et ce que Ginguené ne disait que par exagération de style se trouve vrai à la lettre : « Il n'a pas laissé de trace. »

Les premiers vers de Bertin étaient consacrés à sa maîtresse, peut-être aussi, s'il faut l'en croire, essaya-t-il de prendre la trompette héroïque :

> Je chantais les combats : le dieu de l'harmonie
> Des feux de Calliope échauffait mon génie.

Tel est le début des *Amours ;* mais, comme l'idée de cette première élégie est empruntée à Ovide, le poëte français n'est peut-être ici que le simple traducteur du

[1] Les *Amours* ont paru en 1780, et non en 1782 comme le dit Ginguené par une faute de plume ou d'impression que d'autres biographes ont trop fidèlement copiée.

poëte latin, et Bertin n'aura *chanté les combats* que parce qu'il avait trouvé ces mots dans son Ovide :

> Arma gravi numero violentaque bella parabam
> Edere. (*Amores*, I, 1.)

Les *Amours* de Bertin ont donné de la célébrité aux noms d'Eucharis et de Catilia. Sa liaison avec la première dura sept ans :

> Après sept ans entiers de bonheur et d'ivresse,
> Il faut me détacher de ses bras enchanteurs.
> (II, 2.)
> Sept ans entiers j'ai chanté sur ma lyre,
> Et sa constance et ma félicité.
> (II, 10.)

Il nous apprend avec la même exactitude qu'elle voulut revenir à lui :

> Après quatre ans entiers d'erreurs et d'inconstance ;

mais il n'était plus temps : une autre maîtresse avait su le consoler, et probablement sans beaucoup d'efforts.

Il avait trouvé dans Catilia une beauté aussi parfaite et plus de fidélité.

Nous ne savons pas quelle est cette Catilia ; mais nous pourrions dire le véritable nom d'Eucharis. Nous le tenons de deux personnes fort instruites de l'histoire scandaleuse de cette époque.

Eucharis était une créole, mariée à un armateur de B., et sœur de trois femmes qui avaient alors quelque réputation d'agrément et de beauté ; mais le temps n'est pas venu de soulever tout à fait le voile qui couvre ces petits secrets d'une société encore trop voisine de la nôtre.

Nous savons aujourd'hui que la Lesbia de Catulle s'appelait Clodia ; que Properce cachait sous le nom de Cynthia sa maîtresse Hostia ; que Tibulle songeait à Plania quand il nommait Délia dans ses vers[1]. La postérité

[1] Dans un article sur le *Tibulle* de M. Mollevaut (12 novem-

n'ignorera pas quelles étaient l'Eucharis de Bertin et l'Éléonore de Parny; mais il ne faut pas l'imprimer trop tôt; l'indiscrétion ne nous serait pas pardonnée. On doit cet égard aux mauvaises mœurs contemporaines, c'est de bon usage, si ce n'est pas de bon exemple. (Voir p. 368.)

Bertin a dit avec modestie, mais peut-être avec peu d'exactitude « que ses élégies n'ont d'autre mérite que « d'être l'histoire fidèle de son cœur et de sa vie, et que « la passion fit son génie. » Il semble plutôt qu'il a été moins amoureux que traducteur et poëte; en effet, on ne conçoit guère qu'il puisse y avoir beaucoup de véritable passion et de naturel dans le cœur d'un poëte qui a si souvent l'air de chercher dans les élégiaques latins ce qu'il doit penser et écrire. L'expression dans Parny est, en général, moins travaillée, moins poétique, mais les sentiments paraissent plus vrais.

Les autres ouvrages de Bertin, si l'on excepte un petit

bre 1810), M. Boissonade relève, à ce sujet, une inexactitude de La Harpe :

« Dans le chapitre que La Harpe a consacré dans son *Cours de littérature* aux élégiaques latins, j'ai trouvé une assertion fort inexacte. « Ovide, dit La Harpe, ne traite pas mieux que les « autres cette beauté qu'il rendit si célèbre sous le nom de Co- « rinne et qui la première avait éveillé son génie. Seulement il « eut la discrétion de se servir d'un nom feint, parce que c'était « une dame romaine; au lieu que Delia, Néera et autres, célé- « brées par Tibulle et Properce, étaient des courtisanes. »

« La conséquence est donc que Delia et Cinthia, ne sont pas des noms feints, et cette conséquence est une erreur. La Harpe ne connaissait sûrement point ce passage formel de l'*Apologie* d'Apulée : « On me fait un crime d'avoir appelé Charinus et Chris- « tias des jeunes gens qui portent d'autres noms. Mais que l'on « accuse donc aussi Catulle qui a nommé Lesbia au lieu de Clodia, « et Ticidas qui substitue le nom de Perilla à celui de Métella, et « Properce qui cache son Hostia sous le nom de Cinthia, et « Tibulle qui, songeant à Plania, met Delia dans ses vers. »

« Il est évident que La Harpe s'est trompé, que les maîtresses de Tibulle et de Properce étaient des femmes fort distinguées, et qu'ils ont eu l'honnêteté de ne les pas nommer. »

Ω

nombre de pages, méritaient peu l'honneur d'être aujourd'hui reproduits; mais on aime maintenant à tout connaître d'un auteur célèbre : on se plaît à le comparer avec lui-même, à juger les progrès et les inégalités de son talent.

Il faut même que ce goût du public soit bien fort, puisqu'il a pu résister à certaines éditions complètes, dont l'effet semblait être d'amener la mode des abrégés.

Jeune et plongé dans le tourbillon d'une vie voluptueuse et dissipée, Bertin conserva toujours un fonds d'idées nobles et honnêtes. Plus d'une fois on le voit rougir d'un si frivole usage de ses plus belles années, et regretter le temps qu'il consacre à de frivoles amusements. Il fut capable d'une vive et longue amitié, et cet attachement fait honneur à son caractère, car ce fut Parny qu'il aima si constamment, et Parny était son rival.

Il lui dit dans son *Épilogue,* avec une sensibilité touchante :

> Cher Parny, tu le sais, rivaux et frères d'armes,
> Et dans tous les sentiers nous rencontrant toujours,
> Compagnons échappés aux fureurs de Neptune,
> Témoins de nos succès sans en être jaloux,
> Espoir, craintes, ennuis, plaisirs, gloire, fortune,
> Tout devint commun entre nous;
> Conformité d'âge et de goût
> Resserra chaque jour une amitié si chère.

Ce passage nous instruit d'une particularité dont il y a quelques autres preuves dans les œuvres de Bertin (I, 12), c'est qu'il était au service. Ginguené dit qu'il fut capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis, ce que nous n'avons pu vérifier; mais Ginguené, lié avec Parny, pouvait tenir de lui ces détails.

D'autres passages nous apprennent que Bertin était attaché à M. le comte d'Artois qu'il appelle son jeune maître. Effectivement, pendant quelques années, notam-

ment en 1777 et 1778, il exerça auprès de ce prince les fonctions d'écuyer.

Un événement, sur lequel nous n'avons pu rien apprendre de précis, troubla, vers 1780 ou 1784, la vie tranquille de Bertin. Obligé par des malheurs de fortune à vendre une terre, ancienne propriété de famille, il fait aux bois, à la source pure, aux antres frais, aux pénates chéris, de touchants adieux (III, 20) qui heureusement ne furent que des adieux poétiques, car *les dieux* (et il est probable qu'il a ainsi voulu désigner la reine et le comte d'Artois) lui rendirent :

Ses grottes chéries,
Son lac, ses riantes prairies,
Ses bois, ses vignes, ses moissons.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il semble que depuis son édition de 1785, Bertin n'ait plus composé de vers ; au moins n'en a-t-il plus donné au public. Son silence fut peut-être causé par le mauvais état de sa santé. Dès 1784, elle était altérée dangereusement, si toutefois il n'y a pas quelque poétique hyperbole dans ces vers de l'*Épilogue :*

Mais à peine deux fois j'ai compté seize hivers,
Et déjà dans sa fleur ma jeunesse est flétrie ;
Des ombres du trépas mes beaux jours sont couverts.

En effet, il ne faut pas prendre trop à la lettre ce que les poëtes racontent de leurs malheurs ou de leurs prospérités. Qui ne croirait, par exemple, en lisant les poésies de l'honnête et bon Ducis, qu'il avait aux champs un agréable manoir et une assez bonne cave ? Son élégant biographe vient de nous apprendre que ces riantes descriptions d'une vie aisée n'étaient que des jeux poétiques nés d'une imagination toujours gaie et heureuse, au milieu des privations sans nombre d'une pauvreté très-véritable.

Bertin quitta la France à la fin de 1789 pour aller à

Saint-Domingue épouser une jeune créole qu'il avait connue à Paris.

De longues formalités retardèrent jusqu'au commencement de juin 1790 la célébration du mariage. Mais laissons désormais parler Ginguené, dont la narration est tellement circonstanciée qu'il n'a pu l'écrire que sur des notes communiquées par quelque ami particulier de la jeune épouse :

« La célébration du mariage fut fixée au commence-
« ment de juin. La surveille, Bertin eut des mouvements
« de fièvre avec un peu de toux..... Le jour où la célé-
« bration avait été fixée étant arrivé, le malade demanda
« qu'elle se fît dans sa chambre; mais à peine eut-il
« prononcé le OUI d'une voix très-faible, qu'il s'évanouit.
« Il ne reprit connaissance qu'avec une forte fièvre et
« des vomissements. Le septième accès fut accompagné
« de convulsions et suivi d'un évanouissement très-long.
« On le crut mort. On éloigna sa jeune épouse. Au bout
« de quarante-huit heures ses yeux se rouvrirent, mais
« ses idées ne revinrent pas ; son état tenait de l'imbé-
« cillité, et cet état ne changea pas jusqu'au dix-septième
« jour de sa maladie, qui fut celui de sa mort... »

# LXXXIII

## ŒUVRES CHOISIES DE PARNY

### AUGMENTÉES DES VARIANTES ET DE NOTES

PAR M. J. F. BOISSONADE [1].

### AVERTISSEMENT.

Pour donner à cette nouvelle publication des *Œuvres choisies* de Parny quelque avantage qui pût lui mériter d'être mise en parallèle avec plusieurs autres éditions

[1] Paris, Lefèvre, 1827, in-8, *sans nom d'éditeur*. Ce volume fait partie de la collection des *Classiques français* de Lefèvre.

Bien des lecteurs aujourd'hui se demanderont comment un savant du caractère de M. Boissonade a pu consacrer son érudition à un écrivain aussi sévèrement jugé que Parny par notre puritanisme littéraire. Mais on oublie que Châteaubriand, Ginguené, M. de Fontanes, La Harpe, Joseph Chénier, tous les critiques considérables des premières années de ce siècle, firent grand cas de Parny : aussi y eut-il de ses œuvres de nombreuses éditions. En faisant pour lui ce qu'il avait fait pour Aristænète, notre critique obéissait à la fois à son goût pour un poëte fort apprécié alors et qui le serait encore aujourd'hui, si on le lisait dans l'édition même de M. Boissonade. Il obéissait aussi à son faible pour ces écrivains de second ordre qui méritaient à ses yeux qu'on donnât une bonne édition de leurs œuvres, afin qu'on n'eût plus à y revenir. N'oublions pas enfin que ces élégies, au dire même d'un illustre et sévère juge « ont eu la bonne fortune de « ressembler à un retour de la poésie française vers le naturel ; « elles ont dû leur succès à notre dégoût pour le précieux. A une « Iris en l'air, dit M. Nisard, le poëte substituait une maîtresse

toutes nouvelles aussi et très-recommandables, nous y avons ajouté un choix des variétés de lecture, et des notes littéraires où sont indiquées avec quelque exactitude les

« en chair et en os. » Son tort a été de pousser trop loin ses indiscrètes confidences ; ç'a été de dire ce qui ne doit point s'entendre. Au reste, c'est dans le IVe volume de l'*Histoire de la littérature française* de M. Nisard, et dans les *Portraits contemporains* de M. Sainte-Beuve, qu'il faut lire ces jugements divers : tous deux sont partis d'un même fond d'amour pour l'art, mais ils ont une manière très-différente de comprendre ses tendances et ses devoirs.

A Dieu ne plaise que nous nous mettions à colliger ici les notules dont M. Boissonade enrichit le texte de Parny ! Nous ne voulons pas enlever à d'autres éditeurs le plaisir de le dépouiller, sans même le nommer, et de paraître savants sans beaucoup de peine.

Ce qui nous frappe dans ce commentaire qui, pour l'aimable et docte critique, n'était qu'un délassement, c'est d'y retrouver non-seulement sa science, mais sa conscience à noter avec un soin minutieux les *variétés de lecture*, comme s'il s'agissait de Tibulle ou de quelque élégiaque grec ; à reconnaître ingénument, pour certains passages obscurs, qu'il ne les entend pas et que, pour cette raison, il ne les explique pas ; à indiquer enfin les sources où le poëte s'est inspiré et ses imitations avouées ou cachées. La critique jaillit de ces textes si habilement rapprochés.

Ainsi, de même qu'il y aurait un curieux chapitre de littérature à écrire au sujet de l'influence de Buffon sur Delille, de même celle de J. J. Rousseau sur Parny et sur les autres élégiaques, sans en excepter André Chénier, est incontestable pour quiconque lit ces notes de M. Boissonade : quelques exemples le prouveront.

Parny dans un morceau intitulé le *Cabinet de toilette* (III, 7) fait dire à son héros :

Je crois l'entendre, et mon ivresse
La revoit dans tous les objets.

Voici la note de M. Boissonade, p. 69 :

« Il est possible que cette pièce ait eu un sujet réel. Il est possible aussi qu'elle ne soit qu'un badinage poétique et une imitation affaiblie de cette lettre si passionnée que Saint-Preux écrit dans le cabinet de Julie : « Me voici dans ton cabinet : me « voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore...., « que ce mystérieux séjour est charmant ! Tout y flatte et nourrit

sources et les imitations. Que si parfois nous avons rapproché des passages où il n'y avait pas précisément imitation, mais seulement rencontre et ressemblance, c'est

« l'ardeur qui me dévore...., j'y crois entendre le son flatteur « de sa voix...., Julie, je te vois, je te sens partout.... »

Et à ces vers :

> Voici l'inutile baleine
> Où ses charmes sont en prison.

« Rousseau dans la même lettre a dit : « Ce corps si délié qui « touche et embrasse.... Quelle taille enchanteresse !.... Au-« devant deux légers contours...La baleine a cédé à la force de « l'impression. »

« L'abbé Delille a aussi imité Rousseau dans le second chant de l'*Imagination :*

> Ce corps où d'un beau sein le mobile contour
> A ses impressions fit céder la baleine.

« Pour l'observer en passant, l'épithète de *mobile* choisie par Delille, ne semble pas ici le mot propre pour peindre un bel effet. *La poma del seno acerbe e crude,* a dit le Tasse , et c'est l'expression juste. » Ω

Ce passage est un peu léger, mais bien curieux. M. Boissonade seulement oubliait peut-être l'*abbé* Delille, pour ne songer qu'au poëte.

Ailleurs, p. 81, il dit à propos de ces vers :

> Calme des sens, nouvelle jouissance,
> Vous donnez seuls le suprême bonheur !

« J. J. Rousseau, dans son *Héloïse,* a décrit une situation semblable : « Quel calme dans tous mes sens ! Quelle volupté continue, « universelle !.... C'est de toutes les heures de ma vie celle qui « m'est la plus chère... » Ω

M. Boissonade constate encore d'autres endroits où le poëte s'est inspiré du prosateur. Mais comme il n'aime pas les conclusions trop générales, dans lesquelles il y a toujours un peu de fausseté et d'exagération, il ne soutient pas, comme nous, qu'au XVIII^e siècle, le véritable inspiré, le vrai poëte, c'était Rousseau.

Parfois, quand son auteur devient plus païen qu'il n'est permis de l'être au XIX^e siècle, le bon goût de M. Boissonade et sa conscience réclament. Ainsi Parny crut devoir intituler : *Fragment d'Alcée* (I, 12), certaine plainte un peu trop sincère contre les

un abus de mémoire, nous le confessons; mais au moins nous avons tâché d'y mettre de la mesure et de la sobriété. Quelquefois aussi nous nous sommes permis un

approches de Pâques qui, sans doute, préoccupaient beaucoup plus Éléonore que lui.

A ce sujet, il y a deux notes de M. Boissonade (pages 29-30); la première est relative à ce titre singulier *Fragment d'Alcée :*

« Il n'y a rien de pareil, que je sache, dans ce qui nous reste d'Alcée. L'auteur s'imagine qu'il pourrait plus aisément faire passer sous le nom d'Alcée son hardi épicurisme. Il a encore emprunté le nom d'Alcée dans ses *Poésies inédites;* Lebrun s'en est aussi servi. La raison de la préférence donnée à ce nom ne m'est pas connue. » Ω

Dans la même pièce, Parny s'était oublié jusqu'à dire à sa maîtresse :

Que l'on n'est point coupable en suivant la nature.

M. Boissonade remarque que Saint-Preux emploie les mêmes sophismes : « N'as-tu pas suivi les plus pures lois de la nature ? « N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engage- « ments ? Qu'as-tu fait que les lois divines et humaines ne puis- « sent et ne doivent autoriser? »

Il est intéressant de voir M. Boissonade au milieu des admirateurs et des critiques à outrance de son auteur : on peut dire qu'il représente la mesure par excellence. Les uns, Murville et Fontanes, disent que la *Journée champêtre* est le chef-d'œuvre de Parny et l'un de ceux de notre langue, M. Boissonade dit que c'est là une *opinion d'ami*, et il ajoute modestement que « s'il lui était permis de juger, il dirait que le meilleur ouvrage de Parny, c'est le IVe livre des *Poésies érotiques.* » Aux écrivains du *Mercure* qui reprochent à Parny d'avoir mis dans ce même poëme de l'affectation et de la recherche, il répond doucement « qu'on peut ne pas être de cet avis. »

Mais M. Boissonade est de l'école de Boileau et fait la guerre aux épithètes qui viennent parce qu'il faut une rime au poëte. A ce titre, il n'aime guère non plus la périphrase : mais là où brille toute son originalité de commentateur, c'est quand il s'agit de rechercher la provenance lointaine d'une idée ou d'un sentiment.

Parny dans la IVe Élégie du livre IIe, dit en parlant de sa maîtresse infidèle :

Je lui pardonne : ajoutez à ses jours
Les jours heureux que m'ôta l'infidèle.

peu de critique, nous le disons avec modestie et même avec remords : non vraiment que Parny nous semble un poëte si parfait et si correct qu'il soit défendu de lui

M. Boissonade note à la pagc 41 :

« Ce dernier sentiment est d'une tendresse bien délicate et bien touchante, dit un critique (Palissot ou Clément) dans le *Journal françois* de 1778. Rien n'est plus vrai ; mais il fallait peut-être ajouter que ce sentiment avait déjà été bien des fois exprimé :

« Ovide a dit dans ses *Métamorphoses :*

Deme meis annis et demtos adde parenti ;

« Stace dans une *Silve :*

Pars animæ victura meæ, cui linquere possem,
O utinam ! quos dura mihi rapit Atropos annos.

« Sénèque a remarqué déjà que cette pensée était commune : *Dicere solent eis, quos validissime diligunt paratos se partem annorum suorum dare :*

« Racine, dans l'*Idylle sur la Paix :*

O ciel, ô saintes destinées,
Qui prenez soin de ses jours florissants,
Retranchez de nos ans,
Pour ajouter à ses années.

« Ce que Voltaire n'avait pas oublié, quand il disait :

Et raccourcis les jours des sots et des méchants,
Pour ajouter à ses années.

« On pourra consulter, si ces autorités ne suffisent pas, La Beaumelle sur les *Pensées de Sénèque*, p. 347, et l'Annotateur de l'*Ovide de Planude*, p. 277. » Ω

S'agit-il de proclamer la légitimité d'une phrase poétique ou d'une locution contestée, mais exacte, le critique fait pour les mots ce qu'il faisait tout à l'heure pour les idées et les sentiments : il prouve par des exemples que la tradition est en sa faveur. Ainsi dans *Isnel et Asléga*, Parny avait dit :

Du Valhalle le grand festin t'appelle ;
C'est là qu'on *boit la vie et le bonheur.*

Voici la note de M. Boissonade (p. 182), sur l'expression soulignée.

« Dans le tome XII du *Mercure*, on a blâmé, mais à tort, ce me semble, cette métaphore. Elle appartient à notre langue poé-

trouver des défauts, mais cette sévérité, en la supposant toujours juste, demandait à être exercée par une plume, meilleure que la nôtre, par un censeur plus autorisé que nous et qui eût fait ses preuves en matière de goût et de littérature.

## NOTICE SUR PARNY.

Évariste-Désiré Desforges[1] de Parny naquit le 6 février 1753, à l'île Bourbon. Si un homme tel que lui

tique. Palissot lui-même s'est aperçu qu'il n'aurait pas dû critiquer ces vers du *Denys* de Marmontel :

....Sa main désespérée
M'a fait boire la mort dans la coupe sacrée.

« Un annotateur récent de Bertin [c'est toujours M. Boissonade, à la page 206] a montré dans Gresset, L. Racine, Delille, la phrase pareille, *boire l'oubli des peines*. Parny a dit ailleurs, *boire la santé*. Nous pourrions multiplier les exemples antiques et modernes ; ces vers du *Pastor fido* nous suffiront :

Come assetato infirmo,
Che bramo lungamente,
Il vietato liquor, se mai vi giugne,
Meschin, beve la morte. »

Ω

Nous conviendrons bien, si l'on veut, que ces rapprochements ne sont pas la critique transcendante d'aujourd'hui, mais vraiment laquelle sert le mieux la tradition en matière de goût et de langage ?

Nous espérons que ceux qui n'ont pas le Parny de M. Boissonade ne nous en voudront pas de leur avoir montré ce commentaire si littéraire et si ingénieux.

Nous ne regretterons pas d'avoir gardé un peu longtemps la parole, si nos lecteurs doivent conclure avec nous qu'il serait de tout intérêt, non-seulement pour les étrangers, mais aussi pour nous-mêmes, que tous nos écrivains du premier et même du second ordre fussent édités, et avec ce soin scrupuleux, par de pareils critiques. C'est alors que les livres deviendraient réellement pour nous « des amis d'un commerce aussi agréable qu'utile. » (*Note de l'Editeur.*)

[1] Il faut lire De Forges ou de Forge, dit M. Sainte-Beuve, d'après les recherches de M. Ravenel.

(*Note de l'Éditeur.*)

avait besoin d'une autre illustration que celle du talent, nous chercherions peut-être s'il était parent d'un M. Desforges-Boucher qui, dans les premières années du règne de Louis XVI, fut gouverneur général des îles de France et de Bourbon[1]; pour montrer qu'il appartenait à une des grandes familles de l'île, nous remarquerions qu'il avait le titre de chevalier, que plus tard il eut même celui de vicomte, que le comte son frère obtint, sur preuves faites et bien faites apparemment, l'honneur de monter dans les carrosses du roi; mais laissons ces minuties. Qu'importe maintenant que Parny ait eu ce qu'on appelait de la naissance? Qu'importe ce titre de chevalier joint à son nom? Tibulle aussi était chevalier romain : qui aujourd'hui s'en souvient et s'en inquiète? Parny lui-même fut toujours peu touché de ce frivole avantage. Quand arriva la Révolution, il allait répétant qu'elle ne lui ôtait rien, puisqu'il n'avait ni places, ni pensions, ni préjugés[2].

A l'âge de neuf ans, il fut envoyé en France et placé au collége de Rennes pour y faire ses premières études. Il y eut pour camarades et pour amis Savary, connu par ses voyages en Grèce et en Égypte, et Ginguené, littérateur distingué qui lui a rappelé, en 1790, dans une épître élégante[3], la date de leur ancienne liaison :

> Ton enfance, enlevée à ton île africaine,
> Vint aborder gaîment la rive armoricaine ;
> Tu parus au lycée, où, docile écolier,
> J'avais vu sans regret le bon Duchatelier
> Aux enfants de Jésus arracher la férule ;
> L'aimable Savary, notre ami, notre émule,
> Sans penser à l'Égypte, y croissait avec nous[3].

[1] Voy. *Œuvres de Bertin*, p. 239 [édit. Boissonade].

[2] C'était aussi l'histoire de M. Boissonade lui-même : il avait philosophiquement renoncé à son titre nobiliaire De Fontarabie qui était bien à lui et que s'arrogeraient volontiers bien des vanités plébéiennes. (*Note de l'Editeur.*)

[3] *Fables inédites*, p. 107.

Parny ne fut pas, à ce qu'il semble, aussi content de ce *bon Duchatelier* et de *sa férule*. Dans sa lettre à M. du S... (lettre IVe, p. 458), il parle de cette époque de sa vie avec un sentiment amer de douleur :

Transportés tous les deux sur les bords de la France,
Le hasard nous unit dans un de ces cachots,
Où, la férule en main, des enfileurs de mots
Nous montrent comme on parle, et jamais comme on pense.

Les biographes s'accordent à dire qu'en sortant du collége, il fut saisi d'un accès de mélancolie religieuse, qu'il vint s'enfermer à Paris dans le séminaire de Saint-Firmin, qu'il avait même le projet de se faire trappiste; mais il guérit en peu de mois et ce fut, chose bizarre! la lecture de la Bible qui changea ses idées et lui rendit le goût du monde où il était si bien fait pour briller. On peut croire que cette vocation manquée lui laissa quelque temps un peu de honte, car, en 1777, il n'osait pas encore en parler, et dans cette même lettre à M. du S..., il plaçait son entrée au service immédiatement après la sortie du collége :

A peine délivrés de la docte prison,
L'honneur nous fit ramper sous le dieu des batailles.
Tu volas aussitôt aux murs de Besançon;
Un destin moins heureux me poussa dans Versailles.

Nous ne savons presque rien de la vie militaire de Parny. De 1781 à 1785, nous trouvons le titre de capitaine de dragons ajouté quelquefois à son nom [1], et en 1785 il était à Pondichéry, avec le rang d'aide de camp (lettre Ve), sous les ordres de M. de Souillac, gouverneur général des établissements français dans les Indes. Il paraît que ce fut là le terme de sa carrière publique.

Paresseux et insouciant par caractère (même lettre),

[1] *Almanachs des Muses* de 1781 à 1785.

ami des plaisirs et surtout de celui de faire des vers, il voyait la société avec un œil morose et sévère.

J'ai vu. . . . . . . . . . .
Le constant abus du pouvoir;
A l'intérêt du sot en place
Partout les hommes sont vendus;
Partout les fripons reconnus
Lèvent le front avec audace;
Partout la force fait la loi,
. . . . . . . . . . . . . . . (p. 467).

Il avait, dès 1777, formé le projet de n'être plus que spectateur sur la scène du monde, il le réalisa dix ans plus tard. Revenu en France, vers 1786, il quitta ses emplois, ne voulant désormais vivre que pour lui et quelques amis.

Au reste il avait déjà fait assez pour sa gloire, car à cette époque il avait publié le joli poëme des *Fleurs,* la *Journée champêtre* et ses quatre livres de *Poésies érotiques* dont le quatrième seul a suffi pour lui faire donner le surnom de Tibulle. Quelques critiques lui ont opposé, préféré même, les poésies de Bertin. La Harpe, par exemple, était séduit par l'éclat et les vives couleurs dont brille la versification de Bertin, et ne sentait pas assez tout ce qu'il y a de mérite dans la facilité gracieuse de Parny et dans sa négligence aimable. Mais cette opinion n'a pas prévalu: Parny depuis longtemps possède la première place.

Un très-grand écrivain [M. de Châteaubriand] vient même de le nommer « le seul poëte élégiaque de la « France, » jugement dont il nous semble possible d'appeler. Parny ne fera jamais oublier ni Bertin, ni André Chénier, ni quelques autres heureux talents que nous possédons encore.

Les *Poésies érotiques* furent inspirées à Parny par une jeune créole, dont il s'éprit éperdument pendant un voyage qu'il fit, en 1773, à l'île de Bourbon. Rappelé par

les ordres de son père, il n'avait pas quitté Paris sans regret; il revit même sa patrie sans plaisir; mais bientôt Éléonore lui fit trouver des charmes dans ce pays où, s'il faut l'en croire, « le temps ne vole pas, mais se traîne » (lettre IIIe).

Sous ce nom poétique d'Éléonore qu'il a rendu si célèbre, Parny a caché discrètement le nom véritable de la femme qu'il aimait. On sait qu'elle se nommait *Esther*, et la lettre B était l'initiale de son nom de famille, mais ce nom ne commençait pas par la syllabe *Bar*..., comme l'ingénieux auteur du supplément à l'*Éléonoriana*[1] paraît l'avoir supposé. Il a commis une autre inexactitude en faisant naître Éléonore à l'île de France, et en plaçant au même lieu la scène des amours de Parny. Il est prouvé par les vers mêmes du poëte que ce fut à Bourbon qu'il connut et aima Éléonore. M. de Châteaubriand a pareillement été mal servi par sa mémoire, quand il a dit que « la muse du chantre d'Éléonore nourrissait ses rêveries « sur les mêmes rochers où Paul regardait fuir le vaisseau qui emportait Virginie. »

Comme Tibulle qui aima successivement Délie, Némésis et Néère, Parny a chanté, dans ses premières éditions, Aglaé, Euphrosine et Éléonore. Mais plus tard il effaça ces noms rivaux de celui d'Éléonore. Il crut sans doute devoir cette politesse respectueuse à la maîtresse qu'il avait le mieux aimée, à laquelle il aurait, sans les

[1] L'*Éléonoriana* est un Recueil qui fit rire aux dépens de son auteur, M. Delabouisse, qui y adressait des vers à sa femme nommée aussi Éléonore.

Selon M. Boissonade, l'Éléonore de Parny s'appelait Esther de Baillif. Au lieu de *Baillif*, M. Sainte-Beuve veut qu'elle ait été une mademoiselle Troussail. — Nous nous en tiendrions à l'indication de M. Boissonade, fortifiée par la *Biographie universelle*, si un habitant de la Réunion ne nous avait donné la preuve que le nom de Troussail est seul vrai; ou mieux encore que l'héroïne était une demoiselle Esther *Lelièvre*, *sœur* de madame Troussail. (*Note de l'Editeur.*)

ordres absolus de son père, uni sa destinée, et qu'il ne vit passer en d'autres bras qu'avec une profonde douleur. C'est sans doute par un effet de ce même sentiment de respect qui suit toujours une passion véritable, qu'il retrancha deux pièces de vers adressées par lui à Éléonore (p. 294 et 298) dans les premiers moments de ses relations avec elle, et dont la pensée était indélicate.

Cette passion qui remplit la jeunesse de Parny, cette passion si tendre par elle-même et si vive, enflammée encore par les contrariétés, s'éteignit enfin par l'absence, ne laissant dans le cœur du poëte qu'un vague souvenir et une froide indifférence. Devenue veuve, Éléonore, qui était toujours restée sensible à la mémoire de son promier amant, lui écrivit pour lui offrir sa main « voulant passer avec lui les derniers jours qui « lui seraient comptés sur la terre[1]. » Parny fut touché, mais il s'écria, dit-on : « Ce n'est plus Éléonore ! » et il n'adressa pas un mot de réponse à la femme tendre et dévouée qui, libre, revenait à lui. Quelques années après Éléonore se remaria et vint habiter la Bretagne, où elle est morte il y a deux ou trois ans.

Ainsi que nous le disions, Parny était, vers 1786, retiré du service et désormais tout entier à lui-même et à ses amis. La Révolution vint déranger ses tranquilles loisirs, et bientôt elle lui enleva, avec sa fortune, sa douce et heureuse indépendance. Il n'en aima pas moins les nouvelles formes que prit le gouvernement, et même il fit des vers de circonstance, dans ces circonstances qui n'étaient pas très-poétiques.

Le dévouement de l'équipage du *Vengeur* qui, en 1794, se fit sauter plutôt que de se rendre aux Anglais, lui inspira une ode détestable[2], c'est le mot, et il faut le

[1] M. Tissot, *Notice sur Parny*, p. 85.
[2] Voir l'*Almanach des Muses* de 1795.

dire. On a peine à en croire le témoignage de ses yeux, quand on lit, sous le nom de Parny, des vers lyriques tels que ceux-ci :

. . . . . . . . . . . . . . . le navire
Au gouvernail n'obéit plus,
Et nos braves marins de dire :
« Feu tribord! Feu bâbord! Des voiles et des mâts
« Servent à qui veut fuir; mais nous ne fuirons pas! »
Les chapeaux qui couvraient leur tête
Sont élevés dans l'air, comme en un jour de fête.

En l'an VII, il composa pour la fête de la Jeunesse un hymne qui fut chanté le premier décadi de germinal, et ensuite enseveli dans le *Moniteur* du temps [1]. Les vers de cet hymne sont bien supérieurs à ceux de l'ode sur le *Vengeur;* nous en exhumerons quelques-uns, comme témoignage et monument des opinions de l'auteur :

Ce fer guidé par la prudence
Soutiendra l'honneur de la France;
Du peuple souverain il défendra les droits.
Nous jurons à la République
La haine du joug monarchique,
Le mépris de la mort et le maintien des lois.

Ce fut aussi en l'an VII que parut la *Guerre des dieux,* poëme dont il faut, même en ne le considérant que sous le rapport littéraire, blâmer le cynisme excessif.

Bonaparte, de qui la politique ménageait un peu les gens d'Eglise, affecta de punir Parny de cette publication, en le rayant d'une liste de candidats à la place de bibliothécaire des Invalides, sur laquelle il avait été inscrit par Lucien, alors ministre de l'intérieur. Mais le poëte ne se laissa pas intimider par les rigueurs du consul, ni par les cris des personnes dévotes : il revit son poëme avec un soin de prédilection et l'augmenta même de quatorze nouveaux chants. L'édition qu'il méditait, et qu'il voulait donner sous le titre de la *Christia-*

1 *Moniteur* du 14 germinal an VII.

*nide*, n'a pu paraître de son vivant et il est peu probable qu'elle puisse de sitôt voir le jour.

Toutefois. adouci par les sollicitations de Regnault de Saint-Jean d'Angely, et aussi peut-être par la condescendance de l'auteur qui avait donné, en 1802, une édition de ses œuvres, d'où la *Guerre des dieux* était exclue, Bonaparte approuva le choix de l'Institut qui, le 30 avril 1803, avait nommé Parny à la place de Devaines. Il semble que le poëte ait voulu témoigner au premier consul sa reconnaissance en publiant peu de temps après le fabliau de *Goddam*, où, sous le voile de l'allégorie, il applaudissait à ce projet d'une descente en Angleterre, dont alors le gouvernement et la nation, d'accord avec lui, étaient vivement occupés. Malheureusement cette composition froide, obscure, d'une lecture pénible, n'obtint pas, malgré le nom du poëte, la moindre popularité, et la preuve de zèle qu'il avait voulu donner fut à peu près inutile.

Au reste, s'il ne jouit pas alors des bonnes grâces de Bonaparte, qui fut si souvent prodigue de faveurs pour de moindres talents, il trouva de nobles amis et de puissants protecteurs dans le maréchal Macdonald et M. Français, de Nantes. Beaucoup d'hommes de lettres ont été protégés, aidés, servis par M. Français, mais aucun plus que Parny[1].

Nous emprunterons ici quelques phrases à M. Tissot

[1] Voir p. 372 et la note :« Parny eut effectivement un emploi ou le titre d'un emploi dans les bureaux de M. Français.

« M. Français, dit un biographe, avait admis dans les bureaux « des droits réunis une quantité considérable de gens de lettres « qui s'y occupaient fort peu des détails de l'administration. « C'était de la part du directeur une espèce de munificence tolé- « rée par le gouvernement de ce temps-là. Elle fit beaucoup de « partisans à M. Français, et peu s'en fallut qu'on ne le surnom- « mât le Mécène du XIX[e] siècle. Au nombre de ceux qui jouirent « de cette faveur, Parny fut en première ligne. »

qui a eu l'avantage d'être un des meilleurs amis de M. Parny, et le bonheur d'obtenir de l'Empereur pour le vieux poëte malade une pension de trois mille francs qui fut accordée avec bienveillance et bonne grâce.

« M. Français veillait sur Parny, dit M. Tissot, comme « sur un dépôt qui lui aurait été confié par la France. « Il s'informait de ses désirs ou de ses besoins avec une « tendre sollicitude. Il ne le protégeait pas, il le servait « et se croyait encore son obligé. Si l'égalité était quel- « quefois rompue entre eux, c'était par les témoignages « de considération, de déférence et presque de respect « que celui qui était puissant prodiguait à la personne « et au talent du favori des muses. Averti par un cœur « dont les inspirations sont si heureuses, il cherchait, il « inventait sans cesse quelque nouveau moyen de com- « plaire à Parny, et mettait dans ses bienfaits un à-pro- « pos, des précautions ingénieuses et une modestie qui « en doublaient le prix aux yeux d'un écrivain sensible, « délicat et fier. »

Les œuvres de Parny offrent, au reste, plus d'un témoignage de sa reconnaissance pour M. Français. Il dit dans l'envoi des *Rose-croix* :

Vous, l'homme intègre de notre âge,
A qui seul je dois mon loisir.

Ce poëme des *Rose-croix*, qui parut en 1807, finit la liste des grands ouvrages de Parny. Il est écrit avec sécheresse, la diction est trop souvent dure et sans clarté, et quelques pages, belles, très-belles même, n'ont pu le sauver de l'oubli. Dans la nouveauté, peu de lecteurs sans doute eurent la force de l'achever : aujourd'hui on ne le commence même pas, à moins que l'on n'étudie la littérature par profession et que l'on ne se fasse une sorte de devoir de connaître tout ce qu'ont produit les plumes fameuses.

Parny est mort le 5 décembre 1814, après une très-longue maladie, laissant dans la plus profonde affliction une veuve pleine de sensibilité, du commerce le plus agréable et le plus conciliant, qui, depuis douze ans, avait embelli sa vie, consolé ses afflictions et adouci par le charme des manières les plus aimables son humeur naturellement inégale et sévère. On dit que, depuis qu'elle l'eut perdu, elle ne fit que dépérir lentement. Elle a cessé de vivre dans les premiers mois de 1820.

# LXXXIV

## LES TRISTES

### OU TABLETTES D'UN SUICIDÉ

PUBLIÉES PAR CHARLES NODIER[1].

---

Voici du *sentimentalisme* germanique et du plus pur qui se fasse. Les opuscules que contient ce recueil ont été trouvés dans les poches d'un jeune homme qui se tua dans les bois de C...., près L...., *avec une petite lime neuve à manche de buis*. Il les écrivait dans ses promenades mélancoliques, et ils portent bien l'empreinte des funestes dispositions de son âme. Ce sont de courtes narrations, de petites scènes, les plus lugubres et les plus lamentables du monde, écrites quelquefois avec talent, mais dans cette manière descriptive et exaltée qu'un goût pur et classique n'approuve pas toujours. Ce suicidé faisait aussi des vers, mais bien inférieurs à sa prose. Son imitation du *Jugement dernier*, de Schiller, est boursouflée, tendue, obscure, et n'a rien du sublime de l'original, si pourtant il est vrai que l'original soit sublime. Une romance de la *blonde Isaure* m'a semblé fort mé-

[1] *Journal de l'Empire* du 19 juillet 1806.—Ce morceau montre avec quelle réserve les classiques accueillirent les pastiches anglo-allemands de Ch. Nodier, le parrain du romantisme. M. Sainte-Beuve, dans son bel article sur Ch. Nodier (*Portraits littéraires*), a été plus indulgent que M. Boissonade.

(*Note de l'Éditeur.*)

diocre. Elle est précédée d'une petite poétique du genre, où j'ai remarqué cette phrase singulière : « Il faut plus « que de l'esprit pour faire une romance, il faut de la « sensibilité, c'est-à-dire du génie. » Quelle misère que d'appliquer de si grands mots à de si petites choses ! J'approuve davantage ce qui suit : « Je ne connais rien d'ailleurs de plus pitoyable qu'une romance médiocre, et « j'ai peur que celle-ci ne soit pis encore. »

Je ne m'arrêterai point à relever minutieusement les défauts de cet ouvrage ; je n'indiquerai point les images exagérées ou fausses qu'il faudrait effacer, les expressions impropres ou néologiques qu'il faudrait remplacer ; je laisserai sans réfutation le paradoxe de la préface sur la littérature septentrionale : ce petit livre n'est pas d'une si grande importance littéraire que la critique s'en doive tant alarmer. J'y ai d'ailleurs trouvé un morceau qui, je l'avoue, me dispose beaucoup à l'indulgence, c'est celui qui a pour titre *les Méditations du Cloître*. Le *Suicidé* (ou M. Nodier), assis parmi les débris d'un monastère, réclame éloquemment contre la suppression totale des ordres religieux et peint avec chaleur les grands services qu'ils ont rendus à l'humanité.

« Si jeune encore et si malheureux, désabusé de la « vie et de la société par une expérience précoce, étran- « ger aux hommes qui ont flétri mon cœur, frustré « de toutes les espérances qui m'avaient séduit, j'ai « cherché un asile dans ma misère, et je n'en ai point « trouvé !.... Quand je vins à me rappeler ces associa- « tions vénérables que je devais voir si peu de temps et « regretter tant de fois ; quand je réfléchis sur cette ré- « volution sans exemple qui les avait dévorées dans sa « course de feu, comme pour ravir aux gens de bien jus- « qu'à l'espoir d'une consolation possible ; quand je me « dis, dans l'intimité de mon cœur : Ce lieu serait de- « venu ton refuge, mais on ne t'en a point laissé ; souffrir

« et mourir, voilà ta destination ! Oh ! comme elles « m'apparurent belles et touchantes, ces grandes pen- « sées qui préparèrent sans doute l'inauguration des « cloîtres !.... Voilà une génération tout entière à la- « quelle les événements politiques ont tenu lieu de l'é- « ducation d'Achille. Elle a eu pour aliments la moelle « et le sang des lions, et maintenant qu'un gouverne- « ment qui ne laisse rien au hasard et qui fixe l'avenir « a restreint le développement dangereux de ses facultés; « maintenant qu'on a tracé autour d'elle le cercle étroit « de Popilius, et qu'on lui a dit, comme le Tout-Puissant « aux flots de la mer : « Vous ne passerez pas ces limites, » « sait-on ce que tant de passions oisives et d'énergies « réprimées peuvent produire de funeste? Sait-on com- « bien est près de s'ouvrir au crime un cœur impétueux « qui s'est ouvert à l'ennui? Je le déclare avec amer- « tume, avec effroi : Le pistolet de Werther et la hache « des bourreaux nous ont déjà décimés. Cette géné- « ration se lève et vous demande des cloîtres. Paix « sans mélange aux heureux de la terre ! Mais malédic- « tion à qui conteste un asile à l'infortune! Il fut sublime » le premier peuple qui consacra au nombre de ses in- « stitutions un lieu de repos pour les malheureux. Une « bonne société pourvoit à tout, même aux besoins de « ceux qui se détachent d'elle par choix ou par néces- « sité..... »

Quoique ce langage soit prêté à un homme qui ne voit plus que le suicide pour échapper aux maux qui l'accablent, on ne peut nier qu'il exprime des idées justes. Il n'est plus aujourd'hui d'asile aux malheureux que la mort. L'homme que persécutait une infortune sans remède, dont l'âme était aigrie par d'affreuses injustices, ou abattu par de longs chagrins, dont la misère menaçait la vie, que les puissants dédaigneux rejetaient, que ses amis avaient abandonné, qui enfin n'avait plus

d'asile dans la société ; cet homme désespéré pouvait autrefois échapper à ses maux sans sortir de la vie : les monastères lui étaient ouverts. Là, parmi les solitudes du cloître et sa religieuse tranquillité, il voyait la violence de ses passions se changer en un calme mélancolique et doux : les plaies profondes de son âme se fermaient; il recouvrait sa vigueur morale et même la recouvrait plus grande, car la solitude a la puissance merveilleuse d'étendre, d'élever et de fortifier les cœurs qui, l'ayant cherchée par amour ou par besoin, ont su la bien mettre à profit. Alors cet homme devenait utile à ses compagnons et à cette société même qu'il avait éprouvée si dure et si cruelle, mais contre laquelle, guéri désormais et plus sage, il ne conservait plus ni mépris, ni colère. Il annonçait dans les campagnes l'Évangile de Dieu, et en révélait les mystérieuses paroles aux petits enfants; ou bien, doué d'une plus haute éloquence, il instruisait les heureux du siècle dans les chaires des grandes cités. D'autres fois il allait aux déserts, appelant à la religion chrétienne, aux bienfaits de la plus saine morale et de la civilisation les peuplades sauvages de l'autre hémisphère. Avec d'autres facultés, il était autrement employé, mais il l'était toujours utilement. Il enseignait à la jeunesse les éléments des sciences et de la littérature, ou bien il se livrait, dans le silence de l'étude, à de longues et savantes recherches.

Aujourd'ui un tel homme est perdu. Rejeté de toutes parts, il faut qu'il périsse.

La femme jeune, malheureuse, n'a pas une meilleure destinée. Elle ne peut maintenant choisir qu'entre le désordre et la mort : il faut qu'elle meure ou qu'elle accepte les offres intéressées du vice. Si elle n'a plus ni jeunesse, ni beauté, son danger ne sera pas moindre : elle n'inspirera plus de pitié, n'inspirant plus d'amour. Elle avait dans les cloîtres une retraite honorable et

sûre, un asile toujours ouvert à ses douleurs; il ne lui reste plus que le désespoir et la mort. Les innombrables victimes des misères de ce temps, qui ont rejeté furieusement le fardeau d'une vie pleine d'une incurable amertume, vivraient peut-être encore aujourd'hui, si les monastères n'eussent pas été indistinctement renversés avec toutes les autres institutions religieuses et monarchiques.

Je crois bien que quelques sophistes vont à ceci sourire d'une grande pitié : ils répéteront de vaines déclamations depuis longtemps usées, et, amplifiant avec malignité quelques abus aisés à corriger, ils dissimuleront les nombreux avantages que la religion, l'humanité, les lettres, l'agriculture tiraient des monastères et pourraient en tirer encore. Qui peut douter (pour en citer un exemple), que si tant de vastes solitudes, couvertes de sables et de bruyères, étaient aujourd'hui données à des moines, leur active industrie ne couvrît en quelques années de belles et riches cultures ces landes maintenant stériles? L'abondance et la vie animeraient bientôt ces terres à présent désertes ou habitées par quelques paysans rares, malsains et misérables. Des villages se formeraient autour des naissantes abbayes, et ainsi s'accroîtrait la prospérité de l'Empire. Ces colonies intérieures, établies dans nos propres déserts, fertilisant notre sol, augmentant les produits de notre agriculture et de nos arts, fourniraient de nouveaux aliments à notre commerce. Il est un fait que personne ne peut contester : partout où s'est établi un monastère, là s'est élevé un village, et l'on ne parviendrait peut-être pas à citer un seul hameau d'une date plus récente que la formation du dernier couvent. Les frères de la Trappe, chassés de France et accueillis en Espagne, ont rendu fertiles les terrains qui leur ont été accordés, et le bien qu'ils ont fait leur survivra. La stabilité, caractère des ordres religieux, est

l'instrument le plus nécessaire pour opérer de grands défrichements.

Combien d'autres considérations je pourrais faire valoir ici ! Que de puissants souvenirs je pourrais réveiller en faveur de ces moines que les déclamateurs ont voulu ridiculiser et qu'il était plus sage de réformer que de détruire !

Mais pourquoi dirais-je faiblement ce que M. de Châteaubriand a dit avec tant d'éloquence et de force[1] ?

[1] Il est intéressant de voir M. Boissonade s'élever à des considérations d'un ordre si élevé. En général, il craint d'aborder les sujets qui ne sont pas purement littéraires : il redoute tout ce qui pourrait ressembler à la déclamation. Mais combien ces rares excursions en dehors de son modeste domaine nous donnent à regretter qu'il ne se les soit pas plus souvent permises ! Que d'élévation dans ses sentiments, et que d'indépendance vis-à-vis de l'opinion commune, au sujet de ces monastères dont il comprenait si bien le côté élevé et civilisateur !

Au surplus, il est juste d'observer que les regrets de M. Boissonade ne seraient plus fondés aujourd'hui : les pieux asiles que rappelaient ses vœux se sont multipliés assez pour enlever toute excuse au désespoir et au suicide ; quelques économistes même s'en sont émus. Du reste, en dehors de l'influence des couvents, les terres incultes semblent appelées à être régénérées, de nouvelles agglomérations d'habitants se forment chaque jour sous une autre influence, celle de l'industrie manufacturière.

*N. B.* — C'est cet article LXXXIV que nous avons annoncé par erreur comme devant être l'article LVII, lorsque nous l'avons rapproché, à la page 206, de l'article sur l'*Imitation* et de celui de *La Fontaine* traduit par Thomson.

(*Note de l'Éditeur.*)

# LXXXV

## AGRICULTURE ET BOTANIQUE [a]

### I

### BIBLIOGRAPHIE AGRONOMIQUE,

PAR M. DE MUSSET-PATHAY [1].

Jamais en France l'agriculture n'a été plus étudiée qu'à présent. Les possesseurs des terres s'occupent par eux-mêmes de l'économie rurale, dirigent les planta-

[1] *Journal de l'Empire* du 15 juin 1810. — M. de Musset-Pathay est aussi l'auteur d'une *Vie de Rousseau* estimée et qu'on ne cessera de consulter que lorsque M. Saint-Marc Girardin aura publié ses belles *Études* sur le même sujet. — Alfred et Paul de Musset sont les fils de ce littérateur instruit et distingué.
(*Note de l'Éditeur.*)

(*a*) [On ne lira pas sans intérêt deux articles sur l'*Agriculture chez les anciens* et sur les *Géoponiques*. Ils nous paraissent à leur place ici, plus qu'au tome Ier :]

### § Ier

### DE L'AGRICULTURE CHEZ LES ANCIENS

ET DU TRAITÉ DE DICKSON, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR L'ARCHITECTE PARIS.

(*Journal des Débats* du 6 pluviôse an II, 26 janvier 1802.)

« Les anciens, et le peuple romain, particulièrement, attachaient une extrême importance à l'agriculture. Les premiers

tions, président aux récoltes, cultivent les arbres, introduisent des espèces nouvelles, font des essais et des expériences. Les femmes même ne sont pas étrangères aux détails faciles de la culture. Il est de très-belles dames qui connaissent parfaitement tous les soins qu'exige le potager, et qui, se promenant autour des couches et des châssis, savent donner des ordres pleins d'intelligence. D'autres (et c'est le plus grand nombre) sont initiées aux mystères de la botanique, étudient Linné et de Candolle, ont des herbiers et des serres, et prononcent les noms les plus barbares sans les estropier et sans rire. Quelques-unes même, très-fortes ou très-hardies, décident entre Jussieu et le naturaliste suédois. C'est leur goût pour ces études innocentes, qui fait le succès de tant d'*Almanachs*, de *Recueils* et de *Flores*. Mais ce n'est point assez : bientôt les détails, même les plus arides, les plus rebutants de l'économie champêtre leur seront familiers. Une femme, connue par de nombrenx succès, a compilé pour l'usage des personnes du sexe toute une *Maison Rustique*,

rois de Rome firent leurs sujets soldats et laboureurs, et, dans les temps les plus glorieux de la République, nous voyons les plus grands hommes d'État occupés des travaux de la campagne.

« Cincinnatus labourait ses quatre arpents sur le Vatican, lorsque le héraut du Sénat vint lui annoncer qu'il était nommé dictateur. Serranus semait son champ, quand il apprit qu'il venait d'être élu consul, et, pour ne pas rappeler les exemples classiques de M. Curius, de Fabricius, de Regulus et de Valerius, Caton, célèbre par d'étonnantes victoires et plus encore par sa sévère censure, fut le premier cultivateur de son siècle.

« Les surnoms même des plus illustres familles de Rome furent pris des opérations champêtres : les Fabius, les Pison, les Lentulus, les Hortensius, les Stolon, les Cicéron, etc., avaient été ainsi nommés du genre de culture qu'ils avaient perfectionnée. Mais un trait qui prouve mieux que tout ce que je pourrais dire combien le gouvernement prenait alors d'intérêt aux progrès de l'agriculture, c'est qu'après la destruction de Carthage, le Sénat fit distribuer aux petits rois d'Afrique toutes les bibliothèques trouvées dans cette immense ville, et ne se réserva que le seul *Traité* de Magon *sur l'agriculture*, et, pour mettre cet utile ouvrage

et déjà les institutrices s'empressent de l'adopter pour leurs jeunes élèves[1].

Cette passion pour l'agriculture prit naissance vers le milieu du dernier siècle, lorsque les recherches des économistes tournaient les esprits vers d'utiles spéculations; il semble que depuis la révolution elle soit devenue encore plus vive, surtout plus générale. La raison de ce progrès n'est pas difficile à comprendre. J'emprunterai ici quelques paroles à l'estimable auteur de cette *Bibliographie :* « L'influence de la Révolution française s'est

à la portée de tout le monde, il le fit traduire du punique en latin par les plus habiles littérateurs.

« On a remarqué que le territoire de la République ne fut jamais plus fertile que dans ces premiers siècles. « Quelle pouvait être, « dit Pline, la cause de cette importante fertilité? C'est que les « champs étaient labourés par des généraux. La terre, sans « doute, s'ouvrait avec complaisance sous un soc couronné de « lauriers et conduit par des mains triomphales ; soit que ces « grands hommes donnassent à la culture le même soin qu'ils « donnaient à la guerre, et qu'ils préparassent la terre avec au- « tant d'exactitude qu'ils disposaient un camp...... »

« Il est naturel de penser que, dans un pays où l'économie rurale fut longtemps l'étude et l'occupation générale, un grand nombre d'écrivains durent en donner les préceptes, en développer la théorie, rendre compte des expériences faites, des découvertes nouvelles, ou indiquer les expériences à faire. Caton, Varron, Virgile, Pline, Columelle et Palladius sont les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous.

« Le temps n'a pas épargné davantage les ouvrages des Grecs. Varron en comptait cinquante de son temps. Mais le poëme d'Hésiode, les *Géoponiques*, et quelques préceptes épars dans les livres de Théophraste et d'un petit nombre d'autres auteurs sont aujourd'hui tout ce que nous possédons, et, sous le rapport de l'agriculture, la littérature latine est maintenant plus riche que la littérature grecque. Aussi M. Dickson a-t-il pris les écrivains latins pour base de son travail : il les cite toujours ; il ne cite qu'eux, et son ouvrage est même beaucoup moins un traité de

[1] Il s'agit ici de madame de Genlis qui, en 1810, avait publié un ouvrage intitulé : *la Maison rustique, pour servir à l'éducation de la jeunesse, ou Retour en France d'une famille émigrée.*

(*Note de l'Editeur.*)

« fait sentir sur les arts, sur les institutions, sur toutes « les parties de l'ordre social. L'agriculture n'en fut pas « exempte; mais peut-être dut-elle ensuite à cette dé« sastreuse anarchie un plus grand nombre de parti« sans. Fatigués de troubles, rassasiés de discussions « politiques, désabusés des illusions, reconnaissant l'er« reur dont ils étaient le jouet, quelques-uns de ceux « qui s'étaient jetés dans le tourbillon, cherchèrent le « repos à la campagne; d'autres y trouvèrent la paix « dans une inappréciable obscurité : tous oublièrent ou

l'agriculture des anciens, en général, que de celle des Romains en particulier.

« Les auteurs latins contiennent d'excellents préceptes sur les différentes opérations de la culture et le détail de beaucoup d'expériences applicables à la pratique moderne. Mais presque tous les propriétaires cultivateurs ignorent la langue dans laquelle ces préceptes sont écrits. Leur style, d'ailleurs, extrêmement obscur et difficile, exige absolument un commentaire fait par un homme qui soit à la fois érudit et cultivateur.

« Dans des éditions données par des professeurs qui ne savaient que le latin, souvent des endroits obscurs sont rendus plus obscurs encore par de mauvaises explications, par des corrections inutiles ou faites à contre-sens *.

« Le but de M. Dickson a été de choisir les passages qui pourraient aujourd'hui intéresser les cultivateurs, de les expliquer, de comparer ensemble les préceptes et les faits, la pratique ancienne et moderne, d'indiquer les améliorations possibles. Il réunissait les qualités nécessaires pour bien faire cet important travail, car à la science des langues classiques, il joignait celle de l'agriculture. On connaît de lui un ouvrage sur le système de culture propre à l'Écosse, qui passe en Angleterre pour un chef-d'œuvre.

« J'avais eu autrefois la pensée de traduire ce traité Son utilité et sa clarté m'avaient séduit, mais je ne voulais pas me borner à une simple traduction; je me proposais, à l'imitation de l'auteur qui avait comparé l'agriculture ancienne à celle de son pays, de comparer, dans des notes étendues, les procédés des fermiers français et ceux des cultivateurs latins. Mais quand il me fallut

* Je ne parle point de l'édition donnée récemment par M. Schneider. Je ne l'ai point encore lue; mais je ne doute point que l'éditeur qui joint à beaucoup d'érudition classique des connaissances étendues dans les sciences naturelles, n'ait surpassé les commentateurs qui l'ont précédé. Q

« leurs propres fautes ou celles des autres et goûtèrent « le bonheur des champs dans toute sa pureté. Obligés « de se livrer à des occupations champêtres, ils éprouvè« rent un charme inattendu, et ce qu'ils avaient d'abord « fait par nécessité, ils le firent bientôt par plaisir et par « goût. Telle est peut-être la cause ou l'origine de l'im« pulsion presque générale vers l'agriculture qui se fit « remarquer à la fin du dernier siècle. »

Il est résulté de cette tendance des esprits vers les études agronomiques, que l'on a écrit sans mesure et sans terme sur toutes les cultures, que les méthodes nouvelles, les essais, les journaux, les recueils de tout genre se sont multipliés à l'infini, et l'agriculture, comme toutes les sciences, est aujourd'hui tellement surchargée de livres, que leur seule nomenclature est devenue, pour un homme laborieux, l'objet de longues recherches et

commencer, je me trouvai si loin de savoir tout ce qu'il fallait, que j'abandonnai entièrement ce projet, en désirant vivement que quelqu'un plus habile que moi se chargeât d'un travail trop au-dessus de mes forces.

« L'auteur de la traduction que j'annonce ne s'est pas créé les difficultés qui m'ont arrêté ; il s'est contenté de traduire purement et simplement le texte anglais; il ne s'est même pas donné la peine de faire quelques petites notes pour réduire en mesures françaises les mesures anglaises dont s'est servi Dickson.

« Ainsi les *jugera* latins sont évalués en acres anglais et écossais, les *sesterces* en livres sterling, l'*hémine* est rapportée à la pinte anglaise et au *mutchkin* écossais, etc. Le traducteur devait penser qu'un traité d'agriculture n'est pas destiné à être lu par des savants, et que c'est en diminuer beaucoup l'utilité que d'en rendre la lecture obscure et difficile.

« Mais si le traducteur mérite quelques reproches, il mérite encore plus d'éloges, et ce qu'il a fait est plus important que ce qu'il a laissé à faire.

« L'ouvrage de M. Dickson est le traité le plus complet qui ait encore paru sur l'agriculture ancienne, et cette traduction est un véritable service rendu à l'agriculture moderne......

« Partout, M. Dickson rapproche les procédés modernes des procédés anciens, et, quand ils diffèrent, il fait voir en quoi les uns sont préférables aux autres. Pour prouver qu'il n'avançait rien

la matière d'un ouvrage considérable, j'ajoute, d'un ouvrage très-utile [1].

En effet, dans l'état actuel de la science, les cultivateurs ne peuvent connaître les livres écrits sur chaque partie de l'agriculture ; ils ont souvent besoin de renseignements et d'instructions qu'ils ne savent où chercher, parce que l'érudition leur manque et qu'ils n'ont pas le temps de l'acquérir. Un ami éclairé de leur art, plein de zèle, de dévouement et de patience a fait pour eux leurs recherches. Ils trouveront dans sa *Bibliographie* l'indication des livres anciens et modernes de tous les pays, sur l'agriculture, et même sur la science vétérinaire, la chasse et la pêche, qui tiennent si étroitement à l'économie domestique et au ménage des champs. Presque tous les titres sont accompagnés de notes qui offrent une courte analyse ou un jugement de l'ouvrage cité, ou

que sur l'autorité des textes, il a reproduit en note les passages entiers des classiques...... de sorte qu'on n'est pas obligé de s'en rapporter de confiance à l'auteur, ou d'aller consulter des livres assez rares et devenus chers.

## § II

### ABRÉGÉ DES GÉOPONIQUES

EXTRAIT DE L'ÉDITION DONNÉE PAR J. N. NICLAS, A LEIPSICK, EN 1781, PAR UN AMATEUR [M. CH. AMBR. CAFARELLI].

(*Journal de l'Empire* du 8 juillet 1812.)

« La Société d'agriculture de Paris avait paru désirer que quelqu'un traduisît les *Géoponiques*. L'auteur de cette brochure a cru

[1] Il semble que cet article soit écrit d'hier : le goût de l'agriculture sérieuse est toujours allé en se développant chez nous, et l'on peut dire que cette science mère vient d'entrer dans une nouvelle étape de progrès vraiment gigantesques; mais elle réclame sans cesse de nouveaux encouragements, car l'industrie, sa rivale, tend constamment à la dépouiller de ses forces vives : les bras et les capitaux. (*Note de l'Editeur.*)

d'excellents détails bibliographiques. Au catalogue des livres, succède celui des auteurs : ce n'est pas une simple liste alphabétique, mais une nomenclature biographique, dont plusieurs articles contiennent des recherches neuves et intéressantes. Une bonne table des matières termine le volume, et c'est une table qu'il faut lire, car elle est pleine de renseignements utiles et curieux. A la fin de mon extrait, j'en donnerai un exemple.

Il y a dans cette *Bibliographie* tout le talent qu'elle exigeait : une érudition littéraire qui n'est point com-

remplir parfaitement les vues de la Société en faisant un simple abrégé, un sommaire de l'ouvrage dont elle demandait une traduction. Les vingt livres qui composent l'ouvrage grec sont réduits à moins de cent cinquante pages. L'abréviateur y a trouvé tant d'absurdités, tant de recettes superstitieuses et ridicules, qu'il n'a pu s'imaginer qu'une pareille compilation méritât les honneurs d'une traduction complète.

« Pour faire cet abrégé, il s'est servi de la version latine, ne recourant au grec que quand l'expression latine ne lui semblait pas claire. Cette marche est étrange...... Les anciens qui ont écrit sur l'agriculture ne peuvent guère se lire sans commentaire. Il y a une foule de noms de plantes et d'instruments qui exigent des notes et des explications ; il y a des rapprochements à faire, des comparaisons à établir. Mais l'abréviateur s'est épargné cet embarras, parce que la Société d'agriculture, à qui l'ouvrage est destiné, en sait assez pour n'avoir pas besoin de commentaire. Je le pense bien de même ; mais alors il fallait ne le donner qu'aux membres de la Société, et ne pas l'offrir au public, pour qui il n'a pas été composé.

« Fidèle à ce système de concision, l'abréviateur s'est borné, dans sa préface, à quelques détails très-courts sur les *Géoponiques*, et ils ne sont pas tout à fait sans erreur. Je tâcherai, dans ce que je vais moi-même en écrire, d'être moins sec, plus instructif et plus exact. Mes sources seront les *Géoponiques*, les *Prolégomènes* de M. Niclas et la *Bibliothèque grecque* de M. Harles. J'ai aussi consulté un fort bon livre de bibliographie *, où je comptais trouver d'utiles renseignements ; mais l'article des *Géoponiques* est rempli de fautes ; c'est dans tout le volume le seul article, peut-être, qui ne soit pas bien fait.

« Constantin Porphyrogénète ranima, dans le xe siècle, les let-

* Évidemment c'est la *Bibliographie agronomique* de Musset-Pathay. (*Note de l'Éditeur.*)

mune, de l'exactitude, de la critique. Je la recommande aux cultivateurs, à tous ceux qui ont le bonheur de vivre aux champs et le bon esprit d'en aimer les travaux : elle mérite une place dans leur bibliothèque.

Mais ce livre que je vante, est-il donc complet? Est-il parfait? Non vraiment, il ne l'est pas, et il ne pouvait pas l'être. « On n'a jamais pu (c'est notre auteur qui « parle), on n'a jamais pu former le projet insensé de « faire une bibliographie complète, parce que rigoureu« sement parlant, l'entreprise est impossible. Personne

tres éteintes. Il eut de grands défauts, mais son noble zèle lui a mérité l'indulgence des historiens et la reconnaissance de la postérité. Il est auteur de quelques ouvrages utiles qui nous sont parvenus, et l'on dut à ses soins et à ses encouragements plusieurs compilations très-importantes. Il avait fait faire des extraits de tous les historiens. De cinquante-trois livres qui composaient ce vaste recueil, deux seulement nous ont été conservés, et encore ne sont-ils pas entiers. On y trouve de longs et précieux fragments de Diodore, de Dion, de Polybe, de Denys d'Halicarnasse, de Nicolas Damascène et de plusieurs Byzantins. Par son ordre, un certain Théophanes Nonnus fit un recueil de remèdes extraits des meilleurs livres de médecine ; nous l'avons encore, et le docteur Étienne Bernard en a donné une excellente édition. La compilation vétérinaire intitulée les *Hippiatriques* appartient aussi au règne de Constantin, et c'est par ses ordres qu'elle fut rédigée. Nous lui sommes encore redevables des *Géoponiques*. Ce mot, qui peut se rendre par les *Choses rustiques*, revient assez au titre *De Re rusticâ* que Caton, Varron, Columelle, Palladius, ont donné à leurs *Traités d'agriculture*.

« Les vingt livres des *Géoponiques* sont formés d'extraits pris de différents auteurs grecs et latins. Notre traducteur croit que les agronommes latins n'ont rien fourni à ce recueil, « si l'on en « excepte *peut-être* Varron. » Il dit *peut-être*, parce qu'il soupçonne que le Varron cité dans les *Géoponiques* n'est pas Marcus Terentius Varron, le plus savant des Romains, mais un vétérinaire grec nommé Tyrannius Varron. Une note de M. Niclas (p. LXXIV), mal comprise par le traducteur, a produit cette hésitation. Je l'engage à la relire plus attentivement : je l'engage aussi à jeter les yeux sur le chapitre premier du livre Ier. Il y verra le nom de Βαῤῥὼν ὁ Ῥωμαῖος, *Varro Romanus* « Varron le « Romain. » S'il veut ensuite prendre la peine de chercher le second chapitre du quinzième livre, il y trouvera Βαῤῥὼν ἐν

« n'a pu se flatter d'éviter des erreurs inévitables. Toute « bibliographie est susceptible d'améliorations et de « corrections ; la plus parfaite est celle qui ne pèche que « par quelques omissions. Ce serait donc de notre part « une folle prétention que de vouloir éviter l'erreur, et « de la part du lecteur une injustice que de l'exiger. »

Nous ne serons point injustes ; nous n'exigerons point de l'estimable auteur plus qu'il n'a pu faire ; mais comme il demande des observations, comme il promet de les recevoir avec reconnaissance, et même d'en faire usage dans un supplément, nous prendrons la liberté de lui soumettre ici quelques courtes remarques.

Il a oublié le *Traité du Seigle ergoté*, par Read (Metz,

ῥωμαίᾳ γλωσσῇ, c'est-à-dire « Varron qui écrit en latin. » Ces deux passages dissiperont sans doute son incertitude. J'ajoute que Varron n'est pas le seul auteur latin employé par le compilateur des *Géoponiques* : plusieurs fois il nomme Apulée et, au chapitre quatorzième du premier livre, il le désigne par l'épithète de Ῥωμαϊκός, *latin*. Ailleurs il cite Virgile.

« Ce compilateur se nomme Cassianus Bassus. Il avait écrit quelques livres d'agriculture que nous n'avons plus. Il était de Bithynie. On sait encore qu'il possédait plusieurs terres, et, bien différent de plusieurs spéculatifs qui écrivent sur le blé qu'ils ne sauraient pas distinguer d'avec le seigle, il avait la pratique de l'art dont il recueillait les préceptes.

« On ne peut pas douter que Cassianus ne fût chrétien : son siècle et son recueil même le prouvent assez. Cependant le traducteur a eu des doutes. Beaucoup de chapitres sont extraits d'auteurs païens, et il croit y voir une preuve du paganisme du compilateur. Assurément, cette manière de raisonner n'est pas excellente.

« Le traducteur se moque des recettes superstitieuses rapportées par Cassianus et, en cela, je trouve qa'il a grandement raison ; mais il a tort de croire que Cassianus soit lui-même absurde et superstitieux. S'il avait daigné lire avec quelque attention l'auteur qu'il traduisait, il aurait appris que Cassianus ne croyait pas un mot de toutes ces niaiseries, et qu'il ne les rapportait que par un excès d'exactitude. En voici la preuve formelle : Après avoir donné (XIII, v), d'après Apulée, une formule d'imprécations contre les rats, il ajoute : « J'ai écrit cela « pour ne pas avoir l'air de passer quelque chose ; mais je

1774, in-12). Le docteur Read croit que l'ergot est un poison de la plus affreuse activité. Il cherche à en prouver le danger par beaucoup de faits et d'expériences. Mais que l'on se rassure : M. Parmentier, dont l'autorité est si grande en ces matières, a, par d'autres expériences très-exactes, faites sur les animaux et sur lui-même, démontré que l'ergot est un aliment tout à fait innocent [1].

Voici d'autres livres omis : *Dissertation sur le jardinage de l'Orient*, traduit de l'anglais de Chambers (Londres, 1772, in-4°); — le *Grand Calendrier et Compost des bergers* (Rouen, in-4°); — *Dictionnaire des Chasses*, par Langlois (Paris, 1739, in-12); — *Manuel de Botanique* (Paris, 1764, in-12), par M. Duchesne.

« n'admets point toutes ces pratiques : à Dieu ne plaise! Je re» commande bien à tous mes lecteurs de m'imiter, et de ne pas « faire attention à ces contes ridicules. » Et ce n'est pas la seule fois qu'il fait cette remarque.

« Si ce court abrégé convient à la Société d'agriculture, il pourrait fort bien ne pas autant satisfaire beaucoup d'autres lecteurs. Ils auront toujours la ressource de consulter la vieille traduction d'Antoine Pierre : mais elle est rare; il n'y en a eu que deux éditions, et on ne les trouve pas quand on veut.

« Un autre traité du même genre, que la Société d'agriculture ne connaît peut-être pas, et dont elle pourrait demander aussi un extrait ou une traduction, c'est le *Géoponique* des Grecs modernes. Ce livre, sur lequel M. de Villoison a donné beaucoup de détails *, est si rare que M. Niclas, qui le chercha longtemps, ne put jamais se le procurer. Il a été composé vers le milieu du XVII^e^ siècle par Agapius, de Candie, moine du mont Athos. On en connaît trois éditions faites à Venise; une, entre autres, en 1779 : c'est celle que j'ai sous les yeux. Agapius a donné à son ouvrage le titre de *Géoponique*, parce qu'il y a rassemblé beaucoup de recettes *très-admirables* à l'usage des laboureurs et des jardiniers.

1 Aujourd'hui on n'oserait plus soutenir que l'ergot de seigle ne soit pas un poison violent. La question est définitivement jugée dans les ouvrages de MM. Trousseau, Littré, Bouchard et autres autorités médicales. Remarquons que l'ergot est le poison lui-même, le *seigle ergoté* est celui qui contient une quantité plus ou moins considérable d'*ergot*. (*Note de l'Éditeur.*)

* *Bibliothèque grecque*, tome VIII, p. 23.

On n'a point fait mention des mesures proposées par M. Dupont (de Nemours) pour la *conservation des grains* dans les années humides, ni de la dissertation allemande de M. Boettiger sur le *jardinage des anciens*, traduites par M. Bast dans le *Magasin Encyclopédique*, ni de quelques feuilles de M. Coupé de l'Oise, ni de la dissertation de Franz *de Asparago*, ni des trois Mémoires de M. Heyne (*Opusc.*, t. I) sur les Origines de la boulangerie et des plantes céréales.

Dans ces Mémoires de M. Heyne, j'ai remarqué plusieurs observations qui paraissent contredire cette opinion de Buffon (VIIe époque), que le froment n'est point un don de la nature, mais le fruit des travaux de l'homme et de son intelligence dans le premier des arts; que nulle part sur la terre on n'a trouvé de blé sauvage et que c'est évidemment une herbe perfectionnée par les soins de l'homme cultivateur. M. Heyne cite Bel, qui a trouvé le froment sauvage en Crète où les habitants le nomment *agriostari*, et Howel qui a vu le blé croître spontanément en Sicile; il ajoute que le sol de l'Islande produit aussi du blé sauvage, et, d'après le témoignage de Haller et de Riedesel, que l'orge et l'avoine naissent en Sicile sans culture. On dira peut-être que ces plantes sont les restes de quelques anciennes cultures, et voici même un passage de M. Poivre (p. 19), qui confirme merveilleusement cette conjecture : « Le froment, dit cet « homme de bien, le froment croîtrait à Madagascar dans « la même abondance que le riz. Il a été cultivé autre- « fois avec succès dans l'établissement que nous possé-

Il y a mêlé des recettes de médecine pour toutes les maladies; Mathiole, Castor Durante, et d'autres habiles médecins, sont les auteurs qu'il a consultés. Le style est assez mauvais, et mêlé de termes candiotes difficiles à entendre.

« Pour donner à la Société d'agriculture quelque idée du *Géoponique* d'Agapius, j'en extrairai un chapitre sur la manière de faire d'excellent vin sans vendange...... » Ω

« dions à la pointe méridionale de l'île, sous le nom de « Fort-Dauphin. On y trouve encore aujourd'hui de « beaux épis du froment qui y fut cultivé anciennement et qui, depuis que nous en avons été chassés, « s'est semé annuellement de lui-même et croît pêle-« mêle avec les herbes naturelles du pays. »

En admettant que le blé sauvage de Crète et de Sicile soit, comme celui de Madagascar, un reste d'anciennes cultures, il n'en sera pas moins prouvé, ce me semble, que le froment doit exister dans la nature tel ou à peu près tel que nous le connaissons. En effet, s'il était le produit perfectionné de notre industrie, il est sûr qu'en se resemant de lui-même il perdrait en très-peu de temps tous les avantages de taille, de force et de saveur que lui auraient donnés les soins du laboureur, et que bientôt il aurait repris les formes grêles et pauvres de sa nature primitive. Qu'on abandonne à elles-mêmes nos herbes potagères si douces et si succulentes, on les verra s'étioler, s'apetisser et devenir sèches, épineuses ou velues, coriaces et amères. Le blé éprouverait une altération pareille, s'il ne devait sa beauté qu'à la culture.

J'ai promis de prouver, par un exemple, l'intérêt qu'offre la Table même des matières. Je le prends à l'article *Vin :* « Il y a, dit notre auteur, une opinion assez « commune sur laquelle il est bon de donner quelques « éclaircissements. Elle est relative à la réputation du « vin de Suresnes, village situé sur le bord de la Seine, à « deux lieues de Paris. On croit communément que le « vin produit par les vignes plantées près de ce village, « a jadis été d'une bonne qualité, et que même il a paru « sur la table de nos rois. Voici ce qui a donné lieu à « cette opinion. Il y a aux environs de Vendôme, dans « l'ancien patrimoine de Henri IV, une espèce de raisin « que, dans le pays, on appelle *suren*. Il produit un vin « blanc très-agréable à boire, que les gourmets conser-

« vent avec soin, parce qu'il devient meilleur en vieil-
« lissant. Henri IV faisait venir de ce vin à la cour; il le
« trouvait très-bon. C'en fut assez pour qu'il parût déli-
« cieux aux courtisans, et l'on but, pendant le règne de
« ce monarque, du vin de *suren*. Il y a encore dans le
« Vendômois un clos de vigne qu'on appelle le Clos de
« Henri IV. Louis XIII n'ayant pas pour le *suren* la pré-
« dilection du roi son père, ce vin passa de mode et
« perdit sa renommée. Dans la suite on crut que c'était
« le village de Suresnes qui avait produit le vin qu'on
« buvait à la cour. La ressemblance des noms avait causé
« cette erreur. »

Pierre d'Andely, dans son poëme de la *Bataille des vins*, nomme Deuil, Montmorency, Marly, Argenteuil; mais il ne dit rien de Suresnes qui pourtant est dans le voisinage: cela peut prouver qu'au treizième siècle, Suresnes n'avait pas plus de mérite et de réputation qu'à présent. Je ne m'étonnerai plus désormais qu'un propriétaire d'excellents vignobles en Bourgogne ait transporté, sans le moindre succès, des plants de Suresnes sur les coteaux de l'Yonne.

## II

### PRINCIPES DE BOTANIQUE

PAR VENTENAT, BIBLIOTHÉCAIRE DU PANTHÉON [1].

Voici un livre daté de 1812, mais dont la véritable date est l'an III de la République. Les propriétaires en ont changé le titre et, à la faveur de cette petite finesse, ils veulent obtenir une annonce qui fasse sortir de leur arrière-magasin un reste d'exemplaires. L'annonce qu'ils désirent, la voilà faite: le titre et ces trois ou qua-

1 *Journal de l'Empire* du 17 mai 1812.

tre lignes y peuvent bien suffire, car l'on me dispensera sans doute, de m'étendre sans utilité sur un ouvrage déjà fort connu des botanistes, et pour lequel le nom de feu M. Ventenat est d'ailleurs une assez bonne recommandation.

Puisqu'il est question de botanique, je placerai ici un petit nombre d'observations qui ne seront peut-être pas sans quelque utilité [1].

J'ai remarqué plus d'une fois que les traducteurs et les commentateurs des poëtes classiques sont, en général, très-infidèles dans la manière dont ils rendent les noms des plantes. On ne peut guère exiger qu'un traducteur soit un botaniste consommé, qu'il compare les nomenclatures ancienne et moderne, ni qu'il éclaircisse les difficultés qu'elles présentent; mais ne pourrait-on pas désirer qu'il consultât, au moins, les auteurs qui ont traité de la botanique ancienne et qu'il profitât de leurs travaux?

Ovide, dans l'*Art d'aimer* (III, v. 689), fait en ces termes la description du bocage où Procris, jalouse d'une rivale imaginaire, fut tuée par son amant :

> Silva nemus non alta facit : tegit arbutus herbam ;
> Ros maris et lauri nigraque myrthus olent.
> Nec densæ foliis buxi fragilesque myricæ,
> Nec tenues cytisi, cultaque pinus abest.

Ce qu'un traducteur récent a rendu de cette manière : « Des arbrisseaux forment un bocage délicieux : l'arboi-

[1] Ce que M. Boissonade va dire doit avoir toute autorité, non-seulement parce qu'il est encore dans son domaine de la philologie, mais aussi parce qu'il était très-instruit en botanique, et s'il n'a rien écrit sur cette matière qu'il aimait beaucoup, ça été encore modestie de sa part. Aussi nous regrettons de ne pouvoir donner, faute d'espace, une étude comparative des méthodes de Linné, de Jussieu et de Candolle, à propos de la *Flore française* de MM. de Lamarck et de Candolle. (Voir *Journal de l'Empire* du 11 octobre 1806.)

(*Note de l'Éditeur.*)

« sier, le romarin, le laurier et le myrte répandent à « l'entour leur aimable parfum. On y rencontre des « touffes de buis, des tamarins, l'humble cytise et le pin « dans sa parure. » Sans m'arrêter à cette légère faute : *arboisier* pour *arbousier*, je demanderai si *myrica* est le *tamarin*. Cela me paraît impossible. Il s'agit d'un bosquet, d'une espèce de fourré d'arbrisseaux fort bas. Le tamarin est un fort grand arbre. C'est *tamarix* qu'il fallait écrire. M. Planche, dans son *Dictionnaire grec*, et M. Noël, dans son *Dictionnaire latin*, ne s'y sont pas trompés : ils n'ont eu garde de confondre deux plantes aussi différentes de nature et de taille que le tamarin et le tamaris. Le *myrica* des anciens est le *tamarix gallica* de Linné : c'est un arbrisseau de six à huit pieds, dont les feuilles petites, courtes et pointues ont une sorte de ressemblance avec celles des cyprès et des bruyères [1]. De cette ressemblance est née une autre erreur : quelques interprètes ont traduit *myrica* par *bruyère*. Au commencement de la première idylle de Théocrite, je lis dans la traduction de M. de Chabanon : « Berger, assis « au bord de ces fontaines, non loin de ces *bruyères*, et sur « le penchant de la colline, veux-tu jouer de la flûte ? » Le mot *bruyères* est la plus petite faute du monde ; mais ce n'est pas la seule. Il y a de plus dans ce passage un contre-sens énorme, d'où résulte une difficulté considérable, car le berger de M. de Chabanon se trouve assis à la fois sur le penchant de la colline et au bord de ces fontaines. J'essayerais de traduire : « Je te le demande « au nom des nymphes : chevrier, veux-tu t'asseoir ici, « près de ce tertre incliné qu'ornent des tamaris ? veux-« tu jouer de la flûte ? » Il faut, autant qu'il est possible, quand on traduit les poëtes, copier fidèlement la partie

[1] Voyez Schreber, sur *Théocrite*, I, 13, et la *Flore* de MM. de Lamarck et de Candolle. Ω

descriptive. Les poëtes sont peintres, et l'on sent bien que pour l'effet pittoresque, une colline couverte de bruyères n'est pas la même chose qu'une colline couverte de tamaris.

Ce passage d'Ovide me fournira une autre remarque. Qu'est-ce que le *cytise* dont il est si souvent parlé dans les auteurs grecs et latins ? Nous savons que cette plante était un excellent fourrage pour les bestiaux. Elle donnait aux vaches beaucoup de lait. Les fromages de l'île de Cynthos, où le cytise abondait, étaient renommés par toute la Grèce, et se vendaient fort cher. Les chèvres l'aimaient passionnément; Virgile l'a dit après Théocrite :

Florentem cytisum sequitur lasciva capella [1].

Dans ce vers, un traducteur a rendu *cytisum* par *marjolaine :* c'est une erreur assez grave. Il fallait conserver le mot *cytise* qui est doux et que l'usage a consacré. Les botanistes qui, après la renaissance des lettres, cherchèrent à retrouver les plantes des anciens, furent très-embarrassés pour déterminer l'espèce du cytise. Enfin, Barthélemi Maranta s'étant procuré des semences recueillies en Grèce, cultiva dans son jardin le véritable cytise. La plante fut appelée, de son nom, *cytisus Marantæ*, et elle avait exactement tous les caractères du cytise décrit par les anciens. Ce cytise de Maranta est le *medicago arborea* de Linné [2], la *luzerne* en arbre, joli arbuste qui croît naturellement dans tout le midi de l'Europe. Le *cytisus* est donc une espèce de luzerne. Je crois pourtant qu'il doit être permis aux traducteurs de garder

[1] Voyez, pour les autorités, Martyn sur les *Géorgiques*, II, 431. et Sprengel, *Antan. botaniq.*, I, c. 3.— M. Sprengel paraît avoir ignoré qu'avant lui Swizer avait écrit en anglais une dissertation sur le *cytisus* des anciens.

[2] Schreber sur *Théocrite*, V, 128; Sprengel, *Ant. botan.*, I, § 58.

le mot *cytise*, à cause de son élégance et de son harmonie; mais, s'ils se piquent d'exactitude, ils feront bien de mettre en note le nom linnéen, et ce soin est d'autant plus nécessaire, qu'il y a dans la nomenclature moderne un genre *cytisus* qu'il ne faut pas confondre avec le *cytisus* classique.

Il reste encore plus d'une observation à faire sur les vers d'Ovide qui jusqu'ici m'ont servi de texte. Un pin cultivé (*pinus culta*) placé parmi les arbrisseaux, offrirait seul une abondante matière pour une longue discussion; je l'effleurerai en peu de lignes.

Saumaise, homme prodigieux, qui savait tout ce que l'on peut apprendre, a proposé de lire *tinus* au lieu de *pinus*. Heinsius, s'imaginant que *tinus* était synonyme de *laurus*, rejeta cette conjecture; il prétendit qu'Ovide, qui avait déjà nommé le laurier, ne pouvait pas l'avoir nommé deux fois. Mais *tinus* est une espèce de viorne, le *viburnum tinus* de Linné, notre *laurier-tin*, arbrisseau très-commun en Italie, et qui résiste même à nos hivers: ce n'est pas du tout le laurier. La conjecture de Saumaise est défendue d'ailleurs, et par la nature même du passage qui semble exiger le nom d'un arbrisseau, et par plusieurs autres exemples de permutation entre *pinus* et *tinus*. Les copistes ignorants, qui connaissaient fort bien le mot *pinus*, le mettaient à la place de *tinus* qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils prenaient pour un barbarisme. M. Sprengel, dont l'autorité est considérable en ces matières, préfère *tinus* [1]. Le laurier-tin était probablement alors cultivé dans les jardins, à cause de sa beauté, comme il l'est encore aujourd'hui, et de là l'épithète de *culta* que lui donne Ovide.

Une autre question de botanique ancienne que je toucherai, puisque cette occasion se présente, c'est de sa-

[1] Heinsius sur Ovide, *De arte amat.* III, v. 693.—Sprengel, *Ant. bot.* I, § 57.

voir quelle est la plante que les classiques appellent *hyacinthus*[1].

Elle naquit, selon Ovide (*Métam.* X, v. 212), du sang d'Hyacinthe, et Apollon *la marqua de ses gémissements :*

> Ipse suos gemitus foliis inscribit, et AI AI
> Flos habet inscriptum. . . . . . . . . .

Avant Ovide, Moschus, dans son *Élégie sur la mort de Bion,* avait parlé de ces lettres AI AI, tracées sur les pétales de l'hyacinthe. D'autres poëtes en parlent aussi, et Pline confirme par son autorité ces témoignages poétiques[2]. L'hyacinthe avait la forme du lis, mais non pas sa couleur : il était noir, et d'un noir violet, ce qui lui a fait donner le nom de *purpureus*, *ferrugineus*. Souvent, dans les auteurs anciens, les cheveux noirs sont appelés des *cheveux d'hyacinthe*[3], et Milton, à l'imitation des classiques, classique lui-même, orne le front d'Adam de boucles d'hyacinthe, *hyacinthin locks*[4].

Quelques botanistes ont cru retrouver l'hyacinthe dans l'iris, d'autres dans le glaïeul; mais ces plantes n'ont point assez de conformité avec la description faite par les anciens. Martyn pense que l'*hyacinthus* est le lis martagon ; feu M. Cels était de cet avis, et je me rappelle avoir vu, dans son beau jardin, un martagon dont les pétales légèrement rayés offraient, ou semblaient offrir, les lettres AI AI qui sont le caractère essentiel de l'*hya-*

[1] En 1798, M. Boissonade se moquait agréablement de ceux qui faisaient cette recherche. Voir sa préface d'*Aristænète* dans notre tome Ier, p. 162. Nous signalons cette petite contradiction que quatorze ans d'érudition expliquent et justifient et dont nous sommes loin de nous plaindre puisqu'elle nous vaut ce joli article. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Les passages ont été recueillis par Heinsius sur Ovide, *l. c.*, et par Martyn sur Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 183. Ω

[3] Voyez la note sur *Philostrati Heroica*, p. 475. Ω

[4] *Paradise Lost*, IV, v. 301, avec la note du docteur Newton et celle de L. Racine. Ω

*cinthus*. Mais l'on trouve aussi ces mêmes lettres assez nettement marquées sur la fleur du pied d'alouette, le *delphinium Ajacis* de Linné, et presque tous les botanistes s'accordent à croire que le pied d'alouette est l'antique *hyacinthus*.

Il se présente une difficulté. Les anciens ont, ce me semble, connu deux espèces d'hyacinthe, et les ont presque toujours confondues dans leurs récits : l'une était née du sang d'Hyacinthe, l'autre du sang d'Ajax. Pausanias (I, ch. 35) les a soigneusement distinguées. Il dit que la fleur d'Ajax est blanche, rosée, que sa tige et ses feuilles sont plus petites que celles du lis, et qu'elle porte, comme l'hyacinthe, des lettres écrites. Ne pourrait-on pas supposer que le martagon, qui est une espèce de lis, qui communément est blanchâtre ou rougeâtre, qui offre une apparence de lettres, est la fleur d'Ajax, et que le *delphinium Ajacis* de Linné, qui est souvent d'un bleu légèrement noir, qui porte aussi les lettres AI, AI, est la fleur d'hyacinthe?

Si les traducteurs des anciens ne rendent pas toujours avec exactitude les noms des plantes, les traducteurs des livres modernes s'y trompent aussi, et ils semblent bien moins excusables. On traduit souvent le mot anglais *potatoe* par patate ; mais le *potatoe* est tout simplement notre pomme de terre. Un critique a reproché au traducteur du *Voyage de Parkinson*, d'avoir traduit le *plantain-tree*, par le mot français *plantain*, ce qui donne aux lecteurs une idée fausse : le *plantain-tree* est le bananier. Puis il ajoute : « Louis Racine traduit de même le « mot *plantain-tree;* il fait un plantain du bananier sur « lequel Satan, transformé en cormoran, se repose. » Pour moi, je n'ai rien vu de semblable, ni dans Milton, ni dans Racine. Satan se repose sur l'arbre de vie et non sur un bananier (IV, v. 196), et Racine traduit fort exactement : « Satan prend son vol, et, s'arrêtant à l'arbre le

« plus haut de tous, à l'arbre de vie, il s'y posa sous la « figure d'un cormoran. » Mais il fait sur ce passage une note dont la singularité passe toute expression : « Le « poëte, dit-il, lui fait prendre cette figure, parce que ce « poisson vorace est un destructeur. » Cette bévue est si prodigieuse, et ce style si étrange, que je suis très-persuadé que l'imprimeur a commis ici quelque énorme faute, et que c'est lui seul qui a métamorphosé un oiseau en poisson[1].

[1] M. Boissonade est ici un peu trop sévère pour Louis Racine dont on pourrait défendre, non pas le style, mais l'explication, en disant que d'un *oiseau nageur* à un *poisson*, il n'y a pas bien loin, et qu'en faisant du cormoran un *destructeur*, il a suivi la tradition de La Fontaine dans sa fables des *Poissons et du Cormoran* (I, 4). (*Note de l'Éditeur.*)

# LXXXVI

## GRAMMAIRE[1]

### I

### PRINCIPES RAISONNÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE, PAR J. B. MORIN [2].

Comme quelques charlatans ont récemment trouvé moyen de porter leur mauvais esprit et leurs niaises gentillesses jusque dans l'étude sérieuse de la Grammaire, il ne sera pas hors de propos de parler avec une certaine étendue d'un bon livre qui vient de paraître sur cette matière. La langue française n'y est point enseignée en vers détestables, sur des airs de pont-neuf;

[1] Les articles de M. Boissonade sur les ouvrages de Grammaire sont très-nombreux; nous en avons choisi les six principaux, en y rattachant des observations détachées des autres.

Sur le mot *Grammaire* lui-même, nous trouvons, à la date du 13 mai 1809, une juste critique du sens que lui donne M. Collin-d'Ambly, très-loué d'ailleurs :

« Le mot *Grammaire*, dit M. d'Ambly, selon son étymologie « grecque, signifie *caractères d'écriture*. » Mais *Grammaire* ne signifie pas plus *caractères d'écriture* que *musique* ne signifie *muse* et que *Rhétorique* ne signifie *parole*. Γραμματική est en grec un véritable adjectif, avec lequel on sous-entend τέχνη, ou σοφία, ou ἐπιστήμη et il faut le traduire par *la science des lettres*. En latin, de même, *grammatica* est un adjectif qui n'est substantif que par ellipse : le complément est *ars* : *ars grammatica*. »

[2] *Journal de l'Empire* du 3 février 1807.

l'auteur n'a pas eu la prétention déplacée de vouloir être plaisant sur un sujet grave : il a senti qu'il n'y avait pas le mot pour rire dans les préceptes de la Grammaire ; que toutes ces méthodes nouvelles étaient des inventions misérables, bonnes tout au plus à rendre les inventeurs ridicules, et, suivant sagement l'ancienne manière, il a parlé de Grammaire en grammairien et non pas en chansonnier. Un tel mérite n'eût pas autrefois été digne de remarque; mais aujourd'hui que quelques gens semblent s'appliquer à dénaturer tous les genres, il faut en parler, il faut le louer.

M. Morin s'est déjà fait connaître avec avantage par son *Dictionnaire des mots français tirés du grec*, et j'en ai dit tout le bien que j'en pensais [Voy. nº LXXXVII-[1]]. Le public ne paraît pas en avoir jugé moins favorablement ; cette nouvelle Grammaire ne pourra qu'ajouter à l'estime qu'il a déjà pour les talents de M. Morin.

L'auteur a sur les verbes une théorie particulière, dont la simplicité et la vraisemblance m'ont frappé. Il a pensé que puisque nous ne pouvons exister que de deux manières, ou en agissant, ou en étant dans une position inactive quelconque d'âme et de corps, il ne peut, non plus, y avoir que deux sortes de verbes qu'il appelle verbes d'*action* et verbes d'*état*. D'après ce principe, il supprime la nomenclature embarrassante et confuse des verbes pronominaux, réfléchis, impersonnels, neutres, passifs. En effet, ces différentes espèces, imaginées par les grammairiens, peuvent facilement être ramenées à l'une des deux classes générales d'*action* ou d'*état*[1].

[1] Cette distinction entre l'*état* et l'*action* se retrouve, avec une autre application, à l'égard des adjectifs verbaux. M. Boissonade admet avec M. Bertrand (*Raison de la syntaxe des participes*. Voy. 9 août 1809) que, lorsque le participe présent exprime plutôt une habitude qu'un fait, plutôt un *état* qu'une *action*, il est alors un véritable adjectif. Ainsi il admet, avec Fénelon, « des cordages « *flottants* sur la côte » (V. ci-dessus, p. 245), et, avec Crébillon,

Il est évident, par exemple, qu'il n'y a point en français de véritables *passifs*. Les Grecs, les Latins, les Hébreux avaient des verbes passifs qui, sous des terminaisons variées, formaient une conjugaison bien distincte et bien prononcée: mais en français, le verbe appelé passif n'est autre chose que le verbe *être* conjugué avec le participe, de sorte que, rigourousement parlant, *je suis aimé,* n'est pas plus un verbe passif que *je suis bon* ou *je suis malade*.

Les verbes *courir*, *marcher* et autres pareils, qu'on appelle *neutres*, se placent naturellement parmi les verbes d'action. Ce sont des verbes actifs sans régime *déterminé*. Les verbes réfléchis, *je me blesse, je me trompe,* etc., sont aussi de véritables actifs, où le même être produit l'action et en devient l'objet. Les verbes pronominaux *je me repens, je m'écrie*, etc., ne sont pas moins faciles à ranger parmi les verbes ou d'état ou d'action.

Le peu que je viens de dire suffit, ce me semble, pour montrer que cette méthode simplifie extrêmement l'étude si difficile des verbes français.

Quant aux autres parties, je n'y ai pas trouvé d'idées très-nouvelles; mais elles sont traitées avec exactitude et clarté. En général, cette Grammaire m'a paru bien faite.

« des étendards *flottants*. » A ce sujet, il réprimande un imprimeur qui met : « Bibliothèques *appartenant à*..... » en dépit de l'auteur qui avait écrit *appartenantes*.

Dans ce système, les deux grammairiens sont amenés à critiquer dans le *nouveau* Code l'expression *ses ayant-cause* : ils voudraient *ayants*-cause; mais s'ils avaient parcouru le Code qu'auraient-ils dit de ce français : « Si la chose *est périe*... Si « toutes deux *sont péries*... Dans le cas où la chose *fut périe*... « (Code Nap., art. 1193, 1194, 1195, 1302 et 1601), » et ailleurs : « Le mot *meuble* ne comprend pas... il *ne* comprend *pas aussi*... « (Art. 533). »

(*Note de l'Editeur.*)

## II

### GRAMMAIRE DES GENS DU MONDE

OU LA LANGUE FRANÇAISE ENSEIGNÉE PAR L'USAGE,

PAR PHILIPON DE LA MADELEINE[1].

Ce titre ne paraît pas très-heureusement imaginé, car il ne donne pas bonne opinion du livre, ni même du jugement et de la raison de l'auteur. Qu'est-ce, en effet, que la Grammaire *des gens du monde?* Y a-t-il donc pour eux une Grammaire qui ne soit pas celle des gens de lettres, ou de tous ceux qui veulent parler et écrire le français correctement? Mais ne nous arrêtons pas au titre, quand il y a tant de choses à dire sur le livre.

M. de la Madeleine a de singulières idées. Il prétend que la Grammaire est fastidieuse, que c'est un labyrinthe effrayant, et qu'elle ne peut être étudiée que par des hommes prodigieusement raisonnables et laborieux, ou par des enfants qui ont peur d'être mis en pénitence. D'où il conclut « qu'il n'est point nécessaire de la suivre « dans sa folie, ni d'en développer l'ennui. » Cette belle conclusion est appuyée sur un passage de M. Bernardin de Saint-Pierre, qui effectivement condamne la Grammaire et soutient que l'*usage* est le seul maître dont on ait besoin. Malheureusement, M. de Saint-Pierre, qui est d'ailleurs un écrivain très-spirituel et très-élégant, ne passe pas pour avoir raisonné sur l'éducation beaucoup mieux que sur la physique. Le témoignage de Vaugelas serait en cette matière d'une tout autre importance; mais M. de la Madeleine se trompe, s'il croit avoir Vaugelas pour lui. Les passages qu'il cite ne sont pas bien appliqués. Vaugelas a pu, il a dû même accorder beau-

[1] *Journal de l'Empire* du 24 octobre 1807.

coup à l'usage. Mais il n'en faut pas conclure qu'il n'ait reconnu de lois que celles de l'usage, et qu'il ait méprisé la Grammaire, pour laquelle il a travaillé si longtemps[1]. Voilà pourtant ce que M. de la Madeleine voudrait nous persuader. Selon lui, l'habitude de lire les phrases et de les entendre, l'*usage*, en un mot, suffit pour apprendre la langue.

Mais il y a dans cette méthode si abrégée, si simple, si facile, une petite difficulté : c'est de constater le *bon* usage. Pour y parvenir, M. de la Madeleine n'a pas vu de meilleur moyen que de recueillir, sur les locutions principales de la langue, les décisions des plus habiles écrivains, et il a fait un Dictionnaire de 260 articles, où Vaugelas, d'Olivet, Girard, Voltaire, etc., sont copiés textuellement. Cette compilation est en elle-même très-utile, et on pourra, en général, la consulter avec fruit; mais il ne fallait la donner que pour ce qu'elle est, et surtout ne pas s'imaginer, ni vouloir persuader aux autres qu'il suffise de la lire pour apprendre le français.

Cette théorie sur l'usage est si fausse de tout point, que l'auteur, tout intéressé qu'il était à la bien défendre, n'a pu s'empêcher, dès les premières pages, de se mettre en contradiction avec lui-même. Malgré tout ce qu'il avait dit de l'inutilité de la Grammaire, il a été forcé d'en donner quelques notions qu'il appelle *essentielles*, et la force des choses l'a conduit à parler des conjugaisons. Mais y a-t-il rien de plus grammatical, de plus métaphysique que les conjugaisons? Et pourtant, le moyen de s'en passer? Cette difficulté était grande. M. de la Madeleine s'en est

[1] Sur la doctrine et la méthode de Vaugelas, il n'y a qu'à lire la judicieuse et très-élégante *Thèse* du regrettable M. Moncourt: c'est un des meilleurs morceaux de critique universitaire contemporaine : il mériterait mieux qu'une popularité scholaire; ce serait une introduction parfaite à une réimpression de Vaugelas. (*Note de l'Editeur*.)

tiré comme il a pu, en mettant les conjugaisons *en note:* « Je crois convenable, dit-il avec un peu d'embarras, « d'en montrer au moins un échantillon. »

Cette nécessité où M. de la Madeleine s'est vu réduit, lui prouvera, s'il y veut réfléchir, combien toutes ses idées sont erronées. Il rejette la Grammaire, et dans le livre même qu'il écrit pour la renverser, il est forcé de l'établir: c'est que, l'usage lui-même est soumis à la Grammaire; c'est que sans cet empire universel des règles et des éléments, le langage deviendrait barbare et inintelligible. Il est bien vrai que quelques phrases, quelques locutions peu nombreuses, paraissent contredire les principes et ne peuvent être que difficilement expliquées par les règles ordinaires, mais il faut les regarder comme des exceptions qui ne peuvent changer les lois du langage, ni les détruire. Chaque langue a ses idiotismes plus ou moins singuliers, mais n'en a pas moins une Grammaire certaine établie, et d'après son génie particulier et d'après la logique générale.

En parcourant le Dictionnaire utile que M. de la Madeleine a joint à l'exposé de cette théorie si peu philosophique, j'ai fait quelques observations que je soumets aux grammairiens et que je soumettrais à M. de la Madeleine lui-même, s'il ne paraissait pas si ennemi de toute discussion grammaticale.

M. de la Madeleine a reçu une décision de l'abbé Girard qui prétend que c'est une faute *assez considérable* de dire *je suis allé le voir :* il faut dire, selon lui, *j'ai été le voir*. Quelques pages plus bas l'auteur adoptera le sentiment de Th. Corneille et de Voltaire, qui condamnent la locution vulgaire *je fus le voir*. Ces deux opinions ne sont-elles pas contradictoires ? L'Académie, qui peut décider, est favorable à l'abbé Girard. Mais quelle que soit l'autorité de l'Académie et mon respect pour elle, il me semble que l'avis de Voltaire est ici préférable. En effet,

**pourquoi quelques temps du verbe *être* seraient-ils admissibles dans le sens d'*aller*?—*J'ai été*, *je fus*, pour *je suis allé*, *j'allai*, sont de véritables solécismes. L'usage a pu les consacrer dans la conversation, ils ont passé de là dans quelques livres; mais il faut oser s'élever contre l'*usage*, quand il tend à corrompre la langue [1]. Si ces ridicules mots : *conséquent*, *plus majeur*, venaient à réussir tout à fait, faudrait-il donc que ceux qui parlent bien, fussent condamnés à s'en servir, parce que ce serait l'usage de ceux qui parlent mal [2]?**

[1] M. Boissonade revient à plusieurs reprises sur cette mauvaise locution *je fus* pour *j'allai*, notamment dans les articles du 2 janvier 1809, et surtout du 30 mai 1810, où il s'exprime ainsi :

« Ce que l'abbé Fabre dit de l'emploi de certains temps du verbe *être*, pour ceux du verbe *aller*, m'a paru très-bien raisonné; il confirme pleinement ce que j'ai plus d'une fois écrit dans cette feuille contre la prétendue synonymie que l'Académie et quelques grammairiens trouvent entre *j'ai été*, *je fus*, et *j'allai*, *je suis allé*. Comment est-il possible que *être* et *aller*, qui expriment les idées contradictoires et diamétralement opposées de station et de mouvement, soient jamais synonymes et puissent s'employer indifféremment l'un pour l'autre? S'il faut absolument se soumettre à l'usage et recevoir ces locutions, *il a été à Rome*, *j'ai été à l'Opéra*, au moins expliquons-les par l'idée de *séjour*, et non par celle de voyage. *J'ai été à Rome* voudra dire uniquement, *j'ai demeuré à Rome*, et non pas *j'ai fait le voyage de Rome*, tout comme *je suis à Rome*, *je serai à Rome le mois prochain* signifient, *je demeure à Rome*, *je me trouverai à Rome*. Pour *être* à Rome, il faut y *être allé*, cela est vrai : mais cette idée de déplacement n'est pas absolument enfermée dans *j'ai été*, elle n'est qu'une conséquence du sens général de la phrase. Il est si difficile de corriger les erreurs, que je n'ose croire que l'abbé Fabre soit plus écouté que Voltaire et d'autres écrivains qui ont déjà condamné ces mauvaises locutions. [V. t. I, p. 356] Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'abus va chaque jour s'augmentant, et maintenant on dit *j'ai été*, même dans le sens moral. Un homme d'un grand mérite n'a pas craint d'écrire tout récemment, qu'on *a été jusqu'à soupçonner* Démosthène de faiblesse. » Ω

[2] Nous lisons dans le même article du 30 mai 1810 :

« J'ai vu avec plaisir que M. Fabre adopte le sentiment de Voltaire sur l'emploi de la préposition *vis-à-vis*, qu'il restreint à

Sur *aucun*, M. de la Madeleine copie, sans restriction, l'abbé d'Olivet qui prétend que ce pronom n'a point de pluriel. L'Académie convient, il est vrai, que ce pluriel est rare, mais elle en cite cependant quelques exemples : « Il ne m'a rendu *aucuns* soins ; il n'a fait *aucunes* dispo- « sitions, *aucuns* préparatifs. » La Fontaine a dit pareillement (*Fables*, VII, 2) :

J'ai vu beaucoup d'hymens, *aucuns* d'eux ne me tentent

Et il faut ajouter l'exemple célèbre de Racine :

*Aucuns* monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui [1].

l'expression des *rapports physiques*. C'est donc une faute de dire : « J'ai des torts *vis-à-vis* de vous. » Malheureusement cette faute, ainsi que celle de *conséquent*, *plus majeur* et *très-majeur* devient tous les jours plus commune...... Notre langue rejette absolument ce pléonasme du comparatif; mais il plaisait aux Grecs. Euripide, Isocrate, Xénophon, Sophocle, Lucien, offrent de nombreux exemples de l'adverbe μᾶλλον (*plus*) avec l'adjectif au comparatif. L'adverbe *magis* des Latins est quelquefois employé avec la même irrégularité. Plaute a dit dans le prologue des *Ménechmes* (v. 55) : *Magis majores nugas egerit*, ce qui revient précisément à notre *plus majeur*, mais ne le justifie pas. Taubmann, dans sa note, cite d'autres passages que l'on peut consulter. L'ancienne langue anglaise admettait cette redondance. Il y a dans la *Tempête* de Shakspeare : « I am *more better* than Prospero ; » mot à mot : « *Je suis plus meilleur que Prospero.* » M. Steevens allègue de vieux auteurs qui ont écrit *more sooner*, *more greater.* » Ω

1 M. Boissonade développe cette justification dans un article sur le *Dictionnaire grammatical* de Chapsal (7 octobre 1808) :

« J'ai un autre doute sur *nul* et *aucun*. La plupart des grammairiens disent que ces pronoms n'ont point de pluriel. M. Chapsal est de cet avis et condamne le vers classique de Racine, déjà condamné par le rigide d'Olivet :

*Aucuns* monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui...

« Si Racine a mis ce pluriel, ce n'est pas, comme on l'a dit, qu'il fut gêné par le vers. Ne pouvait-il pas écrire :

Aucun monstre par moi dompté jusqu'aujourd'hui,
Ne *m'a donné* le droit de faillir comme lui.

« *Aucuns* lui a donc paru tout aussi bon que le singulier.

C'est une règle fort connue que *davantage* ne doit pas se mettre en construction, et M. de la Madeleine n'a pas manqué de la répéter. Mais je remarquerai que cette règle, dont la violation passe pour une faute énorme, n'a point du tout été respectée par nos meilleurs écrivains : Balzac, Pascal, La Fontaine, Molière, Bossuet, Voltaire, M. Bernardin de Saint-Pierre, ont écrit *davantage que*. Je

« M. Le Mare, qui dans son excellente *Grammaire* explique, en ce passage, *aucuns* par *quelques-uns*, me paraît s'être trompé.

« La Fontaine a dit dans la *Coupe enchantée* :

> Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
> Employa philtres et brevets,
> Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
> Enfin n'omit *aucuns* secrets.

« L'Académie avoue que le pluriel est rare et donne pourtant des exemples de : « *aucuns* soins, *aucunes* dispositions.

« Sur le pluriel de *nul*, je ne puis citer l'Académie, mais j'ai Rousseau et La Fontaine ; le premier dans l'*Émile* (II) : « La terre « ne produisait *nuls* bons fruits ; nous n'avions *nuls* instruments « de labourage ; » le second, dans *Belphégor :*

> Mais, dira-t-on. n'est-il en *nulles* guises
> De bons ménages? . . . . . . . . . .

« Les anciens ont aussi dans ce pronom employé la forme plurielle. Leur exemple n'est pas étranger à cette discussion, car le principe qui fait rejeter *aucuns* n'est pas pris dans le système particulier de notre langue : il appartient à la grammaire générale. On lit οὐδαμοί et μηδαμοί dans Hérodote. Le grammairien Thomas Magister (p. 662) dit que μηδενές et οὐδενές sont des formes particulièrement attiques. *Nulli* n'est pas plus rare en latin. Le Dictionnaire de M. Noël en fournit quelques exemples, auxquels j'ajoute cette phrase de Pline (*Hist. nat.* VII, 1) : « NULLAS *duas* « *in tot millibus hominum indiscretas effigies existere.* » Ω

—La Fontaine et Racine, employant *aucuns* au pluriel, montraient qu'ils savaient mieux l'étymologie latine du mot que l'abbé d'Olivet. Aucun vient de *aliquis;* pourquoi alors n'aurait-il pas un pluriel comme tout autre adjectif pronominal?

M. Boissonade, dans le *Dictionnaire inédit* dont nous parlons dans la Préface et que nous citons plus loin, donne d'autres exemples encore de *aucuns* et des autres mots douteux dont l'emploi est, soit justifié, soit critiqué ci-après par lui.

(*Note de l'Editeur.*)

crois, d'après de telles autorités, cette règle peu raisonnable : *davantage* peut avoir la même construction que *plus*. Notre langue n'est pas si riche en tournures variées, qu'il faille en diminuer le nombre. Quand de si bons auteurs n'ont pas été offensés d'une locution, il me semble qu'on peut bien l'employer après eux : l'usage des grands écrivains, voilà l'usage respectable[1].

[1] Dans le même article du 7 octobre 1808, M. Boissonade n'est plus si convaincu, quoiqu'il apporte de nouvelles autorités :

« La règle qui veut que *davantage* soit toujours placé sans régime est une des plus connues de la langue. M. Chapsal l'a répétée après tous les grammairiens. J'ai autrefois cité Balzac, Pascal, La Fontaine, Molière, Bossuet, Voltaire, M. de Saint-Pierre, qui ont, contre ce principe, écrit *davantage que*. Opposant ces grands noms aux grammairiens, je me suis peut-être alors trop pressé de parler contre la règle. Plus timide aujourd'hui, je doute, et je doute beaucoup : cependant la même locution, ou, si l'on veut, la même faute se trouve encore dans Saint-Evremont, dans les deux Racine, dans Montesquieu, dans Thomas, dans d'Alembert, dans M. de Châteaubriand, enfin, dans le P. Bouhours, puriste scrupuleux et vétillard. Ces écrivains n'ont pu ignorer une règle qui se lit partout et que tout le monde répète. Auraient-ils pensé qu'elle n'était point assez raisonnable?

« Les grammairiens et les auteurs ont toujours été un peu divisés. Par exemple, il est certaines subtilités sur *pas* et *point quand* et *lorsque* et autres pareilles, que les écrivains négligent hardiment, toutes les fois que l'harmonie du style et ses convenances délicates paraissent l'exiger. Il y aurait, à les en trop blâmer, une rigueur excessive. Mais sur *davantage que* peut-on leur accorder la même indulgence? D'un autre côté, les raisons qui ont fait condamner cette locution sont-elles trop évidentes, trop bien démontrées, pour que l'on n'en puisse appeler? L'embarras ne me semble pas médiocre. Je prie M. Chapsal, s'il fait réimprimer son livre, de motiver sa décision. Les disputes sur la langue seraient plus courtes et plus rares, si les grammairiens (qui presque toujours nient ou affirment d'une manière absolue) voulaient plus souvent raisonner avec le lecteur et donner par la logique, l'usage ou l'analogie, les preuves de ce qu'ils avancent. » Ω

Plus tard, enfin, s'il ne refuse pas aux grands écrivains une autorité suffisante pour justifier l'usage de quelques mots trop

# LXXXVI

## GRAMMAIRE

### I

### PRINCIPES RAISONNÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE,

PAR J. B. MORIN [2].

Comme quelques charlatans ont récemment trouvé moyen de porter leur mauvais esprit et leurs niaises gentillesses jusque dans l'étude sérieuse de la Grammaire, il ne sera pas hors de propos de parler avec une certaine étendue d'un bon livre qui vient de paraître sur cette matière. La langue française n'y est point enseignée en vers détestables, sur des airs de pont-neuf;

[1] Les articles de M. Boissonade sur les ouvrages de Grammaire sont très-nombreux; nous en avons choisi les six principaux, en y rattachant des observations détachées des autres.

Sur le mot *Grammaire* lui-même, nous trouvons, à la date du 13 mai 1809, une juste critique du sens que lui donne M. Collin-d'Ambly, très-loué d'ailleurs :

« Le mot *Grammaire*, dit M. d'Ambly, selon son étymologie « grecque, signifie *caractères d'écriture*. » Mais *Grammaire* ne signifie pas plus *caractères d'écriture* que *musique* ne signifie *muse* et que *Rhétorique* ne signifie *parole*. Γραμματική est en grec un véritable adjectif, avec lequel on sous-entend τέχνη, ou σοφία, ou ἐπιστήμη, et il faut le traduire par *la science des lettres*. En latin, de même, *grammatica* est un adjectif qui n'est substantif que par ellipse : le complément est *ars* : *ars grammatica*. »

[2] *Journal de l'Empire* du 3 février 1807.

l'auteur n'a pas eu la prétention déplacée de vouloir être plaisant sur un sujet grave : il a senti qu'il n'y avait pas le mot pour rire dans les préceptes de la Grammaire; que toutes ces méthodes nouvelles étaient des inventions misérables, bonnes tout au plus à rendre les inventeurs ridicules, et, suivant sagement l'ancienne manière, il a parlé de Grammaire en grammairien et non pas en chansonnier. Un tel mérite n'eût pas autrefois été digne de remarque; mais aujourd'hui que quelques gens semblent s'appliquer à dénaturer tous les genres, il faut en parler, il faut le louer.

M. Morin s'est déjà fait connaître avec avantage par son *Dictionnaire des mots français tirés du grec*, et j'en ai dit tout le bien que j'en pensais [Voy. nº LXXXVII-1]. Le public ne paraît pas en avoir jugé moins favorablement; cette nouvelle Grammaire ne pourra qu'ajouter à l'estime qu'il a déjà pour les talents de M. Morin.

L'auteur a sur les verbes une théorie particulière, dont la simplicité et la vraisemblance m'ont frappé. Il a pensé que puisque nous ne pouvons exister que de deux manières, ou en agissant, ou en étant dans une position inactive quelconque d'âme et de corps, il ne peut, non plus, y avoir que deux sortes de verbes qu'il appelle verbes d'*action* et verbes d'*état*. D'après ce principe, il supprime la nomenclature embarrassante et confuse des verbes pronominaux, réfléchis, impersonnels, neutres, passifs. En effet, ces différentes espèces, imaginées par les grammairiens, peuvent facilement être ramenées à l'une des deux classes générales d'*action* ou d'*état*[1].

[1] Cette distinction entre l'*état* et l'*action* se retrouve, avec une autre application, à l'égard des adjectifs verbaux. M. Boissonade admet avec M. Bertrand (*Raison de la syntaxe des participes*. Voy. 9 août 1809) que, lorsque le participe présent exprime plutôt une habitude qu'un fait, plutôt un *état* qu'une *action*, il est alors un véritable adjectif. Ainsi il admet, avec Fénelon, « des cordages « *flottants* sur la côte » (V. ci-dessus, p. 245), et, avec Crébillon,

M. de la Madeleine nous apprend qu'il a lu dans quelques ouvrages récents *un chacun*, et que c'est une faute. *Un chacun* se trouve fréquemment dans les anciens auteurs. Cette locution est maintenant tout à fait surannée; mais, à parler strictement, elle ne serait pas aujourd'hui même une faute de langage : ce serait une faute de goût. J'observerai en passant que ce latinisme a sa première origine dans la langue des Grecs, qui disent quelquefois εἷς ἕκαστος.

Comme La Harpe n'a jamais eu, comme grammairien, une fort grande autorité, il me semble que M. de la Madeleine ne devait pas transcrire sans examen une décision de ce littérateur sur les mots *capable* et *susceptible*. Il prétend que *capable* se dit des personnes et que *susceptible* s'applique aux choses. Étonné de cette distinction, j'ai fait ce que M. de la Madeleine aurait dû faire, j'ai consulté le Dictionnaire de l'Académie, et j'y ai trouvé qu'un *homme* est *susceptible* d'une charge ou d'une grâce, *susceptible* d'amour ou de haine. Trévoux a d'autres phrases pareilles, qui ne sont pas moins contraires à l'opinion de La Harpe.

Avant de finir, je citerai une des bonnes remarques de M. de la Madeleine; l'application que j'en veux faire prouvera de quelle utilité peut être son Recueil.

M. de la Madeleine observe très-justement que *témoin* se prend quelquefois adverbialement, et qu'alors il est indéclinable. Ainsi on dit : « *Témoin* les blessures qu'il a « reçues » et il cite fort à propos ce vers des *Plaideurs :*

> . . . . . . . . . *Témoin* trois procureurs
> Dont icelui Citron a déchiré la robe.

Cette règle est sans exception. Qu'on juge d'après cela de

doute bientôt publier et qui sera le digne complément de tous les travaux philologiques de notre auteur, mais un complément national, patriotique et qui pourra s'appeler sans exagération le Trésor de la langue française.
*(Note de l'Éditeur.)*

l'exactitude de M. Guillon qui, dans une édition de La Fontaine dont j'ai récemment parlé [V. p. 228], au lieu de :

*Témoin* nous que punit la romaine avarice,

a écrit : *témoins* nous, etc.

## III

### GRAMMAIRE FRANÇAISE, PAR M. ROY, INSTITUTEUR, AVEC DES NOTES DE M. TOULOTTE [1].

Quand un auteur annonce lui-même que son livre est *utile et nécessaire*, il doit s'attendre à être examiné avec une attention sévère : plus on promet au lecteur, plus il exige, et toujours un titre ambitieux éveille la critique [2].

D'abord j'ai quelque peine à concevoir comment une

[1] *Journal de l'Empire* du 14 novembre 1810.

[2] A cette époque, qui paraît avoir été l'âge d'or des éditeurs de Grammaires (car notre critique en examine plus de trente en moins de cinq années), il n'y avait souvent de nouveau que les titres ; aussi voit-on les auteurs y faire assaut de vanité.

M. Boissonade commence presque toujours par une sage leçon de goût, de raison ou de modestie à l'occasion du titre. En voici un nouvel exemple, dans un article du 30 novembre 1808, à propos de la *Grammaire simplifiée* de M. Blondin « dédiée à S. Exc. « Mgr. le ministre......, honorée de la souscription de LL. MM. « l'Empereur et l'Impératrice de toutes les Russies, etc. »

« Une *Grammaire simplifiée*, une *Grammaire* dont on annonce la sixième édition, mérite d'être examinée avec quelque attention. Je suivrai M. Blondin presque pas à pas; toutefois, en sautant dès l'abord par-dessus les lettres de Paul I[er], grand-duc de Russie, et de M. Nicolaï, son secrétaire. Personne ne lit ces compliments de protocole. Un littérateur, qui les reçoit en échange d'un exemplaire, doit prudemment les garder dans son portefeuille : il se fait grand tort en les publiant. De pareilles lettres prouvent la politesse du prince qui les écrit et la vanité, bien plus que le mérite, de l'auteur qui les fait imprimer. » Ω

*Grammaire* qui convient aux jeunes gens peut *particulièrement convenir aux jeunes demoiselles*. Est-ce que les femmes apprennent le français par d'autres moyens que nous? Pourrait-on trouver pour elles une méthode excellente, qui pour nous ne serait pas bonne? Puisque les deux sexes parlent la même langue, une *Grammaire* particulièrement utile aux demoiselles n'est-elle pas aussi particulièrement utile aux jeunes écoliers? Voilà une critique dont M. Roy, j'espère, ne se plaindra pas: elle prouve que son livre est encore plus utile et plus nécessaire qu'il ne le croyait. Mais entrons un peu dans le détail.

Je demande encore s'il sera bien utile aux demoiselles de lire, dans ces catalogues, *culotte, viol*, et un autre terme si grossier que je n'ose pas le transcrire? De donner comme régulier le mot *calçon*, qu'il faut écrire *caleçon* et qu'il ne fallait pas écrire du tout [1]?

A quoi bon recueillir *bibliographile*, *céphalogie*, *diaphanité*, *bostrophédon*, *bustrophe*, et quelques autres barbarismes de ce genre? A quoi sert-il d'établir que *abêter* est tantôt neutre et tantôt actif, puisque *abêter* n'est pas français? Pourquoi la *laie*, qui dans la première édition était la femelle du sanglier, est-elle sa *femme* dans la seconde? Et que dire du précepte sur *austral*, *boréal*, *fatal*, *final*, *littéral*, *naval*, *pastoral*, *trivial*, *vénal*, QUI N'ONT PAS DE PLURIEL? Quoi! pas même au féminin? Puisque *australes* et les autres pluriels féminins sont de bon usage, pourquoi ne pas l'expliquer? Un grammairien exact devait remarquer aussi que *triviaux* et *vénaux*

[1] Dans un article sur la première édition (20 mars 1810), M. Boissonade demandait à M. Roy s'il était convenable de donner et d'expliquer (toujours aux jeunes demoiselles) les mots *sphincter*, *hydrocèle*, *prépuce*, *eunuque*, *culotte*, et d'autres que le critique n'osait pas transcrire. Ces mots n'avaient pas tous disparu de la deuxième édition.

(*Note de l'Editeur.*)

sont autorisés par l'Académie ; il pouvait même ajouter que *colossaux* a été employé plus d'une fois par un écrivain très-estimé[1].

M. Roy admet des *cas* dans le français, et je ne blâme pas cette doctrine. Les cas ne sont pas de simples terminaisons, comme le croient quelques grammairiens : ce sont des accidents de pensées et de rapports, et non pas seulement des accidents de syllabes. Les cas, considérés sous ce point de vue, appartiennent à toutes les langues. Mais ce que je ne comprends pas du tout, c'est cette phrase : « Il est indispensable d'admettre des cas dans « la langue française, parce que, sans cela, il est impos- « sible de sentir la différence qu'il y a entre certains « cas. »

Quand on écrit *particulièrement pour les jeunes demoiselles*, il faut être clair; il faut aussi raisonner juste, et il y en a d'assez fortes pour ne pas passer à M. Roy son raisonnement sur l'accord de l'adjectif : « L'adjectif « étant, dit-il, destiné à qualifier le substantif, il s'en- « suit qu'il doit s'accorder en genre et en nombre avec « celui auquel il est joint. » Elles lui diront que cette conséquence est mal tirée, que l'adjectif peut, en thèse générale, qualifier le nom, indépendamment de tout accord; que l'accord est une construction particulière à quelques idiomes; que l'anglais ne connaît pas cette syntaxe et n'en est pas moins une langue très-belle et très-régulière.

Les notes de M. Toulotte sont d'un homme qui paraît avoir étudié les principes du langage, mais qui travaille un peu trop vite et ne réfléchit peut-être pas assez sur ce qu'il écrit. Il dit que Racine est le plus pur des *tragé-*

[1] Dans le même article, M. Boissonade signale à M. Roy le pluriel *fataux* employé par Jean d'Espagne. Un de ses petits Traités porte ce titre : *Exemples des jours qui ont été* FATAUX *en bien ou en mal.* (*Note de l'Éditeur.*)

*diens*, que *je peux* n'est pas français. Il trouve un double sens dans ces vers de La Fontaine :

> La fourmi n'est pas prêteuse :
> C'est là son moindre défaut.

Selon lui, cela peut signifier que le moindre défaut de la fourmi est d'*être prêteuse* : donc son moindre défaut serait d'être ce qu'elle n'est pas. Selon moi, cette énorme absurdité n'est pas plus dans la pensée que dans la phrase de La Fontaine ; il me semble que l'expression est aussi claire que juste. Mais attendons M. N... qui commente le fabuliste : il est grammairien, il est homme de goût ; il nous dira sans doute ce qu'il faut penser de cette difficulté[1].

Je contesterai encore à M. Toulotte son étymologie du mot *périssologie* qu'il tire de la préposition περὶ, et qu'il devait tirer de l'adjectif περισσὸς. Qu'il consulte un peu l'utile *Dictionnaire* de M. Morin : il verra qui de nous deux a raison.

Il y a dans ces notes de M. Toulotte vingt pages que je voudrais supprimer ; elles contiennent une liste fort

[1] Il s'agit sans doute du *Commentaire* donné un peu après par M. l'abbé Guillon [voy. p. 228], ou peut-être de celui de Nodier. — Ce passage est, du reste, plus obscur que ne veut bien le dire M. Boissonade, et il y a plus d'une explication proposée. Il nous semble que le mot est ironique et que la pensée du fabuliste est celle-ci : *être prêteuse* est une qualité qui peut devenir un défaut par l'abus qu'on en fait ; la fourmi n'a pas ce défaut, elle a tout autre plutôt que celui-là, elle est plutôt avare.....

C'est dans le même sens, mais avec moins de recherche, qu'Ergaste dit dans l'*Ecole des maris* (I, 6) :

> Je coquette fort peu, *c'est mon moindre talent*,
> Et, de profession, je ne suis point galant.

Il veut dire : *coquetter* est mon moindre talent.....

(*Note de l'Editeur.*)

inutile d'auteurs français vivants. Encore si cette liste était exacte !

A l'article des traducteurs des POETES grecs et latins, je vois M. Capperonnier, traducteur des *Académiques* de Cicéron ; M. Lévêque, traducteur de Thucydide, et l'éditeur des *Héroïques* (et non pas des *Héroïdes*) de Philostrate, ouvrage de PROSE s'il en fut jamais. Parmi les auteurs dramatiques, M. Raynouard est nommé; on croirait que c'est pour les *Templiers;* non, c'est pour le *Temple d'Aglaure*. Dans cette liste d'auteurs *dramatiques* sont aussi M. Dumaniant qui a fait *Ruse contre ruse*, et M. Castellan, auteur des *Lettres sur la Morée.*

Toutes ces fautes et quelques autres que je néglige ne sont-elles pas bien étranges dans une *Grammaire* annoncée si fastueusement, « dont les maisons d'éducation *ne peuvent se passer*, et qui doit également convenir et à ceux qui font leurs études, et à ceux qui n'en ont pas fait? »

Après avoir, malgré moi, donné à la critique une si grande part, je trouve quelque plaisir à remarquer qu'il y a dans la *Grammaire* de M. Roy plusieurs chapitres vraiment utiles. Il a conjugué tous les verbes irréguliers, et donné une liste de tous les verbes neutres qui reçoivent pour auxiliaires *avoir* ou *être :* ce travail est fort recommandable. Les notes de M. Toulotte offrent aussi de très-bonnes observations. Ce qu'il dit sur l'*article* m'a paru fort bien raisonné. M. Toulotte s'élève contre les grammairiens qui veulent que la fonction de l'article soit de faire connaître le genre et le nombre des noms. Il pense, tout au contraire, que c'est le nom qui détermine le genre et le nombre de l'article, et que l'*article est un véritable adjectif*. Cette doctrine très-saine n'est pas très-neuve; mais il faut savoir bon gré à M. Toulotte de l'avoir reproduite. Il y a peu de personnes qui puissent ou qui osent s'écarter de la routine : plus les exemples

de ce bon esprit sont rares, plus il convient de le remarquer et d'en faire l'éloge.

## IV

### NOUVELLE GRAMMAIRE

PAR M. REGNAULT[1].

M. Regnault ne sera point mis au nombre des grammairiens par qui la science a fait des progrès : ce genre de gloire ne paraît pas l'avoir tenté. Je n'ai vu nulle part dans son livre de ces observations neuves qui tirent un auteur hors de pair ; je n'y ai pas même trouvé ces changements raisonnables ou plausibles que l'on a, depuis quelques années, introduits dans la nomenclature et la classification grammaticale . . . . . . . . . . . . . .

Cette manière de traiter les éléments de la langue ne manquera sûrement pas d'approbateurs, mais aussi elle aura des critiques, et ces critiques diront que ce n'était pas trop la peine de faire une *Nouvelle Grammaire* pour répéter ce qui a été tant de fois répété. Je répondrai à ces critiques, que la plupart des règles données par M. Regnault peuvent, il est vrai, se trouver ailleurs, mais non pas toujours avec la même clarté, la même netteté, la même précision. Le vrai mérite de ce nouveau livre, c'est d'être clair et précis, et certes, ce mérite-là n'est ni petit, ni commun. Combien de *Grammaires* plus fortes et plus savantes sont obscures, embarrassées, diffuses !

Quelques journalistes ont cité avec éloge le chapitre des participes passés, et je ne les contredirai point. Cette matière obscure est parfaitement bien traitée ; pourtant, que M. Regnault me permette de lui faire une objection.

Après avoir établi le principe connu, que le participe

[1] *Journal de l'Empire* du 12 janvier 1811.

est variable quand il est précédé de son régime, il trouve une exception dans cette phrase : « De la façon que je « vous ai dit les choses. » Selon lui, le participe est précédé de son régime et d'un *que* relatif, et s'il ne s'accorde pas, c'est que cette phrase est une manière de parler adverbiale. En vérité, je ne comprends rien à cette exception. Le participe *dit* n'est point précédé de son régime : le pronom *que* se rapporte à *façon* (*eo modo quo res tibi narravi*); le régime de *dit*, c'est le mot *choses*, et ce régime suit le participe : donc le participe est indéclinable, donc il n'y a pas d'exception, et M. Regnault pourrait bien s'être trompé. Pour donner lieu à la difficulté, il faudrait que la phrase fût ainsi tournée : « Les choses sont de la « façon que je vous ai *dit*. » Le participe serait réellement alors précédé de son régime, et l'on pourrait disputer sur la déclinabilité; mais, dans l'autre version, il n'y a pas lieu au plus petit embarras.

M. Regnault a donné des remarques utiles sur l'orthographe de certains mots difficiles, sur différents idiotismes; il a indiqué les mots propres pour l'exécution des instruments, pour les parties des animaux, pour exprimer leurs cris.

Dans ce dernier article, je lis que la perdrix *cacable*, c'est sans doute une faute d'impression : on doit écrire *cacabe* avec l'Académie. Ce mot est pris du latin. Ovidius Juventinus a dit dans son élégie de Philomèle :

Cacabat hinc perdrix, hinc graccitat improbus anser.

Ce poëme prouvera, à ceux qui voudront se donner l'ennui de le lire, combien la langue latine était plus riche que la nôtre. Les voix d'une foule d'animaux étaient exprimées en latin par des onomatopées distinctives qui nous manquent absolument. Cet Ovidius Juventinus, qui d'ailleurs n'avait d'Ovide que le nom, nous apprend dans ses vers rocailleux que le ramier *plausitat*, que le

canard *tetrinit*, que la grive *truculat*, que l'étourneau *parsitat*, que le cygne *drensat*, que l'épervier *pipat*, que le grillon *grillat*, que la souris *desticat*, et le reste.

Les Grecs étaient encore plus riches en ce genre d'expressions bizarrement pittoresques. On me pardonnera bien de n'en citer aucune; mais les curieux, s'il y en a par hasard, peuvent consulter les deux glossaires publiés par Walckenaër dans ses *Notes* sur Ammonius (III, 18), et le petit traité qu'Alde Manuce a joint à sa collection des *Gnomiques* et que Fabricius a réimprimé avec un peu de négligence dans sa *Bibliothèque grecque* (t. I, p. 724). Ceux qui pourraient n'être pas encore satisfaits n'auront qu'à recourir aux fragments donnés par Yriarte dans son *Catalogue de la Bibliothèque de l'Escurial*, et, si ce n'est pas encore assez, Fabricius, à l'endroit déjà cité, leur indiquera les ouvrages de plusieurs modernes qui ont écrit avec érudition sur cette matière.

Revenons à *cacabe*. Le savant M. Noël, dans le *Gradus* qu'il vient de publier, donne à *cacabare* la première longue et la seconde brève, et, pour autorité, il cite ce vers de la *Philomèle* dont j'ai fait usage plus haut. Mais ce que M. Noël n'a pas remarqué, c'est que la première de *cacabare* peut aussi s'abréger.

L'auteur anonyme d'une épigramme [1] m'en fournit la preuve :

> Interea perdrix cacabat nidumque revisit.

On lit encore ce verbe avec la même quantité dans un fragment de Némésien :

> Inficiunt pullæ cacabantis imagine guttæ.

Je soumets cette observation à M. Noël : elle pourra peut-être trouver place dans la seconde édition de son utile *Dictionnaire*.

[1] *Anthologie latine*, tome II, p. 436.

M. Regnault, dont je me suis trop longtemps écarté, a eu soin d'avertir qu'on observe *quelqu'un*, mais qu'on ne *lui* observe rien. Ce n'est pas là une remarque neuve, mais c'est une remarque utile. Ce régime indirect de la personne est une faute qui devient de jour en jour plus fréquente dans la conversation ; on la trouve même dans les livres. La Harpe dit dans son *Plan d'éducation*[1] : « Je « *leur* observerai qu'il faut examiner mon Plan dans « son entier, » et ailleurs (*Œuvres*, t. VI, p. 377) : « Nous « *lui* observerons qu'on ne dit pas donner la pitié. »

L'abbé Arnaud faisait le même solécisme, et il en a été justement repris par l'habile critique qui, dans le *Mercure* de l'année dernière (t. XL, p. 87), rendit compte de ses *Œuvres*.

Jean-Baptiste Rousseau, dont la prose est en général fort négligée, écrivait à M. Boutet[2] : « Voilà, mon cher « monsieur, ce que j'ai cru devoir *vous* observer pour « justifier ma désobéissance. »

Domergue, dans ses *Solutions*, paraît croire que cette locution vicieuse, portée d'abord à la tribune de l'Assemblée nationale par les hommes de loi, s'est ensuite glissée dans les journaux et dans les cercles : on voit, par les exemples cités, qu'elle est plus ancienne que la Révolution et n'est pas particulière aux légistes. Au même endroit, Domergue fait une remarque plus juste ; c'est qu'il n'est pas moins défendu de dire *faire des observations à quelqu'un*, que *observer à quelqu'un*. Il faut dire avec Buffon (XXII, 64) : Faire une remarque à quelqu'un[3].

[1] *Lycée*, tome XVI, p. 395.

[2] *Lettres*, tome I[er], p. 29.

[3] On pense bien que M. Boissonade condamne aussi impitoyablement l'expression : *il m'a ajouté que*, je lui *ajoutai que* ; il en rapporte, à la vérité, plusieurs exemples, mais ils sont d'autorités de second ordre : la meilleure est le cardinal de Retz (Voyez article du 1[er] mars 1811). — Cependant, en marge de son article, il

M. Regnault insiste sur une autre faute assez commune ; c'est de mettre *où* et les cas obliques des relatifs, dans des phrases que l'usage construit avec *que;* de dire, par exemple : « c'est là *où* je demeure, c'est à vous *à qui* « je veux parler? » Il faut *que*. Ainsi Boileau s'est trompé dans ce vers si souvent critiqué :

> C'est à vous, mon esprit, *à qui* je veux parler.

On lit dans l'*Électre* de Crébillon :

> Ce n'est que du tyran *dont* je me plains aux dieux.

Dans son *Rhadamiste* :

> . . . . . . . . . . . Était-ce dans mon âme
> *Où* devait s'allumer une coupable flamme?

Dans Buffon : « C'est à la nature *à qui* on doit cette pre-« mière étincelle de génie. » Dans la dédicace de l'*Oreste* de Voltaire : « C'est dans ces temps illustres *que* les Condé, « vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient et « encourageaient les arts, *où* un Bossuet immortalisait les héros et instruisait les rois. » Le premier membre de la phrase est correct, le second ne l'est pas; dans tous les deux, le *que* était nécessaire. Voltaire s'y est trompé plus d'une fois. Il dit, dans le *Supplément au siècle de Louis XIV* (t. XXX, p. 167 édit. de Kehl), : « Ce « fut de lui, et de lui seul *dont* je tins.... » Et, dans sa diatribe indécente contre l'honnête et savant abbé Guénée (t, XXXII, p. 32) : « Je ne sais jamais si c'est au juif *à qui*

a noté un exemple de Bossuet (Lettre à M. de Rancé).— Il termine avec finesse : « Effectivement, on n'ajoute rien *à quelqu'un*, quand on ajoute quelque chose *à ce qu'*on a déjà pu lui dire. »

Dans le même article, il condamne *malgré que*, sauf dans cette application : MALGRÉ QU'*il en ait*.

Mais ce qu'on ne croira pas, c'est qu'il ait été *obligé* de contester à M. Fréville l'expression *quatre-z-yeux* qui, pendant un certain temps, eut pour elle Beauzée, Lhomond et l'Académie ! (Voyez 15 décembre 1810 et 29 avril 1811.)— Au surplus, le *z* dans cette locution restée populaire est peut-être aussi euphonique que le *t* dans *a-t-on, aime-t-on*, etc. (*Note de l'Editeur.*)

« j'ai l'honneur de parler. » La même faute est dans le chapitre xxi<sup>e</sup> de la *Défense de mon oncle*. Je m'étonne moins de la trouver dans le *Paysan* de Marivaux (t. VIII, p. 281) : « Ce sera chez elle *où* nous nous verrons. » Dans Marivaux, auteur plein d'esprit et de finesse, il y a malheureusement bien des solécismes de pensée et de grammaire. Un célèbre écrivain de nos jours, dont la diction est aussi pure que le goût, a laissé échapper cette phrase répréhensible : « Est-ce dans cet état *où* je reconnaîtrai un lys? »

Pour corriger tous ces exemples, il faut mettre *que* au lieu de *où*, *dont*, *à qui*, *de qui*. Et la raison? C'est que l'usage ne nous permet pas d'employer l'antécédent et le relatif dans une construction uniforme. *A vous* et *à qui*, dans le vers de Boileau, *du tyran* et *dont*, dans celui de Crébillon, *de lui* et *dont*, *au juif* et *à qui*, sont construits aux mêmes cas : il faut donc se servir de *que*. La règle s'applique pareillement aux phrases construites par *où*. *Dans mon âme où*, *dans cet état où*, *c'est là où*, signifient, *dans mon âme dans laquelle*, *dans cet état dans lequel*, *c'est dans cet endroit dans lequel* : la construction étant semblable, *où* doit être remplacé par *que*. Ce *que* est euphonique, et paraît avoir été introduit pour éviter l'effet désagréable que pourrait souvent produire la parité de formes entre l'antécédent et le relatif.

M. Regnault avait seulement pris note de l'usage, sans en expliquer la raison : voilà pourquoi je suis entré dans ces trop longs détails.

## V

### COURS ANALYTIQUE D'ORTHOGRAPHE ET DE PONCTUATION PAR M. BOINVILLIERS [1].

M. Boinvilliers n'aurait peut-être pas dû mettre à son ouvrage le titre de *Grammaire des Dames*. Pourquoi *des*

[1] *Journal de l'Empire* du 14 janvier 1811.

*Dames?* Est-ce que les hommes n'y pourront rien apprendre? Depuis peu de temps, on nous a donné une grammaire *des gens du monde*, et une autre grammaire « particulièrement utile et nécessaire aux jeunes demoi« selles. » Toutes ces annonces, passablement ridicules, sont imaginées par les libraires, et les auteurs qui les adoptent poussent en vérité la complaisance trop loin.

J'ai parcouru cette nouvelle Grammaire, et j'en ai tiré beaucoup d'instruction. Elle est fort détaillée, fort étendue et pleine d'observations curieuses et peu communes. Je crois pouvoir la recommander aux *hommes* aussi bien qu'aux *dames;* les personnes même les plus instruites ne la consulteront pas sans quelque fruit : elle n'avait aucun besoin de la petite charlatanerie d'un mauvais titre.

Ce que j'ai lu de M. Boinvilliers m'a fait faire plusieurs observations; j'en placerai ici quelques-unes, mais sans ordre et comme elles sont nées.

M. Boinvilliers voudrait que l'on conservât toujours le *t* au pluriel des mots terminés par *ant* et *ent*.:qu'on écrivît *diamants*, *sentiments*. Cette règle parfaitement raisonnable aurait deux avantages : le premier, de mettre de la régularité dans l'orthographe, car les personnes qui écrivent *diamans* n'en écrivent pas moins *gants* et *dents ;* le second, de faire connaître tout de suite la forme du singulier : *diamants* mènerait, sans équivoque, au singulier *diamant*, comme *romans* au singulier *roman*. Mais pourquoi M. Boinvilliers, n'est-il pas d'accord avec lui-même? Pourquoi excepte-t-il le mot *gens?* Le substantif *gent*, qu'il croit inusité, et qui pourtant est d'un usage assez fréquent dans la poésie badine, ayant un *t*, son pluriel doit le conserver. M. Maugard, à qui nous devons des ouvrages de grammaire très-dignes d'attention, suit ce principe d'orthographe, et, plus conséquent que M. Boinvilliers, il n'a pas eu peur d'écrire *gents*, ni *touts*. L'œil

est un peu étonné de cette orthographe, et la main même se refuse d'abord à l'employer; mais on n'en peut nier la justesse et l'utilité.

Une autre idée de M. Boinvilliers, c'est d'écrire *ieux;* l'*y* d'*yeux* lui paraît inutile. Il remarque fort bien que nos ancêtres n'ont écrit *yeux* que pour ne pas confondre *ieux* (*oculi*) avec *ieux* (*joci*), mais que depuis l'introduction du *j*, il n'y a plus d'équivoque et, par conséquent, plus besoin d'*y*. Cette observation est très-juste; pourtant il n'y a pas grand inconvénient à conserver cet *y*. Il faut éviter tous les changements dont l'utilité ne compense pas assez l'embarras.

Mais un changement aussi facile que raisonnable, c'est la suppression du trait d'union entre *très* et l'adjectif. Au lieu de *très-savant*, M. Boinvilliers propose d'écrire *très savant*, et je suis entièrement de son avis. Ce tiret est déplacé, n'est bon à rien. Les imprimeurs qui s'en servent feront sagement de l'abandonner: ce sera un embarras de moins. Au reste, il y a des imprimeries où on ne l'emploie déjà plus. J'ai sous les yeux le bel *Anacréon* de M. de Saint-Victor, imprimé par M. Didot l'aîné, et je n'y vois pas cet inutile trait d'union. On peut avec toute sécurité écrire et imprimer *très doux*, *très savant* [1].

Ce mot *savant* me mène à une autre observation de M. Boinvilliers. Il a une singulière fantaisie; c'est de vouloir rappeler le *c* banni depuis longtemps du verbe *savoir*, et d'écrire *sçavoir;* Et pourquoi? Parce qu'il y a un *c* dans *science; scientia*, *scire*. *Science* est très-bien;

[1] Cette observation n'a pas porté tous ses fruits : les imprimeurs continuent à mettre un trait d'union au superlatif, sans la moindre raison. MM. Didot ont même cédé au mauvais exemple et renoncé à leur innovation. — Nous regrettons d'avoir connu trop tard cette observation de M. Boissonade, nous nous serions fait un devoir de suivre son précepte, comme nous l'avons fait pour le mot *scholiaste*. (Voir Tome Ier, p. 401.)

(*Note de l'Éditeur.*)

mais *sçavoir* est une faute. Est-ce que, par hasard, M. Boinvilliers ferait venir *savoir* de *scire ? Savoir* vient de *sapere*. Pelletier, et Ménage dans ses *Observations* (ch. LI), l'ont depuis longtemps dit et prouvé. Quant au changement du *p* de *sapere* en *v* dans *savoir*, rien n'est plus commun. De *recipere* et *decipere*, n'avons-nous pas fait *recevoir* et *décevoir ?*

*Huile, huis, huître* sont tirés d'*oleum*, *ostium*, *ostrea;* qui n'ont point d'*h*. M. Boinvilliers explique très-bien l'addition de cette lettre. « Nos aïeux, dit-il, pour qui la « lettre *u* représentait à la fois une voyelle et une con- « sonne, n'ont introduit l'*h* dans ces trois mots que pour « différencier *uile* et *vile*, *uis* et *vis, uître* et *vitre.* » Rien de plus juste, rien de plus vrai. Au reste, cette bonne remarque a déjà été faite par Théodore de Bèze, que je n'ai point lu, mais dont Ménage a rapporté les paroles dans ses excellentes *Observations* (ch. CI, p. 223).

Pour connaître le genre des diminutifs en *ule*, M. Boinvilliers donne une règle que je ne me souviens pas d'avoir vue dans aucun autre livre. Il établit que le diminutif suit le genre du primitif; ainsi *monticule* est masculin comme le primitif *mont; formule*, *vésicule, particule*, sont féminins, comme leurs primitifs, *forme*, *vessie*, *partie*. Malheureusement cette règle ne me paraît pas applicable à tous les cas. En effet, nous avons des noms en *ule* dont le primitif n'existe pas en français. Par exemple, où trouver dans la langue les primitifs de *crépuscule*, *adminicule*, *macule*, etc.? Il faut recourir au latin. Il faut donc que M. Boinvilliers rédige autrement la règle qu'il a trouvée.

M. Boinvilliers donne une liste des mots pris du grec, où l'*y* remplace l'υ, et parmi ces mots, je vois avec quelque étonnement *Zuydersée* et le *Puy-de-Dôme*. Zuydersée, ou plutôt Zuidersée, est un mot hollandais composé de *zuider* (*méridional*) et de *see* (*mer*) et signifie pro-

prement *mer du Sud*. *Puy* vient du latin *Podium* [1]. M. Boinvilliers devait exclure ces deux mots et, à leur place, mettre dans sa liste *tachygraphie* et *okygraphie*, qu'il a tort d'écrire par un *i* : l'*y* est indispensable.

*Délice*, qui est masculin au singulier, au pluriel est féminin. M. Boinvilliers explique fort bien cette différence par la langue latine, où le mot *délice* est, dit-il, neutre « au singulier (*delicium*, *ii*) et féminin au pluriel (*deliciæ*, « *arum*). » Cette observation a déjà été faite par Ménage [1] et par Thomas Corneille, et je la crois très-juste. Mais de la manière qu'elle est présentée, on pourrait croire que la même anomalie existe dans le latin, et cela n'est pas. Le pluriel *deliciæ* avait un singulier régulièrement formé: on pouvait dire *delicium*, mais on disait aussi *delicia* au singulier. Aulu-Gelle, dans ses *Nuits Attiques* (XIX, 8), remarque que Plaute, qu'il appelle « l'honneur de la « langue latine », a employé *delicia* au singulier, et il cite cet hémistiche de la seconde scène du *Pœnulus* :

Mea voluptas ! mea delicia !

Dans ce vers d'Apulée,

Et Critias mea delicia, et lux alma, Charine,

je crois *delicia* au singulier, et à cause du rapport de nombre avec *lux*, et surtout à cause du passage de Plaute, auteur qu'Apulée imite perpétuellement. Mais si l'on me contestait le singulier de ces deux exemples, en voici un sans le moindre équivoque, c'est le début d'une inscription dans Gruter :

PRO. SALVTE.
IVLIÆ. VENERIÆ.
FILIÆ. DVLCISSIMÆ.
DELICIÆ. SUÆ...

Le mot *impersonnel* est condamné par notre grammai-

[1] Ménage, *Etymologies*.
[2] Burmann, *Anthologie latine*, tome I^er, p. 660.

rien, et avec juste raison. En effet, les verbes *falloir*, *pleuvoir* et autres pareils, ont *une* personne : ils ne sont donc pas *impersonnels ;* mais l'adjectif *monopersonnel* dont se sert M. Boinvilliers, et qu'emploient aussi MM. Crepel et Colin d'Ambly, est un véritable barbarisme; car de ses deux racines, l'une est grecque et l'autre latine. Ces compositions hybrides ne sont déjà que trop nombreuses dans la langue scientifique [1]; pourquoi en augmenter le nombre ? A la place de *monopersonnel*, j'ai proposé autrefois [2] *monoprosopé*, formé de deux mots grecs, ou *unipersonnel*, dont les deux racines sont prises du latin. Ce dernier mot, qni est plus intelligible et plus simple, a été adopté par M. Regnault dans sa *Nouvelle Grammaire*, ou peut-être l'a-t-il trouvé lui-même, car je n'ai vraiment pas la prétention de croire que cette grande découverte n'ait pu être faite que par moi.

## VI

### ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE

PAR ÉTIENNE JACQUEMARD [3].

C'est une seconde édition ; la première a paru en 1806 et n'avait point le titre d'*Abrégé*. Je ne sais pas ce qui l'auteur a pu retrancher ; mais je puis assurer que, sous ce nom modeste d'*Abrégé*, il donne un ouvrage très-complet. Tout ce qui regarde les éléments, la syntaxe, l'orthographe et la prononciation, est traité par M. Jacquemard avec beaucoup de détail et de développement, et,

[1] Un très-grand écrivain de nos jours s'exprime ainsi : « Suivant les botanistes, le lis n'a point de calice, il n'a qu'une « corolle *pluripétale.* » *Pluripétale*, composé d'une racine latine et d'une racine grecque, est barbare. Il valait mieux employer l'adjectif *polypétale*, qui est très-régulier. Ω

[2] Dans le *Journal de l'Empire* du 2 janvier 1809.

[3] *Journal de l'Empire* du 30 août 1811.

ce qui n'est pas un moindre mérite, avec beaucoup d'ordre et de clarté. J'ai entendu d'habiles connaisseurs parler avec éloge de la grande édition : je ne doute pas que l'*Abrégé* n'obtienne également leurs suffrages et qu'ils ne le placent au nombre de nos meilleurs livres de grammaire.

Cet article ne sera point une analyse de l'ouvrage de M. Jacquemard, mais un simple recueil de quelques remarques nées en le lisant. Un extrait bien exact et bien fidèle ennuierait *certainement ;* ces remarques détachées ennuieront *peut-être.*

Selon M. Jacquemard, *vénal* et *trivial* n'ont point de pluriel masculin. Il oublie que l'Académie a reçu les pluriels *vénaux*, *triviaux* : ils sont un peu durs, et surtout peu d'usage ; mais ils sont français. La Harpe n'osant pas dire *théâtraux*, qui n'eût été que bizarre, a préféré le barbarisme *théâtrals ;* M. Jacquemard l'en reprend avec beaucoup de raison.

M. Jacquemard ne veut point que l'on dise *pain à chanter*, mais *pain à cacheter :* n'est-il pas trop sévère ? Le *pain à chanter* (la messe) est proprement le pain sans levain dont sont faites les hosties. Dans le style familier, on donne ce nom à l'espèce de pain, également sans levain, qui sert à cacheter les lettres, et Féraud, dans son *Dictionnaire critique*, remarque, sur l'autorité de Maria, qu'on ne se sert plus de l'expression *pain à chanter* dans son sens primitif, mais seulement dans celui de *pain à cacheter*. Féraud dit que le peuple dit *pain enchanté*, et c'est encore une locution condamnée par M. Jacquemard. Je ne la veux point trop défendre ; seulement je rapporterai ce passage de Voltaire : « Madame d'Argental, qui « est l'adresse même, coupera le papier avec ses petits « ciseaux et le collera bien proprement à sa place, avec « quatre petits pains qu'on nomme *enchantés*. Vous « savez, par parenthèse, pourquoi on leur a donné ce

« drôle de nom. » Quant à ce *drôle de nom*, comme dit Voltaire, dans sa gaieté peu décente, il vient sans doute de l'emploi liturgique du pain sans levain.

« *Autant* répété rejette *que*. » C'est une autre règle de M. Jacquemard, et je ne la crois pas non plus très-exacte. M. Jacquemard condamne ces vers de Racine :

*Autant que* de David la race est respectée,
*Autant* de Jézabel la fille est détestée.

M. Jacquemard ne s'est pas rappelé que nos plus grands écrivains emploient cette construction[1].

Après avoir parlé du pléonasme vicieux de ces phrases, « *peut-être pourra-t-il* réussir, est-il *possible* qu'*il puisse* réussir », M. Jacquemard cite comme un autre exemple de pléonasme ce passage de Danchet :

Toi qui vois tout ce qui respire,
Soleil, *puisses-tu* ne rien voir
D'aussi *puissant* que cet empire !

[1] Voici quelques exemples que je prends entre vingt autres que je pourrais citer :

*Autant que* mon amour respecta la puissance
D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance,
*Autant* ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité. (RACINE.)

*Autant que* tu hais l'injustice,
*Autant* la vérité te plaît. (RACINE.)

Mais *autant que* ton âme est bienfaisante et pure,
*Autant* leur cruauté fait frémir la nature. (VOLTAIRE.)

*Autant qu*'il faut de soins, d'égards et de prudence,
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
*Autant* il faut d'ardeur, d'inflexibilité,
Pour déférer un traître à la société. (GRESSET.)

*Autant qu*'un homme assis au rivage des mers,
Voit, d'un roc élevé, d'espace dans les airs,
*Autant* des immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut. . . . . . . . . (BOILEAU.)

« *Autant que* le ciel est éloigné de la terre, *autant* le véritable « esprit d'égalité l'est-il de l'égalité extrême. » (MONTESQUIEU.)

« *Autant que* ses armées navales étaient disciplinées et invin« cibles, *autant* ses troupes de terre étaient mal tenues et mé« prisables. » (VOLTAIRE.)

Mais il me semble qu'il n'y point là de pléonasme ; il y a cacophonie, retour désagréable des mêmes sons ; mais point de double emploi, point de redondance, ni dans les mots, ni dans les idées ; par conséquent, point de pléonasme.....

Il y a dans Fénelon : « Il semble qu'Astrée *qu*'on dit « *qui* s'est retirée dans le ciel soit encore ici-bas cachée « parmi les hommes, » et dans Vertot : « Ceux *qu*'on croyait « *qui* s'étaient cachés dans la ville. » M. Jacquemard condamne ces deux phrases : le *qui* est superflu, redondant ; le pléonasme est frappant. La première fois que je rencontrai ce genre de syntaxe, je fus tout aussi choqué que M. Jacquemard ; mais j'en ai depuis observé tant d'exemples que je serais presque tenté de regarder cet emploi irrégulier du relatif, comme un gallicisme. Je ne m'en servirais pas volontiers, mais je me garderais bien de critiquer ceux qui en feraient usage. Ils pourraient m'opposer d'assez belles autorités [1].

[1] « Ceux qui ont abjuré l'hérésie, et *qu*'on peut dire *que* la piété, « les soins et l'application du roi ont rendus à l'Église. » (PELLISSON.)

« Cet ancien *que* l'on dit *qui* se creva les yeux. »

« Les livres *qu*'il savait *qui* manquaient à la bibliothèque du « roi. »

« Le seul café *que* l'on sache *qui* ait encore pu venir à maturité en France. » (FONTENELLE.)

« Le grand inquisiteur *qu*'on savait bien *qui* n'agissait que par « ses mouvements. » (VERTOT.)

« Des femmes *que* j'ai cru *qui* m'aimaient. » (MONTESQUIEU.)

« Un nouvel exercice *qu*'on a lieu d'espérer *qui* aura des « suites avantageuses. » (ROLLIN.)

« On ne s'intéresse guère sur la scène à un amant *qu*'on est sûr « *qui* sera rebuté. » (LA HARPE.)

Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples, pris surtout dans Vertot et Fontenelle, qui ont fréquemment employé cette manière de parler ; mais en voilà bien assez et trop peut-être.

Ω

# LXXXVII

## DICTIONNAIRES.

### I

### DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE
### DES MOTS FRANÇAIS DÉRIVÉS DU GREC,
### PAR J. B. MORIN [1].

**§ I. — Première édition.**

Henri Etienne, qui a composé un *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, frappé de l'étonnante analogie qui existe entre les deux langues, a dit, dans une des préfaces, que les Français, par cela seul qu'ils sont Français, ont dans l'étude du grec un immense avantage sur tous les autres peuples.

On s'imagine, en général, que cette analogie véritablement très-remarquable, est seulement produite par la grande quantité de mots d'art et de science que nous avons empruntés et que chaque jour nous empruntons au grec. Mais tous les idiomes de l'Europe ne peuvent-ils pas s'enrichir de la même manière ? En ont-ils pour cela plus d'analogie avec le grec, le français, ou les autres langues qui puisent à la même source? Le véritable rapport du français et du grec doit être cherché, et se trouve dans la conformité de leurs constructions, et surtout dans celles d'une foule d'idiotismes communs.

[1] *Journal des Débats* du 14 ventôse an XI (5 mars 1803).

Les *idiotismes* sont dans chaque langage, si je peux parler ainsi, les traits particuliers à sa physionomie, et leur analogie établit entre deux langues la même ressemblance que celle des traits du visage entre deux individus.

La cause de cette uniformité mérite d'être recherchée avec quelque soin.

Les mots scientifiques empruntés du grec par les savants, les artistes et les littérateurs ont tous une époque plus ou moins récente qu'il serait pour le plus grand nombre très-facile d'assigner; ils n'appartiennent pas à la langue commune à laquelle ils restent toujours étrangers, à moins que les objets qu'ils désignent ne deviennent d'un usage très-familier. Mais l'identité des idiotismes, des formes habituellement écrites ou parlées, des locutions triviales et populaires, n'a pu naître que de la communication des deux peuples, et il a fallu que le grec fût cultivé et étudié en France à l'époque où notre langue se formait.

Je transcrirai ici une remarque de M. Dacier qui me paraît très-propre à éclaircir cette question.

Je la trouve dans les notes de M. de Villoison sur Longus, où elle est oubliée, et pour ainsi dire perdue, car les Français d'aujourd'hui se soucient très-peu de profiter du *privilége de leur naissance*, et je ne crois pas qu'il y ait cent personnes en France qui lisent le roman de Longus en grec, et le commentaire latin de son savant éditeur.

« Longtemps avant l'ère chrétienne, dit M. Dacier, la « langue grecque fut usitée dans les Gaules, surtout « dans la Gaule Narbonnaise. Elle continua d'y être cul- « tivée dans les siècles suivants. Les premiers ministres « de l'Évangile qui passèrent dans les Gaules pour y « porter la foi, prêchèrent en grec et furent entendus du « plus grand nombre de leurs auditeurs. Les relations « fréquentes de quelques-uns de nos premiers rois avec

« les empereurs d'Orient, tantôt leurs alliés, tantôt leurs « ennemis, ne permettaient pas de négliger la langue « grecque. A cette époque, il y avait en France des écoles « où on l'enseignait ; elle était, dans le VIe siècle, telle- « ment familière aux habitants d'Arles que, dans les « églises, sous l'évêque saint Césaire, les laïques, comme « les clercs, y chantaient en grec les psaumes, les hymnes « et les antiennes.

« Les monuments de notre histoire écrite dans les VIIe, « VIIIe et IXe siècles, sont remplis d'expressions grec- « ques. Vers la fin du Xe, saint Gerard, évêque de Toul, « établit des communautés de moines grecs qui ouvrirent « des écoles où l'on venait de toutes parts étudier leur « langue. A peu près dans le même temps, Ponce, évê- « que de Marseille, fit un pareil établissement dans la « ville épiscopale.

« Durant les croisades, il dut se faire, entre les « croisés et les chrétiens d'Orient, un échange de mots « et de phrases dont ces derniers profitèrent. Si bien que « vers l'an 1300, au rapport d'un écrivain contempo- « rain, on parlait français dans les principautés de la « Morée et dans le duché d'Athènes, comme à Paris. »

J'ajouterai un fait à ceux qu'a recueillis le savant M. Dacier, un fait qui prouve que dans les premiers temps de la monarchie, les langues savantes étaient en honneur en France. Je me souviens d'avoir lu, dans l'*Histoire de l'Orléanais*, que Gontrand, roi de Bourgogne, passant par Orléans, y fut solennellement harangué par l'Université en grec, en hébreu, en syriaque et en chaldéen.

Parmi les causes de l'introduction des formes grecques dans le français, il en est une plus ancienne que les communications de nos rois avec les empereurs de Constantinople. Marseille, colonie phocéenne, dont les rhéteurs célèbres attiraient la jeunesse gauloise, dont les habi-

tants que Varron appelle *Trilingues*, parlaient vulgairement les trois langues grecque, latine et celtique. Marseille, l'Athènes des Gaules, dut nécessairement, et par le commerce et par le retour dans leur patrie des jeunes gens venus à ses écoles, introduire dans les idiomes des peuplades voisines, un grand nombre d'expressions et de formes particulières à sa langue primitive.

Ce ne sont là que des indications; les bornes de cet article ne me permettent pas de leur donner des développements, mais elles suffisent, je crois, pour faire voir comment une foule de locutions, soit oratoires, soit triviales et populaires, a pu passer du grec dans notre langue [1].

Il y a donc, dans l'étude du français comparé au grec, deux choses très-distinctes à examiner : d'abord les idiotismes, et en général, les formes analogues, puis les mots empruntés tout entiers, ou dérivés et formés par composition. Le travail qui aurait pour objet le parallélisme des locutions et des phrases, ne pourrait être bien fait que par un homme très-savant et qui connaîtrait parfaitement la littérature grecque et française de tous les âges, et, disons-le aussi, son ouvrage ne pourrait guère être lu que par des lecteurs savants eux-mêmes ou qui voudraient sérieusement le devenir.

Les recherches relatives à l'étymologie et à l'application des mots empruntés ou dérivés du grec, sont beaucoup moins difficiles que les premières : elles n'exigent

[1] M. Ampère, dans son *Histoire littéraire de la France avant le XII[e] siècle*, a consacré un important chapitre aux influences grecques sur la Gaule. M. J. Berger de Xivrey dans ses *Recherches sur les sources antiques de la littérature française*, a repris la question à partir du XII[e] siècle et y a ajouté de nouveaux développements, de sorte qu'aujourd'hui, grâce à ces deux savants, ce problème compliqué est résolu à peu près définitivement. Les nouveaux détails qu'on pourra recueillir n'ajouteront guère aux résultats généraux acquis. (*Note de l'Éditeur.*)

pas une connaissance très-profonde de la langue grecque ; avec de l'exactitude et une érudition verbale très-facile à acquérir aujourd'hui, on peut faire un excellent lexique des mots français dérivés du grec. Ces recherches sont en même temps d'une grande utilité. Par elles, les lecteurs peu instruits sont mis au fait de la signification d'une foule de termes dont, pour la connaissance de l'étymologie, ils ne peuvent, malgré l'usage, avoir une idée parfaitement claire et précise.

M. Morin s'est borné à ce dernier travail; mais il l'a fait avec zèle : il a fait entrer dans son Dictionnaire tous les termes de la chimie moderne, du système métrique et des inventions récentes [1].

On y trouve le *Panorama* et la *Fantasmagorie*; peu s'en est fallu que le *Thermolampe* et la *Gastronomie* n'y fussent admis.

[1] Aujourd'hui que de mots nouveaux y figureraient à ce titre! L'industrie moderne a poussé ces emprunts jusqu'à l'abus. Aussi ne publie-t-on plus de *Dictionnaire étymologique*. On se borne, soit dans les dictionnaires généraux, soit dans ceux qui sont consacrés spécialement aux arts industriels, à mettre l'étymologie grecque à côté du mot français; mais, souvent, dans ces derniers, elle est inexacte ou mal accentuée.

Je ne puis m'empêcher de rapprocher de cet article une boutade ingénieuse de M. Génin qui s'exprime ainsi dans ses *Récréations philologiques* (T. I, p. 32) :

« Une des sources les plus fécondes de notre néologisme ab-« surde, c'est la manie des mots dérivés du grec ou composés « avec des racines grecques (trop heureux quand le mot n'est « pas formé de deux racines, l'une grecque et l'autre latine ou « française!). On n'en a jamais tant vu que depuis que l'étude « du grec est honnie et mise au rebut. La conversation, les jour-« naux, les livres s'obscurcissent d'une nuée de ces termes, la « plupart inintelligibles, surtout à ceux qui savent le grec. » M. Génin passe ensuite en revue les mots *bibliophile*, *autographophile*, *etc.*; il voudrait qu'on appliquât la règle que M. Boissonade a posée dans la note de son *Télémaque* (Voy. notre T. II, p. 248); puis il conclut, avec gaieté, que le parrain de l'huile *philocome* s'est montré meilleur helléniste que la société des *bibliophiles*.

(*Note de l'Éditeur.*)

Mais l'auteur a judicieusement rejeté tous les termes mal composés et contraires à l'analogie ; le *Phloscope*, par exemple, et les *Ménales*, titre d'un recueil mensuel de gravures, dont l'éditeur a cru que du mot μὴν, *mois*, il pouvait tout simplement former l'adjectif *Ménales*, comme on dit *Annales* et *Journal*. On ne pouvait pas défendre un barbarisme d'une manière plus ridicule.

Il est de la nature des ouvrages des hommes, et des *Dictionnaires* en particulier, de ne pas atteindre à la perfection. Ainsi, j'ai bien trouvé dans le Dictionnaire de M. Morin quelques termes de la prosodie grecque, mais un très-grand nombre d'autres qui ne sont pas d'un usage moins fréquent ont été omis. J'ai cherché inutilement les mois athéniens, et cependant (ce qui eût dû empêcher cet oubli) M. Morin a parlé de plusieurs fêtes grecques qui prenaient leurs noms de quelques-uns de ces mois. Et parmi ces fêtes, combien il y en a qui ne sont point indiquées ! Les *Panathénées*, les *Dionysies*, les *Haloennes*, ont été oubliées, tandis que de plus obscures ont eu les honneurs de l'insertion.

Quelques étymologies m'ont paru hasardées, celle de *pyramide*, par exemple ; selon M. Morin, le mot grec *pyramis* (dont nous avons fait pyramide) vient de πῦρ feu, parce que les pyramides se terminent en pointe comme la flamme. Cette étymologie est bien vieille et n'en vaut pas mieux. L'*Etymologicum magnum* dérive πυραμὶς de πύρος *froment*, parce que les pyramides étaient, à ce qu'il dit, les greniers construits par Joseph. Ceci est encore plus ridicule. Il est aujourd'hui à peu près généralement reconnu que l'origine du mot πυραμὶς doit être cherchée dans les langues orientales ; je ne la dirai point, parce que je l'ignore.

De très-habiles orientalistes s'en sont occupés dans ces derniers temps, entre autres M. Silvestre de Sacy,

le plus savant de tous. M. Morin devait donc se borner à dire que *pyramide* vient de πυραμὶς[1].

La connaissance des étymologies grecques ne sera pas inutile à quelques-uns des grands littérateurs qui se forment pour l'ornement du XIXe siècle, et qui, malheureusement, n'ont pas toujours fait de très-bonnes études. On ne sera peut-être plus exposé à lire dans quelque journal le récit d'une *dispute polémique*. Cet ouvrage pourra aussi être utilement consulté par MM. les artistes pyrotechniques, et il n'est pas impossible que cet été ils n'annoncent plus leurs *feux pyriques* !

Je ne dois pas oublier de dire que le Dictionnaire de M. Morin est dédié à M. de Villoison, et que ce savant helléniste y a joint plusieurs notes extrêmement curieuses.

§ II.— Deuxième édition[2].

Lorsque je rendis compte de la première édition de ce Dictionnaire, je louai, comme je le devais, l'excellent travail de M. Morin, et souhaitai à l'auteur tout le succès qu'il méritait et qu'il a heureusement obtenu. A ces justes éloges, je mêlai un petit nombre de remarques critiques, et j'ai le plaisir de voir que M. Morin les a mises à profit. Il s'est également servi dans sa nouvelle préface de quelques observations générales que j'avais faites sur les principales causes de l'introduction des termes grecs dans notre langue. Il est vrai qu'il a oublié d'en avertir; mais moi, je le dis, et le dis pour m'en vanter. C'est pour moi une chose très-flatteuse qu'un homme aussi instruit que M. Morin ait pu faire usage de mes faibles recherches.

La première édition n'avait qu'un volume ; la seconde

[1] C'est aussi ce qu'il a fait dans la deuxième édition. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] *Journal de l'Empire* du 16 janvier 1807.

en a deux: et cela ne pouvait pas être autrement. Le nombre des termes scientifiques est considérablement augmenté, beaucoup d'articles ont reçu des développements utiles, et l'auteur, s'écartant de son premier plan, a voulu donner les mots de la langue vulgaire qui viennent directement du grec, ou dérivent de mots latins pris eux-mêmes de la langue grecque. Aux notes de M. de Villoison, qui n'étaient pas un médiocre ornement de la première édition, M. Morin a joint plusieurs remarques de M. Silvestre de Sacy sur les étymologies orientales.

Je ne puis dire quelles sont les observations communiquées par M. de Sacy; elles n'ont pas été particulièrement indiquées. Mais je crois pouvoir lui attribuer tout ce qu'il y a d'oriental dans les articles *alcaligène, amiral, nard, parasange, sucre,* etc.

La réputation de M. de Sacy est établie sur tant de beaux ouvrages que c'est assez le louer que de le nommer. M. Morin a été aussi aidé des lumières de M. Clavier, l'un de nos plus habiles hellénistes. Un autre avantage de cette édition, c'est de sortir des presses impériales. Les termes arabes, persans, hébraïques, sanscrits, qu'il avait fallu représenter en lettres latines, se peuvent lire maintenant avec les caractères qui leur sont propres.

Les notes de M. de Villoison sont presque toutes instructives et curieuses. J'indique de préférence, à l'attention des lecteurs érudits, ce qu'il dit aux mots *mastic, hiéroglyphes, natolie, kyrielle, ecclésiate, paradis,* etc. Dans la préface, il relève une singulière méprise du père Montfaucon, qui avait traduit par *médecin* le mot grec Μηδικὸς, qui signifie *Médique.* Lancelot était tombé dans la même faute.

Pour rendre son livre utile à tous les lecteurs, M. Morin a fait imprimer les mots grecs de deux façons, en lettres grecques et en lettres vulgaires. On ne peut que louer cette idée; mais j'aurais souhaité que M. Morin

n'eût pas adopté la prononciation française. C'était, il est vrai, celle de l'Université de Paris, et, sans doute, on la suit encore dans nos écoles; mais il est aussi très-vrai que rien ne la justifie. Quelques personnes penseront peut-être qu'il est aujourd'hui très-indifférent de prononcer le grec ancien de telle ou telle manière : j'en pourrai convenir, mais seulement, en général, car ici je crois qu'il était nécessaire de choisir, et, si je ne me trompe, la méthode des Latins et des Grecs modernes était celle qu'il fallait préférer[1]. La raison, c'est que, dans la com-

[1] M. Boissonade ayant rencontré une opposition assez vive, au sujet de ce passage de son article, s'est rétracté avec une modestie et une bonne grâce qui n'étonneront plus nos lecteurs.

Il écrivait, le 11 mars 1809 :

« J'ai avancé, touchant la prononciation du grec ancien et la manière de représenter le son de certaines letires, une opinion qui a trouvé de savants contradicteurs. On m'a opposé des objections de la plus grande force ; quelques-unes me semblent à moi-même absolument sans réplique; quelques autres pourraient être facilement contestées. En dernière analyse, j'ai vu que ma résistance ne mènerait à aucun résultat utile et que, dans l'incertitude où nous sommes et serons probablement toujours, il était plus prudent et plus raisonnable de s'en tenir à l'usage reçu. Je rétracte donc toutes mes observations; je confesse que j'ai eu tort en censurant la prononciation de M. Morin, et dorénavant je me conformerai moi-même, dans l'épellation du grec ancien, à notre méthode vulgaire; je trouve d'ailleurs qu'en m'écartant seul de la route que suivent mes maîtres, je me donnais un certain air novateur qui ne convient ni à mon caractère, ni à ma médiocrité.»

[Cette rétractation ne fut pas cependant le dernier mot de M. Boissonade : dans un autre article, du 17 décembre 1811, il fait la confidence d'une innovation du *professeur-adjoint* de M. Larcher. On ne dut pas manquer de l'y reconnaître] :

« Le professeur-adjoint de littérature grecque de l'Académie de Paris a, l'année dernière, introduit, dans ses leçons l'aspiration du *théta* et celle du *chi*. Je ne sais pas si cette méthode a été imitée ou le sera; mais je ne la crois pas de mauvais exemple. Elle a plusieurs avantages dont la démonstration serait ici déplacée : n'eût-elle que celui d'être plus exacte que l'autre, cela suffirait bien, je crois, pour la faire préférer. » Ω

[Il continua à développer dans son enseignement l'usage de la

position des mots français empruntés du grec, l'on se conforme presque toujours à cette prononciation. En effet, σύν, δύς, πολὺς, que les Latins et les Grecs prononcent *syn*, *dys*, *polys* (et non pas *sun*, *dus*, *polus*, comme l'écrit M. Morin), forment les composés *syncope*, *dyscole*, *polysynodie*, *polysyllabe* : l'on n'a jamais dit *suncope*, *duscole*, *polusunodie*, *polusullabe*, ni rien de semblable. Ainsi, *amiralios* eût conduit plus directement à *amiral* que *améralios*, comme l'écrit M. Morin : *rhythmos* eût produit notre mot *rhythme*, plus naturellement que

prononciation moderne, adoptée ensuite par ses collègues et par ses meilleurs disciples. Aussi est-on surpris de la force de la routine, quand on voit l'ancienne prononciation universitaire résister à l'exemple et aux raisons des Coray, des Boissonade, des Hase, des Egger, etc.

Dans le même article du 17. décembre 1811, à propos de la traduction, de l'anglais en italien, des *Contes de l'Hermitage*, nous lisons la remarque suivante, qui a trait encore à la prononciation du grec] :

« Dans le second conte, une Chinoise nommée Ousanque dit, en mauvais anglais, que son pauvre enfant aura tout ce qu'il lui faut, *and* DEN *my poor child have all* DAT *it wants*. Les personnes qui savent l'anglais observeront que cette Chinoise, qui ne peut prononcer *th*, le remplace par un *d*, et qu'elle dit *den* pour *then*, *dat* pour *that*. Un nègre, dont M. Bolingbroke a cité quelques phrases barbares, prononce de même *dat* pour *that*, et aussi *wist* pour *with*. Dans l'*Amant à la mode*, de Cumberland, un domestique français dit *dere* au lieu de *there*. J'ai lu une autre comédie où un Irlandais fait la même faute. Ousanque dit encore *noting* pour *nothing*. Je remarquerai que le θ des Grecs est une aspiration tout à fait pareille au *th* anglais : aussi les Grecs d'aujourd'hui reconnaissent-ils d'abord un Anglais à sa prononciation. Au défaut de cette preuve, nous pourrions conjecturer cette identité des deux aspirations, par la ressemblance des fautes que font les étrangers qui ne peuvent prononcer le *th*, et de celles que, chez les Grecs, faisaient les barbares, pour lesquels la prononciation du θ était trop difficile. Un Scythe, dans Aristophane, dit τυγάτριον et κατευδῶ, pour θυγάτριον et καθευδῶ. Quelques Doriens prononçaient de même. Pindare dit ἄνετον pour ἄνεθον. Les Eoliens changeaient le θ en δ comme les Irlandais, comme Ousanque et le nègre de M. Bolingbroke. Ils disaient Διὸς au lieu de Θεὸς (*Dieu*). Les Latins, qui ont formé une partie de leur

*rhuthmos*, et de même *chimie* serait venu plus facilement du *chimia* des Grecs modernes que du *chêmeia* de M. Morin. Cette prononciation est tellement uniforme, qu'il faut, je pense, y ramener les mots qui s'en écartent. *Glucine*, récemment introduit par M. Vauquelin, devrait s'écrire et se prononcer *glycine*. L'inventeur de l'*okugraphie*, mieux conseillé, donne aujourd'hui des cours d'*ocygraphie*. Quant à la *bibliugniancie*, de MM. Vialard et Heudier, c'est un barbarisme effroyable; s'ils veulent absolument que leur utile procédé pour la restauration des livres ait un nom grec, et qui plus est, un

langue sur le grec éolien, de Δεὸς ont fait leur mot *Deus*. Ceci prouve, pour le dire en passant, combien se trompent ceux qui font venir *Deus* du mot δέος, dans le sens de *crainte*. Cette étymologie est née probablement de ce vers connu :

**Primus in orbe Deos fecit timor....**

mais c'est une étymologie poétique, sans autorité en grammaire. Les Lacédémoniens mettaient un σ à la place du θ. Ils disaient ἀγασὸς pour ἀγαθὸς, παρσένος pour παρθένος. Et de même aujourd'hui beaucoup d'étrangers changent le *th* anglais en *s* doux ou en *z*. Dans nos écoles, on prononce le θ comme un simple *t*, à l'exemple des Scythes barbares et des Doriens; mais ne vaudrait-il pas mieux imiter les Attiques? Ce ne serait peut-être pas fort difficile. » Ω

[La même idée se trouvait déjà exprimée dans un article du 15 mai 1809, avec quelque chose de plus] :

« On pourrait encore dériver *Deus* du grec Ζεὺς, *Jupiter*, que les Doriens prononçaient Δεύς. Mais la première étymologie [Θεὸς, Δεὸς] est plus vraisemblable. Quant au mot français *Dieu*, il me paraît si nettement formé du latin *Deus*, que je ne conçois pas comment M. Boniface a pu subtiliser, jusqu'à vouloir le dériver de *di*, *dies* (*lumière*, *jour*), parce que *Dieu* est la source de toute lumière. Ce rapprochement n'est pas naturel. » Ω

[Dans ses livres, M. Boissonade revient encore à la charge et donne de nouveaux arguments. Voici un passage que nous détachons de la préface des *Épimérismes* d'Hérodien (Ἐπιμερισμοὶ vel *Partitiones*; Londres, *Valpy*, 1819), sorte de traité d'orthographe grecque qui jette d'assez vives lumières sur la prononciation de certains mots dans l'ancien grec et fait voir ainsi

nom métaphorique, que ne l'appellent-ils *bibliatrique*[1] ?

Autre minutie : M. Morin dit que le *scazon* est un vers latin ; il fallait ajouter que c'est aussi un vers grec. Le scazon est le même vers que le *choliambe* (et, par parenthèse, je remarque que l'article *choliambe* a été oublié).

ses rapports et ses différences avec la prononciation moderne] :

« Maxime cupio, equidem fateor in omnibus Academiis nostris, Gymnasiis et Scholis, hodiernam Græcorum pronuntiationem recipi. Nam cum prorsus perierit antiqua pronuntiandi ratio, qua Demosthenes et Sophocles vel ipsi Alexandrini sub Ptolemæis utebantur, et *fere ridiculum sit unumquemque populum ad suæ linguæ sonos, atque etiam ad libitum, Græcorum quos legit librorum pronuntiationem efformare*, id saltem boni, admissa neotericorum pronuntiatione, lucrabimur, non solum ut Gallus homo et Germanus Anglum intelligant græce loquentem et ab illo græce ipsi loquentes intelligantur, sed id etiam ut cum Græcis doctis et Scholiastica institutione politis confabulemur, verbis antiquorum, et facillime, si velimus, hodiernæ linguæ cognitionem ac usum assequamur. » Ω

[1] M. Boissonade avait souvent occasion de relever, dans ses articles de lexicologie ou de grammaire, des inexactitudes d'orthographe ou de construction dans les mots tirés du grec : ainsi il reprend M. de Wailly (11 mars 1809 et 3 mai 1811), pour écrire *logogryphe* au lieu de *logogriphe*, *stygmates* au lieu de *stigmates*. Il observe qu'« on se permet quelquefois de remplacer l'*y* par l'*i*, comme dans *cristal* pour *crystal*, mais que jamais on ne doit mettre l'*y* à la place de l'*i*. »

Il critique le sens actif donné par les chimistes modernes aux mots *oxygène*, *hydrogène*, qu'il faudrait remplacer par *hydrogone* et *oxygone*. Il ajoute loyalement :

« Cette remarque n'est pas neuve. Je crois que le premier qui l'ait faite est M. Saris de Ténédos, jeune chimiste dont je n'ai point omis les ouvrages dans la notice d'ailleurs trop superficielle que j'ai donnée sur la littérature des Grecs modernes [Voy. au tome Ier, p. 264]. M. Grégoire Zalicoglou, qui vient tout récemment de publier à Paris un *Dictionnaire français et grec vulgaire*, a, je ne sais pour quelle raison, supprimé l'article *hydrogène* ; mais il traduit très-correctement *oxygène* par ὀξυγόνον.

« Toutes ces observations paraîtront minutieuses, et effectivement elles le sont beaucoup. Quand il faut discuter des significations de mots et des difficultés d'orthographe, il n'est pas aisé d'échapper au malheur d'être sec, et d'ennuyer un peu. Dans ces articles de grammaire, je cherche à être utile, je tâche toujours d'être exact. C'est à ceux qui ont et plus de talents et des sujets plus heureux, qu'il appartient de plaire et d'intéresser. » Ω

Il nous reste encore quelques petites pièces grecques versifiées dans cette mesure. Au mot *adonien*, M. Morin a pareillement négligé de dire que c'était le nom d'une sorte de vers grec. Puisque j'en suis à ces termes de l'ancienne prosodie, j'avertirai que M. Morin en a reçu un grand nombre qui manquaient dans sa première édition, mais qu'il en a encore passé quelques-uns : *galliambique*, par exemple, *ionique*, *dochmiaque* et d'autres. C'est en vers *galliambiques* que Catulle a composé son *Atys*, l'un des plus beaux monuments de la poésie latine. L'ode d'Horace à Néobulé (III, 12) :

Miserarum est neque amori dare ludum.

est en vers *ioniques mineurs*. Les vers *dochmiaques*, qui sont une variété des *antispastiques*, se rencontrent fréquemment dans les tragédies et ont plus d'une fois embarrassé les éditeurs critiques.

M. Morin a quelquefois admis des étymologies trop forcées. Ainsi il dérive *amnios* du grec ἀμνίον, ce qui est très-juste; mais au lieu d'en rester là, il recherche l'étymologie d'ἀμνίον, et la tire de « ἅμα εἶναι (*être ensemble*), « parce que le fœtus est, dit-il, tout ramassé dans cette « membrane. » J'aimerais mieux, avec Chéradame, faire venir ἀμνίον d'ἀμνός (*agneau*) « *a mollitie agnorum*. »

Au reste, les mots scientifiques ont, en général, des racines faciles à indiquer. Il est bien plus embarrassant de trouver l'origine des termes de l'usage vulgaire. Le retranchement, l'addition et la permutation des lettres, le changement des terminaisons, les variétés de la prononciation rendent souvent les recherches très-difficiles, et c'est là surtout que les étymologistes s'égarent[1].

[1] D'importants travaux ont beaucoup éclairci ces difficultés depuis l'article de M. Boissonade : les idées se sont beaucoup modifiées et les méthodes améliorées, au sujet de l'étymologie. On peut consulter notamment avec beaucoup de fruit le chapitre XII de la *Grammaire comparée* de M. Egger.

(*Note de l'Éditeur.*)

Il y a presque toujours tant d'incertitude dans cette partie que M. Morin aurait dû se borner aux mots dont l'origine est bien évidente et abandonner tous les autres. Il aurait dû surtout, au moins c'est mon avis, rejeter les termes qui viennent directement du latin. Par exemple, pourquoi, dans un Dictionnaire des mots français dérivés du grec, placer le verbe *perdre*, dont la racine est manifestement le *perdere* des Latins, ou *négliger* qui vient de *negligere* ? Il est vrai qu'à son tour *perdere* semble formé du grec περθεῖν et que *negligere* peut de même se ramener à une origine grecque ; mais M. Morin ne s'est pas chargé de faire un dictionnaire des mots *français dérivés du latin*, ni des mots *latins dérivés du grec*. Avec un pareil système, il pourra, sans beaucoup d'efforts, porter sa troisième édition à quatre volumes.

Au lieu de toutes ces expressions prises du latin, et de plusieurs autres d'une origine trop douteuse, M. Morin aurait dû donner quelques composés employés par nos écrivains, et qui peuvent embarrasser le lecteur. On aimerait à trouver dans son dictionnaire *Sopho-morie*, que l'abbé Faydit a placé dans le titre de ses *Remarques* sur Virgile; *Linostole*, dont Voltaire s'est servi dans l'*Ingénu; Polytone*, qu'il a mis dans une de ses lettres ; *Glycomorie*, qui a l'autorité de La Fontaine : » On enseigna à Psyché « jusqu'aux secrets de la poésie : cette corruptrice des « cœurs acheva de gâter celui de notre héroïne et la fit « tomber dans un mal que les médecins appellent *gly-* « *comorie.* » Il me semble que ces mots, et beaucoup d'autres de ce genre qui se lisent dans nos auteurs, méritaient bien mieux d'être recueillis que *port* qui vient du latin *portus*, ou que *se trémousser*, qui bien loin d'être dérivé du grec, n'a peut-être pas même, selon M. Morin, une origine latine : car il n'ose affirmer que ce verbe soit formé de *tremere*.

Je borne ici des observations déjà trop nombreuses.

L'indulgence avec laquelle M. Morin a reçu les premières est cause de l'étendue que j'ai donnée à ce nouvel extrait [1].

## II

### NOUVEAU VOCABULAIRE FRANÇAIS

PAR MM. DE WAILLY [2].

Les éditions de cet excellent *Vocabulaire* se sont rapidement succédé. Le public a dû favorablement accueillir un ouvrage où, sous un format commode, il trouve réunis les mots du dictionnaire classique, beau-

[1] Dans un article du 7 juin 1810, M. Boissonade défend ainsi M. Morin contre une copie maladroite :

« *Hellénisme*, suivant M. de Saint-Constant, est dérivé des mots « grecs ἕλλην, *grec*, et ισμὸς, *imitation ; archaïsme*, d'ἀρχαῖος, *ancien*, « et de ισμὸς, *imitation*. » Il y a dans ces étymologies une faute grave, elles semblent pourtant tirées du *Dictionnaire étymologique* de M. Morin, qui dit fort sagement que ισμος est une terminaison qui *marque imitation*. Mais on n'a pas voulu copier textuellement M. Morin, et le changement qu'on a fait à sa phrase produit une grande erreur. ισμος n'est point un mot : ce n'est qu'une simple désinence qui, mise à la fin des substantifs, leur donne une signification d'imitation et de conformité. Nous avons pris des Grecs cette terminaison dans *jansénisme*, *épicurisme*, *mahométisme*, etc., et nous lui donnons le même sens. (Voyez Gail, *Désinences*.) » Ω

[Nous rapprochons encore un fragment du 3 novembre 1810, sur la *Bibliothèque historique* de M. Breton] :

« Ajoutons, en passant, que c'est de *Soles* qu'est venu le mot « *solécisme*. Solon, fondateur de cette ville, en Cilicie, y avait « établi une colonie d'Athéniens. Par la suite, leur langage s'al- « téra, et l'on disait qu'ils *solécisaient*, qu'ils faisaient des *solé-* « *cismes*. Bientôt l'usage de cette expression s'étendit et son « application devint générale. » Quelques auteurs rapportent l'origine de ce mot aux habitants d'une autre ville du même nom, fondée par Solon dans l'île de Chypre. Il y a des autorités pour chaque opinion; ce serait perdre son temps que de vouloir les discuter. (Voyez Sallier, *Académie des inscript.*, *Hist.*, t. V, p. 210.) Ω

[2] *Journal de l'Empire* du 11 mars 1809.

coup d'autres termes employés par les auteurs ou con-consacrés par l'usage, les noms des villes, enfin une immense nomenclature scientifique. Cette quatrième édition a été revue avec un soin tout particulier : le nombre des articles est fort augmenté. Les termes de médecine et des sciences naturelles on été donnés ou revus par M. le docteur Bosquillon. Le nom de ce savant professeur garantit l'exactitude des mots et la bonté des définitions.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur l'éloge d'un livre dont la réputation est si bien établie qu'il suffirait aujourd'hui d'en annoncer le titre. Mais si les éloges ne peuvent plus être utiles au *Vocabulaire* de MM. de Wailly, la critique peut encore lui rendre quelques services.

Dans cette phrase, « *il y a des gens*, » *Y* est-il une particule explétive, comme le dit le *Vocabulaire?* L'Académie affirme un peu moins : elle ne parle que d'une *espèce* de particule explétive. Mon respect est fort grand pour les auteurs de cette décision ; je les regarde comme les arbitres du langage; pourtant j'ose ici n'être pas de leur sentiment. *Y* ne me semble point explétif ; c'est une abréviation de *ici*, et les mots proposés peuvent se traduire par « *des gens sont ici*. » Les Anglais ne parlent pas autrement, et, pour exprimer la phrase française, ils diraient : THERE *are men*.

Au mot TROUVÈRE, le lecteur est renvoyé à TROUBADOUR, *ancien poëte provençal*. D'où il suit que *Trouvère* et et *Troubadour* sont synonymes, et que les *Trouvères* sont d'anciens poëtes provençaux. L'Académie a justement distingué les troubadours méridionaux, et les trouvères qui sont nos anciens poëtes français. Ce sont les trouvères qui ont formé notre langage et commencé notre théâtre. Qu'on lise la collection des *Fabliaux* que M. Méon nous a donnée récemment [V. ci-dessus, p. 217]; que l'on compare ces ouvrages de nos antiques trou-

vères à ce qui nous reste des troubadours, et l'on verra qu'il y a entre les uns et les autres une aussi grande différence de talent que de langage [1].

« ORMEAU : *jeune orme.* » Cet article du *Vocabulaire* de MM. de Wailly est semblable à celui de l'Académie dans l'édition de Smitz. Je préfère ici Richelet et Trévoux qui définissent l'*ormeau :* ORME ou *petit orme.* En effet, dans la poésie et dans la prose soutenue *ormeau* n'est pas toujours un diminutif, et se met très-fréquemment pour *orme* en général. Il ne sera pas hors de propos de défendre par quelques exemples la liberté que je prends de m'écarter de l'Académie.

[1] Dans un article du 3 mai 1811, M. Boissonade, rendant compte de la cinquième édition du même ouvrage, propose à MM. de Wailly quelques nouvelles critiques qui nous paraissent d'une justesse frappante; elles montrent comment il préludait à ce grand Dictionnaire dont nous parlons dans notre préface et que nous avons déjà cité plusieurs fois :

« Le CLAVECIN est défini en ces termes : « Instrument de mu« sique, à un ou plusieurs *claviers* et à cordes de métal *doubles.* » Mais le piano est aussi un instrument à cordes de métal doubles, et à un clavier. Ainsi un *clavecin à un seul clavier*, et un *piano à deux cordes*, sont, d'après la définition, le même instrument. Il fallait, je crois, tirer la définition du clavecin de ses sautereaux armés de plumes qui le distinguent du piano, et de sa forme ainsi que de ses doubles cordes qui le distinguent de l'ÉPINETTE.

« Le PIANO est défini : « Instrument de musique *à touches.* » Mais la VIELLE et l'ÉPINETTE sont aussi des instruments de musique *à touches*. On dit à l'article VIELLE, que c'est un « instru« ment de musique *à cordes.* » Mais le VIOLON, le TYMPANON, la GUITARE, la HARPE sont aussi des instruments *à cordes*. Il me semble qu'il fallait définir la VIELLE par ses particularités : par son clavier, sa manivelle, ses cordes, sa trompette. Je n'aurais point dit de la HARPE que c'est un « instrument à cordes *inégales*, « et qu'*on touche des deux mains;* » parce que le TYMPANON et le PIANO ont pareillement des *cordes inégales* et *se touchent des deux mains*. J'aurais tâché d'exprimer dans la description de la HARPE le caractère de sa construction, ses cordes *tendues à vide* et *pincées* avec les doigts des deux mains.

« Mais il y avait un moyen bien facile d'échapper à tous ces embarras ; c'était de ne point faire de ces définitions descriptives qui, dans un dictionnaire abrégé comme celui de MM. de Wailly,

Gresset a certainement mis *ormeau* pour *orme* dans ce vers de sa VII[e] *Églogue :*

L'*ormeau* plaît au dieu Pan, le pampre au dieu d'automne.

Il dit dans sa III[e] *Églogue*, et ce passage montrera bien qu'*ormeau* n'est pas toujours un *jeune orme :*

Quel berger ne sait point que sous ces VIEUX *ormeaux*
Ménalque d'Eurylas brisa les chalumeaux ?

M. Delille me fournira d'autres exemples :

De loin elle observait le temple du hameau,
Ombragé d'un cyprès et d'un ANTIQUE *ormeau.*
(*Imagination*, VIII.)

ne peuvent recevoir l'étendue et l'exactitude nécessaires. MM. de Wailly pouvaient, je crois, se contenter de dire que la harpe, la vielle, le piano, sont des instruments de musique, et s'épargner des détails explicatifs, dans lesquels il est presque toujours impossible de concilier la brièveté et l'exactitude. Ils pouvaient faire pour les *instruments* ce qu'ils ont fait pour les *jeux de cartes :* ils n'ont pas défini le *piquet*, l'*hombre*, le *hoc*, le *reversis*, par leurs règles et leurs combinaisons ; ils ont dit simplement que le piquet est un *jeu de cartes*, et ainsi des autres. Cette méthode abrégée me paraît très-convenable dans un dictionnaire de ce genre.

« A propos de jeux de cartes, faut-il écrire *whisk*, avec MM. de Wailly et l'Académie, ou *whist?* Trévoux et M. Boiste admettent les deux prononciations. Dans le *Dictionnaire anglais* de Boyer, on trouve *whisk* et *whist ;* mais celui de Sheridan, qui mérite bien plus de confiance, ne donne que *whist*. Je crois que ce dernier mot est le seul qui doive être reçu. *Whist*, en anglais, est un verbe qui signifie *se taire ;* c'est aussi une interjection qui revient aux mots français *paix! silence!* Le docteur Newton, dans ses *Notes sur Milton* (t. IV, p. 20), croit que le jeu de *whist*, qui exige beaucoup d'attention et de *silence*, a pris son nom de l'interjection : *whist!* C'est aussi l'opinion de Sheridan, et rien n'est plus vraisemblable. *Whisk* est une prononciation corrompue.

« J'avais fait sur la quatrième édition quelques remarques dont M. de Wailly n'a pas tenu grand compte. Il a pu avoir raison ; cependant il ne m'est pas encore démontré que *Y* soit explétif dans la phrase *il y a des gens qui...*, et qu'il faille confondre les *Trouvères* et les *Troubadours*. [V. p. 447.]

« Les persones même qui seront de mon avis, sentiront bien que des remarques aussi légères et d'une si petite importance, sont moins une critique qu'un éloge. » Ω

Le vrai pasteur ressemble à cet *antique ormeau*,
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté *cent ans* son ombre héréditaire.
(*Homme des Champs*, I.)

. . . . . . . . . . . . Ainsi ces *vieux ormeaux*
Sur leur jeune famille, étendent leurs rameaux.
(*Géorgiques*, II.)

J'ajoute cet endroit des *Amours* de Bertin (III, 20) :

*Vénérables ormeaux* qu'ont plantés mes aïeux,
Pour la dernière fois recevez votre maître !

J'ai dit que la prose élevée employait aussi *ormeau* dans un sens générique. En voici la preuve dans ce passage des *Études de la Nature* (t. III, p. 47) :

« Voyez sur la colline cette église entourée de *vieux* « *ormeaux*. »

« POTÉE. *On dit familièrement d'un enfant vif et gai : il est éveillé comme une potée de souris.* » — Ce beau proverbe se trouve dans les trois dernières éditions de l'Académie, dans Leroux, dans Richelet, dans Trévoux. Mais qui a jamais vu *des souris dans un pot, une potée de souris?* N'est-ce pas *portée* qu'il faut dire? Au moins est-ce ainsi que parlait madame de Sévigné (417e lettre) :

« Je lui disais, le voyant éveillé comme une *portée de* « *souris*. »

De cette façon la phrase s'entend, elle est raisonnable [1].

1 [MM. de Wailly ne sont pas toujours approuvés non plus, dans un article du 29 novembre 1812 où nous lisons] :

« Dans le *Nouveau Dictionnaire de rimes* de MM. de Wailly et Drevet, j'ai rencontré le mot *théologastre*, qu'ils définissent en ces termes : « *Subst. fém.* Divinité inférieure. *Adj.* qui tient fai- « blement de la divinité. » Je ne conçois rien à cette définition. J'aurais cru que *théolagastre* signifiait « un mauvais théologien, « un théologien obscur, ignorant, ridicule. » Les Latins ont plusieurs mots terminés en *aster*, qui sont des espèces de diminutifs ou d'augmentatifs auxquels se joint une idée d'ironie et de dérision. *Poetaster* est un mauvais poëte; *philosophaster* un mau-

# III

## NOUVEAU DICTIONNAIRE DES SYNONYMES

### DE LA LANGUE FRANÇAISE,

### PAR M. F. GUIZOT [1].

Dans ce *Dictionnaire*, on trouve réunis, ainsi que le titre l'annonce, les synonymes de Girard, de Beauzée, de Roubaud, de d'Alembert, de Diderot et ceux qui sont répandus dans l'*Encyclopédie;* il y en a quelques-uns qui appartiennent à M. De Vaines; d'autres ont été donnés par un anonyme; enfin, l'éditeur a composé un grand

vais philosophe; *grammaticaster*, un mauvais grammairien. On peut voir Sanchez dans sa *Minerve* (I, 10), et la grammaire latine de Port-Royal (p. 449), où *theologaster* signifie « un grand théolo- « gien, un grand docteur, *dit par ironie.* » Si *théologastre* est, comme je le crois, le mot *théologaster* francisé, comment peut-il être féminin, et avoir les significations que lui donne le *Nouveau Dictionnaire* de MM. de Wailly? » Ω

Un peu plus tard la même faute est reprise dans le *Dictionnaire* de M. Boiste (2 févr. 1813), et la critique est fortifiée de l'autorité d'Alberti qui traduit le mot *téologastro* des Italiens par « *un* « *théologien ignorant.* » — La cinquième édition de Boiste (Paris, *Verdière*, 1819) donnait le sens proposé par M. Boissonade, mais sans supprimer l'ancienne faute. M. Didot l'a fait disparaître dans les dernières éditions. » (*Note de l'Éditeur.*)

[1] *Journal de l'Empire* du 9 janvier 1810. — Depuis l'article qu'on va lire, cet important ouvrage a été réédité plusieurs fois, et toujours avec de notables additions: la dernière édition (1861) en contient un grand nombre qui sont dues à M. V. Figarol, appelé par M. Guizot à cette honorable collaboration. Aussi ce livre n'a-t-il rien perdu de son utilité ni de son attrait, même depuis le beau travail de M. Lafaye, couronné par l'Institut: M. Guizot s'était surtout attaché à déterminer le sens exact des divers mots liés par une idée mère; M. Lafaye a recherché plutôt l'influence de la terminaison sur le sens des mots qui ont le même radical; M. Guizot a voulu avant tout démontrer les résultats acquis, M. Lafaye s'est appliqué à en signaler les causes.

(*Note de l'Éditeur.*)

nombre de nouveaux articles. On devine bien, sans que j'aie besoin de le dire, que l'ouvrage de Roubaud n'a pas été conservé tout entier. Cet auteur est, sans contredit, le premier des synonymistes français; mais il a la manie des étymologies celtiques. Il s'y enfonce, il s'y perd : toutes ces recherches ont été supprimées; elles manquent de certitude, et eussent grossi le volume sans le moindre avantage pour le lecteur. Roubaud avait aussi mêlé à ses synonymes de longues observations sur les désinences des mots. M. Guizot ne les a pas retranchées, parce qu'elles sont curieuses et quelquefois utiles; mais il les a déplacées : elles allongeaient les articles et les embarrassaient. Elles sont maintenant réunies à la fin de l'introduction.

Cette introduction n'est pas un médiocre ornement de ce *Dictionnaire*. M. Guizot y donne sur la théorie des synonymes des principes très-justes, et les présente avec beaucoup de précision et de clarté.

J'exposerai, en peu de mots, ses principales idées.

Il n'y a point dans les langues perfectionnées de synonymes rigoureusement exacts. On est convenu d'appeler *synonymes* des mots dont le sens a plus de rapports que de différence. Plus ces rapports sont grands et ces différences petites, plus les synonymes sont intéressants.

Il y a des mots qui ne peuvent pas avoir de synonymes. Faute d'avoir fait cette réflexion, les synonymistes français ont perdu quelquefois bien du temps à chercher des distinctions entre des mots si opposés, que personne n'eût pu les confondre. M. Guizot indique quels sont les mots qui par leur nature ou leurs propriétés ne peuvent pas devenir synonymes. De ce nombre sont les noms propres, les termes techniques, ceux qui expriment des objets individuels, sensibles et physiques. Ces mots ne sont pas susceptibles de synonymie, excepté pourtant dans quelques circonstances particu-

lières, et ces exceptions, M. Guizot les explique avec beaucoup de netteté. Quels seront donc les mots synonymes? Ceux qui sont liés par une idée générique commune, diversement modifiée. Ainsi, *amitié*, *affection*, *inclination*, *tendresse*, *amour*, sont synonymes, en ce qu'ils contiennent tous l'idée *d'attachement* avec des modifications différentes. Les idées particulières de ces cinq mots sont coordonnées entre elles; elles sont subordonnées à l'idée générique *d'attachement*.

Selon M. Guizot, il n'y a de synonymes que les mots où se trouve cette subordination, ou cette coordination d'idées.

Les rapports des mots sont aisés à saisir: on les aperçoit tout d'abord. Ce sont les différences, les nuances variées et fugitives des significations qu'il est difficile de distinguer. M. Guizot indique par quels moyens on y peut parvenir.

Il veut qu'avant tout on fixe avec exactitude le sens propre de chaque mot synonyme considéré isolément et abstraction faite de toute comparaison. La définition, l'étymologie, l'observation des onomatopées, les terminaisons, la comparaison des langues, l'histoire des mœurs et des coutumes, l'usage écrit et parlé, sont les moyens qui peuvent aider le grammairien dans la recherche du sens propre des mots. Pour se servir de ces moyens avec justesse, il y a quelques règles à suivre; M. Guizot les donne.

Le sens propre des mots synonymes étant connu, il sera moins difficile d'assigner les modifications qu'il peut recevoir. « Il ne reste plus, dit M. Guizot, qu'à rapprocher les synonymes, à les comparer, à les adapter, « pour ainsi dire, les uns aux autres, afin de voir par « quels points ils ne se touchent pas, quelles nuances « les distinguent et quelles conséquences en résultent « pour l'emploi qu'on en peut faire. »

Pressé par l'espace, je laisse à mes lecteurs le soin de voir comment M. Guizot développe sa théorie; je crois qu'ils trouveront comme moi qu'il raisonne bien et présente ses opinions avec une précision élégante. Je ne le suivrai pas non plus dans ses recherches ni dans ses jugements sur les synonymistes anciens et modernes.

Il me reste à faire connaître les synonymes ajoutés par M. Guizot, et le meilleur moyen, c'est d'en citer des fragments. Je les prendrai absolument au hasard.

« Betise, Sottise.—La *bêtise* ne voit point; la *sottise* « voit de travers. Les idées bornées, voilà ce qui constitue la *bêtise;* les idées fausses, voilà l'apanage de la « *sottise*..... Dire des *bêtises*, c'est donner une preuve « d'ignorance sur des choses que tout le monde sait; « dire des *sottises*, c'est parler de travers sur ce qu'on « croit savoir. La *bêtise* simple suppose, au moins, une « sorte de modestie dans celui qui se tient à sa place; la « *sottise* indique la suffisance de celui qui veut s'élever « au-dessus de sa portée. Il n'y a rien de si difficile que « de se faire comprendre d'une *bête* et de se faire écouter « d'un *sot.* »

« Bonheur, Félicité.—Le *bonheur* vient du dehors; « c'est originairement *une bonne heure.* Un *bonheur* vient, « on a un *bonheur;* mais on ne peut dire : il m'est « venu une *félicité*, j'ai eu une *félicité*, parce que *félicité* « est l'état permanent, du moins pour quelque temps, « d'une âme contente. On peut avoir un *bonheur* sans « être heureux.... Il y a encore de la différence entre *un* « *bonheur* et *le bonheur :* différence que le mot *félicité* « n'admet point. *Un bonheur* signifie un événement « heureux. *Le bonheur* pris *indécisivement* signifie une « suite de ces événements. »

Je ne crois pas que les grammairiens laissent passer *indécisivement* sans contradiction. De *précis*, on fait *précisément*, d'*exquis*, *exquisément;* par analogie, de l'adjectif

*indécis*, on formerait *indécisément* : mais ce mot n'est pas d'usage. Pour obtenir l'adverbe *indécisivement*, ne faut-il pas supposer l'existence du mot *indécisif?* et peut-on la supposer[1] ?

« CABANE, HUTTE, CHAUMIÈRE. — *Cabane* se dit du « pauvre, *hutte* du sauvage, *chaumière* du laboureur.

Le pauvre en sa *cabane* où le chaume le couvre.

« La *hutte* du Hottentot n'a rien que de très-simple. Le « laboureur dans sa *chaumière* goûte seul les vrais plai- « sirs. Il n'y a des *huttes* que chez les peuples non civi- « lisés. On trouve des *cabanes* au milieu des villes. Les « *chaumières* sont à la campagne. *Hutte* n'offre d'autre « idée que celle d'un abri contre l'intempérie de l'air (en « allemand *hutten* préserver ; *hut*, chapeau). Au mot « *cabane* se joint toujours un sentiment triste, celui de « la misère. La *chaumière* seule nous offre des idées « agréables, celles du bonheur des champs.— « Le vieux « tronc creusé d'un saule me servit de *hutte*.— Je les « trouvai dans une *cabane* où l'indigence les retenait. « — J'ai été visiter les *chaumières* du village : je n'y ai « trouvé que de la gaieté. » La *hutte* peut être l'habita- « tion d'un souverain, parce que les sauvages ont aussi « leurs chefs. Nous ne dirions pas la *cabane* ou la *chau-* « *mière* de nos rois. »

Il est un reproche que j'adresserai à M. Guizot, comme à tous les synonymistes français, c'est de ne pas employer assez souvent l'autorité de nos classiques.

Ils font des définitions, des distinctions, puis *ils font des exemples*. Un grammairien qui voudrait faire sentir que *amare* est plus fort que *diligere* ne se bornerait pas, sans doute, à composer une phrase pour y placer ces deux verbes : il citerait Cicéron écrivant à Brutus (Ep. I) :

[1] Le mot *indécisivement* est encore dans la dernière édition. (*Note de l'Éditeur.*)

« *L. Clodius valde me* DILIGIT, *vel, ut* ἐμφατικώτερον *dicam,*
« *valde me* AMAT. »

Ne pourrait-on pas de même trouver pour un grand nombre de nos synonymes des phrases classiques où les distinctions des mots seraient exactement établies[1] ?

Il y a dans Voltaire un passage qui serait parfaitement placé à l'article *Renommée, Réputation :* « Tu voulois accabler ce respectable Bayle qui écrasait ta petite *réputation* par sa *renommée* éclatante. »

Sur *disert, éloquent*, on a cité un mot de d'Olivet ; Voltaire offrait une autorité classique : « L'obscur Platon, dit-il, fut *disert* plus qu'*éloquent*, poëte plus que philosophe. »

J'ai remarqué, dans Montesquieu, un endroit qui peut servir à établir les nuances entre l'*esprit*, les *lumières* et le *savoir*. Il dit du comte de Boulainvilliers, « qu'il avait plus d'*esprit* que de *lumières*, plus de *lumières* que de *savoir*. » Le même auteur a bien distingué *cultiver* les arts et les *exercer* : « Les hommes libres, dit-il, qui *cultivaient* les arts, se trouvèrent être des serfs qui devaient les *exercer*. »

Les synonymistes pourraient augmenter encore l'utilité de leurs recherches, en montrant les fautes que les écrivains célèbres ont pu faire contre la propriété des termes. Par exemple, au mot *transcrire*, qui signifie « écrire d'un livre dans un autre, d'un papier sur un autre, » l'on pourrait citer cette phrase inexacte d'une

[1] M. Guizot, dans les éditions suivantes de ses *Synonymes* a profité du conseil, et il emprunte, en général, ses citations aux écrivains qui font autorité. C'est aussi l'un des nombreux mérites que l'on remarque dans le livre de M. Lafaye, où presque toutes les citations sont classiques et empruntées à nos meilleurs auteurs. — M. Boissonade, alors occupé à colliger des exemples classiques pour son *Dictionnaire* était fondé à réclamer des autres l'emploi d'une méthode qui lui semblait la seule capable de donner de l'autorité à de pareils travaux.

(*Note de l'Editeur.*)

« lettre de Voltaire à l'Académie : « Lorsqu'on donne « une pièce de théâtre à Paris, si elle a un peu de succès, « on la *transcrit* d'abord aux représentations. » *Écrire* des vers que l'on entend réciter, ce n'est pas les *transcrire*.

Un autre exemple. *Semer* a rapport au grain, *ensemencer* à la terre : ainsi on *sème* le blé, on *ensemence* la terre, et jamais on ne *sème* la terre, on n'*ensemence* le blé. Après avoir établi cette règle, on pourrait remarquer qu'elle a été mal à propos négligée par Raynal, lorsqu'il dit des îles de l'Archipel américain : « A l'exception de quelques » graines potagères, on n'y *ensemence* rien ; tout s'y « plante ; » il devait écrire : on n'y *sème* rien.

L'excellent travail de M. Guizot me fournira peut-être la matière d'un second article ; *peut-être*, car la foule des livres nouveaux est si grande, qu'il est bien difficile de revenir deux fois sur le même ouvrage.

## IV

### DICTIONNAIRE DES ONOMATOPÉES FRANÇAISES

PAR CH. NODIER[1].

« L'*Onomatopée*, dit Dumarsais, est une figure par « laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signi- « fie. » S'il y a une conjecture vraisemblable sur l'origine des langues, c'est qu'elles ont commencé par des onomatopées. Lorsque les peuplades primitives voulurent nommer les choses physiques, le moyen le plus simple, le plus naturel, celui qui dut s'offrir d'abord, fut de représenter, par le son, l'effet des objets sur l'oreille ; de même que l'écriture dut commencer par l'imation informe des objets matériels. Ainsi les premiers

[1] *Journal de l'Empire* du 6 mars 1808.

mots parlés furent des onomatopées ; les premiers mots écrits, des dessins, des hiéroglyphes.

En grec, les verbes Ξέω, Ξύω qui signifient *gratter*, *racler*, *ratisser*, expriment en quelque manière, par le sifflement de la première lettre, le sifflement de l'action : les mots français qui les traduisent sont composés avec le même mécanisme. Le verbe Ζέω semble faire entendre le frémissement de l'eau jetée sur un fer rouge . il a signifié *bouillir*, *être chaud* : *bouillir* est lui-même une onomatopée. Πρίω, πρίζω, font sentir le bruit de la scie, plus sensible encore dans le français *scier*. Χρέμπτεσθαι, *screare*, *cracher*, représentent le son que produisent la gorge et la bouche dans l'action dont ils sont l'expression. Les cris des animaux ont été rendus aussi par des onomatopées [V. p. 419]. Rien n'est plus commun dans toutes les langues que cette espèce de termes, et beaucoup d'expressions qu'on croit d'abord métaphysiques, peuvent, sans trop d'effort, se ramener à l'onomatopée primitive qui leur a servi de racine, et dont elles ne sont plus que des dérivés altérés et à peine reconnaissables. Mais ne nous écartons pas trop du livre de M. Nodier : il a bien assez de quoi nous occuper, sans le secours des digressions et des préambules.

M. Nodier a recherché laborieusement toutes les onomatopées françaises, celles qui ne sont plus d'usage, celles dont on se sert, celles même dont on ne se sert pas encore et qu'il voudrait introduire. Il les accompagne, en général, d'exemples bien choisis, en montre l'origine, et quelquefois les compare avec les synonymes des autres langues. Cet ouvrage, qui demandait des études sérieuses et une lecture étendue, est exécuté de manière à faire beaucoup d'honneur à l'érudition et au goût de M. Nodier. Jusqu'ici cet auteur n'était connu que par des romans pleins d'imagination et de talent, mais quelquefois un peu singuliers, et toujours un peu

frivoles, malgré leur apparente gravité [V. l'art. LXXXIV]. Il faut le louer d'avoir tourné ses études vers un but plus sérieux et plus utile.

Outre ce travail particulier sur les onomatopées de notre langue, M. Nodier s'est occupé d'un système très-étendu sur l'origine du langage[1], et sur la manière dont les mots primitifs qui représentent les objets sonores et bruyants atteignent, par des ramifications infinies, les idées les plus éloignées de l'ordre physique et matériel. Je désire bien sincèrement que le succès de ce premier ouvrage puisse l'encourager à publier bientôt la suite de ces recherches intéressantes et curieuses.

On ne verra jamais de dictionnaire qui n'offre, à sa première édition, des lacunes et des erreurs plus ou moins considérables; aussi n'ai-je point été surpris, et personne ne le sera, je pense, de voir M. Nodier oublier quelques mots, et se tromper dans quelques articles. L'énorme difficulté de ce genre de compilations doit bien excuser un peu de négligence. Les dictionnaires ont d'ailleurs cet avantage, qu'étant composés d'un nombre infini de parties, les défauts de quelques-unes n'empêchent pas qu'on ne puisse se servir très-utilement des autres. Ainsi, quand il serait vrai que je ne me suis pas trompé dans les observations critiques que je vais soumettre à M. Nodier, il n'en sera pas moins vrai non plus, qu'il a fait, malgré de petites fautes à peu près inévitables, un bon livre qui manquait à notre langue.

En glanant après M. Nodier, j'ai trouvé quelques mots qui lui ont échappé. *Charivari*, *hourvari*, me semblent

[1] Allusion à la *Linguistique* de Nodier, ouvrage qu'il ne publia que plus tard et dont on pourrait répéter ce que M. Sainte-Beuve dit du *Dictionnaire des onomatopées*, qui lui semble « une singulière « inspiration de ce jeune esprit romanesque et le notable indice « d'un instinct philologique qui grandira. »

(*Note de l'Editeur.*)

des onomatopées[1]. *Tomber* en est une bien évidemment; M. Delille en a fait un usage remarquable dans ces vers de l'*Imagination* (III) :

> Tandis que se heurtant dans la cité tremblante,
> Des temples, des palais les dômes chancelants
> *Tombent, tombent* en foule en des gouffres brûlants.

J'ai lu le mot *piou-piou* dans les *Études de la Nature* (I, 27) : « Je n'entends point de fois les airs ravissants et « mélancoliques d'un rossignol caché sous la feuillée, « et les *piou-piou* prolongés qui traversent, comme des « soupirs, le chant de cet oiseau solitaire, que je ne sois « tenté de croire que la nature a révélé son secret au « sublime La Fontaine. » M. Bernardin de Saint-Pierre a fait, pour ainsi dire, entendre par cette onomatopée le son plaintif de la voix du rossignol, mais il serait, je crois, très-dangereux d'imiter une pareille hardiesse. Quoi qu'il en puisse être, ce terme devra trouver place dans le recueil de M. Nodier. Il y faudra recevoir aussi le mot *ronron* forgé par Jean-Jacques pour rendre le bruit monotone et assoupissant des contre-basses de l'Opéra. « Figurez-vous, dit Saint-Preux, un *charivari* sans fin « d'instruments sans mélodie, un *ronron* traînant et per« pétuel de basses. » Je pourrais bien indiquer encore

[1] A la suite de cet article sur le *Dictionnaire des onomatopées*, M. Boissonade reçut deux lettres fort aimables et fort curieuses d'un lecteur des *Débats*, M. de Saint-Amand ; son correspondant, au milieu de mille choses flatteuses, lui disait que Ch. Nodier n'avait pas eu tort d'omettre *charivari* dans son dictionnaire, ce mot n'étant pas une onomatopée, mais un terme évidemment composé. Il le fait venir du mot celtique *chwar*, qui signifie *plaisanterie, moquerie*. Les Bretons, dit-il, emploient encore *chouri* qui a le même sens. Il rappelle le vieux sens de *charimari*, qui désignait ordinairement le bruit que les plaisants faisaient à la porte des nouveaux mariés. N'oubliant pas qu'il parle à un helléniste, il ajoute que l'étymologie grecque καρηβαρία, ne vaut pas *chwarimari* : parce que le mal de tête n'est que le résultat et non le but du *charivari*.....

Aujourd'hui a-t-on le temps de lire son journal avec autant de soin? (*Note de l'Editeur.*)

une onomatopée omise; mais peut-être M. Nodier l'a-t-il négligée par modestie, et j'aurai aussi la modestie de ne la pas écrire ici. Il faut pourtant dans un dictionnaire avoir quelquefois un peu moins de réserve, et il n'y a pas le moindre mal à écrire à leur rang certains mots qu'il ne serait peut-être pas très-décent de prononcer.

Sur *siffler*, M. Nodier remarque que le peuple dit communément *chiffler ;* peut-être devrait-il ajouter que cette prononciation, qui aujourd'hui est tout à fait triviale et vicieuse, n'était pas autrefois de mauvais usage. Le noble et pompeux Balzac n'a pas craint de l'employer dans un de ses *Entretiens* (le XIIIe) : « Le peuple s'ennuie de recevoir si souvent du bien des mêmes personnes; il nous *chiffle* après nous avoir applaudi. » Saint-Amand s'en est servi quelquefois :

> Et si d'un nom qu'on *chiffle* au Louvre,
> Quelque ouvrage excellent on couvre.

Mais je ne veux pas copier plus longtemps les mauvais vers de ce mauvais poëte.

M. Nodier s'est trompé quand il a cru *hasarder* le mot *grondement*, qui lui paraît indispensable pour représenter le bruit de la foudre, et celui d'une mer lointaine : *grondement* est déjà dans les dictionnaires. Mais un mot qui paraîtra peut-être réellement hasardé, c'est *hululer* que M. Nodier propose à l'imitation du mot *ululare,* formé du cri de l'*ulula,* oiseau que nous appelons *hulotte*. Ce verbe serait propre, selon M. Nodier, à exprimer des acceptions auxquelles *hurler* convient peu, et il ajoute que des écrivains *en petit nombre* ont cru pouvoir l'employer. Je ne me souviens point de l'avoir encore rencontré, si ce n'est pourtant dans les *Tristes* de M. Nodier lui-même : « Quand la lune laisse tomber sa lumière à travers ces colonnes, et que les hibous *hululent* sur les corniches. »

L'Académie a reçu le mot *vagissement :* il est noble,

harmonieux, nécessaire. M. Nodier voudrait maintenant faire admettre le verbe *vagir*. Il est bien certain que *vagir* se forme aussi naturellement de *vagissement*, que *mugir* de *mugissement*, et que l'analogie peut l'autoriser; mais tant que quelqu'un de nos grands poëtes ou de nos grands prosateurs ne s'en sera pas servi, il y aura de la témérité à l'employer. M. Nodier en cite un exemple pris dans les écrits d'un *étranger* qu'il ne nomme pas; cette autorité est de peu de valeur.

Quelques grammairiens ont voulu limiter *bruire* à l'infinitif; M. Nodier trouve cette décision trop sévère; et oubliant que l'Académie accorde encore à ce verbe l'imparfait *bruyait*, il rapporte ce passage de M. de Saint-Pierre, qu'il appelle le Racine de la prose : « On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, *bruissaient* sous l'herbe. » Je ne sais si j'ai tort, mais cet exemple ne me paraît pas heureusement choisi, car *bruissaient*, qui seul suffit déjà pour offenser les grammairiens, se trouve placé dans une phrase qui pourrait bien n'être pas assez régulière. M. Nodier eût cité plus à propos ces lignes d'un autre écrivain [M. de Châteaubriand] pour lequel il professe aussi la plus haute estime : « Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpents à sonnettes *bruissaient* de toutes parts. » Il serait fâcheux que les deux exemples de ces habiles auteurs ne fussent que deux exemples de barbarismes : les grammairiens seront, j'en ai peur, assez rigoureux pour le dire [1].

[1] Aujourd'hui, *vagir* et *bruissaient* ne choqueraient plus personne, pas même M. Boissonade qui se montre ici un peu sévère peut-être; il est vrai, qu'avec Ch. Nodier, il fallait se montrer plus que prudent.

Au reste, le verbe *bruire* est cité au présent par M. Boissonade

M. Nodier définit de cette manière le mot *glas* : « Le « tintement glapissant d'une cloche qu'on sonne pour « un ecclésiastique qui vient de mourir. » Il est aisé de voir qu'il a voulu, par l'épithète *glapissant,* faire allusion à l'étymologie du mot *glapir* que quelques-uns font venir de glas : on pourrait contester là-dessus ; mais il vaut mieux n'en pas parler ici. Le vrai défaut de la définition, c'est de trop particulariser l'acception du mot *glas*, qui se dit des cloches tintées pour toutes les personnes qui viennent d'expirer, autant que pour les ecclésiastiques. M. de Châteaubriand, dans son admirable épisode de *René*, a employé ce terme dans le sens général de tintement : « J'écoute, et au milieu de la tempête je distin« gue les coups de canon d'alarme mêlés au *glas* de la « cloche monastique. »

J'ai eu la curiosité de vérifier quelques-unes des citations de M. Nodier, et je ne les ai pas toujours trouvées exactes.........

## V

### DICTIONNAIRE DU BAS LANGAGE,

OU DU LANGAGE USITÉ PARMI LE PEUPLE,

PAR D'HAUTEL.

### DICTIONNAIRE DES EXPRESSIONS VICIEUSES

USITÉES DANS UN GRAND NOMBRE DE DÉPARTEMENTS,

PAR J. F. MICHEL[1].

### § Ier.

Rien n'est plus embarrassant pour les étrangers, souvent même pour les Français, que cette foule de locu-

lui-même dans un des articles que nous reproduisons (t. II, p. 74) :

La mer, autour, bruit et gronde.

(*Note de l'Editeur.*)

1 *Journal de l'Empire* des 15 décembre 1807 et 15 juin 1808.

tions, de métaphores singulières, de proverbes, de barbarismes, dont est rempli le langage du peuple. Nos comédies, les poésies burlesques et, en général, tous les ouvrages familiers ou facétieux, offrent également un nombre infini de phrases et d'expressions que les grands Dictionnaires n'ont pas daigné recevoir, et dont on ne sait souvent où trouver l'explication. Il est vrai que le *Dictionnaire comique et satirique* de Le Roux pourrait être d'un utile secours ; mais ce recueil, composé en grande partie d'idiotismes populaires et de locutions triviales, contient aussi tant de mots obscènes et d'obscènes commentaires, que si quelquefois on peut le consulter avec fruit, on ne peut au moins se permettre d'en conseiller publiquement la lecture. Le Roux était un homme sans mœurs et sans talent, il a fait, en tous sens, un très-mauvais livre d'un livre qui pouvait être très-utile.

Le *Dictionnaire du bas langage* est composé dans un tout autre esprit. Le laborieux auteur à qui nous le devons en a soigneusement banni toute obscénité, et déjà supérieur à Le Roux par son goût et par son respect pour les bienséances et la morale publique, il l'a encore surpassé par l'étendue et l'exactitude de ses recherches.

Pour montrer à M..... [d'Hautel] que je n'ai pas trop légèrement parcouru son utile compilation, je joindrai ici quelques observations critiques dont il lui sera peut-être possible de profiter pour une nouvelle édition.

Après avoir cité un emploi proverbial du mot *acabit*, il ajoute que ce terme est propre à l'économie rurale, et qu'il ne s'emploie qu'en parlant des animaux. Cela ne semble point exact; car, selon l'Académie, *acabit* ne se dit guère que des fruits et des légumes..........

Est-ce que *se mettre en rang d'oignons* signifie « se placer « en un rang où il y a des personnes plus considérables « que soi ? » Ne peut-on pas *se mettre en rang d'ognons*

(ou *d'oignons*) avec les personnes considérables, comme avec celles qui ne le sont pas? J'invite l'auteur à faire là-dessus de plus amples recherches: la chose en vaut la peine!

*L'amoureux transi* est défini: « Un homme indifférent et flegmatique, qui n'aime que par calcul et intérêt. » Mais ce n'est pas tout: on entend encore, par *amoureux transi*, un amant timide jusqu'au ridicule, taciturne, froid, embarrassé, platonique. Boileau a dit:

> Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
> M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée:
> Qui s'affligent par art et, fous de sens rassis,
> S'érigent, pour rimer, *en amoureux transis*.

J'engage l'auteur à ne point omettre dans sa deuxième édition quelques mots très-nobles oubliés dans celle-ci: *embarlificoter*, *pataud*, *embrouillamini*, *rogome* ou *rogum*. Voltaire, quelque part, a écrit *rogum*. « Le président, ayant « bu un verre de *rogum*, démontra à l'assemblée qu'il était « aussi aisé à l'âme de voir l'avenir que le passé. » Une lettre du même auteur me fournit un exemple d'*embrouillamini*: « Il y a, au troisième acte, un *embrouillamini* qui me déplaît. » *Pataud* est dans le Dictionnaire de l'Académie; mais où trouver *embarlificoter?*

Il ne faudra pas non plus négliger ces phrases très-connues: *être tout chose*, *être tout je ne sais comment*, ni ce proverbe assez rare: *être tout évêque d'Avranches*. Il y en a un bel exemple au commencement du Mathanasius. M. Leschevin, qui l'a doctement expliqué [V. nº LXXX], cite fort à propos, dans sa note, ces petits vers de Collé:

> Si sur moi sa bonté s'épanche,
> Mon air content l'annoncera;
> S'il me refuse, il me rendra
> *Tout-évêque d'Avranche.*

L'auteur devra peut-être recevoir aussi *rapport que*, construction ridicule que l'on entend quelquefois dans

le langage commun et dont il y a un exemple dans ce badinage de Voltaire à madame de Choiseul : « *Rapport* « *que* Votre Excellence m'a ordonné de lui envoyer les « livres facétieux qui pourraient m'arriver de Hol- « lande... »

Enfin, puisque *conséquent* n'a pas été oublié, il ne sera pas inutile d'y joindre le barbarisme non moins usité : *plus majeur* et *très-majeur*. [V. ci-dessus, p. 407, en note.]

Je ne dois pas oublier de dire que, pour rendre son Recueil, sinon plus intéressant, au moins plus complet, l'auteur y a inséré plusieurs expressions prises de l'argot de différentes classes d'ouvriers. La langue des imprimeurs lui est surtout particulièrement connue. Il a même quelques notions légères de l'idiome des voleurs. Il nous apprend, par exemple, que, dans le style de ces messieurs, *faire suer un chêne* signifie *détrousser un passant :* cela est toujours bon à savoir [1].

## § II.

Le *Dictionnaire des Expressions vicieuses*, par M. Michel, est composé sur un plan moins étendu, mais n'a pas un but moins utile.

[1] Un *Lexique* de l'argot des voleurs et des gamins de Paris est désormais indispensable aux lecteurs de certains romans modernes; en effet, le domaine de l'argot s'étend chaque jour davantage, et envahit celui de la langue usuelle d'une façon inquiétante. Nous ne sommes pas assez au courant de cette portion de la *philologie*, pour indiquer à nos lecteurs les travaux qui lui ont été consacrés dans ces derniers temps : nos connaissances sur ce point s'arrêtent aux *Études de philologie comparée, sur l'argot et les idiomes analogues*, par M. Francisque Michel (Paris, 1855), et aux spirituels articles que M. Philarète Chasles a donnés dans les *Débats*, sur ce problème social, il y a tantôt un an. (*Note de l'Éditeur.*)

Mis entre les mains des enfants, il contribuera efficacement à détruire, dans les départements, en Lorraine surtout, les barbarismes qui y corrompent la pureté de la langue et de la prononciation française.

Quoique le Dictionnaire de M. Michel ne soit pas spécialement à l'usage des Parisiens, ils pourront cependant profiter à le parcourir. Ils y trouveront indiquées et corrigées quelques-unes de leurs fautes : *colidor*, par exemple, *aoust*, *éduquer*, *fur à mesure*. *Ormoire* est oublié; mais, ce qui est plus important, ils y verront condamnée leur mauvaise phrase, *faire une maladie*. Rousseau s'en est servi dans ses *Confessions*, ce qui longtemps m'avait fait croire qu'elle était particulière aux Génevois ; mais je sais maintenant qu'elle est tout à fait inconnue à Genève : elle appartient à l'idiome de Paris. — A propos de Genève, si M. Michel veut enrichir son Dictionnaire de deux termes génevois, je lui indiquerai *cocoler*, pour caresser, et *profiter une chose*, pour la mettre à profit.

Il m'a paru que M. Michel, qui a presque toujours raison, avait peut-être été trop sévère en condamnant la locution, *il est au fin fond des forêts*. Il propose, d'après l'Académie, *il est en fin fond de forêt*. Mais si l'Académie a voulu citer cette phrase, qui, pour en avertir en passant, est prise de Molière dans *les Fâcheux*, il ne s'ensuit pas du tout qu'elle ait désapprouvé l'autre. Voltaire a dit :

. . . . . . C'était le Diable
Qui leur venait *du fin fond de l'Enfer*,

et non pas *du fin fond d'Enfer*.

M. Michel a fort justement désapprouvé l'emploi de *je fus* pour *j'allai*. J'ai déjà moi-même parlé souvent de cette faute de langage. [V. t. I$^{er}$, p. 356, et t. II, p. 405 et 406.]

M. Michel condamne les phrases : « Il arrive *tout de* « *gaux*, il entra *tout de gaux*, cela va *tout de gaux*. » Il n'y a là de condamnable que l'orthographe de M. Michel. Il faut écrire *tout de go* : c'est la forme reçue par

l'Académie. On a pu lire dans les *Mémoires* de Collé ces petits vers de Piron :

M. Turgot étant en charge,
Et trouvant ce quai trop peu large,
Y fit ajouter cette marge :
Passant, qui passez *tout de go*,
Rendez grâce à M. Turgo.

Le mot familier *grognon* est rejeté par M. Michel. Il veut qu'on dise *grogneur* et *grogneuse;* c'est le sentiment de l'Académie. Cependant, Jean-Jacques a dit, dans le premier livre des *Confessions* : « Madame Clot, bonne femme « au demeurant, était bien la vieille la plus *grognon* que « je connus de ma vie. » — Par occasion, je remarquerai que M. Nodier, dans son *Dictionnaire des Onomatopées* [V. le n° précédent], a eu tort d'avancer que *grognard* et *grognon* ne se disent point. *Grognard* peut se dire encore mieux que *grognon*, car il a la sanction de l'Académie. Jean-Jacques qui, dans sa belle prose, descend quelquefois aux plus grandes naïvetés du langage, s'est servi de cette expression dans la neuvième de ses *Rêveries :* « Je ne « saurais dire combien l'air *grognard* et maussade des « valets qui servent en rechignant m'a arraché d'écus. »

Sur *réannoncer*, M. Michel observe que ce mot n'est pas français, qu'on ne dit pas : « Je ferai *réannoncer* « votre ouvrage. » Il ajoute qu'il faut *se méfier de ces verbes réduplicatifs.* Ceci mérite quelque discussion.

M. Michel a prononcé que ce verbe n'était pas français, parce qu'il n'est pas dans le Dictionnaire de l'Académie. Mais ce principe doit-il être en ce cas rigoureusement appliqué ? L'Académie a négligé une foule de termes par *re*, par *entre*, par *de* et *des* privatifs, par *demi*, etc. Je ne puis penser qu'elle ait prétendu exclure de la langue ceux qu'elle n'a pas insérés dans son Vocabulaire, puisqu'on les trouve à chaque page dans les meilleurs écrivains. Il me paraît probable que cette omission provient

de l'idée qu'il était inutile de noter le nombre infini de ces mots, sur la composition desquels l'analogie est un guide suffisant. Si l'on dit bien *réimprimer*, *réajourner*, *réordonner*, etc., pourquoi ne dirait-on pas *réannoncer ?*

Mais voici un exemple qui me paraît assez remarquable. L'Académie n'a pas reçu *rebaptiser*. M. Michel, d'après cela, décidera d'abord que ce verbe n'est pas *français*. Je pourrais lui citer Voltaire, qui s'en est servi trois ou quatre fois au moins, en racontant la singulière plaisanterie que l'évêque Lavardin fit à l'article de la mort. Mais cette autorité ne lui paraîtrait peut-être pas suffisante : il cédera sans doute à celle de l'Académie. Sur le mot *rebaptisants,* l'Académie a fait cette note : « Nom de certains hérétiques des premiers siècles, qui « *rebaptisaient* ceux qui avaient déjà été baptisés. »

Il y a peu de verbes simples qui ne soient susceptibles de composition ; ceux même où elle paraît le plus difficile peuvent quelquefois l'admettre : *mourir,* par exemple, est un verbe où la réduplication semble d'abord impossible. Mais pourquoi *remourir* serait-il un barbarisme, quand *revivre* n'en est pas un ? Si l'on avait à raconter la seconde mort d'un homme qui eût été ressuscité, ne vaudrait-il pas mieux employer *remourir,* ainsi que l'a fait quelquefois Voltaire, que de dire languissamment *mourir de nouveau ?* L'analogie et le goût sont ici la règle des écrivains. Un mot bien composé est, je crois, un mot bien français ; mais on peut s'y tromper et composer de véritables barbarismes. Il y en a plus d'un dans le *Dictionnaire des privatifs*, de M. Pougens.

Quand M. Michel donnera une nouvelle édition ou un nouveau supplément, je l'engage à y insérer le mot *crotu*, employé à Genève dans de sens de marqué de la petite-vérole. Madame d'Orbe, dans la *Nouvelle Héloïse* (IV, 8), écrit à Julie : « Je te trouve aussi fort bonne de « vouloir qu'une prude grave et formaliste comme moi

« fasse les avances, et que, toute affaire cessante, je « coure baiser un visage noir et *crotu* qui a passé quatre « fois sous le soleil et vu le pays des épices! » M. Boiste, qui n'a pas fait un Dictionnaire des *Expressions vicieuses*, mais un dictionnaire de la *Langue française*, a eu tort de recevoir *crotu*. La note de Rousseau devait l'avertir que *crotu* est un barbarisme génevois.

En général, M. Boiste n'a pas montré toujours assez de critique dans la composition de son Dictionnaire. Par exemple, il a pris *mêmeté* dans Voltaire, ne faisant pas attention que ce barbarisme n'a été forgé que pour faire sentir précisément la valeur du mot *identité*. Un étranger qui trouvera dans le Dictionnaire de M. Boiste *mêmeté*, suivi du nom de Voltaire, croira ce terme excellent. M. Boiste s'est trompé : le mot n'est pas français, et Voltaire le savait parfaitement. Il y aurait bien d'autres remarques à faire sur le livre de M. Boiste [V. p. 451, *note*]; mais revenons à celui de M. Michel.

*Je lairrai, je lairrais*, pour *je laisserai*, *je laisserais*, sont des façons de parler très-mauvaises, et que l'on entend quelquefois. M. Michel fera bien d'en prendre note. Il est singulier que Malleville, l'élégant auteur du sonnet de la *Belle Matineuse*, ait pu tomber dans cette faute grossière. Il dit dans un autre sonnet :

> Si mes forces, Daphnis, égalaient mon courage,
> A tes discours flatteurs *je me lairrais* tenter [1].

J'appelle encore la sévérité de M. Michel sur *remplir*

[1] Il fallut l'autorité de Vaugelas pour que cette forme disparût du style noble. En 1636, Corneille disait encore dans le *Cid* (V, IV) :

> Vous *lairra* par la mort don Sanche pour epoux.

Voir à ce sujet l'article du *Lexique comparé* de la langue de Corneille, de M. Fréd. Godefroy (t. II, p. 1). Dans les provinces du Nord, les paysans emploient encore ces formes : *je lairrai* et *je lairrais*. (*Note de l'Éditeur.*)

*un but,* locution très-irrégulière, que la conversation a reçue et qui a même passé dans le langage écrit. Dernièrement, un de nos meilleurs littérateurs l'a reprise dans La Harpe : il est aisé de voir qu'on peut *atteindre* un but, mais qu'on ne le *remplit* pas.

J'adopte sans restriction cette remarque du savant académicien ; mais je crois qu'il a été un peu trop rigoureux lorsque, rendant compte de l'*Art d'aimer* d'Ovide, traduit par M. de Saint-Ange, il a condamné ce vers :

L'amour absent fait place à de *nouveaux* amours.

« Ce pluriel masculin n'est pas, dit-il, positivement « contre la langue, mais contre le bon usage. Si les « grammairiens et le Dictionnaire de l'Académie ne dé- « cident pas expressément qu'il doit être féminin, l'usage « *constant et unanime*, depuis que la langue est fixée, l'a « décidé pour eux. » L'Académie dit qu'*amours* est *presque toujours* féminin, même en prose ; d'où il suit qu'il peut être quelquefois masculin. La langue poétique a bien assez de difficultés, il ne faut pas lui ôter cette ressource. M. Delille, dont l'autorité est si grande quand il s'agit de versification et de langage, a employé *amours* dans le VI^e chant de l'*Imagination*, au même genre que M. Saint-Ange :

Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté,
Dévore le présent avec avidité. . . . . . . .
Rêve de longs succès, rêve de *longs* amours.

J'ai cité l'Académie d'après l'édition authentique de Smits. Celle de Moutardier, je l'avoue, condamne formellement M. Delille et M. de Saint-Ange ; mais elle-même est condamnée, et son témoignage n'a point de valeur.

# LXXXVIII

## BIBLIOGRAPHIE

### I

### RÉPERTOIRE DE LITTÉRATURE ANCIENNE

PAR FRÉD. SCHŒLL [1].

« Depuis longtemps, dit M. Schœll dans sa préface, « les savants et les gens de lettres se plaignent de la « difficulté qu'ils éprouvent à Paris pour se procurer « les livres de sciences et de littérature imprimés à

[1] *Journal de l'Empire* du 27 mai 1808.
—Nous saisissons l'occasion de donner ici un substantiel article de M. Boissonade, du 28 février 1807:

SUR LE CATALOGUE DES CLASSIQUES GRECS

FAIT PAR L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

D'APRÈS RUHNKENIUS [*].

« La méthode des plus anciens maîtres de poésie et d'éloquence était de parcourir tous les poëtes et tous les orateurs, de louer et de proposer comme modèle ce qu'ils trouvaient de bon en chacun, de blâmer ce qui leur semblait vicieux et d'en interdire l'imitation. C'est ainsi qu'Aristote procède. Dans ses *Préceptes de rhétorique*, il ne s'appuie pas sur des exemples pris seulement dans Démosthène, ou dans les plus fameux orateurs; mais il emprunte à Androclès, à Aristophon, à Iphicrate, à Céphisodote et à une foule d'autres, leurs plus beaux passages.
« Homère, Pindare, Aristophane, Sophocle, tous premiers en

[*] *Historia critica*, p. xcv.

« l'étranger: Des demandes réitérées m'ont fait naître « l'idée de former un établissement qui, consacré plus « particulièrement à ce genre de relations, pût remédier « à l'inconvénient qui provoque ces plaintes, etc. »

Cet établissement possède les éditions et traductions des classiques grecs, latins, orientaux, qui ont paru en France et en Allemagne depuis vingt ans et davantage; des ouvrages de critique sacrée et profane, d'archéologie et d'histoire ancienne; des traités élémentaires sur les langues savantes; enfin, tous les livres qui se rapportent à la littérature classique et peuvent aider les études de l'amateur ou les travaux du philologue.

Si M. Schœll n'eût voulu que faire connaître les titres de ces livres, un simple catalogue pouvait remplir parfaitement ce but; mais il a bien senti qu'une nomenclature toute nue ne suffisait point ici. Parmi cette foule d'ouvrages dont les auteurs sont presque tous inconnus en France, il était nécessaire de guider, d'éclairer le choix du lecteur. Si une édition grecque nous venait annoncée

leur genre, pouvaient fournir à Aristote les exemples dont il avait besoin pour sa Poétique; mais il crut aussi devoir puiser à d'autres sources, et il cite Empédocle, Mélanippide, Anaxandride, Dicœogène, et plusieurs autres encore.

« Mais cette méthode, qui était excellente, fut abandonnée sous les Ptolémées. A cette époque, parurent deux critiques d'un esprit remarquable et d'une vaste érudition, Aristarque et Aristophane de Byzance. Il leur sembla que l'immense quantité des livres nuisait plus aux lettres qu'elle ne leur était utile, et prenant leur goût pour unique règle, ils firent un choix des écrivains de chaque genre. Dans la foule des orateurs, dix seulement furent choisis par eux: Antiphon, Andocide, Lysias *, Isocrate, Isée, Æschine, Lycurgue, Démosthène, Hypéride et Dinarque. Ils choisirent parmi les poëtes héroïques: Homère, Hésiode, Pisandre, Panyasis et Antimaque; parmi les poëtes ïambiques: Archiloque, Simonide et Hipponax; parmi les élégiaques: Callinus, Mimnerme, Philétas et Callimaque; parmi les lyriques: Alcman,

* [Voir plus loin, aux MORCEAUX INÉDITS, la *Notice sur Lysias* où M. Boissonade revient sur ce *Catalogue*.]

sous le nom de M. Larcher, de M. Dutheil, de M. Coray, ou de M. Clavier, on ne demanderait pas d'autre recommandation, et sur le titre elle serait d'abord jugée. Mais quand on parle d'un livre donné par M. Schütz, par M. Hermann, par M. Jacobs, par M. Schneider, ces noms, dont la célébrité n'est point encore aussi grande en France qu'en Allemagne, n'instruisent pas suffisamment tous les lecteurs français. Il fallait donc expliquer nettement le mérite ou les défauts des ouvrages indiqués, et entrer au besoin dans des détails littéraires et bibliographiques qui pussent diriger sûrement l'acquéreur.

Alcée, Sappho, Stésichore, Pindare, Bacchylide, Ibycus, Anacréon, Simonide ; parmi les tragiques : Æschile, Sophocle, Euripide, Ion, Achée ; parmi les poëtes de l'ancienne comédie : Epicharme, Cratinus, Eupolis, Aristophane, Phérécrate et Platon ; parmi ceux de la moyenne comédie : Antiphane et Alexis ; parmi ceux de la nouvelle : Ménandre, Philémon, Philippide, Diphile, Apollodore. Dans la foule des historiens, leur rigoureuse censure ne fit grâce qu'à Hérodote, Thucydide, Xénophon, Théopompe, Ephore, Anaximène et Callisthène. Ils établirent deux classes des poëtes tragiques ; dans la première, ils avaient placé ceux que j'ai nommés plus haut ; dans la seconde, étaient Philisque de Corcyre, et six autres qui formaient la pléiade tragique et dont on peut voir les noms dans le Scholiaste d'Héphœstion.

« Ce *Catalogue* paraît avoir été suivi par Proclus en sa *Chrestomathie*, et par un grammairien cité dans la *Bibliothèque de Coislin*. Son existence est encore attestée par un passage de Quintilien, que je rapporterai dans les termes de l'abbé Gédoyn : « Apollo-« nius, dit ce grand critique, n'est pas marqué parmi les auteurs « dont les grammairiens nous ont donné la liste, parce qu'Aris-« tarque et Aristophane, qui se sont arrogé le droit de juger du « mérite des poëtes, n'ont fait mention d'aucun écrivain de leur « temps. » A cette occasion, l'on peut demander pourquoi Callimaque, contemporain d'Apollonius, se trouve dans le *Catalogue*, parmi les élégiaques ? Il est possible qu'il y ait été placé par des critiques postérieurs : c'est ainsi qu'Apollonius lui-même se trouve compris dans une pléiade de poëtes de différents genres dont parle le biographe de Lycophron.

« Voici un autre passage de Quintilien, où le *Catalogue alexandrin* n'est pas indiqué avec moins de clarté : « Des trois poëtes « qui ont écrit en vers ïambes et qu'Aristarque a reçus dans sa

M. Schœll, qui joint à toutes les connaissances de son état une littérature fort étendue, a si bien exécuté ce travail, que le *Catalogue* de sa librairie est devenu lui-même un livre important, et digne d'occuper une place dans les bibliothèques les mieux composées.

Les excellents journaux qui s'impriment en Allemagne, les savantes compilations de Fabricius, d'Ernesti, de M. Harles, ont fourni à M. Schœll les matériaux d'un grand nombre de notices. Il a reçu encore, et il le témoigne dans sa préface, des secours de plusieurs savants, et particulièrement de M. Bast, conseiller de la

« liste, Archiloque est le seul qui puisse produire en nous l'effet « que je dis. »

« Les écrivains admis dans le *Catalogue* critique étaient dits proprement *in ordinem venire*, *in ordinem redigi*, *in numerum redigi*, *recipi*. L'expression consacrée pour ceux qui en avaient été exclus était *numero eximi*. Cette remarque est d'autant plus importante à faire, que beaucoup d'interprètes se sont trompés sur le sens de ces expressions et, entre autres, notre traducteur français de Quintilien, l'abbé Gédoyn, qui, au commencement du chapitre v du livre Ier, a rendu *in ordinem redigere*, par « mettre en meilleur ordre, » ce qui est un véritable contre-sens. En grec, l'admission s'exprime particulièrement par κρίνεσθαι, ἐγκρίνεσθαι, l'exclusion par ἐκκρίνεσθαι : ce qu'il serait au besoin très-facile de prouver par des passages de Suidas, de Photius et d'autres grammairiens.

« Cette censure des critiques d'Alexandrie donna aux auteurs approuvés une telle autorité, qu'ils devinrent presque seuls l'objet des études et des lectures publiques ou particulières. Les grammairiens, qui se seraient fait un scrupule religieux de douter un moment du bon goût d'Aristarque, n'interprétaient dans leurs écoles que les auteurs reconnus dans la sienne, et les rhéteurs ne voulurent plus orner leurs préceptes que d'exemples pris dans les dix orateurs regardés, depuis leur insertion au *Catalogue*, comme les types légitimes de la pure éloquence.

« On pourrait dire bien des choses contre et pour ces arrêts des critiques d'Alexandrie. Sans doute, il était utile que beaucoup d'ouvrages médiocres fussent rabaissés dans l'estime publique, et que les grands écrivains fussent seuls proposés à l'imitation. Mais qu'il est difficile et délicat de prononcer ainsi sur le mérite des livres ! Ne peut-on pas soupçonner que plusieurs furent exclus du *Catalogue* avec trop de rigueur, que d'autres y furent

légation et chevalier de l'ordre du Mérite de Hesse. Les remarques communiquées par cet habile helléniste se distinguent par la nouveauté et l'importance des renseignements [1].

Par exemple, M. Bast nous apprend que le *Lexique inédit* de Philémon, fréquemment cité par M. de Villoison

reçus avec trop d'indulgence? Pourquoi, par exemple, mettre parmi les dix orateurs attiques ce Dinarque que Longin, Hermogène et d'autres anciens appellent, par dérision, *un Démosthène d'orge*, et exclure Callistrate et Léodamas, dont l'éloquence fut cent fois plus célèbre? Au reste, qu'un ou deux écrivains aient été injustement condamnés, qu'on ait placé au premier rang un orateur qui ne méritait pas cette distinction, ce n'est en apparence qu'un mal assez petit; mais les suites en furent graves. Les écrivains rejetés du *Catalogue* classique cessèrent d'abord d'être lus, puis d'être copiés, enfin se perdirent totalement. C'est ainsi que même, depuis le *Catalogue* d'Alexandrie, plusieurs beaux discours de Lysias ne furent plus copiés, et finirent par disparaître tout à fait, au détriment des lettres et de l'éloquence, parce qu'un critique de Mysie, nommé Paul, avait prononcé qu'ils étaient supposés.

« Il se trouva cependant quelques hommes de goût qui, s'en rapportant plus à leur sentiment qu'aux arrêts des critiques, mettaient parmi les classiques des écrivains oubliés dans le *Catalogue* et condamnés par les décrets d'Alexandrie. Parmi les orateurs, Aristogiton trouva des partisans. Quintilien le nomme avec distinction, et Hermogène dit qu'il faut prendre dans ses discours des exemples du style dur: ce qui ne semble pas un très-grand éloge. Quoi qu'il en soit, cette espèce de protection accordée à Aristogiton fut cause que ses œuvres durèrent un peu plus longtemps que celles des autres orateurs. Pline le jeune, au mépris de la décision d'Aristarque, met Callimaque et Hérodes à la tête des poëtes ïambiques. Tzetzes lui-même, osant suivre une autre autorité, détrône Simonide, et le remplace par Ananias; mais ces suffrages isolés de quelques hommes de lettres ne pouvaient prévaloir contre l'influence d'une école dont les jugements étaient respectés comme des oracles. » Ω

[1] M. Boissonade oublie ici l'un de ceux qui ont le plus efficacement contribué au mérite de ce catalogue, c'est lui-même. Il revit les épreuves du *Répertoire*, fit disparaître plusieurs erreurs ou inexactitudes et communiqua d'utiles indications, notamment sur Ducuil, ainsi que le constate M. Schœll lui-même. Il y a eu d'autres articles où l'on retrouverait aisément la touche du savant et ingénieux maître. (*Note de l'Editeur.*)

sur Apollonius, est tout entier dans Phavorinus, qui ne s'est fait aucun scrupule de copier, sans les nommer, Philémon et plusieurs autres scholiastes et grammairiens. J'ai moi-même autrefois rapporté, comme inédits, plusieurs fragments de ce Philémon. La rareté de l'ouvrage de Phavorinus a causé cette erreur de M. de Villoison et la mienne. Si le livre de M. Schœll ou cet article peut pénétrer juspu'à Greenwich, le savant philologue, que M. Schæfer a si justement nommé *vir egregius*, apprendra peut-être, sans beaucoup de plaisir, que Philémon est moins rare qu'il ne l'avait pensé. M. Schneider, qui a inséré dans la *Bibliothèque de Gœttingue* un article sur Philémon, ne savait rien non plus du plagiat de Phavorinus.

A la suite de son bel ouvrage sur les *Principes de la langue grecque*, M. Hermann a donné, comme inédits, d'après un manuscrit d'Augsbourg, un *Traité anonyme de la construction des verbes*. M. Bast prouve que ce Traité est composé de deux ouvrages différents très-mal à propos confondus; que le premier est un *Lexique* de George Lecapenus, imprimé déjà dans ce même Phavorinus, et que le second, réellement inédit, appartient à Maximus Planudes.

Au nombre des remarques les plus importantes communiquées par M. Bast, je place encore celles où il indique aux laborieux compilateurs de fragments et aux futurs éditeurs d'Achilles Tatius, d'Élien, d'Héliodore, d'Héraclide, d'Hérodien, les manuscrits de Paris qu'ils doivent consulter pour rétablir le texte de ces auteurs, ou compléter leurs collections.

Parmi les morceaux dus à M. Schœll, j'ai particulièrement distingué les notices sur le *Liber Ignium* de Marcus Græcus, sur Phèdre, sur l'Homère et le Virgile de M. Heyne, sur la traduction des *Bucoliques* par M. Firmin Didot, sur l'*Anthologie* de Brunck et celle de M. Ja-

cobs, sur les excellentes éditions de M. le professeur Schweighœuser, sur le *Dictionnaire grec* de MM. Quesnon et Thory, sur celui de M. Schneider, etc. A l'occasion de ce dernier ouvrage, M. Schœll a fait, avec beaucoup d'érudition, l'*Histoire littéraire des lexiques grecs modernes*. Ce dictionnaire de M. Schneider est un livre excellent, composé avec autant de critique que de soin, mais il est pourtant très-loin d'être complet. M. Bast a recueilli dans les grammairiens, les Pères, la Byzantine, huit mille mots, au moins, qu'on ne trouvera ni dans M. Schneider, ni dans aucun lexicographe.

La Notice sur Ovide, dont une partie a été donnée à M. Schœll par un savant qu'il ne nomme pas, est le résultat de beaucoup de recherches. On y trouvera la liste de tous les commentateurs, éditeurs et traducteurs des *Métamorphoses*.

A l'article de Catulle, M. Schœll a réimprimé un fragment de ce poëte, publié, il y a deux ans, par M. Marchena, d'après un prétendu manuscrit d'Herculanum. M. Schœll l'a donné avec les additions et corrections de M. Eichstædt, qui assure avoir trouvé vingt nouveaux vers dans un manuscrit d'Iéna. Ce morceau de Catulle, qui prouve le rare talent avec lequel M. Marchena sait écrire en latin, a eu beaucoup moins de célébrité que le fragment de Pétrone qu'il fit imprimer en 1800, sous le nom du docteur Lallemandus. M. Marchena avait si parfaitement imité le style et la manière de Pétrone, qu'un savant Allemand écrivit une dissertation très-sérieuse pour démontrer l'authenticité du fragment [Voy. t. I, p. 329].

On parla beaucoup de cette méprise : elle est un peu forte ; mais elle n'est pas sans exemple et fait, je crois, plus d'honneur au talent de M. Marchena que de tort au jugement du critique. Les hommes les plus habiles et les plus exercés peuvent être dupes de ces tromperies litté-

raires. Muret fit des vers latins que l'oracle des critiques, le fameux Scaliger, admira de très-bonne foi, comme un précieux fragment de quelque vieux comique. La satire *de Lite*, de Michel de l'Hôpital, fut commentée par Boxhorn qui la croyait d'un ancien auteur. Pomponius Lætus fabriqua un testament latin sur lequel Rabelais fit des notes, le jugeant de Lucius Cuspidius dont il porte le nom. Rabelais prit encore pour antique un contrat de vente composé par Pontanus. Qui ne sait les étranges méprises de l'antiquaire Colonia, de Chamillard, de Winkelmann [1] ?

Une erreur plus récente est celle de M. le professeur Matthæi, lequel ayant rencontré, sous le nom de Sophocle, trois cents vers d'un Grec fort moderne, ou plutôt de quelque moine latin, les a publiés avec une pleine confiance, comme un fragment inestimable de la *Clytemnestre*, et a mis toute son érudition à prôner et défendre cette rare découverte. Parmi les livres de M. Schœll, on trouvera une nouvelle édition de ce fragment, avec des notes qui renversent de fond en comble le système de M. Matthæi et tous ses arguments. L'éditeur, M. Struve, a prouvé sans réplique que Sophocle n'a pu faire trois cents vers pleins de fautes de quantité, où la langue est violée perpétuellement, où le style de la Bible est imité, où fourmillent les latinismes [2].

[1] Si l'on veut savoir jusqu'à quel point notre judicieux critique a cru aux vers de Turnus-Balzac, on se reportera au tome Ier, p. 325 et la note. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Ces piéges tendus à la bonne foi des érudits n'empêchaient pas M. Boissonade de croire aux découvertes véritables, de les signaler et d'applaudir aux efforts estimables des *inventeurs* privilégiés. Ainsi, dans un article du 13 avril 1812, sur le *Répertoire de Bibliographies spéciales* de Gabriel Peignot, que le défaut d'espace nous oblige à négliger, il signale une intéressante découverte de M. Peyron :

« J'aurais encore quelques remarques à faire sur le *Répertoire* de M. Peignot; mais elles seraient de fort peu d'importance, et

Les poëtes latins modernes entrent dans la collection de M. Schœll : elle s'étend même aux ouvrages récents des Grecs, mais elle n'en contient qu'un petit nombre, et encore sont-ils assez insignifiants. Ce sont des grammaires, des dictionnaires, des compilations élémentaires. On y distinguera cependant une traduction de Beccaria, avec des notes par le célèbre docteur Coray, et une importante édition de Thucydide par M. Neophytos Ducas. Il ne faudrait pas conclure de la sécheresse de cette partie du répertoire que les Grecs ont peu de livres : il était dans le plan de M. Schœll de ne citer que ceux qui se trouvent facilement dans le commerce. La littérature actuelle des Grecs est infiniment plus étendue qu'on ne le pense. Ce peuple, excessivement malheureux, est bien loin de mériter le reproche de barbarie qu'on lui fait trop souvent. Je parlerai de sa littérature avec quelque

j'y renonce. J'aime bien mieux employer ce qui peut me rester de place au récit d'une découverte littéraire faite par M. Peyron, professeur adjoint des langues orientales dans l'Académie de Turin.

« Simplicius, philosophe péripatéticien du VI[e] siècle, a fait, entre autres ouvrages, un *Commentaire* sur le Traité d'Aristote *de Cœlo*. Il n'en existe qu'une seule édition, celle d'Alde, imprimée en 1526. Les savants qui avaient occasion de consulter ce livre remarquaient que le texte était, dans une foule d'endroits, prodigieusement altéré; que le style était dur et barbare; que les citations, assez conformes pour le fond de la pensée aux passages originaux des auteurs, en différaient totalement pour l'expression; que les vers rapportés par Simplicius manquaient absolument de mesure, et n'offraient même jamais la moindre apparence de poésie. Notamment, les fragments d'Empédocle ont donné, dans ces derniers temps, des peines aussi grandes qu'inutiles à M. Sturz et à M. Buttmann, qui ont tâché de les mettre en vers et d'en retrouver à la fois la mesure et le sens. M. Peyron, qui savait que la bibliothèque de Turin possède un manuscrit du *Commentaire* de Simplicius, eut la curiosité de voir si, par hasard, cette copie, que personne encore n'avait collationnée, ne lui offrirait pas quelques moyens de restituer tant de passages si horriblement corrompus. Sa surprise fut vive, quand il trouva un texte presque tout nouveau, des citations justes et fidèles, des vers toujours bien mesurés et bien

détail dans un prochain article sur la traduction grecque d'Atala [V. t. I, nº XXXIII].

M. Schœll a joint à son livre une table des auteurs qui offrira quelques renseignements utiles aux amateurs de l'histoire littéraire.

Je ne sais si l'on me pardonnera de dire, avant de finir cet extrait, que j'ai moi-même donné à M. Schœll quelques remarques critiques sur le texte de Dicuilus. Cet auteur, dont nous devons la première édition à M. Walckenaër, présente plusieurs passages légèrement altérés dont j'ai proposé la restitution. Je citerai seulement ici la correction que j'ai faite d'un vers qui a embarrassé le savant éditeur ; le texte porte :

> Frigus in excelsis est, fervor solis in imis :
> Et medium spatium tenet *Æronne* serenus.

corrects. Il chercha la cause de cette différence prodigieuse entre l'édition et le manuscrit, et la découvrit avec une rare sagacité. Guillaume de Moërbeka fit, dans le treizième siècle, une traduction latine de ce *Traité* de Simplicius, sur un texte semblable à celui du manuscrit de Turin, traduction qui existe et a été imprimée. Il sera arrivé par la suite qu'un amateur de livres grecs aura voulu se procurer le texte de Simplicius, et quelque marchand de manuscrits, ne trouvant pas l'original, aura fait composer un texte d'après la version latine de Moërbeka. Ce n'est là qu'une conjecture assez probable ; mais ce qui est positif, c'est que le texte imprimé par Alde n'est que la traduction grecque de la traduction latine de ce Moërbeka. Le véritable texte de Simplicius est donc encore inédit, et celui que nous avons n'en est qu'une mauvaise contre-épreuve. M. Peyron est entré dans une foule de détails et de rapprochements qui donnent à ses assertions le plus haut degré d'évidence. Je ne le suivrai point dans le développement de ses preuves ; mon but n'ayant été que d'annoncer brièvement une découverte qui intéresse beaucoup les lettres et leur histoire. M. Peyron voudra-t-il publier le texte de Simplicius qu'il a si heureusement retrouvé? Il faut le souhaiter plutôt que l'espérer. Les temps où nous vivons sont peu favorables aux lettres savantes, et un gros volume de métaphysique péripatéticienne courrait le risque d'être froidement accueilli. Mais il serait beau de lutter contre cette défaveur. » Ω

Il s'agit du mont Atlas. Au lieu d'*Æronne*, qui n'a pas de sens et rompt la mesure, je lis :

Et medium spatium tenet *aer omne* serenus.

Cette conjecture m'a paru aussi certaine que simple et facile : je la soumets au jugement de M. Walckenaër.

## II

### MANUEL DU LIBRAIRE ET DE L'AMATEUR DE LIVRES

PAR J. C. BRUNET [1].

Je commencerai cet article par l'éloge du livre dont je dois rendre compte : c'est commencer comme il faudrait finir. Je prévois que l'aridité du sujet m'ôtera beaucoup de lecteurs, et je désire que ceux qui liront au moins mes premières lignes sachent que j'ai la plus grande estime pour la science bibliographique de M. Brunet, et que son ouvrage me paraît excellent. Mon opinion, je le sais, est de peu d'importance. La bibliographie, qui s'est rencontrée souvent dans mes études, n'est pas mon étude : je n'en ai jamais fait l'objet d'un travail particulier, d'un travail de prédilection, et je trouve que je n'ai point acquis le droit de prononcer publiquement sur le mérite d'un auteur qui, par état autant que par goût, a toute sa vie étudié les livres. Mais si mon érudition bibliographique est trop faible pour donner beaucoup de poids à mon sentiment, je le fortifierai par celui de nos

[1] *Journal de l'Empire* du 5 janvier 1810.

M. de Sacy, dans un charmant article sur la 7e édition du *Manuel* de Brunet (V. *Journal des Débats* du 13 avril 1861), citait le commencement de cet article, et remarquait que ce qui était dit avec tant de justesse, il y a cinquante ans, était encore vrai et juste en 1861. (*Note de l'Éditeur.*)

premiers bibliographes. Bien avant que cet ouvrage parût, ils l'annonçaient avec faveur, soit qu'ils le connussent déjà, soit que cette confiance leur fût inspirée par les talents de M. Brunet. Aujourd'hui que le livre est publié, ils se plaisent à confirmer les éloges qu'ils en faisaient d'avance, et reconnaissent que leur attente n'a pas été trompée.

Dans une préface très-bien faite, M. Brunet expose avec beaucoup de modestie, de précision et de clarté, les recherches infinies auxquelles il s'est livré et le plan de son ouvrage.

Un *Dictionnaire bibliographique* remplit les deux premiers volumes. On y trouve indiqués les livres anciens qui sont à la fois rares et précieux, et parmi les ouvrages modernes, ceux que leur mérite, la beauté de l'exécution, leur singularité, peuvent placer au nombre des livres précieux.

M. Brunet ne s'est pas borné à une simple nomenclature : il fait connaître les contrefaçons, il dévoile la supercherie malhonnête des titres nouveaux mis à de vieux livres. Quand un ouvrage a plusieurs éditions, il en fait l'histoire, il les décrit, et désigne celles qu'il faut préférer ; il donne des renseignements fidèles sur les collections volumineuses, sur la manière de collationner les ouvrages composés de pièces séparées ; enfin, il pousse l'exactitude jusqu'à indiquer la quantité de gravures contenues dans certains livres difficiles à trouver, et même celle des feuillets dans les volumes imprimés sans pagination.

Comme la plupart des articles que mentionne ce *Dictionnaire* sont extrêmement rares, leur valeur pécuniaire est nécessairement fort arbitraire : elle dépend de la conservation des exemplaires, de mille petites circonstances, et surtout du caprice de ceux qui vendent et de ceux qui achètent. Ne pouvant assigner d'une ma-

nière fixe une valeur qui varie sans cesse, M. Brunet s'est contenté de donner le prix des ventes les plus connues. En parcourant ces notes, j'ai remarqué quelques exemples assez singuliers de la folie des bibliomanes. Un exemplaire en grand papier des quatre volumes de l'Homère donné à Londres par Porson a été vendu 2,400 livres st. L'Homère de Chalcondyle a été porté au prix exorbitant de 150 louis; il était broché. En général, la beauté de la reliure élève la valeur d'un livre; mais dans un volume de cette antiquité, la brochure était, pour l'acheteur bibliomane, une singularité piquante, et il n'aura pas cru payer trop cher la grandeur de ces marges vierges[1].

Le troisième volume contient une table méthodique de tous les articles du *Dictionnaire* et de plusieurs milliers d'autres ouvrages. Ils sont rangés par ordre de matières, et suivant le système bibliographique adopté le plus généralement en France. Ce catalogue, qu'il sera si utile de consulter, où l'on trouvera sur tous les sujets et dans tous les genres l'indication d'une foule de bons livres, a dû coûter à M. Brunet des peines incroyables. Il est composé de près de douze mille articles : c'est un travail immense, et qui suppose un zèle infini et une patience infatigable.

M. Brunet a eu quelques secours. Il doit à M. Chardon de la Rochette une note très-curieuse sur les anciennes éditions d'Eschyle ; à MM. Chardin et Quatremère de Roissy, quelques remarques utiles. Il nomme surtout

[1] Aujourd'hui, de pareils prix n'ont plus rien de surprenant. Dans certaines ventes faites en France, et surtout en Angleterre, quand il s'agit de livres anciens ou très-rares, les vrais amateurs en font bien d'autres! et l'étonnement de M. Boissonade devant une enchère de 150 louis fera certainement sourire ceux qui suivent, dans le *Bulletin du Bibliophile*, le cours toujours à la hausse des livres rares et des belles reliures.

(*Note de l'Éditeur.*)

avec reconnaissance M. Parison, littérateur très-instruit, qui lui a communiqué d'excellentes observations et s'est chargé du soin important de revoir toutes les épreuves.

J'ai fait connaître le plan de M. Brunet; j'ai mis le lecteur à portée d'apprécier l'étendue et le mérite de ses recherches. Il me reste maintenant à faire la part de la critique. Quoique ce *Dictionnaire bibliographique* soit le plus exact et le plus complet que nous ayons jusqu'à présent, il n'est pourtant pas impossible d'y trouver quelques fautes. M. Brunet a beaucoup vu par lui-même; mais il n'a pu tout voir : au défaut des sources, il a bien fallu qu'il s'en rapportât aux notices, aux catalogues, et qu'il copiât quelquefois leurs inexactitudes. C'est ainsi qu'une faute d'impression lui aura fait croire que le *Calendrier grec*, de la Bibliothèque du cardinal Albani, avait été publié par Marcelli, tandis que l'éditeur se nomme Morcelli. C'est ce même Morcelli qui a écrit savamment sur le Style des inscriptions.

J'ai fait, en parcourant cet ouvrage, beaucoup d'autres remarques. J'en transcrirai quelques-unes. Elles ne seront peut-être pas inutiles à M. Brunet; peut-être plairont-elles aux nombreux amateurs de l'histoire littéraire et de la bibliographie?

L'édition des *Prolégomènes* du P. Hardouin est attribuée à l'abbé d'Olivet, sans doute d'après le catalogue de La Tour; mais le savant imprimeur Bowyer fut l'éditeur et composa la préface; le manuscrit *autographe* qui lui avait été remis par le libraire anglais Vaillant fut, après l'impression, déposé au Muséum britannique. De qui Vaillant tenait-il ce manuscrit? C'est ce que Bowyer ne dit pas; mais quand même ce serait de l'abbé d'Olivet, pourrait-on le nommer *éditeur*, parce qu'il aurait envoyé à Londres, sans notes ni préface, un manuscrit qu'il n'osait faire imprimer en France?

Après avoir indiqué l'édition de Marinus, in-8°, Lon-

dres, 1703, M. Brunet place en note celle de Hambourg, in-4°, 1700. Il fallait précisément faire le contraire : mettre dans le texte l'édition de Hambourg qui est originale, et dans la note celle de Londres qui n'est qu'une réimpression.

L'édition de Jean-Jacques Rousseau, donnée par M. Didot en 1801, a cela de particulier, que les *Confessions* sont imprimées sur le manuscrit autographe déposé aux Archives nationales. Il était nécessaire d'en faire l'observation, car ce manuscrit contient des additions fort singulières. Les *Confessions* que M. Didot a récemment stéréotypées sont la copie de cette édition de 1801.

La *Description des bas-reliefs de Rome* a été interrompue par la mort du savant Zoëga. Ce bel ouvrage, dont les explications sont si érudites et le style si mauvais, ne sera probablement pas continué. Selon M. Brunet, il n'a paru que le premier volume et la première livraison du second. C'est une petite erreur; il y a au moins cinq livraisons du second volume : je les ai vues.

Dickinson a fait, sous le titre de *Delphi Phœnicizantes*, un traité fort ridicule et fort savant, où il prétend que les Grecs ont pris dans la Bible, et particulièrement dans l'histoire de Josué, leurs récits d'Apollon et de Python, leurs trépieds, leurs oracles, leurs combats et le reste. Cette folie ressemble à celle de Grœsius, docte Hollandais, qui a cru et voulu prouver que l'*Odyssée* était l'histoire des Israélites sous les patriarches, et l'*Iliade* le récit de la prise de Jéricho. La dissertation de Dickinson est peu commune, dit M. Brunet. Cette remarque est vraie sans doute de l'édition d'Oxford qu'il a citée ; mais il devait ajouter que Crenius a réimprimé ce traité dans le premier volume de ses *Opuscula*, recueil qui n'est pas fort rare.

M. Brunet attribue une édition du Traité de Denys d'Halicarnasse, *de Structura Orationis*, à M. Schott qui ne

l'a point donnée. C'est sur le traité *de Arte Rhetorica* que M. Schott a travaillé.

Selon M. Brunet, il y a une Bible hébraïque publiée en 1743 *a Joan. Simone*. Par amour pour l'exactitude, je remarquerai que le titre porte *a Joh. Simonis*. L'éditeur s'appelait Simonis et ne latinisait pas son nom. On a du même philologue *Introductio critica ad Linguam græcam* et un ouvrage du même genre pour la langue hébraïque : ce sont deux compilations très-instructives et malheureusement trop peu connues en France, ainsi que tant d'autres bons livres publiés journellement en Allemagne, en Angleterre et en Hollande.

M. Brunet donne ce titre : « *Histoire synoptique de la* « *Grèce*, par Basile Euthymius, traduit en grec mo- « derne. » On croirait que Basile est l'auteur du livre ; il n'en est que le traducteur. Cette histoire a été originairement composée en anglais, et c'est sur une version allemande que Basile a fait la sienne. M. Brunet pourra s'en convaincre, s'il veut lire le titre entier dans le *Répertoire* de M. Schœll (p. 487).

Je ne sais pas trop s'il faut s'en rapporter absolument à M. Brunet, quand il cite une édition des *Suppliantes* d'Euripide, *ex recensione* W. H., *Londres*, *Bowyer*, 1775, in-8°. Il est très-sûr que la *récension* du texte et les notes sont l'ouvrage de Markland. Ce fut W. H., c'est-à-dire William Heberden, qui se chargea de faire imprimer cette tragédie dont Markland lui avait abandonné la publication, mais ce n'est pas une raison pour mettre sur le titre *ex recensione*. L'édition originale des *Suppliantes*, 1763, in-4°, ne porte point une pareille note et j'ai quelque peine à croire qu'on l'ait mise à cette réimpression de 1775, faite *in-octavo* pour l'école d'Eton. J'ai aussi quelques doutes sur le nom de l'imprimeur : dans les *Anecdotes* de Bowyer, je ne trouve, sous la date de 1775, aucune édition d'Euripide. L'inspection du vo-

lume suffira pour résoudre ces petites difficultés. J'ajouterai que les Lettres W. H., qui doivent s'expliquer par W. Heberden dans la préface des *Suppliantes*, signifient William Hall dans la dédicace de la dissertation de Markland, sur la v[e] déclinaison des Grecs. J'ajoute encore que le docteur W. Heberden a été l'éditeur de la seconde dissertation de Middleton sur la condition servile des médecins anciens. Je ne sais rien de W. Hall, sinon qu'il est mort en 1766, et que c'est à lui qu'est adressée l'ode d'Akenside qui commence par ce vers :

Attend to Chaulieu's wanton lyre :
Ecoute le luth enjoué de Chaulieu, etc.

Au sujet de *Horus Apollo*, je remarquerai que la traduction française de Requier, qui est de 1779, comme le dit M. Brunet, se trouve aussi, avec un nouveau titre, sous la date de 1782. L'édition est la même : c'est là ce que les libraires appellent *rafraîchir un titre*. — Me permettra-t-on une autre remarque? J'ai vu, par les préfaces de Requier et de Pauw, que l'on veut ôter à Mercier la possession de la version latine publiée sous son nom ; on l'attribue à Trebatius, ou à Phasianinus. Je ne connais pas du tout ce Phasianinus, et je n'en puis rien dire; mais j'ai Trebatius de la rare édition de Paris, 1521, et je puis affirmer que sa traduction est totalement différente de celle de Mercier.

M. Brunet recommande l'édition de Sidonius Apollinaris par le P. Savaron. Il a bien raison : le livre est excellent ; mais Savaron n'était pas moine. On voit, par les titres qu'il prend au frontispice de ses ouvrages, qu'il occupa plusieurs places dans la haute magistrature.

Il existe une édition très-rare des *Lettres* de Pline, faite à Trévise en 1483. Dom Liron en parle dans ses *Aménités de la Critique* (tome II, p. 248) ; il l'avait vue. Ce précieux volume a échappé aux recherches de notre savant bibliographe.

La première édition des *Lettres Portugaises* est de 1669, comme le dit M. Brunet. Mais il indique deux volumes, elle n'en a qu'un. Tout le monde sait aujourd'hui que ces *Lettres*, remplies de naturel et de passion, furent écrites à M. de Chamilly par une religieuse portugaise, et que la traduction est de Guilleragues ou de Subligny. Mais les bibliographes n'ont pas encore découvert le nom de la religieuse. Je puis le leur apprendre. Sur mon exemplaire de l'édition de 1669, il y a cette note d'une écriture qui m'est inconnue, mais ancienne et digne de toute confiance. « La religieuse qui a écrit ces « lettres se nommait Mariane Alcaforada, religieuse à « Béja, entre l'Estramadure et l'Andalousie. Le cavalier « à qui ces lettres furent écrites était le comte de Cha- « milly, dit alors le comte de Saint-Léger. »

Récemment, une édition prématurée a révélé les faiblesses d'une femme que beaucoup d'entre nous ont pu voir, connaître, estimer. Personne n'a blâmé plus que moi cet oubli de toutes les convenances. Mais cent quarante ans écoulés depuis que les *Lettres Portugaises* furent écrites rendent, je crois, mon indiscrétion fort excusable. Une si vieille histoire n'offre plus d'aliment à la médisance, ni à la malignité.

# VI

# MORCEAUX INÉDITS

# LXXXIX

## SUR LA MÉTHODE ET SUR LE STYLE
### DES DIALOGUES DE PLATON.
#### INTRODUCTION A L'EXPLICATION DE L'*ION* (1811-1812)[1].

MESSIEURS,

Avant d'entrer dans l'explication du dialogue qui doit nous occuper, il ne sera pas inutile d'interpréter un passage de Cicéron qui pourrait, s'il était mal entendu, vous donner une idée fausse de la doctrine de Platon.

Cicéron, à la fin du I[er] livre des *Questions académiques*, prétend que, dans Platon, rien n'est affirmé, rien n'est dit avec certitude : « Cujus (Platonis) in libris nihil affir- « matur, et in utramque partem multa disseruntur, de « omnibus quæritur, nihil certi dicitur. » Il ne faut pas prendre ces paroles dans un sens étroit et rigoureux.

[1] Le défaut d'espace, et un peu aussi la crainte de donner trop de citations grecques, nous empêchent de publier ici un autre morceau sur les *Divisions des dialogues de Platon* et la leçon sur les formes de la *Salutation* chez les anciens, par laquelle M. Boissonade ouvrit son explication de l'*Ion* de Platon (à propos des premiers mots : Τὸν Ἴωνα χαίρειν), et son enseignement à la Faculté des lettres. Pour le même motif, nous ne pouvons donner un discours sur *l'Oraison funèbre chez les anciens* qui servit d'introduction à l'explication du *Ménexène* de Platon. Nous regrettons surtout de ne l'avoir pas connu au moment où nous avons donné au tome I[er] un article sur le même sujet. (Voy. p. 132 et suiv., avec les *Additions* du tome I[er].)

(*Note de l'Éditeur.*)

Cicéron veut dire que dans Platon rien n'est démontré jusqu'à une évidence complète et de manière qu'il n'y ait pas lieu à la plus petite objection : autrement, l'assertion de Cicéron serait contraire à la vérité. En effet, si Platon ne dogmatise jamais de ce ton positif que prenaient les sophistes de son temps, et que prirent depuis quelques sectes philosophiques, il est pourtant indubitable qu'il enseigne et donne comme certains les grands principes sur lesquels reposent la religion et la morale.

Socrate, le maître de Platon, pour résister efficacement aux mauvais raisonneurs, aux sophistes, aux déclamateurs, et confondre leur présomptueuse vanité, disputait souvent avec eux. Il avait pour méthode, en réfutant leurs arguments de ne leur point découvrir sa propre doctrine. Ces sophistes prétendaient savoir tout ; Socrate, au contraire, disait avec modestie que *tout ce qu'il savait c'est qu'il ne savait rien*, et il devait à cet aveu de son ignorance l'honneur d'avoir été déclaré par l'oracle de Delphes le plus sage des hommes. Mais il ne faut pas croire qu'il abusât de cet aveu modeste, ni qu'il en poussât les conséquences jusqu'à nier, sous prétexte d'ignorance, tout ce qu'il y a de positif en morale, ou confondre et détruire toutes vérités divines et humaines. Une telle philosophie eût été fausse et criminelle, et elle ne pouvait convenir ni à la justesse d'esprit de Socrate, ni à la droiture de son âme. Quel était son but dans ces discussions philosophiques? D'humilier les sophistes qui égaraient la jeunesse, de leur apprendre à être modestes dans leurs assertions, à ne pas affirmer sans précaution, à distinguer exactement ce qu'ils savaient de ce qu'ils ne savaient pas, enfin à ne jamais décider positivement dans les questions qui n'offrent que des probabilités.

Ainsi, dans ses disputes avec les sophistes, Socrate ne voulait que réfuter, et il n'avait pas besoin de mettre en avant sa propre doctrine : il exposait leurs mauvais rai-

sonnements, leurs absurdes conséquences; mais il ne leur donnait pas ses idées. Au contraire, quand il conversait avec d'autres auditeurs, il développait et prouvait, avec toutes les forces de sa puissante dialectique, les grandes vérités religieuses et morales, la beauté réelle de la vertu, la turpitude du vice, l'immortalité de l'âme.

Pour apprécier la doctrine de Platon, il faut, en lisant ses dialogues, observer quel est le caractère des interlocuteurs de Socrate. Cette observation explique pourquoi le sujet est traité d'une façon plutôt que d'une autre, et nous fait comprendre pourquoi, sur la même matière, Platon dans un endroit s'exprime avec le ton et le doute du scepticisme, dans un autre avec assurance. Il faut encore se rappeler que quand Platon déclare ses propres sentiments, il les place dans la bouche de Socrate, de Timée, de Parménide, de l'hôte d'Athènes et de l'hôte d'Elis. Tous les autres interlocuteurs expriment des opinions qui leur sont particulières.

C'est une chose pleine d'agrément que de voir comme Platon, ou Socrate bat les sophistes avec leurs propres armes. Ces puissants adversaires, qui se vantent d'embarrasser les plus forts raisonneurs, d'obscurcir la question la plus claire, sont renversés sans efforts dès qu'ils attaquent Socrate. Il commence par les traiter avec une grande politesse, il loue l'étendue de leur savoir. Les sophistes se montrent charmés d'un hôte qui leur fait de tels compliments, qui sent si bien tout leur mérite, et ils ne lui cachent rien de tout ce qu'ils savent. Au milieu de leur triomphe, Socrate demande la permission de faire une question ou deux: il les prie d'expliquer en peu de mots leur pensée et de définir quelque expression ou quelque terme technique qu'ils auront employé. Les sophistes répondent avec empressement; mais Socrate leur prouve que leur réponse est mauvaise, que leur défini-

tion est absurde. Une autre réponse est proposée, il se trouve qu'elle est aussi ridicule que la première; une troisième, et elle ne vaut pas mieux. Alors l'antagoniste, s'il est modeste et prudent, se retire le plus doucement qu'il peut. S'il est insolent et glorieux de sa réputation d'homme éloquent et de grand controversiste, il entre en fureur, il accuse Socrate de pédanterie, de sottise, de sophisme, et lui dit tout ce qu'il sait d'injures et de mauvais termes.

Des dialogues conduits sur ce ton où l'uniformité des caractères est partout conservée, sont, pour un homme de goût, aussi amusants qu'une comédie.

Le style de Platon, dans cette espèce de dialogue, est naturel, facile, semé de plaisanteries, de traits d'esprit et de gaieté; ses railleries sont fines et ont la décence qui convient à un honnête homme qui sait badiner. La naïveté de Socrate, sa bonne humeur, ses descriptions animées, ses fréquentes ironies, forment, avec le ton passionné, chagrin, aigre et rustique de ses adversaires, un contraste agréable et animent merveilleusement la composition.

Eutyphron, dans le dialogue qui porte son nom, est un homme extrêmement superstitieux; il a pour toutes les cérémonies, pour toutes les pratiques religieuses un profond respect. Tous les contes que lui a faits sa nourrice, il les croit entièrement. A ces défauts d'esprit se joignent des défauts de cœur : il est plein d'orgueil et de confiance; il se croit en état d'expliquer toutes les difficultés qui peuvent être faites sur la religion, et il ne pense pas qu'il soit de sa dignité de recevoir des leçons. Socrate d'abord témoigne la plus grande envie de se faire instruire par Eutyphron : il l'écoute avec une feinte attention; puis, par degrés, il lui montre combien toutes ses idées sont absurdes, et lui prouve, avec infiniment de grâce et de politesse, qu'il ne sait pas un mot de ce

qu'il prétend savoir parfaitement. Eutyphron, convaincu, se retire avec une froide indifférence. Il est battu, accablé, il n'a pas un mot à répliquer, mais sa sotte vanité ne lui permet pas d'avouer sa défaite, et le dialogue finit. Après avoir réfuté les fausses opinions des superstitieux, Platon s'arrête tout court, et ne met pas à leur place les véritables notions sur la nature de la piété et du culte religieux.

Le dialogue entre Socrate et Protagoras est du même genre. Protagoras était un célèbre philosophe, et la conversation a lieu en présence d'Hippias et de Prodicus, deux fameux sophistes. Protagoras prend un grand air de sagesse; il soutient positivement que la vertu peut être *enseignée;* il se jette dans une longue dissertation, et ne veut pas se laisser interrompre par Socrate, qui lui témoigne une profonde considération, applaudit à ses rares talents et le félicite sur la haute célébrité dont il jouit dans toute la Grèce. A la fin pourtant, Callias et Alcibiade obtiennent de Protagoras qu'il descendra des hauteurs de son éloquence, et consentira à donner à la discussion la forme dont Socrate a l'usage et l'habitude. L'ironique philosophe dit que sa mémoire est trop mauvaise pour retenir tant de belles choses et suivre les subtiles argumentations de son savant adversaire. La vanité de Protagoras est flattée; il fait tout ce qu'on veut par condescendance pour la faiblesse de Socrate; il se prête à sa méthode de philosopher, par demandes et par réponses. Alors Socrate a bientôt saisi l'avantage : il enveloppe Protagoras dans les contradictions les plus manifestes et le réduit à des principes dont la fausseté est palpable. Dans ce dialogue, qui est conduit avec une vivacité inimitable, Platon prouve que, dans le sens des sophistes, la vertu ne peut pas être *enseignée,* et, cela prouvé, il s'arrête : le dialogue est fini. Sans doute, il pouvait le continuer, amener Protagoras à l'aveu de son

ignorance et le décider à prendre des leçons de Socrate; mais alors le caractère de Protagoras n'eût pas été conservé; la vérité du dialogue n'eût pas été respectée, et la composition manquait de régularité.

Pourtant Platon n'abandonne pas cette question. Il la reprendra dans le *Ménon*, et là, il donnera sa doctrine.

Ménon n'est pas un sophiste. Il a bien un peu de vanité prise à l'école des mauvais philosophes, mais naturellement il est modeste; le fond de son caractère est bon; il aime l'instruction et la cherche; il vient consulter Socrate, et son fils l'accompagne. Socrate lui demande ce que c'est que la vertu. Ménon en donne trois définitions; Socrate les réfute. Ménon est un peu triste de voir que toute sa science a si peu de solidité, et il dit au philosophe : « Socrate, vous me confondez. Vous « ressemblez à la torpille qui engourdit quand elle « touche ! Vous m'avez engourdi et l'esprit et les sens. « Je croyais connaître la vertu, vous m'avez tout rem« pli de doutes et de perplexités. » — « La ressemblance « n'est pas si grande que vous le dites, répond Socrate. « Si la torpille avait la faculté de s'engourdir elle-même, « comme celle d'engourdir les autres, alors je lui res« semblerais un peu mieux. Je ne sais pas donner des « doutes, quand moi-même je n'en ai pas. Mais je suis « moi-même le plus *dubitatif* des hommes; c'est pour cela « que vous me voyez proposant toujours des difficultés. « Mais, pour le moment, laissons la question de ce « qu'est la vertu, et examinons plutôt si elle peut être « enseignée. »

Le voilà, comme vous voyez, Messieurs, rentré dans le sujet du *Protagoras*. Alors Socrate fait quelques demandes au fils de Ménon sur les propriétés du carré. C'est un jeune homme qui n'a point de notions de géométrie, et cependant, conduit pas à pas de démonstrations en démonstrations, il ne répond pas trop mal.

Socrate tire de là cet argument que toute science est réminiscence; que la science n'est pas en nous naturellement, qu'aucun des sages, des héros n'a jamais pu apprendre à son fils la sagesse et l'héroïsme, car le fils d'un grand homme est souvent le dernier des hommes; en conséquence, que ceux qui, dans l'État, font les plus belles choses et donnent les meilleurs conseils, sont des hommes divins, inspirés, illuminés, possédés de Dieu; qu'ils ne diffèrent point des prophètes qui disent la vérité et ne comprennent pas ce qu'ils disent. En un mot, Socrate conclut que la vertu n'est point naturelle en nous, ne peut point être enseignée, mais qu'elle est placée au cœur de l'homme qui la possède par la puissance divine sans que lui-même le sache.

Voilà donc l'opinion de Socrate ou de Platon. Elle est singulière, mais, au moins, elle est noble et hardie. Il ne l'a point dite à Protagoras, sophiste vain et fier; il la révèle à Ménon, plus modeste et plus docile.

Il me semble que ces détails prouvent suffisamment que Platon ne doute pas toujours, comme l'a prétendu Cicéron, et qu'il affirme quelquefois.

Il est vrai que ses opinions peuvent être souvent contredites; souvent son imagination ardente et vive l'emporte par delà les limites, et il s'abandonne aux brillants écarts d'une métaphysique plus ingénieuse que vraie, plus fine que solide.

Mais je m'écarte moi-même, Messieurs. Bientôt mes savants collègues, qui doivent vous expliquer les mystères de la philosophie, vous pourront entretenir des erreurs philosophiques de Platon; pour nous, c'est de sa composition seulement, de son langage, de son style que nous devons nous occuper; et là il n'y a point d'erreur, tout est beau, tout est vrai, tout est pur et digne d'être imité.

Cicéron fait du style de Platon un magnifique éloge,

c'est au chapitre xx de l'*Orateur* : « Video visum esse « nonnullis, Platonis et Democriti locutionem, etsi ab- « sit a versu, tamen quod incitatius feratur et cla- « rissimis verborum luminibus utatur, potius poema « putandum quam comicorum poetarum. » — « Quelques- « uns ont cru que la prose de Platon et de Démocrite, « ornée de figures brillantes, et soutenue comme elle « est d'une diction vive, hardie, impétueuse, quoique « éloignée de la cadence poétique, méritait plus le nom « de poëme que les pièces comiques. » (*Trad. de Collin.*)

A ce suffrage imposant se joint celui de Quintilien (X, 1) : « Philosophorum quis dubitet Platonem esse « præcipuum, sive acumine disserendi, sive eloquendi « facultate divina quadam et homerica ? Multum enim « supra prosam orationem et quam pedestrem Græci « vocant surgit, ut mihi non hominis ingenio, sed quo- « dam Delphici videatur oraculo instinctus. » — « A l'é- « gard des philosophes, qui peut douter que Platon ne « soit bien au-dessus d'eux tous, soit par la subtilité de « son esprit dans la dispute, soit par sa manière de s'ex- « primer qui est divine et comparable à celle d'Homère ? « car il s'élève infiniment au-dessus de la prose, et « même de cette poésie commune, qui n'est poésie que « parce qu'elle est renfermée dans un certain nombre « de pieds. De sorte que pour moi, quand je le lis, il « me semble entendre un dieu parler comme à Del- « phes, non comme un homme. » (*Trad. de Gédoyn.*)

C'est dans la *République*, dans les *Lois*, dans le *Philèbe*, dans une partie du *Banquet*, dans le *Timée*, dans l'*Ion* et dans quelques autres dialogues, que Platon a particulièrement déployé la magnificence de son style ; c'est là que, selon l'expression d'un auteur anglais à qui je dois plusieurs des choses que vous venez d'entendre[1] ; c'est

[1] Sans doute Gillies, dit en marge le manuscrit.

*Note de l'Éditeur.*

là qu'il a terminé l'ancienne querelle de la philosophie et de la poésie, qu'il les a forcées de se donner la main et de marcher ensemble unies et réconciliées.

Platon avait dans sa jeunesse cultivé la poésie, et, quoiqu'il eût depuis quitté les Muses pour Socrate, cependant son imagination garda toujours la teinte de ses premières études. Mais comment expliquer dans ce philosophe poëte sa haine contre Homère qu'il bannit de sa république? Ce n'est pas comme poëte précisément, mais comme mythologiste et théologien, que Platon éloigne Homère de sa ville philosophique. Il ne veut point que ses concitoyens puisent dans ses œuvres leurs idées religieuses et morales; mais il aime la poésie. Il veut que l'on chante dans sa république des hymnes aux dieux, des éloges de la vertu et des hommes vertueux. Il permet aux poëtes de parler des vices, pour en faire voir la laideur et pour confirmer les bons dans la sagesse par l'horreur des méchants. Il n'est point ennemi de la poésie; il déclare qu'il connaît ses charmes et son pouvoir sur l'âme, et que si elle peut prouver qu'elle est digne d'avoir entrée dans une ville sagement gouvernée, il la recevra avec une grande joie; mais si elle vient apporter dans la ville ses œuvres théâtrales et ses épopées, il ne l'admettra pas, parce que, suivant lui, remuer les passions, c'est les fortifier; parce que l'imitation comique lui semble indigne d'un homme libre et convenable seulement à des esclaves; parce qu'il ne faut pas que sur la morale et la théologie les lois parlent un langage quand le poëte en parle un autre. Que la poésie et l'enthousiasme soient appliqués à l'imitation des choses honnêtes, aux idées vraies de la divinité, à des récits d'une morale pure, alors Platon les accueille et les approuve. Platon se contredirait lui-même et serait, comme le lui a reproché Héraclide de Pont, coupable d'une étrange ingratitude s'il bannissait de sa

République toute poésie sans restriction, lui qui doit tant aux poëtes et surtout à Homère. En effet, « il a, dit Longin, puisé dans Homère, comme dans une vive source dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux : « Ἀπὸ τοῦ Ὁμηρικοῦ ἐκείνου νάματος εἰς αὑτὸν μυρίας ὅσας παρατροπὰς ἀποχετευσάμενος. »

Mais Platon n'imite pas servilement. Doué de la plus riche imagination, il suit Homère, mais de loin, mais d'un air libre, et les traits qu'il emprunte lui deviennent propres par la manière dont il sait les placer. Xénophon a souvent emprunté des images à Homère, mais il copie : quand Platon emprunte, il a l'air de créer : il enveloppe si bien l'idée du poëte dans ses propres idées, que l'on est presque toujours tenté de croire qu'il s'est rencontré avec le poëte plutôt qu'il ne l'a imité.

Une des grandes beautés d'Homère, c'est l'artifice de sa versification et son harmonie imitative et pittoresque. Platon, sans franchir les limites qui séparent les genres, a su donner à sa prose, par le choix exquis des nombres, une harmonie merveilleuse. « Platon, dit Démétrius de « Phalère, est plein d'élégance dans ses nombres. Ils « sont pleins, sans être prolixes, et coulent avec une « heureuse facilité. Ils ont à la fois de la vivacité et de la « douceur, de la force et de la magnificence. Ce n'est « pas de la poésie, mais presque de la poésie. » C'est ce que dit Cicéron dans le passage déjà cité. Démétrius continue : « Cette phrase : τὸ μὲν πρῶτον, εἴ τι θυμοειδὲς « εἶχεν, ὥσπερ σίδηρον ἐμάλαξεν, cette phrase arrangée de la « sorte est élégante et harmonieuse ; mais renversez « l'ordre des mots ; mettez, ἐμάλαξεν ὥσπερ σίδηρον, et vous « détruisez toute harmonie, et vous ôtez à la poésie « toute sa beauté. Et ailleurs, quand Platon parle des « instruments de musique, de quelle charmante manière « il approprie ses nombres à sa pensée ! Dans les mots, « par exemple, καὶ αὖ κατ' ἀγροὺς τοῖς ποιμέσι σύριγξ ἄν τις εἴη,

« l'arrangement particulier de la phrase produit une « belle imitation du son de la syrinx. Pour s'en con- « vaincre, il ne faut que changer l'ordre des paroles. » On sent bien que la plupart de ces beautés qui tiennent à la cadence, au rhythme syllabaire sont aujourd'hui presque effacées pour nous. La véritable prononciation est ignorée; nous n'observons presque jamais la juste quantité des syllabes, encore moins l'accent; cependant la prose de Platon, pour nous-mêmes, conserve encore du nombre et de l'éclat. Les vers d'Homère, de Théocrite, de Pindare, ceux de Virgile et d'Horace, même prononcés par nous, ne sont pas sans douceur et sans mélodie[1].

[1] C'est un plaisir de voir comme, en général, l'exposition entraînante et vraiment platonicienne de M. Cousin, dans ses *Arguments* des *Dialogues de Platon*, s'accorde avec le langage de son collègue l'helléniste. Mais quand donc M. Cousin, en donnant cette *Introduction générale* qui sera le couronnement de son Platon, comblera-t-il le vœu de tous ceux qui aiment et son noble talent et la philosophie éloquente de Platon? Le public est assez mûr maintenant pour qu'on puisse lui dire le dernier mot de ce grand système platonicien : depuis l'enseignement tout littéraire de M. Boissonade sur Platon, la matière a été bien creusée, et bien des idées ont germé sur cette partie du terrain philosophique. La belle *Histoire du Platonisme* que le confrère et l'ami de notre critique, M. Victor Leclerc, a mise en tête de ses *Pensées de Platon*, de savants travaux de MM. Jules Simon, Henri Martin, Ch. Levêque, sur certains points importants de la philosophie platonicienne; un ingénieux morceau de M. Taine sur les *jeunes gens* de Platon, tout cela n'a pas peu contribué à rajeunir les doctrines du philosophe-poëte. Il n'y a plus maintenant qu'à relier toutes ces notions si vraies et si curieuses; qui mieux que l'illustre traducteur peut s'en charger pour le plus grand profit du public? (*Note de l'Editeur.*)

# XC

## NOTICE SUR LYSIAS,

### INTRODUCTION A L'EXPLICATION DU DISCOURS CONTRE ÉRATOSTHÈNE[1].

(Année 1814-1815.)

MESSIEURS,

Lucien, dans le *Scythe* (ch. x), faisant l'éloge de deux orateurs, dit que, pour l'éloquence et la doctrine, on peut les comparer à la *dizaine attique*. Par la *dizaine attique*, il désigne ces dix orateurs que la Grèce regardait comme les modèles de la plus belle éloquence jointe au langage le plus correct.

Rangés chronologiquement, leurs noms se présentent dans l'ordre que voici[2] : Antiphon, qui vécut au temps de l'expédition des Perses et fut contemporain de Thémistocle et d'Aristide, Andocide, Lysias, Isée, qui fut

[1] En relisant cette étude sur Lysias, nous ne pouvons pas ne point en rapprocher l'ingénieuse thèse de M. Girard sur l'atticisme de Lysias et surtout les savants Mémoires XIVe, XVe et XVIe du dernier volume de M. Egger (1862). C'est là qu'il recherche si les Athéniens ont connu la profession d'avocat, et qu'il développe les considérations les plus neuves et les plus justes sur les rhéteurs et sur les orateurs attiques; mais il faut aussi, pour tout ce qui est relatif au *canon* d'Alexandrie dont il est question dans cet article, lire, dans le même volume, le magistral chapitre consacré à Aristarque. (*Note de l'Editeur.*)

[2] Taylor, *Vita Lysiæ*, t. VI, p. 101, édit. Reiske.

un des maîtres de Démosthène, Eschine, qui fut son rival, Lycurgue, disciple de Platon et d'Isocrate, dont il ne nous reste plus qu'une harangue, Démosthène, Hypéride, et enfin Dinarque.

De cette foule d'orateurs qui, lorsque Athènes était puissante et libre, faisaient entendre leur voix dans les assemblées du peuple et devant les tribunaux, plus de dix sûrement furent admirés. Aristote cite quelquefois d'autres noms que ces dix noms privilégiés ; Androclès, Aristophon, Iphicrate, Céphisodote et plusieurs autres, lui fournissent des exemples et des témoignages [1].

Le rhéteur Gorgias, dans son traité des *figures* dont nous avons une élégante traduction latine par Rutilius Lupus, rappelle les noms maintenant peu connus de Charisius, dont les discours étaient si purs et si élégants que certains critiques les croyaient composés par Ménandre [2] ; de Démocharès, surnommé le *Parrhésiaste*, à qui Philippe demanda ce qu'il pouvait faire d'agréable aux Athéniens, et qui lui conseilla brutalement de se pendre ; de Cléocharès, qui comparait les discours de Démosthène aux corps des soldats et ceux d'Isocrate aux corps des athlètes ; de Pythéas, orateur sans lettres, mais non sans talent, implacable ennemi de Démosthène qu'il persécuta par de graves accusations et d'amères plaisanteries ; de Stratoclès, dont Démosthène a dit qu'il était de tous les hommes le plus persuasif et le plus méchant. Ce méchant homme était pourtant l'ami du sévère et vertueux Lycurgue, et ce fut sur sa proposition que le peuple décréta qu'une statue d'airain serait élevée à cet excellent citoyen, et que ses descendants seraient, de père en fils, nourris dans le Prytanée aux frais de la République.

Ces dix grands orateurs, dont les noms ont comme

[1] Voy. Ruhnkenius, *Hist. critica*, p. xcv.
[2] Voy. les autorités dans Ruhnkenius, sur *Rutilius*, p. 37.

éclipsé tous les autres, furent seuls choisis par l'école d'Alexandrie sous les Ptolémées, époque stérile en hommes de génie, mais féconde en hommes de goût et d'esprit, en critiques savants, en grammairiens subtils. Aristophane de Byzance et le célèbre Aristarque s'avisèrent de croire que la littérature était étouffée sous la foule innombrable des écrivains de tout genre; que le goût s'égarait incertain, indécis, dans un cercle infini de poëtes, d'historiens, d'orateurs; et, prenant pour guide leurs sentiments et leur doctrine, ils établirent certaines classes d'écrivains choisis[1] . . . . . . . . . . . . . . . .

Parmi les orateurs, ils prirent ceux dont je vous ai plus haut cité les noms, ceux que Lucien appelle la *dizaine attique*, ἡ ἀττικὴ δεκάς.

Tous les critiques n'admettent pas cette classification. Gorgias, comme je l'ai dit, a cité des orateurs qu'Aristarque n'avait pas daigné comprendre dans sa liste.

Mais le seul nom d'Aristarque était une imposante autorité, et le goût de deux hommes qui, malgré leurs lumières, avaient bien pu, dans une matière aussi délicate que la critique littéraire, n'être pas sans préventions, se montre quelquefois trop dédaigneux et trop sévère, quelquefois trop facile et trop indulgent; le goût de deux grammairiens devint le goût général. Cet inconvénient, assez grave déjà, fut suivi d'un malheur véritable. Les auteurs qu'ils avaient rejetés de leur catalogue furent d'abord moins lus, ensuite tout à fait négligés; les copistes ne perdirent pas leur temps à transcrire des livres que personne n'achetait, et quand les anciens exemplaires eurent été détruits par l'effet des années, les ravages de la guerre et l'incendie, il ne resta de tant de poëtes lyriques, de tant de tragiques et de

[1] Voir l'article de M. Boissonade sur le *Catalogue d'Alexandrie*, ci-dessus p. 462, en note. (*Note de l'Éditeur.*)

comiques, de tant d'historiens, de tant d'orateurs, que leurs noms seulement et quelques phrases éparses.

Une preuve de cette immense influence d'Aristarque sur le goût public, c'est que la *dizaine attique* devint une notion populaire. Les Grecs, séduits par le talent du sophiste Hérode, qui florissait dans le second siècle, criaient dans leur enthousiasme qu'il était *un des dix*[1], et cette opinion subsista bien plus tard. Au temps de Justinien, Léontius le *Scholastique*, que quelques-uns appellent le Minotaure[2], faisait cette inscription pour le tombeau du rhéteur Chirédius :

Χειρεδίου τόδε σῆμα, τὸν ἔτρεφεν Ἀττὶς ἄρουρα,
Εἰκόνα ῥητώρων τῆς προτέρης δεκάδος,
Ῥηϊδίως πείθοντα δικασπόλον· ἀλλὰ δικάζων
Οὔποτε τῆς ὀρθῆς οὐδ' ὅσον ἐτράπετο[3].

« C'est ici le tombeau de Chirédius, nourrisson du sol « attique, image des orateurs de la *première dizaine*. « Sans effort il persuadait le juge ; juge lui-même, ja- « mais il ne s'écarta de la droite ligne. » La traduction de Grotius (*illorum veterum rhetor imago decem*) ne fait nullement sentir la valeur de ces mots τῆς προτέρης δεκάδος, *de la première dizaine ;* on croirait presque que Grotius ne les a pas bien compris : ils demandent une explication qui ne nous écartera pas longtemps.

En perdant la liberté politique, qui donne à l'éloquence et de si grands moyens et de si belles occasions, les Grecs en conservèrent le goût, ou, pour parler mieux, l'amour et la passion. Une éloquence toute brillante, toute maniérée, celle des sophistes, remplaça l'éloquence de la tribune. On courait en foule aux déclamations ; les écoles

[1] Philostrati, *Vita Soph.*, II, 1, 14.
[2] Jacobs, *ad Anthol.*, t. XIII, p. 911.
[3] Leontius, *Epigr.* XIX, avec la note de M. Jacobs.

des sophistes célèbres regorgeaient de disciples et d'auditeurs. Contre eux et pour eux se formaient des factions rivales; la tranquillité des villes était troublée par ces séditions littéraires; on se battait pour les rhéteurs, ainsi que pour les athlètes et les cochers. Triste et juste destinée de l'éloquence qui n'était plus qu'un vain jeu de paroles, aussi frivole que les courses du cirque et peut-être moins amusant.

A cette époque de décadence, on s'éloignait des beaux modèles ou on les imitait dans un mauvais esprit; pourtant on les estimait toujours, leurs places étaient respectées et leurs honneurs maintenus. Toutefois, on voulut avoir aussi des modèles du genre nouveau, des modèles consacrés, des modèles classiques, et, à une époque que je ne connais point, on fit un choix de dix sophistes du genre asiatique, risibles rivaux des dix anciens orateurs. C'est à cette innovation que Leontius fait allusion par les mots προτέρης δεκάδος, et quand il loue Chirédius de rappeler par son talent les maîtres de la *première dizaine*, on voit assez qu'il avait une médiocre estime pour ceux de la seconde. De ces dix orateurs nouveaux, quatre seulement nous sont aujourd'hui connus : Polémon, Hérode, Aristide et Nicostrate, contemporain de Marc-Aurèle. Brodeau, dans ses notes sur l'épigramme de Leontius, Olearius sur Philostrate, et Taylor[1] aussi, à ce qu'il me semble, sont d'avis que les auditeurs d'Hérode, en l'appelant *un des dix*, ἕνα τῶν δέκα, le désignaient comme un des dix orateurs de cette *seconde dizaine*. Mais il est bien manifeste qu'ils se sont trompés. « Le bon « esprit d'Hérode, dit Philostrate[2], résista à cette louange, « quelque grande qu'elle parût, et il répondit avec « beaucoup de grâce : Il est possible au fait que je

[1] *Oratores græci*, t. VI, p. 102, édit. Reiske.
[2] *Vita Soph.*, t. II, 1, 14, p. 564.

« vaille mieux qu'Andocide. » Ne résulte-t-il pas de cette réponse d'Hérode, qu'il avait entendu le compliment qu'on lui faisait autrement que Taylor, Olearius et Brodeau; qu'il avait cru qu'on le plaçait dans l'ancienne *dizaine*, puisqu'il convenait qu'il était tout au plus meilleur qu'Andocide. Je conclus aussi de cette réponse que la seconde dizaine n'avait pas encore été formée au temps d'Hérode. En effet, si elle eût existé, il y aurait eu trop d'amour-propre à entendre les mots εἷς τῶν δέκα plutôt de la première que de la seconde dizaine : puisque Hérode ne les a pas entendus de la seconde, c'est qu'il n'y avait pas à opter, c'est que la première seule était alors connue.

Lysias fut placé par Aristarque dans cette *dizaine* choisie, et les éloges unanimes de toute l'antiquité, comme la plupart de ses discours que nous pouvons encore lire, prouvent qu'il méritait cette honorable distinction. On peut s'étonner peut-être de voir dans cette liste privilégiée le nom de Dinarque que les anciens appelaient le *Démosthène d'orge*, le *Démosthène grossier*. Les juges alexandrins furent peut-être indulgents pour Dinarque; ils ne furent que justes pour Lysias. Cicéron va presque jusqu'à le nommer *l'orateur parfait* (*Brutus*, IX).

Lysias naquit à Athènes, la seconde année de l'olympiade LXXX, et non pas de l'olympiade LXX, comme le dit Cesarotti; encore moins de l'olympiade VIII, comme le dit Belin de Balu, ou plutôt son imprimeur. Céphalus, son père, était de Syracuse; ainsi, quand Lysias est appelé Συρακούσιος ῥήτωρ, par Suidas, *Syracusanus orator* par Justin (V, 9), il faut croire que ces auteurs ont voulu seulement indiquer qu'il était originaire de Syracuse et non qu'il y fût né. Dans Suidas, cette interprétation est certaine, car il ajoute lui-même : ἐτέχθη δ' ἐν Ἀθήναις. Dans Justin, elle est vraisemblable; peut-être cependant

s'est-il trompé, comme Timée qui prétendait que Syracuse était la patrie de Lysias. Un passage formel de Cicéron (*De clar. orato.*, XVI) achèvera d'éclaircir cette petite difficulté : *Catonis orationes non minus multæ fere sunt quam Attici Lysiæ...est enim Atticus; quoniam certe Athenis est et natus et mortuus, et functus omni civium munere; quamquam Timæus eum, quasi Licinia et Mucia lege, repetit Syracusas.*

Cephalus vint s'établir à Athènes, attiré par Périclès dont il était l'hôte et l'ami, et par le désir d'habiter une ville qui était alors la capitale de la Grèce et celle du monde civilisé; peut-être aussi, comme l'ont raconté quelques écrivains, parce que la tyrannie de Gélon l'avait forcé de quitter sa patrie [1]. Il est vrai que Lysias, au commencement du discours que nous allons expliquer, dit formellement que son père vint à Athènes sur l'invitation de Périclès; mais les orateurs, quand ils parlent d'eux-mêmes et des faits qui les intéressent et les honorent, ne sont pas toujours des autorités irrécusables. Cephalus, lié avec Périclès, le fut aussi avec Socrate qu'il put rencontrer chez Aspasie, et dont un de ses fils, Polémarque, que Plutarque (*De esu carnis*) appelle philosophe, suivait les leçons. L'amitié de Socrate a immortalisé Cephalus. C'est dans sa maison qu'est placée la scène des Dialogues sur la République. Platon lui a donné un caractère doux, aimable et sage, et Cicéron (*Ad Attic.*, IV, 15) l'appelle avec raison *festivum senem*. Il l'appelle aussi *locupletem senem* : en effet, Cephalus était riche; mais sa fortune, amassée pour le bonheur de ses enfants, devint pour eux la cause des plus affreuses persécutions.

Dans la première année de l'olympiade LXXXIV (et non pas de l'olympiade LXXIV, selon Cesarotti qui fait

[1] Pseudo-Plutarch., *Vita Lysiæ*, init.

comme plus haut une erreur de dix ans), les Athéniens décrétèrent l'envoi d'une colonie dans la Grande-Grèce où ils se proposaient de relever les ruines de l'ancienne Sybaris[1]. Lysias, qui avait alors quinze ans, Polémarque, son frère aîné, et peut-être son autre frère Euthydème, se joignirent à la colonie. Cephalus était mort; la succession de leur père les appelait en Sicile, et le voisinage des deux côtes leur rendait ce nouvel établissement à la fois utile et commode. De ce voyage étaient aussi le philosophe Empédocle et les deux grands historiens de la Grèce, Thucydide[2] et Hérodote, à qui son long séjour à Thurium (c'est le nom que prit la nouvelle Sybaris) a fait quelquefois donner le surnom de Thurien[3].

Lysias, qui avait commencé son éducation à Athènes, la continua à Thurium. Tisias et Nicias, rhéteurs de Syracuse furent ses maîtres. Nicias n'est point connu; Tisias porte un nom célèbre. Cicéron (*Brutus*, XLVI) dit, sur l'autorité d'Aristote, que la rhétorique naquit en Sicile; que Corax et Tisias furent les premiers qui en écrivirent les préceptes; qu'avant eux on parlait, on écrivait avec soin, mais qu'on leur doit l'art et la méthode. Tisias fut aussi un des maîtres d'Isocrate[4]. Le maître d'Isocrate et de Lysias ne pouvait être un homme ordinaire.

Au temps de la funeste expédition des Athéniens en Sicile, les Thuriens, quoique colons d'Athènes, abandonnèrent lâchement la cause de leur métropole trahie par la fortune; Lysias, dont les événements n'avaient pu changer le cœur, devint suspect, parce qu'il persistait dans ses sentiments patriotiques ; on lui fit un crime de sa vertu et il fut exilé.

[1] Pseudo-Plut., *Vita Lysiæ; Orat. att.* t. VI, p. 205.
[2] *Vita Thucyd.*, *Bipont.*, t. I, p. XXXIX.
[3] Larcher, *Hérodote*, t. I, p. LXXXVI.
[4] Denys d'Hal., t. V, p. 535.

Lysias revint à Athènes, après avoir passé trente-deux ans à Thurium ; il en avait alors quarante-sept. La république était à cette époque menacée au dehors par les armes des Lacédémoniens, et déchirée au dedans par les factions et les troubles civils. Les généraux, excités surtout par Alcibiade, avaient renversé la démocratie. Le gouvernement avait reçu insensiblement une forme oligarchique. D'abord Pisandre avait fait décider que cinq mille citoyens seulement pourraient prendre part à l'administration. Il fit bientôt un plus grand pas. Dix citoyens, auxquels on donna le nom de συγγραφεῖς ou de πρόϐουλοι, furent chargés de faire au peuple un rapport sur la meilleure forme de gouvernement. Après avoir eu la prudence de faire décréter préliminairement qu'aucun citoyen ne pourrait être inquiété ni recherché pour ses opinions, ces dix commissaires proposèrent d'abroger l'ancienne constitution .populaire, de choisir cinq citoyens qui, à leur tour, en choisiraient cent, lesquels se donneraient chacun trois collègues, et enfin de remettre à ces quatre cents citoyens élus, de la sorte, l'administration de toutes les affaires publiques. Des mesures avaient été prises pour le succès de cette étrange proposition. L'assemblée, dévouée aux projets des oligarques, consentit à tout ce qu'on lui demandait, et les QUATRE CENTS gouvernèrent. Cet important événement est de la première année de l'olympiade XCII, l'année même où Lysias revint à Athènes.

Le gouvernement des QUATRE CENTS manquait d'union et de vigueur ; il succomba dès qu'il fut attaqué.

Par le conseil de Thrasybule, qui fut depuis le libérateur de sa patrie, l'armée des Athéniens à Samos avait rappelé Alcibiade de l'exil. Alcibiade, dont les menées et l'astucieuse politique avaient préparé l'établissement de l'oligarchie, se déclara contre un régime de l'influence duquel il avait vainement espéré la fin de son exil. Il

leur fit dire que s'ils ne rendaient pas au peuple, d'eux-mêmes et sur-le-champ, ses droits et la démocratie, il viendrait les y contraindre à la tête de sa flotte. Cette vigoureuse déclaration troubla ces faibles administrateurs. Les plus hardis voulaient livrer la ville aux Lacédémoniens, mais ne purent exécuter leur trahison, et la révolution se fit sans résistance. Quelques-uns des QUATRE CENTS furent exilés, d'autres mis en jugement et condamnés; de ce nombre était Antiphon, dont vous avez vu le nom parmi ceux des dix orateurs attiques. Ainsi s'éteignit à Athènes une tyrannie qui avait duré quatre mois.

Au dehors, la guerre se continuait entre les Lacédémoniens et les Athéniens avec un acharnement égal, mais non plus avec un égal succès. Depuis l'expédition déplorable de Sicile, les armes des Athéniens n'avaient guère cessé d'être malheureuses. Leur défaite à Ægos-potamos, arrivée la vingt-septième année de la guerre, la quatrième de la XCIV<sup>e</sup> olympiade, fut si entière, si complète qu'elle anéantit toutes leurs ressources. Lysandre, qui commandait la flotte victorieuse, poursuivant ses avantages, vint, avec deux cents voiles, mettre le siége devant le port d'Athènes que Pausanias attaquait du côté de l'Académie. Pressés par les armées ennemies, pressés par la famine, les Athéniens firent demander la paix. Lysandre répondit que la première condition serait de détruire 10 stades de chacun des deux murs qui allaient de la ville au Pirée. Théramène, qui avait été l'un des QUATRE CENTS, s'offrit pour aller en mission à Lacédémone. Il faisait espérer au peuple qu'il obtiendrait des conditions plus douces. Lysias, comme nous le verrons dans le *Discours contre Ératosthène*, l'accuse d'avoir trahi la patrie ; d'avoir, pour servir les intérêts de l'ennemi, fait durer trop longtemps les négociations, et enfin d'avoir rapporté des conditions cent fois plus humiliantes, plus

dures que les précédentes. D'autres écrivains ont jugé Théramène avec plus de faveur. Nous aurons ailleurs l'occasion d'entrer dans des détails qui maintenant nous écarteraient trop. Il me suffira de dire que Théramène revint, après une absence de quatre mois, porteur d'un traité dont les clauses étaient que les murs seraient entièrement détruits ; que tous les vaisseaux, à l'exception de dix, seraient livrés aux Lacédémoniens ; enfin, que le gouvernement serait réglé selon la volonté de Lysandre. Aussitôt Lysandre pénétra dans le Pirée et fit abattre les murailles au son des flûtes. Par son ordre, dix commissaires athéniens furent établis au Pirée et trente dans la ville. Les Trente devaient rédiger une nouvelle constitution ; mais bientôt ils se mirent à la place des lois déjà faites et de celles qu'ils étaient chargés de faire. Trois mille citoyens, qu'ils avaient choisis pour les associer à l'administration, devinrent leurs satellites. Tous les autres habitants furent désarmés. Bientôt, craignant que leur tyrannie ne fût pas encore assez bien affermie, ils obtinrent de Lysandre sept cents soldats commandés par un officier lacédémonien. Délivrés alors de toute crainte et se croyant à jamais sûrs de l'impunité, ils remplirent Athènes de meurtres et de pillages, et, s'il faut en croire Xénophon, il périt peut-être plus d'Athéniens, pendant huit mois de cette odieuse tyrannie, qu'il n'en était tombé en dix années de guerre sous le fer de l'ennemi[1]. Comme il leur fallait de l'or pour payer leur garnison lacédémonienne, ils résolurent d'arrêter dix *métœques* (c'est le nom que l'on donnait aux étrangers domiciliés à Athènes), de les faire périr sans nulle forme de procès et de s'approprier leur fortune.

Lysias et Polémarque, son frère, étaient métœques. Ils avaient établi en commun une fabrique de boucliers qui

[1] Xénophon, *Hellen.*, xi.

occupait cent vingt esclaves. Riches de leur patrimoine et par leur commerce, ils furent désignés comme victimes. Polémarque périt ; Lysias se déroba par la fuite à une destinée pareille.

Cependant une foule d'exilés et de fugitifs remplissaient les villes voisines. Parmi eux était ce Thrasybule que j'ai déjà nommé. Il conçut le projet de renverser la tyrannie des Trente. Aidé d'un faible nombre d'amis, de trente selon les uns, de soixante et dix selon les autres[1], il s'empara de Phylé, petit fort de l'Attique. Bientôt une foule de mécontents se joignirent à lui. Lysias offrit deux cents boucliers, deux cents drachmes, et paya trois cents auxiliaires, ou même cinq cents, selon le récit de Justin et d'Orose qui le copie. M. de Rochefort[2] a nié ces faits, croyant qu'ils n'étaient rapportés que par Justin ; il s'est imaginé que ce fut surtout par son éloquence que Lysias contribua à cette révolution. Mais Photius, le pseudo-Plutarque, Justin, Orose, témoignent qu'il y prit une part plus active, et M. de Rochefort était mal informé. En peu de jours, Thrasybule se vit à la tête de mille hommes. Sans différer davantage, il marche sur Athènes, s'empare du Pirée et, le lendemain, livre une bataille à l'armée des oligarques et la gagne. Les principaux des Trente se réfugient à Éleusis ; le peuple, maître de la ville, abroge leur gouvernement et choisit DIX citoyens qu'il charge d'administrer la République. Chose singulière ! Phidon et Ératosthène, deux des Trente qu'une apparence de modération avait rendus moins désagréables au peuple, sont placés dans le nouveau gouvernement. La chute des Trente ne fut point une leçon pour les Dix. Se flattant de pouvoir succéder à leur tyrannie et de la continuer, ils poursuivirent la guerre contre Thra-

[1] Justin, V, 9.
[2] *Acad. des belles-lettres*, t. XLIII, p. 1.

sybule et implorèrent l'appui de Lysandre. Mais Pausanias, roi de Lacédémone, peut-être par un sentiment d'humanité, peut-être par jalousie contre Lysandre, se fit médiateur entre les deux partis, et, de l'aveu du sénat de Lacédémone, la paix fut rétablie aux conditions suivantes : que tous les exilés seraient rappelés et qu'il y aurait amnistie absolue, excepté pour les Trente et les Dix du Pirée; que les Trente et leurs adhérents pourraient se retirer à Éleusis, et qu'ils n'y seraient point inquiétés. Ces conditions furent acceptées; mais les Trente, qui n'avaient pas perdu l'espérance de ressaisir l'autorité, employaient la liberté dont ils jouissaient à Éleusis à de nouvelles intrigues. On marcha contre eux, ils furent arrêtés, et le peuple s'assembla pour délibérer sur leur sort.

C'est dans cette circonstance que Lysias monta à la tribune et prononça contre Ératosthène ce discours que je me suis proposé de vous expliquer. Les détails historiques dans lesquels je viens d'entrer étaient nécessaires pour l'intelligence de la plupart des faits que vous y verrez rapportés.

Ce discours doit être de la deuxième année de la XCIV[e] olympiade. Lysias avait alors cinquante-six ans. C'était la première fois qu'il parlait, la première affaire qu'il traitait : οὔτ' ἐμαυτοῦ πώποτε, οὔτε ἀλλότρια πράγματα πράξας, dit-il, au commencement de son exorde, et ce qu'il ajoute sur la crainte que lui cause son peu d'expérience n'est pas, comme dans beaucoup de discours, un mensonge oratoire. Lysias *prononça* cette harangue : ὃν αὐτὸς εἶπε Λυσίας, circonstance que les grammairiens ont eu soin de remarquer, car Lysias, qui écrivit peut-être quatre cents discours[1], n'en prononça qu'un très-petit nombre[2].

[1] Pseudo-Plutarch., *Orat. gr.*, t. VI, p. 206.
[2] [Voir M. Egger, *Mémoire XIV*e, p. 363.]

Comme Isocrate, il prêtait son talent aux citoyens qui, accusés ou accusateurs, ne pouvaient eux-mêmes écrire leurs plaidoyers. Plutarque, dans son livre *Du trop parler*, rapporte à ce sujet une anecdote que l'on a citée plus d'une fois, mais qui se place ici trop naturellement pour que je ne sois pas excusable de la répéter encore : « Lysias jadis, à la requête de quelqu'un qui avait un « procès, lui composa une harangue et la lui bailla. La « partie l'ayant plusieurs fois lue et relue s'en vint en- « fin vers Lysias tout découragée et lui dit : la première « fois que je l'ai lue elle m'a semblé excellente, mais la « seconde et la tierce, elle m'a semblé maigre et n'y ai « point trouvé de nerf. Lors Lysias lui répliqua : com- » ment, ne sais-tu pas bien qu'il ne te la faudra pro- « noncer qu'une fois devant les juges ? »

Thrasybule, voulant que Lysias reçût une récompense publique du zèle avec lequel il avait servi l'État et secouru ses défenseurs, lui fit accorder par une loi le droit de citoyen ; mais cette loi fut annulée. Archinus, le compagnon des dangers et de la gloire de Thrasybule, trouva que les formes n'avaient pas été observées et fit révoquer la grâce accordée à Lysias. Pour l'honneur d'un aussi bon citoyen qu'Archinus, il faut croire que sa sévérité fut causée plutôt par un extrême respect pour les institutions publiques que par quelque sentiment de jalousie ou de haine contre Lysias[1].

Lysias resta *métœque*, mais *métœque isotèle*. On nommait *isotèle* l'étranger auquel on remettait le *metœchium*, ou capitation, imposé à tous les métœques ; celui que l'on exceptait de certaines fonctions humiliantes auxquelles les métœques étaient obligés, et qui se trouvait alors assimilé, dans l'acquittement des charges publiques, aux véritables citoyens d'Athènes.

[1] Taylor, p. 146. — Sainte-Croix, *Acad. des B. L.*, t. XLVIII, p. 188.

Lysias, pendant quelque temps, enseigna publiquement la rhétorique, et il compta parmi ses disciples Isée, qui fut un des dix orateurs. Le succès de Théodore, dont l'école était rivale de la sienne, le découragea; il renonça à donner des préceptes, pour se livrer exclusivement à la composition. Dans cette nouvelle carrière, Lysias eut tout l'avantage, car Théodore, qui excellait dans la théorie, écrivait d'une manière sèche et pauvre[1]. Vers ce temps, une grande cause attira l'attention publique : le sage Socrate fut accusé. Des souvenirs de révolutions que le décret d'amnistie n'avait pas suffi pour éteindre; quelques propos imprudents, envenimés par des ennemis puissants, étaient tout le crime du philosophe. Lysias, qui devait aimer un sage si aimable, dont son père avait été l'ami, dont son frère avait été le disciple, écrivit une apologie et l'offrit à Socrate qui refusa d'en faire usage. Lysias avait prêté au grand homme accusé un langage trop suppliant, trop abaissé. « Je trouve, lui dit Socrate, votre discours trop éloquent et travaillé, mais non pas courageux et viril[2] ».

Il faut en croire Socrate : le discours de Lysias pouvait n'être pas bon, mais il avait fait mieux qu'un bon discours, il avait fait une bonne action. Voilà tout ce que l'on peut savoir aujourd'hui de la vie de Lysias. Il mourut à Athènes, la deuxième ou la troisième année de la C[e] olympiade, à l'âge de quatre-vingts ou quatre-vingt et un ans[3].

Nous avons encore le portrait authentique de Lysias. M. Visconti l'a fait graver dans son *Iconographie grecque*. On aime à connaître les traits des hommes de talent; mais ce n'est pourtant qu'une assez vaine curiosité : une curiosité utile, profitable, c'est de chercher dans leur histoire les traits de leur caractère moral, d'étudier

[1] Cicéron, *Brutus*, XLVIII.
[2] Voy. Ménage, sur *Diogène Laerce*, II, 40.
[3] Tayl., *ibid.*, p. 150.

dans leurs ouvrages les formes de leur talent et, pour ainsi parler, leur physionomie littéraire.

L'étude des discours de Lysias doit intéresser tous ceux qui se destinent à la carrière de l'éloquence, puisque Cicéron a été tout près de le nommer *l'orateur parfait;* elle ne doit pas avoir moins d'attrait pour ceux qui sont épris de la langue et de la littérature des Grecs; en effet, les meilleurs juges de l'antiquité s'accordent à louer dans Lysias la pureté exquise de l'atticisme[1], la clarté, le naturel et la vérité des détails, une certaine grâce, une certaine vivacité naïve et simple qui se peut sentir mieux que définir[2]. » Lysias, dit Cicéron (*Orator*, 132), « est presqu'un autre Démosthène (*alter pene Demos-* « *thenes*). » Ailleurs (*ibid.*, 15), il l'appelle écrivain très-élégant, très-poli (*venustissimus ille scriptor ac politissimus Lysias*). Cicéron dit encore que Lysias, dans les causes qu'il a écrites, a vu tout ce qu'il fallait voir; qu'il est, quand il le faut, fin, rusé, adroit, subtil, logicien serré; que, dans les moments qui demandent de la force, de la noblesse, des ornements, rien ne se peut concevoir de plus élégant, de plus élevé, de plus vigoureux : *Nihil acute inveniri potuit in iis causis quas scripsit, nihil, ut ita dicam, subdole, nihil versute, quod ille non viderit; nihil subtiliter dici, nihil presse, nihil enucleate quo possit fieri aliquid limatius; nihil contra grande, nihil incitatum, nihil ornatum vel verborum gravitate vel sententiarum quo quidquam esset elatius* (*Brutus*, 17).

« Lysias, au jugement de Denys d'Halicarnasse écrit, « d'une manière très-pure; il est le plus sûr modèle de « la langue attique; sous ce rapport, on ne l'a point sur- « passé; plusieurs ont vainement essayé de l'imiter : le

[1] Denys d'Halicarnasse, ainsi que le remarque M. Girard, appelait Lysias *la règle de l'atticisme.*

(*Note de l'Éditeur.*)

[2] Cesarotti, *Corso*, t. II, p. 49.

« seul Isocrate y a réussi. Après Lysias, Isocrate est le « plus pur des écrivains. A tous ceux qui voudront écrire « et parler purement, c'est Lysias que je propose pour « modèle. » Plus loin, il loue Lysias de ce que, n'employant jamais que le mot propre, que des termes de l'usage le plus ordinaire, de ce qu'évitant le style figuré, il a su, sans la recherche de l'expression, sans le secours des figures et sans l'appareil du style poétique, élever les choses, les amplifier, les agrandir. « Avant Lysias, « dit-il, les orateurs qui voulaient orner leur diction, « s'écartaient du langage commun, se jetaient dans la « phrase poétique, dans les métaphores, les hyperboles, « les expressions rares et singulières, les formes inusi- « tées, le néologisme : c'était leur secret pour étonner « l'auditeur. Telle est la manière de Gorgias, dont le « style est souvent boursouflé, et qui semble quelque- « fois écrire des dithyrambes. Ce goût du style poétique « et figuré gagna même les orateurs athéniens... Lysias « ne recourt jamais à de pareilles ressources : il orne « et pare sa phrase d'une sorte d'harmonie qui lui est « propre, sans pompe et sans affectation. Isocrate est « encore, de tous les anciens orateurs, celui qui, sous « ce rapport, a le plus approché de Lysias. »

Une troisième qualité que Denys d'Halicarnasse admire dans cet orateur, c'est la clarté des récits et des faits. Ce genre de mérite n'est pas, dit-il, le partage de beaucoup d'écrivains. Thucydide et Démosthène, ces grands narrateurs, ont laissé dans leurs ouvrages une foule de passages difficiles, obscurs, et pour lesquels il faut un interprète ; chez Lysias, tout est clair et facile.

Denys propose ensuite à l'admiration, à l'imitation des écrivains, l'art avec lequel Lysias sait mettre sous les yeux du lecteur, rendre sensibles, les faits qu'il raconte; cette grâce indéfinissable qu'on ne trouve au même degré dans aucun autre orateur ; le tour vigoureux et

pressé qu'il donne à ses pensées; son énergique concision. Il est si précis, dit Denys, si éloigné d'écrire des choses qui ne soient pas nécessaires, qu'il semble presque en omettre d'utiles. L'opinion du philosophe Favorinus mérite d'être citée. Il disait que « si l'on ôtait, si l'on « changeait un mot dans Platon, on nuisait seulement à « l'élégance, si dans Lysias, à la pensée. » — « *Favorinus* « (selon Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, II, 5) *de Lysia et Platone* « *solitus est dicere : Si ex Platonis, inquit, oratione verbum* « *aliquod demas mutesve, atque id commodissime facias, de* « *elegantia tantum detraxeris; si ex Lysia, de sententia.* »

A côté de toutes ces qualités et de bien d'autres dont on peut voir le détail dans le long morceau que Denys a consacré à Lysias, il faut indiquer ses défauts; Denys n'en a point parlé, et ce silence peut faire soupçonner qu'il n'a pas été, en louant Lysias, tout à fait exempt ou d'enthousiasme ou de partialité.

Le défaut le plus sensible de Lysias, c'est, si je ne me trompe, la sécheresse. Quintilien (x, 1) le trouve plus comparable à une source pure qu'à un grand fleuve, *puro fonti quam magno flumini propior*, il parle ailleurs (xii, 10) de la maigreur de son style : *Lysiæ gracilitas.*

Cesarotti pense que le plaidoyer en faveur d'un mari accusé du meurtre d'Ératosthène (ce n'est pas Ératosthène le tyran) est le chef-d'œuvre de Lysias [1]. Il y remarque tous les genres de beautés que les anciens admirent dans cet orateur. Les autres discours lui présentent de temps en temps quelques parties heureuses, mais il déclare que « Lysias y paraît, en général, plus « décharné que faible, plus sec que délicat, plus nu que

[1] Ce discours de Lysias *Sur le meurtre d'Eratosthène* coupable d'adultère, occupait M. Boissonade dans les derniers mois de sa vie. Il en préparait une édition annotée : son travail est resté trop peu avancé pour qu'il soit possible de lui faire voir le jour.

(*Note de l'Editeur.*)

« simple, et que cette santé que les critiques vantent « en lui est moins celle d'un corps robuste et bien « constitué que cette demi-santé que donnent les méde- « cins et leur régime. » Ces métaphores un peu étranges donnent à ce jugement une apparence de sévérité exagérée ; mais le fond de ces idées ne manque pas de vérité. Par exemple, le discours que nous devons expliquer est, de tous ceux qui nous restent de Lysias, le plus animé, celui où il s'agissait des plus vifs intérêts : l'orateur plaidait contre l'assassin de son frère, contre un des tyrans d'Athènes. Il parlait dans une assemblée populaire, dans un pays libre, devant des hommes récemment échappés aux violences de l'homme qu'il accusait : son ennemi était l'ennemi particulier de chacun des auditeurs. Que de motifs et en même temps que de moyens d'éloquence, de force, de pathétique ! Eh bien, dans ce discours, Lysias est clair, il raisonne parfaitement, il narre avec intérêt, mais rarement il s'anime, rarement il se passionne.

Supposez Cicéron maître d'un si beau sujet : quel torrent d'éloquence eût entraîné l'auditoire et les juges ! avec quelle puissante énergie il eût tracé le tableau de la tyrannie des Trente ! De quelles couleurs il les aurait peints, et qu'il les eût rendus exécrables ! Et quand il aurait parlé de son frère, de son frère assassiné, que sa douleur eût été pénétrante ! quelle peinture il aurait faite des charmes de l'amitié fraternelle ! comme il aurait ému, attendri tous les cœurs par ses regrets ! Mais Lysias est froid. Pourtant, en deux ou trois endroits, il se laissera échauffer un peu par son sujet : ce seront de brillantes étincelles ; « Cicéron, suivant l'expression de Cesarotti (II, p. 64), aurait allumé tout un incendie. »

Lysias, comme je le disais plus haut, avait composé un très-grand nombre de discours. Le pseudo-Plutarque et Photius en comptent quatre cent vingt-cinq, et nous

apprennent que Denys d'Halicarnasse et Cæcilius n'en reconnaissaient d'authentiques que deux cent trente ou deux cent trente-trois. Un sophiste nommé Paulus Germinus s'avisa, à une époque qui n'est point fixée, mais toutefois antérieure à Photius, de retrancher des discours authentiques ceux qu'il n'entendait pas, ou dont, par défaut de tact et de goût, il ne sentait pas la beauté. Ce jugement inconsidéré fit pourtant quelque fortune. On cessa de copier les discours que Paulus avait si légèrement condamnés, et cette cause, jointe aux ravages du temps, a réduit pour nous à trente-quatre discours et à quelques fragments la collection des ouvrages de Lysias.

Il avait aussi composé les traités de rhétorique, des éloges, des lettres, des déclamations érotiques; l'*oraison funèbre* des guerriers morts à Corinthe, le discours *sur l'amour* que Platon a inséré dans le *Phèdre*, nous peuvent donner une idée de son talent démonstratif; il s'y montre très-brillant, recherché, même un peu affecté. Ces défauts ont fait croire qu'un autre Lysias, ce sophiste dont il est parlé dans le discours de Démosthène contre Néera, était l'auteur du morceau adopté par Platon, et peut-être de l'oraison funèbre. Mais cette conjecture est peu vraisemblable. Lysias a pu raisonnablement prendre une manière moins grave et plus ornée dans des sujets qui appartenaient à la partie démonstrative de l'éloquence, à l'éloquence d'apparat et de luxe, tandis que, dans les causes politiques et civiles, il s'imposait la loi d'être moins fleuri, plus sévère, moins occupé à plaire qu'à convaincre. Ce genre d'argument pris des différences du style est rarement puissant; on sait le peu de succès qu'ont eu dans ces dernières années les tentatives faites pour ôter à Cicéron quelques-uns de ses discours. On croit y voir des défauts de composition et de style. En admettant la vérité des reproches, Cicéron est-il donc

un écrivain parfait et sans défaut? Si cette manière de raisonner était exacte, il faudrait, pour l'honneur du critique qui attaque l'oraison *pro Marcello*, s'empresser de lui en faire l'application et prouver qu'un homme aussi distingué par l'esprit, par le goût et l'érudition, n'a pu se rendre coupable d'un paradoxe qui n'est guère remarquable que par la hardiesse et l'invraisemblance.

L'oubli a déjà fait justice de ces témérités; les attaques faites à Homère avec un plus grand appareil de doctrine auront-elles une destinée plus heureuse? Je laisse aujourd'hui cette question trop difficile, trop délicate, que l'on ne peut toucher sans toucher en même temps à de grands noms et à de hautes réputations, sans exciter de vaines querelles et de grands orages. Je n'ai ni assez de courage ni assez de talent pour me mêler à ces débats de la haute critique. L'existence du dieu de la poésie est défendue contre les plus subtils arguments par la conviction intérieure des lecteurs d'Homère. On veut leur prouver qu'il n'a pas existé; mais l'admirable enchaînement de tant de parties si habilement ordonnées les unes aux autres, leur démontre que l'*Iliade* est l'ouvrage d'un génie unique. C'est ainsi que des athées qui se donnent pour de puissants dialecticiens attaquent l'existence de Dieu; mais l'homme simple, que leurs subtilités embarrassent plus qu'elles ne l'inquiètent, trouve en son cœur, sans tant d'efforts et de recherches, la conviction intime et naturelle à laquelle ceux qui feignent de ne l'avoir pas voudraient bien pouvoir échapper. L'envie de sortir des routes fréquentées, de se distinguer par la singularité des opinions, de faire secte, jette dans ces idées téméraires et hardies, et souvent on y persiste encore par amour-propre quand déjà on n'y croit pas plus que ceux même qui les combattent.

Mais notre question est d'une bien moindre importance. Que deux ou trois discours de Lysias soient de

lui ou de son homonyme, soient de Dinarque ou de quelque autre orateur, ces doutes sont légers et n'intéressent point toute l'histoire, le goût de tous les âges et de tous les peuples. On peut, sur ces difficultés d'une critique moins élevée, avoir raison sans beaucoup de mérite, et tort sans beaucoup de danger.

Denys d'Halicarnasse avait composé ou au moins promis [1] un livre qui nous eût été d'une grande utilité pour la décision de cette question. Il devait y déterminer quels étaient les discours authentiques de Lysias, et il annonce qu'il apporte dans cette discussion beaucoup de soin et d'exactitude. Denys d'Halicarnasse n'est pas le seul des anciens grammairiens qui se soient occupés de Lysias. Aujourd'hui même encore nous en connaissons plusieurs qui l'avaient pris pour sujet de leurs études et de leurs recherches ; qui l'avaient *orné, enrichi* de leurs commentaires, expressions qui, pour les commentateurs anciens, sont exactes et fidèles, mais qui, appliquées aux modernes, n'offrent trop souvent qu'une vaine exagération. Les plus minces scholies du plus obscur grammairien sont précieuses pour nous, elles nous éclairent sur les mots et sur les choses, elles contiennent de véritables richesses ; mais que trouve-t-on souvent aujourd'hui dans ces éditions que nos critiques modernes ont, comme le dit un titre fastueux, *enrichies* de notes et d'illustrations ? Des éclaircissements tels dans les choses claires qu'elles en deviennent un peu moins claires, la profusion des petits détails de la critique verbale, l'ambitieux étalage d'une prétendue lecture, le luxe d'une érudition intempestive, et, quand le lecteur embarrassé cherche des développements qui puissent l'aider et l'instruire, un laconisme qui fait soupçonner l'embarras de l'annotateur, ou un silence qui le prouve.

[1] *Oratores græci*, t. VI, p. 190.

Un contemporain, un ami de Denys d'Halicarnasse, Cæcilius, avait écrit des commentaires sur Lysias [1]. Cæcilius s'était livré à une étude constante des anciens orateurs ; il avait fait le parallèle de Démosthène et de Cicéron, il avait écrit sur l'authenticité de quelques harangues de Démosthène, sur le caractère des dix orateurs, sur Antiphon, sur la différence du genre attique et du genre asiatique, sur le *Sublime*, ouvrage que Longin trouvait au-dessous du sujet. Dans son commentaire sur Lysias, Cæcilius mettait hardiment cet auteur au-dessus de Platon, jugement au moins fort bizarre que Longin condamne [2] et qu'il explique en ces termes : « C'est peut-être le luxe métaphorique de Platon qui a « donné sujet à Cæcilius de décider si hardiment, dans « ses commentaires sur Lysias, que celui-ci valait, en « tout, mieux que Platon. Il était poussé par deux senti- « ments aussi peu raisonnables l'un que l'autre, car « bien qu'il aimât Lisias plus que soi-même, il haïssait « encore plus Platon qu'il n'aimait Lysias. »

Un grammairien, moins connu que Cæcilius, Diodore, qui vivait sous Adrien, avait expliqué les passages difficiles des dix orateurs ; Zosime d'Ascalon, contemporain d'Anastase, avait commenté Démosthène et Lysias. Il reste encore quelque chose de son travail sur Démosthène, mais on n'a plus rien de ce qu'il avait écrit sur Lysias.

Ces deux orateurs avaient aussi occupé le rhéteur Zénon. Le temps nous a dérobé son ouvrage, ainsi que le traité de Caïus Harpocration sur les discours de Lysias et d'Hypéride. Un grammairien du même nom, Valérius Harpocration avait composé un lexique des dix orateurs ; il nous en est parvenu un abrégé, fort utile pour

[1] Taylor, p. 67.—Toup, *ad Longin.*, initio.
[2] VI, 32, ch. XXVI, trad. de Boileau.

l'intelligence des termes de la jurisprudence attique, et d'un grand nombre de passages difficiles des orateurs. Lysias y est fréquemment cité. Callimaque, qui fut doué de plus d'érudition que de génie poétique, avait dans son tableau des orateurs traité des discours de Lysias. Quoique Photius ait parlé de Callimaque comme d'un faible critique, οὐχ ἱκανὸς κρίνειν, la perte de ce tableau n'en est pas moins regrettable.

Encore si, pour nous consoler des commentateurs perdus, nous avions de bons et nombreux manuscrits des discours de Lysias ! Mais cette ressource nous manque. Les manuscrits de Lysias sont rares ; il y en a peu qui soient complets ; le plus grand nombre a été collationné négligemment, et il y en a même qui ne l'ont pas encore été, un entre autres qui est entre mes mains, que je lirai et dont je vous communiquerai les leçons. Vous ne serez donc pas surpris, Messieurs, si l'incorrection du texte nous arrête souvent ; mais ces difficultés, même fréquentes dans les auteurs anciens et qui ne découragent que les lecteurs frivoles, pourront exciter votre curiosité critique, et, examinant les conjectures proposées par Taylor et Markland, éditeurs savants et discrets, introduites témérairement dans le texte par Reiske et l'abbé Auger, l'un audacieux et habile, l'autre audacieux seulement, votre sagacité s'éveillera, et il pourra naître de vos réflexions ou de saines interprétations ou d'heureuses corrections.

# XCI

## NOTICE SUR LYCURGUE

### INTRODUCTION A L'EXPLICATION DU DISCOURS CONTRE LÉOCRATE (1822-1823).

MESSIEURS,

Lycurgue naquit à Athènes dans l'olympiade XCIII$^e$, environ quatre cent huit ans avant J. C. Cette époque est fameuse par les malheurs d'Athènes. La désastreuse expédition de Nicias en Sicile était encore toute récente. La domination des Quatre cents venait d'être abolie, elle avait à peine duré six mois, et, dans ce court espace de temps, ces oligarques factieux avaient désolé la ville par les proscriptions, les emprisonnements et tous les actes de la tyrannie la plus arbitraire. Le combat des Arginuses avait un moment consolé la République et relevé ses espérances; ce ne fut, pour ainsi parler, qu'un éclair de prospérité. Lysandre, vainqueur à Ægos-potamos, termina la guerre du Péloponèse par la destruction de la flotte et des murailles d'Athènes, par l'abolition du gouvernement populaire et l'établissement des Trente tyrans. Enfin, pour réunir tous les traits qui caractérisent cette époque, c'est le temps de la mort d'Euripide que suivit de près celle de Sophocle; un ou deux ans auparavant, l'ostracisme avait été aboli, quand cette punition politique, réservée aux citoyens trop illustres, tomba, par un de ces hasards ordinaires dans les fac-

tions civiles, sur un certain Hyperbolus, homme que sa turbulence seule avait tiré de l'obscurité, et qui, jeté par le caprice populaire dans les affaires publiques, y avait montré une nullité complète et un caractère astucieux et méchant. On crut que l'ostracisme était déshonoré par un homme tel qu'Hyperbolus, ou bien que c'était pour ce misérable un trop grand honneur, et cette peine fut abolie.

Lycophron, père de Lycurgue, périt par ordre des Trente. On ne sait point aujourd'hui quel fut le prétexte de cet assassinat; l'histoire n'a conservé que le nom de l'accusateur : il s'appelait Aristodème[1]. Peut-être Lycophron ne fut-il puni que du hasard qui l'avait fait noble. Il appartenait à cette ancienne et fameuse maison des Étéobutades, qui avait le privilége de donner des prêtres au temple de Neptune, et des prêtresses à celui de Minerve. Aux yeux d'un gouvernement jaloux et cruel, une si grande illustration fut peut-être un crime digne de mort.

Lycurgue reçut une éducation digne de sa naissance. Il était riche et put suivre les leçons de ce célèbre Isocrate dont l'école forma tant de grands écrivains, et qui fut dans Athènes, selon l'expression de Cicéron (*de Orat.*, II, 8), le père de la saine éloquence, *pater eloquentiæ*. Platon fut son maître de philosophie, et quand, par la suite, il fut entré dans le gouvernement, on put quelquefois reconnaître en lui le disciple de l'Académie. En effet, Philisque, qui fut presque son contemporain et qui avait écrit sa vie, a remarqué qu'il prit dans son administration plusieurs belles mesures, dont n'eût pas été capable un homme qui n'aurait pas écouté les leçons de Platon.

Deux factions divisaient Athènes : celle des Macédoniens et celle de leurs adversaires. Lycurgue entra dans

[1] Pseudo-Plut., *Vita Lycurgi.*

la dernière. Il redoutait pour la république les entreprises de Philippe, qui menaçait, avec une audace toujours croissante, la liberté d'Athènes et celle de la Grèce. Il s'attacha à Démosthène qui, moins âgé que lui de vingt ans, venait d'entrer dans les affaires, et ils furent ensemble chargés d'une ambassade auprès des villes du Péloponèse. Son zèle constant contre l'ennemi commun lui mérita la gloire d'être une autre fois associé à Démosthène. Lorsque Alexandre, succédant aux droits et à l'ambition de son père, eut, par la prise de Thèbes, assuré sa domination sur la Grèce, il donna aux Athéniens l'ordre de lui livrer les quatre orateurs dont il craignait le plus les talents et l'énergie, et de ce nombre étaient Démosthène et Lycurge ; Phocion réussit heureusement à calmer la colère du conquérant.

Lycurgue était d'un caractère sévère, dur, impitoyable ; défauts qui chez lui s'alliaient à de grandes vertus. Sa probité fut toujours irréprochable. Pendant quinze ans, il administra les finances de l'État ; c'était excéder de dix ans le terme fixé par les lois [1] : mais il avait conservé l'exercice de cette place sans en avoir le titre, un autre en était titulaire, et, sans doute, le peuple ne permit cette irrégularité que pour ne pas perdre un administrateur si habile et si vertueux. Son intégrité était tellement connue, qu'un grand nombre de citoyens le firent dépositaire de leurs effets les plus précieux, les croyant entre ses mains plus en sûreté que dans les temples. On dit encore qu'il s'était fait une si grande réputation de justice que, devant les tribunaux, souvent son témoignage décidait les questions. La preuve positive de ce fait si honorable pour Lycurgue se trouve dans la troisième lettre de Démosthène. A l'appui, je citerai un autre passage de ce même auteur, je le prends

[1] Plutarque, ch. II.— Diodore dit douze ans et il fixe le terme ordinaire à quatre ans. Cf. Coray.

dans le traité de Gorgias sur les *Figures*, ou plutôt dans la belle traduction de Rutilius Lupus ; car ce traité de Gorgias est aujourd'hui perdu. Voici donc le passage de Démosthène dans les termes de Rutilius (II, 4) : « Atqui « ego illum, judices, arbitror Lycurgum laudatorem pro« ducturum, scilicet qui sit testis ejus pudori ac probi« tati ; sed ego Lycurgum, vobis præsentibus, hoc unum « interrogabo, velit ne se similem esse illius factis et « moribus ? Quod si negarit, satisfactum vobis esse de « veritate nostra debebit. » Il serait difficile de rendre à la vertu de Lycurgue un témoignage plus imposant et plus formel.

Il fut pendant quelque temps chargé de la garde de la ville et du soin d'arrêter les malfaiteurs. Sa rigueur les épouvanta tellement qu'il en délivra la ville. A cette occasion, Plutarque, ou l'auteur qui a pris son nom, rapporte dans la vie des Dix orateurs que quelques sophistes avaient dit de Lycurgue qu'il ne trempait pas dans l'encre, mais dans la *mort*, la plume avec laquelle il écrivait ses règlements : Οὐ μέλανι, ἀλλὰ θανάτῳ χρίοντα τὸν κάλαμον, mot ridicule qui me rappelle celui d'un anonyme dans Suidas, qui dit de je ne sais quel écrivain : « qu'il était le secrétaire de la nature, et qu'il trempait « sa plume dans l'esprit, Τῆς φύσεως γραμματεὺς ἦν, τὸν « κάλαμον ἀποβρέχων εἰς νοῦν. » Je remarquerai en passant que Diderot s'est exprimé d'une manière plus absurde encore, s'il est possible, et plus fausse, lorsqu'il a dit (t. XII, p. 419) que « quand on écrit des femmes, il faut « tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur ses « lignes la poussière des ailes du papillon. » Voltaire (t. XL, p. 212) cite un auteur de parti qui avait dit d'un certain sectaire « qu'il avait trempé sa plume dans l'en« crier de la divinité. »

Il faut convenir, Messieurs, que ces figures sont de bien mauvais goût !

L'excessive sévérité de Lycurgue devint en quelque sorte proverbiale. Cicéron écrit à Atticus (I, 13) : « Nosmet qui Lycurgei a principio fuissemus, quotidie demitigamur; » car ce n'est pas à Lycurgue le législateur qu'il fait allusion, mais à Lycurgue l'orateur. Ammien Marcellin (XXII, 9) dit de Julien : « Verum ille judicibus « Cassiis tristior et Lycurgis causarum momenta æquo « jure perpendens, suum cuique tribuebat, nusquam a « vero abductus acrius in calumniatores exsurgens. » Il dit de Valentinien (XXX, 8) : « Judices nunquam consulto malignos elegit; sed si semel promotos agere « didicit immaniter, Lycurgos invenisse se prædicabat « et Cassios, columina justitiæ prisca. » Valois a bien vu, contre l'opinion de Lindenbroch, qu'il s'agissait de notre orateur et non pas de l'autre Lycurgue; c'est aussi le sentiment de Taylor (*Præf.*, p. 109). Cassius, dont Ammien a joint le nom à celui de Lycurgue, était un juge d'une sévérité extrême :

« Non quæro, dit Cicéron (*In Verrem,* III, 62), non « quæro judices Cassianos : veterum judiciorum severitatem non requiro. » Et dans le *Brutus* (xxv) : « L. Cassius multum potuit non eloquentia, sed dicendo tamen, « homo non liberalitate, ut alii, sed ipsa tristitia et se- « veritate popularis. » Valère Maxime (III, 9) nous apprend que son tribunal était appelé *scopulus reorum.* Ce Cassius eut avec Lycurgue un autre trait de ressemblance, c'est que l'on respectait sa parole à l'égal des traités, à l'égal de la foi publique. Envoyé par le sénat pour négocier avec Jugurtha : « Privatim fidem suam « interponit, quam ille (Jugurtha) non minoris quam « publicam ducebat : talis ea tempestate fama de Cas- « sio (Salluste, *Jug.*, XXXII). »

Au reste, cette sévérité de Cassius était jointe à une grande équité. Dans la discussion des causes, il ne négligeait pas d'examiner quel avantage probable l'accusé

avait pu tirer de son crime. « L. Cassius ille, quem Po« pulus Romanus verissimum et sapientissimum judi« cem putabat, identidem in causis quærere solebat. « cui bono fuisset. » (Cic., *pro Roscio*, xxx.)

Plutarque dit que Lycurgue fut surnommé *Ibis*, sans doute parce qu'il poursuivait les malfaiteurs comme l'ibis poursuit les reptiles venimeux, et il cite un vers d'Aristophane; mais Taylor, l'un des éditeurs de Lycurgue, a fort doctement remarqué que le biographe a confondu avec le Lycurgue qui nous occupe un autre Lycurgue dont il est parlé dans les *Oiseaux* (v. 1296), pièce jouée avant la naissance de l'orateur, au moins avant son entrée dans les charges publiques. Cependant qui nous empêche de supposer que le vers d'Aristophane, fait pour un autre Lycurgue que l'orateur, lui aura, par la suite, été appliqué? La ressemblance des noms aura rendu l'application aussi facile que plaisante. Au reste, même en accordant à Taylor que le pseudo-Plutarque s'est trompé, je dois convenir que c'est une faute bien légère que d'avoir confondu deux hommes qui étaient presque du même temps et portaient le même nom. Dresig commit une faute bien plus grave. Dans son traité des *Rhapsodes*, il dit que Lycurgue l'orateur a le premier rassemblé et mis en ordre les écrits d'Homère, tandis que cette gloire appartient à Lycurgue, le législateur de Lacédémone. L'erreur est forte et même inconcevable dans un homme aussi instruit que Dresig, et sur un fait aussi connu.

Inflexible pour les autres, Lycurgue n'était guère moins rigoureux pour lui-même. Ses richesses étaient fort grandes, pourtant il vécut toujours d'une manière frugale et pauvre; on le voyait, hiver et été, porter le même manteau; presque toujours il marchait les pieds nus. Les singularités bizarres ne plaisent jamais aux hommes raisonnables; au contraire, elles les disposent à la dé-

fiance et diminuent leur estime plutôt qu'elle ne l'augmentent ; mais les Athéniens, nation vive, irréfléchie, légère, se laissaient prendre aisément aux apparences, et cet extérieur austère dut beaucoup contribuer à affermir l'influence que Lycurgue avait acquise par de grands talents et des qualités réelles. Cette rigidité, qui ne fut en plusieurs que le faux semblant d'une vie sévère et philosophique et un appât hypocrite pour mieux séduire la multitude, était en Lycurgue la preuve de ses vertus, et une vertu de plus.

Telle était l'autorité de ce grand citoyen, qu'il se permit quelquefois impunément des actes que sa république inquiète eût dans tout autre sévèrement punis.

Le philosophe Xénocrate, né à Chalcédoine, enseignait la philosophie à Athènes, et, malgré son mérite, il était si pauvre qu'il ne put payer le μετοίκιον, impôt de 12 drachmes auquel étaient assujettis les métœques ou étrangers. Un percepteur des revenus publics le traînait devant le tribunal, quand Lycurgue vint à passer. Indigné de cette violence exercée contre un si illustre étranger, il frappa le percepteur de son bâton et le fit mettre en prison. Le peuple combla Lycurgue d'éloges, et Xénocrate, quelques jours après, ayant rencontré les fils de son libérateur, leur dit : « Je n'ai pas tardé à reconnaître le service que m'a rendu votre père, car voilà « qu'il est loué par tout le monde. » Mot un peu précieux, mais qui prouve au moins que cet austère Xénocrate cherchait à profiter du conseil de sacrifier aux Grâces, que Platon lui avait donné : Ξενόκρατες, θύε Χάρισιν.

Lycurgue éprouva dans une autre occasion l'indulgence du peuple. Une loi, dont lui-même était l'auteur, défendait aux femmes de se servir de voitures pour aller à Éleusis. Son but était d'empêcher que le luxe excessif déployé par les femmes riches dans ces occasions solennelles ne causât la ruine des familles. L'amende était de

6,000 drachmes; sa femme, la première, désobéit, et Lycurgue donna ces 6,000 drachmes à ceux qui devaient la dénoncer, afin d'obtenir leur silence. Il fut accusé et se défendit d'une manière moins solide qu'originale : « Que « je dois, dit-il, vous paraître un rare citoyen, moi qui, « après avoir si longtemps administré vos affaires, suis « accusé, non pas d'avoir pris injustement, mais d'avoir « injustement donné. » Cette apologie lui réussit.

Au reste, nous pouvons de ce fait tirer une conséquence, c'est que ce Lycurgue qui régnait à la tribune et maîtrisait à son gré le peuple le plus turbulent de la Grèce, était, par un contraste bizarre, esclave des volontés de sa femme, au point d'enfreindre pour elle les devoirs sacrés de citoyen et d'administrateur.

Quand il se sentit près de sa fin, il se fit porter au sénat, pour rendre compte de son administration. Une seule voix s'éleva contre lui, celle de Ménésæchmus; mais il répondit sans peine à ses inculpations.

Ses funérailles furent suivies par tous les Athéniens. Il fut enterré sur le chemin de l'Académie, lieu destiné à la sépulture de ceux qui avaient bien mérité de la patrie.

Après la mort de Lycurgue, ses fils furent accusés par ce même Ménésæchme. Démosthène, qui était alors en exil, oubliant ses propres intérêts pour défendre la mémoire et les enfants de son ami, écrivit aux Athéniens une lettre que nous avons encore. Il leur dit qu'il y a une grande injustice à oublier si vite les services signalés qu'ils ont reçu de Lycurgue, et à poursuivre si vivement sur ses enfants les fautes dont il est accusé et qu'il n'a pas commises. Hypéride prit aussi leur défense. Apsine, dans son traité de *Rhétorique*, nous a conservé un fragment de ce discours d'Hypéride. . . . . . . . . . .

Les enfants de Lycurgue furent absous, et, dans la deuxième année de l'olympiade CXVIII (307 avant J. C.),

le peuple, par un décret où tous les services de Lycurgue sont rappelés dans les termes les plus honorables, arrêta qu'une statue d'airain lui serait élevée dans le Céramique, parmi celles des plus illustres citoyens, et que les aînés de ses descendants seraient, de père en fils, nourris dans le Prytanée aux frais de l'État.

Dans ce décret, qui est parvenu jusqu'à nous, Lycurgue est loué d'avoir donné à la patrie de nombreuses et de belles lois. Une de ces lois mérite d'être rapportée ; elle ordonne que des statues d'airain seront élevées aux poëtes Æschyle, Sophocle, Euripide ; que leurs tragédies seront copiées par des copistes publics ; qu'elles seront gardées par le greffier de la ville, et qu'il ne sera point permis aux acteurs de les jouer. Ce respect des Athéniens pour les grands monuments de leur théâtre subsista longtemps, et l'on sait qu'ils ne consentirent à les prêter à un des Ptolémées, qui les voulait faire copier, que sur un gage de 15 talents (81,000 fr.). Cette loi très-remarquable prouve que Lycurgue aimait passionnément les lettres, et le discours contre Léocrate, qu'il ne les cultivait pas sans succès. Ce discours, le seul qui nous reste de quinze qu'il avait composés, peut nous donner une idée complète de la nature de son talent et du caractère de son éloquence. On y retrouve toutes les qualités que Denys d'Halicarnasse a louées dans Lycurgue et tous les défauts qu'Hermogène lui a reprochés. . . . . .

Hermogène l'accuse d'être dur, peu soigné, de faire de fréquentes digressions mythologiques, de citer souvent les histoires et les poëtes, et ce discours confirme les critiques d'Hermogène. On y pourra voir aussi que Lycurgue a quelquefois plus de chaleur et d'éloquence que de logique ; mais il n'en faut pas moins souscrire au jugement de Taylor qui, parlant de cette harangue trop peu connue, dit qu'elle est *suavissima et lectu dignissima*.

Je vais vous soumettre, Messieurs, quelques fragments pris des discours de Lycurgue que le temps nous a dérobés. Il me semble qu'ils auront le double effet, et de vous aider à bien comprendre la perte que nous avons faite, et de vous donner un plus grand désir d'étudier le monument unique qui nous a été conservé en entier.

Diodore de Sicile, ayant dit que Lycurgue était πικρότατος κατήγορος, *le plus amer des accusateurs*, cite, pour le prouver (XVI, 88), un passage de l'accusation qu'il prononça contre Lysiclès [1]. . . . . . . . . . .

Gorgias, dans ce traité des *Figures* que j'ai déjà cité, avait pris dans Lycurgue et dans ses discours, aujourd'hui perdus, un grand nombre de ses exemples. Je rapporterai quelques-uns de ces passages d'après l'élégante traduction de Rutilius Lupus. Le grammairien a cité comme exemple de *réticence* ou *prétermission* le passage suivant (Rut. Lup., p. 120) :

« In præsentia, judices, injussu populi quæ improbissime gesserit, reticebo : de falsis ejus literis quas ad senatum miserit, nihil dicam : quæ illi sæpe interminati estis, omittam ; nam et hæc vobis nota sunt ; at quæ novissime multo indigniora commisit, quam primum cognoscenda. »

Ailleurs, il excitait les juges à la sévérité (Rut. Lup., p. 132) : « Sed vos, judices, vos hæc facere debetis ; nam cum in sententiis ferundis nocentibus remisse parcatis, vos improborum studium ad peccandum excitatis. »

[1] « Tu étais notre stratége, Lysiclès, mille citoyens sont morts ; deux mille ont été faits prisonniers : un trophée a été dressé, mais c'est contre la république ; toute la Grèce est esclave ; voilà ce qui s'est passé pendant que tu nous conduisais, que tu étais notre général, et tu oses vivre et regarder la lumière du soleil ! tu ne rougis pas de paraître au milieu de l'agora, toi qui n'es plus qu'un souvenir de honte et d'oppression pour ton pays ! » (*Note de l'éditeur.*)

Je terminerai par un fragment d'une grande énergie Rut. Lup., p. 67 : « Cujus omnes corporis partes ad « nequitiam sunt appositissimæ, oculi ad petulantiam « lascivam, manus ad rapinam, venter ad aviditatem, « partes quæ non possumus honeste appellare ad omne « genus corruptelæ, pes ad fugam : prorsus ut aut ex « hoc vitia, aut ipse ex vitiis ortus videatur. »

L'auteur de l'épître Ire à César, *de Republica ordinanda*, que l'on attribue à Salluste, a manifestement imité ce passage de Lycurgue : « An L. Domitii magna vis est « cujus nullum membrum a flagitio aut facinore vacat ? « lingua vana, manus rapacissimæ, gula immensa, pe- « des fugaces, quæ honeste nominari non possunt, in- « honestissima. » Dans une déclamation contre Cicéron, laquelle se trouve quelquefois sous le nom de Salluste, le même passage est répété. On peut comparer cette phrase de la Ire Catilinaire : « Quæ libido ab oculis, « quod facinus a manibus, quod flagitium a toto corpore « abfuit ? »

Voici maintenant, en peu de mots, quel est le sujet du discours contre Léocrate.

Après la perte de la bataille de Chéronée, les Athéniens défendirent par un décret à tout citoyen de sortir de la ville. Léocrate, au mépris de ce décret, se retira à Rhodes, et, après une absence de huit ans, il revint à Athènes. Lycurgue l'accusa d'avoir trahi la patrie.

La bataille de Chéronée étant de la troisième année de l'olympiade CX (338 avant J. C.), il s'ensuit que ce discours, prononcé huit ans après, appartient à l'an 3 de l'olympiade CXII (330 avant J. C.); Lycurgue, né vers 408 avant J. C., n'avait pas alors moins de soixante-dix-sept à soixante-dix-huit ans. Cette circonstance, qu'il ne faudra point oublier, pourra servir d'excuse à quelques-uns des défauts que nous remarquerons dans Lycurgue, et ne rendra que plus admirable sa véhémence et sa vive énergie.

Ce discours fut imprimé pour la première fois par Alde, en 1513, avec Socrate, Eschine, Isée, Antiphon, Dinarque et d'autres orateurs grecs : collection d'extrême rareté, dont M. Wolf (*Analecta*, IV, p. 525), croyait qu'il n'existait en Allemagne qu'un seul exemplaire, celui de la bibliothèque de Heidelberg; mais il en existe encore un dans la bibliothèque du Gymnasium Johanneum, à Hambourg. Le célèbre Mélanchthon (Scwarzerd) a publié deux fois le discours de Lycurgue, traduit en latin, en 1545 et 1548. Cette même année 1548 vit paraître à Bâle une autre traduction latine par Lonicer. Lycurgue fait partie du *Recueil des orateurs grecs*, donné par notre illustre H. Étienne, en 1575. Gruter l'a réimprimé, en 1619, à Hanau. L'édition de Taylor (*Cambr.*, 1743) est belle et estimée; celle de Hauptmann (*Lips.*, 1751) ne mérite aucune considération; elle a pourtant eu, en 1753, les honneurs d'une réimpression. Lycurgue a été publié, en 1771, dans le IVe tome des *Orateurs grecs*, de Reiske. M. Schulze, qui l'a fait reparaître à Brunswick en 1789, a joint au texte des notes allemandes empruntées en grande partie à Taylor et à Reiske. L'abbé Auger lui a donné une place dans le second tome de ses *Orateurs grecs*, et il l'avait précédemment traduit en français, mais avec une excessive médiocrité. En 1804, M. Thorlacius, professeur à Copenhague, a publié le texte seul, sans traduction ni commentaire, pour l'usage de ses auditeurs; enfin, l'année 1821 a vu paraître trois éditions de Lycurgue : l'une, par M. Becker, à Magdebourg; l'autre, à Bonn, par M. Heinrich; la troisième, à Iéna, par M. Osann. La première contient les excellents prolégomènes de Taylor, et un bon choix de notes des précédents éditeurs, auxquelles celles de M. Becker n'ajoutent pas un médiocre prix; la seconde ne m'est connue que par la notice abrégée qu'en a faite M. Osann, et il ne semble pas que je perde beaucoup à n'en avoir pu

faire usage. Celle de M. Osann a une importance extrême et telle que l'on ne peut aujourd'hui s'en passer, si l'on veut avoir le texte de l'orateur établi de la manière la plus exacte et la plus authentique. En effet, jusqu'ici le texte d'Alde, imprimé sur un manuscrit peu correct, a été l'unique source de toutes les éditions, tandis que M. Osann a eu le bonheur de pouvoir faire usage de quatre manuscrits, deux du musée Britannique, à Londres, un de la bibliothèque de Breslau, le quatrième, de celle de Hambourg. M. Pinzger l'a également publié en 1824 pour l'usage des écoles, « et, dit-il, pour inspirer « aux jeunes Allemands le goût du vrai et du beau, et « allumer dans leurs cœurs l'amour de la patrie[1]. »

[1] Adde : 1826, Coray et Thurot. — Consulter sur Lycurgue : Plutarque, *Vita Lycurgi ;* Fabricius, *Bibl. gr.*, t. II, p. 812 ; Auger, *Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, t. XLVI ; Belin de Balu, *Hist. de l'Eloq.;* Bayle, Dict., *in Lycurge;* Hauptmann, *in Editione.*

Ω

— A toutes ces sources indiquées par le savant professeur, il faut joindre aujourd'hui les *Oratores Attici* de M. Ch. Muller : ils sont un des beaux monuments de la Bibliothèque grecque de M. Didot. Le second volume n'a paru qu'en 1858 : M. Boissonade n'a pu le lire. (*Note de l'Éditeur.*)

# XCII

## NOTICE SUR PLUTARQUE

### INTRODUCTION A L'EXPLICATION DU TRAITÉ : *SUR LA MANIÈRE D'ENTENDRE LES POETES.*

(1813 ET 1815[1].)

MESSIEURS,

Deux événements ont rendu célèbre le nom de la petite ville de Chéronée, en Béotie : le premier est cette bataille fameuse par laquelle furent décidées les destinées de la Grèce, le second, la naissance de Plutarque.

Plutarque, selon les calculs les plus approuvés, naquit vers l'an 50 de J. C. et mourut sous le règne d'Hadrien, dans une vieillesse fort avancée. Il reçut à Athènes les leçons du philosophe Ammonius, et il parle de lui, en plusieurs endroits de ses ouvrages, dans les termes les plus honorables. Il lui avait même consacré un traité dont il ne nous reste plus que le titre : Ἀμμώνιος.... ou *Qu'il n'est pas possible que le méchant vive heureux.*

Plutarque vint à Rome vers la fin du règne de Vespasien. Ses talents, sa réputation lui procurèrent l'estime et l'amitié des hommes les plus distingués. Ce fut sans doute pendant son séjour en Italie, qu'il composa les *Vies* des grands personnages de Rome ou qu'il en recueillit les matériaux. La langue latine était, pour un écrivain de l'his-

[1] Il faut lire, avec ce morceau, l'éloquente biographie que M. Villemain a consacrée au philosophe de Chéronée.
(*Note de l'Editeur.*)

toire romaine, un instrument nécessaire : en effet, sans ce secours, comment pouvoir consulter les monuments et les vieilles annales? Plutarque apprit donc le latin; mais avec négligence, et jamais il n'y fit assez de progrès pour avoir l'intelligence complète des auteurs qu'il employait. Cette ignorance de la langue latine l'a fait tomber dans de graves erreurs que Roault, Dacier, Bryon, Secousse, Fréret et d'autres savants ont pris le soin de relever. Au reste, Plutarque convient lui-même de ce tort avec beaucoup d'ingénuité [1]. Les affaires politiques, les travaux philosophiques l'empêchèrent, dit-il, de se livrer avec assez de soin à l'étude du latin, et il avoue que, quand il lisait les auteurs qui ont écrit dans cette langue, les choses le conduisaient à l'intelligence des mots, plutôt que les mots à l'intelligence des choses.

Il ne serait pas impossible qu'il y eût dans cet aveu moins de vérité que de politesse : lié avec les Romains les plus illustres, comblé des bienfaits des empereurs, Plutarque a pu vouloir dissimuler la véritable cause de son ignorance. Ne pourrait-on pas la chercher dans ce dédain que les Grecs, quoique soumis aux Romains, ou peut-être parce qu'ils leur étaient soumis, affectèrent toujours pour la littérature de leurs vainqueurs.

Rome était toute pleine de Grecs; ils étaient tout à Rome : précepteurs, poëtes, peintres, sculpteurs, parasites, complaisants, esclaves. Mais tandis que leur caractère national et politique était dégradé et comme effacé, ils n'avaient pas perdu l'indépendance de leur caractère littéraire. Leur littérature et leur langue n'avaient pas été conquises : ils conservaient toujours la supériorité de l'esprit, que leur avaient acquise leurs grands poëtes et leurs grands prosateurs, et ils se croyaient encore le droit, au moins sur le Parnasse, de traiter les Romains de *Barbares*.

[1] *Vie de Démosthène*, p. 244. — *Vie de Caton l'ancien.*

Plutarque passa une grande partie de sa vie dans la capitale de l'Empire. On voit cependant, par différents endroits de ses écrits, qu'il fit plusieurs voyages en Grèce; il alla même en Égypte. Le traité sur *Isis et Osiris* est le résultat des études qu'il y avait faites et des renseignements qu'il s'y était procurés. Malheureusement, ce résultat n'est pas très-satisfaisant, et, à l'exception de quelques détails fort curieux, ce traité, obsur et trop plein d'allégories, nous apprend peu de choses positives sur l'ancienne théologie des Égyptiens.

Vers les dernières années de sa vie, Plutarque revint à Chéronée. Rentré dans sa petite ville, qu'il aimait à habiter, « afin, dit-il, qu'elle ne devînt pas plus petite, » il consacra tous ses loisirs aux lettres et à la philosophie. Les bienfaits des empereurs honorèrent sa vieillesse. Il fut plusieurs fois président des jeux pythiques ; il eut la dignité d'archonte éponyme, et même Trajan, qui était si bien fait pour apprécier un tel mérite, lui confia les honneurs consulaires.

On ne connaît point au juste l'époque ni les circonstances de sa mort ; un trait rapporté par Artémidore prouve qu'il mourut dans le paganisme, et qu'il n'était pas, à la fin de sa vie, tout à fait exempt de superstition, quoiqu'il eût écrit contre la superstition ce beau traité que nous avons encore. « Plutarque, dit Artémidore, rêva « qu'il montait au ciel conduit par Mercure. La nuit sui- « vante, il rêva qu'un inconnu lui expliquait ce songe et « lui disait que cette ascension au ciel signifiait un grand « bonheur. Il était alors très-malade, et peu de temps « après il mourut. »

Plutarque était philosophe ; mais, ce qui est une grande preuve de la rectitude de son jugement, il ne voulut s'attacher à aucun secte en particulier : il était trop philosophe pour l'être à la manière de la plupart de ceux qui, de son temps, se paraient de ce nom et adop-

taient exclusivement le principe d'une secte, sans distinction des erreurs ni des vérités. On le voit se prononcer contre les paradoxes des stoïciens, et déclarer une guerre encore plus vive à l'impiété des épicuriens. Sur beaucoup de points, il suit Aristote ; sur d'autres, il s'attache à Platon, et, dans les matières d'une intelligence trop difficile, fidèle aux principes des académiciens, il s'abstient de décider. Jamais il ne parle des dogmes du christianisme, quoique ce sujet se fût sans doute présenté plus d'une fois sous sa plume, soit qu'il ne voulût pas attaquer une doctrine qu'il ne connaissait point assez, soit peut-être qu'il craignît de louer une religion nouvelle, rejetée presque généralement et qui déplaisait aux souverains. M. de Tillemont fait à ce sujet une réflexion que je citerai dans ses propres paroles : « Il ne parle « jamais de la religion chrétienne, n'osant peut-être en « dire du bien et ne voulant pas en dire de mal, comme « saint Augustin le dit de Sénèque. » Ceci nous conduit à une opinion bizarre de Théodoret. Ce père s'est imaginé que Plutarque connaissait les écrits des apôtres et en avait profité. On ne peut rien supposer de moins vraisemblable. Plutarque, il est vrai, s'exprime sur Dieu et sur les choses divines d'une manière raisonnable et sage; il est encore vrai que ce même Théodoret et quelques anciens pères ont tiré de ses ouvrages des arguments contre les païens ; pourtant, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'a jamais rien dit sur la divinité qu'il n'ait pu trouver sans le secours des auteurs chrétiens et par le seul usage de sa raison, par la lecture de Platon et des autres philosophes.

Cette excellence de la morale de Plutarque, la variété infinie des sujets qu'il a traités, l'érudition non moins variée qu'il déploie en toute occasion, sa familiarité aimable, son abandon, lui ont procuré autant d'admirateurs et d'amis que de lecteurs. Gassendi déclare qu'il

ne connaît point, dans toute l'antiquité, d'auteur qu'il puisse lui comparer ; Théodore Gaza disait que, si de tous les auteurs il ne pouvait n'en conserver qu'un seul, ce serait Plutarque qu'il choisirait. D'autres ont cru qu'il suffisait de Plutarque et de deux ou trois autres auteurs pour composer toute une bibliothèque. Enfin Jean Mauropus qui fut, sous les Comnènes, archevêque d'Euchaïtes, a demandé dans une prière à Jésus-Christ le salut de Plutarque. Vous pourrez lire les vers de Mauropus dans Fabricius et dans la *Vie de Plutarque*, par Corsini. En voici le sens : « Si jamais, ô Christ, tu daignais sauver « de ta menace quelques-uns des païens, accorde-moi la « grâce de Platon et de Plutarque. Tous deux, dans leurs « écrits et dans leurs actions, se sont rapprochés de ta « loi. S'ils ont ignoré que tu es Dieu de l'univers, il « ne faut (pour effacer ce tort) qu'un peu de cette bonté « par laquelle tu veux sauver gratuitement tous les « hommes ! »

Plutarque a bien assez de mérite pour justifier un tel enthousiasme; pourtant, ce mérite n'est pas sans mélange. Il s'écarte trop souvent de son sujet : ses digressions, il est vrai, sont curieuses et piquantes, mais elles sont trop nombreuses. Il a aussi le défaut de citer trop fréquemment. Nous profitons de ce défaut, et son érudition nous est utile; mais elle n'en est pas moins quelquefois déplacée. Presque partout, principalement dans les *OEuvres morales*, il enchâsse dans ses phrases des locutions, des images, des mots pris aux poëtes, aux philosophes, dont était chargée son insatiable et trop fidèle mémoire. Son style est une espèce de mosaïque sur laquelle on ne peut, pour ainsi dire, mettre le doigt, sans rencontrer quelque fragment d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, de Pindare, de Platon, ou de quelques autres grands écrivains. Ces emprunts perpétuels, faits à des auteurs de tous les genres et de

[illegible] souvent à sa diction quelque chose [illegible] embarrassé, de pénible, d'inégal. A côté d'une [illegible] même dithyrambique, [illegible] la plus nue et la plus simple. Tantôt [illegible] tantôt il court; tantôt il se perd [illegible] se traîne terre à terre. Les parties de son ouvrage sont bonnes, la composition est [illegible]. Mais ces défauts, qui ne nous permettent pas [illegible] parmi ces grands artisans [illegible] a laissés pour modèles, n'empêchent pas qu'il ne soit un historien plein d'[illegible] et, de tous les anciens, celui peut-être [illegible] à apprendre de choses [illegible] à tous les âges de la vie, se faire lire avec un [illegible] plaisir. Homère et lui sont peut-être les seuls qui aient ce privilége.

Il est bien à regretter que les œuvres d'un auteur si important ne nous soient pas arrivées tout entières. Nous n'avons pas, à beaucoup près, tous les livres qu'il avait composés. Son fils Lamprias en avait fait un Catalogue qui nous est parvenu mutilé. On y compte deux cent dix ouvrages, et peut-être cette longue liste est-elle loin d'être complète. De ces deux cent dix ouvrages, nous avons perdu les *Vies* d'Epaminondas, de Scipion, d'Auguste, de Tibère, de Claude, de Néron, d'Hercule, d'Hésiode, de Pindare, d'Aratus, etc., différents traités sur la rhétorique et la poétique, sur la philosophie d'Epicure, sur celle du Portique, sur Platon, sur Socrate, sur la meilleure vie, et sur l'amitié; des mémoires, des mélanges intitulés *Stromates* (titre que par la suite Clément d'Alexandrie donna à l'un de ses ouvrages), des commentaires sur Nicandre et sur Hésiode, dont Proclus paraît avoir amplement profité, enfin beaucoup d'autres productions de tout genre dont la perte ne saurait être trop déplorée.

Dès le xv[e] siècle, et peu après la découverte de l'imprimerie, il parut des traductions latines de Plutarque. Le texte grec fut imprimé plus tard. Alde Manuce, dont le nom est si célèbre dans les annales des arts et de la littérature, donna les *OEuvres morales*, à Venise, en 1509, les *Vies* en 1519 ; Junte avait déjà donné les *Vies* en 1517. Le texte d'Alde fut réimprimé à Bâle : les *Vies*, en 1533, les *OEuvres morales*, en 1542. Cette édition de Bâle a quelque mérite et l'on voit que le littérateur anonyme qui la dirigea n'était pas au-dessous de cette tâche difficile. Cette édition effaça celle de Manuce et fut elle-même effacée par celle que notre célèbre H. Étienne donna en 1572 en treize volumes in-8°. C'était la première édition grecque et latine. Il avait pris la version de Holzmann que l'on ne connaît aujourd'hui que sous le nom de *Xylander*, qui est la traduction grecque du nom allemand Holzmann [1]. Ainsi pour ne citer que quelques exemples : Xylander est incontestablement le meilleur des interprètes latins de Plutarque. Il est à la fois exact et élégant. La plus recherchée des éditions complètes, grecques et latines, est celle de Paris, 1624, 2 vol. in-fol., que l'on a quelquefois attribuée à Jean Rualdus ; ce Rualdus, ou Roault, y a joint des notes et une *Vie* de Plutarque, travail estimable, où l'on peut cependant reprendre un trop grand penchant à la censure et quelques divagations ; mais est-ce lui qui a soigné l'édition? C'est ce qu'on ne peut aujourd'hui savoir.

Un siècle après, Auguste Bryan entreprit une édition des *Vies* de Plutarque; elle parut à Londres en 1729 (5 vol. in-4°). Bryan ne l'acheva pas : il était mort dès

[1] C'était alors la mode des savants de traduire ainsi leur nom. Mélanchthon représente le nom de Schwarzerd, Œcolampade celui de Hauszchein, Oporinus celui de Herbst, Lycosthène celui de Wolfhart, Leucander celui de Whiteman, etc.

1727. Ce fut Moyse Dusoul qui la compléta. Cette édition est estimée; pourtant, on la recherche à cause de la beauté de l'impression et du luxe de l'exécution plutôt que pour son mérite réel.

Reiske, qui avait, en 1759, publié un volume de notes sur les *Œuvres morales* de Plutarque, fut, quelques années après, invité par un libraire à donner une édition complète de toutes les œuvres. Reiske accepta. Il acceptait toujours les travaux, même les plus difficiles, non qu'il eût trop de confiance ou de présomption, mais il était pauvre. Quoiqu'il n'ait presque jamais eu le temps de travailler un ouvrage avec soin, il avait tant de talent et de sagacité qu'il n'a laissé aucune édition dont quelque partie ne soit recommandable. L'édition de Reiske est en 12 volumes, et a paru de 1774 à 1782. Reiske n'y eut qu'une faible part, car il mourut dans cette même année 1774, et les *Vies* n'étaient même pas encore terminées. La collection des notes de Paulmier, de Roault, de Xylander, d'Étienne, quelques excellentes remarques de Reiske, de bonnès tables qui remplissent deux volumes, et l'exactitude typographique, donnent de la valeur à cette édition. On recherche aussi, parce qu'elle est complète et assez correcte, celle que M. Hutton a donnée à Tubingue en 1796 et années suivantes.

Mais une édition qui doit effacer toutes les autres, c'est celle qu'a promise M. Wyttenbach, professeur à Leyde, et qu'il a commencée par les *OEuvres morales*, réservant les *Vies* pour un autre temps; le texte est imprimé magnifiquement à Oxford (5 vol. in-4, ou 10 in-8). Il n'a encore paru que 2 volumes de notes. La guerre, qui rendait les communications difficiles entre la Hollande et l'Angleterre, a longtemps retardé l'impression; aujourd'hui les graves infirmités de M. Wyttenbach peuvent faire craindre non-seulement qu'il n'abandonne le projet de donner les *Vies* de Plutarque, mais même

qu'il ne puisse achever son commentaire sur le texte déjà publié des *OEuvres morales* [1].

Dans ces dernières années, le docteur Coray a donné une belle et bonne édition des *Vies*, et elles ont aussi été réimprimées avec beaucoup de correction dans la jolie collection que publie M. Schæfer.

Je n'ai pas parlé si longtemps de Plutarque sans me souvenir d'Amyot, mais je lui réservais une place après les éditeurs, ne voulant pas, pour observer l'ordre chronologique, interrompre la nomenclature des grandes éditions, car l'indication des éditions particulières des différents traités de Plutarque ne doit pas m'occuper. Je me contenterai plus bas de vous dire quelques mots sur celles que l'on a données, à diverses époques, du traité *de la Manière de lire les poëtes*, dont j'ai annoncé l'explication.

Amyot publia, vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, en 1559, sa traduction de Plutarque. Elle a, sous le rapport du langage, un mérite classique ; considérée sous celui de l'exactitude et de la fidélité, elle est loin d'être irréprochable. Amyot ajoute souvent au texte de son auteur, et plus d'une fois il lui fait dire des choses que Plutarque n'aurait pu dire sans mériter les reproches de la critique.

Quelques exemples sont ici nécessaires. Il ne faut pas qu'on me puisse reprocher d'accuser, sans preuves, un traducteur dont le nom est si généralement respecté.

Dans la *Vie de Thésée*, on lit qu'Androgée était fils de Minos. Amyot le fait fils aîné de Minos ; mais, bien loin qu'Androgée fût *l'aîné* des enfants de Minos, il paraît qu'il en était le plus jeune, s'il faut ajouter foi aux meilleurs auteurs de l'histoire mythologique : Apollodore et Diodore.

[1] Le commentaire latin (*Animadversiones*) a paru en 1820-1821 (Leipsick, 2 vol. in-8°), avec les notes, mais la publication des *Œuvres morales* n'a été terminée qu'en 1830 (Oxford, 16 vol. in-8°). (*Note de l'Éditeur.*)

Quand Plutarque parle des suites de la victoire de Munda, il dit que le jeune Pompée *se sauva*. Amyot précise le fait et dit qu'il *se sauva de la bataille ;* mais on sait par Hirtius que le jeune Pompée ne se trouva point à cette bataille, qu'il était alors à Cordoue, et que c'est de *Cordoue* qu'il se sauva et non de *la bataille*.

Dans le traité des *Préceptes politiques*, Plutarque raconte que Thémistocle rencontra, après la *bataille*, un cadavre sur le rivage. Amyot veut encore ici plus de détails, il veut spécifier : il écrit la bataille de *Marathon*, mais son auteur le dément lui-même dans la *Vie de Thémistocle*, et nomme clairement la bataille de *Salamine*.

Dans le traité *du Babil*, Plutarque parle de certains députés, qu'il appelle πρεσβεῖς βασιλικοί. Amyot traduit *ambassadeurs du roi de Perse;* mais le fait raconté par le philosophe appartient au siècle des successeurs d'Alexandre, et, à cette époque, il n'y avait plus de roi de Perse. Les ambassadeurs royaux en question sont ceux de Ptolémée, roi d'Égypte, ou ceux d'Antigone, roi de Macédoine.

Un autre défaut non moins considérable de la traduction d'Amyot, c'est l'insertion des notes dans le texte; si Plutarque nomme le *zéphyr*, Amyot ajoute *qui est le vent de Ponant;* s'il nomme Plutus, Amyot ajoute *c'est-à-dire le dieu des richesses*. La monnaie des Trézeniers avait pour marque un *trident*, Amyot ajoute dans le texte : *c'est une fourche à trois fourchons, enseigne de Neptune.*

Au moins ces notes, quoique inutiles et vulgaires ont de l'exactitude ; mais il en fait plus d'une où il se trompe. Plutarque, dans la *Vie d'Antoine*, parle de la fête des Athéniens appelée χόες, c'est-à-dire, ajoute Amyot, *la fête des morts, où l'on fait des effusions et des sacrifices pour les trépassés*. Rien n'est plus faux, et quelqu'un qui, ne lisant Plutarque que dans Amyot, s'appuierait de cette autorité pour établir la destination des χόες, tomberait dans

une étrange erreur. Les χόες étaient le second jour des fêtes de Bacchus appelées *anthesteries*, et il ne s'y faisait aucune cérémonie funéraire. On peut consulter Meursius dans sa *Græcia feriata*, ou Castellanus. Plus de détails sur cette fête seraient ici déplacés.

Dans le traité de l'*Industrie des animaux*, Plutarque dit que les poissons appelés *amies* (ἀμίαι) tirent leur nom de ce qu'ils vont en troupe, et Amyot, s'imaginant avoir trouvé la véritable étymologie, ajoute hardiment, *parce que* ἅμα *signifie ensemble;* mais alors ἀμίας serait aspiré, puisque ἅμα porte un esprit rude. Athénée nous apprend que ce mot vient de ἀ, privatif, et de μία, parce que ce poisson n'est jamais seul.

Amyot, qui ajoute si libéralement au texte de son auteur, le mutile quelquefois, soit par inadvertance, soit pour dissimuler quelque difficulté.

Les contre-sens positifs forment un autre genre de fautes dont l'énumération serait longue. On peut lire Méziriac dans son discours *de la Traduction*. Il en donnera de nombreux exemples. Ceux qui prendront la peine de le consulter y retrouveront aussi les observations précédentes sur les additions et les notes d'Amyot; c'est de lui que je les ai empruntées. Bachet de Méziriac, l'un des hommes les plus savants du XVII[e] siècle, avait eu le projet de traduire Plutarque en français, et, craignant d'offenser les nombreux admirateurs d'Amyot, il lut à l'Académie française un discours où il annonçait son projet et s'attachait à faire voir qu'Amyot n'avait point rempli les conditions d'une bonne traduction, et que c'était une belle et louable entreprise que de vouloir retraduire un auteur d'une aussi grande importance que Plutarque et dont plus de deux mille passages étaient entièrement *pervertis* par Amyot : c'est son expression ; elle est, pour le dire en passant, beaucoup plus latine que française. Méziriac ne vécut pas assez pour exécuter un projet qui était au-

dessus, non pas de son érudition, mais de son talent pour écrire; il eût lui-même étrangement *perverti* Plutarque, à en juger par sa traduction des *Héroïdes* d'Ovide. Ses notes sur le texte ont été conservées et M. Wyttenbach en a profité.

Depuis Méziriac, Dacier et Lallemand ont traduit les *Vies* avec un peu plus d'exactitude littérale et beaucoup moins de talent. Plus récemment, l'abbé Ricard a traduit les *OEuvres complètes*, et peut-être a-t-il exécuté cette grande entreprise d'une manière assez satisfaisante, si l'on croit qu'il suffise à un traducteur d'entendre passablement la langue de son auteur et ses matières, si on le dispense d'être écrivain lui-même. Chose singulière! les plus grands auteurs de l'antiquité ont presque toujours été traduits par nos plus médiocres écrivains, quand les meilleurs eux-mêmes n'y eussent pas été trop bons. Boileau n'a-t-il pas échoué sur Longin? Je ne puis me permettre de juger M. Ricard, pour avoir en quelques endroits jeté les yeux sur la traduction du traité *de la Manière de lire les poëtes*; mais le jugement qu'en porte M. Wyttenbach (*Præf.*, p. xcviij) est assez sévère.

Toutes ces traductions plus ou moins fidèles, considérées par rapport au texte, et plus exactes, en général, que celle d'Amyot, n'ont cependant pu la faire oublier, tant est puissant l'empire du talent et du style! tant il est vrai de dire que, seul, il fait vivre les ouvrages! La naïve familiarité du style d'Amyot semble faite exprès pour la manière de Plutarque; c'est un genre de fidélité que notre langue actuelle ne peut plus avoir, et auquel bien des lecteurs tiennent peut-être plus qu'à l'exactitude parfaite de l'interprétation. Amyot fait illusion : en le lisant on croit lire un ancien, on croit lire Plutarque; mais en lisant Dacier, on sent trop qu'on lit ce savant dont Pavillon disait que c'était « un mulet chargé de tout le bagage

« de l'antiquité. » Amyot était le meilleur écrivain de son siècle. Son style, bien que suranné, est brillant, fort, naïf, heureux ; il nous a presque rendu Plutarque, et sa traduction, chef-d'œuvre d'originalité, trouve encore et trouvera longtemps des lecteurs parmi les hommes de goût, tandis que Dacier, Tallemand, Ricard, littérateurs instruits sans doute, savants même, mais écrivains d'un faible mérite, ne nous offrent que le squelette de Plutarque, que son cadavre, si je puis ainsi parler, et leurs pages, tracées d'une plume ou lourde ou languissante, semblent elles-mêmes frappées de la mort qu'elles menaçaient de lui donner.

Dans ces dernières années, il a paru deux éditions d'Amyot : des hommes d'un grand mérite les ont surveillées ; l'une a été dirigée par Brotier et Vauvilliers, l'autre par M. Clavier. Je n'ai point eu l'occasion d'examiner leur travail, mais je ne doute pas que de si habiles éditeurs n'aient exactement indiqué les fautes d'Amyot, et donné à sa traduction, par leurs notes et leurs corrections, le degré d'utilité et de perfection qui lui manquait.

De ces considérations sur les éditeurs et les traducteurs des œuvres de Plutarque, je passerai à l'indication succincte des travaux particuliers dont le traité qui va nous occuper a été l'objet.

Il en existe plusieurs éditions séparées qui, presque toutes, ont échappé à mes recherches. La première faite à Paris, en 1509, eut pour éditeur Jer. Aléandro que Louis XII fit venir d'Italie en France pour y professer les belles-lettres et qui depuis fut cardinal. Cette édition a été oubliée dans sa liste des ouvrages d'Aléandro donnée récemment à la *Biographie universelle* par M. Ginguené à qui l'histoire littéraire d'Italie est si familière. Hervet fit imprimer ce traité à Orléans, en 1536, et Xylander à Bâle en 1566. Cette dernière édition est d'une excessive

rareté. Krebs, comme vous pouvez le voir dans sa préface (p. IV), n'avait pu se la procurer. M. Wyttenbach, qui a été plus heureux, dit qu'elle n'est pas sans quelque mérite, qu'il en a cependant tiré moins de secours qu'il ne l'avait cru avant de la connaître. Krebs croyait l'édition de Xylander la première; il se trompait.

Une édition plus recommandable est celle de Grotius, qui a joint ce traité à son *Stobée*. Grotius l'a traduit en latin et y a mis une vingtaine de notes qui ne sont pas indignes de sa réputation.

Krebs indique une autre édition donnée par Weiss, à Iéna. Écoutons ce qu'il en dit, ainsi que des éditions de Gunther et de Potter (p. IV) que M. Wyttenbach ne juge pas avec plus de faveur. « Potter, dit-il, pouvait faire mieux; le temps peut-être lui a manqué, ou quelque autre obstacle l'a empêché de donner à ce travail tout le soin qu'il exigeait. » J'ai eu cette édition, et j'en ai tiré peu de secours. Je ne connais que le titre de celle que Kretzschmar a donnée en 1750, et à laquelle il a joint le traité *De l'éducation des enfants*, trois discours d'Isocrate, Hésiode et Théognis. Je n'ai point vu non plus la première édition de Krebs, laquelle est de 1746; mais je me suis procuré la seconde, de 1779 : c'est celle dont je me servirai, et je vous invite à la voir. M. Wyttenbach a porté sur le travail de Krebs un jugement fort juste et assez favorable. . . . . . . . . . . . . . .

Krebs est auteur d'une petite dissertation *De Dactyliothecis veterum*, d'un savant commentaire sur les décrets des Romains en faveur des Juifs, dont le texte a été rapporté par Josèphe, et d'un recueil de remarques sur le Nouveau Testament, intitulées *Observationes Flavianæ*, parce que c'est surtout dans Flavius Josèphe qu'il puise ses exemples.

Il existe encore une autre édition donnée par M. Gail dont le zèle pour les lettres grecques est si connu, et

qui leur a rendu de si importants services. Je vous la recommande spécialement. Je ne l'ai point prise pour base de mon travail, parce que M. Gail a supprimé quelques passages pour des causes sans doute fort respectables; mais ces passages ne m'ayant pas semblé plus répréhensibles ni plus dangereux que plusieurs autres qui ont été conservés, j'ai cru que je pouvais les interpréter, surtout dans un auditoire comme celui devant lequel j'ai l'honneur de parler, composé non de très-jeunes gens dont l'âge demanderait quelque réserve, mais d'hommes raisonnables et studieux qui ne considèrent les anciens que comme la matière d'études fortes et sages et la source d'une instruction solide. Bien loin de m'effrayer de quelques phrases ou plutôt de quelques mots échappés à la naïveté simple et innocente du grave Plutarque, j'oserais à de tels auditeurs expliquer Aristophane lui-même, et j'ai hautement applaudi au zèle de l'un des savants répétiteurs de l'École normale, quand j'ai appris qu'il interprétait les *Nuées* dans ses conférences particulières [1].

[1] Plus tard M. Boissonade expliqua lui-même les *Nuées*, à plusieurs reprises, au Collége de France.

(*Note de l'Éditeur.*)

# XCIII

## PINDARE[1]

### PYTHIQUE IV[e],

A ARCÉSILAS DE CYRÈNE, VAINQUEUR A LA COURSE DES CHARS.

Il te faut en ce jour paraître chez un ami, Muse, chez Arcésilas, roi de Cyrène féconde en beaux coursiers, et là, te mêlant à la pompeuse fête, entonner d'une puissante voix l'hymne dû aux enfants de Latone et à Pytho où jadis, assise près des oiseaux d'or de Jupiter, et en présence d'Apollon lui-même, la prêtresse annonça que

[1] En publiant cette traduction du morceau le plus épique, de l'ode la plus célèbre et la plus difficile de Pindare, nous avons seulement voulu montrer à nos lecteurs jusqu'à quel point M. Boissonade comprenait les audaces et même les témérités du génie grec. On devinera aisément pourquoi nous n'avons pas publié les savantes notes qui accompagnaient, dans le cours de M. Boissonade, l'interprétation de pareilles œuvres : nous nous adressons surtout ici à des gens du monde pour lesquels un commentaire trop développé n'aurait guère de charmes. Quant aux auditeurs de M. Boissonade, presque tous ont conservé leurs notes, nous le savons. Peut-être un jour les explications du docte maître seront-elles l'ornement de quelque grande édition de Pindare que l'avenir a droit d'attendre. Il est certain que rien ne peut être plus instructif pour les hellénistes que ce vaste et perpétuel commentaire de l'ingénieux philologue : nous l'avons eu entre les mains et nous parlons tout à fait en connaissance de cause. *(Note de l'Éditeur.)*

Battᵒˢ fondateur de la Libye, quittant déjà son île sainte, allait bâtir, sur un mamelon blanchissant, une ville fameuse par les victoires curules, et rappellerait après la dix-septième génération les paroles qu'autrefois, près de Théra, la fille vindicative d'Éétès, Médée, prononça de sa bouche divine :

« Écoutez, disait-elle aux demi-dieux, nochers du « belliqueux Jason, écoutez, fils des dieux et des plus « magnanimes mortels. Oui, je vous le déclare, un jour, « de cette terre battue des flots, la fille d'Epaphos, tirant » d'Éétès une racine mémorable, la plantera dans le sol « de Jupiter Ammon. Et les peuples, échangeant les « dauphins aux courtes ailes contre les agiles cavales, « prendront en leurs mains des rênes au lieu de rames, « et dirigeront des chars rapides comme la tempête. » Ainsi Théra, devenue métropole de puissantes villes, « accomplira le présage que, naguère, reçut d'un dieu, « à l'embouchure du lac Tritonis, Euphémos, descendu « de la proue. Comme nous suspendions aux flancs du « rapide Argo le frein solide qui le dompte, l'ancre aux « dents d'airain, ce dieu s'approcha, caché sous une « forme humaine, et lui donna une glèbe pour présent « d'hospitalité. Et, cependant, Jupiter, fils de Saturne et « père des immortels, faisait retentir sa foudre propice.

« Sur le dos des plaines solitaires, nous avions, pendant « douze journées, porté, depuis les bords de l'Océan, le « navire qui, par mes conseils, avait été retiré des flots. « Le dieu s'offrit alors à nos regards, seul et sous l'as- « pect auguste d'un mortel vénérable. Et d'abord il nous « adressa ces paroles affectueuses qu'emploient les hom- « mes bienfaisants pour convier à leur table les étran- « gers que la fortune amène. Mais les soins du doux « retour ne permettaient pas de rester près de lui. Il « était, nous dit-il, Eurypyle, fils de l'immortel dont les « bras enserrent et ébranlent la terre. Puis soudain,

« en voyant notre hâte, il arrache au hasard une glèbe
« qu'il nous offre comme présent d'hospitalité. Euphé-
« mos avec empressement s'élance sur la rive et, joignant
« sa main à la main d'Eurypyle, il reçoit la glèbe sainte.
« J'apprends que, tombée ce soir du navire, et suivant
« les vagues qui l'entraînent, elle s'est mêlée à l'onde
« amère. Pourtant j'avais plus d'une fois enjoint à nos
« fidèles serviteurs de la garder soigneusement; mais
« ils ont oublié mes ordres. Et voici que l'immortelle
« semence de la vaste Libye s'est, avant le temps, épan-
« due sur les flancs de cette île. Si le royal fils de Nep-
« tune équestre, auquel jadis, sur les bords du Céphise,
» la fille de Tityos, Europe, donna le jour; si Euphémos,
« de retour dans la ville sacrée du Ténare, eût jeté ce
« précieux germe sur le sol de sa patrie, près de la
« bouche caverneuse de Pluton, ses quatrièmes descen-
« dants auraient, avec les peuples de Danaüs, conquis ce
« large continent; car c'est en ce temps qu'ils se lèvent,
« quittant la grande Lacédémone et le golfe argolique et
« Mycène. Mais, puisqu'il en est ainsi, il trouvera une
« autre race de nobles enfants nés aux lits d'épouses étran-
« gères. Honorés de la faveur céleste, ils aborderont en
« cette île, et d'eux naîtra le roi des campagnes qu'om-
« brage un ciel nuageux. Il descendra dans le temple
« pythique; là, du sein de son riche sanctuaire, Apollon
« l'instruira par la voix de l'oracle. Plus tard, ses vais-
« seaux conduiront une peuplade nombreuse vers les
« grasses contrées de Jupiter-Nilus. »

Ainsi parlait Médée. Écoutant ces paroles d'une haute sagesse, les divins héros, étonnés, se taisaient, immobiles.

O fils heureux de Polymneste, dans ce discours de Médée, l'abeille delphique te reconnaît, et, saisie d'une soudaine inspiration, elle a révélé ta gloire. Tu lui demandais, au nom des dieux, par quel sacrifice tu pourrais obtenir que le ciel déliât ta voix inarticulée, lors-

qu'elle te salua trois fois et te proclama le roi de Cyrène, le roi marqué par le destin.

Aujourd'hui, après de longues années, Arcésilas, le huitième des fils de Battos, s'élève grand et fort comme au printemps les fleurs empourprées. Par la voix des Amphictyons, Apollon et Pytho lui ont donné l'honneur de la course curule. Et moi je le livrerai aux concerts des Muses, et, avec lui, le bélier d'or et sa toison massive. En effet, ce fut quand Argo ramenait les Minyens de leur belle conquête que les dieux leur envoyèrent ce présage glorieux.

Quel fut le commencement de cette course aux lointaines mers? Quelle périlleuse nécessité les tenait attachés avec ses clous d'airain?

Un oracle disait que Pélias périrait sous les coups des fiers Éolides ou victime de leurs ruses audacieuses. Une effrayante prédiction, sortie des ombrages sacrés du centre de la terre, avertissait le prudent monarque qu'il eût à se garder soigneusement de tout mortel, soit étranger, soit Thessalien, qui, chaussé d'un seul cothurne, descendrait des hautes montagnes dans les chaudes plaines de la fameuse Éolide.

Au temps marqué, il parut, ce fils d'Éole. Son aspect était imposant. Deux javelots armaient sa main. Il portait un double vêtement. Jetée autour de l'étroite tunique magnésienne qui dessinait ses formes élégantes, une peau de léopard le protégeait contre les froides pluies; ses beaux cheveux n'avaient point encore été touchés par le fer, et, de leurs brillantes boucles, ils couvraient son dos tout entier.

D'un pas rapide, il marche droit à la place publique, et, s'arrêtant au milieu de la foule assemblée, il paraît faire l'essai de son âme intrépide.

Nul ne le connaissait; mais tous se sentaient frappés de respect; et quelques-uns même disaient :

« Ce n'est pas Apollon. Ce n'est pas l'amant de Vénus « qui serait descendu de son char d'airain. Enfants « d'Iphimédée, Otos, et toi, audacieux Ephialte, vous « êtes morts, on le dit, dans la grasse Naxos. Une rapide « flèche partie du carquois invincible de Diane chasse- « resse a frappé Tityos, pour apprendre aux humains à « ne point désirer d'impossibles voluptés. » Ils discouraient ainsi, faisant de paroles un mutuel échange. Cependant Pélias arrivait, pressant la course impétueuse des mules attelées à son char brillant. Une stupeur soudaine enchaîne ses sens à la vue du cothurne qu'il reconnaît trop bien, du cothurne unique qu'à son pied droit porte le voyageur. Mais cachant sa crainte dans le fond de son cœur : « Étranger, » dit-il, « quelle terre « est ta patrie? et, parmi les faibles mortelles, quelle est « la noble mère dont les flancs t'ont donné la vie? Dis « quelle est ton origine, et ne la déshonore point par « un mensonge. Le mensonge m'est odieux. »

L'étranger lui répondit par ces mots pleins de douceur et d'assurance : « Je suis, et le dis hautement, l'élève de « Chiron. Je viens de l'antre du Centaure où, près de « lui, Philyre et Chariclo, ses chastes filles, m'ont élevé. « La vingtième année de ma vie s'est accomplie, sans « que la noble famille ait vu de moi une action, entendu « une parole dont je puisse rougir. Je rentre en mes « foyers pour reprendre à ceux qui le tiennent injuste- « ment ce sceptre paternel que jadis Éole reçut des « mains de Jupiter pour le transmettre à ses fils ; car « j'apprends qu'au mépris de la justice, et n'obéissant « qu'aux mouvements d'une âme téméraire, Pélias l'a, « non sans violence, arraché aux mains de mes parents « qui seuls avaient droit de le porter. Craignant pour « moi l'outrage d'un chef insolent, ils feignirent mon « trépas au moment même où, pour la première fois, mes « yeux s'ouvraient à la clarté, et remplirent le palais

« des lugubres appareils du deuil et des lamentations « des femmes éplorées ; et cependant ils m'enveloppaient « de langes de pourpre, et, confiant à la nuit le mysté- « rieux voyage, ils m'envoyaient à Chiron, et le fils de « Saturne fut par eux chargé d'élever mon enfance. « Mais ce que j'avais de plus important à dire, vous le « savez, honnêtes citoyens. Indiquez-moi sans détour la « demeure de mes glorieux auteurs; car fils d'Éson et « Thessalien, je ne mettrai point le pied sur la terre des « étrangers : le centaure divin me nommait Jason. »

Ainsi parla le héros. Quand il entra, son père le reconnut d'abord, et de ses vieilles paupières des larmes jaillirent; car son âme était grandement réjouie à la vue d'un fils le plus beau des mortels.

Cependant arrivèrent, avertis par la renommée, les deux frères d'Éson, Phérès et Amythaon. Celui-ci avait quitté Messène; l'autre la fontaine Hypéréide, voisine d'Iolcos. Et sur leurs pas accoururent Admète et Mélampos, empressés de donner à un proche parent les témoignages de leur amitié.

Jason leur offrit les dons d'une hospitalité sincère, les joyeux festins avec les entretiens aimables, et, prolongeant pendant cinq jours entiers et autant de nuits les douceurs de cette heureuse entrevue, il cueillait avec eux la divine fleur d'une vie libre d'ennui.

Le sixième jour, dans un grave entretien, il explique à ses proches réunis la suite entière de ses desseins. Tous applaudissent. Aussitôt il se lève et se rend avec eux au palais de Pélias. Ils y entrent impétueusement, puis ils s'arrêtent. Le fils de la belle Tyro, qui les a entendus, vient lui-même au-devant d'eux. Alors d'une voix paisible Jason commence de parler, et de ses lèvres coulent des paroles remplies de sagesse.

« Fils de Neptune Pétréen, le cœur des mortels n'est « que trop prompt à préférer la fraude utile à l'exacte

« justice, quelque amer que soit pour eux le lendemain « de la fête. Mais il nous faut tous deux, réglant entre « nous avec équité nos dissentiments, ourdir la trame « d'un heureux avenir. Tu le sais, la même mère donna « le jour à Créthée et à l'audacieux Salmonée : et nous, « qu'éclairent les puissants rayons de ce soleil d'or, « nous sommes de ces héros les troisièmes descen- « dants. Des familles que divise la haine, les Parques « s'éloignent pour cacher la rougeur de leur front. Il « est indigne de nous deux d'employer les javelots et « les glaives acérés au partage des vastes domaines « laissés par nos aïeux. Moi je t'abandonne et les brebis « et les troupeaux de blondes génisses, et toutes les « campagnes qui, enlevées par toi à mes parents, ac- « croissent ton opulence. Je vois sans douleur toutes « ces richesses acquises à ta maison. Mais le royal « sceptre, mais le trône sur lequel assis le fils de Créthée « rendait la justice à ce peuple guerrier, rends-le-moi, « pour prévenir nos communs ennuis et les malheurs « nouveaux dont ils seraient la cause. »

Ainsi parla Jason, et Pélias lui répondit avec douceur : « Je serai pour toi tel que tu le désires. Mais déjà « m'enferme le cercle du vieil âge, tandis que la jeu- « nesse, en ta fleur, fait bouillonner ton sang. Tu peux « détourner la colère des divinités infernales. Phrixos, « en effet, m'ordonne d'aller au pays d'Éétès pour y « recueillir son âme et rapporter l'épaisse toison du bé- « lier par qui jadis il fut sauvé des vagues et des poi- « gnards impies d'une marâtre. Un songe miraculeux « m'a donné cet avis. Pour obtenir quelque lumière, j'ai « consulté l'oracle de Castalie. Il veut qu'en toute hâte « j'envoie un navire vers ces bords lointains. Consens à « te charger de cette périlleuse entreprise, et je t'aban- « donnerai, je le jure, et le sceptre et l'empire. Que le « puissant Jupiter, notre commun ancêtre, soit témoin

« du serment que je fais et le rende à jamais inviolable. »

Ces conditions sont acceptées, et tous deux se séparent.

Cependant Jason déjà pressait les hérauts d'annoncer en tous lieux le voyage projeté.

Bientôt se présentèrent trois fils de Jupiter Saturnien, tous trois infatigables dans les combats. L'un a pour mère Alcmène aux noires prunelles; aux deux autres, Léda donna la vie.

Puis viennent de Pylos et du Ténare escarpé, pareils aux chênes à la haute chevelure, deux héros fils du dieu qui ébranle la terre. Ils devaient ce respect à leur propre courage, car ils sont parvenus au faîte de la gloire. C'est Euphémos, et toi, redoutable Périclymène.

Un fils d'Apollon les suit, Orphée, père de la lyre et du chant, Orphée cher à la renommée.

Au partage de ce grand labeur, Mercure à la verge d'or envoie deux fils bouillant de jeunesse, Echion et Eurytos.

Des vallons du Pangée sont accourus les fils du dieu des vents, Zétès et Calaïs. Sur leur dos s'agitent des ailes empourprées. Borée lui-même a, d'une âme satisfaite, hâté leur départ.

Junon allumait au cœur des demi-dieux l'amour de la nef Argo. Cédant à la douce et persuasive influence, aucun n'eût voulu, restant près de sa mère, paisible, caresser les langueurs d'une vie sans périls. Chacun brûlait de conquérir avec ses jeunes compagnons la couronne de la valeur, cette noble consolation, même de la mort.

Quand furent descendus au rivage d'Iolcos ces nautonniers d'élite, Jason compte leurs rangs et donne à tant de zèle un éloge mérité. Puis le devin Mopsos interrogea les dieux par le vol des oiseaux et les sorts sacrés, et avec d'amicales paroles il fit monter sur le navire l'héroïque bataillon.

Après que les ancres eurent été suspendues au-dessus de l'éperon, le chef, debout sur la poupe, une coupe

d'or à la main, invoquait le père des immortels, Jupiter, dont le bras est armé de la foudre, et les courants rapides et le souffle des vents, et les nuits, et les routes de l'Océan, et les journées sereines et le doux retour. Du sein des nuées, la voix du tonnerre lui répondit par un bruit favorable, et de l'éclair brisé jaillirent des rayons brillants.

Pleins de confiance dans le signe céleste, les héros semblent respirer plus librement. L'interprète des prodiges leur promet un heureux avenir, leur ordonne de saisir les rames. Les rames coururent infatigables sous leurs agiles mains. Poussés par le souffle du Notos, les héros atteignirent la bouche de l'Axin. Là ils consacrèrent à Neptune un saint bocage, et, près d'un autel de pierre récemment élevé, un troupeau de faibles taureaux de Thrace s'offrit à leurs regards. Prêts à se jeter en un abîme de dangers, ils suppliaient le souverain des navires de leur faire éviter le choc épouvantable des roches qui se heurtent.

En effet, deux roches vivantes roulaient, plus impétueuses que des vents l'armée retentissante. Mais enfin le voyage des demi-dieux leur donna la mort.

Déjà ils ont touché les rivages du Phase; là, dans le palais même d'Éétès, ils livrent aux Colques basanés un rude combat. Mais la déesse aux rapides traits, Cypris, apporta de l'Olympe cet oiseau passionné que les mortels n'avaient point encore vu, l'iynx, au plumage nuancé, et l'attacha d'un nœud indissoluble sur les quatre rayons d'une roue; puis elle apprit à l'habile Jason des prières et des charmes capables d'effacer au cœur de Médée le respect filial, et d'allumer le désir du beau pays de la Grèce.

Cédant à la persuasive impulsion dont l'aiguillon la tourmente et l'agite, bientôt Médée apprit au héros le moyen d'accomplir les travaux ordonnés par son père. Elle lui donna aussi, mêlé à des herbes puissantes, un

parfum qui devait, appliqué sur ses membres, guérir les plus vives douleurs. Tous deux promirent de s'unir par un doux mariage.

Cependant, au milieu de la foule assemblée, Éétès plaça la charrue d'adamas[1]; puis, amenant des taureaux qui, de leurs rouges naseaux, soufflaient la flamme et tour à tour de leurs pieds battaient la terre, seul il les attache au joug, et, les forçant de tracer un long et droit sillon, il ouvre à la profondeur d'une orgyie le dos de la féconde plaine. « Que le maître du navire, quel qu'il « soit, » dit-il, « m'achève ce labeur, et qu'après il em- « porte, pour en parer sa couche, la divine toison, d'où « l'or pend en franges brillantes. » Ainsi parla le roi.

Jason jette au loin son manteau que le safran a coloré, et, se confiant à la divinité qui le protége, il tente l'entreprise. La flamme n'atteint pas ses membres que préservent les enchantements de la magicienne. Il arrache le soc caché dans le sillon, et courbe sous l'irrésistible joug le cou des taureaux; puis, enfonçant l'aiguillon dans leurs larges flancs, vainqueur il laboure l'espace prescrit.

Éétès, qui dans une douleur muette admirait cette rare vigueur, ne put retenir un gémissement, et les compagnons du robuste héros lui tendaient leurs mains, le couronnaient de gazon, et d'une voix amie célébraient ses louanges.

Aussitôt le noble fils du Soleil indique en quel lieu est suspendue la splendide toison du bélier qu'immola le glaive de Phrixos. Il espérait que ce travail surpasserait les forces de Jason. Dans la profondeur d'une sombre forêt, la tenait serrée de ses dents dévorantes, un dragon dont le corps était et plus large et plus long qu'un navire façonné par le fer pour contenir cinquante rameurs.

1 Sur le sens du mot *adamas*, voir une note de M. Boissonade, ci-dessus, p. 16 et 17. (*Note de l'Éditeur.*)

Mais que le terme est loin par cette vaste route ! Et les moments me pressent. Je connais une voie plus courte. Et d'autres poëtes furent par moi guidés dans les chemins de la science.

Arcésilas, par une adroite ruse, Jason tua le dragon à la prunelle verte, au dos tacheté, et furtivement il enleva Médée, Médée sa complice, Médée qui plus tard donna la mort à Pélias.

Après avoir erré sur les flots de l'Océan et de la mer Érythrée, les Argonautes abordèrent à l'île des Lemniennes, homicides épouses. Là, dans des combats, dont une riche étoffe était le prix, ils signalèrent leur vigueur. Là l'hymen les soumit, et, bien que sous un ciel étranger, brillèrent alors, dans des jours et des nuits marqués par le destin, les premiers rayons de votre illustre fortune. Alors, en effet, commença de prendre racine cette famille d'Euphémos, astre à jamais resplendissant, qui devint citoyenne de Lacédémone, et plus tard établit ses foyers dans l'île Callista. De Callista, l'immortel fils de Latone vous envoya aux champs de la Libye pour en faire la gloire avec l'aide des dieux, et gouverner la ville sacrée de la divine Cyrène par les droites vues d'une prudente politique.

Apprends maintenant une sage parole d'Œdipe.

Si, d'un grand chêne, la hache tranchante fait tomber les rameaux et déshonore sa majestueuse beauté, bien que réduit à la stérilité, il rend encore un témoignage de sa puissance, lorsque, dans l'hiver glacial, la flamme le consume, ou qu'appuyé sur le sol, il supporte avec les droites colonnes le triste fardeau d'un palais étranger, du palais d'un maître, lui roi exilé de la forêt.

Mais tu peux au mal apporter le remède que le moment exige. Tu tiens d'Apollon le don de sauver. Il faut d'une main légère toucher la blessure douloureuse. Ébranler une cité est aux plus faibles citoyens une

facile entreprise ; mais pour la rétablir sur sa base solide, que de luttes à soutenir, si un dieu tout à coup ne vient guider les chefs ! A toi sont accordées ces célestes grâces. N'hésite pas à donner tous tes soins à cette féconde et riche terre de Cyrène.

Homère a dit aussi : « Qu'il n'est pas de message « auquel ne donne de l'importance le mérite du mes- « sager. » Rappelle-toi cette pensée ; montre que tu la comprends. Et la Muse, de même, s'honore en parlant dans une juste cause. Cyrène et l'illustre palais de Battos ont reconnu en Démophile les plus nobles sentiments. Jeune avec ses jeunes compagnons d'âge, il montre dans les conseils la prudence d'un vieillard séculaire. Il prive la langue du méchant de l'éclat qu'elle recherche. Il fait taire le mortel ami de l'outrage. Les sages projets ne trouvent jamais en lui d'opposition ; jamais, par des lenteurs, il n'en retarde l'accomplissement. Pour les mortels, l'occasion n'a qu'une brève durée; il la suit, il l'aide, mais sans en être esclave. Mais, on le dit, la plus grande des douleurs est d'avoir connu le bonheur et d'en être exilé. Démophile, loin du pays de ses pères, loin de ses possessions, est comme un autre Atlas se débattant sous le ciel qui l'écrase.

Mais Jupiter a délivré les Titans enchaînés, et quand le vent ne souffle plus, le pilote change l'appareil de ses voiles.

Démophile a épuisé les affreuses douleurs de l'exil. Il souhaite de revoir son foyer, de goûter près de la fontaine d'Apollon la joie des festins, de livrer souvent son âme aux plaisirs du jeune âge et de jouir, la lyre à la main, au milieu de quelques doctes amis, des douceurs d'un tranquille loisir, respectant les droits de chacun et faisant respecter les siens. Accueilli récemment à Thèbes, il pourra te dire, Arcésilas, quelle source de divine poésie il y a trouvée.

## XCIV

## HYMNES DE CALLIMAQUE[1]

### I

#### HYMNE SUR LES BAINS DE PALLAS.

Vous qui verserez à Pallas l'onde pure des bains, sortez toutes, sortez! Les hennissements des cavales sacrées ont frappé mon oreille et la déesse s'avance d'une marche rapide. Accourez donc, accourez, blondes filles des Pélasges!

Minerve jamais n'a lavé ses *grands* bras avant d'avoir essuyé les flancs poudreux de ses coursiers; pas même le jour où, revenant de châtier les fils impies de la Terre, elle rapportait son armure toute souillée de sang; mais son premier soin fut, avant tout, de délier le joug qui pesait sur leurs cous fatigués; puis elle lava aux sources de l'Océan la sueur et les gouttes de fange dont

[1] Cette élégante et fidèle traduction de M. Boissonade ne doit pas nous faire oublier que Callimaque a été rendu en beaux vers français par M. Alfr. de Wailly, aujourd'hui recteur de l'Académie de Bordeaux. Après le jugement de l'écrivain que nous éditons, sur les travaux du père de M. de Wailly, il nous est doux de citer ici ceux du fils, l'un des hommes qui honorent une grande position universitaire par une urbanité vraiment littéraire.

Nous ne pouvons non plus ne pas mentionner ici une ingénieuse et solide étude de M. Dabas, doyen de la faculté des lettres de Bordeaux, intitulée *Callimaque ou les poëtes du musée d'Alexandrie;* elle est de 1859. — M. Dabas est un de ces savants qui, eux aussi, en province, ont popularisé l'érudition, à force de goût, de tact et de bien dire. (*Note de l'Éditeur.*)

ils étaient tachés et nettoya leurs lèvres que le frein longtemps rongé avait couvertes d'une écume épaisse.

Allez, filles d'Achæus, et gardez-vous de parler à Pallas, — j'entends l'essieu qui crie dans les roues, — de porter à Pallas des parfums et des vases d'albâtre. Pallas n'aime point les essences exquises. Ne lui portez point de miroir, ses yeux sont toujours beaux, et même sur l'Ida, quand le Phrygien jugea la fameuse querelle, la noble déesse ne consulta, pour sa parure, ni l'orichalque ni les eaux diaphanes du Simoïs. Junon ne fit pas plus d'apprêt.

Cypris tenait l'airain brillant et souvent elle arrangea deux fois la même boucle. Mais Pallas, qui avait couru deux fois soixante diaules, comme aux rives de l'Eurotas courent les Dioscures, astres brillants de Lacédémone, Pallas prit le simple jus des oliviers de ses bocages et se frotta d'une main exercée. Aussitôt son teint s'anima d'une vive rougeur, pareille à celle de la grenade ou d'une rose que le matin colore.

Donc ne lui présentez que le jus de l'olivier; c'est le parfum de Castor, c'est le parfum d'Hercule. Portez aussi à la déesse un peigne d'or, pour qu'elle puisse peigner sa chevelure et lisser ses tresses brillantes.

Sors, ô Minerve ! A tes côtés se rangent, troupe virginale et chère à ton cœur, ces filles des nobles Acestorides. O Minerve, et l'on porte aussi le bouclier de Diomède, selon l'antique usage qu'Eumède établit dans Argos. Jadis ce pontife aimé de toi, sachant que le peuple avait conjuré son trépas, s'enfuit, emportant ta sainte statue, et fixa sa demeure sur le mont Creius; sur le mont Creius, il te cacha, déesse, parmi des roches escarpées qui sont aujourd'hui nommées les roches Pallatides.

Sors, ô Minerve ! conquérante des cités, toi qui portes un casque d'or et te complais au bruit des chevaux et des boucliers !

Vous qui transportez l'eau par la ville, vos vases aujourd'hui se reposent. Aujourd'hui, citoyens d'Argos, buvez l'eau des fontaines : ne buvez pas l'eau des rivières. Esclaves, aujourd'hui trempez vos urnes dans l'onde d'Amymone, fille de Danaüs. En effet, c'est pour le bain de Pallas que, du sommet des fertiles coteaux, l'Inachus amène ses flots charmants parmi l'or et les fleurs.

Mais garde-toi, Pélasge, de jeter un regard même involontaire sur ta souveraine. L'œil qui aura contemplé les charmes nus de la déesse protectrice ne reverra plus les remparts d'Argos.

Sors, auguste Minerve. Cependant je ferai à ces jeunes vierges un récit que je n'invente pas. D'autres me l'ont appris.

Jeunes vierges, dans Thèbes jadis il était une nymphe, plus aimée de Minerve que toutes ses compagnes. C'était la mère de Tirésias. Minerve jamais ne se séparait de sa nymphe chérie, même quand, à travers les campagnes de Béotie, elle dirigeait ses coursiers vers l'antique Thespie ou vers Coronée qui, sur les rives du Curaléas lui a consacré des autels et un bocage odorant, vers Coronée ou bien vers Haliarte, souvent la déesse la faisait monter sur son char. L'entretien des nymphes et leurs danses pour elle n'avaient point de douceurs, si Chariclo n'y présidait. Et pourtant Chariclo, bien que chère à Minerve, était réservée à de longues douleurs.

Un jour, sur les bords de la fontaine de Pégase dont les belles eaux arrosent l'Hélicon, la déesse et la nymphe avaient détaché les agrafes de leurs tuniques, et goûtaient la douceur du bain. Le calme de midi régnait sur la montagne. A peine dans l'âge où un noir duvet commence à teindre les joues, Tirésias, seul avec ses chiens, errait encore dans ce lieu sacré. Dévoré d'une soif brûlante, l'infortuné s'approche de l'onde qui murmure, et

voit ce qu'il ne voulait pas, ce qu'il ne devait pas voir.

Malgré sa colère, la déesse daigne lui adresser ces paroles : « O toi qui vas laisser ici tes yeux, ô fils d'Evérès, « quel démon t'a conduit par ce funeste chemin ? »

Elle avait dit, et déjà la nuit a voilé les yeux de Tirésias. Il reste debout et sans voix, car la douleur enchaînait ses genoux et l'étonnement lui ôtait la parole. Mais la nymphe s'écrie : « O déesse ! qu'as-tu fait à mon fils ? « Maîtresses de l'Olympe, voilà comme vous êtes amies ! « Tu as privé mon enfant de la clarté du jour. Misérable « enfant, tu as vu le sein et les hanches de Minerve ; « mais tu ne verras plus le soleil. O mère malheureuse ! « O montagne, ô Hélicon, où je ne veux de ma vie porter « mes pas, que tu fais chèrement payer des pertes bien « légères ! Il n'y a de perdu pour toi que des chevreuils « et des daims peu nombreux, et ce sont les yeux de « mon fils que tu prends ! »

Elle dit, et de ses deux bras pressant son fils, elle gémissait profondément. Ainsi gémissent les rossignols plaintifs. La déesse eut pitié de son amie, et lui adressa ces paroles : « Nymphe, rétracte ce vain discours dicté « par ta colère. Ce n'est pas moi qui ai privé ton fils de « la vue. Minerve ne trouve point de douceur à prendre « les yeux des enfants. Les lois de Saturne prononcent « qu'il en coûtera cher à tout mortel qui osera regarder « une divinité, quand elle-même ne veut pas être vue. « Nymphe, ce qui est accompli est désormais irrévo- « cable. Tel est le sort que dès l'instant même de sa « naissance les Parques ont filé pour lui.

« Accepte en ce jour, fils d'Evérès, le destin qui te « fut assigné. Combien la fille de Cadmus et combien « Aristée brûleront un jour d'encens sur les autels, pour « obtenir des dieux qu'Actéon, leur jeune fils, leur « unique fils, leur soit laissé aveugle. Et cependant la « puissante Diane daignera l'associer à ses courses har-

« dies. Mais tant de courses partagées avec une déesse, « l'insigne honneur d'avoir tant de fois avec elle lancé « le javelot aux hôtes des montagnes, ne le garantiront « pas, le jour où, sans le vouloir, il l'aura vue se baigner « en un limpide courant; ses chiens, naguère si fidèles, « eux-mêmes le dévoreront, et sa mère, parcourant tous « les bocages, y recueillera ses os dispersés. Sa mère te « nommera heureuse, oui, heureuse, toi dont le fils « n'a perdu que la vue, toi qui peux le recevoir en tes « bras. O mon amie, cesse de soupirer. Je lui réserve en « ta faveur d'autres dons précieux. Je veux qu'il lise « dans l'avenir et soit le plus illustre de tous les pro- « phètes. Il connaîtra les oiseaux dont le vol est propice « ou funeste, ou inutile à la science fatidique. Souvent « les Béotiens, souvent Cadmus, et plus tard les nobles « Labdacides recevront de lui des paroles inspirées. Je « lui donnerai, pour guider ses pas, un bâton merveil- « leux. Je lui donnerai aussi de longues années. Seul « après son trépas, il emportera chez les morts sa rare « science et sera honoré du puissant roi des ombres. »

Elle dit et s'incline. Certaines sont les promesses que Minerve garantit d'un signe de son front; car à Minerve, seule entre toutes ses filles, Jupiter accorde ses hautes prérogatives.

Vierges qui m'écoutez, Minerve n'a pas eu de mère: sa mère, c'est la tête de Jupiter. Les signes de cette tête auguste ne trompent jamais, et Minerve qui y prit naissance, quand elle s'incline, n'est pas moins véridique.

Mais, vraiment cette fois, la déesse s'avance. Vierges auxquelles Argos est cher, recevez la déesse avec des prières, et des vœux, et des chants. Salut! déesse. Protége Argos que baigne l'Inachus. Salut! daigne plus tard ramener vers ton temple ces coursiers qui maintenant t'emportent loin de nous. Déesse, conserve l'héritage de Danaüs!

## II

### HYMNE A CÉRÈS.

La corbeille descend[1]. Femmes chantez en chœur : « O Cérès, salut! Salut! nourrice des humains, mère des « riches moissons! »

La corbeille descend. A terre, spectateurs profanes! Ne regardez point du haut des toits et des lieux élevés, vous enfants, vous épouses, vous qui sur vos épaules épandez votre chevelure flottante. Ne regardons point, nous dont les lèvres à jeun se mouillent à peine d'une aride salive.

Du haut des nuages, Vesper guettait le retour de la corbeille : Vesper par qui seul Cérès persuadée étancha sa soif, quand elle pousuivait les traces inconnues de sa fille enlevée par un dur ravisseur.

O déesse! comment purent tes pieds te porter aux limites du couchant, et chez les peuples noirs et jusqu'à la contrée des pommes d'or?

Pendant ce long voyage tu ne voulus ni boire, ni manger, ni te baigner. Trois fois tu franchis les eaux argentées de l'Achéloüs, et trois fois tu traversas les

[1] Cette corbeille était le *calathus* que M. de Wailly n'a pas hésité à nommer de son nom grec, dans son vers discrètement novateur. Voici une petite note que nous lui empruntons (p. 254) et qui est relative à ce début dramatique : « Le *calathus* était la « corbeille sacrée que l'on ramenait d'Eleusis au temple de Cé- « rès Thermophore, dans Athènes. Elle était traînée par des « chevaux blancs, comme on le voit à la fin de l'hymne. Il ne « faut pas croire cependant que Callimaque n'ait eu en vue, dans « ce poëme, que les cérémonies mêmes qui se célébraient à « Athènes; les scholies grecques nous apprennent que Ptolé- « mée Philadelphe avait établi à Alexandrie une procession du « *calathus* à l'imitation des fêtes athéniennes. »

(*Note de l'Éditeur.*)

grands fleuves dont l'onde ne tarit point; trois fois tu courus vers Enna, centre de la plus belle des îles; trois fois tu t'assis sur la terre près du puits Callichorus, sans boire et sans manger, sans baigner tes membres desséchés.

Non, non; ne disons point ce qui fit couler les larmes de Cérès. Il vaut mieux raconter comment elle donna aux cités des lois utiles; comment, la première, elle sépara du chaume les gerbes des épis sacrés, et livra le grain aux pieds des taureaux, quand Triptolème s'instruisait dans un art bienfaisant. Il vaut mieux dire (et que ce récit apprenne aux mortels à fuir l'impiété) comment, livré par elle en proie aux horreurs de la faim, le fils de Triopas devint à tous les yeux un objet de pitié.

Les Pélasges n'avaient point encore pour le rivage de Cnide quitté la terre sainte de Dotium. Là ils avaient pour toi planté d'arbres touffus un bocage charmant. Une flèche à peine s'y serait fait passage. Les pins s'y mêlaient aux grands ormes, les poiriers aux arbres qui donnent les douces pommes, et des canaux s'élançait une onde resplendissante comme un pur métal. Ce lieu charmait la déesse à l'égal d'Éleusis, de Triopium et d'Enna.

Mais, quand la fortune, jusqu'alors propice, prit en haine les Triopides, un coupable dessein touche le cœur d'Erysichthon. Il s'élance suivi de vingt esclaves, tous jeunes, tous robustes comme des géants, et capables d'emporter seuls une ville entière. Par ses soins, leurs mains étaient armées de coignées et de haches. Et cette troupe impie courut vers le bois de Cérès.

Un peuplier, arbre immense, élevait sa tête jusqu'au ciel, et les nymphes, vers midi, folâtraient sous son ombre. Frappé le premier, il avertit par un cri plaintif les peupliers voisins. Cérès entendit les douleurs de son arbre sacré, et, pleine de courroux, elle s'écrie : « Qui

« donc frappe mes beaux arbres? » Aussitôt elle a pris les traits de Nicippe, de Nicippe chargée par la cité du sacerdoce de son temple. Elle tenait en sa main les bandelettes et le pavot, et sur l'épaule portait la clef du sanctuaire. « Enfant, dit-elle, adressant à l'audacieux « profanateur de caressantes paroles, enfant qui frappes « les arbres consacrés aux dieux, arrête; cesse, enfant « chéri des auteurs de ta vie, et détourne les bras de « tes esclaves, de peur d'irriter l'auguste Cérès dont tu « ravages le temple. »

Mais la regardant d'un œil oblique qu'enflamme la fureur,—telle, mais moins furieuse, la lionne du mont Tomare regarde le chasseur qui guette les petits qu'elle vient d'enfanter, et pourtant l'on raconte que l'œil de la lionne n'est jamais plus terrible :—« Retire-toi, dit-il, « de peur que je ne te déchire d'un coup de ma large « coignée. Ces arbres couvriront le palais où je veux « chaque jour faire asseoir mes amis à de joyeux fes- « tins. » Il parlait, le jeune homme, et Némésis sur sa page fatale écrivait le blasphème.

Une indicible colère s'empare de Cérès. Elle a repris sa forme divine; ses pieds pressent la terre, son front touche l'Olympe. A cet aspect auguste, les esclaves demi-morts s'échappent à pas précipités, abandonnant leurs coignées dans les chênes. Cérès les laisse fuir; la nécessité les soumettait à la main d'un maître; mais elle répond à ce maître insolent : « Oui! oui, chien, détes- « table chien, bâtis un palais pour tes festins; car désor- « mais tes festins seront nombreux. »

Elle se tait, et prépare sa vengeance. Aussitôt elle jette au sein d'Erysichthon une faim terrible et sauvage, ardente, infatigable. L'affreuse maladie le consumait. Malheureux! autant il dévore autant il désire dévorer encore. Vingt esclaves se fatiguaient à préparer ses aliments; douze autres puisaient le vin dans les larges

urnes, car Bacchus avait partagé le courroux de Cérès : qui offense Cérès offense aussi Bacchus.

Ses parents, la rougeur sur le front, ne l'envoyaient plus à la table des amis, au banquet social. Il n'est pas un prétexte que n'invente leur pudeur. Les Orménides vinrent. Ils le conviaient aux jeux de Minerve Itoniade. Sa mère leur dénie sa présence : « Il n'est point céans, « dit-elle. Hier il est parti pour Cranon. Il y va rede- « mander cent bœufs par lui prêtés. » Puis vint Polyxo, qui, préparant l'hymen d'Actorion, son fils, invitait à la noce Triopas et Erysichthon. Mais, le cœur gros de tristesse et les yeux pleins de larmes, la mère répondait : « Triopas vous ira visiter. Erysichthon, blessé par un « sanglier dans les vallons du Pinde, est depuis neuf « soleils retenu sur sa couche. »

Mère infortunée, tendre mère, de combien de façons n'as-tu pas caché la triste vérité ? Si chez quelque ami se donne un grand festin : « Erysichthon voyage en un « lointain pays. » Si quelque autre prend femme : « Erysichthon a reçu un coup de disque ; » ou bien : « Il est tombé de son char ; » ou : « Sur l'Othrys il « compte ses brebis. »

Cependant, au fond d'une salle écartée, Erysichthon pendant toutes les heures de toutes les journées dévorait les mille mets offerts à sa faim. Il mange, et plus il mange, plus au dedans de lui bondissent ses entrailles avides. Mais tous les aliments qu'il jette dans ce gouffre ingrat y coulent, vainement perdus, comme dans l'abîme des mers.

Comme fond la neige sur le Mimas et aux feux du soleil une image de cire, jouet de l'enfance, ainsi et plus encore le malheureux se consumait ; et bientôt sur ses flancs desséchés il ne resta que les muscles et les os. Sa mère pleurait ; ses deux sœurs gémissaient profondément, et avec elles souvent la nourrice

dont il avait pressé le sein, et les fidèles esclaves.

On vit Triopas lui-même arracher ses cheveux blancs. Il s'écriait, appelant Neptune, qui ne l'écoutait pas : « O toi! pour qui le nom de père est un mensonge, vois « ce malheureux que deux générations seulement sépa- « rent à peine de toi; car ne suis-je pas né de toi et « de Canacé, fille d'Éole? et j'ai donné la vie à ce triste « enfant! Plût au ciel qu'il eût été frappé des flèches « d'Apollon et enseveli de mes mains! Maintenant la « famine horrible est logée en ses regards. Ou détourne « de lui l'affreuse maladie, ou prends-le près de toi, pour « le nourrir, car mes tables ne suffisent pas. Déjà mes « bergeries sont veuves, et mes étables sans troupeaux. « Déjà les esclaves ont refusé de lui préparer sa nourri- « ture. On a dételé les mules des lourds chariots, et il a « mangé la génisse que sa mère nourrissait pour Vesta, « et le coursier tant de fois vainqueur dans nos jeux, et « son cheval de bataille, et la chatte même[1], terreur des « petits animaux par qui s'en va la maison ravagée. »

Tant qu'il resta quelque opulence dans le palais de Triopas, le foyer domestique fut seul témoin du malheur d'Erysichthon. Mais quand ses dents insatiables eurent dévoré le riche patrimoine, alors le fils du roi s'assit dans les carrefours, mendiant quelques bouchées de pain et les vils restes des festins.

[1] M. Alf. de Wailly, qui a traduit *tout* ceci en vers élégants, s'étonne avec beaucoup de raison que Delaporte Dutheil ait reculé devant ce naïf détail, en disant que « Telle est la différence du « grec et du français, qu'il n'a pu s'enhardir à présenter dans sa « version, *sous quelque tournure que ce fût*, cette idée du pauvre « chat mangé par Erysichthon, quoique, loin d'être rebutante « dans le grec, elle ajoute, au contraire, le dernier trait de cette « voracité qui détruit tout, depuis le plus grand jusqu'au plus « petit des animaux. »— Combien l'art de traduire a fait de progrès depuis Delaporte Dutheil! Et combien le goût de M. Boissonade s'élevait au-dessus de ces scrupules étroits qui feraient croire que notre langue au XVIII[e] siècle n'était *qu'une gueuse par trop fière !* (*Note de l'Editeur.*)

Cérès, puisse le mortel que tu n'aimes pas n'être jamais mon ami; que jamais sa demeure ne soit contiguë à la mienne! En de mauvais voisins, je vois des ennemis.

Chantez, vierges, et vous, mères chantez : « O Cérès « salut! salut, nourrice des humains, mère des riches « moissons! »

Comme vient la corbeille conduite par quatre blanches cavales, ainsi viendra la grande déesse, la déesse souveraine, nous apportant, d'années en années, un beau printemps suivi d'un bel été, puis l'hiver et l'automne. Comme nous parcourons les rues de la cité sans chaussures aux pieds, sans ornement sur la tête, ainsi seront à jamais nos têtes et nos pieds préservés de douleurs. Comme sont remplis d'or les vans portés par les licnophores, ainsi dans nos coffres toujours l'or abondera.

Les femmes qui ne sont point initiées à ce mystère s'avanceront jusqu'au prytanée de la ville. Celles qui ne comptent pas encore la soixantième année iront jusqu'au sanctuaire qu'habite la déesse. Celles que fatigue la pesante vieillesse, la malade qui tend à Ilithyie une main suppliante, les affligées que couvre la robe de deuil, marcheront autant que leurs genoux les pourront soutenir. Cérès aussi leur donnera ses plus riches faveurs et la force d'aller un jour jusqu'à son temple.

Salut! Cérès, et conserve cette cité dans la concorde et dans l'abondance. Aux productions des champs donne la maturité. Engraisse les génisses. Couvre nos arbres de fruits et nos guérets d'épis. Amène la moisson. Nourris aussi la paix, afin que la main qui sema puisse moissonner.

Sois-moi favorable, ô Cérès adorée! ô déesse souveraine!

# XCV

## L'ERMITE

### TRADUIT DE L'ANGLAIS DE GOLDSMITH[1].

> **The theme though humble, yet august, and proud**
> **Th'occasion, for N. command the song.**
>
> (COWPER, I, 6.)

« Bon ermite de la forêt[2], venez et dirigez mon chemin solitaire vers ce flambeau dont les rayons hospitaliers égayent le vallon.

« Désespéré[3], perdu, je marche d'un pas lent et affaibli parmi ces déserts dont l'immense étendue semble se prolonger à mesure que j'avance:

[1] On sera peut-être quelque peu surpris de lire cette traduction, à la suite des graves morceaux qui précèdent; mais nous l'avons promise (p. 72), en songeant surtout aux jolis rapprochements dont elle est accompagnée, et qui nous montrent tous les scrupules d'un véritable artiste en traduction. Elle fut faite pour une jeune Anglaise qui l'avait demandée à M. Boissonade. On la rapprochera avec profit et plaisir de l'imitation en vers qu'en a donnée un collègue de M. Boissonade au Collége de France, Andrieux; celle-ci se trouve au tome III, p. 310, de l'édition in-8° des *Œuvres* de l'ingénieux et aimable poëte. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] « *Of the dale.* Je n'ai pu traduire littéralement: il fallait éviter la répétition désagréable de *vallée, vallon.*

[3] « *Forlorn.* Cette épithète m'embarrasse un peu. Plus bas il y a : « sought a solitude *forlorn* ; » ensuite : « *forlorn,* despairing, hid; » et encore : « *love-lorn* guest ; » de même, dans ce vers de Shaw :

> **Shall daign my *love-lorn* tale to hear,**

« Je n'ai pas une idée très-nette du sens de ce mot. Il m'eût fallu, en traduisant, pouvoir consulter le savant docteur Johnson,... or you, miss.

« — O mon fils ! s'écrie l'ermite, garde-toi de tenter [1] ces ténèbres dangereuses, car ce fantôme perfide vole pour te séduire et te perdre [2].

[1] « *Tempt.* Ma traduction littérale paraîtra peut-être plus anglaise que française. Mais je puis justifier cet emploi un peu rare du verbe *tenter*. Louis Racine, le fils du grand Racine que vous lisez, miss, et que vous aimez, a dit dans le poëme de la *Religion* (I, 33).

Oserais-je *tenter* ces chemins non frayés ?

« J.-B. Rousseau a écrit dans une de ses *Épîtres* (I, I, 38) :

Va, cours *tenter* des routes moins communes.

« Et dans une autre (II, I, 205) :

Il peut, ailleurs dirigeant sa boussole,
*Tenter* encor le caprice d'Eole.

« Et l'abbé Delille, dans l'*Homme des champs* (I, 138) :

*Tentez* d'autres chemins, ouvrez-vous d'autres sources.

« Ne me dispenserez-vous pas, mademoiselle, de citer d'autres exemples ?

[2] « *Faithless phantom.* Ces vers m'ont rappelé une stance de Cunningham, dans le *Contemplatist* :

What are those wild, those wand'ring fires
That o'er the moorland ran ?
Vapours. — How like the vague desires
That cheat the heart of man ?

« L'auteur anonyme d'une jolie pièce intitulée : *A father's advice to his son*, semble avoir imité Goldsmith, si toutefois il ne lui a pas servi de modèle :

In yonder mead behold that vapour
Whose vivid beams illusive play,
Far off it seems a friendly taper,
To guide the traveller on his way ;

But should some hapless wretch pursuing
Tread where the treach'rous meteors glow,
He'd find, too late, his rashness rueing,
That fatal quick-sands lurk below.

« Permettez-moi, miss, de comparer encore un passage de notre Voltaire dans la *Henriade* :

Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne et passagère
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

« Il y a quelque chose d'analogue dans cette phrase de l'*Héloïse* de J.-J. Rousseau : « Mes prières n'étaient que des mots, mes « raisonnements des sophismes, et je suivais, pour toute lumière, « la fausse lueur des feux errants qui me guidaient pour me « perdre. »

« Ici ma porte est toujours ouverte à l'enfant du besoin, au pauvre sans asile : et le peu que je possède, je le donne de bon cœur.

« Viens donc ce soir, et partage librement ce que ma cellule peut offrir : ma couche de joncs, ma chère frugale, ma bénédiction et mon repos.

« Je ne condamne point à mourir les troupeaux qui parcourent en liberté le vallon : instruit par ce Pouvoir qui a pitié de moi, j'apprends à avoir pitié d'eux.

« Je rapporte des flancs émaillés de la colline d'innocentes provisions : un panier rempli d'herbes et de fruits, et l'eau de la fontaine[1].

« Viens donc, ô pèlerin ! et bannis tes inquiétudes. Les inquiétudes terrestres sont toutes fausses et vaines : l'homme ici-bas n'a besoin que de peu et n'en a pas besoin longtemps. »

Ces consolantes paroles descendaient de ses lèvres, aussi douces que la rosée qui descend du ciel. Le modeste étranger s'incline humblement et le suit à sa cellule.

Au fond d'une solitude ténébreuse s'élevait l'ermitage isolé, refuge des voisins malheureux et des voyageurs égarés.

Son humble chaume ne cachait point de trésors qui demandassent les soins d'un maître. La porte qu'ouvre un simple loquet[2] reçut le couple innocent.

[1] « Ces idées se trouvent dans le Tasse (*Gerus. lib.*, VII, 10-11).

Spengo la sete mia nell' acqua chiara,
Che non tem'io, che di vonen s'asperga :
E questa greggia e l'orticel dispensa
Cibi non compri alla mia parca mensa.
Che poco è il desiderio, e poco è il nostro
Bisogno onde la vita si conservi.

[2] « *Latch*. Le mot *loquet*, en français, n'est pas du style noble. Je l'ai corrigé un peu par l'épithète, et encore ne serez-vous

C'était l'heure où la foule laborieuse[1] se retire pour goûter le repos du soir. L'ermite garnit son petit foyer[2] et cherche à réjouir son hôte rêveur.

Il étend devant lui ses provisions végétales, il le presse avec gaieté; il sourit, et, savant dans les récits[3] de la légende, il essaye de tromper les heures tardives.

Dans une joie sympathique, autour de lui, le jeune chat exerce sa légèreté gracieuse; le grillon murmure dans l'âtre; le fagot petille en se consumant.

Cependant rien ne charme, rien n'adoucit les douleurs

pas contente, et vous aurez raison. Vous avez pu lire dans La Fontaine :

> La bique, allant remplir sa traînante mamelle
> Et paître l'herbe nouvelle,
> Ferma sa porte au *loquet*.
> (Her wicket *latch'd* with tender care.)

Mais ce style est négligé.

« Je levai tout doucement le *loquet* » a dit Lesage dans *Gusman*. Mais *Gusman* est écrit d'une manière très-familière.

« Récemment M. Lalanne a fait ces vers agréables :

> Le doux bruit du *loquet* longtemps importuné
> Vient enfin réjouir l'essaim emprisonné.

« Il y a de l'élégance dans ce style : mais remarquez, miss, comme le mot trivial *loquet* est bien entouré : *le doux bruit*, et l'épithète si poétique *importuné*, font disparaître le vice de l'expression.

1 « *Busy crowds* :

> Dear Chloe, while the *busy crowd*,
> The vain, the wealthy and the proud,
> In folly's maze advance.
> (Dr Cotton, *Fire-Side*.)

2 « *Trimm'd his little fire*. » Goldsmith se répète : il a dit dans le *Traveller* :

> Blest be that spot where cheerful guest retire,
> To pause from toil and trim their evening fire.

3 « *Skill'd in legendary lore*. Dans le *Traveller* :

> « And the gay grandsires kill'd in gestic lore.

« Ce qui précède « and gayly prest » ressemble beaucoup à cet autre vers du même poëme :

> Or press the bashful stranger to his food.

de l'inconnu. Le poids du chagrin accablait son cœur, et ses larmes commencèrent à couler.

L'ermite observe la tristesse croissante de son hôte, et son âme sensible la partage ; il s'écrie : « Jeune infortuné, d'où naissent les ennuis de ton cœur ?

« Tu erres peut-être exilé à regret d'une habitation meilleure ? ou peut-être tu pleures sur ton amitié méconnue ? sur ton amour dédaigné ?

« Hélas ! les joies que la fortune donne sont frivoles et périssables, et les mortels qui prisent ces pauvres choses sont eux-même plus frivoles encore.

« Et qu'est-ce que l'amitié ? Un vain nom, un charme qui nous berce et nous endort, une ombre qui suit l'opulence et la renommée, mais laisse le malheureux à ses larmes.

« Et l'amour ? Ah ! ce mot est plus vide encore. Les belles du jour s'en font un jeu ; on ne le voit point sur la terre, ou seulement on le trouve au nid de la tourterelle qu'il échauffe.

« O honte ! jeune insensé ! étouffe tes douleurs et méprise les femmes. » Il dit ; mais pendant qu'il parlait, une rougeur incessamment croissante trahissait son hôte éperdu d'amour.

Étonné, l'ermite voit de nouvelles beautés s'élever[1], apparaître doucement à ses yeux, semblables aux couleurs dont se pare le ciel du matin, aussi brillantes qu'elles et non moins fugitives[2].

Les regards timidement baissés et le sein qui se gonfle

[1] « *Mantling to the view* est plus aisé à entendre qu'à traduire : Goldsmith a encore employé ce mot dans le *Deserted Village* :

Careful to see the *mantling* bliss go round.

« Il y a ici une imitation d'un passage de l'admirable ballade de *William and Margaret* [*Margaret's ghost*]. Mallet avait dit :

Just opening to the view.

[2] « *Transient.* Le sens de ce mot n'est pas douteux. Le syno-

décèlent tour à tour les alarmes de l'aimable étranger, et l'ermite reconnaît une jeune fille avec tous ses charmes.

« — Ah ! s'écrie-t-elle, ah ! pardonnez à une étrangère impolie, à une triste fille égarée dont les pieds profanes ont osé pénétrer dans cette demeure habitée par le ciel et par vous.

« Donnez une part dans votre pitié à une jeune femme dont l'amour a causé l'erreur, qui cherche le repos et ne trouve que le désespoir pour compagnon de sa route.

« Mon père vivait sur les bords de la Tyne ; c'était un riche seigneur et tout son bien devait m'appartenir : j'étais sa fille unique.

« Pour m'arracher de ses bras chéris, il vint des amants sans nombre : ils vantaient mes charmes prétendus, et ressentaient ou feignaient de l'amour.

« Chaque jour ces mercenaires adorateurs m'accablaient à l'envi de leurs offres magnifiques. Parmi eux était le jeune Edwin ; son respect[1] m'instruisit de sa flamme sa bouche ne m'en parla jamais.

nyme *transitory* fixera vos idées. Vous souvenez-vous de ces vers de Goldsmith à une certaine Iris ? dans *the Gift* :

I'll give, but not the full-blown rose,
Or rose-bud, more in fashion ;
Such short-liv'd off'rings but disclose
A *transitory* passion.

« Et dans son *épitaphe* pour le D^r^ Parnell :

The *transitory* breath of fame bilow.

« Et dans le *Village abandonné* :

Vain *transitory* splendor ! etc.

« Nous avons aussi le mot *transitoire* dans le sens de *passager* : mais il est peu d'usage. J.-B. Rousseau dit pourtant (2^e^ Allég.) :

Je veux, du moins, que ce rayon de gloire
Ne soit pour lui qu'un secours *transitoire*.

[1] « *Bow'd.* »

At dawn poor Stella danc'd and sung ;
The am'rous youth around her bow'd :
At night her fatal knell was rung ;
I saw, and kiss'd her in her shrowd.
(PRIOR, *The Garland.*)

« Vêtu de l'habit le plus modeste et le plus simple, Edwin n'avait ni richesses ni pouvoir : il ne possédait au monde que sa sagesse et son mérite; mais ces biens étaient tout pour moi.

« La fleur qui s'épanouit aux rayons du jour, la rosée limpide des cieux sont moins pures que le fond de son cœur [1].

« La rosée, la fleur des arbrisseaux brillent de charmes inconstants : il avait leurs charmes; malheureuse! j'avais leur inconstance.

« J'épuisai pour son supplice toutes les ressources d'une coquetterie frivole, fâcheuse et vaine [2], et tandis que sa tendresse touchait mon âme, je triomphais de ses peines.

« Enfin, abattu par mes dédains, il me laissa à mon orgueil, et chercha en secret une solitude écartée où il est mort.

« C'est moi qui causai ses douleurs; c'est moi qui fus coupable, et ma vie expiera mon crime. Je chercherai la solitude qu'il a cherchée, et je m'étendrai sur la place où il repose.

« Et là, abandonnée, désespérée, cachée à tous les yeux, je veux rester étendue et mourir. Edwin pour moi quitta la vie : je saurai, pour lui, la quitter à mon tour. »

« — O Dieu! ne le permettez pas! » s'écrie l'ermite, et il la presse contre son cœur. Surprise, la belle étrangère le regarde avec sévérité; mais elle était dans les bras d'Edwin.

« — Angelina toujours aimée, ô charme de ma vie, vois ton Edwin si longtemps perdu, ton Edwin rendu à l'amour et à toi!

[1] « Le jour n'est pas *plus pur que le fond de mon cœur.* »
(RACINE, *Phèdre.*)

[2] « *Importunate and vain :*

O memory, thou fond deceiver,
Still importunate and vain!
(GOLDSMITH, *Song.*)

« Laisse-moi donc te serrer sur mon cœur et oublier tous mes maux. Jamais, jamais nous ne nous séparerons ; ô ma vie ! ô mon tout !

« Non ! vivons désormais pour ne nous plus quitter, et sachons aimer si bien, que le soupir qui brisera ton cœur fidèle brise aussi le cœur de ton Edwin[1]. »

[1] « L'idée et même l'expression appartiennent à Mallet. Il y a dans la ballade de *Marguerite* :

« And leave that heart to break. » Ω

# APPENDICE

## CORRESPONDANCE. — ÉPHEMÉRIDES.

# CORRESPONDANCE.

## I. — A M. BERTIN (L'AÎNÉ).

Paris, 18 octobre 1807.

Monsieur,

En lisant la *Psyché* de Corneille, j'ai rencontré un vers qui peut justifier une leçon que vous avez suivie dans le texte de votre [1] *Racine*. L'Amour dit à Vénus (V, 4) :

Vous qui portez un cœur sensible comme un autre.

Ce cœur *sensible comme un autre* est la même chose que le

. . . . . . . Cœur tendre comme un autre

qui nous déplaisait tant, à tous deux :

Je suis père, seigneur, et, tendre comme un autre,
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre.

Ce passage de Corneille prouve que vous avez eu bien raison de ne pas changer la ponctuation des anciennes éditions et de joindre ensemble : « comme un autre, mon cœur, etc. »

## II. — AU MÊME.

25 juillet 1808.

Racine (t. VII, p. 13) [2] avait peut-être écrit : « *contribuer quelque chose* à la gloire d'un si grand prince. » Vous avez écrit : *contribuer* EN *quelque chose*, et déjà l'édition stéréotype de M. Didot avait fait la même correction.

Je doute qu'elle soit nécessaire : *contribuer quelque chose* est un véritable latinisme, et ce qui rend cette leçon encore plus probable, c'est que Fléchier s'est servi de la même construc-

[1] Il s'agit de l'édition de Racine, avec des notes de Geoffroy (in-8°, Paris, 1808, 7 vol.), publiée aux frais de M. Bertin, sans doute. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] *Discours* prononcé à l'Académie française, à la réception de l'abbé Colbert.

tion active. Il dit, dans l'oraison funèbre de Lamoignon (p. 238, éd. de 1774) : « Ces secours abondants *qu'il contribua* dans les calamités publiques, » et dans celle de Turenne (p. 196) : « *Que* peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? » Cette dernière phrase est absolument semblable à celle que vous condamnez dans Racine. *Contribuer* y est construit avec le double régime : *Quid veræ ejus felicitati possunt contribuere?*

Votre, etc. BOISSONADE.

## III.—A M. THUROT.

Paris, 12 octobre 1808.

Monsieur,

J'ai eu tout à l'heure la visite de M. Nicolopoulo. Il m'a parlé de son projet d'une société hellénique. Dans son zèle, il me pressait d'écrire publiquement sur ce sujet. Il voulait que j'engageasse les hellénistes à se réunir et à former une Académie; mais il ne peut, en aucune façon, me convenir de prendre une pareille initiative. Une idée de cette nature doit être préparée et mûrie par nos premiers savants. Je suis trop inconnu, pour avoir le droit de parler le premier et me faire écouter. C'est à M. Coray, à M. de la Rochette, à M. Clavier, à vous, Monsieur, qu'il appartient de se mettre à la tête d'une pareille entreprise et de la faire réussir..... Je tiendrais à grand honneur d'être admis dans cette réunion d'hellénistes; mais, de bonne foi, M. Nicolopoulo me donne un mauvais conseil, quand il m'engage à faire au public cet appel, qui ne servirait à rien et ne manquerait pas d'un peu de ridicule.

Si vous lisez le *Journal de l'Empire*, vous aurez pu voir que j'ai parlé de la littérature des Grecs et repoussé les attaques de Bartholdi[1]. Mon article était à l'impression quand j'ai eu connaissance du vôtre; autrement, je n'aurais pas manqué de vous nommer, et par exactitude, et pour avoir le plaisir de déclarer toute l'estime que je professe pour votre talent.

Ἔρρωσο εὐδαιμῶν. BOISSONADE.

## IV.—A P. L. COURIER[2].

Paris, le 9 avril 1810.

Monsieur,

J'ai reçu votre précieux cadeau et je ne puis assez vous en remercier. J'ai tout de suite cherché la lacune et j'ai été

[1] Voy. t. I, p. 264.— [2] V. *Œuvres complètes* de Courier.

ravi, en lisant cet agréable supplément dont la littérature vous doit la découverte, et que vous avez traduit d'un style si élégant. Jugez de l'impatience avec laquelle j'attends le texte! Le ferez-vous aussi imprimer en Italie? Faites cet honneur à Paris, et donnez votre *Longus* à M. Stone, qui a votre Xénophon. Je vous applaudis bien de votre bonheur, et en vérité je ne reviens pas de ma surprise que M. del Furia, qui a eu si longtemps le manuscrit entre les mains, pour son Ésope, n'ait pas songé à jeter les yeux sur Longus.

Avez-vous aussi collationné Chariton? J'ai quelque idée que ces lacunes fréquentes du commencement pourraient être en grande partie remplies. Des yeux exercés sauraient bien, j'en suis sûr, lire la plupart des passages qui sont aujourd'hui indiqués dans les éditions par des points. Je vous recommande le *Longus* de M. Schæffer, et l'édition d'Amyot, donnée en 1731, par Falconnet. Vous savez, sans doute, qu'il y a une édition du texte par Coray, et que M. Clavier a soigné une fort jolie réimpression d'Amyot faite il y a quelques années par M. Renouard?

### V.—AU MÊME.

Paris, le 5 octobre 1810.

Monsieur,

Votre beau, votre rare, votre excellent volume m'est arrivé il y a peu de jours. Je ne sais combien de remercîments il faut vous faire pour ce cadeau inestimable. Je vous en envoie un million, et encore ce n'est guère. Je n'ai lu encore que la préface très-élégante et les premières pages, et j'aurais attendu à vous en parler que je fusse plus avancé, s'il n'était de la plus haute importance pour vous d'être instruit, avant tout, de ce que j'ai appris hier.

La *Gazette de France* ayant annoncé votre découverte, il y a bien deux ou trois mois, M. Renouard ayant distribué une brochure que vous connaissez sans doute, M. Petit-Radel ayant traduit en vers latins votre fragment, j'ai cru ne pouvoir me dispenser, en rendant compte du *Longus* de ce médecin, de parler de votre traduction et d'en citer quelques passages.

Hier, je suis allé moi-même trouver à son bureau un des chefs de la direction de la librairie, qui s'était plusieurs fois présenté chez moi sans me trouver. Il m'a demandé de qui je tenais l'exemplaire de votre *Longus*. Je lui ai dit que c'était de vous.—Par quelle voie?—Que je n'en savais rien, et cela

est vrai. Comme cet employé est un fort galant homme que je connais un peu, nous avons causé assez longtemps de ce qui vous concerne. Il m'a dit que M. Renouard, d'après sa brochure, et M. Petit-Radel, d'après sa traduction, avaient été questionnés comme moi d'après mon article, que vingt-sept exemplaires avaient été arrêtés à Florence, que des ordres avaient été envoyés à Rome pour saisir le grec.

Ma lettre arrivera-t-elle à temps? Vos exemplaires sont-ils en sûreté? Il me tarde d'avoir de vos nouvelles.

BOISSONADE.

## VI. — A M. BEUCHOT.

22 juillet 1809.

Ma bibliothèque est au service de M. de Beausset et au vôtre. J'ai acheté un peu plus que vous à la vente de M. de Sainte-Croix. J'ai dépensé 400 fr. au moins. M. Gail a été nommé hier de l'Institut. M. Clavier doit enrager; votre serviteur a eu cinq voix. *Vale et mihi, quod facis, favere perge.*

## VII. — AU MÊME.

Paris, le 15 janvier 1810.

J'ai vu, monsieur, une dernière épreuve de l'*Examen*[1]. Tous ces passages que je m'étais permis de critiquer ont été corrigés. M. de Châteaubriand n'a jamais poussé si loin la facilité. En vérité, je suis bien charmé qu'il se soit décidé à ces changements: ses ennemis auraient pu étrangement abuser des armes qu'il leur donnait contre lui. Tout le monde a de l'amour-propre, presque tout le monde en a beaucoup; mais il le faut cacher un peu. Vous savez à quoi Voltaire l'a comparé.

Je viens de recevoir la seconde édition du *Tableau des écrivains français*..., les articles sont fort augmentés : en tout, l'ouvrage est meilleur; mais qu'il y a encore de fautes!.....

A l'article d'Alembert, vous pourriez rapporter une anecdote donnée par M. de La Rochette, dans le *Magasin encyclopédique* (5e année, t. II, p. 179).

[1] Cet *Examen* est une réfutation, par Châteaubriand, des critiques dont les *Martyrs* ont été l'objet. Il parut, pour la première fois, en tête de l'édition de 1810. Il est reproduit dans les bonnes éditions. M. Boissonade, qui avait revu les *Martyrs* et l'*Itinéraire* en épreuves, revit aussi cet *Examen*, ainsi que le *Génie du Christianisme*, pour l'édition des *Œuvres complètes*, en 1810. (Voyez, à ce sujet, sept lettres à M. Beuchot, dans les notes de la Notice de M. Naudet, t. Ier, p. LXVI et suivantes, et deux autres aux *Additions* de ce volume.) (*Note de l'Éditeur.*)

VIII. — AU MÊME.

29 mai 1810.

Le poëme de M. Colnet [l'*Art de dîner en ville*] m'a fait grand plaisir. *Cet autre qui pleure encore* (p. 33), c'est l'abbé Morellet; Cosseph d'Ustaritz (p. 141), c'est Garat. A la page 50, M. Colnet dit :

Qu'auteur jamais n'est mort pour avoir trop dîné.

Il oubliait La Métrie, qui mourut d'une indigestion de pâté. Je ne contredirai pas, du reste, M. Désaugiers qui, dans le *Caveau* de 1807, veut pour épitaphe :

Ci-gît le premier poëte
Mort d'une indigestion,

parce que La Métrie n'était pas poëte.....

IX. — AU MÊME.

8 août 1810.

Le livre de M. Ginguené m'épouvante, je crois qu'il est bon; mais s'il ne l'était pas, comment ferais-je? Au reste, que la volonté de M. Ginguené soit faite! Mais ces excursions hors de mon ressort me causent toujours de l'inquiétude. J'en ai fait une hier pour lady Hamilton qui souhaitait que je parlasse de sa *Famille Popoli* :

Vous aurez cette *Famille* : cela pourra plaire à madame Beuchot et à vous aussi peut-être, car votre bibliographie daigne parfois descendre à ces lectures plus agréables qu'utiles.....

X.—AU MÊME.

7 février 1811.

Je ne connaissais point la strophe de M. J. Chénier. Elle est forte. Mais vous qui savez tout, savez-vous que dans la même ode (*la Mort du duc de Brunswick*), il y a cette strophe :

La tienne (*ta mémoire*), ô prince! est immortelle,
Ton nom ne vieillira jamais.
Honneur à ce divin modèle!
Qu'il soit chanté par des Français.....

La fin de cette strophe, retranchée à la censure, est écrite à la main dans un exemplaire qui appartenait à Villoison; la voici :

Loin de nous l'or et l'imposture,
Voici la palme; une voix pure
Y peut seule atteindre aujourd'hui:
La louange est auguste et fière,
Mais les accents du mercenaire
Sont bas et rampants comme lui.

Je crois comprendre pourquoi la fin de la strophe a été supprimée. Un prince du sang avait donné mille écus pour le prix. Chénier fit une ode, mais ne voulut point concourir : les *accents d'un mercenaire* lui semblaient indignes de la circonstance. Mais c'était offenser le prince du sang, et l'Académie, et les concurrents. Remarquez que le titre de sa pièce est : LA MORT DU DUC DE BRUNSWICK, *Ode qui n'a point concouru pour le prix extraordinaire de l'Académie française*, etc.

XI. — AU MÊME.

4 février 1812.

J'ai reçu une lettre de M. Michaud. Il me presse fort poliment, mais instamment, de faire tout de suite l'article sur son *Dictionnaire*, me disant que cet article était fort impatiemment attendu par le bureau du journal, chose assez singulière, et par lui, chose plus naturelle et beaucoup plus probable.

D'un autre côté, voici que j'apprends qu'une brochure de madame de G[enlis] doit paraître bientôt, brochure très-spirituelle et très-maligne. Ce grand empressement d'avoir mon article tient à l'espèce de crainte qu'inspire la brochure. Cette querelle qui va se renouveler m'épouvante. Je n'y veux paraître en aucune manière.

Je pourrais me trouver amené à critiquer quelques faits ou quelques opinions avancés par madame de G[enlis], et je ne me soucie pas de me trouver en opposition avec une femme très-vive, qui m'accablerait par la supériorité du talent et de l'esprit, et à qui, d'ailleurs, je dois de la reconnaissance pour l'honnêteté qu'elle m'a témoignée. Je considère aussi que j'ai à rendre compte du *Dictionnaire* de M. Prudhomme, et que je ne puis, en conscience, être ainsi de deux paroisses.

Je ne veux point non plus causer de contrariété à M. D., mon ancien confrère. Je ne sais pourquoi on lui ôte ainsi ses comptes rendus pour me les donner. Ces arrangements, dont j'ignore les motifs, ont fait dire à quelques personnes que j'étais d'une *coterie de Provençaux*. Je ne comprends pas trop ce que cela peut signifier, mais il ne me convient pas de paraître appartenir à une coterie quelconque.

Je suis bien décidé à rester, autant que possible, étranger à ces querelles qui déshonorent les lettres.

XII. — AU MÊME.

17 septembre 1812.

M. Malte-Brun a écrit un article sur les *Epistolæ parisien-*

*ses* de M. Bredou, en réponse au *Journal de Paris*. Je me suis procuré la feuille attaquée, et j'ai su que l'anonyme X était votre ami, M. Auguis; ou plutôt l'on a voulu me le faire croire, mais j'ai résisté. J'ai dit que M. Auguis est trop instruit, connaît trop bien l'état actuel des lettres grecques pour ne pas savoir que M. Bast était un homme très-savant, pour ignorer la grande réputation dont il jouissait, et, d'ailleurs, ai-je ajouté, plus d'une fois M. Auguis a devant moi parlé de M. Bast dans les termes de la plus haute estime. Est-il vraisemblable qu'il en ait parlé dans le journal comme d'un personnage obscur?

J'ai dit encore que M. Auguis n'avait pu s'exprimer sur M. Hase avec ce dédain, puisque j'avais entendu moi-même M. Auguis faire de M. Hase un éloge aussi grand que mérité; enfin, je le défendais de mon mieux; mais l'on m'a répondu fort nettement que ma défense même l'accusait encore davantage, et qu'il était indubitablement l'auteur de l'article. Si cela est (et vous devez le savoir mieux que personne), usez de tout l'empire que doivent vous donner et votre amitié pour M. Auguis et la sienne pour vous; grondez-le; dites-lui que, lorsqu'on a son esprit et ses talents, on ne doit pas suivre une route pareille; qu'il se fait des ennemis; que les lettres qui ornent l'esprit doivent aussi le rendre doux et indulgent.....

Votre tout dévoué, BOISSONADE.

## XIII.—A M. BARBIER.

30 juillet 1811.

J'ai été la dupe de cette annonce sous le nom du P. Gonnelieu. Il paraît que je ne suis pas le seul. Si l'occasion s'en présente, je relèverai ma faute et celle de ces méchants libraires qui m'ont trompé. C'est vraiment un grand abus que de mentir, sur le titre même de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Quant à l'opinion de M. Gence sur Gerson, je vous avoue qu'elle m'étonne; d'autres philologues l'ont eue déjà, je le sais, mais je la crois dénuée de preuves solides. Je vois bien qu'il y a des maximes très-profondes dans l'*Imitation*, mais je vous assure que je n'en vois pas qu'un solitaire n'ait pu trouver. J'attends toutefois, avec impatience, les savantes dissertations de M. Gence, devant qui je m'incline. *Je m'abstiens et je considère*, ou plutôt je m'abstiens, parce que M. Gence considère, et que c'est à lui d'avoir un avis et à moi de le suivre.

Pour que vous trouviez quelque utilité et partant quelque

plaisir à cette lettre, je l'accompagnerai de quelques nouvelles observations sur votre excellent Dictionnaire des *Anonymes*, en vue de la seconde édition...... BOISSONADE.

## XIV.—A M. FR. THUROT.

21 décembre 1814.

Vous ne me disputiez pas la chaire de grec, ce qui était assurément bien modeste à vous, et moi je ne vous disputais pas celle de philosophie, ce qui était naturel et juste..... Je me suis abstenu de toute démarche, et auprès du Collége de France, et auprès de l'Institut. Quelques-uns de mes amis, par amitié pour moi, quelques autres, par esprit de corps, me poussaient à agir, à parler, à faire ce que l'on fait quand on veut quelque chose. J'ai laissé dire..... Je ne sais pas, au juste, ce que vous avez à cela gagné de voix, je ne puis vous répondre que d'une. BOISSONADE.

Ἔῤῥωσω· ὁ σὸς κατὰ πάντα.

## XV.—A M. VALPY,

Éditeur du *Classical Journal*[1].

Paris, 21 février 1825.

Je vous dois, Monsieur, mille remercîments pour l'indulgence extrême avec laquelle vous avez, dans votre numéro de décembre dernier, parlé de mes faibles ouvrages.

Quand je fus instruit du projet que vous aviez formé de me consacrer un article, le sentiment profond que j'ai de ma médiocrité me fit craindre votre jugement, et je vous écrivis (vous le savez) pour vous prier d'abandonner ce dessein.

Rassuré que je suis maintenant sur la peur que je m'étais faite de votre sévérité, c'est votre indulgence que je redoute. En accordant une si grande estime à mes écrits, vous aurez excité le mécontentement de ceux de vos lecteurs qui n'ont pas pour moi autant d'amitié que vous. Pour se consoler de leur déplaisir, ils ne vous épargneront pas les avis sur les erreurs que votre amicale partialité vous aura fait commettre, et me feront bonne et rigoureuse justice.

Toutefois, je ne veux pas leur laisser tout à dire et je me chargerai moi-même de relever ce qu'il y a d'inexact dans la dernière phrase de votre article. Le sens de vos paroles est, qu'après un travail constant de plus de vingt années, je n'ai

[1] *Classical Journal*, t. XXXI, p. 1[illegible]2.

obtenu d'autre prix de mon zèle extraordinaire que le sentiment de ma bonne conscience, que le plaisir de m'être conduit en ami des progrès de l'esprit humain ; vous ajoutez que je n'ai pas même été à l'abri de quelques-uns des maux auxquels on est trop souvent exposé, quand on veut servir la cause de la raison et de la civilisation.

Vous avez été, Monsieur, mal informé. Personne n'est plus que moi à portée de vous en donner la preuve.

En 1809, j'ai été nommé professeur suppléant de littérature grecque dans la Faculté de Paris ; M. Larcher était le titulaire. Il mourut vers la fin de 1812, et j'obtins son titre ; je fus aussi son successeur à l'Institut.

En 1814, le Roi ayant accordé quelques croix à l'Académie des inscriptions, je fus recommandé à la bienveillance du ministre par M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie, et j'obtins une faveur que beaucoup désiraient.

Lorsqu'en 1816 le gouvernement voulut rétablir le *Journal des Savants*, M. le chancelier me fit l'honneur de me nommer membre du comité de rédaction. Je ne pus accepter.

En 1818, mon excellent confrère à la Faculté et à l'Institut, M. Villemain, qui était alors directeur général de la librairie, employa de la façon la plus obligeante, et à mon insu, le crédit qu'il possédait auprès de M. le duc Decazes, pour me faire accorder, sous le titre d'indemnité littéraire, une somme annuelle de 1,000 fr. Cette utile addition à mon petit revenu m'est encore conservée, et les ministres qui ont succédé à M. Decazes ont bien voulu me continuer sa bienveillance.

Vous voyez, Monsieur, que les récompenses solides ne m'ont pas manqué, et il est bien des éditeurs et commentateurs qui valent mieux que moi et n'en ont pas autant [1].

Quant aux maux dont vous parlez, je n'en souffre guère, à vous dire le vrai, car je ne les connais point : à moins que

[1] Ces récompenses, au surplus, ne se sont pas arrêtées là : elles ont suivi les mérites de M. Boissonade. En 1829, il succédait à la chaire de Gail, au Collége de France ; en 1840, il était nommé officier de la Légion d'honneur, sous le ministère de M. Cousin. Si un honneur lui vint tard, c'est celui que lui devait la Grèce qu'il avait tant aimée et servie, ancienne et moderne ; heureusement pour elle, M. Boissonade a vécu assez pour lui laisser le temps de réparer ce long oubli : en 1852, M. Boissonade, par les soins de MM. Papadopoulo et Marino Vreto, fut nommé officier de l'ordre du Sauveur, de Grèce. (*Note de l'Editeur.*)

vous n'ayez peut-être voulu faire allusion aux pertes d'argent que m'a causées l'impression de quelques volumes que j'ai publiés, bien littéralement, à mes frais et dépens. J'avoue que je pouvais faire de mes économies un emploi plus lucratif, je m'accuse de prodigalité en cela ; mais au moins le repentir ne l'a pas suivi, et c'est une consolation. Il y a d'ailleurs dans les choses de ce monde une sorte de balancement et de compensation : il ne me semble pas très-injuste que mes ouvrages, dont les libraires ont eu quelquefois à se plaindre, m'aient aussi causé quelque dommage.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon sincère attachement.

BOISSONADE.

## XVI.—A M. A. F. DIDOT.

[Nogent-sur-Marne,] 25 janvier 1830.

On peut dire, ce me semble, monsieur, des libraires et des auteurs, ce qu'il y a quelque part dans une comédie : « Nous « autres et vous autres, nous avons toujours besoin les uns des « autres. » Vous avez quelque besoin des mots grecs que j'ai recueillis et pourrai recueillir ; moi, quelque besoin de quelques-uns de vos livres, et nous ferons un échange ; il est donc convenu, selon ce que M. Hase m'a fait l'honneur de me dire, que le *Trésor grec* et l'*Histoire du Bas-Empire*, annotée par M. de Saint-Martin, me seront donnés par vous et que je vous donnerai les mots grecs manquant à l'*Index* de Londres que je pourrai rencontrer dans mes lectures. Voici déjà un premier envoi de trois cents articles. Au reste, je n'espère pas que ma moisson puisse être désormais fort riche : j'ai envoyé à M. Valpy plus de douze mille notes et mes ressources sont fort épuisées [1].

Agréez, etc., BOISSONADE.

## XVII.—A M. LEMAIRE,

*Doyen de la Faculté des lettres de Paris.*

[Nogent-sur-Marne,] 21 juin 1830.

Je ne puis croire, mon cher doyen, qu'il soit fort *utile* de joindre au texte de Cicéron les traductions de Théodore Gaza et

[1] Les prévisions de M. Boissonade ont été bien dépassées : on sait qu'il a donné au *Thesaurus* de MM. Didot, plus de quinze mille mots. (*Note de l'Éditeur.*)

de Planude ; mais ce sera une addition agréable à plusieurs lecteurs et que seront bien charmés d'avoir ceux même qui ne feront guère qu'y jeter un coup d'œil passager.

Je charge de ce petit billet un jeune homme plein de zèle et d'une instruction peu vulgaire, M. Wladimir Brunet, qui vous est déjà bien connu. Il a fait des traducteurs grecs de Cicéron une étude particulière. Il vous en saura parler bien mieux que je ne le pourrais faire, et si vous les imprimez, il pourra vous prêter un utile secours[1].

Agréez, mon cher doyen, mes respectueuses salutations,

BOISSONADE.

## XVIII.—A M. LETRONNE.

Paris, 4 février 1837.

Mon cher confrère,

Quand, il y a deux ans, vous me fîtes l'honneur de me proposer la succession de M. Van Praët à la Bibliothèque royale, j'opposais à votre bonne volonté l'obstacle que mon âge apportait à la vie active qu'il me faudrait commencer. Aujourd'hui, avec la même circonstance, se présente de nouveau la même objection et avec plus de force.

Comment pourrais-je, déjà vieux, rompre toutes mes habitudes, et m'en aller tous les jours passer loin de chez moi six à sept heures de suite? Je me consulte et je trouve, hélas! qu'un tel effort est au-dessus de mes forces, physiques et morales.

Il est, à la Bibliothèque royale, des départements où il existe plus de liberté, mais celui des livres imprimés veut une présence quotidienne, assidue, et je ne dois pas accepter des fonctions pour lesquelles je ne me crois pas assez de capacité.

Gardez-moi votre bonne volonté pour quelque autre occasion et croyez, mon cher confrère, à mon éternel dévouement.

## XIX.—AU MÊME.

1er août 1842.

Je vous disais, il y a quelque temps, un peu vaguement,

[1] Ces versions grecques de Cicéron n'ont pas été données dans la collection Lemaire. La seule qui y figure est celle des *Métamorphoses* d'Ovide, traduites par Planude et éditées, pour la première fois, par M. Boissonade (1822). Elle forme le tome V de l'*Ovide*. On a joint aussi au *César* la *Vie de César* par Plutarque. (*Note de l'Éditeur.*)

mon cher confrère, que le nom de *bas-bleus*, donné en Angleterre aux femmes qui écrivent, devait son origine à un certain homme, directeur d'un bureau d'esprit, lequel portait des bas bleus. Je trouve effectivement dans une note de Benjamin Laroche sur les *Églogues littéraires* de Byron, intitulées *les Bas-bleus*, qu'en 1781, il se forma des réunions de dames et d'hommes spirituels et lettrés; qu'un des membres éminents de ces réunions était *Stilling Fleet* que son costume et ses bas bleus rendaient très-remarquable. Cette singularité fit donner à la société qu'il présidait le nom de *club des bas-bleus*.

XX.—AU MÊME.

29 août 1846.

Mon cher et savant confrère,

Je n'ai point Boissard; mais sachant que Gruter renferme beaucoup de monuments empruntés à Boissard, j'y ai cherché vos *convives philosophes* et les ai trouvés au tome III, p. 1343. Gruter écrit ὑποψία, sans aucune indication de doute. En regard, est une copie de la gravure de Boissard. Il semble qu'on y doive lire ὑπο φία plutôt que ὑπο ψία. Au reste, j'adopte provisoirement votre lecture ὑπο φια et votre restitution φια[λῶν].

La scène qu'offre la gravure se compose de beaucoup de personnages. Dans le nombre est une femme assise, qui pince une espèce de mandoline, pour s'accompagner sans doute; et ce qu'elle chante, ce qu'elle accompagne, ce sont, sans doute aussi, les paroles gravées sur le bord du lit: ΗΔΥΣ ΒΙΟΣ ΤΟ ΖΗΝ ΓΛΥΚΥ ΤΟ ΘΑΝΕΙΝ ΥΠΟ ΦΙΑ[ΛΩΝ].

J'adopte donc votre heureuse conjecture ὑπὸ φιαλῶν; mais je n'adopte pas si vite votre traduction.

Joindre γλυκὺ adverbialement à τὸ ζῆν me semble peu admissible; τὸ ζῆν γλυκὺ ne présente pas naturellement le sens que vous donnez à ces mots : *vivre doucement*. Il est presque impossible de les lire sans être entraîné à leur signification simple et naturelle : *Vivre est doux, il est doux de vivre*. Et voyez comme les idées de votre traduction forment une étrange répétition : *une douce vie, c'est de vivre doucement*.

Je ponctuerais autrement, en cette façon, que je soumets à votre rare et excellent jugement : Ἡδὺς βίος τὸ ζῆν· γλυκὺ τὸ θανεῖν ὑπὸ φιαλῶν.

Vous le savez parfaitement : Τὸ ζῆν signifie souvent : *bien vivre*, faire de la vie un bon usage; et nous aussi, nous disons souvent *vivre* en ce sens, comme dans la phrase de Champ-

fort : « J'ai peur de mourir, sans avoir *vécu.* » τὸ ζῆν se prend aussi dans un sens moins élevé : *mener joyeuse vie,* et dans le bas langage : *faire la vie.* Agathias (ép. XXVI) dit à un vieillard bon vivant, *viveur :* πῖνε, γέρον, καὶ ζῆθι.

La note de M. Jacobs sur Agathias montre surabondamment que les latins faisaient de leur *vivere* un pareil emploi. Vous vous souvenez de Catulle :

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.

Il y a, je ne sais où, cette inscription: AMICI DVM VIVIMVS VIVAMVS.

Remarquez encore que βίος et τὸ ζῆν s'opposent bien : βίος c'est la vie physique ; τὸ ζῆν, c'est la vie de choix. Voyez l'épitaphe de Similis que j'ai citée sur les *Anecdota græca,* t. IV, p. 151 : βιοὺς μὲν ἔτη τόσα, ζήσας δὲ ἔτη ἑπτά.

J'ai indiqué Fabricius sur Dion Cassius, t. II, p. 1167 (LXIX, 19), et vous y trouverez un bon passage de Ménandre.

Tout ceci admis, et écrivant à vous, il ne fallait pas tant de discours; il suffisait de traduire : « Une douce vie, c'est de « *vivre* (la douce vie, c'est de... *faire la vie*); la douce mort, « c'est de mourir au bruit des coupes (mourir est doux, au « bruit des verres). »

Pour achever cette lettre dans le même ton, je vous dirai avec Horace : *Vive, vale!* BOISSONADE.

## XXI. — A M. E. EGGER.

[Passy,] le 4 mars 1846.

Recevez, monsieur, mes sincères compliments sur l'heureux événement dont vous me donnez la nouvelle. Si madame Dacier, à laquelle vous avez pensé, eût assisté à la naissance de la petite nymphe Égérie, et que, pareille aux bonnes fées des vieux contes, elle eût voulu la douer, se rappelant que la science ne l'avait pas rendue très-heureuse, elle eût dit peut-être, non sans quelque pédanterie : Ἐμοῦ γένοιο, θύγατερ, εὐτυχεστέρα, τὰ δ' ἄλλα ὁμοία [1].

Je ferai aussi le pédant, en vous reprenant d'avoir, dans votre élégante étude sur Aristarque, fait de six étoiles ou de six poëtes la pléiade Alexandrine qui, historiquement et astronomiquement, en comptait sept. S'il y a variété sur les

1 « Puisses-tu, ma fille, être plus heureuse que moi et me ressembler d'ailleurs! »

noms, il n'y en a pas, je crois, sur le nombre. La seconde pléiade alexandrine, formée sous les auspices du pape Alexandre VII, était aussi composée de sept poëtes, et aussi de sept poëtes la pléiade, dite *de Paris*, où brillaient Rapin, Santeuil, Ménage, etc. Les Anglais ont aussi leur pléiade de grécistes, de sept grécistes : Bentley, Dawes, Markland, Taylor, Toup, Tyrwhitt et Porson.

Ceci établi, je vous accorde encore moins de composer une pléiade bucolique de trois poëtes seulement, Bion, Moschus et Théocrite. Et pour vous contredire encore, j'ajoute par un amour de la vérité, qui en moi surpasse l'amour-propre, que je ne puis en conscience accepter les titres de noblesse philologique que vous me faites l'honneur de m'accorder. Je n'appartiens pas du tout à l'illustre famille d'Aristarque, ou, si par hasard la parenté existe, je suis un collatéral si éloigné, si dégénéré, qu'il vaut mieux n'en pas parler.

Si jamais j'ai eu une grande surprise, et une très-agréable surprise, c'est de trouver mon nom cité dans un article sur Schlegel. M. Galuski est pour moi plein d'indulgence, et cette indulgence est excessive. Dites-lui toute ma reconnaissance. Je suis aussi bien sensible à l'extrême complaisance du savant M. Havet.

Votre bien dévoué, BOISSONADE.

## XXII. — A M. SAINTE-BEUVE.

[En lui envoyant un petit manuscrit de trente pages destiné à une annotation d'André Chénier.— V. ci-dessus, t. I, p. LV, et la belle édition de M. Becq de Fouquières, 1862, p. LXIII.]

[1er juin] 1846.

Je ne trouve plus rien, mes souvenirs sont épuisés. Acceptez, monsieur, ces dernières pages; si l'indication s'y rencontre de quelques passages qui, par impossible, vous auraient échappé, mettez-les en œuvre avec cet art élégant où vous êtes maître. Vous lire sera ma récompense... Ne dites rien au public, je vous en prie, de ces petits services rendus à votre charmant poëte. Ce sont des misères qu'il n'a que faire de savoir. Se souvenir à propos d'un vers latin ou grec, quelquefois le rencontrer par hasard, y a-t-il là un mérite qui vaille la peine d'être loué? BOISSONADE.

## XXIII.—A M. le conseiller TAILLANDIER.

[Passy,] 11 avril 1849.

Que j'ai, monsieur, de remercîments à vous faire et d'ex-

cuses à vous demander! Votre dernier volume m'est parvenu, il y a longtemps, bien longtemps déjà, et j'ai vu que vous avez daigné me nommer parmi vos collaborateurs[1]. C'est plus d'honneur que je n'en méritais assurément. Beaucoup d'embarras de toute espèce et un peu d'indisposition qui s'en est suivie sont la cause du retard que j'ai mis, bien malgré moi, à vous offrir l'expression de ma reconnaissance et du respect avec lequel je vous suis et serai toujours dévoué.

BOISSONADE.

## XXIV.—A M. BRUNET DE PRESLE.

[Passy,] 10 novembre 1850.

Que je suis fâché, monsieur, que vous ayez encore fait un si long voyage! Plus votre visite était désintéressée et flatteuse pour moi, plus elle est regrettable. Ayant eu avant-hier l'honneur de vous voir, je ne l'espérais pas sitôt. Vous devez, si j'ai bien compris, revenir une autre fois. Mais quand? N'étant pas prévenu, je pourrai éprouver encore le même désappointement. Vous aussi, vous courez le risque de perdre de nouveau trois heures, au moins. Homme d'étude que vous êtes, homme de travail, soyez donc économe de votre temps. N'avez-vous pas regret à votre matinée d'aujourd'hui? A quoi cette visite vous pouvait-elle servir? Vous saviez d'avance que j'étais engagé. Je suppose que je fusse complétement libre, une visite serait encore sans influence sur moi. J'ai su que M. R. était aussi venu ce matin. Son absence ne lui aurait pas nui. Sa visite ne me rend pas plus favorable à sa candidature que je ne pouvais l'être déjà.

Agréez, monsieur, mes regrets et l'assurance de ma parfaite estime. BOISSONADE.

## XXV. — A MADAME THUROT.

Juin 1834.

Je crois bien, comme vous, madame, qu'une préface de quelques lignes est à peu près nécessaire, il faut dire aux lecteurs que la traduction a été trouvée dans les papiers de M. Thurot et que le gouvernement s'est chargé de l'imprimer.

[1] Les tomes VIII et IX du *Cours d'Études historiques* de Daunou, concernant Hérodote, ayant été soumis en épreuves à M. Boissonade, il a consenti à les revoir, et c'est ainsi qu'il a participé à la révision de ce grand ouvrage.

(*Note communiquée par M. Taillandier.*)

Je pourrais bien écrire cette courte introduction, mais ne vaut-il pas bien mieux qu'elle soit écrite par vous dont la plume et le nom y mettront et de la grâce et de l'intérêt [1] ?

Je vous le demande encore, madame, ne me nommez point, ne me désignez point. Je refuse surtout ces mots un peu emphatiques de « premier helléniste de l'Europe » bien qu'ils soient de nature à me déguiser parfaitement. Si l'on venait à savoir que c'est moi que cache cette périphrase, comme on irait vous conter mes vérités et vous dire que c'est à M. Hase, à M. Boeckh, qu'une telle épithète se pourrait donner....

## XXVI.

27 juillet 1834.

Ce petit papier, madame, est vraiment trop heureux ; vous daignez le faire imprimer et vous voulez encore le conserver en vos archives, comme un monument de famille ! N'est-ce pas, pour le faible service que j'ai eu le plaisir de vous rendre, beaucoup trop de reconnaissance ?....

## XXVII.

10 août 1834.

Les douze beaux volumes sont arrivés. Je les reçois, madame, avec une reconnaissance d'autant plus vive que comme il n'existe point de proportion entre ce que j'ai fait et ce que vous venez de faire, je ne les dois réellement, madame, qu'à votre extrême bonté. Ils sont dans ma bibliothèque un véritable ornement. Mes ouvrages même n'ont pas une telle parure : ils sont, comme leur auteur, assez incultes et négligés.

[1] Après la mort de M. Thurot, M. Boissonade fut prié, par sa veuve, de surveiller l'édition du *Gorgias* de Platon, préparée par M. Thurot lui-même (Paris, Didot, 1834, in-8).

M. Boissonade s'acquitta de cette tâche avec son zèle accoutumé ; mais il ne se nomme pas dans la courte préface qu'il terminait ainsi : « Un homme de lettres qui fut lié avec M. Thurot « par quelque communauté d'études, et qui conserve pour sa mé-« moire un sincère respect, s'est chargé de revoir les épreuves « et d'écrire ce peu de lignes. »

M. Daunou, après avoir donné cette préface dans le *Journal des Savants* (août 1834), ajoute :

« L'avertissement que nous venons de transcrire, si nous « en pouvions nommer l'auteur, serait d'avance un suffrage du « plus grand poids. » (*Note de l'Editeur.*)

## XXVIII.

21 juillet 1840.

Rien ne se termine au sujet de la médaille à décerner à M. Daunou, comme à l'un des fondateurs de l'Institut. Notre Académie l'a votée, sur la proposition de M. Lajard, qui a suppléé l'illustre secrétaire avec un véritable talent et une modestie remarquable. Une commission, dont j'ai l'honneur d'être membre, est chargée de s'occuper des moyens d'exécution. Toutes les Académies sont invitées à y concourir; celle des sciences morales est la seule qui jusqu'ici ait envoyé son adhésion.....

La nomination d'un secrétaire perpétuel est plus difficile.

Dans l'état actuel, l'élection est impossible; il faut que l'un ou l'autre des rivaux soit abandonné du plus grand nombre de ses partisans, sans quoi ils resteront éternellement en présence.....

## XXIX.

7 août 1840.

Nos académiciens n'ont pu s'entendre, madame : M. Burnouf, M. Naudet et M. Quatremère sont restés en présence, sans qu'il y eût d'issue possible à leur débat, et la nomination a été ajournée au mois de novembre.

M. Lajard continuera de remplir l'*intérim*..... Vous me demandez pourquoi M. Lajard n'est pas au nombre des concurrents : c'est parce qu'il est modeste..... Vous songez aussi à un certain nom que vous appelez *européen*, mais celui qui le porte comprend qu'il n'a pas des talents assez étendus, pour s'acquitter dignement des difficiles fonctions de secrétaire de l'Académie; il y ajoute son âge et la longue habitude d'une existence solitaire qui lui a ôté la connaissance des hommes et des choses; il ajoute enfin... que personne ne pense à lui[1].

Les trois autres Académies se séparent de nous sur la question de la médaille; celle des beaux-arts a déjà formellement refusé, et ce que l'on m'a rapporté des discussions qui ont eu lieu à l'Académie française et à l'Académie des sciences ne permet guère de croire à un plus heureux résultat.

[1] M. Naudet nous a affirmé que l'offre fut faite, dès l'abord, à M. Boissonade, et qu'aucune candidature ne se produisit avant son refus formel. (*Note de l'Éditeur.*)

## XXX.

2 septembre 1840.

Le refus des trois Académies est officiel..... M. Lakanal a distribué une petite brochure avec le titre bizarre de *Suum cuique*, pour diminuer la part de M. Daunou dans l'établissement de l'Institut et s'en faire une un peu trop grande.

*Un ami de la vérité*, qui sans doute est M. le conseiller Taillandier, lui a fait une réponse de tout point excellente. Cette polémique vous est sans doute connue.

.....Le successeur[1] s'attend à recevoir au moins 15,000 fr. « Le pauvre homme! » comme disait l'autre. Et puis, il a en perspective la pairie. Au moins, voilà un homme de mérite pour qui la Fortune n'aura pas été trop cruelle.

## XXXI.

24 octobre 1840.

. . . . . Le dictionnaire dont vous avez rencontré un *spécimen* eût été un ouvrage colossal. Je m'en suis très-long-temps occupé. J'avais amassé des matériaux immenses, ayant, la plume à la main, lu les bons auteurs, et les médiocres aussi, et même les mauvais, parce qu'il est une foule de mots bien français, de phrases bien autorisées dont les grands écrivains n'offrent pas d'exemple. Je faisais ce travail par goût et très-encouragé en même temps par un riche ami des lettres. Je ne perdais pas de temps, pourtant je n'allais pas très-vite, parce que je mettais dans tous les détails une minutieuse exactitude, et parce que je ne voulais pas de copiste. Il y eut aussi, au début (et le contraire était presque impossible dans une aussi vaste compilation), des tâtonnements, des essais mal dirigés, des changements de méthode, beaucoup d'écritures inutiles. En résultat, le futur éditeur s'ennuya, il voulut plus de célérité que je n'en pouvais apporter. Je lui remis l'amas énorme de mes paperasses; elles ont passé dans plusieurs mains, entre autres dans celles du savant dont vous avez lu le nom au frontispice de ce *spécimen*[2]. Je ne voulais pas que le mien y parût, parce que je prévoyais bien que cette tenta-

[1] Il s'agit, ici, de la direction générale des archives de France, dans laquelle le successeur de M. Daunou fut M. Letronne.

[2] *Dictionnaire universel de la langue française*, publié par M. Raoul-Rochette, d'après les matériaux recueillis par M. Boissonade, Paris, 1819, *spécimen* de 32 pages in-4°.

(*Notes de l'Editeur.*)

tive avorterait. Ce savant avait d'autres études, d'autres vues, et ne pouvait pas, pendant des années, s'enchaîner à la révision, à l'arrangement, à l'édition de mes notes. Il y donna seulement quelques mois et s'éloigna.

## XXXII.

18 novembre 1840.

Toutes les paperasses lexicographiques auxquelles vous vous intéressez sont maintenant entre les mains d'une autre personne qui voulait faire les frais de l'entreprise. Il n'est pas très-aisé de les employer. Ce qui reste à faire est considérable et ce n'est pas là un travail de copiste. Il y a encore bien des lacunes à combler, une foule de définitions à ajouter; ici, trop d'abondance, là trop de nudité et de maigreur. Un homme lettré, qui aurait du loisir et de la santé, une bonne bibliothèque et de bons yeux, demanderait, et ce ne serait pas trop, trois ou quatre ans pour compléter le manuscrit. Feu M. Raynouard avait formé un projet semblable; il s'en est occupé pendant longues années; il a dû laisser d'immenses recueils.

## XXXIII.

13 décembre 1840.

J'ai différé longtemps, madame, la réponse que je vous dois, dans l'espoir que la séance de vendredi amènerait une solution, mais rien n'est terminé. On a songé, pour sortir d'embarras, à cet *Européen* que vous daignez favoriser; c'est ainsi (sans autre comparaison) que M. Daunou avait passé entre deux rivaux[1] qui, pareils aux deux fameuses chèvres,

Ne se voulurent pas l'une à l'autre céder.

Mais cet académicien, à qui vous accordez une réputation européenne, et qui pourtant n'est pas connu de son plus proche voisin, a obstinément refusé l'honneur que lui offraient les deux parties belligérantes. Il a refusé par un profond et juste sentiment de son incapacité.... [2].

[1] Cette élection est restée célèbre dans les fastes de l'Institut. Après une seconde lutte reconnue interminable, entre M. Naudet et M. Bournouf, le secrétariat perpétuel fut offert à M. Boissonade; à son refus, M. Walckenaër fut nommé. A la mort de M. Walckenaër, la nomination de M. Burnouf, déjà gravement malade, ne rencontra plus les mêmes difficultés, mais la mort l'enleva bientôt, hélas! à ses fonctions. (*Note de l'Editeur.*)

[2] Voir *Éphémérides*, ci-dessous, n° XXVII.

## XXXIV.

10 mars 1841.

Je ne puis assez vous remercier, madame, de cet excellent petit livre de M. Taillandier. Je l'ai lu avec un intérêt infini.

Vraiment je puis dire que je ne connaissais presque pas ce respectable M. Daunou. J'avais pour lui la plus haute estime; mais je m'en rapportais sur son rare mérite à la voix de tout le monde, bien plus qu'à moi-même, car je ne lisais point ses livres et je ne connaissais que d'une façon trop vague le beau rôle qu'il a joué dans l'histoire de notre Révolution. La narration sincère, intéressante et neuve de M. Taillandier, m'a montré dans une vive lumière ce stoïque caractère, cette constance intrépide, ces travaux si variés, si profonds, si étendus. Plus j'y songe, moins je conçois la froideur que l'Institut a mise dans l'affaire de la médaille. Il n'est pas du tout impossible que l'on y revienne, et, si nous réussissons, M. Taillandier n'aura pas peu contribué au succès.

## XXXV.

6 juillet 1841.

Je ne manquerai pas de vous procurer, madame, les deux billets que vous me faites l'honneur de me demander. Je ne connais point cette notice sur M. Daunou par M. de Reiffemberg. Il est homme de science et d'esprit, mais il a pu sans honte rester au-dessous d'un sujet si difficile à bien traiter. Je souhaite à l'autre baron d'être plus heureux; on dit d'avance que son discours sera de plus d'une heure de lecture. Le fera-t-il long, ne le pouvant faire bon : comme cet ancien peintre qui couvrit Hélène de bijoux et d'or, la voulant faire riche, puisqu'il ne la pouvait faire belle ?

## XXXVI.

6 août 1841.

Je vous écris, madame, sur la table verte de l'Académie. Si vous m'avez vu à la séance publique, c'était mon ombre assurément, car j'étais ce jour-là assez malade, et même, comme on dit, à la mort [1].

Je pensais beaucoup à la séance et m'y transportais en idée.

[1] Voyez *Éphémérides*, ci-dessous, n° XVIII.

Voilà l'explication de votre vision. Vous avez cru me voir à la séance comme moi j'ai cru y être. Mais j'en suis revenu vite, et vous y êtes restée plus longtemps peut-être que vous ne l'auriez voulu, car ce discours a été bien long et trop politique. A l'Académie des belles-lettres, l'illustre mort devait être loué comme savant et comme littérateur. L'Académie des sciences morales et politiques le louera comme homme d'État, comme législateur, comme administrateur.

Il vous reste à entendre M. Mignet, à lire M. Guérard et M. Villemain.

## XXXVII.

13 août 1841.

Oui, madame, la bonne santé m'est revenue... Je répète souvent ce mot d'un maçon qui tombait d'un quatrième étage, et se trouvait assez mollement en l'air : « Bien, très-bien, pourvu que cela dure ! » Mon quatrième étage, c'est près de *quatre fois vingt ans* .....

## XXXVIII.

8 février 1842.

Vraiment, madame, je n'ai point trouvé « baroque » le conseil que vous me donnez de traduire Marc-Aurèle. J'ai trouvé seulement que vous aviez de moi beaucoup trop bonne opinion. Cette entreprise est au-dessus de mes forces, et la vie est si courte....., surtout quand elle a déjà été si longue !

C'est à M. votre beau-frère qu'elle conviendrait bien. Le succès de son *Épictète* le doit encourager ; il ferait un excellent ouvrage.

## XXXIX.

17 janvier 1844.

Mon souvenir, madame, ne vous manquera jamais ; jamais je n'oublierai la précieuse bienveillance dont vous me daignez honorer, pour le service insignifiant que j'ai eu le bonheur de vous rendre, et si une occasion se présente de vous montrer que j'ai l'âme reconnaissante, je ne la perdrai pas. Mais envoyer une carte, seulement parce que le cercle du temps a ramené le premier jour d'un certain mois, c'est un soin que j'ai négligé toujours et duquel, maintenant que les années accumulées me rendent plus excusable, je me dispense à peu près sans remords. Mais à tous les jours de tous les mois, qu'il me faille agir ou parler, vous me trouverez empressé.

Votre très-grand philosophe-empereur ne dit-il pas, en son

livre IV : « Il n'y a rien de mieux que de faire seulement ce « qui est nécessaire; si, de ce grand nombre de choses que « nous disons et faisons, quelqu'un en retranche ce qui ne « sert de rien, il jouira d'un grand loisir..... »

XL.

15 janvier 1845.

Je ne savais pas un mot de ce qui a été écrit sur Babrius. Au reste, « ce précieux livre, » comme il vous plaît de l'appeler, n'a de précieux que d'être une antiquaille. Le ministre qui avait daigné me le confier a voulu promptement jouir de cette publication. Il m'a pressé, pressé outre mesure. L'ouvrage s'en est beaucoup ressenti. Laissé à moi-même avec le temps d'étudier, de chercher, d'effacer, de corriger encore, j'aurais pu faire un peu moins mal.

XLI.

[Passy,] 10 mars 1847.

Comme vous le dites, je suis propriétaire, très-petit propriétaire, et je cultive mon jardin selon le précepte de l'optimiste, quand je le peux et autant que je le peux, même plus[1]. Il y a de Ginguené, qui fut l'ami de votre ami, M. Daunou, quelques vers qui me conviennent assez, et que j'ai toujours retenus :

Je suis plus que jamais, dans ma saison tardive,
Amateur des jardins, si ce n'est jardinier;
Souvent j'y passe un jour entier,
A quoi? je ne sais trop; mais heureux de n'entendre
De bruits, ni vrais, ni faux; point de devoirs à rendre;
Et toujours des leçons à prendre!

XLII.

27 décembre 1847.

Je n'écris point, je ne remercie point. De tous les négligents, je suis le plus négligent; souvent malade, toujours très-occupé, le temps à peine me suffit pour les choses rigoureusement exigibles, pour lesquelles il n'y a point d'excuses à présenter. Cela vous explique, madame, comment il se fait que vous recevez seulement aujourd'hui, de plus d'un mois trop tard, mes remercîments (il n'y a pas moyen de dire *empressés*, selon l'ordinaire formule), mes remercîments sincères pour vos nouvelles bontés.

Je connais quelques-unes de ces nouvelles graines. De celles

[1] Voy. *Éphémérides*, n° VI.

de ce printemps, deux seulement sont parvenues à bien fleurir et à se reproduire : le *Tropæolum incurvum* et l'*Ageratum mexicanum*.... Je joins ici quelques graines d'une plante assez connue, mais qui ne manque pas de quelque beauté, c'est le *Nicandra physaloïdes*, ainsi nommé du poëte grec Nicandre, dont il reste deux poëmes didactiques sur les bêtes et les plantes venimeuses et sur les contre-poisons..... J'ai vu avec douleur que vous avez cette année passé par de cruelles épreuves. Espérons que celle où nous allons entrer vous sera moins rigoureuse. Votre Antonin peut aider à fortifier l'âme. Il est un autre stoïcien (puisque ces lectures sévères ont pour vous de l'attrait) qui a plus d'imagination que votre grand empereur, plus d'éloquence et plus d'esprit, avec autant de philosophie : c'est Sénèque, et dans ses œuvres je vous recommande surtout ses lettres. Voyez ce qu'en a dit, dans son *Essai sur le règne de Néron*, Diderot, dont la plume n'a pas toujours été si sage. Madame Suard les lisait assidûment.

Je suis aussi stoïcien à ma manière. Il y a quatre ans que j'ai acheté à Montmartre *une petite terre*, où j'ai construit *une petite maison*, avec l'intention de l'habiter quelque jour..... toutefois le plus tard possible [1].

## XLIII.

24 avril 1848.

..... Ces derniers bouleversements, si imprévus, si subits, si profonds, ont fort étonné ma constance ; *constance* est un mot à l'usage de votre philosophe : il a même composé tout un traité de la *Constance du sage* qui est une véritable hyperbole de stoïcisme.....

## XLIV.

14 mars 1849.

Votre aimable lettre est pour moi, madame, le seul événement heureux de cette nouvelle année.

Le présent est encore attristé par la pensée de l'avenir ; car je ne sais trop si le calme actuel, dont nous jouissons, n'est pas gros d'orages. Mais il n'est pas sage de prévoir de loin le malheur. N'a-t-on pas, pour son tourment, assez et trop de souvenirs ? Et pourtant il en est d'agréables. Le jardin, par exemple, s'est embelli de vos fleurs ; les graines ont bien levé..... Daignez agréer, comme médiocre échange, le partage d'une gousse

[1] Voy. la *Notice* de M. Naudet, t. I, p. XCIII.

de *Daubentonia Tripetiana*. C'est une fort belle plante. Son nom générique lui vient de Daubenton, l'illustre collaborateur de Buffon...; le nom spécifique est formé sur celui d'un fort médiocre horticulteur, Tripet, qui, il y a quelque vingt ans, avait un jardin dans l'avenue des Champs-Élysées.

## XLV.

26 août 1850.

Madame,

J'ai, il y a peu de temps, reçu deux thèses sur le frontispice desquelles j'ai lu avec une agréable surprise le nom de M. votre neveu. Ainsi, l'honorable nom du savant professeur que nous regrettons ne s'éteindra pas et sera, tout permet de l'espérer, dignement continué.

Je suis heureux, madame, d'avoir ce compliment à vous faire.

Agréez, l'hommage de mon respectueux dévouement.

BOISSONADE.

## XLVI.—VICT. CLERICO

FACULTATIS LITTER. PARIS. DECANO SPECTABILI, COLLEGÆ ERUDITISSIMO, J. F. BOISSONADE S. P. D.

5 [Aug.] 1846.

Enixe te rogo ut commendatissimum tibi habere digneris Jac. Levenium, baccalaureatus litterarum candidatum, a quo tuas in manus hoc tradetur epistolium. Per tres quidem continuos annos meis scholis interfuit assidue, ac multa dedit industriæ, diligentiæ et indolis optimæ specimina. Sed diffidit sibi, quod laudandum est; sed metuit ne coram te præside eruditissimo assessoribusque tuis viris doctissimis responsuro pavor obrepat (nosti quantæ sint scholasticorum candidatorum timiditates) et cum pavore oblivio. Quod si timidior hæreat et cunctetur, eum patientia tua sublevet, confirmet indulgentia. Et est quoque alia causa quæ ipsi de viribus queat nonnihil deminuere, ingeniolo paululum tarditatis obtundere: incommoda scilicet valetudo qua diu est conflictatus, vix tandem recreatus, ac fratris quem mors rapuit immatura recens desiderium.

Vale, t. t., ipsis nonis Aug., MDCCCXLVI.

## XLVII.—A M. PILLON.

8 juillet 1853.

Monsieur,

Je ne sais par quelle étrange distraction je ne songeais plus

que je devais comparaître devant le tribunal de M. Hœfer[1], tant me donnait de sécurité ma confiance dans mon avocat! Ce matin seulement, et par hasard j'ai lu, non sans rougir un peu, votre article obligeant. Je vous remercie de tant de bonté.

Croyez, etc. BOISSONADE.

## XLVIII.—A M. PIERRON,

*Professeur au lycée Saint-Louis*

(Ancien collége d'Harcourt).

21 août 1853.

Je viens de lire, monsieur, dans la *Revue* de M. Hachette, votre élégant et très-instructif récit des diverses fortunes de notre collége d'Harcourt. Quand, vers la fin, j'ai rencontré mon nom dans cette mêlée de noms distingués, j'ai approuvé la surprise d'Énée se reconnaissant parmi les héros, sur les fresques de la galerie de Didon :

Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis.

Énée aura dû être fier. Moi aussi, j'ai éprouvé un assez vif mouvement d'amour-propre. Je m'en confesse, mais la faute est à vous, et d'ailleurs un grand et bel exemple me peut rendre excusable. L'Athénien Socrate, ce sage modeste, avoue que lorsqu'il entendait les orateurs faire des Athéniens de pompeux éloges, il se sentait tout gonflé d'orgueil et trois jours suffisaient à peine pour lui rendre le juste sentiment de sa médiocrité : μείζων καὶ γενναιότερος καὶ σεμνότερος ἐν τῷ παραχρῆμα γέγονα, καί μοι αὕτη ἡ σεμνότης παραμένει ἡμέρας πλείω ἢ τρεῖς[2].

Agréez la reconnaissance de votre dévoué confrère

BOISSONADE.

Dans cette excellente narration, je vois un nom qui me semble faire ombre, c'est celui de Desforges. Ses *Mémoires d'un poëte* l'ont rejeté dans la classe des écrivains scandaleux et dangereux. Il est douteux d'ailleurs qu'il ait été Harcurien. La *Biographie* de Michaud rapporte qu'il fit ses études à Mazarin et au collége de Beauvais.

[1] La *Biographie générale* de M. Didot.—V. *Éphémérides*, n° xxx.

[2] « Je suis devenu sur-le-champ plus grand, plus généreux et plus grave, et voilà plus de trois jours que je garde cette gravité. »

## XLIX.—A M. V. BÉTOLAUD,

*ancien professeur au lycée Charlemagne.*

[Passy,] 30 septembre 1854.

Vous insistez, monsieur, pour avoir mon opinion sur le vers de l'*Énéide* (IX, 207) :

> ..... Equidem de te nil tale verebar,
> Nec fas, non : ita me referat tibi......

La seconde négation, *non*, vous étonne, ne vous semble pas d'usage latin. Remarquez d'abord que tous les éditeurs, la majorité du moins, ponctuent : *non. Ita*... J'ai l'édition de Burmann, et je vois que cet habile latiniste, et Heinsius, ne disent pas un mot. Cette négation énergique ne leur a point déplu. Il semble qu'une telle locution se présente naturellement à tout homme parlant avec chaleur, avec sensibilité, de quelque idiome qu'il se serve. Après avoir nié, il ajoute avec une forte intonation : *non!*

Les Grecs ont des phrases pareilles. Aristophane, *Nuées*, v. 1474 [*alii*, v. 1454] : οὐκ ἔστ', οὔκ.

Sophocle, *Ajax*, v. 970 [*alii*, v. 967] :

> Θεοῖς τέθνηκεν οὗτος, οὐ κείνοισιν· οὔ.

Voyez aussi la grammaire de Matthiæ, § 608.

En français, cette seconde et emphatique négation est fort employée. Si je disais : « Le vers de Virgile n'est pas faux,.... il « *ne* l'est pas, *non!* » je parlerais très-bon français. Des exemples latins achèveront de lever toute difficulté.

Virgile (*Ciris*, v. 18) :

> non ego..... non equidem.

Térence (*Phormion*, I, v, 73) :

> ..... non, non, sic futurum est : non potest.

Il est, d'ailleurs, fort important de remarquer que si vous joignez *non ita*, et commencez la nouvelle phrase par *referat*, le sens est très-embarrassé. *Ita* est, là, synonyme de *sic*, si fréquent dans les souhaits, les prières :

> Sic te diva potens Cypri.....

Tibulle (II, vi, 21 :)

> Adnue : sic tibi sint intonsi, Phœbe, capilli.

Nous avons aussi ce latinisme. Racine (*Esther*, III, iii) :

> Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière,
> Ainsi puisse à jamais, etc......

L'abbé Delille, traduisant Virgile, a fort bien dit :

Qu'ainsi puissent les dieux.....

Et Ronsard :

Je te supplie, ainsi toujours
Puisses jouir de tes amours!

Agréez, etc. BOISSONADE.

### L.—A M. V. LECLERC.

[Passy,] 7 février 1855.

Mon respectable et très-cher doyen,

J'ai reçu la copie officielle, faite par vos soins, de la lettre du ministère, et celle du décret impérial qui l'accompagne. Ce qui me charme le plus dans ce décret n'est pas la retraite qui m'est accordée, c'est le titre de *professeur honoraire*. A la réflexion, le succès de la pension de retraite m'était amer. Je me voyais, non sans grande tristesse, complétement éloigné de cette Faculté des lettres dont, pendant près d'un demi-siècle, j'ai eu l'honneur de faire partie. Séparé de tant d'estimables confrères, ce beau titre d'*honoraire* me conserve ma chère Faculté et mes chers confrères, je puis dire même, après votre affectueuse lettre, mes chers amis.

Agréez, etc. BOISSONADE.

### LI.—A M. MARINO VRETO.

Passy, le 16 mars 1855.

Mon cher monsieur,

J'ai tardé bien longtemps à vous remercier de votre aimable souvenir ; une assez longue indisposition a causé ce retard. C'est à M. votre père et à vous, c'est à vos instances auprès de votre respectable ministre [M. Maurocordato] que je dois la décoration de l'ordre royal du Sauveur, dont Sa Majesté Hellénique a daigné m'honorer. Je ne l'oublierai de ma vie.... Mais, à mes quatre-vingt-deux ans, ce n'est pas dire, *de longtemps*, sans doute.

Habitué que vous étiez au mouvement de Paris, votre tranquille Athènes vous semble peut-être monotone et triste. Votre *Moniteur* hellénique n'est pas une assez forte occupation pour vous. Cherchez quelque sujet d'un intérêt général. Traitez-le dans votre grec le plus pur, le plus soigné; élevez votre langue, par votre talent, au rang des langues littéraires. Le succès vous ferait un honneur digne d'envie.

Votre dévoué, BOISSONADE.

# ÉPHÉMÉRIDES [1].

## I.

J'ai quelques fleurs dont l'étude m'embarrasse. Je suis allé faire au Jardin des Plantes une promenade botanique. Les étiquettes et les questions aux botanistes en tablier bleu y sont d'un grand secours.—Le soir, j'ai parcouru Vossius et Bouchaud sur le *Rhythme*. La dissertation de Bouchaud est à peu près inconnue et mérite d'être lue.

(14 septembre 1839.)

## II.

J'ai mis en ordre la table des mots grecs de ma deuxième édition de *Théocrite*, que le riche éditeur n'a pas jugé à propos d'imprimer, grande économie de quatre à cinq petites pages! Je la ferai relier avec mon exemplaire.—J'ai lu les *Epodes* d'Horace, dans l'édition de Vanderbourg. J'ai trouvé dans les notes l'indication d'un excellent mot de l'usurier Alphius: *Vel optima nomina, non appellando, fieri mala.* Je m'en souviendrai pour réveiller mes débiteurs N. et N. qui déjà ne sont pas *optima nomina*.

(20 septembre 1839.)

## III.

A l'Institut, il s'est élevé, entre N. et R. Rochette, une discussion assez aigre. J'y ai pris part, avec peu d'aménité aussi. Rochette a un ton rogue, impérieux, qui déplaît à tout le

[1] M. Boissonade tenait, depuis plus de trente ans, un *Journal* exact de ses travaux et de ses loisirs. Les petits événements personnels de chaque jour, les lectures, les conversations, les pensées mêmes y étaient consignées avec autant de soin que les événements littéraires ou politiques du dehors; le tout au profit du devoir et de la saine philosophie. Malheureusement cette précieuse autobiographie a été détruite par M. Boissonade lui-même, un peu avant sa mort : il n'est resté que le cahier courant et quelques autres feuillets, de 1839, échappés par hasard.
(*Note de l'Editeur.*)

monde. Après la séance, Letronne s'en expliquait avec beaucoup de netteté. Il souffre, comme président et comme académicien. Le vice-président, Rochette, l'éclipse complétement. C'est Rochette qui parle, qui crie, qui décide, en un mot, qui préside. Le génie étonné de Letronne se tait devant le sien. Pour N., il ne tremble pas. Heureusement, nous sommes encore loin de ce que me racontait le bon Dacier, qu'après une séance, dans une discussion qui s'éleva autour du poêle, l'abbé Leblond donna à Villoison un coup de parapluie, puis un coup de pied.....—J'ai lu deux nouvelles de Florian et environ cent cinquante vers des *Coéphores*, dans l'édition de Vendelheyl.—J'ai lu aussi *Caquet bon bec*, poëme assez gai, mais faible. Il y a bien longtemps que j'avais ce petit livre, il fallait bien le lire une fois.

(21 septembre 1839.)

IV.

J'ai continué la lecture de d'Alembert. Elle m'intéresse infiniment. Son attachement pour mademoiselle de Lespinasse était bien vif et bien tendre. Je n'aurais pas cru qu'un cœur de géomètre fût capable d'une si forte passion, ni qu'un esprit observateur s'étonnât d'avoir cessé de plaire à soixante ans.

(22 septembre 1839.)

V.

Encore beaucoup de jardinage. Je le pratique en véritable ouvrier, et non comme quelques bourgeois qui disent avoir bien jardiné, quand ils ont arrosé une allée ou épluché leurs rosiers. Pour moi, je laboure quatre heures de suite, j'arrose tout le jardin avec de grands arrosoirs, je roule la brouette, j'épierre, je sème, je repique.—J'ai continué l'*Homme de qualité* et l'*Iliade* de Pappas.

(25 septembre 1839.)

VI.

J'ai achevé les *Mémoires d'un Homme de qualité*; j'y ai trouvé cette maxime que je pratique depuis longtemps comme une règle de conduite : « Il n'est point d'un homme sage de paraître aux yeux du monde, quand il est devenu la proie de « la vieillesse; on lui fait grâce si on le supporte. » A vrai dire, je crois bien que, dans le fond de cette sagesse, il y a beaucoup d'amour-propre : nos vertus ne sont presque toujours que des vices déguisés.

(28 septembre 1839.)

VII.

J'ai parcouru le dernier volume de Grécourt, où l'éditeur a réuni une foule de pièces, plus ou moins libres, de différents auteurs. A mon âge, on peut lire ces sottises et se l'avouer sans trop de honte. On n'y cherche qu'un peu de gaieté et d'esprit, qu'on n'y trouve pas toujours. Je porte d'ailleurs sur tous les livres mes yeux de grammairien et de critique minutieux. Ainsi, ayant trouvé dans ce volume une récension du *Cadenas* que l'éditeur donne comme nouvelle, en 1795, j'ai vérifié le fait, et j'ai trouvé que ce texte est celui de l'édition publiée par Voltaire, et qui est réimprimé dans celle de Beaumarchais, en 1785.

(29 septembre 1839.)

VIII.

Un excellent feuilleton de J. Janin m'a fait relire la *Métromanie*. L'admirable ouvrage! Le beau style! L'excellent dialogue! Et quels charmants détails! Quand Lisette dit à Damis qui lui demande le secret sur sa comédie, qu'elle partagera ce secret par la moitié:

..... Si vous tombez, je parle sans pitié;
Si vous réussissez, je consens à me taire.

Piron a pu être inspiré par Plaute, qui, dans le *Miles*, prête à Acroteleutium cette belle confession :

Si quid faciundum'st mulieri male atque malitiose,
Ea sibi immortalis memoria'st meminisse et sempiterna:
Sin bene quid aut fideliter faciundum'st, eo deveniunt,
Obliviosæ extemplo uti fiant et meminisse nequeant.

Je crois, du reste, que Piron n'a pas eu besoin de Plaute pour trouver cette idée : Plaute se traîne, emplissant à force de synonymes la mesure trop longue qu'il a choisie; mais que Piron a plus de mouvement dans l'expression!

(30 septembre 1839.)

IX.

On faisait aujourd'hui le service funèbre de Michaud, de l'Académie française. Comme je sortais, j'ai vu de loin venir le convoi et j'ai pris une autre rue. Il eût fallu m'y joindre et dire à tout le monde que j'habitais Passy. D'ailleurs, je n'avais aucune relation avec lui. Il était membre honoraire de notre Académie, et il ne nous a jamais honorés qu'une fois de

sa présence et pendant dix minutes seulement. Les dévots, s'il y en avait, auront entendu en son honneur quelques psaumes..... Moi, j'ai relu quelques pages de ses poésies. Elles sont douces comme lui et, comme lui, un peu faibles.

(1er octobre 1839.)

X.

J'ai commencé *la Prison d'Édimbourg* de W. Scott. Je l'ai lue le soir et la nuit : c'est un roman que l'on ne peut quitter. J'ai, en voiture, lu et appris par cœur l'ode d'Horace :

Æquam memento rebus in arduis.

L'autre jour, j'avais de même appris l'ode :

Motum ex Metello consule civicum.

Je tâcherai de continuer : à mon âge, cet exercice de la mémoire est nécessaire.

(5 octobre 1839.)

XI.

J'ai beaucoup travaillé à Choricius Gazæus.—L'article de M. Maury sur le mot fameux de César à son pilote effrayé : *Quid times ? Cæsarem vehis!* est vraiment excellent. M. Maury est un homme plein de connaissances ; il est, en même temps, très-bon, très-obligeant, très-estimable.

(23 septembre 1845.)

XII.

J'ai éprouvé le plus douloureux étonnement ce matin en ouvrant le journal ; on y racontait les funérailles de M. Labitte. Il avait à peine trente ans !... Ah ! quelle est ma déraison de former des projets à soixante-onze ans, lorsqu'un jeune homme que je croyais plein de vie et de santé est subitement emporté !—Je réclamerai mes notes sur André Chénier.....

(24 septembre 1845.)

XIII.

Je suis allé faire une visite au docteur homéopathe Pénoyée : il cause avec vivacité et esprit. Il m'a raconté que son père est mort à cent ans, avec toute sa mémoire et son intelligence. Il me disait, sachant mon grand âge de soixante-dix-sept ans, que j'avais la figure *vivace ;* l'expression, outre qu'elle me plaisait comme rassurante, m'a paru énergique et heureuse.—Je lui ai promis de faire sa curieuse biographie dans la *Nouvelle*

*Biographie* que prépare Didot. J'oubliais déjà mes soixante-dix-sept ans; lui, il aura songé au bon billet de La Châtre!

(4 janvier 1851.)

## XIV.

A l'Académie, M. Villemain et M. Leclerc, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, louaient à bout portant mes notules et mes citations « variées, inattendues. » J'écoutais à mon corps défendant; je cherchais à m'humilier, pour détourner l'ire de Némésis et songeais à un vers de Byron que je me suis rappelé juste quand il n'était plus temps :

Proud of his learning just enough to quote.

Je voulais me l'appliquer, avec cette légère altération : « *I possess* learning, etc. »

(24 janvier 1851.)

## XV.

M. Dureau de La Malle m'a invité à un dîner qu'il veut donner à cinq ou six vieilles connaissances de cinquante ans de date, et il me met du nombre. Je n'accepte pas. Je suis trop vieux. J'ai perdu le courage de me déranger, de me coucher tard, de m'exposer à donner de l'ennui et à en recevoir. Je n'ai plus de gaieté, plus d'habitude de la société. Je ne puis plus me supporter; comment être supportable aux autres?

(14 février 1851.)

## XVI.

A l'Académie, M. Villemain, qui venait de recevoir l'*Origène* de Miller, en a traduit sur-le-champ, très-exactement, un fragment nouveau de Pindare, de dix ou douze vers. C'est très-remarquable, le passage étant très-difficile.

(21 février 1851.)

## XVII.

J'ai écrit hier à madame Thurot à qui je devais une réponse depuis deux mois. M. Caussin lui ayant dit que je me portais bien, que je venais souvent à Paris, naturellement et par politesse, elle m'engage à lui faire visite. J'ai répondu, à mon ordinaire, que j'étais, *quoi qu'on die*, malade, faible, accablé par les années, découragé, incapable de parler. Exagération pure! fonds incurable de sauvagerie, timidité excessive.

(26 février 1851.)

XVIII.

Lisant ces vers de la *Zénobiade* de Métastase :

..... Ah! più rispetto,
Per un eroe ripieno
D'ogni real virtu!

Je me suis rappelé V. Hugo qui a dit quelque part :

Heureux le prince *empli* de bonnes qualités!

Je ne puis pas juger si *ripieno* est prosaïque et faible en italien, mais, en français, *empli* est détestable. Que ne disait-il : « Heureux le prince *orné*.... »

(3 mai 1851.)

XIX.

J'ai le beau catalogue des livres de M. de Monmerqué; l'envie m'a pris de lui écrire anonymement pour lui conseiller de retirer de la vente publique le n° 1,165 : « Œuvres de « la marquise de Palmarèze. » Ce livre affreusement obscène ne doit pas être vendu ostensiblement. Je l'avais autrefois et, quoique peu rigoriste, je l'ai brûlé.

(9 mai 1851.)

XX.

Molière se brisa un vaisseau dans la poitrine, en prononçant le *juro* du *Malade imaginaire*.—Le grand comédien Æsopus, étant, malgré son âge, remonté sur le théâtre, après sa retraite, pour faire honneur aux jeux donnés par Pompée, fut atteint d'une extinction de voix, en prononçant également, dans une pièce, la formule du serment : « Si sciens fallo. » Je viens de lire ce trait anecdotique dans Cicéron. (*Ep. ad Div.*, VII, 1.)

(24 juin 1851.)

XXI.

L'on dit, dans le style familier, d'un domestique peu soumis qui discute les reproches, l'on dit qu'*il répond*. Je trouve la même locution dans Plaute :

Num ancillæ aut servi tibi *responsant?*

(11 octobre 1851.)

XXII.

J'ai écrit à M. Renier qui m'a fait hommage en termes très-flatteurs de ses *Notes d'un voyage archéologique*. J'ai autrefois reçu de lui spontanément un précieux témoignage d'amitié et

d'estime : sa chaude réponse dans la *Revue de Philologie* (1845, t. II, p. 354) à l'attaque pétulante de feu Lachmann.

(28 novembre 1851.)

XXIII.

Aujourd'hui, j'ai été plus content de ma leçon. M. Artaud m'a fait compliment sur ma traduction du *Chœur d'Antigone* (V. 580 et suiv.) Mais je n'improvisais pas : je ne pourrais pas, sans préparation, traduire d'une façon tolérable la poésie lyrique d'un chœur de Sophocle, où la hardiesse bizarre des métaphores, la brièveté, l'obscurité de la pensée, livrent à notre langue un combat perpétuel.

(31 mars 1852.)

XXIV.

Aujourd'hui, j'avais à mon cours un nouvel ecclésiastique fort âgé. Justement j'ai eu occasion de parler de la critique verbale appliquée aux livres saints ; j'espère n'avoir rien dit d'hérétique ou de téméraire.

(21 avril 1852.)

XXV.

M. Villemain a bien voulu me donner son bel article sur l'École normale et il a écrit sur la marge : « A M. Boissonade, « son dévoué confrère et ancien élève. » C'est trop, beaucoup trop flatteur. J'écris, à côté, ce vers dont jamais on ne fera une plus excellente application :

Πολλοὶ μαθηταὶ κρείσσονες διδασκάλων [1].

(30 avril 1852.)

XXVI.

Lisant les *Pensées* de Pascal dans l'édition de M. Havet, j'ai rencontré ces mots : « Qu'il y a de différence d'un livre à un autre ! » C'est à retenir. Les occasions d'en faire l'application se rencontrent à chaque instant. Et, par exemple, qu'il y a de différence de l'excellente édition de Pascal, dont je me sers, grâce à l'extrême bonté de M. Havet, à l'édition donnée par le libraire Lefèvre, en 1819.

(18 mai 1852.)

XXVII.

Les difficultés et les scrutins pour la nomination d'un secré-

[1] « Beaucoup de disciples sont plus savants que leurs maîtres. »

taire perpétuel ont recommencé par suite de la mort de Burnouf. M. Guizot me disait : « Il n'y a que vous qui puissiez mettre fin aux débats. » Il me l'a déjà dit vendredi dernier. Je reçois aussi une lettre de M. Mérimée, qui me dit, que : « l'avis de beaucoup de personnes est qu'on n'aura de secrétaire que si je le veux bien. » On m'en disait autant en décembre 1840, dans le long scrutin entre Burnouf et M. Naudet. Je me refusai absolument aux avances dont je fus l'objet. On eut Waclkenaër..... Que serait-ce, si, par l'ambition, j'oubliais mes soixante-dix-huit ans.... et mon incapacité !

(11 juin 1852.)

## XXVIII.

J'ai fait hier une visite à M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la Faculté de théologie, pour le consulter sur une citation de la Bible, faite par Downes, dans sa *Dédicace de Lysias* au comte d'Essex. L'abbé Glaire m'a tiré d'embarras. Après la conversation, il m'a demandé « à qui il avait l'honneur de parler. » Je me suis nommé. Aussitôt il s'est écrié : « Ah ! M. B., » et des éloges hyperboliques, une admiration sans mesure. Puis, tout à coup (j'ose à peine l'écrire), il se jette à mes pieds et me baise la main ! Tout cela, en un moment, et avec un air de vérité qui m'émut jusqu'aux larmes. L'abbé Glaire est un homme âgé, calme, grave : vraiment, je ne m'explique pas cet enthousiasme. Ceci rappelle *Paganini* tombant aux pieds de Berlioz[1]. Quoi qu'il en soit, en souvenir de cet excellent abbé, j'ai ce matin effacé de mes notes sur Lysias quelques lignes où, à l'occasion d'un abbé Bergeat, chanoine de Reims, qui a laissé un manuscrit de poésies françaises, traduites des endroits les plus obscènes de Catulle, Martial, Owen, Le Poggio, je rappelais les honnêtes chanoines Grécourt et Béroald de Verville, et quelques autres abbés galants, dignes membres d'un chapitre que présiderait l'archevêque et cardinal éminentissime Bernis.

(25 septembre 1852.)

## XXIX.

Dans la cinquième livraison de la *Biographie générale* de Didot est ma biographie, par M. Pillon ; il y a quelques erreurs de fait et beaucoup d'éloges...... qui sont d'autres erreurs.

(25 juin 1853.)

[1] Voy. *Paganini et Berlioz*, par Jules Janin, *Journal des Débats* du 24 décembre 1838.

XXX.

Parcourant les fables de La Fontaine, j'ai rencontré ce vers

Une vache était là, l'on l'appelle, elle vient.

Il a redouté l'*hiatus*, et il a fait une plus grande faute. Comment n'a-t-il pas écrit :

Une vache était *près*, on l'appelle, elle vient....?

Dans la même fable, il y a une pareille cacophonie :

L'homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu...?

Que n'écrivait-il :

L'homme trouvant mauvais *d'être ainsi* convaincu...

(4 septembre 1853.)

XXXI.

J'applique à M. Mérimée ces vers d'Orphise à Clitandre dans la *Coquette corrigée*. (I. 1.)

Mon amitié pour vous ne saurait s'augmenter,
Clitandre, j'aime en vous cet heureux caractère,
Qui vous rend agréable à la fois et sévère,
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire et ne surcharge pas,
Qui badine avec goût et raisonne avec grâce.

(30 décembre 1853.)

XXXII.

Je suis allé aujourd'hui à une séance de notre commission des médailles.....; M. Naudet, M. Guigniaut, M. Lenormant et moi, avons discuté, arrangé, corrigé un projet de médaille par M. Caqué, pour fixer le souvenir des embellissements de Paris, dus aux soins de l'Empereur. Nous avons été assemblés de trois heures à cinq heures et plus. C'est un peu bien longtemps, pour petite besogne. Il est vrai qu'une grande portion de ce temps a été employée à causer de mille choses, entre autres, de mes anciens articles dans le *Journal des Débats* que ces messieurs ont loués avec une unanimité qui m'a été, sans doute, agréable, mais un peu gênante. Il y avait excès, mais la sincérité y était aussi; car pourquoi feindre avec un homme isolé ne tenant à rien, sans autorité, sans influence, sans pouvoir et que son âge, sa sauvagerie séparent du monde et des puissants ?

(14 mars 1854.)

## XXXIII.

Le ministre a échoué. La séance excitait une vive curiosité. Le débat était entre M. Fortoul et M. de Longperrier. Ma désertion du parti de M. de Longperrier était connue, et j'ai essuyé quelques reproches de mes confrères. Je ne pouvais pas leur répéter ma lettre à M. de Longperrier. Au surplus, le succès le rendra plus indulgent, lors même qu'il n'aurait pas approuvé ma justification.

Voici la lettre que je lui avais écrite :

« Vous devez, monsieur, compter beaucoup sur ma voix « que je vous ai, le 5 de ce mois, promise très-nettement et « devant témoins. Ma conduite dans la candidature de « M. Egger doit augmenter votre confiance, car je lui suis « resté fidèle, quoique le ministre fût déjà sur les rangs. Mais « les circonstances ne sont pas aussi semblables que l'on « pourrait le croire. Quand alors le ministre se présenta, « j'étais depuis longtemps engagé à M. Egger et le candi- « dat survenu arrivait trop tard. Pourtant, je ne fais pas fa- « cilement opposition à l'autorité. Je me souviens même « d'avoir écrit à M. Egger que je regardais un ministre « de l'instruction publique comme un candidat naturel de « l'Académie des belles-lettres. J'ajoute que, lorsque je vous « promis ma voix, j'entendais répéter autour de moi que le « ministre se retirait; mais j'ai su ensuite que ce bruit était « sans fondement. Ma position n'était plus la même, et je ne « me trouvais plus autant de liberté.... A ceux qui faisaient « quelques objections, le ministre répond amplement par les « deux volumes qu'il vient de publier. Daignez agréer avec « bonté ces explications, qui auront au moins à vos yeux le « mérite de la sincérité, et permettez-moi d'espérer que si le « scrutin ne vous favorise pas, vous accepterez à une pro- « chaine occasion la voix de votre, etc. »

(26 mai 1854.)

## XXXIV.

J'étais d'une commission pour un prix à décerner sur la question de l'accent tonique dans les inscriptions latines.... J'avais cru le premier Mémoire le plus travaillé et le meilleur; c'était aussi l'avis de deux de mes confrères. Mais la discussion m'a éclairé sur le mérite du second. Je me suis trouvé bien faible, ce n'est pas la première fois. J'en suis quelquefois honteux; au point que je donnerais de bon cœur ma démission,

pour faire place à quelque habile homme, à M. Henri Martin, par exemple, dont les ouvrages sont d'un ordre si élevé et qui est enfoui à Rennes : lingot d'or dans la mine.

(23 juin 1854.)

## XXXV.

Je consens à recevoir en dépôt chez moi, chaque soir, les outils des maçons qui construisent la maison du voisin ; c'est une grande contrariété ; mais je me la suis imposée, par égard pour ces ouvriers qui sont d'une politesse rare et ont d'excellentes manières...... Les progrès de la civilisation sont très-grands dans la classe laborieuse.

(19 octobre 1854.)

## XXXVI.

Vendredi dernier, je m'étais *querellé* avec M. Villemain ; aujourd'hui, il m'a entretenu très-amicalement de choses et d'autres. Je me souvenais de ces vers du *Méchant*, de Gresset :

Vous n'êtes pas brouillés ; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différends,
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage ;
Cela finit toujours par s'aimer d'avantage.

(23 mars 1855.)

## XXXVII.

J'ai reçu le catalogue de la bibliothèque de Van Lennep. Il est mort en 1853 ; il était, comme moi, né en 1774. C'est un avertissement à brûle-pourpoint.

Pensons-y bien. Je veux dès ce jour obtenir de moi de perdre le moins de temps possible et de l'employer toujours utilement, soit à l'achèvement des travaux commencés, soit aux exercices de jardinage et de promenade que ma santé demande, soit à quelque conversation nécessaire ou de bienséance.

(24 mai 1855.)

# ADDITIONS ET CORRECTIONS

## AU TOME SECOND.

Page 8. Il est vraiment curieux de voir que W. H. Ireland ait lui-même imprimé l'histoire de son imposture littéraire. Il y raconte comment il s'y prit pour contrefaire l'écriture de Shakspeare, et cite les différentes personnes qui se distinguèrent alors dans la discussion, en prenant parti pour ou contre lui.

Pages 60 et 154 (note). « La bonne d'Heudicourt : » L'épithète *bonne*, donnée à madame d'Heudicourt, est une allusion à son nom : Bonne de Pons (Montmerqué, t. IV, p. 416).

Page 64. A la page 37 de son édition de Bertin, M. Boissonade, ayant cité un passage des *Lettres de Catesby*, ajoute : « Puisque « j'ai nommé madame Riccoboni, l'on me permettra de placer ici « une particularité connue de peu de personnes, et qui, je crois, « n'a pas encore été écrite; c'est que les *Lettres de Fanny Butler*, « que madame Riccoboni a données sous la forme d'un roman, « doivent leur origine à une liaison d'amour très-réelle, et furent « adressées à M. de Maillebois dont elle était folle et qui la « quitta fort brusquement. La dernière lettre parut dans un « journal du temps et produisit une vive sensation. »

L'anecdote n'était pas autant inédite que M. Boissonade paraissait le croire; mais c'était toujours lui qui l'avait le premier racontée dans le *Journal de l'Empire* (V. p. 64-65).

Page 127. Le livre de M. Richerand, sur les *Erreurs populaires en médecine* ne touche pas à la question des animaux vivant dans le corps de l'homme, contre leur nature. La science moderne n'admet plus de pareils prodiges (V. Monneret, *Traité de pathologie générale*, t. III, p. 621).

Page 144. Nous n'avons pu nous procurer la *Réponse* de Monti à l'article du *Journal de l'Empire*, même en écrivant à Gênes et à Turin. L'acquéreur du n° 3103 du *Catalogue de la Bibliothèque Boissonade* pourrait seul nous aider à combler cette lacune dans nos *Additions*.

Page 150 et suiv. Le poëme portugais *O Hyssope*, traduit en français pour la première fois par M. Boissonade, a été l'objet d'une analyse détaillée, par M. Renouard, dans le *Journal des Savants* de septembre 1828 (p. 515-524.)

— Nous pouvons affirmer, sur la foi de M. Dubeux, ancien conservateur à la Bibliothèque impériale, que l'édition portugaise donnée à Paris, en 1817 et 1821, attribuée à M. Boissonade, mais à tort, est de M. Timothée Lécusson Verdier, fils de Français, né à Lisbonne.

—Dans l'*Ovide* de Planude auquel M. Boissonade renvoie pour d'autres exemples du *sens propre uni au sens métaphorique*, nous en avons trouvé (p. 146-147) un grand nombre tirés des Grecs, des Latins, et aussi d'auteurs français et anglais. Nous en détacherons quelques-uns.

Οὐκ οἶσθ' ὅποι γῆς οὐδ' ὅποι γνώμης φέρει.
(*Electre*, v. 918.)

Hanc, simul et legem Rhodopeius accipit Orpheus
Ne flectat retro lumina.
(Ovide, *Métam.*, x, 50.)

Demophoon ventis et *verba* et *vela* dedisti.
(Ovide, *Heroïdes*, II, 25.)

Pour couronner *ma tête* et *ma flamme*, en ce jour.
(Racine, *Théb.*, V, 4.)

O gens durs, vous n'ouvrez *vos logis*, ni *vos cœurs!*
(Lafontaine, *Adonis*.)

Et Cambrai voit tomber *ses murs* et *son orgueil*.
(Boileau, *Ep. VI.*)

Mais les trois champions, pleins *de vin* et *d'audace*.
(Boileau, *Lutrin*, III.)

« Je savais que mon père me donnerait la *mort* ou *mon amant*.
(J. J. Rousseau, *Nouv. Hél.* III, 18.)

On the ground
Her garland and her eye she cast.
(Prior, *the Garland*.)

Page 402. Nous avons rencontré encore, dans les *Codes*, plusieurs fautes contre la langue : « *est périe* » (C. N., 1303, art. 1379); « il y a violence, lorsqu'*elle* est de nature à faire impression... » (art. 1112); « *ceux* des billets *souscrits*.. .. » (C. Comm., art. 189).

Page 421. « L'habile critique qui a repris l'abbé Arnaud » pour avoir dit: *Je lui observerai*, est Ginguené.

Page 422. « Entre quatre yeux » : l'Académie continue à autoriser, non pas qu'on écrive, mais qu'on prononce : *quatre-z-yeux*. Il faudra s'y habituer, comme à *vas-y*, *va-t'en*.

Page 489. « Récemment une édition prématurée.... »

Il s'agit évidemment de mademoiselle de Lespinasse dont, en 1809, on avait publié des *Lettres* qui prouvaient qu'après une grande passion, un peu fastueuse, pour le chevalier de More, son premier amant, elle en avait éprouvé une seconde pour le comte de Guibert.

M. de Feletz s'était un peu égayé de ces *Mémoires*, qui dédoraient la statue d'une amie des philosophes, car d'Alembert soupirait, tandis que M. de More et M. de Guibert étaient favorisés. Voici ce qu'en disait M. de Feletz (p. 273):

« Sa mémoire ne souffrira-t-elle pas de la publication de ces « Lettres? L'intérêt ne s'affaiblira-t-il pas un peu, lorsqu'on saura « que mademoiselle de Lespinasse menait deux passions de front; « que, à l'époque où son amant était malade en Espagne, ou mou- « rait d'épuisement, et peut-être d'amour, à Bordeaux, elle en

« avait un fort bien portant à Paris ; qu'enfin, tandis que le pre-
« mier lui écrivait, jusqu'à son dernier soupir, les lettres les plus
« tendres et les plus passionnées, elle donnait des rendez-vous
« au second, et que tout s'arrangeait de manière que le jour
« même où M. de More expirait à Bordeaux, la vertu de made-
« moiselle de Lespinasse expirait aussi à Paris, et cédait à M. de
« Guibert un triomphe dont il se souciait médiocrement. »

Mademoiselle de Lespinasse était morte en 1776. Beaucoup de gens avaient pu la connaître, et M. Boissonade, moins brouillé avec le parti philosophique que M. de Feletz, n'obéissait ici qu'à ce sentiment des convenances et à cette indulgence qui étaient le fond de son caractère et de son esprit.

Page 592. M. Boissonade, qui avait revu en épreuves les *Martyrs* et l'*Itinéraire* de Châteaubriand, avait revu de même le *Génie du christianisme*, dans l'édition stéréotype. Voici ce qu'il écrivait, le 4 avril 1808, à M. Beuchot :

« J'ai le désir de vous témoigner, monsieur, autant qu'il est en
« moi, ma reconnaissance pour votre agréable présent de l'édition
« stéréotype du *Génie du christianisme*. Je ne crois pas pouvoir y
« mieux réussir qu'en vous aidant à donner à ce bel ouvrage la
« plus grande correction typographique. Voici une liste des fautes
« que j'ai aperçues en le parcourant. Quelques-unes ne sont pas
« seulement des négligences de prote, et il faudra pour les corri-
« ger l'avis de M. de Châteaubriand. Je joins à cette lettre une
« autre liste de passages grecs qui étaient totalement défigurés
« dans l'édition complète, et que j'ai écrits correctement. »

Et le 9 mai 1809 (au même) :

« Ce grec du *Génie* est encore fort incorrect; si M. Ballanche
« fait réimprimer, il serait bien à désirer qu'il m'envoyât, au
« moins, deux épreuves.

« Votre, etc.

« BOISSONADE. »

M. Boissonade donna aussi quelques soins à la belle et excellente édition de Voltaire, par M. Beuchot. M. Barbier, son gendre, à la parfaite obligeance duquel nous devons déjà de précieuses communications, nous l'avait affirmé. Au dernier moment, il a pu retrouver la preuve de cet intéressant fait littéraire :

Paris, 18 janvier 1820.

« Je vous ai répondu, mon cher monsieur, fort à la hâte sur
« les questions que vous m'aviez adressées. Depuis, j'ai voulu re-
« lire tout cet article HÉMISTICHE [du *Dictionnaire philosophique*],
« et j'y ai remarqué quelques inexactitudes dont, à tout hasard,
« je vous donnerai l'indication, parce qu'il n'est pas impossible
« qu'il soit encore temps.

« Ἡμίστιχος, écrivez : ἡμίστιχος. Au reste, ce mot, même écrit
« ainsi, sera mauvais. Les Grecs disaient ἡμιστίχιον.

« Voltaire dit plus loin que les vers italiens sont *comptés* d'onze
« syllabes : c'est peut-être *composés* qu'il faut lire. Il se trompe,
« en croyant que les vers italiens sont de onze syllabes, sans hé-
« mistiches. Onze syllabes ne suffisent point pour faire le vers : il
« faut encore placer des accents à certains endroits. Les accents
« entrent aussi dans le mécanisme du vers anglais.

« Il se trompe plus gravement, quand il dit que les vers de cinq

« pieds, à deux hémistiches égaux, furent inventés par Sappho « pour la musique, et qu'Horace les imita : le vers sapphique n'a « pas et ne peut avoir deux hémistiches égaux, étant de onze « syllabes : en voici la forme :

— ◡ — — — ◡ ◡ ◡ — — ◡
◡ ◡
— — — —

« Le premier vers de la fameuse ode de Sappho est divisé sur ce modèle :

Φαινεταί μοι κεινος ισος θεοισιν.

« Et prenez le *Carmen seculare* fait pour la musique, vous y trou- « verez les onze syllabes:

Phœbĕ, silvārūmquĕ pŏtēns Dīānă.

« Le vers plaleuque avait également onze syllabes, comme le « vers sapphique. Il ne pouvait non plus avoir d'hémistiches égaux.
« Voyez le premier vers de Catulle, lequel est un phaleuque:

Cui dōnō lĕpĭdūm nŏvūm lĭbēllūm ?

« Sur cette mesure :

— — — ◡ ◡ — ◡ — ◡ — —
— ◡ — ◡
◡ ◡

« Cet article *Hémistiche* a du paraître dans l'*Encyclopédie*, ce « qu'il serait utile de vérifier, parce qu'il y est peut-être plus cor- « rect que dans Beaumarchais.

« Tout à vous,

« BOISSONADE. »

[L'article est, en effet, dans l'*Encyclopédie;* mais il n'y est pas plus correct.]

Nous avons dit (t. I, p. CII) que M. Boissonade avait souvent fourni des notes à ses collaborateurs de la *Biographie;* une lettre écrite à M. Amable Jourdain, et dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Ch. Jourdain son fils, en donne un exemple :

« Monsieur,

« Vous m'avez fait le plus grand plaisir en vous adressant à « moi. Je désire que les faibles renseignements que j'ai à vous « donner vous puissent être bons à quelque chose. Pardonnez- « moi de vous les avoir fait attendre si longtemps; mais l'on « n'est pas encore à Clénard. Les voici tels quels : »

[Suivent deux pages de notes qui ont pris place dans l'article CLÉNARD de la *Biographie* Michaud].

La correspondance avec M. Beuchot, contient beaucoup de notes de ce genre.

Page 597. Nous complétons les renseignements biographiques donnés dans la lettre à Valpy, par quelques autres qui n'avaient pas encore été consignés :

En 1829, M. Boissonade fut nommé membre de la Commission d'examen des livres classiques proposés à l'autorisation de l'Université, avec 1,000 fr. d'honoraires, et il a conservé cette qualité jusqu'en 1848, époque où la commission fut supprimée. M. Guigniaut, chargé par M. Boissonade de le suppléer dans la chaire de la Faculté des lettres, n'accepta qu'à la condition que M. Boissonade le remplaçât à son tour dans cette commission.

En 1849, M. Boissonade fut nommé membre du Comité des impressions gratuites à l'imprimerie nationale, en remplacement de M. Letronne, décédé. La même année, après la mort d'Amaury Duval, il fut nommé membre de la commission pour l'*Histoire littéraire de la France;* quelques mois après, il refusa, et M. V. Leclerc l'y remplaça.

Plusieurs diplômes étrangers ont été conférés à M. Boissonade. Il fut nommé : en 1816, associé de l'Institut royal des sciences, belles-lettres et beaux-arts de Hollande; en 1821, membre de la Société des arts et sciences d'Utrecht; en 1823, membre de la Société latine d'Iéna; en 1828, membre de l'Université et Académie impériale de Vilna (Russie); en 1843, membre de l'Académie Pontaniana, de Naples; enfin, en 1848, associé ordinaire de l'Académie de Bavière.

---

# ERRATA

Page 15, note : Auvray ; lisez : *Aubray*.
Page 99, au titre *Evelina*, etc., ajoutez : *Journal de l'Empire* du 16 novembre 1808.
Page 119 (*in fine*) : idyle ; lisez : *idylle*.
Page 153, note (*in fine*) : dans votre préface ; lisez : dans la *Correspondance*.
Page 206, note 1 : art. LVII ; lisez : *LXXXIV*.
Page 264, note : n'eut garde de mettre ; lisez : d'*omettre*.
Page 328, note 2 : 1er novembre 1813 ; lisez 1812.
Page 420, ligne 8 : Walckenaër ; lisez : *Valckenaer*.
Page 428, ligne 20 : ce qui ; lisez : *ce que*.
Page 444, note : chap. XII ; lisez : *XXI*.
Page 476, note 1 : Ducuil ; lisez : *Dicuil*.
Page 607, note 1 : Bournouf ; lisez *Burnouf* ; et dans le texte, transportez le numéro de renvoi (1) du mot *rivaux*, au mot *terminé*.
Page 613, ligne 1 : Hœfer ; lisez : *Hoefer*.
Page 623, ligne 9 : Waclkenaër ; lisez : *Walckenaer*.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES.

[*N. B.* Les mots entre [ ] ne sont que dans les *Notes de l'Éditeur*.]

## C

---

# TABLE

## DES ARTICLES DU *JOURNAL DE L'EMPIRE*

### ET DES AUTRES RECUEILS.

### I. Magasin encyclopédique.



### II. Mercure de France.



### III. Journal de l'Empire.
(*J. des Débats* jusqu'en 1805 *.)

#### 1802



#### 1803



[Lacune de deux années et demie, pendant lesquelles M. Boissonade a écrit dans le *Mercure de France.*]

#### 1806



#### 1807



* *Journal de Paris*, du 15 décembre 1802 (24 frimaire an XI), I, 317.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME SECOND

### IV.—CRITIQUE ÉTRANGÈRE.

## V.—CRITIQUE FRANÇAISE.

FIN DU TOME SECOND.

